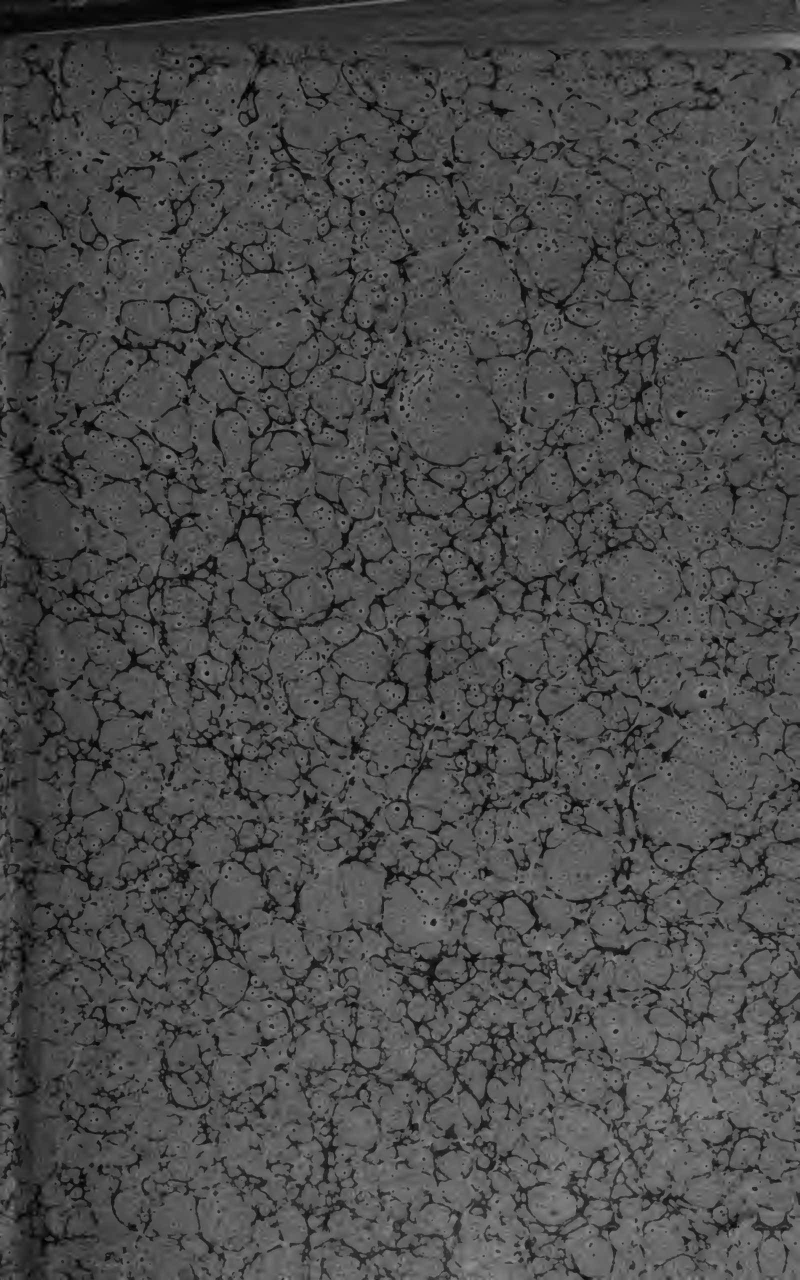






NOTRE-DAME DE FRANCE

OU

HISTOIRE

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8

NOTRE-DAME DE FRANCE

OU

HISTOIRE

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE,

DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS.

SEPTIÈME VOLUME

COMPRENANT

L'HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE

DANS LES PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES D'AVIGNON, D'AIX ET DE CHAMBÉRY

PAR

M. LE CURÉ DE SAINT-SULPICE.

Regnum Galliæ, regnum Mariæ.

PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE GARANCIÈRE, 10.

1866

DÉDICACE

A

NOTRE-DAME DE FRANCE

Comme le voyageur, au retour d'une course lointaine, fait hommage à une mère chérie de ce qu'il a trouvé de plus beau dans ses longues pérégrinations, moi aussi, ô sublime Mère de Dieu et des hommes, je viens déposer à vos pieds le fruit de sept années d'excursions à travers notre beau pays de France. Par l'étude, par des recherches longues et difficiles, j'en ai parcouru tous les diocèses depuis le midi jusqu'au nord, depuis l'orient jusqu'à l'occident; j'ai visité les villes et les campagnes, j'ai gravi les montagnes, je suis descendu dans les vallées, j'ai traversé les plaines, je suis allé aux rives de la mer, je suis rentré dans l'intérieur des terres, j'ai porté mes pas jusque dans nos possessions de la Corse et de l'Afrique, et partout, ô Marie, j'ai entendu le magnifique concert des bouches chrétiennes qui redisaient vos louanges et des cœurs dévoués qui vous adressaient leurs prières; partout j'ai eu sous les yeux le grand spectacle de peuples divers confondus dans un même sentiment de

respect, de confiance et d'amour pour vous. Partout j'ai rencontré des églises ou des autels en votre honneur, votre image bénie dominant les hauteurs, protégeant les vallées, les routes ou les passages difficiles des rivières et des fleuves. J'ai vu les riches et les pauvres, les petits et les grands, l'enfant, l'homme mûr et le vieillard, tous entourant vos autels, recourant à vous dans les angoisses de la vie et épanchant à vos pieds de ferventes prières. J'ai vu le nautonier vous implorant au milieu des flots et des tempêtes, vous saluant comme l'étoile de la mer, l'espoir des désespérés; j'ai vu l'homme sur terre vous invoquant de son côté comme le secours des chrétiens, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs. Partout enfin j'ai vu votre culte en honneur, votre nom béni.

Pendant que, dans ma longue excursion, j'admirais cette unanimité de la France à vous honorer, et que mon cœur jouissait de ce merveilleux ensemble, un autre spectacle m'a ravi : c'était, ô aimable Mère de Dieu et des hommes, le spectacle des innombrables bienfaits que votre bonté se plaisait à répandre sur vos enfants agenouillés à vos pieds. Partout j'ai vu des prières exaucées, des malades guéris, des infirmes rétablis, des affligés consolés, des infortunes soulagées, des malheurs conjurés, des tempêtes apaisées; et je me suis écrié : O Marie, si l'homme lent à croire les miracles peut contester tel fait isolé, comment ne pas reconnaître votre intervention surnaturelle dans cet ensemble de faits que l'on trouve reproduits à presque tous vos sanctuaires ? Comment supposer que les peuples du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Oc-

cident, de la montagne et de la plaine, se seraient constamment laissé abuser jusqu'à croire voir ce qu'ils n'auraient pas vu, ou entendre ce qu'ils n'auraient pas entendu? Et de là j'ai conclu : Donc, ô ma Mère, votre bonté servie par votre puissance a couvert la France de miracles de miséricorde et d'amour. Donc vous êtes vraiment Notre-Dame de France; vous l'êtes à double titre, et par l'amour que vous porte la France et par l'amour dont vous honorez la France. Donc un grand Pape a eu raison de dire : Le royaume de France est le royaume de Marie. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* Telle est la parole dont j'ai voulu prouver la rigoureuse et douce vérité; je crois l'avoir prouvée. Puisse cette preuve exciter les cœurs à vous honorer, à vous aimer, à vous invoquer! Vous le savez, ô Notre-Dame de France, je n'ai pas eu d'autre vue en écrivant ces sept volumes dont je vous fais hommage en ce jour. Daigne votre bonté les agréer, les bénir et réaliser le grand désir de mon cœur, qui est d'accroître et de développer partout votre culte!

HISTOIRE

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON.

Cette province comprend cinq diocèses : Avignon, Montpellier, Nimes, Valence et Viviers. Nous allons les parcourir dans l'ordre où nous venons de les énumérer.

ARCHIDIOCÈSE D'AVIGNON [1].

Nous diviserons en deux chapitres ce que nous avons à dire sur ce diocèse. Le premier sera l'histoire du culte de la sainte Vierge dans la ville d'Avignon ; le second sera l'histoire de ce même culte dans le reste du diocèse.

(1) Les principaux renseignements sur ce diocèse sont dus à l'érudition de M. Canron, avocat d'Avignon, membre de plusieurs sociétés savantes.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE D'AVIGNON.

C'est un fait certain, que l'antiquité du culte de la sainte Vierge à Avignon remonte au commencement même de l'ère chrétienne; car, après la publication des *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine,* par M. l'abbé Faillon, il n'est plus possible de douter aujourd'hui que saint Lazare, avec ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, sainte Marcelle, leur servante, saint Maximin et saint Ruf, disciples du Sauveur, persécutés par les Juifs, ne se soient enfuis de Judée; qu'ils ne soient venus aborder à Marseille, et de là ne se soient répandus dans les environs pour y prêcher l'Évangile. Il est également difficile de ne pas admettre que, dans ses pieuses excursions, sainte Marthe est venue à Avignon; qu'elle y a prêché le culte de Marie en même temps que celui de Jésus, puisque de concert avec saint Ruf, fils de Simon le Cyrénéen, et qui fut premier évêque d'Avignon, elle y éleva un sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu, et que, selon la croyance générale, telle est la première origine de Notre-Dame des Doms, ainsi appelée plus tard ou de ses chanoines qui portaient le titre de dom, en latin *domini*, ou des dons qu'on faisait à la sainte Vierge, *domina a donis*, ou du latin *domus*, maison de sainte Marthe qui était à côté, ou du mot celtique *dom* qui signifie rocher, parce que l'église était bâtie sur le roc. Quoi qu'il en soit de la raison de cette appellation, la construction de l'église par sainte Marthe est, 1° littéralement affirmée dans l'inscription qui se lit à l'entrée de la métropole,

2° équivalemment énoncée dans l'ancienne hymne où l'on chantait : *Templum hoc sanctum, divæ Matri Dei adhuc vivæ, consecratur in honorem*, 3° historiquement proclamée par Benoît XIV, dans son savant ouvrage *De canonisatione sanctorum. Quidam*, dit-il, *afferunt exempla ecclesiarum ad honorem B. Mariæ Virginis adhuc viventis constructarum, in civitate videlicet Avenionensi, a sancta Martha* (1). Constantin, après sa conversion au christianisme, ne trouva point l'œuvre de sainte Marthe digne de son objet; il agrandit ce sanctuaire primitif; et il le fit avec d'autant plus de zèle, que c'était près de là, dans la plaine qui s'étend d'Avignon à la mer, qu'il avait eu cette vision célèbre de la croix lumineuse qui détermina sa conversion.

En 731, les Sarrasins vinrent saccager l'église de Constantin; mais de 785 à 800, Charlemagne, ce prince justement appelé par l'histoire le *grand bâtisseur d'églises et de moutiers*, c'est-à-dire de monastères, la releva de ses ruines, et déploya, dans cette construction, toutes les richesses de l'architecture romano-lombarde. Il paraît même qu'il y fit servir les restes de deux temples païens du voisinage, si l'on en juge par le fronton du porche, dont l'architecture a une ressemblance frappante avec les monuments qui restent de la domination romaine. En reconnaissance de la pieuse générosité du saint empereur, Jésus-Christ, dit-on, vint en personne, au milieu de la nuit, consacrer la nouvelle église (2). Des ministres sacrés, qui étaient sans doute ses anges, l'assistaient, les uns chantant l'office, les autres faisant les cérémonies; et après qu'il eut accompli autour de la nef tout le cérémonial des dédicaces solennelles, il célébra les divins mystères, selon les rites

(1) Lib. I, cap. XII, n° 11.

(2) Voyez le curieux mémoire *De la consécration miraculeuse de Notre-Dame des Doms*, 5e édition, Marseille, 1862, chez Marius Olive.

accoutumés, sur l'autel consacré, qu'on croit communément avoir été l'autel à cinq colonnes et à table creuse, de la quatrième chapelle à droite. Ce fait merveilleux eut pour témoin une noble dame qui, par dévotion pour la sainte Vierge, se rendait tous les matins au sanctuaire des Doms, dès le premier son de la cloche, et qui, cette nuit-là, s'y était rendue peu après minuit, éveillée par la cloche qui avait sonné plus tôt qu'à l'ordinaire. A l'offertoire, elle mit dans le plat son anneau d'or, disant qu'elle viendrait le reprendre, au grand jour, en remettant son offrande habituelle qu'elle avait oublié d'apporter. Le ministre qui le reçut lui indiqua l'endroit où elle le trouverait, en ajoutant qu'alors il porterait l'empreinte de certains caractères qui étaient gravés derrière l'autel. Au lever de l'aurore, entendant sonner l'office du chapitre, cette dame revint tout étonnée à l'église, demanda la raison de ce second office; et comme on ne voulait pas la croire sur ce qu'elle disait du premier, elle en donna pour preuve son anneau, qui devait se trouver à l'endroit qu'elle désigna, empreint des mêmes caractères que portait le derrière de l'autel. C'est là sans doute un récit étrange; mais il est rapporté comme incontesté par tous les historiens, par Valladier, homme d'une rare érudition, critique habile et judicieux, dans son livre intitulé : *Orationes latinæ circa antiquitates Avenionenses;* par le chanoine Nouguier, dans son *Histoire chronologique de l'église d'Avignon;* par le Père Fantoni, général des Carmes, dans l'*Istoria della città d'Avignone*. Les contemporains l'écrivirent sur la pierre, comme dans un livre impérissable, si quelque chose ici-bas pouvait ne pas périr. Charlemagne en fit sculpter la représentation sur les chapiteaux des colonnes qui soutenaient le cloître de l'église (1); on y voyait sculptée au

(1) Nouguier, p. 30. — Fantoni, t. II, liv. III, chap. I, art. 10.

milieu d'un nimbe une main bénissante, avec deux doigts pliés et les trois autres, le pouce, l'index et le médius, allongés; et sur une pierre, qui se conserve encore au musée Calvet, était représenté un autel recouvert d'une nappe ornée de franges et de broderies avec un calice dessus; et, en avant, un pontife, en habits sacerdotaux, paraissait célébrer les saints mystères. Aussi, en 1316, le pape Jean XXII, qui avait été évêque d'Avignon avant son élévation au suprême pontificat, écrivait-il dans une bulle ces étonnantes paroles: « Nous prenons à témoin le Dieu tout-» puissant, que l'église de Sainte-Marie des Dons, comme » on le croit communément, sans l'ombre même d'un » doute, a été consacrée d'une manière miraculeuse. *Attes-» tamur Deum omnipotentem ecclesiam B. Mariæ de Donis » prout communiter et absque dubitatione tenetur, admirabiliter » fuisse consecratam.* » Le 8 octobre, anniversaire de cette merveilleuse dédicace, fut érigé en fête d'obligation, avec interdiction de toute œuvre servile sous peine d'excommunication (1). Ce jour-là, dès quatre heures du matin, le son des cloches appelait les fidèles sur la sainte montagne; et le divin sacrifice s'offrait sur un autel portatif dressé au milieu du chœur en face du maître-autel. Le second archidiacre seul pouvait pénétrer dans le sanctuaire avec le plus jeune enfant de chœur, qui lui présentait les burettes; et pendant tout le sacrifice, archevêque, chapitre, diacre et sous-diacre, tous se tenaient hors du sanctuaire. Le célébrant se servait du calice qu'avait légué Jean XXII avec sa chape enrichie de pierreries, à condition que l'un et l'autre ne serviraient que ce jour-là. En 1475, Sixte IV crut pouvoir dire dans sa bulle du 21 novembre: « Nous » avons appris que l'église d'Avignon, illustre entre les au-

(1) Martenne O. S. B., *Thesaurus novus anecdotorum*. Paris, 1517, p. 582.

» tres cathédrales de ces contrées, a été fondée par sainte » Marthe, l'hôtesse de Jésus-Christ, en l'honneur de Notre-» Seigneur et de la glorieuse Vierge, et qu'elle a été consa-» crée par la main de Dieu même, comme on le dit géné-» ralement, comme le rapportent les anciens et comme » l'attestent les lettres de plusieurs Pontifes romains (1). » Au commencement du seizième siècle, le chapitre métropolitain fit graver sous le narthex de Notre-Dame une inscription, où on lit que *lorsque Charlemagne eut fait reconstruire l'église, Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne la tradition constante et que le déclarent les constitutions des papes Jean XXII et Sixte IV, la consacra de sa main sacrée.* En 1600, le prévôt de la cathédrale, recevant la reine Marie de Médicis à son passage par Avignon, lui dit en présence de toute sa cour et des notables de la cité : « Prions, Ma-» dame, le Souverain Créateur duquel l'éternelle main a » bien voulu miraculeusement consacrer cette église (2). » En 1622, l'illustre évêque de Vaison, monseigneur de Suarez, que sa grande érudition fit nommer plus tard préfet de la bibliothèque Vaticane, écrivait le distique suivant :

Num rata, quæ nobis perhibet veneranda vetustas,
Quod fuit a Christo adstante sacrata? — Rata.

En 1701, le prévôt de la cathédrale tenait le même langage aux Fils de France, en les recevant solennellement sous le porche de la basilique (3). Ainsi parlaient encore

---

(1) Sicut accepimus, Ecclesia Avenionensis quæ inter cæteras cathedrales illarum partium claret, a beata Martha Jesu Christi hospita, ad laudem ejus et gloriosæ Virginis, manu Dei, ut fama est, et antiquorum habet relatio, et aliquorum Romanorum Pontificum litteræ attestantur, consacrata extitit. Nouguier, p. 11.—Fant., t. II, *loco citato.* — Bollandus, *Acta sanctorum, propylæum ad acta SS. Maii,* édition d'Anvers, p. 405.

(2) Valladier, *Labyrinthe royal de l'Hercule gaulois.* Avignon, 1501.

(3) Bibliothèque d'Avignon, collection Requien et Moutte.

en 1708 monseigneur de Gonteri, vingt et unième archevêque d'Avignon, dans la lettre où il rend compte à Clément XI de l'état de son diocèse (1); en 1750, M. de Cambis-Velleron dans ses *Annales d'Avignon;* et quelques années plus tard, les doctes abbés de Massillian et de Véras. Peut-il être une tradition plus continue et plus autorisée?

Aussi Notre-Dame des Doms a-t-elle toujours été en singulière vénération. « Ce sanctuaire, écrivait Théophile » Raynaud, est un lieu véritablement sacré (l'expérience » de tous les jours le prouve), dans lequel on ne peut pénétrer que saisi d'une sainte terreur et d'une impression » extraordinaire de piété..... Tous les bons citoyens d'Avignon, qui sont libres de leurs actions, ne passeraient » point un seul jour sans visiter ce sanctuaire, tant au » milieu des ardeurs tropicales de l'été que durant les » rigueurs de l'hiver. » « A toute heure, disait de son » temps le Père Poiré, on y voit aborder des personnes; » et il s'en trouve une grande quantité qui pour rien au » monde ne manqueraient de le visiter tous les jours. »

Ce fut sous les voûtes de Notre-Dame des Doms que siégèrent pendant leur vie, et voulurent reposer après leur mort, les saints évêques d'Avignon, saint Ruf, le premier de tous, saint Maxime, saint Agricol et saint Vérédème. Ce fut dans son enceinte qu'en 1096 Urbain II publia la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Peu après, Gélase II et Calixte II y célébrèrent pontificalement les saints mystères; Anastase IV et Adrien IV en furent chanoines avant d'être élevés sur la chaire de saint Pierre, et en 1163, Alexandre III y consacra saint Anthelme, évêque de Belley. Cette illustre église vit prier à son autel saint Remi de Reims, saint Mayeul de Cluny, saint Pons de

(1) Archives départementales, volume *Gunterius*.

Villeneuve, saint Hugues de Grenoble, saint Dominique, saint Pierre de Luxembourg, saint François de Borgia, saint François de Sales, saint Pierre Thomasi, saint Bertrand d'Aquilée, les bienheureux Jean Soreth et Louis Allemand, sainte Catherine de Sienne, sainte Delphine, sainte Colette. En 1170, saint Bénézet y reçut de Dieu l'ordre de bâtir un pont sur le Rhône, et l'annonça publiquement; en 1322, Jean XXII y ordonna la triple sonnerie quotidienne de l'*Angelus*, inconnue jusque-là à l'univers catholique; et reçut près du porche de la cathédrale l'apparition célèbre où la Vierge lui ordonna de publier, en faveur du Carmel et du Scapulaire, la bulle sabbatine. Plus tard, sous ce même porche, saint André Corsini rendit miraculeusement la vue à un aveugle; et vers le commencement du quinzième siècle, saint Vincent Ferrier ne manqua pas un seul jour, pendant les dix années qu'il passa à Avignon, d'y chanter la messe chaque matin à l'autel de Marie.

Les rois, les grands du monde rivalisèrent avec les saints en dévotion à Notre-Dame des Doms; et l'on vit s'agenouiller devant son autel, en 1226, Louis VIII; en 1324, Charles le Bel; en 1365, l'empereur Charles IV et le duc Amédée VI de Savoie; en 1388, Charles VI; en 1420, Charles VII, encore dauphin; en 1516, François Ier; en 1564, Charles IX; en 1574, Henri III; en 1579, Catherine de Médicis; en 1600, Marie de Médicis; en 1622, Louis XIII, et en 1660, Louis XIV et sa mère, Anne d'Autriche.

Au quatorzième siècle, sept Papes y parurent dans toute la splendeur de leur majesté pontificale : Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI, qui institua à Avignon, dans l'église des Cordeliers, la fête de la Présentation de Notre-Dame. Quatre d'entre eux y furent couronnés; et trois y choisi-

rent leur sépulture. A la même époque, saint Pierre Célestin, saint Louis de Toulouse et saint Thomas d'Herdtfort y furent canonisés. Robert le Boiteux y fut couronné roi des Deux-Siciles, et Hélion de Villeneuve y fut consacré grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. La fête de la Sainte-Trinité, ainsi que la fête de la Sainte Lance et des Saints Clous, y fut instituée. La première procession de la Fête-Dieu y fut célébrée; la guerre sainte contre les Maures d'Afrique et les Sarrasins d'Espagne y fut publiée trois fois; les rois Philippe le Bel et Pierre d'Aragon y furent absous de l'excommunication qu'ils avaient encourue; Jean II y prêta serment de fidélité au Pape et s'y croisa avec le roi de Chypre et le roi de Danemark. Enfin, dans l'enceinte de cette basilique se sont tenus cinquante-trois conciles ou synodes; et là repose Benoît XII, avec cent cinquante-sept cardinaux, archevêques et évêques, une foule de hauts dignitaires de l'État comme de l'Église, entre lesquels il faut compter le vaillant Crillon, surnommé le brave des braves.

Cette église, si riche en gloire, est bâtie à mi-flanc d'un rocher, d'où elle domine toute la ville. Sa façade, majestueuse dans sa simplicité, est précédée d'un porche à fronton triangulaire, qui reproduit un des plus beaux morceaux de l'architecture romane, et suivie d'une lourde tour carrée, qui est percée de seize baies, et que couronne un balustre ionique avec un dôme de construction récente, sur la lanterne duquel repose la statue de la Vierge. L'intérieur de l'édifice réunit tous les genres d'architecture, depuis la frise corinthienne des plus beaux jours des Césars, jusqu'au placage gréco-roman du temps de Louis XV, quoique cependant le style roman y prime avec toute la sévérité de ses lignes et la solidité de ses constructions. Il n'y a qu'une seule nef, voûtée en berceau à tiers-point, autour de laquelle courent de gracieuses tribunes du dix-

septième siècle. A droite et à gauche de cette nef, sont distribuées des chapelles de divers styles et de diverses grandeurs, dans lesquelles se trouvent deux autels de Marie, ajoutés à Notre-Dame de l'Assomption qui est au maître-autel. Le premier est Notre-Dame de Tout-Pouvoir, à la chapelle Saint-Roch. C'est le plus fréquenté de tous, et la fête s'en célèbre le dimanche qui suit Notre-Dame des Neiges. Sa statue, en pierre de Saint-Didier, est couverte d'une peinture polychrome, qu'on rafraîchit en 1859 pour la porter en procession sur un brancard, simulant l'enceinte murée de la ville et couronné de guirlandes de lis. Lorsqu'en 1409 on assiégeait le palais des Papes que défendaient les soldats de l'antipape Pierre de Lune, les chanoines la cachèrent, comme leur trésor le plus précieux, dans l'intérieur de la ville. Le second autel est celui de Notre-Dame des Doms sous la rotonde. C'est là que, devant une statue de marbre de grandeur naturelle, l'association du Culte perpétuel de Marie a son siége et ses assemblées : association pieuse dont les membres se partagent tous les jours de l'année et toutes les heures de chaque jour, pour se succéder les uns aux autres aux pieds de la Mère de Dieu, et lui rendre ainsi un culte incessant et public. Érigée au commencement du dernier siècle par l'archevêque de Gonteri, approuvée et enrichie d'indulgences en 1713 par Clément XI, elle perdit par la peste de 1721 et 1722 un grand nombre d'associés, et ses exercices furent quelque temps interrompus. En 1727, l'archevêque de Gonteri la rétablit solennellement, et fit lui-même la première heure de la Vénération perpétuelle. Les heures suivantes furent remplies par le chapitre métropolitain, puis par tous les fidèles de la ville. Interrompue par la révolution de 93, elle reprit son cours en 1853.

A cette confrérie la cathédrale joint encore la confrérie du Saint-Cœur de Marie, des pèlerins de Saint-Roch, des

portefaix de Saint-Nicolas, des maçons, des serruriers et autres métiers. On y fait, tous les samedis, les exercices de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; on y prêche tout le mois de Marie, ainsi qu'une neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception; et, le 8 décembre, la fête se célèbre avec une solennité exceptionnelle. Enfin, dans l'élan de son amour pour la sainte Vierge, la ville d'Avignon a placé sur le faîte de sa basilique une statue monumentale de Marie immaculée; et le 24 octobre 1859, jour de cette inauguration, est demeuré un jour célèbre dans les annales de la cité. Sept évêques et plus de cent mille personnes étaient venus de vingt à trente lieues à la cérémonie; et depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, une immense procession se déroula dans toute la cité, à travers les rues tapissées de verdure, faisant retentir les airs de chants d'allégresse, de symphonies musicales, de détonations militaires, auxquelles se mêlaient les joyeux carillons de toutes les cloches. Ce fut un des plus magnifiques hommages qu'ait jamais reçus la Vierge immaculée.

Touché du zèle des Avignonais pour l'honneur de la Mère de Dieu, Pie IX s'est plu à glorifier Notre-Dame des Doms. Le 21 novembre 1475, Sixte IV l'avait érigée en métropole. Le 22 décembre 1854, Pie IX l'éleva au rang des basiliques mineures, rendit à son chapitre l'usage de la pourpre cardinalice, et à sa vieille association du Culte perpétuel, son existence canonique. Plus tard, il lui envoya, dans une châsse précieuse, le corps entier de sainte Félicité, martyre du troisième siècle, et lui accorda une indulgence plénière aux fêtes de Noël, de l'Épiphanie, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, de l'Immaculée-Conception, de la Nativité, de la Présentation, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification et de l'Assomption de la sainte Vierge, ainsi qu'aux fêtes de

saint Augustin, de saint Ruf, de sainte Marthe, de saint Grégoire le Grand, de la dédicace miraculeuse de la basilique, enfin, chaque dimanche de l'année, sans compter les indulgences partielles de trois cents jours pour chaque visite qu'on y fait, de sept ans et sept quarantaines, si c'est le samedi, et de cinq cents jours pour toutes les messes qu'on y entend.

Avignon était digne de tant de faveurs : car la dévotion à la sainte Vierge y est une tradition séculaire, qui n'a jamais varié depuis sainte Marthe, fondatrice du premier sanctuaire de Marie, jusqu'à nos jours. Autrefois on y comptait jusqu'à quarante-huit églises ou chapelles de la Mère de Dieu; et, malgré les ravages de la Révolution, on y en compte encore vingt-trois. Trente-cinq fêtes s'y solennisaient en son honneur avec une pompe qui attirait la foule sur un point ou sur un autre, dans le cours de l'année; et huit églises, toutes de l'ordre de saint François, y jouissaient de l'indulgence de la Portioncule. La croyance à l'Immaculée-Conception y était, de temps immémorial, une conviction aussi chère qu'universelle. Dès 1342, le père Armacan la prêchait dans les chaires aux applaudissements de toute la ville; en 1547 le clergé en faisait haute profession en plein synode, et en 1747 le concile provincial l'enseignait dans son catéchisme. En 1575, la congrégation des Messieurs au collége des Jésuites, en 1700 les Pénitents rouges à la rue de la Carrotterie; en 1780 les missionnaires de Sainte-Garde, se placèrent sous le vocable de la Vierge immaculée.

Tous les samedis, en l'honneur de la Mère de Dieu, les litanies de Lorette se chantaient en musique à l'église du collége des Jésuites; et, ce même jour, à la gloire de Marie, la bénédiction du Saint-Sacrement se donnait en six églises, à la Métropole, à Saint-Symphorien, aux Dominicains, chez les Augustins réformés, les Carmes

déchaussés et les Doctrinaires. Aux veilles de toutes ses fêtes, la même bénédiction se donnait encore à la Métropole, aux Carmes et aux Dominicains.

Souvent de divers quartiers de la ville on allait en procession solennelle saluer et prier la Mère de Dieu à la Métropole. La maison des orphelines s'y rendait tous les samedis ; le jour de la Purification, c'étaient le chapitre de Sainte-Madeleine et le couvent des Dominicains ; le premier dimanche d'octobre, ainsi que les jours de la Présentation et de la Conception, les Dominicains y retournaient encore en procession. Le dimanche après le 15 juillet, les grands Carmes s'y rendaient accompagnés des Pénitents rouges, portant la statue de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le dimanche après le 18 août, c'était le tour des grands Augustins célébrant leur grande fête de Notre-Dame de Consolation. Enfin, le jour de l'Assomption, il y avait procession générale de toute la ville, précédée de trois processions particulières : la première aux Doctrinaires, la seconde aux Bénédictins, et la troisième aux Célestins.

Les confréries étaient pour la population avignonaise un autre moyen de témoigner sa dévotion à Marie. Il y avait aux Dominicains la confrérie du Rosaire ; aux deux églises des Carmes celle du Scapulaire ; aux grands Augustins celle de la sainte Ceinture ; à la Métropole celle de la Vénération perpétuelle, dont nous avons déjà parlé ; à Saint-Agricol celle de Notre-Dame du Suffrage ; aux Minimes celle de Notre-Dame du Tonnerre ; aux Observantins celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; dans les deux maisons des Jésuites sept congrégations de la sainte Vierge ; à la Philonarde la congrégation des hommes, à la Bonasterie celle des femmes ; à la rue Saint-Marc celle des dames et des demoiselles ; au mont-de-piété l'association de Notre-Dame de Lorette ; à l'hospice des pauvres ou indigents celle de Notre-Dame de l'Aumône, à laquelle

se joignait dans une des salles la congrégation de Notre-Dame des Neiges. Enfin la confrérie des Pénitents violets, ainsi que la société de persévérance pour la jeunesse, était consacrée à la sainte famille de Nazareth.

Ces témoignages de dévotion à Marie ne suffisaient pas encore à la piété avignonaise. D'un côté, les fidèles élevaient en son honneur grand nombre d'églises, telles que : Notre-Dame de Bon-Conseil et Notre-Dame des Miracles ; de l'autre, les magistrats, dans les statuts de la ville, édictaient des peines rigoureuses contre la profanation du nom de Marie ; et le tiers au moins des enfants recevait au berceau ce nom béni. Enfin, pour mieux connaître encore combien autrefois Avignon aimait la sainte Vierge et en était aimé, écoutons ce qu'en dit Vincent Laudun dans un de ses ouvrages (1) :

« S'il est dans la chrétienté, dit-il, une ville qui ait » reçu des témoignages d'amitié et de bienveillance de la » Mère de Dieu, c'est Avignon. De tout temps, on y a vu » des merveilles que la divine bonté a opérées et opère » tous les jours par son intercession. Aussi ses habitants, » par reconnaissance de tant de bienfaisance, comme ses » très-humbles et obligés serviteurs, s'étudient tous, et » chacun en particulier, à correspondre à cette affection » par des témoignages extérieurs et publics, qui tiennent » les étrangers dans l'admiration, et les obligent d'avouer » qu'Avignon est la ville bien-aimée de la Reine des anges, » et ses habitants les plus zélés serviteurs qu'elle ait au » monde... Allez-vous-en par la ville les samedis, vous ne » verrez aucune boutique d'apothicaire, chirurgien, mar- » chand, gantier, libraire, et généralement partout,

---

(1) Mss. de la bibliothèque d'Avignon, de 1630 à 1660 selon toute apparence ; *Églises principales et chapelles dédiées à la Mère de Dieu*, 2e partie.

» aucune sorte d'artisans qui n'ait un tableau de la sainte » Vierge, avec une lampe devant, qui brûle durant » vingt-quatre heures à son honneur. Le nombre en est si » grand qu'il serait difficile de le compter. Outre ces » images qui se voient en plus de six cents boutiques, les » bourgeois ont la leur à côté de leur lit, ils y font brûler » une lampe les samedis, et choisissent en outre un lieu » commode, hors de la maison, où ils fixent des tableaux » de Marie avec des lampes, afin d'inviter tous les passants » à prendre une si puissante dame pour patronne; on » compte ainsi plus de trois cents images de Marie à l'im- » poste des maisons, et l'on ne bâtit guère de maisons » nouvelles sans y pratiquer une niche élégante, où l'on » place une belle statue de la Mère de Dieu avec une » lampe allumée en son honneur. Ce n'est pas tout encore : » les Avignonais chôment toutes les fêtes de la Vierge, » même celles qui ne sont pas d'obligation; et quand il y » en aurait une chaque semaine, ils la célébreraient avec » la même dévotion. »

Vivant dans un milieu si pieux, des orateurs et des écrivains presque sans nombre consacrèrent leur parole ou leur plume aux louanges de la sainte Vierge. Le père George de Rhodes fit paraître son livre *De Deipara Virgine;* Théophile Raynaud ses livres *De retinendo titulo Immaculatæ Conceptionis; Nomenclator Marianus; Diptycha Mariana, Scapulare Marianum, illustratum et defensum;* les Pères Antoine Michaelis, Thomas Fellon et Louis de Camaret, d'éloquentes prédications sur les grandeurs de Marie; le Père Poiré sa *Triple couronne,* le Père Balthazar de Bus ses *Motifs de dévotion à Marie;* le Père Joseph Reyre ses *Méditations et homélies* sur la glorieuse Mère de Dieu; le Père Joseph Mayol un volume de sermons sur la sainte Vierge, et une foule d'autres dont la nomenclature serait trop longue, divers écrits sur le même sujet.

La Mère de Dieu récompensa tant de zèle pour son culte dans toutes les classes de la société, par d'innombrables miracles. Nous en extrairons seulement quelques-uns des ouvrages les plus accrédités. L'an 1320, dit le chanoine Nouguier (1), un jeune garçon injustement accusé, fut condamné par le juge trop crédule à être brûlé vif. On l'attache au poteau, on allume le feu ; et il allait périr, lorsqu'il réclame la protection de Marie, dont l'image était en face du bûcher enchâssée dans la muraille. A l'instant, le feu s'éteint sans lui faire aucun mal, et le pape Jean XXII, témoin du prodige, fait bâtir en ce lieu-là même une église qu'on nomma Notre-Dame des Miracles, où se conserva longtemps l'image devant laquelle avait prié le malheureux condamné. Vers l'an 1570, César de Bus, livré à une vie désordonnée, aperçoit, sur le portail de l'église Sainte-Claire, une image de la Vierge ; à cette vue il se sent tout changé, il se prosterne par terre au milieu de la rue, promet à Marie de se convertir, et commence aussitôt cette vie sainte qui a fait de lui une des plus pures gloires de l'Église. Pendant le siége d'Avignon, raconte le Père Laudun déjà cité, un de ceux qui gardaient la porte où était le gros des assiégeants, s'abritait derrière une statue de pierre de Notre-Dame, et de là tuait de ses flèches beaucoup d'ennemis. Un des assiégeants le remarque : « Tu vas mourir à ton tour, lui dit-il, si tu n'ouvres promptement la porte ; et je défie la statue de te défendre. » Au même instant, il lui lâche un dard ; mais la statue élevant miraculeusement le genou, pare le coup mortel. Plusieurs citoyens aperçurent la merveille, et poussant un grand cri de joie, ils proclamèrent que Marie combattait pour eux. Les assiégeants eurent bientôt appris le fait, et mettant bas les armes, ils demandèrent la paix, et la

(1) *Histoire chronologique de l'Église d'Avignon.*

ville fut sauvée. Dans la rue Calade, continue le même auteur, deux cavaliers passant devant l'oratoire de *l'Ave Maria,* un d'eux, qui était hérétique, apostrophe par d'insolentes paroles son camarade qui saluait la sainte Vierge. A l'instant, son cheval s'abat, le sol s'affaisse, et le cavalier renversé par terre, ne pouvant méconnaître une intervention divine, se convertit. Un officier de cavalerie, nommé Vernety, dit encore le Père Laudun, passait à cheval par la porte Saint-Lazare; son coursier s'effraye, prend le mors aux dents, le désarçonne et le traîne, les pieds attachés à l'étrier, le long des murs de la ville. Dans ce péril extrême, l'officier invoque Marie, ses pieds se détachent de l'étrier, et il se relève sans aucun mal. Nous pourrions encore citer seize délivrances de la peste par Marie, dans l'espace de cinq cents ans; dix victoires remportées contre les huguenots, assiégeant la ville au seizième siècle sans pouvoir jamais s'en emparer; et cent autres faits dont font foi les *ex-voto* qui tapissent les murs de la chapelle de Notre-Dame de Tout-Pouvoir, ainsi que l'autel royal de Notre-Dame de Pitié; mais ce détail nous mènerait trop loin.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DIOCÈSE D'AVIGNON, EN DEHORS DE LA VILLE MÉTROPOLITAINE.

Tout le diocèse d'Avignon partage les sentiments de la métropole à l'égard de la sainte Vierge. On y célèbre en son honneur jusqu'à vingt-deux fêtes par an, et l'on chôme comme le dimanche même, plusieurs de celles qui ne sont pas obligatoires, en assistant aux offices et s'abstenant de toute œuvre servile. Presque partout, tantôt aux angles des rues, tantôt aux façades des maisons, sont placées des statuettes de la Mère de Dieu, les unes antiques, les autres modernes; et, devant ces statuettes, on l'honore, on l'aime, on la prie comme une mère. A la définition du dogme de l'Immaculée Conception, la plupart des villes et des paroisses lui érigèrent chacune sa statue monumentale en commémoration d'un fait si heureux. Orange lui éleva la sienne sur la colline qui domine la ville, Bollène sur une de ses places, Carpentras sur un de ses boulevards, Vacquières sur son clocher, le Pontet sur le fronton de sa façade.

Ce grand dévouement des peuples à la sainte Vierge ressort surtout aux regards du voyageur qui parcourt les quatre arrondissements d'Avignon, d'Orange, d'Apt et de Carpentras.

L'arrondissement d'Avignon lui offre Notre-Dame de Mont-de-Vergem, sur la colline de ce nom : *Mons Virginum;* Notre-Dame de Bon-Repos à Montfavet, Notre-Dame du Pontet et Notre-Dame de Saint-Saturnin dans la banlieue d'Avignon; Notre-Dame des Vignères à Cavaillon;

Notre-Dame du Lac au Tor; Notre-Dame du Pont-de-Sorgues dans le canton de Bedarrides.

Plus illustre que tous ces sanctuaires est Notre-Dame des Anges à l'Isle. C'est une église romane d'une haute antiquité, dotée au quatorzième siècle d'un chœur ogival pour les chanoines de la collégiale qu'Innocent III y avait établie en 1212. On y admire, au tympan de ce chœur, trente-deux personnages disposés sur une surface de quatre-vingts mètres de peinture; à la voûte postérieure du sanctuaire les emblèmes de la Vierge; telles que l'étoile du matin et la rose mystique représentés avec beaucoup de talent; et au fond un magnifique retable de bois doré, du style de la renaissance, avec un maître-autel de marbre précieux, portant deux anges adorateurs d'une grande perfection, aussi en marbre; tout autour de l'église de nombreux médaillons du plus grand intérêt, et plusieurs chapelles de la Vierge ornées de sculptures qui font l'admiration des connaisseurs. C'est d'abord Notre-Dame de Salut, ainsi appelée en souvenir de la cessation miraculeuse de la peste, le 21 novembre 1636, immédiatement après une procession générale faite en l'honneur de Marie. Le tableau commémoratif du miracle représente la Vierge avec son Fils sur ses genoux, et à ses pieds saint Laurent, saint Pancrace et saint Roch, patrons secondaires de la ville. Au bas se lit l'inscription : *Peste sedata, Virgini salutis hoc sacrum, in memoriam recepti beneficii, monumentum posuere.* Ce fut devant ce tableau qu'en 1720, lorsque la peste envahit Marseille, les consuls de l'Isle vinrent consacrer la ville à la sainte Vierge, promettant de renouveler ce vœu chaque année; et l'Isle fut préservée. Autrefois, une lampe brûlait jour et nuit devant ce précieux tableau; aujourd'hui, on fait seulement deux processions générales, l'une, le dimanche qui suit le 21 novembre, fête de la Présentation, l'autre, le dimanche qui suit le 16 juillet, fête du Scapulaire.

Après Notre-Dame de Salut, vient la chapelle du Rosaire, qui conserve encore les noms de tous les confrères reçus depuis 1613 jusqu'à nos jours; et le premier dimanche d'octobre, il y a procession en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire. Vient ensuite la chapelle de la Vierge mourante, où Marie est représentée comme étendue sur une tombe, les mains jointes, paraissant dormir son sommeil de paix. Les fidèles ont grande dévotion à cette chapelle, ils l'ont couverte de couronnes et d'*ex-voto*, ils en ont lambrissé les murs, doré la voûte, et l'ont enrichie d'un beau tableau du saint Cœur de Marie. Des testaments du quatorzième siècle y avaient même créé des chapellenies pour honorer la mort de la sainte Vierge.

Vous trouvez encore la chapelle de la congrégation des demoiselles, ornée d'un tableau de la Purification, par Mignard, d'un autre de la Présentation, par Simon Vouet, et d'un troisième de la Naissance de Jésus adoré des bergers, par Parrocel. Au fond de l'église, près de la grande porte, est Notre-Dame de Bon-Secours, statue de pierre, haute de deux mètres, à laquelle les fidèles rendent un culte assidu, et où ils assurent avoir reçu des grâces signalées. Au dessus, est le Couronnement de la Vierge, peinture d'un fini parfait, qui couvre une surface de plus de cent mètres, et dont les personnages ont plus de deux mètres. Ce n'est pas tout encore : on trouve, à la chapelle des Pénitents bleus de la Miséricorde, un autel et une statue de Notre-Dame de Pitié; à la chapelle des Pénitents blancs, appartenant à la congrégation des femmes, un autel également de Notre-Dame de Pitié; à la chapelle de la congrégation des hommes, un autel dédié au saint Nom de Marie; à la chapelle romane de la Charité, un autel de Marie Immaculée; à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, une statue de la sainte Vierge; à la chapelle de l'Aumône, un autel de l'Immaculée Conception; et, outre tous ces monuments de

l'amour des habitants de l'Isle pour la sainte Vierge, il y avait encore, avant la Révolution, Notre-Dame de Sorguette, patronne des pêcheurs, qui, en allant le soir placer leurs filets dans la rivière, venaient lui demander une pêche abondante. Le chapitre y allait en procession le 8 septembre, fête de la chapelle; et l'évêque de Cavaillon donnait, chaque année, trois charges de blé au chapelain pour y dire la messe les dimanches et les fêtes d'obligation.

Tous ces monuments nous prouvent surabondamment combien la dévotion à Marie a toujours été en honneur à l'Isle, et l'on peut dire que la ville n'a point dégénéré. Dans toutes les fabriques, qui y sont nombreuses, on récite chaque jour le chapelet et plusieurs autres prières à la sainte Vierge. On tient à grand honneur de porter en procession sa statue et sa bannière. Ses fêtes se célèbrent avec une remarquable piété; et au mois de Marie la nef est toujours pleine de religieux fidèles (1).

Si de là nous passons à l'arrondissement d'Orange, nous trouvons, près le Barroux, Notre-Dame la Brune, vénérée depuis le onzième siècle, en son spasme au pied de la croix; ce qui la fait invoquer spécialement pour les épileptiques, et ce qui lui a valu, dans l'origine, le nom de Notre-Dame du Spasme; nous trouvons Notre-Dame d'Aubune près de Beaume, dont le sanctuaire, qui semble contemporain de Notre-Dame des Doms, est très-fréquenté par les populations du voisinage; Notre-Dame de Nazareth, vénérée dans l'ancienne cathédrale d'Orange, où saint Césaire, évêque d'Arles, présida, en 529, un concile célèbre contre les Semi-pélagiens; Notre-Dame du Pont à Bollène, où se voient encore, comme un trophée de la puissance de Marie, les

(1) Nous devons ces renseignements à M. Jallat, chanoine honoraire, curé de l'Isle, dont nous apprécions d'autant mieux le zèle et l'obligeance qu'il a eu moins d'imitateurs dans ce diocèse.

restes d'un monstre amphibie qui semait autrefois la désolation et l'épouvante dans la contrée; Notre-Dame des Vignes, au milieu des riches vignobles de Visan; Notre-Dame du Groseau, consacrée en 684, Notre-Dame des Fourches et Notre-Dame de Vaux, toutes trois près de Malancène; Notre-Dame de Valromiguier à Mornas; Notre-Dame de Saint-Théodoric à Châteauneuf-du-Pape; enfin Notre-Dame des Plans près de Mondragon, ainsi appelée de la belle et riche plaine où elle est située : *Nostra Domina de Planis*, disent les anciennes chartes (1). On y vénère une Vierge noire, trouvée, dit-on, par un homme de la campagne dans un buisson, et recueillie dans une chapelle qu'on lui éleva aussitôt, sur le lieu même de la découverte. Cette chapelle reçut bientôt de nombreux visiteurs, et fut confiée vers l'an 1200 à des religieuses Bénédictines. « Nous donnons à Dieu et à la bienheureuse vierge Marie, » est-il dit dans la charte de fondation, l'église de Sainte-» Marie de la Plaine avec toutes ses dépendances pour y » construire un monastère de vierges (2). » En 1474, on la restaura, en en modifiant le plan primitif; et en 1766, sous la dernière abbesse, on la restaura de nouveau; tant on tenait à ce qu'une église si fréquentée fût toujours dans un état parfait de décence. On venait en effet de tous les environs en pèlerinage à Notre-Dame des Plans; les prêtres étrangers y venaient dire la messe par dévotion à Marie, et la paroisse de la Palud y venait même plusieurs fois l'année en procession. On rencontrait, aux pieds de Notre-Dame des Plans, confondus avec le simple peuple, les plus hauts personnages, tels que le duc de Montmorency, si tristement célèbre par sa révolte contre le roi et la peine

(1) Extrait de la notice publiée par l'abbé I. C. Fer; Pont-Saint-Esprit, 1858.

(2) *Gallia christ.*, t. I, p. 156.

capitale qu'il subit à Toulouse, le maréchal de Damville avec sa noble épouse, et le duc Henri de Montmorency en 1563. Les nouveaux époux venaient mettre leur union sous le patronage de Notre-Dame, témoins Gabrielle d'Aimard et Jacques de Guyon-Gex, seigneur de Pampelune. Plusieurs demandaient à y être enterrés pour reposer aux pieds de Marie jusqu'au grand jour qui clora le monde. En 1720, lorsque la peste ravageait le midi de la France, on y fit un exercice solennel de prières pendant trois jours en l'honneur de Marie, et l'on s'engagea par vœu à y revenir chaque année en procession, le second dimanche d'octobre, auquel on substitua plus tard le 8 septembre. A l'époque de la Révolution, la statue de Notre-Dame des Plans fut portée à Orange pour être brûlée, mais un habitant de Mondragon eut assez de crédit pour se la faire remettre; et pendant la Terreur, quoique la chapelle fût dévastée et privée de la sainte image, on ne cessa d'y venir prier le lundi de Pâques ou les jours des Rogations. Mondragon y va encore en procession, et lorsqu'en 1854 le choléra éclata dans le pays, on alla, le dimanche d'avant l'Assomption, prendre la statue protectrice; on la transporta sur divers points de la paroisse, et on la garda exposée à l'église jusqu'au 8 septembre. Pendant tout le mois qu'on eut le bonheur de la posséder, de nombreux fidèles furent agenouillés à ses pieds nuit et jour; des cierges ne cessèrent de brûler en sa présence, d'abondantes largesses lui furent offertes. En retour, le fléau disparut, et les conversions furent si nombreuses qu'il fallut faire venir des prêtres de secours, parce que ceux de la paroisse ne pouvaient suffire à entendre les confessions des pécheurs touchés et repentants. Aussi lorsqu'au 8 septembre la statue fut rapportée à son ancien sanctuaire, on ne saurait dire les démonstrations générales de la reconnaissance et de l'amour des habitants de Mondragon; mais la piété de ces fidèles enfants de Marie

ne s'est pas manifestée seulement à l'égard de son sanctuaire des Plans; en 1730, ils érigèrent à la porte de la Calade une statue de Notre-Dame de Grâce; en 1720, ils placèrent, pour conjurer la peste, une statue de la Vierge sur la porte de Barri, qui, depuis ce temps-là, s'appela la porte de Notre-Dame de Bonne-Garde. Ils donnèrent à la chapelle du château de Mondragon le nom de Notre-Dame de Costebelle, et à l'église Saint-Jacques une chapelle qui porte le nom de Notre-Dame de Villeneuve. Non loin de Notre-Dame des Plans, ils élevèrent la chapelle de Notre-Dame de la Redonne; et Notre-Dame du Chapelet devint le titre d'une chapellenie de Mondragon. En 1512, un seigneur de Mondragon fonda une messe en l'honneur de Notre-Dame de Lyance, avec le chant du *Salve, regina,* tous les jours au soleil couchant. Un autre seigneur du même nom fit don à Notre-Dame des Plans de plusieurs chasubles et autres ornements; l'abbé Reboul donna un calice en argent ciselé; l'abbé Girodet une aube à dentelles anciennes; Louis Coste une balustrade gothique qui sert de table de communion; d'autres enfin donnèrent des croix, des chaînes, des pendants d'oreilles d'or et d'argent, et divers bijoux dont plusieurs étaient d'un grand prix.

Vaison, ancienne cité épiscopale, possède l'église où, bien avant le concile de Bâle, fut tenu un concile qui proclama l'Immaculée Conception; et Piolenc, qui, le 19 mars 1808, eut la gloire de donner naissance à la congrégation des religieuses institutrices de la Conception, laquelle compte aujourd'hui plus de deux cents sujets répartis en vingt-six maisons.

L'arrondissement d'Apt, plus riche encore que le précédent, nous montre le culte de Marie importé à Apt même, dès l'an 77 de l'ère chrétienne, par saint Auspice, qui fut disciple du pape saint Clément, et fonda l'église d'Apt sous

le vocable de l'Assomption de Marie. Fidèle à l'esprit de son fondateur, la ville d'Apt fut la première, avec celle d'Arles, à célébrer la fête du saint Cœur de Marie, après en avoir obtenu l'autorisation du Saint-Siége ; et dans cette fête, qui se célébra à l'église des Carmes, la ville entière se consacra à ce saint Cœur. On lit encore sur le marbre, à un pilier de l'église, la formule de sa consécration :

Apta Julia, cordi Virginis addictissima, seipsam suorumque civium corda dat, dicat et dedicat, potius mori parata quam Mariam non vivere cordi.

En 1720, lorsque la peste qui ravageait Marseille se fit sentir à Apt, l'évêque, digne imitateur de Mgr de Belzunce, marchant nu-pieds et la corde au cou, monta processionnellement, en portant le Saint-Sacrement, sur une colline qui domine la ville ; et, après avoir de là consacré toute la cité à la sainte Vierge, il fit vœu, avec toutes les autorités présentes, de lui élever une chapelle sous le titre de Notre-Dame de la Garde, d'y venir en procession chaque année pendant un siècle, et d'y renouveler chaque fois l'acte de consécration. Dès ce moment, la peste ne fit plus une seule victime, et la procession commémorative de ce grand événement se fait encore aujourd'hui (1).

Outre ce sanctuaire, nous trouvons dans l'arrondissement d'Apt Notre-Dame de Beaulieu à Cucuron, Notre-Dame de l'Assomption à Gordes, et Notre-Dame de Romégas à la Tour-d'Aigues, Notre-Dame de l'Ermitage à la Cavalerie, près la Bastide des Jourdans, ancienne église des chevaliers du Temple, aujourd'hui chapelle d'un pénitencier agricole ; Notre-Dame de Sénanque, majestueuse basilique d'une abbaye cistercienne, fondée en 1148 par

(1) Ces renseignements nous viennent du vénérable curé d'Apt, M. Bertrand.

saint Bernard lui-même, et ressuscitée dans ces derniers temps par les enfants de Citeaux, qui semblent y revenir à la vie; Notre-Dame de Saint-Hilaire, un des trois monastères bâtis par saint Louis pour les Carmes qu'il avait amenés de la Terre sainte; mais surtout Notre-Dame des Lumières, un des pèlerinages les plus fréquentés de toute la Provence. Cette chapelle n'était dans le principe qu'un ermitage connu sous le nom de Saint-Michel, *cella Sancti Michaëlis*, et gardé par des religieux de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Mais en 1660, les huguenots ayant converti cet ermitage en un monceau de ruines, des lumières éblouissantes apparurent sur ces décombres, à plusieurs reprises, dans l'obscurité de la nuit. Au bruit de cette merveille, un malade qui, depuis douze ans, souffrait des douleurs atroces, se fit porter sur les lieux que le Ciel signalait ainsi à l'attention publique; il y pria et fut aussitôt guéri. On en référa à l'évêque de Cavaillon, qui fit une enquête sévère sur l'apparition de ces lumières et la guérison de ce malade; et de ces deux faits bien constatés, il conclut que le dessein de Dieu était qu'on relevât l'ancien autel de l'ermitage. Il fit appel à la générosité des fidèles. Les aumônes lui affluèrent de toutes parts; la chapelle s'éleva promptement; le 1er juin 1663, elle était terminée et prenait le nom de Notre-Dame des Lumières, en souvenir du phénomène qui avait motivé sa reconstruction. Les populations des environs ne tardèrent pas à y accourir; et des lumières nouvelles brillèrent au firmament, surtout le samedi. Tantôt c'était une grande et unique lumière, qui se divisait et se réunissait ensuite pour disparaître; tantôt c'était une série de lumières diverses, qui semblaient aller en procession; et la multitude cherchant à imiter ces phénomènes, qui lui semblaient une leçon du Ciel, faisait pendant la nuit la procession aux flambeaux. De tels prodiges convertissaient les spectateurs; et leur

piété s'accroissait encore par les nombreuses guérisons de paralytiques et autres infirmes qui s'opéraient à la chapelle. Le bruit de tant de merveilles attirait, de jour en jour, des flots plus grands de pèlerins. Le 3 mai 1664, il s'en trouva jusqu'à vingt mille. Cette affluence amena des résultats heureux. L'évêque confia le service de la chapelle aux Carmes, qui, mieux que les prêtres séculiers, pouvaient suffire à tant de pèlerins. On leur bâtit un couvent, et l'on substitua à la chapelle une église plus vaste. Le pèlerinage prit de nouveaux développements; et l'année 1664 vit jusqu'à soixante-six processions, venues, plusieurs au moins, de paroisses ou de villes éloignées. 93 fit disparaître et Carmes et pèlerins; mais quand la liberté du culte fut rendue à la France, le concours recommença, soutenu d'abord par des prêtres séculiers, puis par les Trappistes, et enfin par les Oblats de Marseille, qui s'y sont fixés. Ceux-ci ont rétabli la procession nocturne des pèlerins avec un cierge à la main; et dans la nuit du 7 au 8 septembre, on va ainsi à travers les jardins du monastère jusqu'à la chapelle de Saint-Michel, qui est au sommet de la colline. Pie IX a enrichi ce pèlerinage de plusieurs indulgences; il a même accordé à Notre-Dame des Lumières l'honneur du couronnement; et dans la nuit du 30 au 31 juillet 1864, l'archevêque d'Avignon, accompagné de quatre évêques du voisinage, au milieu d'un concours immense de fidèles, tous portant à la main des flambeaux, fit cette belle et touchante cérémonie (1).

Enfin, l'arrondissement de Carpentras paye aussi son tribut d'hommages à la Mère de Dieu. On y trouve Notre-Dame de Vie à Venosque, Notre-Dame des Anges à Mor-

(1) Voyez l'*Histoire de Notre-Dame des Lumières*, par le Père Michel du Saint-Esprit. — L'abbé Pouget, *Histoire des sanctuaires de Marie*, t. IV, p. 46.

moiron, Notre-Dame de Sainte-Garde à Saint-Didier, Notre-Dame des Grâces à Monteux, Notre-Dame du Parc-Loup à Mazan, Notre-Dame du Calvias à Malemort, Notre-Dame de Valayons à Pernes, Notre-Dame du Mylord à Sarians. Il est surtout deux pèlerinages fort en renom et très-fréquentés. L'un est Notre-Dame de Santé, petite chapelle élevée en tête du pont de Serres, sous les murs de Carpentras, vers l'an 1401, et agrandie en 1748. Son nom seul indique que des guérisons miraculeuses ont été obtenues dans son enceinte, et rappelle en particulier la protection puissante qu'on y a reçue, premièrement contre les épidémies de 1536, de 1587, de 1628, de 1631 et de 1722; secondement contre les huguenots au temps des guerres religieuses; troisièmement contre les inondations des torrents qui, à certaines époques, se précipitent des montagnes voisines. Avant la Révolution, cette chapelle était, depuis le 7 janvier 1620, le siége d'une chapellenie. Aujourd'hui encore, elle est toute couverte d'*ex-voto;* chaque jour des personnes pieuses viennent y prier; et chaque année, du 10 au 17 juillet, la foule s'y presse de six lieues à la ronde, ranimant sa foi par le souvenir de la cessation d'une peste terrible qui désolait le pays en 1629; grâce qui fut, dit-on, annoncée à la ville par le son de la cloche sans aucune intervention de main d'hommes, dans la nuit du 9 au 10 juillet.

Le second pèlerinage est Notre-Dame de la Tour, ainsi appelée d'une tour qui la dominait, et qui, aperçue de loin, dirigeait les voyageurs égarés, à travers les forêts ou les roches stériles de cette région montagneuse. C'était d'abord une petite chapelle au milieu de plants d'oliviers; devenue l'église du hameau qui se forma autour d'elle sous le nom de Mont-Olivet, elle fut détruite une première fois par les Sarrasins, puis par les huguenots. Réédifiée au commencement du dix-septième siècle, elle fut desservie successi-

vement par les Enfants de Saint-François et de Saint-Dominique jusqu'en 1793. Ses murs étaient tapissés d'*ex-voto*, et son autel étincelant d'or et de pierreries. La Révolution a tout détruit, sauf sa statue qu'on honore dans l'église paroissiale de Sault, et qu'on porte, tous les ans, en procession, le dimanche de la Trinité, jusqu'aux ruines de son ancien sanctuaire.

En terminant l'histoire du culte de la sainte Vierge dans le diocèse d'Avignon, nous ne pouvons taire le culte extraordinaire que, par amour pour elle, on y rend à sainte Anne, sa mère. On a le bonheur d'en posséder le corps. Saint Auspice, premier évêque d'Apt, qui l'avait reçu des mains de saint Lazare, l'apporta avec lui à Apt. Peu de jours avant sa mort, pour le soustraire à la profanation des infidèles, il le cacha dans une crypte transformée par lui en oratoire de la Mère de Dieu. Cette cachette demeura inconnue jusque vers la fin du huitième siècle; mais alors on eut le bonheur de la découvrir d'une manière tout à fait inattendue; et aussitôt on bâtit une église sur la grotte mystérieuse. Dès lors sainte Anne y reçut les hommages empressés de toute la Provence. Les Papes et les rois, Anne d'Autriche et Louis XIV, vinrent s'agenouiller devant le saint tombeau; et tous les sanctuaires de sainte Anne réclamèrent avec instance quelques reliques de son bienheureux corps. L'affluence au sépulcre de sainte Anne n'a point diminué jusqu'à ce jour; elle s'est même accrue depuis que Pie IX y a accordé de précieuses indulgences.

Et comment tairions-nous encore que c'est dans ce diocèse qu'a pris naissance, selon les Avignonais, la dévotion à l'époux de Marie, saint Joseph! Le pape Grégoire XI, siégeant à Avignon, bâtit dans l'église de Saint-Agricol une chapelle en son honneur. L'inscription, qui se lit sur les murs mêmes du sanctuaire, en fait foi, et c'est, disent-ils, la première chapelle élevée à ce grand saint. De Saint-

Agricol, la dévotion envers saint Joseph passa aux autres églises de la ville. Une chapelle en son honneur s'ouvrit dans l'église métropolitaine, et y devint aussitôt l'objet d'un pieux concours. En 1608, les Carmes Déchaussés placèrent sous son vocable leur église et leur couvent. En 1671, les Sœurs Hospitalières et les Maîtresses d'école du chanoine Alexandre se fondèrent sous son nom; au milieu du dernier siècle, les enfants du peuple se réunirent sous son patronage les dimanches et les fêtes; et, encore aujourd'hui, saint Joseph est honoré dans tout le diocèse comme le patron des époux chrétiens, des ouvriers et travailleurs de tout genre, de la jeunesse et des congrégations d'hommes; son image apparaît partout, et le mois de mars est consacré à le vénérer, comme le mois de mai à honorer sa sainte épouse.

DIOCÈSE DE MONTPELLIER [1].

Quatre chapitres résumeront tous les renseignements que nous avons pu recueillir sur ce diocèse : le premier traitera de la ville de Montpellier ; le second de l'arrondissement de Montpellier ; le troisième de l'arrondissement de Lodève ; le quatrième des arrondissements réunis de Béziers et de Saint-Pons.

(1) Nous sommes redevable des renseignements sur ce diocèse, 1° à monseigneur Thibaut, qui a mis le plus grand zèle à recueillir tous les documents que nous avons reçus; 2° à M. Bonniol, secrétaire de l'évêché, et à M. Vinas, curé de Notre-Dame à Montpellier; 3° à plusieurs autres ecclésiastiques du diocèse.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE DE MONTPELLIER.

L'origine de la dévotion à la Mère de Dieu dans la ville de Montpellier se rattache à l'origine même de cette cité. Sur la colline où est assis aujourd'hui Montpellier, il existait au huitième siècle deux villages ; l'un, dans le quartier appelé maintenant Saint-Firmin, portait le nom de Montpellier ; et l'autre, du côté de la citadelle, s'appelait Montpellieret. L'espace entre ces deux villages, qui se nommait Substantion, se couvrit bientôt d'habitants venus, les uns de l'antique cité épiscopale de Maguelone, les autres d'Espagne ou de divers pays des environs ; tous forcés de s'enfuir devant le flot envahissant des Sarrasins qui ravageaient ces contrées. Le premier soin des malheureux exilés fut d'élever une petite chapelle en l'honneur de Marie, sur les ruines d'un temple de Vesta, là où est aujourd'hui la place Neuve ou le marché aux Colonnes ; et tel fut le commencement du sanctuaire qui devint plus tard si célèbre par sa statue de bois noir, représentant Marie avec l'Enfant Jésus entre ses bras ; statue qu'on regarda, à toutes les époques, comme le palladium de la cité, que le peuple dans son vieux langage de foi appelait *la magestat antiqua de Nostra-Dama de Taoulas*, et dans le langage plus vulgaire, Notre-Dame des Tables. Les comtes de Substantion, seigneurs du lieu, partageant la piété des nouveaux venus pour la sainte image, contribuèrent, par leurs largesses, à la construction du nouveau temple. Vers 817, Ricuin Ier, évêque de Maguelone, le consacra sous le titre de Sainte-Marie. Peu après, chassé

lui-même de sa ville épiscopale par les Sarrasins, il vint se réfugier à Substantion, auprès de la Vierge consolatrice des affligés et secours des chrétiens. Vers 937, deux nobles sœurs, héritières des comtes de Substantion, jalouses, dit l'historien, de se ménager, en échange des biens passagers de la terre, les biens impérissables du ciel, cédèrent à l'évêque Ricuin II la propriété de cette église, bâtie en grande partie à leurs frais, sur leur propre terrain, ainsi que la seigneurie de Montpellier. Les évêques de Maguelone, à leur tour, cédèrent dans la suite la seigneurie à la famille des Guillem, ou Guillaume, mais se réservèrent toujours la Sainte-Chapelle, dont ils administraient les revenus, par eux-mêmes d'abord, par leur chapitre ensuite; et quand Guillaume V voulut s'en emparer, une assemblée d'évêques et de seigneurs laïques le força de se désister, sous peine de perdre sa seigneurie.

L'église primitive fut successivement agrandie et embellie. L'évêque Argemire, successeur immédiat de Ricuin I[er] sur le siége de Maguelone, reprit l'œuvre imparfaite de son prédécesseur, et obtint du pape Grégoire IV une bulle portant concession d'indulgences, en faveur de tous ceux qui le seconderaient dans l'exécution de son pieux dessein. Cette bulle, qui s'est longtemps conservée aux archives de l'hôtel de ville de Montpellier, encouragea puissamment la générosité des peuples. On donna non-seulement de riches offrandes, mais encore divers objets votifs, les uns en argent, les autres en vermeil ou or émaillé, le tout en si grand nombre que l'église porta quelque temps le nom de Notre-Dame des Vœux. A cette première source de richesses s'en joignit une autre. C'était alors un pieux usage de prélever, sur l'industrie et le commerce, ce qu'on appelait le denier de Dieu en faveur de certaines œuvres pies; et comme le commerce de tous les pays circonvoisins, profitant du concours général et continu que l'amour

de la sainte Vierge attirait à Notre-Dame, convertissait les murs extérieurs de l'église, les deux places et les quartiers environnants en une vaste exposition permanente des produits de l'industrie étrangère, on prélevait, sur toutes les ventes et toutes les transactions qui s'y faisaient, un droit qu'on appliquait à l'entretien, à la restauration, ou à l'embellissement du saint édifice. Comme, d'un autre côté, les banquiers et changeurs, gens toujours avides de gain, couvraient de leurs tables ou comptoirs les environs de la chapelle, on donna à ce sanctuaire le nom de Notre-Dame des Tables (1).

Sur ces entrefaites, Guillem VI, chassé de sa ville par ses sujets révoltés, promit à Marie que, si elle lui obtenait sa réconciliation avec son peuple, et son retour à Montpellier, non-seulement il lui érigerait une chapelle en témoignage de sa reconnaissance, mais encore il *moyennerait*, ajouta-t-il, les réparations et agrandissements de Notre-Dame des Tables. Sa prière fut entendue; et l'on raconte qu'un matin un peu avant le jour, on vit apparaître dans le firmament, au-dessus de cette dernière chapelle, douze étoiles en forme de couronne, d'où semblaient jaillir des flammes et des gouttes de sang. En même temps la grande cloche sonna d'elle-même, comme pour avertir les habitants. Tous sortirent de leurs maisons, virent le prodige, le regardèrent à loisir, et dans leur admiration s'écrièrent d'un cri unanime : Au miracle! Ce phénomène fut pris par toute la ville pour une menace des douze apôtres, ou un signe de l'irritation de Marie contre la cité révoltée (2). En conséquence, on fit immédiatement la paix; Guillem VI rentra dans Montpellier, et s'empressa d'accomplir son double vœu. Il fit d'abord bâtir un sanctuaire

---

(1) Gariel, *De l'Église et des miracles*, etc., p. 12.

(2) *Ibid.*, p. 107.

qu'on appela *Notre-Dame du Palais*, puis il s'unit avec ses sujets, naguère divisés, pour embellir Notre-Dame des Tables ; il en dégagea les abords, afin que le clergé pût en faire le tour processionnellement ; il fit retirer de devant l'église les tables des changeurs, qui obstruaient le passage, et leur assigna un bâtiment qu'on appela depuis la loge des marchands. En même temps, il légua par son testament des biens considérables au sanctuaire vénéré. Il fit mieux encore : il se donna lui-même à Dieu et à Marie, en allant finir ses jours au monastère de Grand-Selve, de l'ordre de Cîteaux. Son fils Guillaume VII, héritier de sa piété plus encore que de sa fortune, compléta les travaux d'agrandissement de l'église, et obtint à cet effet, en 1158, une bulle d'Adrien IV, laquelle affectait pour cinq ans à l'achèvement de l'entreprise, les offrandes qui se feraient dans Notre-Dame à l'autel du Saint-Sauveur (1). Ces offrandes devinrent de plus en plus considérables, parce que les prodiges qui ne cessaient de s'y opérer y attiraient toujours de nouveaux pèlerins et y provoquaient de nouvelles largesses. Avec toutes ces ressources réunies, l'église de Marie devint plus belle d'année en année, et plus digne de sa célébrité.

Dès 878, la gloire de cette église remplissait tout le pays, et les miracles dont elle était presque chaque jour le théâtre étaient si notoires, si incontestables, que, quand le pape Jean VIII, chassé de Rome par ses sujets révoltés, vint se réfugier à Arles, l'évêque de Maguelone, le pieux Abbon, n'hésita pas à le conjurer de venir visiter Notre-Dame des Tables, pour y voir de ses propres yeux d'aussi grandes merveilles. Si, par un concours de circonstances que l'histoire ne nous a pas transmises, la tiare romaine ne voulut pas, dit l'historien (2), mêler l'éclat de

(1) Gariel, *Series præsulum*, p. 128.
(2) *Ibid.*, p. 56.

3.

ses rayons à l'illustration d'ailleurs si radieuse du temple de la divine Vierge, le fait seul de l'invitation de l'évêque de Maguelone démontre la notoriété et la splendeur des prodiges. Cependant ce n'était là encore que le prélude. Le mois d'août de l'an 1189 vit de bien autres merveilles qui nous sont attestées par les registres publics, que la ville de Montpellier ouvrit alors pour en consigner les relations officielles (1). On lit dans le *Thalamus,* antique et précieux ouvrage déposé aux archives de la ville, cette inscription en style de l'époque : « *En l'an MCLXXXIX forou fatz los miracles de Nostra Dona de Taulas;* c'est-à-dire : En l'an 1189 furent faits les miracles de Notre-Dame des Tables. » Toute la ville et les environs en étaient dans un émoi indicible. On se pressait autour de la statue miraculeuse, on lui apportait d'insignes offrandes ; un riche habitant, nommé Pierre Laurey, alla jusqu'à lui donner tous ses biens sans exception ; et avec ces ressources on put, en 1221, exécuter divers travaux d'embellissement. De Montpellier le bruit de ces prodiges se répandit jusqu'en Allemagne. Au commencement du treizième siècle, Césaire, moine du couvent d'Heisterbach, près de Bonn, écrivait que le grand nombre de guérisons obtenues par l'intercession de Marie, à Montpellier, avait donné lieu parmi les médecins de cette ville, à cette réponse qu'ils faisaient souvent aux malades désespérés qui les consultaient : Allez à l'église Sainte-Marie, offrez à la Vierge « un cierge allumé, et vous serez guéri. » Ils y allaient, et souvent ils en rapportaient la santé : *ad ipsam confugiunt et sanantur* (2).

Rome ne retentit pas moins que l'Allemagne du bruit de

(1) Gariel, *De l'Église et des miracles*, p. 9.

(2) Cæsar. Cisterc. *Illustr. miracul. et hist. memorab.,* lib. VII, cap. xxv.

ces miracles. En 1230, Grégoire IX, informé qu'on devait consacrer prochainement l'église Notre-Dame, invita les archevêques de Narbonne, d'Arles et d'Aix, avec les évêques, leurs suffragants, à se rendre à cette cérémonie, « en considération, leur dit-il, des fréquents miracles que » la toute-puissante miséricorde de Dieu ne cesse d'opérer » dans cette église dédiée à Notre-Dame, où la dévotion à » la divine Vierge attire constamment l'affluence du peuple » chrétien (1) ». Peu de temps après, le même Pape accordant des indulgences à cette église, en motivait la concession en ces termes : « C'est, dit-il, en vue du res- » pect qui est dû à la glorieuse vierge Marie, et de ce » temple bâti en son honneur; c'est à cause des miracles » fréquemment obtenus de Dieu par les mérites de cette » divine Vierge ; c'est enfin pour reconnaître et encoura- » ger la touchante dévotion envers elle de tout le peuple » de Montpellier, qui ne se lasse point de lui demander, » selon ce que nous ont attesté nos bien-aimés fils, les » consuls de cette ville (2). »

Jaloux de conserver aux âges futurs le souvenir de tant de prodiges, et de remercier le ciel de tant de faveurs, l'évêque Jean de Montaut établit, au commencement du treizième siècle, la fête des Miracles de Notre-Dame; et, depuis lors jusqu'à la Révolution, cette fête s'est toujours célébrée avec d'autant plus de zèle que les miracles ne discontinuèrent point. L'*Atlas Marianus*, imprimé à Munich en 1657, raconte, entre autres prodiges, qu'en 1313 la campagne de Montpellier étant désolée par une longue sécheresse qui menaçait de famine tout le pays, la population des campagnes, réunie par ordre des consuls à la population de la ville, se rendit processionnellement à Notre-

(1) Ce bref est daté de Sassoferrato, le 15 des kal. d'aoust 1230.
(2) Gariel, *Series præsulum*, p. 245.

Dame des Tables, qu'on y prit la statue vénérée, qu'on la porta en procession sur les bords d'un ruisseau voisin, que là on la plongea dans l'eau pour lui dire par ce symbolisme naïf ce qu'on venait lui demander, et qu'au retour de la procession une pluie abondante vint rendre à la terre sa fertilité.

Trente-cinq ans plus tard, en 1348, la peste étant venue ravager le pays jusqu'à faire dans la ville de Montpellier environ trente victimes par jour, les consuls, recourant de nouveau à Marie, commandèrent un cierge assez long pour environner les murs de la cité, et après l'avoir fait bénir et roulé sur un cylindre, ils le portèrent à Notre-Dame des Tables, l'y firent brûler jusqu'à extinction jour et nuit devant l'autel de Marie ; et à mesure qu'il brûla, la peste alla en décroissant jusqu'à cessation complète.

Plus d'un siècle après, au mois de septembre 1358, un ouragan terrible fondit sur la ville et les environs, menaçant de tout détruire. Que firent les magistrats de Montpellier ? Toujours recourant à Marie, ils allèrent déposer aux pieds de Notre-Dame des Tables les clefs de la ville, comme pour lui en confier les destinées. Touchée de cet acte de confiance filiale, Marie apaisa aussitôt la tempête, et ramena la sérénité.

Il n'y avait pas moins lieu d'admirer la protection de Notre-Dame des Tables sur les personnes que sur les éléments. Ce fut à son ombre que naquit saint Roch, une des plus pures gloires de Montpellier ; la maison paternelle de ce saint si cher à la France touchait presque à l'église, et la voix publique attribuait sa naissance à l'intervention miraculeuse de Marie. Il en fut de même de Jacques Ier, roi d'Aragon. On sollicita son heureuse naissance par une procession solennelle, où l'on porta la sainte image sous un riche pavillon de damas blanc. Dès qu'il fut né, on vint l'offrir à Notre-Dame, et son entrée à l'église eut lieu

au moment même où l'on chantait le *Te Deum* de matines. Aussi, toute sa vie, ce sanctuaire fut l'objet de sa prédilection spéciale. Lorsqu'en 1274 il tomba malade à Montpellier, il s'y fit porter pour y prier, y fut soudainement guéri, et y offrit un grand tableau commémoratif de sa guérison. Et qui pourrait dire mille autres faits de ce genre? Le maréchal de France Louis de Sancerre allait rendre le dernier soupir; on apporte sur son lit de mort la sainte image de Notre-Dame; il revient aussitôt à la vie, et dans le sentiment de sa gratitude il fonde à Notre-Dame des Tables une chapelle sous le titre de Saint-Sauveur, avec une messe chaque semaine dans cette chapelle. La noble veuve de Pierre de Lestang reçoit de Marie une grâce semblable; et elle élève dans la même église la chapelle des Saints-Innocents. En 1327, un orfévre de Montpellier, atteint d'un cancer qui lui dévorait le visage, vint prier Notre-Dame des Tables, et guéri aussi radicalement que subitement, il fit hommage à l'église d'une statue de la Vierge, en argent, du poids de vingt-deux marcs trois onces, ornée de quantité de pierres précieuses garnies en or, avec une perle de grande valeur du poids de sept carats.

En 1373, 1383 et 1399, la ville, reconnaissante de diverses grâces obtenues, offrit de même, comme elle l'avait déjà fait en 1348, un cierge gigantesque d'un doigt de grosseur, sur une longueur égale à la triple circonférence des murs de la cité, de l'autel, et des deux statues de Notre-Dame, en ordonnant de le faire brûler tout entier devant son image.

Enfin, à diverses époques, la reconnaissance donna, en *ex-voto*, de riches ornements, de magnifiques étoffes, des objets en argent, en vermeil, en or émaillé. Parmi ces *ex-voto*, il en était trois d'une valeur exceptionnelle : le premier était un ostensoir d'argent d'un remarquable travail, haut de quatre pieds, et reposant sur une Vierge qui

écrasait de son talon la tête du serpent; le second était une belle croix de procession avec une petite statue de la Vierge, en argent, que le curé portait à la procession du 31 août; le troisième était un splendide retable en vermeil, qu'acheta la confrérie de Notre-Dame des Tables, et qu'elle plaça dans l'église le 31 octobre 1388. Il était composé d'un bas-relief de dix figures, au milieu desquelles se voyait Notre-Seigneur couronnant la sainte Vierge, assisté, de chaque côté, par quatre saints et par quatre saintes. Telle était enfin la magnificence du mobilier offert par la piété des fidèles, qu'à l'époque de la Révolution, il fut évalué à plus de cent cinquante mille francs.

On croyait ne pouvoir jamais faire assez pour Notre-Dame des Tables. Tous les jours, le peuple s'y pressait: les mères venaient s'y faire relever de leurs couches; les chevaliers nouvellement nommés s'y faisaient armer; les facultés de théologie, de médecine, de droit civil ou canonique y donnaient le bonnet de docteur, et les nouveaux docteurs y prêtaient serment entre les mains de l'évêque de Maguelone (1). Chaque année, le 24 juin, les baillis, les consuls et leurs officiers y venaient également prêter serment, avant d'entrer en charge. Les peuples les plus éloignés s'y rendaient comme ceux de la contrée, et les consuls de la ville avaient même accordé un sauf-conduit de deux jours et de deux nuits aux pèlerins passibles de quelques peines. Après avoir usé de ce droit de refuge sous l'aile de Marie, ceux-ci pouvaient se retirer en sûreté le troisième jour, pourvu qu'ils n'eussent ni outragé, ni blessé, ni volé, ni tué personne. Au treizième siècle, tout Albigeois qui se convertissait était obligé d'aller faire, comme pénitence, un pèlerinage à Notre-Dame des Ta-

(1) Gariel, *De l'Église et des miracles,* p. 35.

bles (1). Mais l'amour y amenait bien plus de pèlerins que la crainte.

Les plus hauts personnages de l'Église et de la société visitaient ce béni sanctuaire aussi bien que le simple peuple; et on y vit agenouillés sur ses dalles jusqu'à neuf Papes, savoir : Urbain II, Gélase II, Calixte II, Innocent II, Adrien IV, Alexandre III, Clément IV, Clément V et Urbain V. On y vit, en 1214, trente-huit évêques, parmi lesquels figuraient cinq archevêques, tenant un concile sous la présidence du légat du Saint-Siége, le cardinal de Bénévent; et en 1224, un second concile y dressa plusieurs décrets contre les Albigeois avec de sages règlements concernant la discipline ecclésiastique. On y vit même grand nombre de Rois et de Reines; au treizième siècle, Pierre II, roi d'Aragon, s'y maria avec la fille de Manfroy, roi de Sicile, et y revint le 17 juin et le 17 août 1204, comme seigneur de Montpellier, jurer de garder les statuts de la ville et de maintenir ses libertés. Il y fit une quatrième visite solennelle, avant d'aller à Rome recevoir la couronne des mains du Souverain Pontife. En 1234, Marguerite de Provence, épouse de saint Louis, s'y présenta de même, et fut reçue magnifiquement à l'entrée de l'église par l'évêque de Maguelone. En 1272, le roi et la reine de Navarre y furent accueillis avec les mêmes honneurs. Au quatorzième siècle, ce furent l'empereur Sigismond; le roi de France, Charles VI; le roi de Majorque, Jacques III; et en 1365, le captal de Buch, qui y vint jurer, en prenant possession de Montpellier au nom de Charles II, roi de Navarre, d'observer les coutumes et priviléges de la ville; au quinzième siècle, ce furent les rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII; au seizième, l'archiduc Philippe d'Autriche,

(1) *Histoire de la commune de Montpellier*, par Germain, t. III, p. 305.

en 1502; le roi François Ier, en 1532; au dix-septième, Louis XIV; et il est remarquable que lorsque ces grands personnages se présentaient à Montpellier, la première visite était pour Notre-Dame des Tables; et ce n'était qu'au sortir de là qu'ils étaient introduits à l'hôtel où ils devaient descendre.

Outre les visites privées plus ou moins solennelles selon le rang des personnes, la sainte chapelle recevait souvent des corporations considérables qui s'y rendaient en bel ordre de procession tous les ans. Les États du Languedoc, au jour de leur ouverture solennelle, y venaient demander à Dieu par Marie l'esprit de sagesse pour prononcer sur les graves intérêts qu'ils auraient à discuter. Les représentants des trois ordres, le clergé, la noblesse et le tiers état s'y présentaient dans leur costume de cérémonie, y assistaient dévotement au chant du *Veni creator* et à la grand'messe. Pendant le cours de la session, ils y revenaient, mais sans solennité, entendre la messe avant chaque séance, et votaient, comme expression de leur reconnaissance, mille livres par an pour l'église Notre-Dame. Ce ne fut qu'à dater de 1752 que l'allocation fut réduite à 500 livres. A la clôture, il y avait, comme à l'ouverture, procession solennelle à la Sainte-Chapelle, avec la bénédiction du Saint-Sacrement pour remercier Dieu et Marie. D'autres fois, ce n'étaient point des États, mais des paroisses entières qui venaient en procession à Notre-Dame. Pendant tout le moyen âge, ces processions étaient si fréquentes, que le registre de la ville, connu sous le nom de *Thalamus*, en mentionne quelqu'une presque à chaque page. La procession se réunissait à Saint-Firmin, partait de là avec l'image de la Vierge, *la magestat antiqua de Nostra-Dama de Taoulas*, entourée des reliques et des saintes images, et accompagnée du Saint-Sacrement. Après une première station à la place Notre-Dame, où l'on entendait

une messe solennelle et un sermon, on continuait sa marche avec les généraux, le lieutenant du gouverneur, les recteurs, le bailli et sa cour, les consuls et les ouvriers, joints au clergé et aux ordres religieux, chacun tenant à la main un cierge allumé, de cire blanche ou rouge, grand ou petit selon ses moyens, chacun récitant des prières en grand recueillement et tous gardant un parfait silence. Après un long circuit, on revenait à Notre-Dame faire une dernière station, et l'on retournait de là à Saint-Firmin déposer le Saint-Sacrement. Au sortir de l'église, on recueillait le reste des cierges qui avaient brûlé pendant la procession, pour entretenir le luminaire perpétuel devant Notre-Dame; le 25 août 1411 on en recueillit ainsi jusqu'à deux quintaux.

Ce n'était pas assez pour la piété des fidèles de visiter Notre-Dame tantôt en particulier, tantôt en commun; plusieurs y faisaient des fondations pour s'y assurer des prières perpétuelles. Au milieu du dix-septième siècle, on en comptait plus de cent; un registre qui se conserve encore aux archives paroissiales en mentionne vingt-trois avec le titre de la chapelle pour laquelle elles étaient faites, la date des fondations et le nom des fondateurs. On y trouve une fondation à la chapelle de Bethléhem, spécialement consacrée aux relevailles, deux autres aux chapelles de l'Annonciade et de l'Assomption. Entre ces fondations, trois sont surtout remarquables par l'esprit de foi qui les inspire. La première est celle des consuls qui, antérieurement à 1314, fondèrent une messe quotidienne pour la prospérité publique, avec une collecte où l'on suppliait la divine miséricorde de protéger le peuple de Montpellier placé depuis longtemps par ses seigneurs temporels sous la tutelle de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, de le conserver dans une sainte et parfaite unité, de le diriger dans les conseils, de lui prêter une assistance continuelle par les

mérites et les prières de cette même Vierge, *ut populum Montispessulanum sub Beatissimæ Dei genitricis Mariæ tutela, quondam a suo domino temporali commissum, ipsius Virginis meritis et precibus, in sancta et concordi unitate custodias, in consiliis dirigas, et continua tuitione defendas.* La seconde fondation est celle de l'hôpital de Montpellier, qui, dès le douzième siècle, s'était placé avec tous ses malades sous le patronage de Notre-Dame (1); enfin la troisième est celle du *Raisen* ou *Resench*, nom par lequel on désignait l'entretien du luminaire perpétuel qui devait brûler nuit et jour devant l'autel de Marie. En 1348, Martial de Broa donne à cette fin une rente de cinq livres, et Guillaume le Bon lègue un champ; en 1432, noble dame Isarn Teinturier prend dans un acte public le titre de directrice du *Raisen;* en 1485, un héritier de cette dame fait un legs pour le Raisen, en le motivant sur ce que, depuis deux cents ans, le soin du luminaire perpétuel devant l'autel de Notre-Dame est confié à sa famille; et à cette occasion le testateur nous apprend que, de temps immémorial, les dames les plus notables de Montpellier allaient chaque année quêter par toute la ville pour faire face à la dépense; que, le lundi avant la fête de l'Annonciation, elles rendaient compte de leur quête en assemblée générale à Notre-Dame; que cette quête s'élevait ordinairement à trente livres; mais, si elle n'atteignait pas ce chiffre, le testateur Michel Teinturier imposait à ses héritiers et successeurs, à perpétuité, l'obligation de parfaire cette somme, afin, dit-il, que la glorieuse Vierge les illumine de sa grâce et les fasse vivre en paix et en prospérité (2).

Les fidèles témoignaient encore leur dévotion à Notre-Dame des Tables en s'agrégeant à quelqu'une de ses con-

(1) *Histoire de Montpellier*, par d'Aigrefeuille, t. II, p. 52 et 325.
(2) D'Aigrefeuille, t. II, p. 258.

fréries. Elle en possédait jusqu'à huit. Il y avait la confrérie des Madeleines, ainsi appelée de leur patronne, sainte Madeleine, qui fut réorganisée par le Père Bridaine à la mission de 1743, et qui tenait ses séances dans la crypte de sainte Madeleine; il y avait la confrérie du Saint-Sacrement, dont l'origine remontait à 1614; celle de saint Roch, qui datait de 1661; celle des Agonisants et celle des Ames du purgatoire; il y avait, comme de raison, la confrérie de Notre-Dame des Tables, que des documents de 1388 signalaient dès cette époque comme existant presque de temps immémorial, *ab olim et ab antiquis annis*. Son prévôt et ses administrateurs avaient l'honneur de porter dans les processions *la magestat antiqua de Nostra-Dama*, sous son beau pavillon. La confrérie avait acheté de ses propres deniers le splendide retable du quatorzième siècle qui décorait son autel. Aussi son prieur et son secrétaire en avaient la garde, avec défense de l'aliéner ou de l'engager pour quelque motif que ce pût être. 93 abolit cette belle confrérie, et elle ne revint à la vie qu'en 1846, approuvée par l'autorité diocésaine et enrichie d'indulgences par Pie IX. La confrérie des Perriers ou tailleurs de pierre a été moins heureuse : frappée en 93 comme celle de Notre-Dame, elle n'est point ressuscitée. Cependant elle était vénérable à tous les points de vue; d'une part, la ville de Montpellier lui doit ses plus beaux édifices; de l'autre, régie par des statuts qui dataient de 1365, elle était profondément religieuse. Sa bannière représentait, à la partie supérieure, Dieu assis dans son trône, et dans la partie inférieure, Marie tenant son Fils dans ses bras. Elle entretenait à ses frais une lampe brûlant jour et nuit dans l'église Notre-Dame; chaque membre s'engageait à y contribuer par une cotisation proportionnelle; et celui des confrères qui, sous le titre de lampadaire, était chargé de l'entretien de cette lampe, jouissait d'une grande con-

sidération. Il était de droit membre de l'administration des Perriers; chaque année il rendait compte des recettes et de la dépense, et était remplacé ou réélu par une nouvelle élection.

L'église Notre-Dame, centre de tant de confréries, fut enrichie d'indulgences en 1237 par Grégoire IX; en 1268 par Nicolas IV; et à deux autres époques par Urbain V, la première en 1367, « pour accroître de plus en plus, dit le « Souverain Pontife, la ferveur des peuples chrétiens qui « se portent avec affluence à ce lieu de dévotion, renommé « par tant de prodiges »; la seconde, en 1376, pour demander à Dieu, par de ferventes prières, la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, que négociaient alors dans des conférences diplomatiques le duc d'Anjou et le duc de Lancastre. On répondit au vœu du Souverain Pontife par des messes et des processions à Notre-Dame des Tables; et le même Pape accorda de nouvelles indulgences pour la récitation de cinq *Pater* et de cinq *Ave* tous les soirs, dans le même but, au son de la grande cloche de Notre-Dame (1).

Cette insigne église ne fut pas moins enrichie de reliques que d'indulgences. Elle possédait un bras de sainte Madeleine, la tête de saint Marcel et d'un des saints Innocents, un nombre considérable de reliques de la Terre sainte, et une foule d'autres. Elle honorait ces saints et ces reliques par des fêtes spéciales; elle honorait de même Notre-Dame des Miracles; ce qui l'obligea à avoir un calendrier de ses fêtes propres et un rituel à part (2), dont malheureusement il ne reste plus que quelques fragments. Les habitants de Montpellier et les évêques de Maguelone veillaient avec une sollicitude d'amour à l'entretien, à l'embel-

(1) Gariel, *Series præsulum,* p. 420.
(2) Gariel, *De l'Église et des miracles*, p. 59.

lissement ou à la glorification de cette chère église; et toutes les fois que les injures du temps ou des hommes en compromettaient la solidité, ils ne reculaient devant aucune dépense pour la relever ou l'affermir. En 1216, Guillaume d'Altiniac, évêque de Maguelone, obtient d'Innocent III un bref qui autorise dans Notre-Dame l'administration de tous les sacrements et l'exercice de tout le ministère paroissial. Il publie ce bref avec ordre de le mettre à exécution; et Bernard, son successeur, le confirme, en réservant toutefois les droits paroissiaux de l'église de Saint-Firmin. En 1230, un concours immense de fidèles attirés tout à la fois par l'amour de leur église de prédilection et par l'appât des indulgences promises, vient assister à la consécration qui s'en fit en présence des archevêques de Narbonne, d'Arles et d'Aix, accompagnés de la plupart de leurs suffragants, ainsi que de l'évêque de Tournay, Galter, légat du Saint-Siége. Mais plus tard on ne trouve point l'église encore assez belle : on ajoute, on change, on modifie le saint édifice en tant de manières qu'en 1268 on crut convenable de le consacrer de nouveau; et cette fois ce fut le cardinal de Folanques qui fit la cérémonie. Onze ans plus tard, on ne trouva point que ce fût encore assez; on ajouta un nouvel autel avec d'autres embellissements, et l'on jugea qu'il fallait une troisième consécration. L'évêque de Maguelone s'en chargea et donna à cette cérémonie la plus grande solennité.

Environ un siècle après, en 1374, on plaça dans la tour, au-dessous de la flèche, un bourdon de quatre-vingt-cinq quintaux, qu'on remplaça, en 1471, par un autre de quatre-vingt-dix, en y ajoutant trois autres cloches d'un poids inférieur. En 1376, on rebâtit à neuf les voûtes intérieures; en 1393, on reconstruisit la flèche au-dessus de la grande tour, et la foudre eut beau la renverser trois fois, on la releva trois fois, en plaçant à son sommet une

boule dorée remplie de nombreuses reliques, et surmontée d'une grande croix qui portait d'un côté l'image de Notre-Seigneur, et de l'autre la statuette de Marie, recouverte d'une dorure où étaient entrées quinze livres d'or fin. Un peu plus tard on éleva, au-dessus de la porte principale, la tour dite de l'Horloge. A ses deux côtés, on ouvrit deux portes latérales, et derrière le chœur on en ouvrit une autre à l'usage des consuls. Dans l'intérieur de l'église, on éleva deux autels de Marie, le maître-autel qui portait, à la partie supérieure du retable, la précieuse statue de Notre-Dame, et l'autel de la nef dans la chapelle appelée Majeure, où se gardait la réserve.

Il y avait cinq siècles que Notre-Dame, ainsi successivement restaurée et embellie, voyait auprès de son autel les peuples empressés et unis dans une même foi, un même amour, quand la réforme de Calvin vint mettre la division et semer le désordre. En 1561, les apôtres du calvinisme, s'insinuant dans Montpellier, gagnèrent peu à peu des adeptes, et leur inspirèrent une haine si violente contre le catholicisme, que bientôt les prêtres et les religieux ne purent plus sortir le soir dans les rues sans être assaillis, insultés et maltraités. On troubla les saints offices par des clameurs et des rassemblements tumultueux; et des troupes d'enfants dressés à ce manége venaient chanter les psaumes de Marot sous les fenêtres de Notre-Dame. De là les huguenots en vinrent jusqu'à vouloir s'emparer des églises; les catholiques résistèrent, et les deux partis se disputant l'usage des lieux saints, s'en chassaient tour à tour. En 1568, les huguenots, offensés de la résistance qu'on leur opposait, sortirent de la ville, s'organisèrent en corps d'armée avec des complices qui les attendaient, et vinrent assiéger Montpellier, bien résolus à s'en rendre maîtres à tout prix, et à y établir le règne des nouvelles erreurs. Les catholiques repoussèrent vigoureusement

l'attaque ; néanmoins les huguenots, inspirés par une rage furieuse, réussirent à prendre une église, puis une autre ; et à mesure qu'ils s'en emparaient, ils les renversaient de fond en comble. Arrivés à Notre-Dame, ils se contentèrent d'en faire crouler la voûte et d'en briser les autels. On se flatta quelque temps de l'espérance qu'ils borneraient là leurs ravages; et dans cette pensée, le chapitre, après avoir réparé un peu les ruines du saint édifice, y célébra ses offices. Mais on se trompait étrangement en croyant à leur modération dans la haine.

En 1581, pendant la nuit du 1er au 2 février, les huguenots sapèrent la grande tour latérale, et dans sa chute cette masse énorme entraîna toute la partie comprise entre le chevet et les arcs-boutants qui soutenaient la tour de l'horloge. Ce ne fut point encore assez pour leur haine : ils ne voulurent pas même laisser aux catholiques ces tristes ruines, et s'en constituèrent maîtres absolus. Lorsqu'en 1598 parut l'édit de Nantes, qui ordonnait la remise des églises aux catholiques, l'évêque de Montpellier réclama auprès du roi la restitution de ce qui restait de Notre-Dame des Tables, et de tout l'emplacement qu'elle avait occupé. Les protestants firent une vive opposition ; le roi ordonna une enquête, et en chargea deux commissaires, l'un catholique, l'autre protestant. L'enquête, qui dura longtemps, constata les droits des catholiques; et en conséquence, au commencement de décembre 1600, il fut décidé que l'église serait rendue aux catholiques et remise en son premier état de splendeur (1). En vertu de cet arrêté, le 28 du même mois, l'évêque, accompagné de chanoines, d'ecclésiastiques, de gentilshommes et d'un peuple nombreux, vint en prendre possession. Mais à peine avait-on dressé une échelle pour

(1) Gariel, *Series præsulum*, p. 628.

déblayer la porte et pouvoir entrer, que tout à coup une grêle de pierres lancées par les huguenots tombe sur les assistants; le tocsin sonne, et quinze cents sectaires en armes arrivent de tous les quartiers de la ville. Les catholiques épouvantés ne songent qu'à fuir et se cachent dans les maisons voisines. Le prélat intrépide demeure ferme au poste avec quelques gentilshommes; on veut le frapper, et déjà le bras était levé pour lui donner un coup mortel, lorsqu'un des siens arrête le bras sacrilége et homicide. On lui conseille de fuir: « Non, dit-il, s'il faut mourir, ce ne peut être pour une meilleure cause. » Enfin, après quatre heures de lutte, l'attroupement se sépare. On en référa à Henri IV, qui, le 16 janvier suivant, ordonna de nouveau de restituer aux catholiques toutes les églises de Montpellier, sans excepter ni le clocher de Notre-Dame ni les ruines du bâtiment.

Heureux de cet arrêt qui les remettait en possession de leur sanctuaire chéri, les catholiques se cotisèrent tous ensemble pour le relever. Ils y travaillèrent pendant six ans; et enfin le 14 août 1608, après vingt-sept ans de privation de toute solennité religieuse en ce saint lieu, ils inaugurèrent le nouvel édifice par le chant des premières vêpres de l'Assomption. Mais hélas! leur jouissance ne fut pas de longue durée. Treize ans plus tard, dans la nuit du 16 au 17 décembre de l'année 1621, les huguenots, s'étant de nouveau rendus maîtres de Montpellier, renversèrent de fond en comble, pour la troisième fois, le temple de Marie, sans en rien laisser debout que la tour de l'horloge et ses soutènements. Leur triomphe fut court aussi; car l'année suivante, Louis XIII vint assiéger la ville hérétique et séditieuse, et bientôt il en eut raison; il y entra en vainqueur. Hélas! quel triste spectacle s'offrit à ses regards! Toutes les églises catholiques étaient dans un tel état de dévastation, qu'il ne s'en trouva pas une seule où l'on pût

chanter le *Te Deum* d'actions de grâces. On fut réduit à improviser un autel dans une grande salle, voisine du lieu où avait été l'église Notre-Dame. On s'y rassembla le 23 octobre 1622, on y offrit le saint sacrifice, on y chanta l'hymne de la reconnaissance, et Montpellier, délivrée à jamais du joug des huguenots, célébra son bonheur par une procession solennelle, où le roi assista un cierge à la main; jour heureux dont l'anniversaire se célébra fidèlement, toutes les années suivantes, jusqu'en 93.

Montpellier profita de la liberté qui lui était rendue, pour rétablir ses armoiries renversées par l'hérésie. De temps immémorial, cette ville, que les historiens appellent souvent *civitas Mariana, plebs Mariana* (1), avait placé la Vierge dans ses armoiries avec la légende *Virgo mater, Deum ora, ut nos juvet omni hora.* L'hérésie, suivant son instinct haineux contre la Mère de Dieu, ne fut pas plutôt maîtresse de la ville, qu'elle fit disparaître cet emblème. Mais aussi le premier soin des catholiques rendus à la liberté de leur foi, fut de le rétablir, et de transmettre aux âges futurs la mémoire de cette réhabilitation par l'inscription suivante gravée sur marbre en lettres d'or, à une des portes de l'hôtel de ville.

Antiqua urbis Monspeliensis insignia
Discerpta malignitate sæculi,
E quibus, solo orbe retento,
Sacra Christi et ejus Matris imago
Sublata fuerat, tandem curante
Summo viro domino Marchione de Fossey,
Urbis et arcis gubernatore,
Communi civitatis ordinum consensu,
VIIIª die mensis Xbris, anº 1627,
Dicata in honorem Conceptionis B. Mariæ virginis
In integrum restituta sunt.

(1) Gariel, *Series præsulum.*

Il était plus difficile de rétablir les églises si horriblement dévastées. Les catholiques, appauvris par les guerres, manquaient de ressources; enfin, au bout de vingt-huit ans, pendant lesquels ils n'avaient eu d'autre église de paroisse que la grande salle où Louis XIII avait fait chanter le *Te Deum*, le chapitre et le conseil de ville convinrent ensemble, le 23 janvier 1654, de rebâtir Notre-Dame des Tables à frais communs, supportant la dépense chacun par moitié. Cette décision prise, toute la ville se mit à l'œuvre pour la reconstruction du nouveau sanctuaire; et l'on vit se renouveler un spectacle du moyen âge. Les plus hauts personnages, les premières dames de la ville elles-mêmes travaillaient à porter la terre et à la verser dans les tombereaux; non moins zélés, les pauvres y travaillaient de même, et, tous les soirs après les labeurs obligés du jour, on les voyait, oubliant un repos si nécessaire, dépenser leurs sueurs et leurs dernières forces pour la Mère de Dieu. Avec tant de travailleurs si dévoués, on fit une nef longue de soixante pas, sur une largeur de vingt, enrichie de six chapelles, une façade à six colonnes de marbre, un clocher haut de cent soixante pieds au-dessus du sol, un sanctuaire à quatre chapelles, dont une était dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, et un maître-autel dont le retable portait la statue bien-aimée de Notre-Dame des Tables. Lorsque ces travaux touchaient à leur fin, et qu'on s'occupait à poser la clef de voûte, le marquis de Toiras, gouverneur de la ville, voulut, malgré son grand âge de soixante-seize ans, monter sur l'échafaudage supérieur pour être témoin de l'opération; mais voilà que tout à coup la voûte s'écroule et entraîne dans sa chute le gouverneur qui tombe jusqu'à terre, où il disparaît enseveli sous les ruines. On s'empresse de fouiller, de déblayer le terrain, on le retrouve; et, chose merveilleuse, il se relève sain et sauf, sans blessure ni contusion. Tout le monde crie

au miracle, et M. de Toiras, dans l'effusion de sa reconnaissance, fonde à la nouvelle église, pour tous les jours de l'année, une messe à dix heures, prend à sa charge la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, et fait représenter sa chute dans un grand tableau, auquel est joint le récit du fait en lettres d'or.

Encouragé par une protection si miraculeuse de Marie, on reprit les travaux de la voûte, et on les acheva heureusement, ainsi que tout le reste de l'édifice. Le dimanche des Rameaux 1655, la nouvelle église fut bénie; et à l'élévation de la messe qui s'y célébra solennellement, le canon de la citadelle annonça le moment où Jésus-Christ reprenait possession de l'église dédiée à la patronne de Montpellier. Dès lors on vit renaître l'antique dévotion des évêques et des peuples pour Notre-Dame des Tables. En 1658, l'évêque Bosquet transféra de l'église Saint-Firmin à Notre-Dame le titre d'église paroissiale. Les chefs des premières familles se disputèrent en quelque sorte l'honneur d'orner et d'embellir ce sanctuaire. En même temps que le marquis de Toiras se chargeait de la chapelle de Bon-Secours, le marquis de Castries, qui déjà avait obtenu l'honneur d'être prieur de la confrérie de Notre-Dame, prit à sa charge la chapelle de Saint-Roch. En 1684, les consuls et les marguilliers prièrent l'évêque Charles de Pradel de consacrer solennellement une église qui réunissait à un si haut point toutes les sympathies. Le prélat accéda à cette demande, consacra Notre-Dame le 14 mai, et prescrivit de célébrer à perpétuité l'anniversaire de cette dédicace le deuxième dimanche de mai. En 1691, l'église Notre-Dame reçut encore un autre honneur : Louis de Salussel, nommé à l'évêché de Toulon, la choisit pour le lieu de son sacre, et l'archevêque de Narbonne vint y faire cette grande cérémonie, une des plus augustes de la religion.

Enfin, ce qui mit le comble à la gloire de cette église, on y rétablit la fête des miracles avec toutes ses antiques solennités. Cette fête se célébrait le 31 août, anniversaire du jour où, vers la fin du douzième siècle, tant d'éclatants prodiges illustrèrent à jamais Notre-Dame des Tables. Cette fête était accompagnée d'une neuvaine solennelle, à laquelle prenaient part tous les corps de la ville. Elle commençait dès la veille du 31, d'où elle prit le nom de *véjolade* ou veillée. Ce jour-là, les pelletiers, appelés alors *pelissiers,* venaient célébrer la vigile avec grand bruit de musique, et torches allumées devant le vestibule du temple. Là, ils consacraient toute la soirée à de pieux cantiques; c'était ce qu'on appelait faire la joyeuse *véjolade*. Le 31, c'était le tour des épiciers, dits alors *pébriers* ou poivriers. Les consuls s'y rendaient en procession avec leur luminaire, leur poêle et leurs ménétriers, comme aux fêtes les plus solennelles, tandis que de leur côté arrivaient les ouvriers portant sous leur pavillon l'image de la sainte Vierge. Le 1er septembre était le jour propre des *consuls-ouvriers* qui avaient la garde et la clef des portes principales, tours et forteresses de la ville avec leurs murailles et leurs fossés; des consuls de mer, qui, au nombre de quatre, avaient la charge des intérêts du commerce, des autres officiers et de tout homme qui avait robe du consulat. Précédés par les ménétriers, tous les membres de cette procession se rendaient du consulat à la porte de Notre-Dame, où le premier consul distribuait à chacun un cierge; puis, après l'office, la procession parcourait toutes les rues de la ville magnifiquement illuminées, portant dévotement sous un dais *la magestat antiqua de Nostra-Dama de Taoulas*. Le 2 septembre était le tour des *canebassiers;* le 3, des *cédriers* ou travailleurs en soie; le 4, des *poissonniers;* le 5, des *mazeliers* ou bouchers vendant du mouton, du bœuf et du porc, le 6, des *merciers de l'aiguillerie;*

le 7, des drapiers; enfin, le 8, des changeurs, appelés *cambiadours*.

Cette fête si populaire était chômée par toute la ville, et le peuple entier y chantait avec bonheur l'office propre qui avait été composé à ce sujet. Cet office est trop remarquable pour n'en pas rapporter au moins quelques parties. Voici d'abord l'hymne des premières vêpres :

Festæ dum redeunt gaudia lucis, Virgo Mater, ades tu quoque nobis. Nati nostra tui vota benignas, Communis genitrix, perfer ad aures.	Quand revient la joie de ce jour de fête, Vierge mère, daignez nous écouter. Portez nos vœux à l'oreille bienveillante de votre Fils, vous sa mère et la nôtre.
Te semper facilem rebus in arctis Urbs sensit proprio dedita cultu, Et sacrata tibi templa verendis Dudum prodigiis clara refulgent.	Cette ville qui vous rend un culte spécial a toujours ressenti vos faveurs dans ses épreuves; et depuis longtemps le temple qui vous est dédié est illustré par d'éclatantes merveilles.
Tu morbos abigis, tu mala pellis, Servati placido numine cives Servavere fidem, factaque sacris Mandarunt memores vota tabellis.	Vous faites disparaître tous les maux ; sauvés par votre toute-puissante bonté, les citoyens vous sont restés fidèles; et leur reconnaissance a confié à de saints tableaux le souvenir des vœux qu'ils vous avaient faits.
O Patrona, piam respice gentem: Reddat vera fides quos rapit error, Christum enixa, parens optima, nobis Natos gigne parens nos quoque Christo.	O notre patronne, regardez ce peuple qui vous est dévoué. Que la vraie foi reprenne ceux qu'a pris l'erreur. Bonne mère, qui avez enfanté pour nous le Christ, enfantez-nous aussi à Jésus-Christ.

L'hymne des matines est sur le même rhythme :

Templo quæ populi confluit unda, Flexo prona genu supplice cultu! Quas, Regina, preces, quas tibi laudes Sacratas venerans fundit ad aras!	Quels flots de peuple se pressent dans votre temple! Comme il s'y tient à genoux, abaissé dans une attitude suppliante! Quelles prières et quelles louanges il vous

offre dans le sentiment de sa vénération devant votre saint autel !

Certa nixa fide vota precatur;
Tu spes, tu generis gloria nostri.
Te cœlo dominam summa potestas,
Dat terris pietas summa benignam.

Ses vœux ont pour fondement une foi certaine; vous êtes l'espoir, vous êtes la gloire de notre race; votre puissance souveraine vous rend maîtresse dans le ciel; votre souveraine bonté vous rend notre appui sur la terre.

Alto celsa throno, vota clientum
Prudens judicio discutis æquo.
Veri dum propior spargeris haustu,
Quæ sincera probas, falsa recusas.

Du haut de votre trône, votre sagesse discerne avec justice les vœux de vos clients. Éclairée par la vérité dont vous êtes si proche, vous accueillez les hommages sincères, vous rejetez ceux qui ne le sont pas.

O te si cupimus, Virgo, patronam,
Natus quæ docuit cuncta sequamur.
Sic laus nempe tibi nostra placebit,
Sic nostris venies dextera votis.

O Vierge, si nous vous désirons pour patronne, c'est à nous à observer tout ce qu'a enseigné votre Fils. Par là nos louanges vous seront agréables; par là vous vous montrerez favorable à nos vœux.

Tu, Mater: moriens e cruce Natus
Orbæ substituit nos tibi natos.
Tu prolem medians inter utrumque
Nobis, Mater, amas flectere Natum.

Vous êtes notre mère; votre Fils en mourant sur la croix nous a donnés pour enfants à la mère qu'il quittait. Médiatrice entre cette double postérité, vous aimez, ô Mère, à fléchir votre Fils en faveur de vos enfants.

La prose de la messe retrace plus en détail les miracles de Notre-Dame des Tables. Nous en citerons seulement quelques strophes :

En templa nos vocant tua;
Aris honorem ponimus,
Stupentes ad miracula
Hac quæ die recolimus.

Voilà que votre temple nous appelle : nous entourons d'honneur vos autels, ravis d'admiration au souvenir de vos miracles, dont nous célébrons en ce jour la mémoire.

Messis dum sitit arida, Agmen demittis imbrium. Tabes cum surgit improba, Dei mittis auxilium.	Quand la terre aride est altérée, vous envoyez la pluie aux moissons; quand la peste nous ravage, vous envoyez le secours de Dieu.
Hic inæquali cui febris Artus deposcit impetu, Cui morbus incumbit gravis, Lue expeditur et metu.	Par vous le malade en proie aux accès de la fièvre ou à une autre maladie grave est délivré de son mal et de ses craintes.
Quocumque jaceant malo, Tu spem reducis languidis; Præ doctiori medico Tuis fidunt miraculis.	De quelque infirmité qu'on languisse, vous ramenez l'espérance, et plus qu'en tous les médecins on se fie en votre pouvoir miraculeux.
O gens beata, quæ tibi Cultu devota proprio, Et quam potens tam facili Semper foves præsidio!	Heureux peuple qui se consacre à vous par un culte tout spécial, et que vous protégez toujours avec une puissance à qui rien n'est difficile!

Les légendes du second nocturne de matines résument toute l'histoire de l'église Notre-Dame; nous les donnons ici en note comme preuve de l'exactitude du récit que nous en avons fait (1).

(1) Ineunte sæculo nono, Substantionenses comites in Montepessulano sacellum construxerunt in honorem beatæ Virginis Dei genitricis. Hoc sacellum sub Argemiro, episcopo Magalaunensi, crevit in ecclesiam, quæ de B. Mariæ de Tabulis nuncupata est, seu ob tabellas ex voto in ea appensas, seu quia sita erat juxta tabulas seu mensas cambitorum et mercatorum. Miraculorum frequentia et populorum devotione percelebrem fuisse probant varia monumenta; maxime insignia miracula fuere, quæ anno millesimo centesimo octogesimo nono patrata sunt, quibus motus Joannes de Montelauro, episcopus Magalaunensis, hodiernum festum instituit. De miraculis quæ frequenter in ea ecclesia Dominus misericorditer operatur mentionem faciunt Gregorius nonus summus Pontifex et Joannes archiepiscopus Narbonensis publicis diplomatibus. Pestilentiam sæpe sæpius ope B. Virginis depulsam, pluviam obtentam, ægros sanatos aliaque innumera beneficia concessa, testantur instrumenta quæ servantur in domo consulari Monspeliensi. Cæsarius ordini sancti

Cette illustre église, depuis sa troisième reconstruction au milieu du dix-septième siècle, jouissait d'une invariable prospérité, lorsque le 7 décembre 1789, à sept heures du soir, éclata sur elle un orage des plus violents. La foudre entre par le cadran de la tour de l'horloge, disperse et fond les jeux de l'orgue, traverse la nef et va frapper dans sa niche même le bras de la statue de Marie qu'elle met en pièces. Toutefois ce ne fut là que le prélude et comme l'annonce de malheurs bien plus grands encore. Peu après, la tempête révolutionnaire éclata à son tour; et, tout autrement terrible, elle dépouilla l'église

---

Bernardini scriptor, auctor est medicos solitos fuisse agros desperatos mittere ad beatam Mariam Monspeliensem, tanquam ad remedium efficax. In ea celebrata sunt duo concilia. Anno 1216, eam nobilitavit Guillelmus de Altiniaco episcopus Magalaunensis, concedendo ut in ea universa sacramenta ministrentur et alia parochialia munia exerceantur; quam concessionem, servatis juribus ecclesiæ parochialis sancti Firmini, confirmavit Bernardus ejus successor, eamdemque ecclesiam honorabiliori opere constructam, assistentibus pluribus archiepiscopis et episcopis consecravit anno 1230. Aliam consecrationem ecclesiæ beatæ Mariæ, ad preces Berengarii Fredoli, episcopi Magalaunensis, a Guidone cardinali factam, triginta et octo post annos, referunt annales nostri. Verum ecclesia illa tanto in honore habita, sæculis XVI° et XVII°, ab hæreticis sæpius polluta et diruta, tandem opera et cura Petri Fenoilleti, episcopi Montispessulani reædificata est. In qua reædificatione, nobilem virum Toyriasium seu Forestium, cum operi promovendo insistens subito e fornice, cecidisset, B. Mariæ patrocinio illæsum servatum esse, memoriæ proditum est. Ecclesiam B. Mariæ de Tabulis sic de novo constructam, Franciscus Bosquetus, episcopus Montispessulani, in parochiam erexit anno 1658°; quæ populorum frequentia ac devotione celebrior in dies facta est. Eam vero Carolus Pradellus ejus successor solemniter consecravit 14ª maii an° 1648°. Sic quoties eversa, toties reædificata sacra B. Mariæ Virginis ædes, cessit tandem, decimo octavo desinente sæculo, impio vastantium furore, nec lapis quidem super lapidem relictus est. Sed nedum suo privaretur honore, perantiqua urbis patrona, seu, ut dicitur, majestas et domina, ineunte XIX° sæculo, templum aliud ei sub eodem parochiali tutela in civitate dedicatum est.

Notre-Dame, et de tous ses ornements et de tout son riche mobilier. Elle abattit le côté de l'église qui jusqu'alors avait été respecté par le fanatisme hérétique; elle renversa l'antique façade, la tour de l'horloge, les voûtes et le clocher. Malgré tant de ruines, il restait encore une partie de l'église; elle l'épargna pour y établir d'abord un temple de la Raison, puis pour en faire un édifice public à destination profane; et l'on finit par décider qu'on n'en pouvait tirer aucun parti. On conclut de là qu'il fallait tout renverser jusqu'à la dernière pierre; et l'on en obtint l'autorisation du Corps législatif, le 10 mai 1806, c'est-à-dire, chose incompréhensible, au moment même où toutes les églises se rouvraient, où le culte reprenait partout sa splendeur. L'ordre fut aussitôt exécuté. Sous la Restauration, on sollicita auprès du gouvernement la reconstruction d'un sanctuaire si plein de grands souvenirs; la supplique demeura sans réponse, et depuis lors on n'a rien obtenu davantage.

Cependant la dévotion à Notre-Dame des Tables n'a pas péri dans Montpellier. L'ancienne chapelle des Jésuites, ayant été dès lors affectée au service paroissial de Notre-Dame, hérita de la piété des peuples pour l'antique chapelle. La statue vénérée de Marie y fut placée sur un retable, et entourée de la légende si chère aux habitants de Montpellier :

Virgo mater, natum ora
Ut nos salvet omni hora.

On y appendit aux murs la bannière et les tableaux qui rappelaient les pieux souvenirs du passé; et le peuple reprit avec amour, le 31 août, sa fête des miracles avec messe et vêpres solennelles, sermon et procession. Ce fut d'abord sans éclat extérieur, pour ne pas heurter les préjugés antireligieux qui régnaient encore dans certains esprits; mais, depuis quelques années, cette fête a repris

sa pompe extérieure. Le soir, après l'office, la procession se fait au dehors comme autrefois; des arcs de triomphe s'élèvent de distance en distance; des guirlandes magnifiques ornent toutes les rues; des chœurs de cantiques font retentir dans les airs les louanges de Marie, et la plus splendide illumination couronne la solennité. Le 22 mai 1855, un décret du Saint-Siége est encore venu encourager cette fête; car non-seulement il l'approuve, mais l'étend à tout le diocèse actuel de Montpellier, qui comprend les anciens diocèses de Béziers, d'Agde, de Lodève et de Saint-Pons; enfin, trois ans plus tard, le 15 juillet 1858, un décret de la Congrégation des rites a mis le comble à la joie du clergé et des fidèles, en autorisant l'ancien office propre de la fête de Notre-Dame des Miracles.

Les habitants de Montpellier méritaient bien ces priviléges; car ils aimaient tant la sainte Vierge, qu'en 1826 ils sollicitèrent et obtinrent de Charles X la restitution de l'image de Notre-Dame, avec le chiffre de l'*Ave, Maria,* dans les armoiries de la ville; et ces armes figurent encore aujourd'hui en tête des actes publics comme sur les principaux monuments de la ville.

Outre Notre-Dame des Tables, Montpellier avait encore Notre-Dame du Palais, fondée au douzième siècle par Guillem VI dans son propre château, et consacrée en 1156 par Raymond, évêque de Maguelone. C'était comme la Sainte-Chapelle de Montpellier; et Louis XII, dans ses lettres de 1510, l'appelle textuellement de ce nom (1). Privilégiée des Papes et des rois, elle fut, en 1162, déclarée par Alexandre III exempte de tout interdit, de sorte qu'on pouvait toujours y célébrer le saint sacrifice. Jacques le Conquérant, roi d'Aragon, l'agrandit, la fit ériger en collégiale, et l'honora de diverses immunités semblables à

(1) Gariel, *Series præsulum,* p. 182.

celles dont saint Louis avait honoré la Sainte-Chapelle de Paris. Elle était un des sanctuaires les plus riches en reliques; on y trouvait un fragment de la vraie Croix, une épine de la sainte Couronne, des reliques de saint Onuphre, de saint Sébastien, de saint Sixte, de saint Martin, de saint Hippolyte et de sainte Eulalie (1). Cette chapelle n'existe plus; peut-être a-t-on voulu la remplacer par la chapelle récemment construite dans le nouveau Palais de justice.

(1) Gariel, *Series præsulum*, p. 182.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MONTPELLIER.

En dehors de la ville de Montpellier, tous les cantons de l'arrondissement, un seul excepté, offrent à l'histoire des traces plus ou moins insignes de leur amour pour la sainte Vierge. Elle est honorée comme patronne à Pignan, dans la banlieue même de Montpellier; à Galargues, à Montaud et à la chapelle de Notre-Dame de Beaulieu, dans le canton de Castries; aux Matelles, dans le canton de Matelles; à Lunel et Saturargues, dans le canton de Lunel; à Balaruc-les-Bains, dans le canton de Frontignan; à Mauguio, dans le canton de Mauguio; au Causse-de-la-Selle, à Notre-Dame de Londres et à Pégairolles, dans le canton de Saint-Martin-de-Londres; à Poussan et à Villeveyrac, dans le canton de Meze; enfin, à Montarnaud, dans le canton d'Aniane, qui possède en outre, sur la paroisse de Saint-Guilhem-le-Désert, Notre-Dame de l'Ermitage, fondée au commencement du quatorzième siècle, alors qu'un mal contagieux décimait la population, et que de fréquentes inondations de l'Hérault désolaient les campagnes. Pour conjurer de tels malheurs, la paroisse Saint-Guilhem ne crut pouvoir mieux faire que d'élever une chapelle à la Vierge consolatrice des affligés, dans un abside naturel, formé sur la pente roide de la montagne par un rocher circulaire, couronné de sapins et arrosé d'une fontaine. C'était là, disait-on, que saint Guilhem avait passé plusieurs nuits en prière, et que le duc d'Aquitaine s'était souvent retiré, lorsqu'il était à la recherche d'un emplacement pour le monastère qu'il voulait fonder. La chapelle

bâtie en ce lieu solitaire fut approuvée, l'an 1335, par une bulle de Benoît XII. Elle est longue de cinq mètres cinquante centimètres, sur une largeur de deux mètres cinquante centimètres, et haute de quatre mètres cinquante centimètres. L'autel, de forme carrée, occupe toute la largeur du sanctuaire, et est surmonté, à une hauteur de trente centimètres, par deux petites niches contenant deux coquilles renversées, qui semblent un souvenir laissé par quelque pèlerin. Parallèlement à cette église, s'ouvrent trois petites pièces, au-dessus desquelles étaient établies six cellules et une cuisine, à l'usage de six Frères du tiers-ordre de Saint-François, qui y résidèrent jusqu'à la Révolution de 93, occupés, deux à servir les malades des environs, deux à garder l'ermitage et cultiver le jardin, et deux à faire la quête, tous sous la surveillance du cellerier du monastère de Gellone. Quoique ces bâtiments, vendus pendant la Révolution, aient été rachetés et réparés en 1815, l'ermitage est demeuré dans un état peu prospère. Il en est autrement du sanctuaire de Marie. Il n'a point cessé d'être fréquenté; le lundi de Pâques et le premier dimanche d'octobre, toute la paroisse de Saint-Guilhem y va encore aujourd'hui en procession, au chant des hymnes et des cantiques. Les mères y vouent, avec une grande confiance, leurs enfants à la sainte Vierge; et si quelque fléau afflige le pays, les paroisses s'y rendent, croix en tête et bannières déployées, pour conjurer le mal par la protection de Marie. Les *ex-voto* appendus aux murs de la chapelle rappellent sans cesse aux visiteurs combien la Mère de Dieu aime à répandre ses grâces en ce sanctuaire.

Dans le canton de Mèze, sur le bord de l'étang de Thau, se trouve Notre-Dame des Sept-Douleurs, bâtie, selon la tradition, sur les fondements et avec les débris d'un ancien temple de Vénus. Ce qu'il y a de certain, c'est que le caractère antique d'une partie de l'édifice accuse le cin-

quième ou sixième siècle. Le chœur seul est voûté en forme de calotte; les murs sont construits sans ciment et n'ont guère d'autres ornements que quelques médaillons carrés. A l'entrée du sanctuaire, s'élèvent quatre colonnes évidemment rapportées après coup. Au frontispice de la chapelle, est une statue grossièrement ébauchée, trouvée dans des fouilles pratiquées à Loupian, dans le voisinage. Les chroniqueurs racontent que cette chapelle fut cédée par Charlemagne aux évêques d'Agde en 787, et que du trésor de sa sacristie proviennent le buste de saint Hilaire, en argent, et la chasuble en drap d'or, qui lui furent donnés l'un et l'autre par la reine Blanche de Castille, et qui se conservent encore aujourd'hui dans l'église Saint-Louis de Cette. Vers l'an 1602, Bernard Dupuy, évêque d'Agde, remit cette chapelle à une confrérie de Pénitents gonfaloniers, ou porte-bannière, établie dans la ville de Mèze, à condition que chaque année, la veille de la Fête-Dieu, ils viendraient lui offrir dans sa ville épiscopale, par la main d'un de leurs membres, un cierge portant ses armoiries. La confrérie, dépouillée, par la Révolution, de cette antique chapelle, la racheta, au rétablissement du culte, et la dessert encore aujourd'hui.

Ce sanctuaire de Marie, placé sur une petite éminence, à côté d'une ancienne forteresse, domine tout l'étang de Thau. Au sommet de son abside est placée dans le mur une statue de la Mère de Dieu, en vue à tous les matelots. Lorsque la tempête se déchaîne sur l'Océan, ils tournent le regard vers elle, et l'invoquent avec confiance. D'un autre côté, la confrérie avertit la ville du danger que courent les navigateurs; et aussitôt le peuple se porte en foule sur la rive, prêt à lancer des embarcations au secours de ceux qui seraient en péril. Pendant ce temps, les femmes et autres habitants qui ne peuvent prendre part à ces difficiles labeurs, se réunissent devant Notre-Dame des Sept-

Douleurs, et la prient de tout leur cœur pour ceux que ballottent les flots et que menace le naufrage. Les *ex-voto* ou les tableaux qui tapissent les murs, ainsi que les petits navires de bois suspendus à la voûte, rappellent à tous combien de fois Marie a exaucé les prières faites en ce béni sanctuaire.

Le canton de Ganges possède un sanctuaire plus illustre encore; sans parler de l'église Notre-Dame de Gorniès, la paroisse de Brissac se glorifie du célèbre pèlerinage de Notre-Dame du Suc, ainsi appelée d'un mot languedocien qui signifie tertre ou colline, parce qu'en effet la chapelle est bâtie sur une colline rocheuse, inculte et d'un abord difficile. Plusieurs dolmen au nord et au sud, et, au sommet, un lac appelé *la Signora,* c'est-à-dire dame ou demoiselle, portent à croire que là était, au temps du paganisme, une résidence de druidesses, que leurs hideuses cérémonies furent remplacées par le culte de la Vierge Immaculée, et leur temple transformé en chapelle, où fut exposée à la vénération publique sa statue miraculeuse en albâtre, découverte par un berger au milieu des buis qui couvraient la roche. Les fidèles des environs accoururent en foule à cette sainte chapelle, les uns en particulier, les autres en processions publiques. Il en vint même de pays très-éloignés, qui se rendant les uns à Rome, les autres à Saint-Jacques de Compostelle ou à Notre-Dame du Puy, ne craignaient pas de se détourner de la route pour visiter un sanctuaire si vénérable; et comme souvent ils se rencontraient en si grand nombre que plusieurs étaient réduits à passer la nuit en plein air, ou même quelquefois à manquer de vivres, on éleva un hangar consistant en des piliers surmontés d'une toiture; et les propriétaires stipulèrent, dans leurs baux de location, que leurs métayers enverraient à la sainte chapelle une quantité déterminée de nourriture : précaution charitable dont nous avons un

exemple touchant dans la métairie de Fours, obligée de fournir annuellement dix-huit setiers de froment et un bœuf le lundi de la Pentecôte.

Ainsi prospérait ce sanctuaire, lorsqu'au seizième et au dix-septième siècle les huguenots l'envahirent, le pillèrent, le ruinèrent, sans rien épargner que la partie qui forme aujourd'hui le chœur et qui entoure le roc où l'autel est assis. Tout le reste fut laissé à découvert, dans un état qui devait rapidement amener sa dégradation. On cessa dès lors d'y célébrer les saints mystères; mais le peuple ne cessa pas d'y venir prier devant la célèbre statuette découverte par le berger, renfermée dans une statue plus grande, qui reposait dans une niche au fond du chœur. Un pieux ecclésiastique, désolé de l'état de délabrement où était réduit un lieu si vénéré, le répara dans la seconde moitié du dix-septième siècle, et y offrit le premier le saint sacrifice, pour obtenir la guérison d'un aveugle de naissance de Saint-Jean de Fos, au diocèse de Lodève. Pendant qu'il était à l'autel, l'aveugle recouvra la vue, et put apercevoir pour la première fois la lumière du jour. Ce miracle eut dans toute la contrée un retentissement prodigieux; dès lors Notre-Dame du Suc devint le pèlerinage le plus en vogue. On y accourait de toutes parts, surtout le 15 août et le lundi de la Pentecôte. Les paroisses éprouvées par quelque malheur s'engageaient par vœu à y venir annuellement en procession; et la Vierge récompensait ce zèle par des grâces signalées. Nous en avons pour preuve le tableau commémoratif que plaça dans l'église la paroisse de Bauzille, après avoir été délivrée d'une maladie contagieuse par le vœu de faire tous les ans le lundi de la Pentecôte, le pèlerinage de Notre-Dame du Suc. A cette première preuve vient s'ajouter le mémoire que fit paraître, le 29 octobre 1771, le curé de Brissac, et qui se conserve aux archives de son église. Là, l'auteur déclare qu'il ne se propose,

dans son écrit, que la gloire de Dieu et de la Vierge Marie, et qu'il ne rapporte aucun fait qu'il n'ait vu de ses yeux. Là, il cite les noms et les dates à ses contemporains, qui pouvaient ainsi vérifier l'exactitude de son récit. Or, dans cet écrit si authentique, on voit des personnes échappées à des périls imminents par l'invocation de Notre-Dame du Suc, des malades et des infirmes guéris. On y voit en 1700 M. Courdurier, avocat général à Montpellier, obtenir la naissance d'un fils qu'il y était venu solliciter, et par reconnaissance rebâtir complétement à ses frais la chapelle, donner la statue qui surmonte encore aujourd'hui l'autel, et où est enfermée la petite statue miraculeuse, y ajouter un tableau représentant sa femme avec un enfant entre ses bras, et enfin fonder dans le chapitre de la cathédrale une rente pour une messe à Notre-Dame du Suc le lundi et le samedi de chaque semaine à perpétuité.

Telles étaient les gloires de Notre-Dame du Suc, lorsque, le 29 mars 1794, l'impiété révolutionnaire vint dresser l'inventaire de tout le mobilier de la chapelle, en abattre le clocher, en murer les portes et les fenêtres, ordonner enfin de briser la statue; mais pour ce dernier point, le courage manqua à ceux qui étaient chargés de l'exécution, et les fervents chrétiens des Cévennes purent venir encore, par des sentiers détournés, prier aux pieds de la sainte image. Le curé de Brissac, M. Raymond, intrépide au poste malgré l'orage, était là pour les recevoir. Dès que le calme fut revenu, ce digne pasteur restaura promptement la sainte chapelle, aidé par toutes les paroisses voisines, qui estimèrent une dette sacrée, de contribuer à relever un temple où elles avaient reçu tant de grâces. Dès lors les pèlerinages et les processions recommencèrent, et, depuis ce moment, ils se sont toujours continués. Brissac y va deux fois par an, le 25 mars et le 15 août; Saint-Jean de Buèges le lundi de Pâques, le Causse de la Selle

le 25 avril, fête de saint Marc, Saint-Bauzille le lundi de la Pentecôte. L'arrivée de ces processions est remarquable. Au seuil de l'église, tous les fidèles fléchissent le genou, les bannières s'abaissent, et l'on adresse à Marie le salut de l'ange, *Ave, Maria*. On se relève, on avance jusqu'au milieu de la nef; là on tombe de nouveau à genoux, on incline la bannière, et sur un ton plus élevé on chante pour la seconde fois le salut de l'ange, *Ave, Maria;* on se relève encore et l'on se rend jusqu'auprès de l'autel; là la bannière s'incline une troisième fois; et tous, les genoux en terre, chantent d'une voix plus haute encore le salut à Marie.

Les paroisses ne s'en tenaient pas à ces réunions périodiques. Si quelque calamité fondait sur elles, elles revenaient promptement implorer Notre-Dame du Suc; si quelque grande cérémonie devait avoir lieu à la sainte chapelle, elles y accouraient en foule. Le 25 mars 1837 nous en offre un magnifique exemple. Ce jour-là, l'évêque de Montpellier, Mgr Thibaut, devait visiter le Suc pour la première fois. La nouvelle s'en était répandue, et aussitôt sept à huit mille personnes couronnent, dès le matin, les rochers qui entourent la chapelle. L'évêque fait élever l'autel pour le saint sacrifice, au point culminant de la montagne; et de là, contemplant cette immense multitude pressée et recueillie, il ne peut contenir son enthousiasme, il adresse à ce grand auditoire des paroles chaleureuses qu'il entremêle du cri: *Vive Marie!* et aussitôt des milliers de voix redisent le même cri, que répètent à leur tour tous les échos de la montagne. Depuis ce jour solennel, le nombre des pèlerins qui visitent le Suc semble croître chaque année. Presque tous les matins, malgré la distance qui sépare le sanctuaire des paroisses environnantes, des pèlerins y arrivent. Des prêtres même éloignés de douze kilomètres, et quelquefois davantage, y viennent, sur la demande des fidèles, offrir

le saint sacrifice. Aussi la sainte Vierge accorde aux prières faites dans ce saint lieu des grâces signalées, comme aux âges anciens ; le Siége apostolique y a attaché des indulgences. Une médaille a été frappée en l'honneur de Notre-Dame du Suc, et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, établie en ce béni sanctuaire, y compte un nombre considérable de membres des divers points du diocèse.

Enfin le canton de Claret, le dernier de l'arrondissement qui nous reste à parcourir, paye aussi son contingent d'amour et de dévouement à la sainte Vierge. On y trouve d'abord les ruines de Notre-Dame d'Aleyrac, petit édifice roman, sur le flanc d'une côte, qui semble appartenir au neuvième ou dixième siècle, et qui de temps immémorial était un pèlerinage aussi vénéré que fréquenté. Mais les injures du temps et des hommes l'ayant réduit dans un état qui faisait juger qu'on ne pourrait jamais y rétablir l'antique pèlerinage, les fidèles s'en dégoûtèrent. On eut beau le réparer, ils ne trouvèrent plus dans les murailles renouvelées ce cachet d'antiquité qui jusque-là avait attiré leur vénération ; et ils portèrent leurs affections à un sanctuaire voisin, Notre-Dame de Lanteyrargues, aussi ancienne qu'Aleyrac, mais mieux conservée, et située d'ailleurs dans une belle plaine d'un abord facile et d'un aspect charmant. C'est là qu'on voit arriver chaque année, même de pays éloignés, de nombreuses caravanes de pèlerins attirés par la confiance en Marie et par l'indulgence plénière que Grégoire XVI a attachée à la visite de cette sainte chapelle. Le 8 septembre surtout est le grand jour de pèlerinage ; l'affluence y est considérable, la foule recueillie, silencieuse et bien ordonnée. Ceux qui peuvent pénétrer dans la chapelle y prient avec bonheur ; ceux que la foule oblige à rester dehors n'y prient pas avec moins de ferveur. Les mères y vouent à Marie leurs enfants malades ; chacun présente à Notre-Dame de Lanteyrar-

gues ses besoins particuliers. Quand est venue l'heure de l'instruction religieuse, on sort de la chapelle et on va s'asseoir en bel ordre sur le gazon. Le prédicateur arrive, tous reçoivent avidement sa parole, la mûrissent au fond de leur cœur par la réflexion, et la remportent comme le fruit principal du pèlerinage.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE LODÈVE.

Il n'est pas dans ce religieux arrondissement un seul canton, où ne se produise d'une manière plus ou moins remarquable le dévouement des peuples pour la sainte Vierge. Le canton de Lunas compte sous son vocable quatre églises paroissiales (1); le canton du Caylar joint à l'église du Cros, consacrée aussi sous le patronage de Marie, Notre-Dame de Roquerels, église romane du douzième siècle; le canton de Lodève a donné dans ces derniers temps, à Lodève même, un magnifique témoignage de sa dévotion à la Mère de Dieu. Le 31 mai 1858, cette ville, autrefois siége d'un évêché, a élevé, sur la place Notre-Dame, une colonne gothique, haute de douze mètres, en style flamboyant, et a surmonté son sommet d'une statue en pierre de la Vierge sans tache, pour être, parmi les âges futurs, un monument éternel de sa foi à l'Immaculée Conception.

Autour de Lodève, se trouvent d'abord les paroisses de Lauroux et de la Vacquerie, placées sous le patronage de Marie, puis Notre-Dame de Parlatges, que la chronologie des évêques de Lodève, depuis le onzième siècle jusqu'au dix-huitième, range au nombre des sanctuaires les plus illustrés par des miracles, surtout par les guérisons des enfants muets; enfin, Notre-Dame de Roubignac, qui remonte au moins au dixième siècle, puisque saint Fulcran, évêque de Lodève, vers la fin de ce même siècle, la mentionne

(1) Ce sont : Antignanet, Brenas, Truscas, Vinas.

dans son testament. Cette église a toujours joui d'une grande célébrité; la chronologie des évêques de Lodève la désigne sous le double titre d'église paroissiale et d'église matrice ou église mère. Elle était comme le rendez-vous des pèlerins de tous les environs; et dans les temps de calamités, les paroisses s'y rendaient en procession. Notre-Dame de Roubignac était le cri d'espoir dans le malheur; et la plupart demandaient à reposer, après leur mort, à l'ombre de ses murs dans le cimetière contigu. Ravagée par la révolution, restaurée dans ces derniers temps par les efforts réunis des paroisses de Lodève et de Valaredes, elle fut bénie et rendue au culte le 7 septembre 1851. Depuis ce jour, la dévotion pour l'antique sanctuaire a pris une vie nouvelle. Le jour de la fête patronale en particulier, on part de toutes les paroisses voisines, dès le lever du soleil, avec les croix, les bannières, les oriflammes, et les longues files de vierges vêtues de blanc. Arrivés à un antique châtaignier, les pieux pèlerins s'arrêtent et s'inclinent devant une image de Notre-Dame qui y est incrustée avec cette légende : *Spes à turbine, umbraculum ab æstu,* c'est-à-dire, Vous êtes l'espérance dans la tourmente, l'ombre dans la chaleur. De là ils se rendent à la chapelle, et y adressent leurs prières à Notre-Dame de Roubignac. Le sanctuaire qui reçoit tant de vœux, est un rectangle fort simple, long de quinze mètres, avec une abside à pans coupés, une rosace à cinq lobes, une voûte ogivale, une nef à arcs doubleaux, qui accusent le treizième siècle, et à colonnes à chapiteaux ornés d'écailles de poisson, de dessins fantastiques, de créations bizarres; enfin un bas-relief sur la porte du côté droit, qui indique l'architecture romane du dixième siècle. La voussure de la fenêtre du sud rappelle l'époque primordiale du roman byzantin; et sa tribune, avec ses nervures qui croisent la voûte, annonce la fin du douzième siècle.

Le canton de Clermont-l'Hérault nous offre d'abord deux paroisses sous le patronage de Marie, savoir Mourèze et Villeneuvette, puis quatre chapelles en son honneur, qui sont Notre-Dame du Peyrou, Notre-Dame du Clam, Notre-Dame des Ortouls ou des Jardins, dans la paroisse de Ceyras, et surtout Notre-Dame de Montaigu, élevée, dans Clermont même, par les Religieux Récollets, à l'occasion que nous allons dire. Ces dignes enfants de saint François d'Assise, accourus à la défense de la foi, que le calvinisme attaquait violemment dans Clermont, obtinrent un succès si complet, que les églises ne suffisant plus à contenir leur auditoire, il leur fallut dresser un autel et faire les exercices du culte en pleine campagne : chose facile à concevoir, puisqu'un jour, dit la chronique, il se trouva, pour les entendre, cinquante mille personnes, parmi lesquelles on comptait cent vingt paroisses avec leurs croix et trois cents prêtres. Clermont tint à conserver de tels apôtres; et pour les fixer près de ses murs, la ville leur céda la petite église de Saint-Étienne de Gorjau, avec un modeste monastère que venaient de quitter des Religieuses Bénédictines. Les enfants de saint François, se souvenant que le berceau de leur ordre fut une chapelle de Notre-Dame des Anges, en élevèrent une aussitôt sous ce même vocable, au pied de la petite montagne de Gorjau, d'où le peuple l'appela Notre-Dame de Montaigu. On y plaça d'abord une image de Marie, sculptée par le frère Didace, et, en 1641, on lui en substitua une autre en pierre blanche, représentant la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras; œuvre du Père Grégoire Vissec, mort à Montpellier en odeur de sainteté, laquelle fut constamment jusqu'en 93 l'objet de la vénération générale.

Le grand nombre de prodiges qui s'opérèrent dans cette chapelle lui valut le surnom de Notre-Dame Miraculeuse et la gloire d'être une des plus fréquentées du diocèse.

Pendant plus de quarante ans, disent les archives de Clermont, on y obtint une foule de guérisons merveilleuses, entre autres la résurrection de vingt-deux enfants morts; et la grande quantité de tableaux, de suaires, d'*ex-voto* divers qu'on y conservait, en maintenait le souvenir. La foule s'y pressait, surtout le 2 août de chaque année, pour célébrer la fête de Notre-Dame des Anges et gagner l'indulgence de la Portioncule; aujourd'hui encore cette dévotion est en grande vogue dans le pays.

93 ne manqua pas de dévaster cette chapelle, de briser la statue et de livrer l'église à des usages profanes. Au retour de l'ordre, on laissa quelque temps la chapelle des Miracles servir de salle pour les malades, et enfin on la rendit à sa destination primitive. On recueillit, parmi les ruines, les débris de la statue qui avait été tant vénérée pendant un siècle et demi; on les plaça comme des reliques dans la maçonnerie du nouvel autel, et on répara, le mieux qu'on put, tout ce saint édifice. Le sanctuaire est du style ogival; la clef de voûte porte sculptée l'image de saint François à genoux au pied de la croix. Les murs, le pavé, l'autel, sont partout recouverts de marbre. L'image de Marie y est reproduite non-seulement dans sa maternité divine, avec l'Enfant Jésus sur son bras gauche, non-seulement dans son assomption, avec la gloire propre de ce mystère, mais encore dans son immaculée conception, au culte de laquelle les enfants de saint François étaient si dévoués, qu'ils firent graver sur l'arceau en saillie l'inscription suivante : *Mariæ Virginis Conceptio sit nobis salus et protectio.*

Si le canton de Gignac ne compte que la paroisse d'Aumelas sous le vocable de Marie, il lui a, comme en compensation, dédié trois sanctuaires : le premier est Notre-Dame de Grâce, à Lodève, élevé au quatrième siècle par saint Flour, premier évêque de Lodève, sur les ruines d'un

temple de Vesta; le second est Notre-Dame-la-Noire, près du village de Saint-Guiraud, et le troisième est Notre-Dame du Figuier, entre Jonquières et le fort de Saint-Saturnin.

Notre-Dame de Grâce, confiée, pendant près de neuf cents ans, aux soins de plusieurs ermites, ne put être sauvée par eux des ravages de la vétusté, de sorte qu'en 1360 à peine en restait-il quelques vestiges. L'évêque de Béziers, dont Gignac dépendait alors, étant venu, cette année-là même, faire sa visite pastorale dans la contrée, bénit et planta de ses propres mains une croix de bois sur les ruines de l'ancienne chapelle de Notre-Dame, parce que, disait-on, on y avait vu des croix lumineuses briller pendant la nuit. Quelque temps après, un jeune homme aveugle et muet de naissance ayant creusé le sol au pied de cette croix, trouva une statue de la Vierge; il la baise aussitôt avec respect, il la prie avec ferveur, et obtient sur-le-champ la jouissance de la vue et de la parole. Le bruit de ce miracle se répand, et l'on court en foule prier devant la sainte image. Alors une affreuse sécheresse désolait la contrée; on vient prier au même endroit, et une pluie abondante féconde la terre. Par reconnaissance, les habitants de Gignac élèvent à la statue un petit oratoire; les pèlerins y viennent de toutes parts; avec les offrandes qu'ils déposent, les consuls de la cité font bâtir une grande chapelle sous le titre de Notre-Dame de Grâce; et le 1er octobre 1373, l'évêque de Béziers autorise les consuls à y faire célébrer le saint sacrifice.

Ce nouvel édifice attire de nouveaux pèlerins. En 1454, on dépose sur l'autel un enfant mort; au bout de deux heures de prières, il revient à la vie, reçoit le baptême, et un acte authentique en date du 3 août en est dressé officiellement. Ce pèlerinage se continue ainsi, pendant deux siècles, avec grande édification. Mais 1573 arrive; les cal-

vinistes viennent saccager le saint temple, et le renversent de fond en comble. Dès que les troubles eurent cessé, les consuls se hâtèrent de rebâtir une chapelle si chère à toute la contrée, et élevèrent l'édifice qu'on voit encore aujourd'hui. C'est un bâtiment long de trente-six mètres sur seize de large, avec une nef flanquée de cinq chapelles de chaque côté, et entourée de tribunes ornées de balustres en pierre. Au-dessus du portail extérieur, règne, sur toute la façade, une galerie couverte comme dans les basiliques romaines. Cette belle église achevée, les consuls en conférèrent le service d'abord à des prêtres séculiers; puis, en février 1613, aux Religieux Récollets; et dès ce moment la dévotion à Notre-Dame de Grâce, encouragée par de nombreuses indulgences, prit un nouvel essor : on y vit tous les jours, pressés autour de son autel, des fidèles de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions; parfois même de hauts seigneurs et de puissantes dames, venus à pied de fort loin. A diverses époques de l'année, les paroisses entières y venaient en procession; on y compta une fois quatre-vingt-dix croix processionnelles et une autre fois cent vingt, de sorte que l'église, toute grande qu'elle était, ne pouvant contenir la foule, on était réduit à offrir le saint sacrifice en plein air. Telle était enfin la célébrité de Notre-Dame de Grâce de Gignac, qu'en 1637 Louis XIII et la reine Anne d'Autriche y envoyèrent la sœur Germaine, Religieuse de Clermont, pour obtenir un héritier de la couronne; et la Religieuse affirma qu'étant en prière, elle avait reçu de la sainte Vierge l'assurance que bientôt la France aurait un Dauphin. Cette dévotion se soutint jusqu'en 93; et alors le gouvernement ayant ordonné la vente de l'église et du couvent, la commune de Gignac racheta l'une et l'autre. Au retour de l'ordre, le curé de Gignac, chargé du service de ce sanctuaire, en confia le soin à une confrérie de pénitents du tiers ordre de saint François.

En peu d'années, les offrandes des fidèles permirent de restaurer l'intérieur de l'édifice, dévasté par la Révolution ; et, depuis lors, le concours à Notre-Dame de Grâce est le même qu'autrefois, surtout aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

Notre-Dame-la-Noire, située à l'entrée du village de Saint-Guiraud, l'emporte sur Notre-Dame de Grâce, au moins par son antiquité. Les annales du diocèse de Lodève la mentionnent, dès l'an 996, comme un lieu de pèlerinage très-fréquenté ; et la chronologie des évêques de Lodève, au commencement du dix-septième siècle, en parle comme d'un lieu de pèlerinage, non moins remarquable par ses miracles que par le concours des visiteurs. *In hac diocesi eminet, inter loca miraculis clara et ab accolarum concursu celebrata, sacellum B. Mariæ de Sancto-Geraldo.* Cette chapelle, longue de huit mètres ciuquante, a, dans une niche qui sert de fenêtre au-dessus de la porte, une vierge de bois dur, vermoulue à sa surface, dégradée en beaucoup d'endroits, et assise sur une cathédrale dont les clochetons et les ornements accusent le quatorzième siècle. Les habitants de Saint-Guiraud et des environs l'ont toujours honorée d'un culte spécial. Ils font en son honneur célébrer des messes, brûler des lampes ou des cierges bénits ; ils suspendent aux lambris de la chapelle leurs cordons de pénitence et tapissent les murailles d'*ex-voto*, souvenirs de reconnaissance pour un grand nombre de conversions et de guérisons miraculeuses obtenues en ce lieu. Dans les calamités, ils recourent à Notre-Dame de Saint-Guiraud ; et ce fut ainsi que le village de Saint-Félix obtint dans ces derniers temps d'être préservé de la suette qui désolait toute la contrée. Le 8 septembre est la fête patronale de la chapelle, et son autel a été déclaré privilégié à perpétuité par un bref de Pie IX en date du 4 mai 1855.

Enfin Notre-Dame du Figuier, la dernière qui nous reste

à étudier dans l'arrondissement de Lodève, rebâtie dans ces derniers temps et dédiée à l'Immaculée Conception, remonte à une haute antiquité. Les archives du château de Jonquières la mentionnent au treizième siècle. On venait y apporter les enfants morts sans baptême, et souvent ils étaient rendus à la vie. En creusant les fondements pour reconstruire cette chapelle, on a trouvé naguère plusieurs débris d'antiquités, tels que poteries, mosaïques, médailles romaines de Dioclétien et de Constance; preuves de la haute antiquité des premières constructions. Aussi les fidèles, encore aujourd'hui, visitent Notre-Dame du Figuier avec beaucoup de confiance (1).

(1) *Rosier de Marie*, t. II, p. 519.

CHAPITRE QUATRIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE BÉZIERS ET DE SAINT-PONS.

Béziers, ville autrefois épiscopale comme Lodève, était entourée de six sanctuaires de la sainte Vierge, savoir : Notre-Dame d'Aide à Cazoules, Notre-Dame de Consolation entre Sauvian et Sérignan, Notre-Dame de Miséricorde et Notre-Dame des Fièvres à Nissan, Notre-Dame de Sérignan à l'église paroissiale de ce nom; et à Maraussan Notre-Dame de la Providence, qui depuis cinquante ans, dit-on dans le pays, a constamment préservé la paroisse des ravages de la grêle. Les autres cantons nous présentent des témoignages semblables de leur dévouement à Marie : sans parler d'Autignac au canton de Murviel, de Margon et Vailhan au canton de Roujan, d'Abeilhan et Espondeilhan au canton de Servian, d'Adissan et de Lésignan au canton de Montagnac, de Boussagues et Camplong au canton de Bédarrieux, et de sept autres paroisses au canton de Saint-Gervais (1), qui toutes sont placées sous le patronage de la Mère de Dieu, nous trouvons dans plusieurs de ces cantons des sanctuaires particuliers dédiés à la sainte Vierge : c'est, au canton de Bédarrieux, Notre-Dame de Capimont, rendez-vous d'un pieux pèlerinage des paroisses voisines pendant six dimanches consécutifs après Pâques ; c'est, dans le canton de Saint-Gervais, Notre-Dame de Lorette, sainte chapelle où les habitants du pays aiment à venir prier, surtout pendant les neuf jours qui précèdent la fête de l'Immaculée Conception. Pendant cette neuvaine

(1) Ce sont : Andabre, Castanet-le-Bas et Castanet-le-Haut, Douch, Notre-Dame de Maurian, Taussac et Villecelle.

préparatoire à la solennité, les pieux exercices commencent longtemps avant le jour; et malgré la rigueur de la saison, malgré les ténèbres de la nuit, on s'y rend avec empressement, non-seulement de Saint-Gervais, mais encore des paroisses voisines. Cette chapelle, à en juger par son architecture, semble remonter au quinzième siècle. Dévastée en 93, elle fut restaurée avec un zèle pieux par le curé et les habitants, dès la réouverture des églises; et depuis lors, de nombreuses offrandes mettent à même de l'entretenir et de la décorer. Adissan, au canton de Montagnac, a élevé à la Mère de Dieu, en 1851, une chapelle plus belle encore. Alors la suette miliaire ravageait la paroisse : dans leur désolation, les habitants vont planter une croix sur un monticule à deux kilomètres de l'église paroissiale, et, s'engagent par vœu à élever dans ce même lieu un sanctuaire à Marie, si elle les délivre du terrible fléau. A l'instant, leur prière est exaucée, la suette disparaît; et, dans l'enthousiasme de leur reconnaissance, hommes, femmes, enfants, tous se mettent à l'œuvre pour élever la chapelle promise. C'était le zèle des anciens âges de foi bâtissant nos grandes églises. On fit une chapelle en style ogival, longue de quinze mètres sur sept de large. Au fond du chœur, on plaça une statue de la Vierge en grès, et, au sommet de la façade extérieure, une autre statue en fonte bronzée.

Nous arrivons maintenant au canton de Pézénas, et là s'offre à nos regards Notre-Dame de Mongères, que fondèrent, au quinzième siècle, les Dominicains de Béziers, que ravagèrent plus tard les calvinistes, et que releva en 1644 l'évêque de Béziers, secondé par la piété empressée de tous les environs. Les uns donnaient les matériaux, les autres prêtaient leurs bras, d'autres fournissaient et préparaient la nourriture des travailleurs; et tel fut le prompt résultat d'un concours si unanime, que dès le Jeudi saint

de l'année suivante, on put inaugurer et bénir la nouvelle église, qui est celle qui existe encore. Cette restauration ranima l'amour de la sainte Vierge dans toute la contrée; on accourut de toutes parts à Notre-Dame de Mongères, dont les Dominicains avaient repris le service; et lorsque Innocent X lui accorda l'indulgence des quarante heures, il y vint jusqu'à dix-huit processions de paroisses ou confréries. La même année, de la Pentecôte à la Toussaint, on y compta cinquante-sept processions venant des diocèses de Narbonne, de Saint-Pons, de Castres, de Vabres, d'Agde, de Lodève et de Montpellier; et ces pieux pèlerins, venus de si loin, passaient la nuit dans le sanctuaire de Marie, chantant son petit office avec la piété la plus édifiante. D'autres venaient en particulier, et se succédaient de telle sorte, que la chapelle était comme un lieu de prières continuelles. Une fois la semaine, on y chantait les litanies, et Innocent X avait accordé une indulgence de cent jours à quiconque assisterait à ce pieux exercice. Le parlement même de Toulouse protégeait de son autorité un sanctuaire si vénéré; déjà, en 1567, il avait rendu un arrêt défendant les danses aux environs de la sainte chapelle et la chasse sur les terres du couvent, afin que rien ne troublât le saint recueillement des pèlerins. Aussi, lorsque 93 vint expulser les Dominicains de leur maison, ni l'église, ni la statue de Marie ne furent profanées; et, en 1823, les Chartreux étant venus s'établir dans le couvent où ils sont encore, trouvèrent dans le cœur des peuples le même amour qu'autrefois pour Notre-Dame de Mongères. Afin de le stimuler plus encore, ils érigèrent, en l'honneur de l'Immaculée Conception, une statue de la Vierge sur le clocher de l'église. Chaque année, le lundi de la Pentecôte, ils reçoivent une procession de pénitents, qui, de temps immémorial, viennent remercier Notre-Dame d'avoir délivré le pays d'une maladie contagieuse, qui décimait la

population. En 1851, ils y reçurent jusqu'à dix-sept paroisses venant en procession implorer le secours de la Mère de Dieu contre une épidémie désastreuse; et, chose merveilleuse, au moment même où chacune de ces processions faisait ses prières devant l'autel, le fléau disparaissait dans leurs paroisses respectives.

Enfin, le canton d'Agde, le dernier de l'arrondissement de Béziers que nous ayons à étudier, en est un des plus intéressants. Outre la paroisse de Marseillane, qui est sous le patronage de Marie, il a deux célèbres sanctuaires: Notre-Dame du Grau et Notre-Dame de l'Agenouillade. Notre-Dame du Grau ne fut, dans le principe, qu'un modeste oratoire bâti en 456 par saint Sevère près de l'embouchure de l'Hérault, d'où elle prit le nom de *Nostra Domina de Gradu*, et en français Notre-Dame du Grau, *gradus*, dans la basse latinité, signifiant embouchure d'un fleuve. Saint Sevère était un Syrien qui, après avoir donné aux pauvres une grande partie de ses biens, passa en Provence, et remit le reste de sa fortune à l'évêque d'Agde, dont la ville épiscopale avait été deux fois ravagée et incendiée dans la première moitié du cinquième siècle, pour qu'il relevât la cité de ses ruines et en rachetât les habitants réduits en esclavage. Dégagé ainsi de tous les biens de ce monde, il se retira, à deux mille pas de la ville, sur un plateau de laves et de cendres, couvert de pins, baigné par les flots de la mer, dans une solitude éminemment propre au recueillement et à la contemplation, où il jouissait à l'aise de la vue du ciel et d'un immense horizon. Là, il se bâtit une cellule au bord d'une belle fontaine qui prit le nom d'Aigues-Vives, et un oratoire qui s'appela plus tard Notre-Dame du Grau. Bientôt des disciples, édifiés de la sainteté de sa vie, se joignirent à lui; et il s'y forma un monastère. Il y vivait tranquille, lorsque les habitants d'Agde vinrent le supplier de se rapprocher de leurs murs, pour les pro-

téger contre une nouvelle invasion de barbares, tant était grande l'idée qu'on avait de sa vertu! Le Saint se rendit à leurs instances, et vint établir un monastère près des murs de la ville, laissant au Grau une partie de ses Religieux, mais les visitant souvent pour les entretenir dans la ferveur primitive. Un jour qu'un tremblement de terre et un soulèvement affreux des flots de la mer faisaient frissonner jusqu'aux plus fermes courages, un de ces Religieux se mit en prières, conjurant Marie de venir au secours d'une si grande calamité. Aussitôt, dit la tradition, Marie lui apparaît, agenouillée sur la pointe d'un rocher basaltique que les flots n'avaient pas encore envahi; elle joint sa prière à celle du fervent Religieux, et à l'instant les flots s'abaissent, la mer s'éloigne; et le calme rétabli, la Vierge disparaît. Le Religieux court voir la pierre où s'est agenouillée la Mère de Dieu; et il y trouve l'empreinte profonde du genou virginal. Pour conserver le souvenir d'une apparition si merveilleuse, on éleva une colonne près de la pierre sur laquelle avait reposé Marie; bientôt on remplaça cette colonne par une église qu'on appela Notre-Dame de l'Agenouillade; et là le peuple vient baiser avec respect l'endroit marqué par le genou de la Vierge. Dans la suite des âges, Notre-Dame du Grau, avec le couvent contigu, passa aux mains des Bénédictins, et devint un des plus grands monastères, comme une des possessions les plus importantes de l'ordre. La prospérité de cette maison tenta la cupidité du vicomte de Béziers et d'Agde; il s'en empara de vive force et la garda quelque temps. Enfin le remords le saisit, il eut honte de son iniquité et rendit l'abbaye avec tous ses biens. Pascal II, en 1116, et Innocent III, en 1220, confirmèrent irrévocablement l'abbaye bénédictine de Saint-Thibéry dans la possession de Notre-Dame du Grau, et pour donner plus de publicité à son droit, l'abbé de Saint-Thibéry ajouta dès lors à ses titres celui de prieur de

Notre-Dame du Grau, *prior Dominæ Nostræ de Gradu*. Par ces divers actes, cette chapelle acquit une célébrité plus grande encore; de nombreux pèlerins s'y rendaient de toutes parts; les matelots, au retour de leurs périlleux voyages, y venaient remercier celle qui les avait protégés dans la tempête; les riches, avant de mourir, faisaient un legs à la lampe ou à l'autel de Notre-Dame, ou demandaient à reposer, après leur mort, à l'ombre de ses murs; et c'est de là que proviennent tant de tombeaux, de marbres, de tronçons de colonne découverts dans des fouilles récentes. En 1583, l'établissement passa des Bénédictins aux Capucins, et le connétable de Montmorency, si dévoué aux enfants de saint François d'Assise, bâtit pour ces Religieux une église plus vaste avec un couvent. Il fit reconstruire également Notre-Dame de l'Agenouillade, et décora la voûte de peintures qui redisaient aux regards la vie de la sainte Vierge. La présence des Capucins, Religieux si populaires, popularisa encore davantage la dévotion à Notre-Dame du Grau, à ce point que « en 1612, dit un » auteur contemporain (1), on vit arriver en quelques » jours jusqu'à cent soixante-douze processions formant » ensemble plus de cinquante mille personnes; et plu- » sieurs, à l'approche du saint lieu, se traînaient à genoux » jusqu'au dedans, tant était grande la révérence qu'on y » apportait ». Le connétable, heureux de tout le bien qui se faisait dans ce monastère, aimait à le visiter lui-même, et après sa mort, en 1614, il y fut apporté de son château près de Pézénas, revêtu d'un habit de capucin, avec grande magnificence de gens d'armes et de noblesse, accompagné de cinq cents pauvres vêtus de drap neuf, et déposé, selon sa dernière volonté, sous les marches du sanctuaire.

(1) *Histoire d'Agde*, p. 274 et suiv.

93 ne manqua pas de renverser une église si célèbre, et de briser la statue de Marie. Les profanateurs portèrent tous dès ici-bas la peine de leur sacrilége; et Agde a vu, pendant longues années, errer aveugle dans les rues un d'entre eux qui avait appliqué son couteau aux yeux de la Vierge. Dès les premiers jours de calme, la charité des fidèles racheta et releva les deux sanctuaires. On fit peu pour la chapelle de l'Agenouillade : une belle statue de Marie en marbre blanc sur son autel, et, au milieu de son enceinte, la pierre de l'apparition sur laquelle tant de pauvres et de malades ont prié, demeurèrent les deux seuls attraits de cette église; mais on ne ménagea rien pour Notre-Dame du Grau, et les dons des fidèles permirent de porter l'embellissement jusqu'à la magnificence. Marie s'en montra reconnaissante; et d'innombrables tableaux appendus aux murs attestent qu'aujourd'hui comme autrefois elle est secourable à qui l'invoque. Aussi, tous les samedis, on se presse autour de son autel; et aux trois fêtes de la Portioncule, de l'Assomption et de la Nativité, la foule est immense. Il y a une association pour l'embellissement du sanctuaire vénéré; et le Saint-Siége a accordé une indulgence plénière que les confrères peuvent gagner partout pendant les octaves des trois fêtes que nous venons de dire, pourvu qu'ils aient fait une fois dans leur vie ou aient intention de faire plus tard le pèlerinage de Notre-Dame du Grau.

L'arrondissement de Saint-Pons, moins étendu que Béziers, compte cependant dix églises paroissiales sous le vocable de Marie (1), et quatre lieux de pèlerinage. Le

(1) Ce sont : Ardouane et Cournillon, dans le canton de Saint-Lons; Lignères dans le canton de la Salvetat; Mons dans le canton d'Olargues; Olonzac, Cassagnoles, Félines, Galinier, La Causette dans le canton d'Olonzac; Babeau dans le canton de Saint-Chinian.

premier et le plus rapproché de Saint-Pons est la chapelle de Notre-Dame de Joie, en patois *de gaou*, du latin *gaudium*, que quelques-uns appellent encore Notre-Dame de Bon-Secours. Cet oratoire, qui remonte à un temps immémorial, a toujours attiré de nombreux pèlerins. Il fut restauré et agrandi, en 1627, par un riche seigneur, en reconnaissance de ce qu'il avait échappé au péril imminent de tomber dans un abîme inaperçu, sur le bord duquel il était arrivé par une nuit très-obscure. Il dut son salut à l'obstination de son cheval, qui ne voulut jamais avancer, malgré l'éperon qui le pressait; et s'estimant redevable de cette grâce à Marie, il réédifia Notre-Dame de Joie. La ville de Saint-Pons est demeurée fidèle à ce sanctuaire; le lundi de Pâques et le dernier jour des Rogations, elle s'y porte en foule, n'ayant garde d'oublier plusieurs guérisons miraculeuses qui y ont été obtenues. Pour mieux l'honorer, elle s'est même partagée par quartiers; et chaque quartier fait dire successivement des messes votives à Notre-Dame pour attirer sur tous les habitants des bénédictions plus abondantes.

Le canton d'Olargues possède Notre-Dame de Trédos, près de Saint-Étienne d'Albagnan, et Notre-Dame de Bon-Secours à Ferrières. La première est une petite chapelle bâtie dans un endroit solitaire, et confiée à la garde d'un ermite; trois paroisses voisines : Saint-Étienne d'Albagnan, Prémiau et Riols, s'en sont longtemps disputé la possession. Saint-Étienne finit par l'emporter, à condition que les deux autres paroisses auraient le droit d'y venir en procession tous les ans le 8 septembre, et elles y viennent en effet très-exactement. Les pénitents de Saint-Pons y viennent aussi le même jour en grande solennité, prieur en tête et bannière déployée, quoique éloignés de dix kilomètres; neuf fois ils font le tour de l'église, neuf fois ils

y entrent et neuf fois ils en sortent en chantant l'*Inviolata*. Outre ces processions générales, chaque année amène à cette chapelle cinq à six mille pèlerins, qui pour s'y rendre ont à parcourir de trente à quarante kilomètres à travers les ravins et les montagnes. Ils y vénèrent une antique statue de Marie en pierre, haute d'un mètre environ, et prient devant elle, surtout pour les enfants dont les jambes sont nouées.

Notre-Dame de Bon-Secours, à Ferrières, est un petit oratoire, long de quatre mètres sur trois de large, élevé, en 1852, à deux kilomètres de Ferrières, à la place qu'occupait une croix de bois assez ancienne, et doté, dès le principe, d'une grande et antique statue de Marie qu'on plaça sur l'autel. A peine l'édifice fut-il achevé qu'on y vint de tous les environs prier avec confiance dans les malheurs et les nécessités de la vie. Les lundis de Pâques et de la Pentecôte, on y vient même en procession solennelle.

Et que dirons-nous du canton de Saint-Chinian? Une chapelle de Notre-Dame de Nazareth remplace sur une montagne, où se voit encore un dolmen, un ancien temple de druides. La sainte Vierge, dit-on, apparut en ce lieu, demandant qu'on substituât son autel au culte impie qui avait souillé ces monts, et laissa sur le rocher l'empreinte de son pied qu'on montre encore aujourd'hui. En conséquence, on bâtit une petite chapelle de la Vierge avec le logement d'un ermite pour la garder. En 1612, Paul V y accorda une indulgence de sept ans en faveur des pèlerins qui y viendraient prier; et en 1623, l'évêque de Saint-Pons y établit une confrérie qui se maintint jusqu'en 93, et dont se firent membres les hommes les plus honorables de la contrée. En 1635, un pieux chrétien, nommé Bosquet, la fit agrandir; et plus tard devenu Religieux, il y ajouta une nef assez vaste. Elle était bâtie en l'honneur de

la maternité de Marie sous le titre de l'Annonciation; et cette fête se célébrait, non en carême, temps peu favorable à un grand concours de pèlerins, mais le lundi de Pâques, et par extension le lundi de la Pentecôte. En ces deux jours, on y voit encore arriver de Saint-Chinian de nombreuses processions composées de fidèles de tout âge et de tout sexe. Le même spectacle se renouvelle le 8 septembre, ainsi qu'à quelques autres fêtes, et toutes les fois qu'il survient quelque épidémie, quelque température contraire, ou autres fléaux. On ne saurait dire le nombre des miracles obtenus à Notre-Dame de Nazareth; plusieurs sont consignés dans des actes notariés, revêtus de la signature du viguier et des consuls de Saint-Chinian.

Le dernier sanctuaire qui nous reste à visiter dans le diocèse de Montpellier est Notre-Dame des Palmes, sur la paroisse de la Lavinière, canton d'Olonzac. C'est une chapelle à trois nefs, capable de contenir environ trois mille personnes; ses nefs accusent le treizième ou quatorzième siècle; son sanctuaire est orné de colonnes de marbre, de grandes statues entre les colonnes, et d'une mosaïque. Sa façade, postérieurement ajoutée, est en style grec. Les estropiés y viennent demander la guérison de leur infirmité, et les béquilles suspendues aux murs disent que leurs prières ont été souvent exaucées. Les pèlerins de Notre-Dame des Palmes font neuf fois le tour de la chapelle, en portant à la main un buste ou un membre de corps humain en bois, surmontés d'une bougie allumée. Presque toutes les mères de la paroisse vouent leurs enfants à Marie pour trois ou quatre ans, et quelquefois davantage. Après les avoir présentés au prêtre qui récite sur eux une prière, elles leur font porter, pendant le temps du vœu, un cordon en l'honneur de la sainte Vierge, et font célébrer une messe *De beata* à leur inten-

tion. Le 15 août et le 8 septembre les offices paroissiaux se font à Notre-Dame des Palmes, et il s'y rassemble grand nombre de pèlerins, non-seulement des alentours, mais encore de pays éloignés (1).

(1) Ces renseignements nous viennent de M. Dumas, curé de la Lavinière.

DIOCÈSE DE NIMES (1).

Si ce diocèse est moins riche que beaucoup d'autres en monuments anciens élevés à la gloire de Marie, on aurait tort d'en accuser la foi des peuples ; il ne faut s'en prendre qu'à la haine du fanatisme protestant, qui a fait disparaître, sous son marteau démolisseur, tant de beaux monuments du catholicisme et surtout du culte de la sainte Vierge, aussi détestée des hérétiques qu'elle est chère à tout cœur catholique. Toutefois il existe encore de beaux restes de l'ancienne foi nîmoise. Il nous sera doux de les étudier. Nous y joindrons les monuments nouveaux qui constatent que le culte de la sainte Vierge est, de nos jours comme dans les âges anciens, le culte chéri des populations du diocèse ; monuments si nombreux qu'à peine est-il quelques paroisses qui n'aient élevé ou ne se préparent à élever les unes une statue, les autres un sanctuaire à la Vierge immaculée. Pour raconter ces saintes choses, nous diviserons notre travail en deux chapitres, dont le premier traitera de la ville de Nîmes avec son arrondissement ; le second des arrondissements réunis d'Uzès, d'Alais et du Vigan.

---

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse, 1° à la bienveillance de monseigneur l'évêque de Nîmes ; 2° au zèle de feu M. Privat, chanoine, vicaire général, et de M. l'abbé de Cabrières ; 3° aux recherches sérieuses et intelligentes de plusieurs membres du clergé.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE ET L'ARRONDISSEMENT DE NIMES.

On lit dans les archives de Nîmes que l'église cathédrale fut dédiée à la sainte Vierge dès son origine, et depuis lors Notre-Dame n'a cessé d'être comme le rendez-vous de tous les cœurs catholiques de la cité, l'espoir de chacun dans les épreuves, la consolation dans le malheur. A toutes les époques, nous voyons les seigneurs, les comtes, les souverains du pays y venir prier, y offrir de riches présents, y faire de splendides fondations; et quand quelque calamité fond sur la ville, on tourne le regard vers Notre-Dame, et on espère. En 1640, une peste cruelle porte la désolation dans toutes les familles. On a recours à Marie; l'évêque, le clergé, les consuls et toute la population font vœu d'offrir en présent à l'église cathédrale une statue de la Vierge avec une lampe, l'une et l'autre en argent; les Religieuses Ursulines y ajoutent un vœu spécial à la Vierge immaculée; la peste cesse aussitôt ses ravages, et la ville, pour conserver le souvenir d'un tel bienfait, fait représenter son vœu sur un grand tableau, en y joignant l'inscription suivante :

Sit quæ prole sua Virgo pestem abstulit orbis;
Ipsa sibi sacræ geminam pestem auferat urbis.
Clerus ac populus Nemausensis.
An° M.DC.XL (1).

En même temps, la statue de Marie se place sur la principale porte de la ville, pour annoncer à tous que c'est la

(1) *Histoire du Languedoc*, par M. Ménard, t. VI, p. 26.

cité dévouée à Marie. Plus tard, le grand séminaire de Nîmes, plein de cette pensée, élève dans son enceinte une magnifique statue de la Vierge immaculée de grandeur naturelle, sous un gracieux édifice à forme triangulaire et style gothique flamboyant. Là, tandis que les fleurs les plus rares de toute saison y sont entretenues à ses pieds, les jeunes lévites du séminaire l'entourent des fleurs plus belles encore de leurs prières, de leurs vertus et de leur amour.

A l'exemple du grand séminaire, la ville de Marguerictte a élevé sur sa principale place un monument à Marie, style gothique et de forme quadrangulaire; et chaque soir on voit agenouillés sur ses marches, non-seulement des jeunes filles et des femmes pieuses, mais encore des hommes de tous les âges et de tous les rangs. Chaque année, le 8 décembre, on y fait une procession solennelle, on y chante le *Magnificat*, et un discours y célèbre l'immaculée Conception de Marie, à qui cette pieuse paroisse fut vouée en 1846. A Manduel, s'élève également, sur la grande place, un monument de la sainte Vierge, qu'à la chute du jour éclairent, tous les samedis, des cierges nombreux offerts par la piété des fidèles ; et cette illumination est comme un signal qui avertit les habitants de venir prier à genoux la Vierge immaculée, et ils savent répondre à cet appel.

Villabrègues, au canton d'Aramon, nous offre le même spectacle d'édification, sur le plateau élevé où se trouvent l'église et le presbytère, et qui est à l'abri des fréquentes inondations du Rhône.

Le canton de Sommières nous offre mieux encore que ces divers monuments; c'est l'antique pèlerinage de Notre-Dame de Prime-Combe, sur la paroisse de Fontanès. On en attribue l'origine à la découverte d'une petite statue de la Vierge en pierre très-dure et en relief, qu'un berger, nommé Ber-

trand, trouva, au mois de mars 887, dans une vallée déserte appelée Prime-Combe, au fond d'un buisson fort épais, sur l'indication que lui en donna un de ses bœufs, qui se tenait constamment agenouillé devant ce buisson. Quelque solitaire et agreste que ce lieu pût être, on y éleva une chapelle pour y faire honorer la précieuse statue. Les propriétaires voisins la dotèrent de biens-fonds destinés aux frais du service ; des Religieux Récollets du couvent de Sommières se chargèrent de la desservir, et des ermites s'établirent à côté de l'église pour la garder et y recevoir les pèlerins. Rien ne manquait donc à ce lieu de pèlerinage. Aussi les pèlerins y affluèrent de tous les environs; et la dévotion à la sainte chapelle se soutint jusqu'à la Révolution. Alors la chapelle fut vendue comme propriété nationale ; revendue ensuite à divers particuliers, elle passa de main en main jusqu'au grand séminaire de Nîmes, à qui elle fut donnée le 14 mars 1833. Vingt ans après, en 1853, le séminaire, à l'aide d'offrandes pieuses, la fit agrandir dans les proportions qu'elle a aujourd'hui ; en 1865, il fit, par le même moyen, entourer de belles boiseries la nef et les tribunes, et placer dans une superbe niche, au-dessus de la porte principale, une belle statue de la Vierge que sont venus entourer de leurs gracieux festons des rosiers grimpants.

Le concours des fidèles rendait cette chapelle digne de tous ces embellissements; car à chaque fête de la Vierge on y voit accourir de nombreux pèlerins. Tout le mois de septembre, en particulier, est un mois de fêtes continuelles. Le 8 de ce mois, à cinq heures du matin, une longue procession part de la paroisse de Sommières, en chantant des litanies, des hymnes et des cantiques. Après une heure et demie de marche, on arrive à Fontanès, dont la procession se joint à celle de Sommières ; et toutes les deux réunies en bel ordre gravissent la sainte mon-

tagne, en chantant leur refrain chéri que redisent tous les échos d'alentour :

Protége-nous, Vierge de Prime-Combe,
Avec bonté reçois-nous dans tes bras,
Et du berceau jusqu'au bord de la tombe
Veille sur nous et dirige nos pas.

Arrivés à la sainte chapelle, ils communient à une première messe, assistent à une seconde plus solennelle, puis vont prendre sur le gazon un frugal repas. Le soir, après avoir assisté aux vêpres et baisé les pieds de la sainte image, ils se retirent à regret en chantant le refrain :

Il faut quitter le sanctuaire
Où j'ai retrouvé le bonheur;
Mais je veux, auprès de ma mère,
Je veux laisser mon cœur.

Comme les deux paroisses dont nous venons de parler, Vauvert, Saint-Baudile et plusieurs autres font leur pèlerinage à Prime-Combe; et on y voit même quelquefois jusqu'à deux cents voitures amenant depuis Nimes la congrégation des enfants de Marie.

Ce prodigieux concours a sa raison d'être dans les nombreux miracles qu'opère Notre-Dame de Prime-Combe. La dévastation des archives par l'hérésie d'abord, par la Révolution ensuite, nous a dérobé le détail des faits anciens. On a été jusqu'à raturer sur la pierre au-dessus du bénitier l'inscription qui s'y trouvait, n'y laissant que la date du 19 août 1697, avec ces mots : *Miracle cy-écrit, ...figure de la sainte Vierge trouvée l'an* 887. Mais au défaut des faits anciens, les faits récents ne nous manquent pas. En 1769, porte un manuscrit soigneusement conservé, un médecin de Saint-Seriez, privé de l'usage de ses jambes par un rhumatisme qui le faisait affreusement souffrir, se fait transporter à Prime-Combe ; il prie de tout son cœur

et y est complétement guéri. Le même jour, un enfant de Sommières, tellement courbé de naissance qu'il ne pouvait marcher qu'en se servant de ses deux mains, y est redressé et descend d'un pas ferme la sainte montagne. En 1811, le 8 septembre, une jeune enfant de trois ans y obtient le parfait usage de ses jambes, jusque-là trop faibles pour la porter. En 1816, Pierre Castel y est guéri d'un bras qui lui faisait souffrir d'atroces douleurs. Quelque temps après, un enfant de dix ans y est délivré du mal terrible connu sous le nom de danse de Saint-Guy. En 1861, un homme qui avait été longtemps aveugle y vient remercier Marie de la vue qui lui avait été rendue. Au mois d'août 1864, une jeune enfant de dix ans, condamnée à mort par les médecins, y recouvre une santé parfaite. Enfin, au mois de mars 1865, une enfant du même âge y est guérie d'une maladie de cœur que les médecins croyaient incurable.

L'ancien pèlerinage de Notre-Dame de Vauvert, au canton d'Aimargues, a été moins heureux que Prime-Combe; l'hérésie l'envahit et n'y laissa pas pierre sur pierre. Notre-Dame de Vauvert, ou de Valvert, *vallis viridis*, avait été fondée dès avant le neuvième siècle, puisqu'en 807, comme le raconte l'*Histoire du Languedoc*, par Ménard (1), Raymond, comte de Toulouse, concéda à l'abbaye de Saint-Thibéry Notre-Dame de Vauvert dans la Septimanie et le comté de Nimes. Bientôt des maisons se construisirent autour de la chapelle, et vers la fin du treizième siècle, Notre-Dame de Vauvert et Pasquières se trouvèrent réunis dans l'enceinte d'un même bourg, qui finit par s'appeler uniquement du nom de Notre-Dame. Parmi les nombreux pèlerins qu'attirait le sanctuaire de Marie, on vit, en 1269, Jacques Ier, roi d'Aragon, venant à Vauvert

(1) T. I, p. 469.

remercier Marie de l'avoir sauvé d'un naufrage où, sans elle, il allait périr. Ce monarque, embarqué à Barcelone avec la fleur de la noblesse de ses États pour se joindre à saint Louis dans sa seconde croisade, fut assailli tout à coup par une violente tempête : ses navires luttaient en vain contre les flots; on ne voyait point d'espoir de salut; il pria Marie, et il aborda heureusement à Aigues-Mortes. L'année suivante, on vit à Vauvert saint Louis lui-même venant, avant de s'embarquer, mettre sous la protection de Marie la sainte expédition. Il y accomplit ses dévotions; et du sanctuaire de Marie il passa dans le château, où il tint conseil de guerre. On montre encore l'appartement qui le reçut. En 1305, Notre-Dame de Vauvert fut visitée par le pape Clément V; il y resta un jour entier, et il n'en partit que le lendemain pour se rendre à Nîmes (1). Quelques années plus tard, Guillaume de Nogaret, qui avait si gravement outragé le vicaire de Jésus-Christ en la personne de Boniface VIII, fut obligé, avant de recevoir son absolution, à faire le pèlerinage de Notre-Dame de Vauvert (2). En 1326, Charles le Bel, vainqueur des habitants rebelles de Bruges et de Courtrai, les obligea de même, par un traité, à envoyer cent pèlerins à Notre-Dame de Vauvert, pour réparer les outrages qu'ils avaient faits aux églises de Flandre (3). Vauvert vit même jusqu'à trois rois de France agenouillés devant son autel, savoir : au mois de juillet 1538, François Ier, lorsqu'il se rendait à Aigues-Mortes pour une entrevue avec Charles-Quint; au 14 décembre 1564, le roi Charles IX, quand éclatèrent dans le pays les premières dissensions religieuses; et le 27 octobre 1622, Louis XIII, quand il se rendait de Montpellier à Arles.

(1) *Histoire du Languedoc,* t. IV, p. 132.
(2) Fleury, *Hist. eccl.,* liv. XCI, an. 1311.
(3) Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. II, p. 40.

En 1703, tant de gloire disparut : les Camisards, tombant sur ce saint lieu, en abattirent les murs, en brûlèrent l'église avec un catholique qui y était renfermé, et ne firent grâce à aucune des archives, qui nous auraient transmis le récit des miracles opérés par Notre-Dame de Vauvert; de sorte que, de tant de faits merveilleux, il ne nous reste d'autre souvenir qu'une vieille gravure imprimée à Avignon, laquelle paraît être une copie en grand des médailles primitives du pèlerinage. Dans cette gravure naïve, Marie est représentée descendant sur un nuage vers une chapelle bâtie au sommet d'une petite colline; d'une main elle porte le sceptre, de l'autre le divin Enfant; et une procession de pénitents s'achemine en serpentant vers la chapelle. Autour de la Vierge, sont six médaillons portant les inscriptions suivantes : *Mal caduc guéri. Fanal miraculeusement allumé. Hérétiques convertis. Estropiés guéris. Relâchés guéris. Aveugles guéris.* Et au bas de l'image, on lit : *Notre-Dame de Vauvert* (1).

Mais entrons au canton de Beaucaire ; ce lieu, le plus célèbre de tous par son commerce, l'est encore par sa dévotion à la sainte Vierge. Cette dévotion remonte à la plus haute antiquité. Dès le cinquième siècle, Marie, sans avoir, en cette ville, d'église qui portât son nom, y était cependant en grand honneur. Si l'on en croit une tradition immémoriale, elle apparut, sur le pommier d'un jardin, à un berger, lui ordonna de bâtir une église sous son vocable; et pour preuve de la réalité de son apparition, elle laissa tomber sa pantoufle, qu'on conserve encore religieusement, dans une riche boîte, au trésor de l'église. C'est un cuir

(1) Ces documents ont été recueillis par M. l'abbé Goubier, curé de Vauvert, qui a puisé : 1° dans un journal manuscrit du pèlerinage, par M. Mérouard, médecin ordinaire du Roi; 2° dans l'*Histoire du Languedoc*, par Menard; 3° dans la *Statistique du Gard*, par M. Rivoire.

épais, sans couture, long de deux décimètres sur deux centimètres de largeur, et terminé en pointe, mais un peu endommagé par les pieux fidèles, qui en ont détaché quelques fragments, pour les conserver comme reliques.

Quoi qu'il en soit de cette légende, il est certain, dit M. Blaud, auteur des *Antiquités de la ville de Beaucaire*, que l'église dite de Notre-Dame du Pommier fut bâtie au cinquième siècle, en souvenir de l'apparition de la sainte Vierge; qu'en 730 elle fut brûlée par les Sarrasins; qu'en 856 elle fut réédifiée par Bernard, comte de Narbonne et duc de Septimanie, au même emplacement où est l'église actuelle; qu'en 924 elle fut pillée par les huguenots et restaurée peu après par Raymond, comte de Toulouse; qu'enfin, en 1735, on éleva l'église actuelle. Quant à l'église primitive, voici les vénérables débris qui nous en restent. Le premier est un chapiteau d'ordre corinthien, qui supporte une colonne haute de seize pieds; et un tombeau romain qui a été envoyé au musée d'Arles, l'un et l'autre trouvés dans les fouilles faites pour les fondations de la nouvelle église, et preuve de la haute antiquité de l'église précédente; le second est un bas-relief représentant le lavement des pieds, la cène, la flagellation, Jésus condamné à mort et portant sa croix. On peut le voir enchâssé dans la partie latérale extérieure de la nouvelle église. Le troisième est une statue de la Vierge, presque de grandeur naturelle, en pierre très-dure, qui était autrefois sur la porte principale, avec l'inscription en caractères gothiques : *In gremio Matris residet sapientia Patris*. Elle se conserve aujourd'hui dans une maison particulière. Au côté droit de la statue, lorsqu'elle occupait la façade de l'ancienne église, était représenté l'ange ordonnant à saint Joseph de s'enfuir en Égypte, avec ce vers :

Ducit in Ægyptum Joseph cum Virgine Christum ;

Et, au côté gauche, était l'Adoration des mages, avec cet autre vers :

Nutu divino dant tres tria munera trino.

Enfin, le quatrième reste est une pierre qui fait actuellement partie du mur du grand escalier de l'hôtel de la mairie, et qui, lors du siége et de la prise du château par Parabère en 1558, fut employée à réparer une brèche faite au clocher. L'inscription qu'elle porte rappelle ce fait.

A Notre-Dame du Pommier, Beaucaire, dans son amour pour la sainte Vierge, avait ajouté beaucoup d'autres monuments en son honneur, savoir : Notre-Dame de Bonne-Aventure, à l'avenue du chemin de Nîmes ; Notre-Dame de Piété à l'angle de la rue des Cordeliers, sur le quai du Canal ; Notre-Dame de Bon-Voyage, près du port, là où pendant la foire sont amarrés les navires de cabotage de l'Espagne, de la Corse, de la Sicile et de plusieurs autres pays ; Notre-Dame du Champ-de-Foire, au centre de la grande allée ; chapelle où les marchands établis dans le voisinage pouvaient facilement, le dimanche, remplir leurs devoirs religieux ; Notre-Dame de Vie, dont la statue est couverte de chaînes d'or, de cœurs d'argent, de médailles et autres ornements, qui attestent la vénération qu'on lui porte ; cette antique statue, dont 93 n'a laissé que la tête mutilée, a été remplacée par une statue en beau marbre blanc ; Notre-Dame de Beauregard, statue vénérée, placée à l'entrée du champ de foire, dans une niche, au revers du fronton de la porte principale, qui donne sur le quai du Rhône, avec l'inscription suivante :

Clara foro, Regique fide, sed clarior illa
emicat intacta religione sua ;

c'est-à-dire : Beaucaire, célèbre par sa foire, célèbre par la fidélité à son roi, l'est plus encore par son attachement inviolable à la religion. La ville a en grande vénération

cette sainte image, qui se conserve aujourd'hui sur un des autels de l'église principale. Lorsque arriva une des dernières inondations du Rhône, les femmes et les filles de la congrégation allèrent la prendre spontanément, et la portèrent en face des flots qui menaçaient d'envahir la cité. Les flots s'arrêtèrent aussitôt, et rentrèrent dans leur lit. De tant de chapelles dédiées à Marie, il ne reste plus que Notre-Dame de Vie, où l'on célèbre avec grande solennité l'Immaculée Conception, et où les prêtres qui accompagnent les défunts à leur dernière demeure s'arrêtent pour chanter l'absoute. Néanmoins, la dévotion à la Mère de Dieu est toujours demeurée vivante au cœur des habitants; ils ont élevé six chapelles de la sainte Vierge dans l'église actuelle de Notre-Dame du Pommier; et aucune ville peut-être ne fournit plus de pèlerins au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Rochefort, dont nous parlerons au chapitre suivant.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS D'UZÈS, D'ALAIS ET DU VIGAN.

L'arrondissement du Vigan, quoique dévoué au culte de la Mère de Dieu, ne présente aucun trait particulier digne d'être consigné dans notre histoire : il n'en est pas de même des arrondissements d'Uzès et d'Alais.

L'arrondissement d'Uzès nous offre, près de Roquemaure, sur la paroisse de Lirac, une grotte taillée dans le roc, vulgairement appelée Sainte-Baume, où est de temps immémorial un sanctuaire consacré à Marie. Ce sanctuaire fut dévasté par la Révolution, mais parfaitement réparé par la piété des fidèles, et confié à la garde d'un ermite. A Saint-Geniez, s'élève, non une chapelle, mais une statue de grande dimension, placée au sommet d'une colline, qui domine toute la vallée, et atteste au loin l'amour des populations pour la sainte Vierge. Au Pont-Saint-Esprit, trois nobles chrétiens, M. de Villeperdrix et ses deux fils, ont dressé une statue colossale de la Mère de Dieu sur un point culminant, où l'on peut la voir des deux départements voisins, la Drôme et Vaucluse. Mais surtout cet arrondissement est célèbre par sa chapelle de Notre-Dame de Grâce, de Rochefort (1), élevée sur un rocher haut de quatre-vingts mètres, long de cent vingt sur soixante-

(1) Les renseignements sur cette chapelle se trouvent : 1° dans *La sainte montagne de Notre-Dame de Grâce de Rochefort,* par Dom Mége; 2° dans l'histoire de cette chapelle écrite en 1847 par M. l'abbé J.-N. Gr., — en 1849, par Max. de M. de Bagnols, — en 1852, par Eugène Trenquier; 3° dans *La royale couronne des rois d'Arles*, par Bories.

quinze de large ; d'où l'on aperçoit, au nord, les coteaux boisés de Tavil ; à l'est, les maisons blanches de Puyant, avec les sommets bleuâtres des montagnes du Dauphiné, le Ventoux couronné d'une neige éternelle, et de l'autre côté du fleuve, dans la plaine, les eaux de la Durance qui viennent se jeter dans le Rhône. Ce sanctuaire réunit le prestige de la plus haute antiquité avec l'éclat des plus étonnants miracles. L'historien Bories, dans son livre intitulé *La royale couronne des rois d'Arles*, attribue à Charlemagne la fondation de ce sanctuaire. « Charles Martel, » dit-il, ayant chassé les Sarrasins d'Avignon, et voyant » qu'opiniâtrément ils étaient campés du côté du Langue- » doc,.... résolut de passer le Rhône avec son armée et » leur donna charge si forte depuis le lieu à présent dit » Rochefort jusqu'au pont du Gal, qu'il y tua plus de » 40,000 mille Sarrasins. En mémoire de quoi, le roi » Charlemagne, son petit-fils, étant à son imitation venu » chasser les infidèles du Languedoc et d'Arles, fit bâtir, » en 798, deux églises, dont une près de Rochefort, *à* » *l'honneur de la Vierge Mère de Dieu* et de sainte Victoire, » vierge et martyre, à laquelle il avait une particulière » dévotion. Cette église fut plus tard annexée à l'abbaye » Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon ; et dans elle, » continue l'historien, Dieu a, depuis 1633, manifesté la » grandeur de sa gloire par les grands miracles qui s'y font » tous les jours. » L'injure du temps ou des hommes détruisit, on ne sait à quelle époque, l'œuvre de Charlemagne ; et on lui substitua une petite chapelle, où les peuples ne cessèrent d'honorer sur ce rocher une statue de la Vierge, connue, à raison de sa couleur, sous le nom de *Sainte-Brune*. Cette image, qui existe encore dans le nouveau sanctuaire, fut, selon la tradition, découverte par un berger sur le versant occidental de la montagne, dans un enfoncement, où se voit une niche très-visitée des

pèlerins. Au seizième siècle, les Calvinistes saccagèrent et détruisirent la chapelle; mais on eut le bonheur de soustraire à la destruction la statue vénérée.

En 1631, un habitant de Rochefort nommé Sicard, qui avait fait vœu d'aller en Italie visiter Notre-Dame de Lorette, ayant obtenu dispense de son vœu, à condition d'employer en une bonne œuvre l'argent que lui aurait coûté le voyage, choisit, pour remplir son engagement, la reconstruction de l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Rochefort. Il le releva donc sur les fondements du premier, et à peu près dans les mêmes dimensions. C'est celui qu'on voit compris dans l'enceinte de l'église actuelle, derrière le pilier adossé à la chaire. Il y plaça l'antique statue, et en confia la garde à un habitant d'Avignon, qui vint vivre loin du monde dans cette retraite. Par les soins de cet ermite et les libéralités des fidèles, un autel fut dressé, la chapelle décorée et consacrée sous le titre de Notre-Dame de Grâce, le 21 mars 1634, au milieu d'un concours immense de fidèles.

Un religieux élan entraîna aussitôt vers cet oratoire les populations du Midi; et jaloux de favoriser ce mouvement, Urbain VIII, par une bulle du 15 juillet 1636, y érigea une confrérie qu'il enrichit des plus amples indulgences. En peu de temps, le nombre des pèlerins devint si considérable, que les prêtres du voisinage ne pouvant suffire au service de la chapelle, deux communautés religieuses et une troisième de prêtres réguliers vinrent s'y établir. Les trois maisons se disputèrent quelque temps l'honneur de desservir le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce. Mais les Bénédictins de Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon ayant obtenu en leur faveur un arrêt du parlement de Toulouse, en date du 25 juillet 1637, ils en demeurèrent seuls chargés. Une fois en possession du pèlerinage, ils ne se bornèrent pas à y offrir le saint sacrifice et à y admi-

nistrer les sacrements ; ils entourèrent la chapelle de bâtiments dont une partie leur servit de monastère, et l'autre fut destinée à recevoir les pèlerins ; puis, peu à peu, à mesure que leurs ressources le leur permirent, ils rebâtirent la chapelle, de manière à en faire l'église actuelle. En 1696, ils élevèrent la nef du milieu, selon le millésime qui se lit à la clef de voûte ; de 1766 à 1778 ils construisirent la partie occidentale, selon une autre inscription qui se lit à l'entrée d'une chapelle, et selon le témoignage de vieillards qui en furent témoins. Ainsi, grâce à ces dignes enfants de saint Benoît, s'éleva une église à trois nefs reliées entre elles par dix arceaux à plein cintre, avec une abside circulaire longue de trente-cinq mètres sur seize de largeur et neuf de hauteur. Trois autels occupent le fond des trois nefs ; et, au-dessus de celui du centre, repose, sous un baldaquin, l'image vénérée de Marie, avec saint Benoît à droite et sainte Scholastique à gauche, tous les deux profondément inclinés devant la Mère de Dieu.

Non moins attentifs aux besoins du corps qu'aux intérêts de l'âme, les Bénédictins firent creuser dans le roc deux immenses citernes destinées à recevoir les eaux pluviales, afin de fournir de l'eau à la troupe des pèlerins. Tant de zèle, joint au bel ordre qu'ils mirent dans le service de la chapelle, jeta le plus grand éclat sur ce pèlerinage. Les multitudes y accoururent non-seulement des pays voisins, mais de tout le Languedoc, du Vivarais, du Gévaudan, du Dauphiné et autres provinces. Chaque année y comptait plus de cinquante mille personnes. Bonne à mesure qu'on se montrait plus dévoué, la sainte Vierge y opérait des miracles innombrables. Le bénédictin Dom Mége, dans son livre publié en 1671 sous le titre de *la Sainte montagne de Notre-Dame de Rochefort*, rapporte plus de deux cents miracles opérés en moins de quarante ans, de 1635 à 1671. Ce sont des guérisons de sourds, de

muets, d'aveugles, de paralytiques, de personnes atteintes de diverses maladies ou infirmités. Le nom, le domicile, l'âge, la maladie des miraculés, tout est exposé en détail, confirmé par les témoignages des médecins, appuyé d'une enquête juridique ordonnée par l'autorité ecclésiastique, faite avec le plus grand soin; et, à l'époque où l'auteur écrivait, la chapelle contenait plus de quatre cent cinquante tableaux ou *ex-voto*, dont cent cinquante restent encore aujourd'hui, avec des couronnes d'or ornées de pierreries, des lampes, des statues, des calices en argent ou en vermeil, plus de cinq cents bagues d'or, vingt croix d'or ou d'argent, cent cœurs et cent têtes d'argent, deux cent cinquante yeux ou figures diverses en argent et autres objets précieux, qui attestaient chacun ou la reconnaissance pour quelque grâce obtenue, ou la confiance pour les grâces à obtenir. Ici c'est Louis XIV fondant à perpétuité six messes par an pour la reine, sa mère, Anne d'Autriche, qui elle-même aimait tant Notre-Dame de Rochefort, qu'elle lui obtint des Bénédictins de Compiègne une partie notable du voile de la sainte Vierge, qu'on enferma dans une châsse d'argent du poids de quarante marcs; et cette fondation se lit encore sur une tablette de marbre blanc adossée à un des piliers de l'église (1). Là c'est l'illustre maison de Suze offrant, en 1637, un soleil d'argent, en 1665 un ciboire et une lampe d'argent, en 1666 deux cœurs et un calice d'argent. En cette même année, c'est la maison de Grignan donnant un calice, deux chandeliers d'argent avec des chasubles et autres riches étoffes. En 1652, c'est la maison de Caderousse reconnaissant la

(1) Voici le texte : Ævo perenni, ad augustissimæ Galliarum reginæ lucique extinctæ Annæ Austriacæ piæ matris suæ refrigerium, pius filius Ludovicus XIIII Francorum rex christianissimus, in hujus sancti montis æde, regum regi in honore gratiarum Dominæ septies annis singulis sacrificium offerri instituit anno D[i]. MDCLVI.

guérison miraculeuse du marquis de Tor par une figure et un cœur d'argent; c'est le marquis de Jaille, gouverneur de Montpellier, faisant don d'une statue en argent pour la santé rendue à sa fille. Quelques années plus tard, le seigneur des Essars, en reconnaissance de sa guérison, donne une tête d'argent; un gentilhomme d'Angleterre et un receveur de Lorraine offrent chacun un calice; le chevalier de Forbin et le procureur du roi de l'amirauté d'Arles y offrent chacun une lampe d'argent; un Avignonais y fonde les revenus nécessaires pour faire brûler continuellement une de ces lampes; les pénitents d'Arles et les habitants de Crest y font des processions, les premiers pour offrir une statue de la Vierge, les seconds deux lampes, en actions de grâces d'avoir été, par Notre-Dame de Rochefort, deux fois préservés de la peste, en 1638 et en 1653. Les années suivantes, le sanctuaire de Rochefort continue de verser des grâces sur les peuples et de recevoir des peuples le témoignage de leur reconnaissance. Une inscription qui se lit encore près de la porte de la sacristie raconte la santé rendue, en juin 1767, à François Hercule de Massip, magistrat à la cour de Nîmes.

Tant de merveilles engagèrent le Saint-Siége à répandre sur ce sanctuaire les faveurs dont il dispose. Alexandre VII lui envoya un magnifique reliquaire contenant les reliques les plus vénérées à Rome; et Pie VI lui accorda une indulgence plénière, chaque année, pour chaque visiteur, sous les conditions d'usage.

93 survint sur cet illustre sanctuaire : on en chassa les Bénédictins, on en pilla toutes les richesses et toutes les reliques. On abattit la tête de la statue, on la porta à la pointe d'un sabre sur le penchant de la colline, d'où on la fit rouler jusqu'au bas. Mais Dieu punit promptement ces profanateurs. Deux furent frappés de cécité; deux périrent de mort violente; et deux autres qui avaient proféré d'hor-

ribles blasphèmes contre la sainte Vierge furent écrasés le même jour sous les débris d'une muraille nouvellement construite. Des exemples si frappants de la vengeance du ciel arrêtèrent les destructeurs dans leur œuvre sacrilége ; ils respectèrent un certain nombre d'*ex-voto*, qui restaient encore appendus aux murs, et laissèrent la chapelle telle qu'elle était; de sorte que, pendant la tourmente révolutionnaire, les prêtres fidèles purent y exercer leur saint ministère. Vendue en cet état comme bien national, ainsi que le couvent, elle fut achetée par un honnête propriétaire, qui voulait par là en prévenir la dégradation ; et desservie, depuis 1799, par deux saints prêtres, le Père Sicard, ancien jésuite, et l'abbé Fontanes. Redevenue propriété nationale et cédée à l'hospice d'Uzès, elle fut laissée, par l'administration de l'hospice, à la disposition de plusieurs ecclésiastiques, qui y dispensèrent aux peuples les secours et les consolations de la religion. En 1836, elle passa aux mains de l'évêque de Nîmes, qui, voyant l'importance toujours croissante que prenait ce pèlerinage, la confia en 1846 aux religieux Maristes. Ceux-ci firent aussitôt restaurer le monastère et construire de vastes asiles pour loger les pèlerins. Ce nouvel état de choses accrut considérablement l'affluence, surtout dans les mois de mai, d'août, de septembre, et à l'époque des retraites spirituelles, que les Pères Maristes donnent successivement tantôt aux hommes, tantôt aux femmes. Parmi ces pieux pèlerins, on distingue les élèves du petit séminaire de Beaucaire, qui, chaque année, le 29 avril, franchissent une distance de six heures de marche, arrivent le soir à la maison des Maristes, communient le lendemain et déposent sur l'autel une offrande au nom du petit séminaire. L'après-midi, ils reprennent le bâton de voyage et calculent la marche de manière à arriver à Beaucaire pour le premier exercice du mois de mai. Toute la communauté vient en procession à

leur rencontre ; on leur donne le rang d'honneur, et on se rend ainsi, au chant des cantiques, à la chapelle du séminaire, où commence aussitôt l'exercice du mois, que ces pieux voyageurs viennent de placer sous la protection de Notre-Dame de Grâce.

En 1848, parurent à Rochefort d'autres pèlerins : c'étaient les habitants de Bagnols qui, effrayés des dangers où se trouvait alors tout l'ordre social, vinrent recommander la France à Marie, et déposèrent dans son sanctuaire une riche bannière de soie, aux franges argentées, avec l'inscription : *Marie protége la France. La paroisse de Bagnols*, 1848.

La confiance séculaire en Notre-Dame de Grâce n'est pas le seul attrait qui appelle les pèlerins à ses pieds. Premièrement, on peut y gagner l'indulgence plénière qu'avait autrefois accordée Pie VI, et qu'a renouvelée Pie IX le 20 janvier 1847. Secondement, on y trouve les exercices et les grâces de l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. Puis de nombreuses médailles vont porter de toutes parts la dévotion à ce sanctuaire. Les unes représentent la sainte Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jésus ; à ses côtés sont saint Benoît et sainte Scholastique ; au-dessus un groupe d'anges, et au bas se lit cette prière : « Très-sainte » et immaculée Vierge Marie, refuge des pécheurs, con- » solatrice des affligés, qui pouvez tout auprès de votre » divin Fils Jésus, et que personne n'a jamais invoquée » en vain, daignez jeter sur nous des regards de miséri- » corde et nous obtenir les grâces qui nous sont nécessaires » en cette vie et pour l'éternité. » D'autres médailles représentant les mêmes figures portent sur le revers : *Notre-Dame de Grâce de Rochefort*, et, au-dessous de l'image de Marie, le mot *pax*, pour indiquer que c'est par la reine du ciel que la paix est donnée à la terre.

L'arrondissement d'Alais a aussi ses gloires comme

celui d'Uzès. Il ne possède pas seulement près de Ginolhac Notre-Dame de Rouvre au sommet d'une montagne ; il a encore, et c'est là son principal honneur, Notre-Dame de Laval, sanctuaire qui se compose d'une chapelle souterraine et d'une église superposée, et qui paraît être d'une haute antiquité. Car d'abord au témoignage des anciens, qui affirment avoir appris la chose de leurs ancêtres une pierre portant le millésime de l'an 900 fut employée à la construction de l'église actuelle ; puis ce qui reste encore de la porte d'entrée et d'une des fenêtres accuse le douzième ou treizième siècle, et paraît avoir été l'œuvre d'une colonie de Bénédictins de Villeneuve-lez-Avignon, qui vint alors s'y établir. Cette chapelle a été de tout temps très-fréquentée aux principales fêtes de la Vierge, surtout le 15 août et le 8 septembre; toutefois, sa plus grande célébrité date de l'année 1854. Alors le choléra menaçait tous les environs d'Alais. Le curé de cette ville, pour conjurer le fléau, fit vœu d'aller en pèlerinage avec sa paroisse à Notre-Dame de Laval : Marie exauça ce vœu; et tandis que la terrible maladie faisait de nombreuses victimes dans tous les environs, Alais seul fut préservé. Pleins de reconnaissance, le curé et les paroissiens se rendirent, le 5 octobre, en bel ordre, six par chaque rang, à Notre-Dame de Laval, en chantant des litanies et des cantiques à sa gloire. La procession était si nombreuse, qu'elle occupait une étendue de trois kilomètres; et encore s'accrut-elle notablement sur la route. La population presque entière de Saint-Julien-de-Valgagnes s'y associa au passage, sans parler de plusieurs autres; de sorte qu'à leur arrivée ils étaient au nombre de dix mille. La messe se célébra devant cette multitude recueillie, ainsi que les divers offices; puis on plaça, au-dessus du maître-autel, à la grande joie de toute l'assemblée, une statue de Marie, avec cette inscription sur son piédestal : *A Notre-Dame de Laval,*

la paroisse d'Alais préservée du choléra. On s'en revint ensuite avec la plus édifiante piété; et, au retour, on fit frapper une médaille commémorative d'un si beau pèlerinage. Depuis lors, la dévotion à Notre-Dame de Laval a été en grande vogue. Les mères y apportent leurs enfants malades; et des *ex-voto* attestent que les plus incurables y ont été guéris. En même temps, le curé de la paroisse proteste que pendant vingt-sept ans qu'il a desservi cette chapelle, il y a vu chaque année des guérisons au moins très-extraordinaires. Tantôt c'est un père de famille lui remettant cent francs en actions de grâces de la santé rendue à sa fille que les médecins avaient déclarée incurable; tantôt c'est une femme de la Grande-Combe, une autre de la paroisse de Cendras, détenues au lit, l'une et l'autre, depuis plusieurs années; on les apporte à l'autel de Notre-Dame de Laval, elles y entendent la messe, y communient et s'en retournent à pied en parfaite santé. Ce n'est là qu'un ou deux traits entre mille, dit le curé historien et témoin de ces guérisons; je pourrais, ajoute-t-il, citer mille faits analogues, tant ce sanctuaire est digne de la grande réputation dont il jouit!

DIOCÈSE DE VALENCE [1].

Dans ce diocèse, comme partout ailleurs, le culte de Marie remonte à l'établissement même du christianisme dans le pays. Saint Félix, saint Fortunat et saint Achillée, envoyés de Lyon à Valence par saint Irénée, y apprirent au peuple à honorer Marie en même temps que son divin Fils. Valence, aux jours du paganisme, avait eu, comme Rome, son Panthéon, où elle honorait Jupiter, Saturne, Mercure et tous les dieux; comme Rome aussi, en embrassant le christianisme, elle convertit son Panthéon en un temple de la Vierge, qui s'appela tantôt Notre-Dame du Panthéon, tantôt Notre-Dame de la Ronde ou de la Rotonde, à raison de sa forme, tantôt la basilique de la bienheureuse Vierge Marie. De la ville épiscopale, le culte de la Mère de Dieu se propagea rapidement dans tout le diocèse. En 587, Meltride, élève de sainte Radegonde, fonda, sous le vocable de Marie, un monastère de filles à Cambaux, dans la vallée de Bez, près de Châtillon (2); en 680, les bords du Rhône en virent s'élever un autre sous le même titre à Donzère (3). En 839, l'église de Die,

(1) M. l'abbé Nadal, chanoine de Valence, a bien voulu faire sur ce diocèse des recherches pleines d'intérêt et nous les transmettre. Qu'il en reçoive ici tous nos remercîments.

(2) Boyer de Sainte-Marthe, *Histoire de l'église de Vaison*, p. 62.

(3) *Gallia christ.*, nouv. éd., t. I, p. 737.

qui portait déjà depuis longtemps le nom de Notre-Dame, donna à l'église de Saint-Paul-trois-Châteaux un évêque qu'on y accueillit avec bonheur, parce qu'il était, disait-on, l'enfant bien-aimé de la très-sainte Vierge (1). En 888, le roi Bozon fonda à Saint-Donat une église sous le vocable de Marie (2); en 902, son fils, l'empereur Louis IV, donna à l'église de Valence les biens qu'il possédait dans le comté de Die avec leurs églises, dont la première était dédiée à la très-sainte Vierge (3). Enfin, en 1095, le pape Urbain II consacra la cathédrale en l'honneur de la Mère de Dieu. En même temps, la piété des peuples élevait à la gloire de Marie une foule d'autres sanctuaires, tels que Notre-Dame de la Vallée-des-Nymphes, Notre-Dame d'Allan à la Garde-Adhémar, Notre-Dame de la Celle à Dieulefit, Notre-Dame de Tourrette près de Grignan. De tant de pieux monuments, les guerres du seizième siècle et le vandalisme de la fin du dix-huitième n'ont laissé que des ruines. Mais l'esprit des populations est demeuré toujours le même, et l'on compte aujourd'hui dans le diocèse quarante églises sous le vocable de Marie : dans chaque église se trouvent une ou plusieurs chapelles dédiées à la Vierge, qu'entretiennent avec zèle les congrégations du Rosaire ou de l'Immaculée Conception. Outre l'église principale, la plupart des villes et des bourgs, souvent même les hameaux les plus reculés ont des sanctuaires consacrés à Notre-Dame sous divers noms, dont plusieurs sont fréquentés habituellement par de nombreux pèlerins; d'autres sont le rendez-vous des fidèles à diverses fêtes ou époques de l'année; quelques-uns même ne sont que de simples oratoires, mais n'en attestent pas moins la dévo-

(1) *Gallia christ.*, Instrum., p. 119.
(2) *Revue du Dauphiné*, t. II, p. 122.
(3) Castellan, *Antiquités de l'église de Valence,* p. 207.
(4) *Ibidem*, p. 218.

tion des peuples à la très-sainte Vierge. Pour mieux constater encore cette disposition générale du diocèse, nous parcourrons, dans un premier chapitre, l'arrondissement de Valence; dans un deuxième, celui de Montélimart; et dans un troisième, les arrondissements réunis de Die et de Nyons.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE VALENCE.

La ville de Valence comptait, au nombre de ses principales églises, Notre-Dame du Panthéon, dont nous avons déjà parlé. Un clergé nombreux la desservait, et les fidèles la comblaient de pieuses largesses, les uns donnant pour son entretien des maisons, des terres, des rentes; les autres y fondant des services funèbres et y choisissant leurs sépultures, comme on le voit dans plusieurs testaments des quatorzième et quinzième siècles, et dans les protocoles des notaires royaux. Malheureusement, en 1567, les calvinistes, acharnés partout contre le culte de Marie, rasèrent de fond en comble ce sanctuaire si vénéré, sans respect pour son antiquité, comme sans égard pour le sentiment religieux des populations. Ses décombres se voyaient encore, en 1612, sur la place des Clercs; et son emplacement fut converti en un dépôt d'immondices, malgré les plaintes que fit entendre le chapitre dans sa délibération du 17 novembre 1629.

A côté de Notre-Dame du Panthéon, l'évêque Gontard, en 1070, commença la construction de la cathédrale; et le 5 août 1095, Urbain II, venu en France pour la croisade, la consacra solennellement en présence des cardinaux et prélats qui l'accompagnaient, de douze évêques accourus des contrées voisines pour offrir leurs hommages au vicaire de Jésus-Christ, et d'une multitude immense de prêtres et de fidèles. On pourrait peut-être penser qu'il plaça cette église mère sous le vocable de saint Apolli-

naire, qui en est aujourd'hui le patron; mais non : c'est un fait démontré que saint Apollinaire ne fut donné que plus tard pour patron à la cathédrale, quoiqu'on ignore à quelle époque; et il est également certain que si le Souverain Pontife lui donna pour patrons secondaires les martyrs saint Corneille et saint Cyprien, il en institua Notre-Dame patronne principale; c'est ce qu'atteste l'inscription retrouvée, en 1855, derrière un tableau encadré dans une lourde boiserie qui le cachait complétement.

Non contents d'avoir Marie pour patronne titulaire, les chanoines, en 1480, érigèrent, dans leur cloître attenant à la cathédrale, une chapelle dite Notre-Dame des Cloîtres, ou Notre-Dame du Chapitre : c'était là qu'ils aimaient à offrir le saint sacrifice dans le silence du recueillement; là aussi qu'ils remplissaient toutes les fonctions curiales dont ils avaient la charge (1). Ils entretenaient avec grand soin ce pieux sanctuaire, et les fidèles étaient heureux d'y contribuer tantôt par leurs offrandes, tantôt par des fondations : c'est ainsi qu'en 1524 Jean Chalier, bourgeois de Valence, y fonde une messe pour le second jeudi de chaque mois, sous la clause suivante, qui montre comment le fondateur alliait la charité avec la dévotion à Marie : « Je » veux, dit-il, que, le jour où la messe se dira, on fasse » venir dans la grande salle du chapitre douze pauvres de » Jésus-Christ, auxquels on donnera à dîner en les rassa- » siant et chauffant; et on leur fournira leurs victuailles » suivant le cours du temps. Celui qui aura dit la messe » dînera avec eux pour les régler honnêtement; pour à » quoi subvenir, je donne quinze florins annuellement, » c'est-à-dire quinze gros chaque fois (2). »

Ruiné par les calvinistes en même temps que le cloître,

(1) Délibér. capitul. du 2 janvier 1637.
(2) Archives du chapitre.

ce sanctuaire fut réédifié plus tard, et dédié à Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme l'atteste l'inscription découverte en 1839. Enfin, en 1638, une noble dame, madame du Vache, y fit ériger un autel en l'honneur de la Mère de Dieu; elle le dota richement pour qu'on y célébrât à perpétuité le saint sacrifice de la messe tous les samedis et toutes les fêtes de la Vierge, et en confia le soin aux chanoines, qui récouvrèrent ainsi leur antique et bien-aimée chapelle de Notre-Dame des Cloîtres (1). Ce sanctuaire, d'une forme inusitée, mais très-remarquable au point de vue de l'art, resta dédié au culte de Marie jusqu'en 93. Transformé alors en échoppe, puis en dépôt de marchandises, il fut racheté, en 1832, par la municipalité de Valence, laquelle, après l'avoir dégagé des ignobles maçonneries, qui en souillaient les quatre faces, le conserve précieusement à titre de monument historique.

Outre Notre-Dame des Cloîtres, la cathédrale avait quatre autres chapelles de la Vierge. La première était Notre-Dame l'Antique, ainsi appelée, probablement parce qu'elle remontait à l'époque même de la construction de la cathédrale. Les habitants de Valence y avaient tant de dévotion qu'en 1319 ils demandèrent d'y entretenir à leurs frais la lampe qui brûlait jour et nuit devant son autel. En 1388, l'un d'eux donne pour cet objet trois florins d'or et vingt livres de cire; en 1409, Pierre de Bierra donne au chapitre de la cathédrale dix gros annuels de pension, à la charge de prier pour lui, et de mettre, chaque année, dix cierges, de cinq livres chacun, sur l'autel de Notre-Dame l'Antique, la veille de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption et de la Nativité de la sainte Vierge. En 1521, François Perrotier donne au même chapitre cinq florins d'or de pension annuelle, pour le chant

(1) Archives du chapitre.

du *Salve, Regina*, le second dimanche de chaque mois après vêpres, par tous les chanoines réunis en chœur devant l'autel de Notre-Dame. En 1670, François de Rolet, aide de camp du roi et gouverneur de Langres, lègue au même chapitre douze cents livres, afin qu'il y fasse célébrer à perpétuité, pour le repos de son âme, une messe de *Requiem*, le premier vendredi de chaque mois et chanter les litanies de la sainte Vierge aux fêtes de la Purification, de l'Annonciation, de la Visitation, de l'Assomption, de la Nativité et de la Conception, entre cinq et six heures du soir, en y convoquant les fidèles par le son des cloches.

En 1452, le prévôt du chapitre construisit une troisième chapelle de la Vierge, sous le titre de l'Annonciation, y fit préparer sa tombe, et y fonda d'abord quatre messes par semaine au prix de la rente d'un capital de deux cents florins; puis, moyennant vingt-six gros de pension, le chant du *Salve, Regina* tous les samedis à perpétuité, par le maître de chœur et les clercs de la cathédrale.

A son exemple, en 1479, Laurent Dozol fonda la chapelle de Notre-Dame de Pitié, avec une pension de quatre florins pour son entretien; puis de dix florins pour la messe tous les jours à deux cierges et lampe allumés, et le chant des complies de la Vierge. De plus, par son testament, en date du 1er octobre 1481, il institua héritière de tous ses biens la glorieuse Vierge Marie, « la nommant » ainsi de sa propre bouche vers le minuit, dit le testa- » ment fait en présence du notaire royal et de plusieurs » témoins ». Les habitants de Valence avaient cette chapelle en grande vénération; et, le 25 décembre 1604, un enfant ayant été exposé sur son autel, tous les fidèles indignés se pressèrent aux pieds de Notre-Dame de Pitié pour lui faire réparation de ce scandale. Les coupables découverts furent sévèrement admonestés par l'évêque, qui leur fit remise de l'amende de quarante livres, à laquelle ils avaient

été condamnés (1). Un siècle plus tard, en 1704, une association de prières et de bonnes œuvres s'étant formée à Valence pour demander à la sainte Vierge la grâce d'une bonne mort, obtint cette chapelle pour y faire ses exercices. On y venait prier pour les malades et les agonisants; et afin d'encourager une si bonne œuvre, Clément XI y attacha de nombreuses indulgences; l'évêque de Valence y permit l'exposition du Saint-Sacrement, tout le jour, le premier samedi de chaque mois, ainsi qu'aux principales fêtes de la Vierge, et, pendant trois heures, pour chacun des associés qui serait en danger de mort (2). La pieuse association se soutint fervente jusqu'à la fin du siècle dernier, et mérita, en 1720, ce bel éloge de Monseigneur de Castellan : « La » première patronne de notre cathédrale, dit-il, est la » sainte Vierge, qui y est honorée dans toutes ses fêtes à » l'un de ses principaux autels, où tous les fidèles de cette » ville font réclamer des prières, à l'heure de leur mort, avec » édification, par une compagnie fidèle qui s'est assujettie » à rendre ce devoir à tous ceux qui le lui demanderont. » Veuille le Seigneur écouter les prières qui y seront faites » pour nous à l'heure de ce terrible passage! »

Enfin, en 1644, le chanoine Alton fonda, dans la première chapelle à gauche, en entrant par la porte de l'évêché, Notre-Dame de Toutes-Aides, avec une pension annuelle de six cents livres, à condition que, tous les jours à perpétuité, on y célébrerait la messe, et qu'après les vêpres les jeunes clercs, assistés de leur directeur, y chanteraient les litanies de la Vierge depuis la Pentecôte jusqu'à l'Avent, et le *Stabat Mater* depuis le mercredi des Cendres jusqu'à Pâques. L'année suivante, 1645, la chapelle fut dotée d'une épine de la sainte couronne, que le

(1) Archives du chapitre.
(2) *Ibidem*.

pieux fondateur renferma dans une armoire fermant à trois serrures en dedans, et deux cadenas en dehors, et devant laquelle il entretint à ses frais une lampe brûlant nuit et jour. Cette sainte épine se conserve encore aujourd'hui à la cathédrale, et a donné son nom à la chapelle.

Si les autres églises de la cité ne portaient pas le vocable de Marie, les paroissiens n'en avaient pas moins l'amour dans le cœur. On l'aimait tant à Saint-Martin, que ce fut là qu'en 1504 commença l'usage de sonner l'*Angelus* à l'aube du jour. Le 20 février de cette même année, Jérôme Colombier fit une fondation de deux florins d'or, pour qu'on y sonnât « tous les matins l'*Ave, Maria* avec la grosse » cloche », et une autre de trente florins pour qu'on célébrât, tous les jours, une messe de la Vierge dans cette église.

L'église Saint-Jean avait plusieurs chapelles de la Mère de Dieu, dont la plus célèbre, fondée en 1352, était sous la tribune attenante au clocher. Les fidèles y entretenaient une lampe constamment allumée. On y fonda, en 1398, une messe pour chaque jour en l'honneur de la sainte Vierge, et en 1490, le chant du *Salve, Regina* pour tous les dimanches, les douze fêtes d'apôtres, les cinq fêtes de Notre-Dame et les fêtes de plusieurs autres saints. Après la ruine de l'église par les protestants, en 1567, l'autel de la chapelle ayant été rétabli sous le clocher qui avait été épargné, les dames de charité le choisirent pour y faire leurs exercices de piété ; l'évêque y autorisa l'exposition du Saint-Sacrement à toutes les fêtes de la Vierge, et le Saint-Siége enrichit ce sanctuaire d'indulgences. Lorsqu'en 1668 l'enceinte d'ailleurs très-obscure se trouva trop étroite pour contenir la multitude qui s'y rassemblait, on en bâtit une autre sous le même vocable ; tant on tenait à conserver tout ce qui se rattachait au culte de Marie.

La sainte Vierge n'était pas moins honorée dans la grande et belle église de Saint-Pierre au Bourg, une des

plus anciennes comme des plus riches de la cité, où brillaient de toutes parts le marbre et le porphyre. Les chanoines qui desservaient cette basilique, érigée en collégiale par Charlemagne, adoptèrent l'usage d'ajouter à l'office de chaque jour l'office de la sainte Vierge, ou, comme on disait alors, les heures de Notre-Dame (1), et érigèrent dans leur église deux chapelles, l'une appelée Notre-Dame l'Antique, comme faite la première, l'autre Notre-Dame la Jeune, comme élevée postérieurement. En 1527, on fonda à Notre-Dame l'Antique une pension de douze gros pour le chant du *Salve, Regina* après vêpres, tous les jours du 2 février au 25 mars, par les clercs de la collégiale, et en 1560 la messe une fois la semaine, ainsi qu'à toutes les fêtes de la Vierge.

Outre ces églises paroissiales, la sainte Vierge avait encore en divers quartiers de la ville plusieurs sanctuaires, tels que la chapelle de la Nativité dans la rue du Petit-Mazet, et l'église de l'hôpital qui s'appelait Notre-Dame de la Fusterie. Jaloux de répandre partout le souvenir de Marie, les habitants de Valence surmontèrent de son image la porte d'entrée de l'hôpital, donnèrent à la place qui la précédait le nom de place Notre-Dame de la Fusterie, et, à quatre rues de la cité, le nom de la Mère de Dieu. Ici c'est la rue Notre-Dame, là la rue Notre-Dame de Soyons; ailleurs c'est la rue Notre-Dame de la Ronde, ailleurs la rue Sainte-Marie; et ces noms bénis se sont toujours conservés.

Tant d'amour pour la sainte Vierge était entretenu dans la ville par les ordres religieux qu'elle possédait. Dès l'an 1210, elle avait les chanoines réguliers de Saint-Ruf, dont la devise était : *Beata Maria, post Deum unica spes nostra et refugium,* et qui, tous les samedis, célébraient en l'honneur

(1) Archives du chapitre de Saint-Pierre.

de la Vierge une messe solennelle, avec des additions au *Gloria in excelsis*, toutes à sa gloire, savoir : *Filius Patris, Primogenitus Mariæ Virginis Matris. Miserere nobis, licet indignis, Mariæ servulis. Suscipe deprecationem nostram, ad Mariæ gloriam. Tu solus sanctus, Mariam sanctificans; tu solus dominus, Mariam gubernans; tu solus altissimus, Mariam coronans.* Ils célébraient de plus une messe solennelle de *Beata* tous les jours depuis le mercredi des Cendres jusqu'au mercredi saint; et l'honneur d'officier à cette messe était réservé au supérieur ou au dignitaire qui venait immédiatement après lui. Tous les samedis de l'Avent, ils récitaient l'office de la Vierge; et toute la communauté devait y assister. Enfin, ils célébraient, au rite annuel, la Purification, l'Annonciation, la dédicace de sainte Marie aux Martyrs, l'Assomption, la Nativité, la Conception; et l'oraison de cette dernière fête exprime en ces termes la croyance que l'Église a de nos jours si clairement définie : « O Dieu qui par l'immaculée Conception de la Vierge » avez préparé à votre Fils une demeure digne de lui, » faites, nous vous en supplions, que comme par l'appli- » cation anticipée des mérites de son Fils, vous l'avez » préservée de toute souillure, nous puissions aussi par » son intercession arriver jusqu'à vous purs et sans » tache. » Après les chanoines réguliers de Saint-Ruf, arrivèrent à Valence, en 1231, les Religieux, enfants de saint François, Cordeliers, Récollets, Capucins; et tel fut leur zèle pour propager le culte de la sainte Vierge, que les évêques de Valence leur confièrent le soin de prêcher à la cathédrale toutes les fêtes solennelles de la Mère de Dieu. Trois ans après les Franciscains, vinrent, en 1234, les Dominicains, non moins zélés pour populariser partout le culte de Marie. Un d'eux, Jacques Teyssier, publia, dans ce dessein, deux volumes de méditations sur la vie de la sainte Vierge, son histoire, et divers exercices pour

l'honorer; enfin l'explication de l'Évangile de toutes ses fêtes. Ces Religieux lui élevèrent encore dans leur église un autel sous le titre de l'immaculée Conception; et tous les fidèles s'empressèrent d'y venir prier la Vierge sans tache. En 1388, François Maschêra donna quarante florins d'or, pour qu'on y célébrât, chaque semaine, une messe de *Beata* pour lui et les siens. En 1521, Jean Joubert, et en 1568, Catherine de Genas, son épouse, y choisirent le lieu de leur sépulture.

Tous ces ordres religieux étaient admirablement secondés dans leur pieux désir de répandre partout le culte de Marie, par les maisons d'éducation où s'élevait la jeunesse. Les établissements de Sainte-Ursule, de Notre-Dame, des Cisterciennes, des Visitandines, des Bénédictines semblaient rivaliser ensemble à qui ferait mieux aimer la sainte Vierge. Les jeunes gens eux-mêmes étaient élevés dans les mêmes principes. Les statuts du collége fondé à Valence, en 1574, par les consuls de la cité contiennent, entre autres recommandations, ces paroles : « Tous les écoliers, avant » de s'en aller le soir, s'assembleront dans la grande salle, » et là diront le *Salve, Regina,* en toute dévotion, à voix » haute et intelligible; à quoi on joindra une oraison de » même. Le matin, à l'entrée des classes, l'auditoire sera » exhorté à dire, après s'être signé, un *Pater*, un *Ave, Maria,* » et un *Sancta Maria*, pour impétrer la grâce de bien ap» prendre, et de ne faire toute la journée, voire toute la » vie, sinon chose qui plaise à Dieu (1). » L'Université de Valence, fondée, en 1452, par Louis XI, était plus remarquable encore : « Que la Vierge Marie, dit-elle dans le » prologue de ses anciens statuts, Fille et Mère du Grand » Roi, choisie dès l'origine de notre Université pour en » être la patronne, et dont nul n'invoque jamais en vain le

(1) Statuts pour le collége de la faculté des arts.

» secours, daigne nous accorder ses faveurs et s'intéresser » constamment à tous nos travaux... Du consentement de » tous les conseillers, docteurs, licenciés, bacheliers, » écoliers et autres membres du corps universitaire, ajoute- » t-elle dans le premier article de ses statuts, et selon » l'usage observé par nos prédécesseurs, nous réglons et » ordonnons, par une disposition irrévocable et obligatoire » à perpétuité, que la fête de la Purification de la Vierge » Marie, notre patronne, soit célébrée très-dévotement, cha- » que année, par l'Université, qu'à cet effet une messe solen- » nelle soit dite dans l'église du Bourg à haute voix par les » chanoines et autres prêtres de cette église, à l'autel et » devant l'image de la Vierge, aux frais de l'Université, et » qu'y assisteront le recteur, les régents, les docteurs, les » licenciés, les bacheliers, les écoliers et tous les suppôts » de l'Université, lesquels devront s'y rendre et en revenir » en corps, précédés du recteur. » En 1728, le chapitre du Bourg ayant été incorporé à celui de la cathédrale, l'Université n'en maintint pas moins son ordonnance, et transféra la cérémonie à l'église Saint-Jean. Chaque année encore, ses professeurs de théologie tenaient à prêcher le 8 décembre à la cathédrale, afin d'y avoir occasion d'enseigner solennellement la Conception Immaculée. Enfin, toutes les lettres et tous les actes de l'Université portaient en tête le nom et l'image de Marie; et, le 1er décembre 1656, tous les membres de ce corps illustre prièrent l'évêque de Valence de leur maintenir ce privilége, « afin, dirent-ils, que Marie nous continue sa protection à l'avenir, comme elle l'a fait au passé ».

Ces sentiments de la ville de Valence pour la sainte Vierge ne se sont point affaiblis en traversant les siècles. « Il est peu de diocèses, écrivait l'évêque au Souverain » Pontife en 1849, où Marie soit honorée d'un culte plus » fidèle et plus constant. Partout sont érigées en son hon-

» neur de pieuses associations, dont plusieurs sont des » confréries sous le titre de l'Immaculée Conception. » Aussi lorsque arriva le décret qui plaçait au rang des dogmes de la foi la croyance au mystère de la pureté de Marie, ce fut dans toute la ville un enthousiasme indicible de bonheur, qui se traduisit au dehors par les plus splendides illuminations, les arcs de triomphe, les chants d'allégresse; et pour en perpétuer le souvenir, on bâtit, en l'honneur de l'Immaculée Conception, une église qui porte aujourd'hui le nom d'église Notre-Dame.

Peu après, en 1860, Beaulieu d'Esguille, sur la paroisse de Châteauneuf-d'Isère, se plut à honorer Marie sous un autre titre, celui de Notre-Dame de la Salette. La noble famille de Bernes de la Haye ayant fait construire, sous ce vocable, une chapelle d'un goût exquis, type des plus gracieux et des plus purs du style roman, les habitants de toutes les contrées voisines affluèrent à ce nouveau sanctuaire; et Pie IX encouragea cet élan universel par une indulgence plénière attachée au premier dimanche de chaque mois, et au 19 septembre de chaque année, jour anniversaire de l'apparition de la Vierge à la Salette, et en même temps par une indulgence de sept ans et sept quarantaines, chaque fois qu'on visiterait cette sainte chapelle, sans préjudice des indulgences attachées à l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette qui y a été canoniquement érigée.

Le canton de la Grand-Serre n'est pas moins fécond. Nous y trouvons à Hauterives, dans un vallon solitaire, Notre-Dame de Bonne-Combe, qu'on croit avoir été dédiée à Marie par le père du bienheureux Amédée d'Hauterives. Dès le milieu du douzième siècle, c'était un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Ruf. A peine l'église fut-elle bâtie, qu'elle devint un lieu de pèlerinage pour les populations religieuses d'alentour; et la sainte Vierge se plut à l'illustrer par de nombreuses et éclatantes faveurs.

Ruiné par les guerres du seizième siècle, ce sanctuaire fut rétabli en 1690; le service en fut confié aux Cordeliers, et une messe y fut fondée pour tous les mercredis. Clément VII y accorda, en 1736, une indulgence plénière pour le jour de l'Assomption; et les fidèles y firent de riches offrandes, parmi lesquelles on comptait quatorze hectares de terrain. En 93, tout fut vendu ou pillé; l'image de Marie soustraite à la profanation, conservée plus tard dans l'église de Saint-Germain, fut rendue, le 29 novembre 1855, à l'église de Bonne-Combe, restaurée et bénite; et l'humble ruisseau dont le murmure trouble seul le silence de la vallée, l'ombre des forêts séculaires qui l'abritent, les pieux souvenirs qui s'y rattachent, les consolations et les faveurs qu'on y reçoit, tout assure à ce pieux pèlerinage, dans un avenir prochain, le renom populaire qu'il a eu dans les siècles passés.

Dans le même canton, sur le revers d'un coteau qui domine une vaste plaine, s'élève, au milieu d'un bosquet d'arbres touffus, Notre-Dame de Châtenay, où se pressent les populations du voisinage, surtout pendant l'octave de l'Assomption et les huit jours qui suivent. Pendant ces quinze jours, il y a, tous les matins, plusieurs messes, sermon et bénédiction du Saint-Sacrement; et l'on y compte quelquefois plus de deux mille communions. Souvent vingt paroisses y arrivent à la fois, précédées de leurs bannières, avec les enfants que leurs mères conduisent par la main, et les vieillards qui y viennent dire leur dernier adieu, chacun en costumes divers, mais tous redisant des chants pieux et des prières ferventes. Notre-Dame de Châtenay accorde souvent d'insignes faveurs à des supplications si pleines de confiance et d'amour; et il n'y a qu'une voix pour publier qu'on ne l'invoque jamais en vain. Aussi le Saint-Siége a-t-il accordé à perpétuité plusieurs indulgences plénières, qu'on peut gagner pendant l'octave des Rameaux,

de l'Invention de la Croix, de l'Assomption et de l'Immaculée Conception.

Le canton de Chabeuil nous offre Notre-Dame d'Upie, gracieuse chapelle dédiée à la Vierge de la Salette, et confiée à la garde d'une communauté de Sœurs qui, non contentes de lui rendre de fervents hommages, attirent, par leurs exemples comme par leurs paroles, les populations voisines aux pieds de Marie. Le canton de Saint-Vallier a bien mieux encore : c'est Notre-Dame de Vals à Saint-Barthélemy. Bâtie par les seigneurs de Saint-Vallier, qui y fondèrent plusieurs services religieux en l'honneur de Notre-Dame, elle fut, pendant des siècles, un rendez-vous de nombreux pèlerins. Vendue en 93, elle fut restaurée en 1801, et redevint un lieu de pèlerinage. Encore aujourd'hui, aux diverses fêtes de la Vierge, surtout aux mois d'août et de septembre, les populations y viennent en grand nombre.

Le canton de Romans a un calvaire unique en son genre, qui date de 1516. Diverses stations y rappellent la part que prit la sainte Vierge à la passion de son divin Fils. La quinzième, représente le lieu où Marie rencontrant Jésus chargé de sa croix, tomba en défaillance; on la nomme la *Pâme de la sainte Vierge*. La vingt-huitième rappelle Jésus donnant sa propre Mère pour mère à saint Jean, et, en sa personne, à tous les chrétiens. La trente et unième représente Marie tenant sur ses genoux le corps inanimé de Jésus; on l'appelle *Notre-Dame des Douleurs*. La trente-deuxième, dite *la chapelle des Pleurs*, montre Marie avec Madeleine et les autres femmes pieuses, pleurant amèrement. Enfin la dernière, appelée *Notre-Dame de Consolation*, représente Jésus-Christ ressuscité, apparaissant à sa bienheureuse Mère. Léon X attacha à ce calvaire de nombreuses indulgences; et non-seulement les habitants de Romans, mais les fidèles des contrées environnantes, y venaient

souvent prier. Détruit, en 1562, par les huguenots, en 93 par les révolutionnaires, il fut, chaque fois, restauré avec empressement; et aujourd'hui encore, surtout pendant le carême, il est visité par une multitude de pieux fidèles. J'atteste, écrit le curé de Romans, que la dévotion du calvaire est populaire aujourd'hui comme à son origine, et que grand nombre de grâces sont obtenues par cette pratique.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE MONTÉLIMART.

Il n'est pas, dans cet arrondissement, un seul canton qui n'ait quelques monuments de son amour envers la sainte Vierge. Le canton de Dieulefit en a trois. Le premier est Notre-Dame de Béconne, bâtie, au moyen âge, par les seigneurs de Béconne, dans une vallée au pied de leur château, pour mettre leurs vassaux sous la protection de Marie. Un pèlerinage s'y établit peu après sa construction, et s'y est continué jusqu'à nos jours. On y venait et on y vient encore, non-seulement des contrées voisines, mais de toute la Provence, surtout le 25 mars; et le grand nombre d'*ex-voto* appendus aux murs dit assez combien Notre-Dame de Béconne dispense de faveurs à ses suppliants. En 1857, un vieillard d'Eiguières, près de Slona, dans les Bouches-du-Rhône, s'y fit transporter sur une charrette; et là, entièrement guéri, il put y laisser sa béquille. Ce sanctuaire est désigné dans les anciens monuments sous le nom de *Notre-Dame de la Fistule*, sans doute parce qu'on y venait demander la guérison de quelque maladie ainsi nommée alors. Cette chapelle est ornée d'un ancien tableau représentant Marie vêtue en châtelaine, Joseph en humble villageois, et Jésus, aux traits pleins de candeur, sur les genoux de sa Mère, tous les trois paraissant jeter sur le pays un regard de tristesse et de profonde compassion. La Vierge tient à la main une plante qui ne se trouvait qu'autour de la chapelle, connue autrefois sous

le nom d'herbe de la fistule, et à laquelle la foi publique attribuait une vertu merveilleuse. Les pèlerins l'emportaient chez eux, comme préservatif contre les maladies.

Le second sanctuaire est Notre-Dame du Mont-Carmel, à Châteauneuf-de-Mazenc, bâtie également par les seigneurs du lieu dans les premières années du quatorzième siècle. Détruit une première fois en 1390 par les bandes de routiers qui désolaient alors la France, elle fut relevée promptement par les fondateurs, qui, dès 1417, y faisaient inhumer les membres de leur noble famille. Ruinée une seconde fois, en 1562, par les huguenots, elle fut reconstruite au retour de la paix, mais non point dans le style ogival du chœur qui avait été épargné. Malgré ce disparate, l'ensemble de l'édifice offre un caractère religieux, qui inspire le recueillement et la dévotion. Elle était autrefois un but de pèlerinage durant tout le cours de l'année, mais particulièrement le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle possédait une confrérie du Scapulaire, à laquelle les bulles, qu'on conserve encore aux archives paroissiales, avaient accordé plusieurs indulgences. Tout le pays assure et les *ex-voto* confirment que beaucoup de miracles ont été obtenus dans ce sanctuaire. Aussi y vient-on souvent invoquer Notre-Dame, surtout dans les maladies, les afflictions, les épreuves de tout genre; et l'on célèbre sa fête avec une solennité qui attire un concours nombreux de pèlerins des environs. Pendant les huit jours qui la précèdent, on vient le matin assister au saint sacrifice, et le soir à la bénédiction du Saint-Sacrement.

Enfin le troisième sanctuaire est Notre-Dame de l'Assomption, à Rochebaudin; fondée aux âges de foi par les Religieux d'un monastère voisin, dont les huguenots, en 1560, n'ont pas laissé trace. Les pèlerins y affluèrent, pendant des siècles, de tous les points de la province, surtout

du 5 au 15 août; et beaucoup de testaments de cette époque font foi que les habitants de la contrée et des villes voisines ambitionnaient comme une grande faveur d'être inhumés dans le cimetière attenant à la chapelle. Échappée comme miraculeusement à la fureur des huguenots de 1560, vendue par les Vandales de 93, puis rachetée en 1833, elle a été restaurée, rendue au culte, et est aujourd'hui le rendez-vous de toutes les populations d'alentour, surtout les dimanches et les fêtes de la Vierge, plus encore le 15 août, où le nombre et l'empressement des pèlerins rappellent les beaux jours du sanctuaire.

Marie n'était pas moins aimée dans le canton de Grignan : elle y avait deux sanctuaires, Notre-Dame de Beaulieu et Notre-Dame de Beauvert; le premier, bâti au quinzième siècle par les seigneurs de Grignan, qui y fondèrent plusieurs services religieux. Le chapitre de Grignan s'y rendait en corps pour exécuter ces fondations pieuses : il y célébrait la messe pendant six jours consécutifs, du 21 au 27 janvier et du 9 au 15 février. Il y allait même processionnellement, accompagné de tous les fidèles de Grignan, en chantant les litanies de la Vierge, le 25 mars, le jour de Pâques et le 15 août, et chantait en revenant l'*Ave, maris stella*. Notre-Dame de Beaulieu, sans être un lieu de pèlerinage proprement dit, n'en est pas moins visitée par un grand nombre de familles, qui vont prier sur la tombe des morts ensevelis autour de ce saint lieu. L'édifice simple, mais remarquable par ses belles proportions et par sa parfaite régularité, semble respirer un parfum de piété qui élève l'âme et la porte à la prière. L'office s'y célèbre avec pompe le 15 août, et est relevé le matin par un grand nombre de communions, le soir par une procession splendide qu'accompagne un grand concours de fidèles.

Notre-Dame de Beauvert, assise sur un des versants de

la montagne qui domine le village de Rousset, est une chapelle à trois nefs, avec un autel en marbre, un tableau de l'Assomption et une grande quantité d'*ex-voto* qu'y a suspendus la reconnaissance. On y vénère une statue en pierre assez grossièrement taillée, mais chère aux fidèles, qui l'estiment miraculeuse, parce que, dit-on, elle fut trouvée par des bergers au milieu des broussailles. On raconte de nombreux miracles obtenus à ses pieds ; ce qui est au moins certain, c'est que, de tout temps, les peuples se sont pressés autour d'elle, pour lui demander des grâces ; qu'en 1726, le marquis de Rousset y fonda une messe quotidienne, et qu'aujourd'hui encore les pèlerins y affluent le 15 août et le 8 septembre : on les voit gravir la montagne dès la veille ; et ils passent la nuit dans la chapelle, occupés à prier ou à chanter des cantiques. Le matin, les messes se succèdent sans interruption jusqu'à midi, et les communions à peu près de même.

Le canton de Pierrelatte possède, comme le précédent, deux sanctuaires de la Vierge. Le premier est, à Donzère, Notre-Dame de Pitié, autrement dite Notre-Dame de Combe-Longe, bâtie sur les bords du Rhône, dès la plus haute antiquité, par une colonie de Religieux. Détruite par les Sarrasins peu après sa fondation, ainsi que le monastère qui y était adjoint, elle fut rétablie, en 803, par l'abbé Norfidius, aidé des libéralités de Louis, roi d'Aquitaine. Unie à l'église de Viviers, en 850, par l'empereur Lothaire, en 877 par Charles le Chauve, elle passa à l'abbaye de Tournus en 888, et revint à l'église de Viviers en 1374. Malgré toutes ces vicissitudes, le culte de Marie se conserva toujours à Notre-Dame de Donzère. Lorsqu'au seizième siècle les huguenots l'eurent renversée de fond en comble, on éleva près de là un modeste oratoire pour en perpétuer le souvenir. Quoique ce ne soit point un lieu de pèlerinage, tout le pays l'a en grande vénération, et y vient

souvent prier. La Vierge, de son côté, récompense cette confiance par de nombreuses faveurs.

Toutefois, Notre-Dame de Grâce à Pierrelatte est plus célèbre encore. Elle fut construite, en 1642, par Paul Gros. Peu après, ce généreux fondateur fit le voyage de Constantinople; et, lorsqu'il s'en revenait, il fut assailli, le 25 mai 1645, par une furieuse tempête, qui ne lui laissait aucun espoir d'échapper à la mort. Dans cette extrémité, il descendit au fond de cale du vaisseau, se mit à genoux et fit vœu de visiter à pied avec sa femme et ses enfants la petite chapelle qu'il avait fait bâtir à Pierrelatte trois ans auparavant. Aussitôt la tempête cessa; il acheva heureusement son voyage (1); et non content d'accomplir son vœu, il agrandit et décora le sanctuaire tel qu'il est aujourd'hui, et en confia la garde à un Religieux de Saint-François. Sans être un lieu de pèlerinage, cette chapelle fut toujours en grande vénération dans le pays. Vendue en 93 comme bien national, puis rachetée par une famille chrétienne, qui la restaura et l'embellit, elle n'eut pas plutôt été rendue au culte, que les habitants de Pierrelatte, ainsi que des contrées voisines, s'empressèrent d'y venir épancher leur cœur, et réclamer les secours du ciel dans leurs besoins.

Le canton de Saint-Paul-Trois-Châteaux doit sa célébrité à l'église de son chef-lieu, ancienne cathédrale où le culte de la Mère de Dieu fut toujours en grand honneur. Dès l'an 508, nous voyons Florent, son évêque, prendre part à la dédicace de Notre-Dame d'Arles par saint Césaire, et en 529, Héraclius, un de ses successeurs, assister à la dédicace de Notre-Dame d'Orange. Si, sous Charlemagne, on reconstruit la cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux,

(1) Ce fait se lit encore dans l'inscription conservée sur les murs de la chapelle, ainsi que dans le certificat de l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

on la dédie à Notre-Dame de l'Assomption, et l'on en fait un des plus beaux monuments religieux de la contrée : c'est la maison d'honneur de la Mère de Dieu; les rois la comblent de leurs faveurs, les fidèles lui apportent de riches offrandes et y font brûler deux lampes nuit et jour; en 1325, les trois frères Jean, Pons et Artaud Gilles y fondent une riche chapelle de la Vierge, qui n'a été démolie que de nos jours, au grand regret de tous les habitants; en 1348, l'évêque Hugues Aymeric en décore le maître-autel d'une table d'argent massif, et représente, sur les gradins plaqués en argent, tous les mystères de la vie de la sainte Vierge, consacrant à ce merveilleux travail cent vingt marcs d'argent, sa vaisselle et toute son argenterie, heureux, dit-il, de renoncer à tous les droits qu'il y avait pour les transmettre à la sainte Vierge. En 1460, l'évêque Étienne Genevès fonde la chapelle de Notre-Dame l'Épiscopale, œuvre vraiment artistique et remarquablement belle : il lui donne ses ornements, ses vases sacrés, avec cinq cents florins pour qu'on y offre tous les jours après sa mort le saint sacrifice; et c'est là qu'il veut être inhumé. En 1508, Guillaume Adhémar fonde encore deux autres chapelles de Marie; et quarante-cinq ans après, un autre membre de la même famille, François Adhémar, donne à la cathédrale un tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à l'abbaye d'Aiguebelle un tableau de l'Assomption, et à une chapelle rurale, près de Valreas, un troisième tableau de la Vierge. En 1654, Jacques Adhémar institue, à la cathédrale de Saint-Paul, la confrérie de l'Immaculée Conception, et lui fait des présents considérables; tant l'illustre famille des Adhémar, qui donna à Saint-Paul plusieurs évêques, avait à cœur le culte de la Mère de Dieu. Enfin, digne de tels prédécesseurs, Claude Ruffier fonde, pour tous les samedis, une messe de *Beata* dans sa cathédrale.

En dehors des murs de Saint-Paul, Marie avait, depuis une époque très-reculée, une autre chapelle dite Notre-Dame, qui servit, durant tout le moyen âge, à la réception solennelle des évêques nouvellement élus. Le peuple et le clergé les y attendaient en chantant les louanges de la Mère de Dieu; et, à son entrée dans le sanctuaire, le nouvel élu entonnait l'*Ave, maris stella,* comme pour témoigner de son empressement à saluer la patronne de sa ville épiscopale. Ruinée par les calvinistes en 1562, cette église fut relevée en 1644, et confiée aux Dominicains, en 1658, par Claude Ruffier, le fervent zélateur du culte de la sainte Vierge. Ces Religieux s'étant construit un monastère à côté de la chapelle, lui eurent bientôt rendu son ancienne splendeur : ils la décorèrent richement, y établirent la confrérie du Rosaire, et convoquèrent les peuples à venir y honorer Notre-Dame de Pitié, titre sous lequel ils firent consacrer la nouvelle église. Les peuples répondirent à cet appel, et les pèlerins affluèrent. Cette dévotion se soutint jusqu'en 93; et depuis le retour de l'ordre, elle a repris son cours sous l'influence des Pères Maristes, gardiens de ce saint lieu.

Dans le même canton, on vénère encore Notre-Dame de la Tour à Clansayes. Cette dévotion commença, en 1858, par l'érection d'une statue colossale de la Mère de Dieu, au point culminant d'une antique forteresse, assise sur un roc élevé, et un des plus beaux monuments qu'aient laissés dans la contrée les âges anciens. Cette statue, ouvrage d'un Trappiste d'Aiguebelle, a six mètres de hauteur et domine du haut de son piédestal, qui en a vingt, une plaine dont l'étendue se prolonge jusqu'aux montagnes de l'Ardèche et du Gard. Après avoir élevé si haut dans les airs l'image de Marie, on lui disposa dans l'intérieur de la tour un sanctuaire admirablement décoré, éclairé par de jolis vitraux qui remplissent les meurtrières, orné de six ta-

bleaux et protégé, à la base des murs, par une élégante boiserie. Là, la Vierge, sur un autel antique, porte suspendu à son cou un cœur en argent, où sont inscrits les noms des bienfaiteurs de la chapelle; et, au-dessus de sa tête, se déroule une inscription portant en lettres d'or ces mots : *Notre-Dame de la Tour*. La messe s'y célèbre de temps en temps, surtout en mai et aux fêtes de la Vierge. Enfin, sur le sommet de la tour et aux pieds de la statue est établi un phare qui projette au loin une lumière éclatante : on l'allume le soir des fêtes de la Vierge, et toutes les fois qu'on a quelque grâce insigne à lui demander.

Le canton de Marsanne possède Notre-Dame de l'Assomption à Savasse, dont l'origine remonte au douzième siècle; et, à quelque distance de là, sur le mont Gruon, Notre-Dame de Pitié, autrefois célèbre et d'une importance considérable, à en juger par la grandeur des bâtiments claustraux contigus à l'église, par la richesse de l'ornementation, par la présence d'un cimetière voisin, et l'affluence des populations qui y venaient invoquer la Mère de Dieu, surtout le 8 septembre. Ruinée au seizième siècle par les huguenots, cette église fut reconstruite par les habitants de Savasse, dans l'état où nous la voyons. Sans doute ce n'est plus le beau monument d'autrefois; mais les pieux chrétiens n'y viennent pas avec moins d'empressement prier Marie, surtout le 8 septembre; et la Vierge ne s'y montre pas moins la dispensatrice des grâces.

Toutefois ce sanctuaire n'approche pas de Notre-Dame de Fresnau, chapelle d'une haute antiquité, que Clément IX enrichit d'une indulgence plénière à gagner une fois l'an; elle renfermait autrefois de nombreux *ex-voto*, parmi lesquels se remarquait la peinture monumentale d'un navire battu par la tempête; hommage de reconnaissance d'un

capitaine de vaisseau qui n'avait échappé au naufrage qu'en priant Marie. Dégradée par la Révolution, mais cependant laissée debout, Notre-Dame de Fresnau n'était plus visitée que d'un petit nombre de pèlerins, lorsqu'en 1854 un jeune officier de Marsanne la restaura, et obtint de Pie IX l'indulgence de la Portioncule, avec une couronne d'or enrichie de pierreries destinée à être placée sur la tête de la statue. La cérémonie de ce couronnement faite par quatre prélats, en présence de cinq cent soixante prêtres et de vingt mille personnes au moins, le 8 septembre, le jour même où se livrait l'assaut à la tour à jamais célèbre de Malakoff, produisit dans les esprits une impression indicible, surtout lorsqu'on entendit un des prélats présents, l'évêque de Montpellier, s'écrier en faisant allusion à nos soldats qui assiégeaient alors Malakoff : « Je les vois monter à l'assaut de cette forteresse redoutable, j'entends leurs cris de triomphe, et Marie entoure de son manteau ses enfants bien-aimés. » Et en effet, à ce moment-là même, jour pour jour, heure pour heure, l'armée française s'élançait à Malakoff, et y plantait son drapeau victorieux. Une si belle journée devait se conserver dans la mémoire des peuples. Aussi l'évêque de Valence ordonna d'en célébrer à perpétuité l'anniversaire, et d'y préparer les fidèles par une retraite de huit jours, commençant le 1er septembre et finissant le 8, fête de la Nativité. Depuis ce moment, Notre-Dame de Fresnau ne cessa d'être entourée de gloire. La retraite prescrite par l'évêque se fait avec autant de fruit que de zèle, le matin avec messe et instruction à la chapelle, le soir avec bénédiction du Saint-Sacrement et sermon à l'église paroissiale, et le 8 septembre, procession solennelle au sanctuaire pour clôture de la neuvaine. Une indulgence plénière a été attachée par Pie IX à la visite de la chapelle, une fois le mois, le samedi, pourvu qu'on y entende la messe et

qu'on y communie. Une parcelle de la couronne d'épines y a été donnée par monseigneur Sibour, archevêque de Paris, et un fragment du voile de la sainte Vierge par le curé de la paroisse. Une confrérie y a été fondée par l'évêque de Valence, et le Saint-Siége a enrichi cette pieuse association d'une indulgence plénière pour le 1er mai, le 15 août, le 8 septembre, le jour qu'on y est reçu et à l'article de la mort. Enfin une vaste et magnifique chapelle, dont tous les connaisseurs admirent l'élégance et les belles proportions, a été substituée à l'humble sanctuaire d'autrefois.

Si de là nous passons au canton de Montélimart, nous n'y trouvons pas moins de trois sanctuaires de Marie. Le premier est, à la Touche, Notre-Dame de Maltaise, ainsi appelée du coteau de Maltaise, où les chevaliers de Malte l'avaient bâtie au seizième siècle, en y établissant leur commanderie, dont il ne reste plus que le portail surmonté d'une croix de Malte. Les huguenots, en 1581, ruinèrent la chapelle; et les décombres demeuraient jonchés par terre, lorsque Georges de Lattier, seigneur de la Touche, assailli en mer par une tempête où il allait périr, fit vœu, s'il en échappait, de reconstruire la chapelle de Maltaise. Aussitôt le vent tombe, la mer se calme, il arrive à terre; et de retour à la Touche, fidèle à sa promesse, il fait reconstruire le sanctuaire de Notre-Dame. On raconte dans le pays que les matériaux une fois transportés, le sanctuaire se trouva bâti, dans la nuit même, par la main des anges. Quoi qu'il en soit, il est certain que beaucoup de miracles se sont opérés en ce lieu; et les nombreux *ex-voto* qui tapissent ses vieilles murailles sont là pour l'attester. Il n'est pas moins certain que les fidèles s'y portaient en grand nombre de toutes les contrées voisines, surtout de la Bâtie-Rolland, dont les habitants affirment avoir été délivrés, il y a cent cinquante ans, par

Notre-Dame de Maltaise, d'un fléau qui décimait la population. Aujourd'hui, quoique le 8 septembre y voie accourir encore au moins trois mille pèlerins, il est malheureusement trop vrai que l'affluence n'est plus la même qu'autrefois.

Notre-Dame de Montchamp, sur la paroisse de Rac, s'est mieux soutenue. C'est tout à la fois un des sanctuaires les plus heureusement situés, au sommet d'un coteau qui domine la vallée du Rhône, et un des plus fréquentés du diocèse. Les populations des bords du Rhône s'y rendent en foule ; elles y viennent par groupes nombreux ou espèces de caravanes, surtout durant le mois de septembre, malgré les difficultés de l'ascension, par un sentier difficile, long et pénible ; et l'on y compte souvent de quatre à cinq mille pèlerins. Notre-Dame de Montchamp a eu la gloire d'être couronnée le 9 septembre 1858, en présence de plus de quarante prêtres, et de près de quinze mille fidèles.

Aux portes de Montélimart, se trouve encore une autre chapelle de la Vierge, le gracieux sanctuaire de Notre-Dame de la Rose ; c'est le pèlerinage de prédilection des habitants de Montélimart, ils l'aiment avec cette ardeur de foi et de confiance qui caractérise les populations du Midi. Dans les jours de danger, dans la détresse, dans le malheur, c'est là leur ressource. Une épidémie, un fléau quelconque menace-t-il la cité, on se rend en procession et bannières déployées à Notre-Dame de la Rose, en chantant les louanges de Marie. La chapelle se remplit, et quand il n'y a plus de places, on prie agenouillé dans la poussière ou la boue du chemin. Dans les mois d'août et de septembre, on décore la chapelle le mieux possible ; le luminaire y est splendide, les cérémonies pompeuses ; alors viennent les pèlerins de l'Ardèche et des contrées voisines qui se pressent autour du béni sanctuaire ; dès

l'aube du jour, les messes commencent et se succèdent en grand nombre, la chapelle retentit de chants pieux et animés; et, après avoir prié le matin, on vient encore prier le soir, et la bénédiction du Saint-Sacrement couronne la journée.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS RÉUNIS DE DIE ET DE NYONS.

L'église de Die, illustre par son antiquité, qui remonte jusqu'aux temps apostoliques, par ses évêques, dont plusieurs sont inscrits au catalogue des saints, et dont un, saint Nicaise, fut le seul pontife des Gaules qui assista au concile de Nicée en 325, est encore plus remarquable par la dévotion qu'elle professa toujours pour la sainte Vierge. Sa cathédrale fut dédiée à Marie dès l'origine, et porte dans les plus anciens titres le nom de Notre-Dame; son clergé, distingué par ses vertus, l'était plus encore par son dévouement à la sainte Vierge. Il donna, en 839, un évêque à Saint-Paul-Trois-Châteaux; et la raison qui motiva cette élection fut que le prélat avait été élevé dans l'amour de la sainte Vierge, n'ayant jamais quitté depuis son enfance Notre-Dame de Die; tant les successeurs de saint Nicaise avaient développé dans leur église le culte de la Mère de Dieu avec ses beautés, ses charmes, ses solennités, ses éclatantes manifestations! L'Assomption, fête patronale de la ville et du diocèse, s'y célébrait avec une ferveur et un enthousiasme extraordinaires; dès la veille on jonchait de fleurs et de plantes odoriférantes le sol de la cathédrale; le lendemain matin, il y avait exposition du Saint-Sacrement sur l'autel majeur de Notre-Dame; après la messe pontificale, procession solennelle; après complies, seconde procession non moins solennelle, au milieu d'un concours immense. En ces processions, le plus digne du clergé portait la bannière de la Vierge, comme le plus digne du chapitre officiait à toutes les fêtes de Notre-Dame, savoir:

à la Nativité, la Présentation, la Conception, la Purification, l'Annonciation et la Visitation. Les annales de l'Église de Die mentionnent ces fêtes, ainsi que la coutume, qu'adopta de bonne heure cette sainte Église, de sonner l'*angelus* trois fois le jour. Pour affermir et propager le dévouement du diocèse à la sainte Vierge, les évêques de Die, investis, au douzième siècle, par les empereurs, du droit de battre monnaie, placèrent l'image de Marie sur toutes les pièces de cuivre et d'argent qu'ils firent frapper. Il existe encore de nos jours quelques-unes de ces monnaies épiscopales; celles de 1178 portent la tête couronnée de la Vierge avec ces mots : *Ave, gratia plena;* et, sur celles de 1379 la Vierge tient une fleur d'une main, l'Enfant Jésus de l'autre, avec l'exergue : *Ave, gratia plena, dominus tecum.*

La cathédrale de Die, bel édifice roman dont il n'existe plus que le porche, contenait de riches sculptures représentant les principaux traits de la vie de la sainte Vierge, comme le prouvent les rares débris qui en restent; elle fut ruinée, en 1562, par les huguenots, et leur chef en employa les matériaux à construire un château fort dans le village d'Aix, là même où, trois siècles auparavant, les seigneurs Isoard avaient érigé une chapelle de la sainte Vierge; tandis que, de son côté, le 4 décembre 1334, le chevalier Pierre Isoard, seigneur d'Aix, digne de ses ancêtres, qui déjà avait légué à perpétuité aux Dominicains de Die cent livres pour chaque fête de Notre-Dame, fondait une autre chapelle de la Vierge, dans l'église Saint-Marcel de la même ville.

Encore aujourd'hui, animés du même esprit que leurs aïeux, les habitants de Die ont, en 1857, converti l'antique tour de Pugnon en une gracieuse chapelle de la Vierge, sous le nom de Notre-Dame d'Espérance; et, en 1860, ils l'ont surmontée d'une statue de trois mètres de

hauteur, sur un magnifique piédestal, que supportent des arceaux gothiques à quatre-vingts pieds dans les airs. On dirait la Vierge debout sur un nuage d'azur, tendant les bras vers la cité. Les pieux fidèles se rendent en foule à ce nouveau sanctuaire, et y vont invoquer Notre-Dame d'Espérance.

Tout l'arrondissement se ressent de l'esprit qui règne au chef-lieu. Le canton de la Motte-Chalançon nous offre Notre-Dame des Anges, chapelle gracieusement assise sur un roc taillé à pic, à deux cents mètres du village de Rotier, et ornée d'une belle statue de la Vierge en albâtre. Elle a toujours été, depuis sa fondation, un lieu de pèlerinage; encore aujourd'hui, le 8 septembre, toutes les populations du voisinage y accourent, et durant le cours de l'année, on y offre souvent le saint sacrifice pour les pèlerins. Les habitants du pays racontent de cette chapelle des choses merveilleuses : ils disent d'abord qu'à diverses époques beaucoup de miracles s'y sont opérés, et ils en donnent pour preuve les *ex-voto* qui en tapissaient autrefois les murailles; ils affirment de plus qu'on n'en fermait la porte à clef ni jour ni nuit, et que si on la fermait le soir, cette porte se trouvait le matin jetée au loin sur le coteau voisin, parce que Notre-Dame des Anges voulait être accessible à toute heure. Aux murs est appendu un tableau portant la date de 1230, et représentant le seigneur du village avec la Vierge qui lui apparaît. Ce seigneur, dans un accès de chagrin, allait se précipiter du haut du rocher, lorsque la Vierge lui apparut entourée d'anges, et lui fit comprendre le crime qu'il allait commettre. Aussitôt il tombe à genoux aux pieds de Marie, lui demande pardon, lui promet d'ériger en ce lieu même un sanctuaire en témoignage de sa gratitude; et de là, disent les habitants, l'origine de l'église.

Enfin le canton de Lus-la-Croix-Haute possède Notre-

Dame de la Visitation à la Jarjatte, pays perdu au milieu des montagnes, séparé de l'église paroissiale par une distance de six kilomètres. En 1720, la population éparse dans ce désert, d'où elle ne pouvait sortir qu'en traversant des torrents fougueux ou une épaisse couche de neige, se bâtit un oratoire qu'elle plaça sous le vocable de la Visitation, parce que le 2 juillet est l'époque où les habitants qui sont allés chercher du travail sous un climat plus doux, loin de ces montagnes où l'hiver sévit pendant plus de six mois, reviennent au hameau, se visitent les uns les autres et se réunissent surtout dans la sainte chapelle pour prier en commun. Grâce à la protection de Marie, on trouve dans ces montagnes les mœurs patriarcales; là, point de blasphèmes, point de profanation du dimanche, point de cabarets, point de luxe, point de désordre; là, règne l'habitude de la prière en commun, soit dans la chapelle, soit sous le toit paternel. Deux fois par mois, on leur dit la messe dans leur chapelle bien-aimée, et ils y assistent avec bonheur.

L'arrondissement de Nyons a aussi ses monuments en l'honneur de la sainte Vierge : il en compte jusqu'à six. Le premier est celui de Chauzein, sous le vocable de l'Annonciation, autrement dit Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, où les fidèles se portaient en foule à Pâques, aux Rogations, et toutes les fois que quelque fléau les frappait. Ce sanctuaire, d'une haute antiquité, comme l'annonçait son mode d'architecture, fut saccagé par les calvinistes en 1561, réparé en 1570, puis détruit par un incendie qui n'épargna que le chœur. La famille Duclaux le fit réparer dans l'état où on le voit aujourd'hui. Le second est Notre-Dame de l'Ermitage ou de la Réparat, située à la crête d'une colline, et bâtie, disent les uns, par un solitaire miraculeusement délivré des mains d'un malfaiteur; par une famille, disent les autres, dont la sainte Vierge avait guéri l'enfant

désespéré. C'est pour les habitants de Nyons un lieu cher à leur piété. A chaque fête de la Vierge, ils s'y réunissent en foule. La veille de l'Assomption surtout, ils vont à la montagne, ceux-ci en récitant le chapelet, ceux-là en chantant des cantiques, et la plupart pieds nus. La foule encombre le chemin, des groupes nombreux s'y dirigent même pendant la nuit, avant le lever de l'aurore, et, arrivés devant l'image de Notre-Dame, ils y prient à genoux de tout leur cœur : on dirait d'une famille rangée autour d'une mère; c'est le culte de Marie en ce qu'il a de plus aimable.

Dans le même canton se trouve, à Arpavon, au sommet d'une montagne, Notre-Dame de Consolation, très-fréquentée par les populations voisines, surtout dans les temps de calamités. Entre les *ex-voto* qui attestent que Marie a souvent exaucé les prières faites dans ce sanctuaire, on remarque celui qu'y fit placer, en 1720, la noble famille Raynard-Lespinasse d'Avignon, en reconnaissance de la santé rendue à un enfant que la peste allait faire mourir. Les descendants de cet enfant du miracle, après avoir doté ce sanctuaire d'un riche ornement, viennent encore de lui donner une cloche et un beau tableau. Quant à l'origine de la chapelle, on l'attribue : 1° à l'instinct d'un troupeau qui, quittant la prairie, allait toujours paître sur le sommet de la montagne; 2° au déplacement des matériaux qu'on essayait en vain d'élever au pied de la montagne; ils se déplaçaient pendant la nuit; 3° au jaillissement subit d'une source qui fournit l'eau nécessaire pour la construction sur ce point élevé, et où les pèlerins se désaltèrent encore aujourd'hui.

Non loin de là, est Notre-Dame de Beaulieu, à Mirabel, bâtie en belles pierres de taille, et ornée de riches sculptures, par les soins de Landonne, fille du baron de Montauban, pour nourrir sa piété dans ce lieu éloigné de

l'église, où elle aimait à résider. Son père y ayant été inhumé en 1276, le service de cet oratoire fut confié à deux prêtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui y offraient chaque jour le saint sacrifice pour le défunt. Dès lors, les populations voisines prirent ce sanctuaire en affection, et s'y rendaient processionnellement à Pâques, aux Rogations, le jour de l'Assomption, individuellement ou en corps, et toutes les fois que quelque calamité désolait les campagnes ou apportait le deuil, la misère et la souffrance dans les familles. De nombreux *ex-voto,* appendus aux murs, attestaient le résultat heureux de tant de prières. Aussi de tous côtés arrivaient des pèlerins, et le récit des merveilles dont ils étaient témoins allait porter au loin la gloire de Notre-Dame de Beaulieu. Détruit par les guerres de la réforme, ce sanctuaire fut reconstruit dans l'état où nous le voyons aujourd'hui, modeste, sans luxe, bien différent de ce qu'il était autrefois; la pauvreté des habitants n'a pu mieux faire; mais on n'y vient pas moins, surtout aux jours de grandes solennités.

Enfin le canton du Buis possède à Mollans jusqu'à cinq sanctuaires de Marie, savoir : Notre-Dame des Lumières, Notre-Dame la Blanche, Notre-Dame de la Compassion, Notre-Dame des Anges et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Nous n'avons de renseignements que sur ces deux derniers. Notre-Dame des Anges, située sur un roc élevé, nu et sauvage, est encore aujourd'hui le rendez-vous de nombreux pèlerins, surtout le 2 août, jour de la fête de la Portioncule, dont l'indulgence lui fut autrefois accordée par le Saint-Siége. On raconte que, dans l'origine, il y avait d'espace en espace, sur le flanc de la montagne, treize oratoires surmontés d'une croix, avec un tableau encadré dans une niche, représentant les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge; que les habitants de Mollans parcouraient souvent cette

voie en répétant le Rosaire à chaque halte; qu'une image de la Vierge, qui avait été placée au sommet du roc où conduisaient ces oratoires, en ayant plusieurs fois disparu, on regarda ce phénomène comme un signe que la Vierge voulait qu'on y élevât une chapelle. On l'y éleva, en effet; et l'affluence des pèlerins y fut si considérable, qu'on l'agrandit en 1680. Bientôt couvert d'*ex-voto* et de riches dons, qui tous accusaient des grâces obtenues, l'intérieur du sanctuaire formait comme un livre où se lisaient les bienfaits de Marie et la reconnaissance des peuples.

Notre-Dame des Sept-Douleurs est un oratoire humble et pauvre, mais cher à la piété des fidèles qui vont y prier tous les jours avec ferveur. Dans le principe, c'était une chapelle connue sous le nom de *Candide.* Les huguenots l'ayant ruinée en 1582, le seigneur de Mollans en employa les matériaux à se construire une maison de campagne, en promettant de rétablir au plus tôt la chapelle de la sainte Vierge. Il mourut sans en rien faire; et, dix-huit ans après, il apparut plusieurs fois à sa famille, la conjurant de faire relever la chapelle, et assurant qu'il souffrait en purgatoire jusqu'à ce que sa promesse eût été mise à exécution. Comme on n'en faisait rien, il apparut de nouveau, annonçant que le feu du ciel réduirait en cendres la maison qu'il avait fait bâtir, et qu'une mort extraordinaire frapperait tous les bestiaux de la métairie voisine. L'une et l'autre annonce s'étant réalisées, on se hâta de bâtir la chapelle, qu'on dédia à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Telle est l'origine que la légende populaire donne à cette chapelle. Quoi qu'il en soit, il est un fait certain, c'est que cette chapelle est en grande vénération dans tout le pays.

DIOCÈSE DE VIVIERS [1].

Si les montagnes pauvres et reculées du Vivarais ne renferment pas de sanctuaires de premier ordre dédiés à la Mère de Dieu, ni de lieux de pèlerinage qui étendent au loin leur célébrité, Marie n'y est pas moins l'objet d'un culte tendre et filial ; et l'on peut dire que l'église de Viviers n'a été, sous ce rapport, ni devancée ni surpassée par aucune autre. La dévotion à Marie y fut apportée avec le christianisme par son premier apôtre, saint Andéol, sous-diacre de l'église de Smyrne, et disciple de saint Polycarpe, qui avait été lui-même disciple de saint Jean. La première église bâtie à *Alba-Augusta*, cité principale du pays, et presque toute païenne encore, fut dédiée sous le vocable de la Mère de Dieu ; et l'évêque saint Janvier, que la tradition regarde comme le fondateur de ce siége antique, lui consacra tout son diocèse. Elle en fut l'unique patronne jusqu'à la translation du siége épiscopal à Viviers, après la chute d'Alba-Augusta. Alors elle partagea, avec saint Vincent martyr, le patronage de la cathédrale, mais ne perdit rien, par ce partage, de l'affection que lui portaient les habitants. De l'église mère, l'amour de cette glorieuse patronne se répandit sur toutes les églises et populations du diocèse, comme la séve vivifiante se répand du tronc de l'arbre dans les branches, et va s'épanouissant jusqu'aux

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse au zèle et au talent remarquable de M. l'abbé Rouchier, chanoine titulaire de Viviers.

extrémités des plus petits rameaux. De là tant de monuments à la gloire de Marie sur toute la face du diocèse; de là tant d'abbayes et de monastères sous son vocable; de là tant de congrégations religieuses, que chaque siècle vit éclore du sol du Vivarais, sous l'inspiration de l'amour de la sainte Vierge; de là tous ces lieux de pèlerinage érigés à sa gloire; plus de soixante-dix paroisses qui l'ont choisie pour patronne, et ces innombrables oratoires élevés à son honneur sur les chemins, au milieu des champs, dans les bois, sur le flanc des coteaux ou le sommet des monts, sous mille appellations diverses, telles que Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame de Bonne-Rencontre, Notre-Dame de Bon-Conseil, Notre-Dame la Belle, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame de Tout-Pouvoir, Notre-Dame des Anges, et autres dénominations semblables. De là enfin, ces innombrables statues dans des niches pratiquées au coin des rues, sur la porte des maisons, à l'entrée des villes, des bourgs, des châteaux forts, comme des sentinelles vigilantes pour déjouer les projets de l'ennemi ou écarter les fléaux. Malheureusement les ravages exercés par les protestants pendant plus de cinquante ans firent disparaître la plupart de ces monuments de la piété des anciens âges. Mais le sentiment de piété envers Marie est toujours demeuré vivant au fond des cœurs; témoin, à l'époque de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, les joyeuses acclamations dont retentirent les échos des vallées les plus reculées, les illuminations spontanées qui couronnèrent les sommets des montagnes, et l'allégresse générale qui révéla au ciel et à la terre que dans Marie tout le Vivarais aimait une mère dont le triomphe remplissait tous les cœurs de bonheur. Nous le verrons mieux encore, en parcourant les trois arrondissements de Privas, Tournon et l'Argentière, dont se compose le diocèse.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE PRIVAS.

Quoique la ville de Viviers ne soit dans l'ordre civil qu'un chef-lieu de canton, elle est dans l'ordre spirituel le centre de la religion, comme ville épiscopale, et l'on peut ajouter, le centre et le modèle de la dévotion à la sainte Vierge. Les siècles passés en eurent pour preuve Notre-Dame des Anges, la cathédrale, Notre-Dame de *Pretiosa* et Notre-Dame du Rhône ; quatre monuments qui disent à eux seuls combien aimaient Marie ceux qui les ont bâtis. Notre-Dame des Anges, chapelle du rond-point de la cathédrale, derrière le sanctuaire, est l'œuvre des chanoines, et surtout de celui d'entre eux qui avait la dignité de sacristain et qu'on appelait *le dévot de Marie*. Ces dignes serviteurs de la Mère de Dieu, jaloux de témoigner leur reconnaissance à la sainte Vierge, qui les avait préservés de la peste, lorsque le fléau enlevait autour d'eux tant de victimes, comme nous le dirons plus bas, lui élevèrent à leurs frais cette chapelle, dans le style ogival du quatorzième siècle, en l'accompagnant d'une fondation de deux chapelains, pour que, tous les jours, on y offrît le saint sacrifice en son honneur. La place qu'elle occupe était autrefois le fond de l'abside qui se prolongeait derrière le sanctuaire. L'évêque Claude de Tournon substitua à cette abside romane le chœur gothique qu'on admire encore aujourd'hui ; mais nonobstant ce changement, Notre-Dame des Anges n'en demeura pas moins ce qu'elle est encore de nos jours, un sanctuaire de piété et de recueillement où tous aiment à venir prier. A l'entrée de

cette chapelle, sont deux groupes de colonnettes surmontées d'une petite niche, dont le socle repose sur une de ces figures accroupies et grimaçantes, qui symbolisent le génie du mal. Dans une de ces niches, était l'archange Gabriel saluant Marie, dans l'autre saint Michel terrassant le dragon, et au fond resplendissait un beau vitrail représentant la Vierge aux anges, avec deux niches jumelles accolées l'une à l'autre, destinées l'une à la Mère de Dieu, l'autre à saint Vincent; et tout autour, vingt statues de saints dans des niches séparées formaient cortége à la reine des cieux. La Révolution a fait disparaître tous ces beaux monuments de la piété des anciens âges; dans les restaurations qui ont suivi le retour de l'ordre, on a muré la fenêtre du fond, en ménageant dans l'embrasure une niche où est placée une statue de la Vierge en marbre, sans aucun attribut en harmonie avec le vocable de la chapelle.

La cathédrale tout entière ne respirait que l'amour de la sainte Vierge. Elle en vénérait, depuis la plus haute antiquité, plusieurs reliques, telles que des parcelles de son voile, de sa robe, de ses cheveux, de son tombeau, et même quelques gouttes de son lait toujours blanches et parfaitement fluides, renfermées dans une fiole. A l'époque de l'invasion des Sarrasins, on cacha ces reliques dans les murs du chevet. Vers l'an 1100, l'évêque Léodéguaire, légat du Saint-Siége, voulant reconstruire la cathédrale en ruine, les y retrouva; et après en avoir constaté l'authenticité et dressé le catalogue, il institua la fête de l'Invention des saintes reliques de l'Église de Viviers. Ces reliques furent toujours en grande vénération jusqu'en 1564, où les fougueux disciples de Luther, venus pour dévaster la cathédrale, les brûlèrent, et en jetèrent les cendres au vent, après avoir pillé les précieux reliquaires qui les renfermaient.

Dans cette cathédrale, évêque, clergé et fidèles, tous rivalisaient de zèle pour le culte de la Mère de Dieu. Chaque jour, de temps immémorial, le chapitre ajoutait à l'office canonial l'office particulier de la Vierge, que le chœur chantait ou psalmodiait selon le rite de la fête ; et il continua cette pieuse coutume jusqu'à la révolution de 93. Chaque samedi était solennisé presque à l'égal des fêtes, jusqu'à ce qu'en 1233 le chapitre statua que dorénavant tous les samedis, sauf le temps de l'Avent et du Carême, on célébrerait l'office au grand chœur, *in majori choro* (1). Les fêtes de la Vierge étaient spécialement chères à l'Église de Viviers, et entre autres, la fête de l'Immaculée Conception, qui s'y célébrait, de temps immémorial, avec un épanouissement de piété tout particulier. Les hymnes, les leçons, les répons, tout l'office liturgique de ce jour, à dater du douzième siècle, contient l'expression aussi claire que naïve, aussi joyeuse que pittoresque de la foi au privilége de Marie, érigé aujourd'hui en dogme (2), et à la fin de la messe solennelle de la Conception, le diacre chantait : *Festum est hodie Conceptionis Mariæ : Noël! Noël! Noël! Noël!* Le peuple, chantant aussi, répondait : *Deo dicamus gratias, Noël! Noël! Noël! Noël!* le diacre ajoutait : *Missa dicta, recedite, Noël! Noël! Noël! Noël!* et le peuple reprenait : *In Jesu Christi nomine, Noël! Noël! Noël! Noël* (3).

Toutefois l'Église de Viviers ne s'en tint pas là : dans l'ardeur de son zèle, pour célébrer dignement le privilége de Marie, et dans la conviction que les formules liturgi-

---

(1) Libr. magist. chori., mss. du quatorzième siècle.

(2) Breviarium sanctæ et insignis Ecclesiæ Vivariensis, mss. — Missale completum ad usum Ecclesiæ Vivariensis, et ob Dei gloriam honoremque ejus Matris *illibatæ* Virginis Mariæ diligenter emendatum. Mss. du grand séminaire de Viviers.

(3) Ex lib. magist. chori, mss.

ques de l'Église, mère et maîtresse, étaient l'expression la plus pure, la plus fidèle des vraies croyances, elle députa, en 1333, vers le pape Jean XXII, alors à Avignon, le grand chantre et le sacristain de la cathédrale, pour demander au Souverain Pontife la messe et l'office qui se chantaient le jour de la Conception dans les basiliques de Rome (1), et depuis lors, cette messe et cet office ont été seuls en usage dans l'Église de Viviers. De là la croyance à l'Immaculée Conception, aussi commune parmi les fidèles que dans le clergé; de telle sorte qu'un noble et pieux seigneur, Louis Bermond d'Anduze, ayant fondé à Chomérac un couvent de Carmes, le dédia à la Vierge immaculée, *in beatæ Virginis semper in conceptione illibatæ honorem,* porte l'acte de fondation (2). C'était à Marie immaculée qu'on avait recours dans toutes les détresses de la vie et dans toutes les calamités publiques. Lorsque, en 1348, la peste noire sévit dans le Vivarais, et emporta, à Viviers même, plus d'un dixième de la population, tous les regards se tournèrent vers Marie; l'évêque implora sa compassion pour de si grands malheurs; les consuls lui consacrèrent la ville; le chapitre s'engagea solennellement à chanter tous les jours en chœur, après complies, une antienne en son honneur; et dès que ce vœu eut été formé, la peste diminua d'intensité, pour cesser bientôt entièrement. Ce fut en souvenir de ce bienfait qu'on composa, à la louange de la Mère de Dieu, des cantiques pieux qu'on chantait à la sainte Vierge. En voici quelques extraits :

Ave, stella matutina,
Peccatorum medicina,
Mundi princeps et regina,
Virgo sola digna Dei,

Salut, astre du matin, remède des pécheurs, princesse et reine du monde, Vierge seule digne de Dieu, couvrez-nous du bouclier

(1) Ex lib. magist. chori, mss.
(2) Archives du château de Satilien.

Contra tela inimici Clypeum pone salutis.	du salut contre les traits de l'ennemi.
. . . .	. . . .
Tu nos in hoc carcere Solare, propitia, Dei plena gratia, Sponsa Dei electa, Esto nobis via recta Ad æterna gaudia, Ubi pax et gloria.	Dans notre captivité, consolez-nous, ô miséricordieuse Mère, pleine de la grâce de Dieu, épouse divine de Dieu, soyez-nous la voie droite vers les joies éternelles où règnent la paix et la gloire.
Tu nos semper aure pia, Dulcis, exaudi, Maria; Mater, ave, Christi, Mire concepta fuisti, Stirpe David electa, Spiritu sancto gravidata, Super omnes Virgo beata, Implentur de te Quæ prædixere prophetæ, Cantica Scripturæ Patefaciunt atque figuræ. Regina Virgo pia, Quæ pulchra es sicut stella Semper rutilans! Virgo, o benigna, Præelecta ut sol, Fluminis impetus viventium aquarum, Salva nos, ægros sana, Mortuos resuscita, O gratia plena Afflata Spiritu sancto, Miserere nobis.	Prêtez-nous toujours une oreille favorable, ô douce Marie. Salut, mère du Christ, votre conception fut merveilleuse, rejeton d'élite de la famille de David, enceinte par l'acte du Saint-Esprit, ô Vierge bienheureuse par-dessus toutes les vierges; en vous se sont accomplies toutes les prédictions des prophètes, les cantiques de l'Écriture et les figures de la loi. O reine, Vierge débonnaire, qui êtes belle comme un astre toujours brillant; ô Vierge pleine de bonté, brillante comme le soleil, ô torrent d'eaux vivantes, sauvez-nous, guérissez nos malades, ressuscitez nos morts; ô vous pleine de grâce, toujours inspirée par l'Esprit-Saint, ayez pitié de nous.

Le souvenir des bontés de Marie demeura profondément gravé dans le cœur des habitants de Viviers. Lorsque, en 1639, une peste nouvelle vint s'ajouter à tous les maux qu'entraînaient les guerres religieuses de cette époque, clergé et fidèles assiégèrent l'autel de la Vierge immaculée; et l'on chercha à se la rendre propice par tous les hommages qu'on put imaginer, dit un auteur contemporain (1). Les mercredis et les vendredis, on chantait la

(1) *Mémoires* du chanoine Jacques de Baunes.

grand'messe *Recordare;* après les matines et les vêpres, la cloche avertissait le peuple de la ville et des champs de se mettre à genoux, pendant qu'à l'église on chantait le psaume *Miserere* avec la séquence suivante :

O piissima stella maris,
A peste succurre nobis.
Stella cœli extirpavit,
Quæ lactavit Dominum,
Mortis pestem quam plantavit
Primus parens hominum.

Ipsa stella nunc dignetur
Sidera compescere
Quorum bello plebs læditur
Diro mortis vulnere.
O piissima stella maris,
A peste succurre nobis.

Audi nos, Domina, nam Filius
Nihil negans te honorat;
Salva nos, Jesu, pro quibus
Virgo, mater tua, nunc orat.

Amen.

O miséricordieuse étoile de la mer, délivrez-nous de la peste. L'étoile du ciel qui a allaité Notre-Seigneur a extirpé la peste mortelle qu'a plantée le premier père des hommes.

Que cette même étoile daigne maintenant contenir les astres dont le conflit amène la mort cruelle sur le peuple. O miséricordieuse étoile de la mer, délivrez-nous de la peste.

Écoutez-nous, notre Dame, car votre Fils s'honore de ne vous rien refuser. Sauvez-nous, vous que la Vierge, votre mère, vient prier maintenant.

Ainsi soit-il.

Tant de foi ne demeura pas sans récompense. La peste, arrivée jusqu'aux portes de Viviers, dépeupla, pendant trois ans, les contrées voisines, frappa les villages même les plus rapprochés, mais pas un habitant de la ville ne fut atteint (1).

« La peste est à nos portes, écrivait le chanoine Jacques » de Baunes (2), auteur contemporain et témoin oculaire; » Saint-Thomé, le Bourg-Saint-Andéol, Montélimart et » Châteauneuf sont blessés de ce mal, tout s'y meurt. De » nos fenêtres nous voyons les cabanes de nos pauvres

(1) Mémoires du chanoine Jacques de Baunes.
(2) Mss., p. 91.

» voisins remplies de malades; nous voyons ensevelir les » morts, et aucunes foys nous les voyons jeter dans le » Rhône..... Nous, nous sommes exempts par la bonté » et miséricorde divines. » Aussi, dès que les routes furent redevenues libres par la cessation des maladies contagieuses et l'apaisement des guerres civiles, la population presque entière de Viviers, attribuant à la sainte Vierge un si grand bienfait, alla en pèlerinage offrir ses actions de grâces à Notre-Dame de Rochefort. « Le 4 septembre » de l'an 1634, raconte encore ici Jacques de Baunes, la » procession des pénitents de cette ville, où la plupart des » messieurs du chapitre et Université de notre ville prirent » l'habit pour faire ce saint voyage, s'en fut vers Notre-» Dame de Grâce à Rochefort, avec force peuple, se met-» tant dans des bateaux qui les portèrent jusqu'à Roche-» maure-de-Lers, où ils descendirent à terre, allant visiter » les églises dudit Rochemaure processionnellement. Là ils » commencèrent à chanter les louanges de Dieu et de sa » sainte Mère, avec telle harmonie, et musique si agréable et » si bien faite pour inviter à la dévotion, qu'il n'y avoit cœur » si endurci et si impie qui ne fût ému, oyant ces prières si » doucement chantées. Beaucoup de processions, tant de » Provence et du Comtat que du Dauphiné, y avoient été » avec leurs musiques; mais jamais on n'avoit ouï en » ce pays une musique semblable à celle de notre pro-» cession (1). »

Ce ne fut point assez pour la famille canoniale de Viviers de s'être bâti, dans la cathédrale, Notre-Dame des Anges, comme un sanctuaire domestique où ils aimaient à donner un libre cours aux élans de leur piété. En 1365, ils conçurent la pensée d'élever un nouveau sanctuaire à la sainte Vierge dans l'enceinte du château où ils vivaient

(1) Mss., p. 105.

comme séparés du reste des habitants, et d'en faire le tombeau commun des chanoines, afin de reposer ensemble à l'ombre de Marie, comme ils avaient vécu ensemble sous son aile; et on lui donna le nom de Notre-Dame *De pretiosa*, sans doute par allusion au verset du psaume inscrit quelque part, à l'entrée ou sur les murs de l'église : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. C'était une grande chapelle, à gauche de la cathédrale, non loin du cloître du chapitre. En 1567, les calvinistes la rasèrent avec les tombeaux, et il n'en reste plus aucune trace.

Notre-Dame du Rhône, autre chapelle de la Vierge à Viviers, n'a pas plus échappé au marteau démolisseur de l'hérésie. C'était, après la cathédrale, le premier sanctuaire qu'on sache avoir été élevé à Marie dans le Vivarais. Saint Venance, le plus illustre des pontifes qui ont gouverné l'Église de Viviers, la fonda dans la première moitié du sixième siècle, de 516 à 542, sur la rive du Rhône, qui depuis a éloigné le cours de ses eaux, là où sont aujourd'hui le parc et les jardins de l'évêché. Tout ce qu'on sait de ce sanctuaire primitif, c'est que saint Venance, fils de Sigismond, roi des Burgondes, n'épargna rien pour rendre son œuvre digne de la Mère de Dieu. Quand il fut achevé, le Saint en fit ses délices, et après sa mort, suivant son ordre, il y fut déposé dans un sarcophage en marbre blanc. Détruit en 737 par les Sarrasins, qui n'y laissèrent pas pierre sur pierre, ce sanctuaire en ruines ne cessa d'être en singulière vénération, tant auprès des habitants du pays, que des gens des contrées voisines, qui venaient y prier non-seulement la sainte Vierge, mais encore saint Venance, et y obtenaient de nombreux miracles. De ferventes Religieuses de l'ordre de Saint-Benoit vinrent s'y établir; de saints prêtres s'y fixèrent, pour prêter aux pèlerins le secours de leur ministère; et dans le cloître des Religieuses

comme dans la corporation des prêtres, fleurirent les plus hautes vertus. On releva le sanctuaire avec les matériaux de l'ancien bâtiment; tout y était pauvre et nu, mais la dévotion des fidèles, loin d'en souffrir, ne fit que s'accroître pendant tout le moyen âge; et elle survécut à toutes les vicissitudes que subit le sanctuaire. Les bandes de ravageurs, qu'on appelait les routiers, s'emparèrent du faubourg où était Notre-Dame du Rhône, et s'y établirent comme dans un repaire. Le Parlement de Toulouse, ayant, en 1374, envoyé des troupes contre eux, ordonna la destruction du faubourg; on rasa tout, en effet, sauf la chapelle; mais, hélas! elle n'échappa à la ruine que pour être renversée deux siècles plus tard par l'hérésie, en 1567; les protestants, s'en étant emparés, en pillèrent les ornements, en brûlèrent l'image séculaire, et changèrent le saint édifice en un monceau de décombres (1). Il resta dans cet état de ruines jusqu'à l'an 1624, où l'évêque et le chapitre, jaloux de voir refleurir l'antique pèlerinage, concédèrent le parvis, l'église et l'enclos de Notre-Dame du Rhône à des Religieuses de Sainte-Catherine de Sienne, qui rebâtirent d'abord à la hâte l'église et le monastère, puis, en 1734, refirent un sanctuaire plus vaste et mieux disposé. Notre-Dame du Rhône gagna beaucoup à l'arrivée de ces Religieuses; elles étaient presque toutes des âmes d'élite, qui répandaient sur le sanctuaire comme un parfum de piété, jusque-là, qu'en moins de cent ans, six d'entre elles moururent en odeur de sainteté et furent inscrites au martyrologe de l'ordre. La révolution de 93 vint troubler cette sainte maison, chassa les Religieuses, pilla le monastère. Les bâtiments furent vendus, puis démolis, et leurs débris furent dis-

(1) Chronol. des évêques de Viviers, mss. — Mémoyres de Jacques de Baunes, mss.

persés. De toutes ces dévastations, il n'est resté que le sanctuaire et la statue de Marie. Du sanctuaire, si riche de souvenirs, on a fait un grenier à foin, et la statue, lors du rétablissement du culte, a été transférée à une des chapelles de la cathédrale.

Hors de la ville de Viviers, dans le même canton, nous trouvons encore les paroisses d'Aubignas, de Mélas, du Theil, placées sous le vocable de l'Assomption. Le Theil a de plus une statue de la Vierge, placée, en 1858, sur une des piles du pont, comme en souvenir de la protection visible de Marie en 1856, alors que l'inondation désastreuse du Rhône menaçait le pont, et que le pont résista, grâce à l'inscription placardée sur la pile : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous (1).

Au canton de Rochemaure, nous trouvons Notre-Dame de Cruas, avec son église abbatiale et sa crypte souterraine, un des morceaux les plus curieux de l'architecture romane au dixième siècle; au canton d'Aubenas, Notre-Dame de la Chapelle; au canton de Chomérac, Saint-Lager et Chomérac; au canton de la Voulte, Gilhac et Bruzac; ailleurs Notre-Dame de Genestelle, Vogué, Flaviac, Freyssenet, Pranles, Notre-Dame de Gras, toutes sous le vocable de l'Assomption ; la Bastide et Coux sous celui de l'Immaculée Conception; la Viole, Lussas, Issamoulene sous celui de la Nativité. Au milieu de toutes ces églises consacrées à Marie, brille d'un éclat à part Notre-Dame de Châlons, modeste chapelle bâtie dans une clairière de la forêt de Laws, sur la rive du Rhône, à l'ouest de Bourg-Saint-Andéol. L'inscription qui se lit à la muraille nous apprend que dans les premières années du douzième siècle, un riche seigneur nommé Garibert, ayant, avant de partir pour la croisade, donné sa terre de Châlons aux chanoines

(1) *Rosier de Marie,* t. IV, p. 86.

réguliers de Saint-Ruf, déjà possesseurs du prieuré de Bourg-Saint-Andéol ; ceux-ci bâtirent en cet endroit une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Châlons, et y fixèrent deux ou trois d'entre eux pour la desservir. Ce lieu, jusque-là si désert, devint bientôt un pèlerinage très-fréquenté ; et la dévotion s'y est tellement soutenue que, dans ces dernières années, il a fallu agrandir ce sanctuaire en le restaurant. On y vient aux fêtes de la Vierge, mais surtout le 8 septembre et toute l'octave. Dès la veille au soir, les pèlerins arrivent en foule par toutes les directions, non-seulement des localités voisines, mais de Pierrelatte, de la Palud, du Pont-Saint-Esprit, de Vallon, de Bagnols même, et il n'est pas une famille de Bourg-Saint-Andéol qui ne veuille y être représentée par quelqu'un des siens. L'église ne pouvant contenir une telle multitude, les uns passent la nuit dans les voitures ou sur les chars, les autres sur la terre nue autour de l'église, ou sur la mousse qui couvre le pied des arbres de la forêt, tous récitant à haute voix le chapelet et autres prières, ou chantant des cantiques à la Vierge ; et on ne saurait dire l'impression profondément religieuse que produisent dans l'âme toutes ces voix, au milieu de la nuit et du silence majestueux du désert. Durant ce temps, plusieurs prêtres confessent les pèlerins ; et dès l'aurore commence l'offrande du saint sacrifice pour se continuer sans interruption jusqu'à midi. La chapelle se remplit plusieurs fois d'une assistance recueillie et compacte qui communie ; après avoir satisfait leur dévotion, tous vont prendre un repas frugal, assis sur la pelouse avec une franche et sainte gaieté ; puis on va faire la visite d'adieu à Notre-Dame de Châlons, et on s'en retourne heureux.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE TOURNON.

Cet arrondissement nous offre jusqu'à quinze églises paroissiales sous le vocable de l'Assomption (1), trois sous le vocable de la Nativité (2), et de plus au Chambon, dans le canton de Cheylard, Notre-Dame de Chambon, église abbatiale dont l'ancienne beauté se révèle encore au milieu des ruines qu'y a entassées la tempête révolutionnaire ; à Cornas, dans le canton de Saint-Peray, Notre-Dame de la Mure, célèbre abbaye qui dès le dixième siècle possédait déjà de riches bénéfices, et qui mérita d'être mentionnée dans la bulle d'Alexandre III du 1er avril 1175. Depuis cette époque, les populations riveraines du Rhône ne cessèrent de l'entourer de leur vénération. Chaque année, les paroisses circonvoisines s'y rendaient en procession à certains jours de fête, et il y venait des pèlerins jusque de l'autre côté du Rhône et du Dauphiné. Ce concours dura jusqu'à la révolution de 93 ; alors la chapelle fut fermée,

(1) Ce sont : dans le canton d'Annonay, Vanose et Notre-Dame la Vénérable à Annonay ; dans le canton de Saint-Agrève, la chapelle de Sainte-Marie du Pouzat ; dans le canton de Lamastre, Grauzon et Nozières ; dans le canton de Saint-Martin-de-Valamas, Borée ; dans le canton de Serrières, Andance et Serrières ; dans le canton de Vernoux, Silhac ; dans le canton de Tournon, Colombier-le-Jeune ; dans le canton de Saint-Péray, Châteaubourg, Soyons et Toulaud ; dans le canton de Saint-Félicien, Vaudevant ; dans le canton de Cheylard, Notre-Dame du Cheylard.

(2) Ce sont : Plats et Sarras dans le canton de Tournon, et Pailharès au canton de Saint-Félicien.

et les bâtiments n'étant pas entretenus, finirent par crouler. Cependant l'image de Notre-Dame de la Mûre se conserva, et son culte vivait encore dans tous les cœurs, lorsqu'en 1853 on forma le projet de relever sa chapelle. Tous, riches et pauvres, voulurent y contribuer, et, en 1854, l'édifice était achevé. L'inauguration s'en fit avec grande pompe; on y porta en triomphe la Vierge noire que les siècles avaient vénérée; et depuis lors, les pèlerinages ont repris leur cours; chaque jour, la piété populaire y manifeste ses profondes sympathies et sa ferme confiance.

Notre-Dame de Montaigu, à Tournon, n'est pas moins célèbre : elle provient du chêne de Montaigu, en Belgique, dont nous avons si souvent parlé dans cette histoire. Une statuette formée du bois de ce chêne, ayant été apportée à Tournon, en 1628, par le Père Albert, Capucin, on la déposa dans l'église de son ordre; et on ne tarda pas à apprécier le trésor dont la ville venait d'être favorisée.

Alors la désolation était au comble dans Tournon; les deux tiers de la population venaient de périr par la peste; et des trois Capucins désignés pour porter aux malades les secours spirituels et corporels, deux avaient péri. L'arrivée de la sainte image releva les courages; la ville s'engagea par vœu à venir processionnellement, chaque année, à perpétuité, le jour de la Présentation, avec le chapitre de la collégiale de Saint-Julien, vénérer Notre-Dame de Montaigu, et à lui faire une offrande en cire et en argent. De leur côté, les Capucins vinrent tous les jours se prosterner à ses pieds, et lui adresser de ferventes prières. La peste ne tint pas contre de tels remèdes; elle diminua dès lors d'intensité; et, au mois d'août 1629, elle avait disparu. Dans le sentiment de leur reconnaissance, les habitants de Tournon se pressèrent autour de Marie pour la remercier, et la saluèrent du titre de Notre-Dame de Bon-Secours; mais celui de Notre-Dame de Montaigu qui rappelait son origine

prévalut. Depuis lors, le peuple ne cessa d'affluer à cette chapelle, et des faveurs signalées y furent obtenues. On lit dans la vie de M. Olier, qu'à la suite des travaux de ses missions en Auvergne, pendant 1637 et 1638, il lui survint au genou une tumeur, à laquelle les médecins ne voyaient d'autre remède qu'une opération qui pouvait le rendre boiteux pour toute sa vie. Le saint prêtre, estimant qu'un pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu serait un remède plus efficace que les opérations des médecins, se fit porter à ce sanctuaire; il y pria avec confiance et s'en retourna parfaitement guéri. La révolution de 93 vint disperser la communauté des Capucins, détruire l'église avec le couvent; la statue seule échappa à la profanation; et elle est honorée, aujourd'hui encore, dans une chapelle de l'église paroissiale de Saint-Julien.

Cependant Notre-Dame d'Ay, près Satillien, est plus célèbre encore et plus ancienne. On la trouve mentionnée sous le titre de *Capella de Agio*, dans un diplôme de sauvegarde, que l'empereur Frédéric I[er], dit Barberousse, accorda, en 1184, en faveur de l'abbaye bénédictine de Saint-Claude, dans le Jura, de laquelle elle dépendait alors (1). La statue noire qu'on y vénère ne paraît pas remonter beaucoup plus haut; très-vraisemblablement, elle fut, comme presque toutes les statues noires de France, apportée de la terre sainte par quelque croisé, qui pour la faire vénérer lui aura bâti cet oratoire; et les peuples, ravis de posséder une statue apportée des lieux témoins des mystères de notre Rédemption, y seront venus en pèlerinage. Rien en effet n'était plus propre à les attirer que cette sainte image; c'est, dans l'attitude et tous les traits, un mélange de dignité et de simplicité, une douceur, un calme, une expression de bonté maternelle, qui pénètre le cœur. Elle fut

(1) Voyez D. Bouquet, *Rer. francis. script.*

restaurée, il y a environ trente ans, ainsi que l'église, qu'on reconstruisit presque entièrement en forme de carré long, terminé au dedans par un chœur demi-circulaire, et au dehors par une tour carrée suspendue sur le flanc d'un clocher. Aussitôt les travaux terminés, on annonça dans tous les environs que la statue, envoyée à Lyon pour la restaurer, serait, le 8 septembre 1836, transportée solennellement de la chapelle du château voisin, où elle était déposée, à son église. A cette nouvelle, les pèlerins se mirent en route; et arrivant de toutes parts, ils eurent bientôt rempli l'église et toutes les avenues. Dès le premier crépuscule, jusqu'à dix heures, les messes, les confessions et communions ne cessèrent pas. A dix heures, eut lieu la translation, suivie d'une messe solennelle et d'un discours de circonstance; et la Vierge noire fut placée dans une niche élégante au-dessus du maître-autel. Malheureusement, elle dut, peu après, céder la place à une statue moderne en marbre blanc, qu'on jugea s'harmoniser mieux avec le magnifique autel aussi en marbre blanc orné de bronzes dorés; et on la transporta, comme statue secondaire, dans une niche pratiquée en dehors du chœur, vers le côté droit de l'autel. Les pèlerins ne jugèrent pas comme les artistes; et la Vierge noire eut toujours leur prédilection. Ils invoquent Notre-Dame d'Ay spécialement en faveur des petits enfants; les mères lui présentent leurs nouveau-nés, et même autrefois les époux venaient, la veille du mariage, lui demander qu'aucun de leurs enfants ne mourût sans baptême. Le concours est grand, surtout au mois de mai, le 15 août, le 8 septembre et pendant leurs octaves. Beaucoup arrivent dès la veille, passent la nuit dans l'église, occupés à prier ou à se confesser, et les Jésuites de la Louvese y ont une résidence pour répondre à tant de vœux. Ce ne sont pas seulement les particuliers qui viennent ainsi à Notre-Dame d'Ay; grand

nombre de paroisses s'y rendent chaque année en procession; et du haut du rocher où est bâtie la chapelle, on voit s'avancer en bel ordre, bannières déployées, ces pieuses phalanges de vierges chrétiennes vêtues de blanc, de sœurs en vêtement noir, de mères et d'épouses en habits de fête, de pénitents avec robe blanche et capuchon. Tous les échos redisent leurs pieux cantiques, et les cloches ébranlées sur divers points se répondent. D'autres processions se font à jour fixe, chaque année, comme anniversaire d'une délivrance de la peste ou de quelque autre grâce obtenue (1).

(1) *Histoire des principaux sanctuaires de Marie,* par l'abbé Pouget, t. I, p. 129 et suiv.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE L'ARGENTIÈRE.

L'arrondissement de l'Argentière, non content d'avoir treize églises paroissiales sous le vocable de l'Assomption (1), en compte trois sous celui de l'Immaculée Conception (2); et possède, à l'Argentière, la magnifique église gothique de Notre-Dame des Pommiers; à Thines une autre belle église de la Vierge; à Mazan un sanctuaire dans le style sévère qui marque la transition du règne du plein cintre à celui de l'ogive; à Lablachère, canton de Joyeuse, Notre-Dame de Bon-Secours (3), bâtie, il y a environ deux cents ans, par un voyageur qui, surpris par une nuit obscure, un vent violent et glacial, dans ce lieu alors entièrement désert, sans pouvoir faire avancer sa monture rebelle au fouet et à l'éperon, fit vœu d'élever, là même, un oratoire à la sainte Vierge, s'il sortait d'une position aussi difficile. Marie l'exauce, et il regagne sa demeure. A un an d'intervalle, il n'avait pas encore exécuté sa promesse, et le même fait se reproduisit au même lieu. Honteux alors et repentant de sa négligence, il renouvelle son vœu; et cette fois il se

(1) Ce sont : La Chapelle-Graillouse dans le canton de Coucouron; Beaulieu, Grospierre, Ribes, Rozières, Sablières, dans le canton de Joyeuse; Notre-Dame des Pommiers à l'Argentière; Notre-Dame-de-Provenchères, le Cros-de-Géorand et Mazan dans le canton de Montpezat; Chastanet, dans le canton de Thueyts; Vagnas, dans le canton de Vallon; et Brahic dans le canton de Vans.

(2) Ce sont : Notre-Dame des Roches, Notre-Dame de la Boule et la Levade.

(3) *Rosier de Marie*, t. II, p. 252.

hâte de l'exécuter ; et un oratoire s'élève, avec une fondation pour y dire un certain nombre de messes chaque année. Cent ans plus tard, en 1780, un saint prêtre, propriétaire du sol adjacent, M. Richard, se consacra au béni sanctuaire pour y offrir tous les jours le saint sacrifice. A cette nouvelle, les fidèles y accoururent, et un grand pèlerinage commença. L'affluence fut bientôt si considérable que M. Richard sentit la nécessité de réédifier la chapelle sur de plus larges proportions, et que plusieurs spéculateurs, sur des terrains cédés par le saint prêtre, groupèrent des maisons autour de la chapelle pour y recevoir les pèlerins. La Révolution vint suspendre ces travaux ; la chapelle fut fermée et la statue transportée à l'église paroissiale. Mais les pèlerinages ne cessèrent pas pour cela : on venait s'agenouiller à la porte du sanctuaire, fermé et dépouillé, et l'on priait pour la France. Au retour de la paix, l'abbé Richard reprit son œuvre avec une ardeur nouvelle, et le pèlerinage fit les progrès les plus rapides comme les plus merveilleux. Les populations se portaient en masse à Notre-Dame de Bon-Secours ; la ville d'Aubenas y vint elle-même de seize kilomètres en procession.

A l'abbé Richard, épuisé par l'âge et le travail que lui donnaient chaque jour les pèlerins, vint s'adjoindre, en 1815, l'abbé Boisson, prêtre modèle ; et sous l'action de ces deux hommes de Dieu, le pèlerinage prit un développement nouveau. Malheureusement, en 1830, mourut l'abbé Richard, et la chapelle qu'il avait fait bâtir trop vite et à diverses reprises, manqua de s'écrouler. L'abbé Boisson eut donc à la reconstruire ; il y travailla pendant cinq ans, au bout desquels il succomba lui-même à la fatigue, en laissant son œuvre à un prêtre digne de lui, M. l'abbé Deschanels, lui aussi vraiment homme de Dieu, entouré de la vénération universelle. Sous sa direction intelligente et zélée, le bien commencé se soutint et se

perfectionna; la chapelle s'acheva, et, vers la fin de février 1837, elle fut bénite par l'évêque de Viviers avec une solennité qui donna un nouvel élan au pèlerinage. Bientôt un ou deux prêtres ne suffirent plus à recevoir les pèlerins, et l'on confia le service de la chapelle aux Religieux Oblats de Marseille, qui en prirent possession le 10 février 1846. Sous la direction de ces saints Religieux, Notre-Dame de Bon-Secours entra dans une phase toute nouvelle; là s'établirent une maison de missionnaires pour aller évangéliser tout le diocèse, une maison de retraite pour les prêtres et les laïques, qui voudraient vaquer à ces saints exercices, un pensionnat de Frères Maristes, une maison de Sœurs de Saint-Joseph, enfin un village entier. En même temps, les Religieux complétèrent l'église, et en firent un beau vaisseau à trois nefs, dépassant les proportions d'une église ordinaire. Une abside forme un chœur semi-circulaire avec colonnes et arcatures en style roman, derrière lequel règne un déambulatoire, correspondant aux collatéraux de l'église, et où a été ménagée une chapelle d'une religieuse obscurité pour recevoir l'antique image de Notre-Dame de Bon-Secours. En 1855, les évêques réunis de Marseille et de Viviers la consacrèrent avec la plus grande solennité; et, depuis cette époque, on y vient de l'Ardèche, du Gard, de la Lozère et de la Drôme, avec d'autant plus de facilité que ce lieu est comme un centre, où se croisent les principales routes qui mettent en communication ces départements. Il s'y trouve de quinze à vingt mille personnes aux jours de l'Assomption et de la Nativité, et aux retraites prêchées pendant les octaves de ces solennités. Pie IX a accordé à ce pèlerinage une indulgence quotidienne et perpétuelle; et le ciel y départit des faveurs signalées, comme l'attestent les nombreux *ex-voto* suspendus aux murailles.

Le même canton de Joyeuse possède un second pèleri-

nage : c'est Notre-Dame de la Délivrance à Chapias; et voici son origine. Pendant le règne de la Terreur, en 93, deux prêtres étaient cachés dans la maison paternelle; les soldats envoyés pour les rechercher enfoncent la baïonnette dans l'endroit où ils se sont retirés; ils sentent les premières atteintes de l'arme meurtrière : qu'on enfonce un peu plus, ils sont morts. Alors ils font vœu d'élever une chapelle de la Délivrance, s'ils échappent au péril. A peine ce vœu est-il formé, que les soldats retirent leur arme, et vont poursuivre leurs inquisitions dans d'autres parties de la maison. Sauvés ainsi par la protection de Marie, ces deux prêtres convertirent en sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrance le lieu même où Marie les avait sauvés; et un d'eux se démit de sa cure pour desservir cette humble chapelle. Un jour, c'était en 1814, on prie ce prêtre d'offrir le saint sacrifice pour la guérison d'une enfant de trois ans, muette, percluse de tous ses membres et rachitique. Au milieu de la messe, l'enfant appelle par son nom un de ses frères; et s'échappant du bras de sa grand-mère, fait d'un pas ferme le tour de la chapelle. Ce prodige, bientôt proclamé au dehors, attira dans ce sanctuaire de nombreux visiteurs, et rendit populaire la dévotion à Notre-Dame de Chapias. On y vient en foule, surtout le 8 septembre, et il s'y trouve plusieurs milliers de personnes.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE
D'AIX.

Cette grande et religieuse province se compose de huit diocèses, Aix et Marseille dans le département des Bouches-du-Rhône; Digne et Gap dans les Basses et Hautes-Alpes; Fréjus et Nice dans le Var et les Alpes-Maritimes, enfin Ajaccio en Corse, et Alger en Afrique.

ARCHIDIOCÈSE D'AIX.

Cet archidiocèse ne comprend que deux arrondissements, Aix et Arles. Nous les parcourrons successivement.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'AIX.

C'est un fait aujourd'hui acquis à l'histoire par les *monuments inédits* dus aux savantes recherches de M. l'abbé Faillon, que saint Maximin, un des soixante-douze disciples, débarqué à Marseille avec saint Lazare, sainte Marthe, sainte Marie-Madeleine et plusieurs autres, vint prêcher l'Évangile à Aix, et en fut le premier évêque. Si, au lieu d'élever une église à la sainte Vierge, il érigea, sous le titre de la Transfiguration de Notre-Seigneur, un oratoire que les païens détruisirent dans un moment de persécution, il n'en est pas moins certain qu'il établit solidement dans les cœurs le culte de Marie. Car, dès que, la tempête passée, les chrétiens purent se bâtir des temples, ils commencèrent par élever une église à la Mère de Dieu. L'évêque fit de cette église sa cathédrale; il y exposa à la vénération des fidèles une image de la Vierge, en bois; et la voix publique nomma ce nouveau temple Notre-Dame du Siége, *nostra domina sedis episcopalis*, ou, dans un patois moitié latin, Nostre-Dame de la Seds. La tradition locale raconte qu'en 466 saint Mitre ayant eu la tête coupée par les Sarrasins, qui avaient envahi la Provence, la rapporta dans ses mains jusque sur les marches de l'autel de Notre-Dame de la Seds, et rendit là le dernier soupir. *Hæc sunt*, dit la liturgie d'Aix, *quæ vetus ecclesiæ nostræ traditio nobis credenda reliquit*. Le corps du saint martyr y fut inhumé dans une chapelle à part, et les fidèles y vinrent en foule l'invoquer, en même temps qu'ils venaient prier

Marie, la patronne de l'église. Dès lors, de nombreux miracles illustrèrent Notre-Dame de la Seds. Pendant trois siècles, on vint de toutes parts lui demander des grâces, et on les obtenait presque toujours. En 562, Childéric, lieutenant du roi Childebert, s'étant emparé des biens de la cathédrale, l'archevêque d'Aix, le bienheureux Francon, considérant que ces biens étaient nécessaires au service divin, vint, avec le clergé et le peuple, prier la sainte Vierge et saint Mitre de les faire restituer à l'église; sa demande fut promptement exaucée. Childéric tomba gravement malade; et pressé par les remords de sa conscience, il rendit tout ce qu'il avait pris injustement (1). Ainsi les prières faites à Notre-Dame de la Seds étaient toujours entendues, lorsqu'en 738 les Sarrasins vinrent ruiner jusque dans leurs fondements et la ville entière, et la cathédrale, et la statue vénérée. Lorsqu'on réédifia le saint lieu avec la ville, un artiste, s'aidant de ses souvenirs et de ceux de tout le peuple, réussit à faire une copie exacte de l'ancienne statue; et c'est cette copie qu'on vénère encore aujourd'hui. Malgré les ravages du temps, le visage et les mains de la Vierge, ainsi que la tête de l'Enfant Jésus et quelques autres parties, sont assez bien conservés. Cette statue, creuse à l'intérieur, et ne formant qu'une seule pièce avec le trône où elle est assise, porte sur la tête une couronne murale, et tient du bras droit l'Enfant Jésus debout sur ses genoux. La dévotion des fidèles déposa aux pieds de Notre-Dame de la Seds des dons considérables. Parmi les chartes qui nous restent, nous trouvons, en 1012, la donation d'un nommé Isnard; en 1810, la donation d'un nommé Elbe, motivée sur la raison suivante : *ad stipendium canonicorum ibi Deo servientium*. En 1050, un inventaire, fait par l'autorité ecclésiastique, constate des

(1) Greg. de Tours, *De gloria martyrum*.

fondations nombreuses, de grands revenus et un riche mobilier. Tous ces dons obligeaient le chapitre à y faire exactement ses offices, et l'archevêque à honorer cette église comme sa cathédrale. Aussi voyons-nous, en 1053, Pons nommé au siége d'Aix prendre le titre d'évêque de Notre-Dame de la Seds, dans l'acte d'hommage qu'il faisait au Souverain avant sa consécration : *Ego Pontius nunc ordinandus sanctæ Mariæ sedis Aquensis episcopus.*

Mais toutes les gloires d'ici-bas sont passagères; et il vint un temps où le titre de cathédrale fut disputé à cette antique église. Depuis longtemps la piété des fidèles, pénétrée de vénération pour le lieu où saint Maximin avait construit son premier oratoire, qui fut rasé par les païens, y avait élevé un autre oratoire qu'on nommait la Sainte-Chapelle. Le prévôt du chapitre partageant la dévotion générale pour ce berceau du christianisme à Aix, remplaça la modeste chapelle par une grande et belle église qu'il appela Saint-Sauveur. Elle fut terminée en 1022; et dès lors commença entre Saint-Sauveur et Notre-Dame de la Seds un conflit regrettable. Le chapitre emporta à Saint-Sauveur presque tous les ornements de Notre-Dame de la Seds. Il y transféra ses offices, ne parut plus à l'antique église qu'à certains jours de fête, se bornant à la faire desservir les autres jours par un seul prêtre; et s'il ne put pas emporter les biens attachés à cette vieille cathédrale, il en fut dédommagé par les donations qu'on fit à la nouvelle église. Les archevêques, qui malheureusement pendant tout le temps du séjour des Papes à Avignon ne résidaient pas à Aix, et laissaient faire le chapitre, ne partageaient pas les sentiments peu bienveillants des chanoines; ils n'officiaient que par exception à Saint-Sauveur; et Notre-Dame de la Seds demeurait leur cathédrale de prédilection. S'il y eut un concile vers

cette époque, ils le firent tenir à Notre-Dame et non à Saint-Sauveur.

Cette bienveillance des archevêques ne put sauver Notre-Dame; et toutes sortes de malheurs semblèrent conspirer contre elle. On fit, autour de la ville, un mur d'enceinte, qui, ne la comprenant point dans sa circonférence, rendait les communications plus difficiles; la population qui l'entourait, ne voulant point demeurer en dehors du mur, alla s'établir dans l'intérieur de la cité et laissa Notre-Dame dans l'isolement. Le peuple voyant cette église délaissée, dépouillée et isolée, lui retira son intérêt et son affection, ses aumônes et ses largesses; d'où il arriva que, n'étant point entretenue, elle tomba dans un délabrement déplorable; ses murs s'entr'ouvrirent, et de larges lézardes annoncèrent une ruine prochaine. En 1317, l'archevêque d'Aix, affligé de ce malheur, adressa à ses diocésains une bulle qu'on conserve encore, pour les engager à prévenir la chute d'une église si vénérable, promettant quarante jours d'indulgences à quiconque y prêterait son concours, et les y invitant par le souvenir des nombreux miracles que Jésus-Christ avait opérés dans cette église en l'honneur de Marie et du glorieux martyr saint Mitre. Cet appel fut peu entendu, parce que la population ne s'intéressait que médiocrement à une église en dehors des murs de la ville, et qu'elle ne pouvait plus guère fréquenter. L'intérêt diminua encore, quand on vit l'archevêque transporter sa résidence près de l'église Saint-Sauveur, et l'antique cathédrale ne conserver plus autour d'elle que quelques familles pieuses qui l'entouraient de leurs soins. Ce fut bien pis encore, quand Louis, duc d'Anjou, approchant d'Aix aves ses troupes pour en faire le siége, on rasa toutes les habitations hors des murs, sauf Notre-Dame, trop délabrée pour être utile à l'attaque ou à la défense, et qu'on transporta à Saint-Sauveur la statue

vénérée. Alors le triomphe de Saint-Sauveur fut complet. Ce fut là qu'Urbain V, passant par Aix pour se rendre à Avignon, vint prier Notre-Dame de la Seds de le guérir d'une fièvre lente qui le minait, et se releva des pieds de la statue en parfaite santé. Ce miracle ranima la vénération et la confiance des peuples envers l'image sacrée.

Cependant, qui le croirait? le chapitre ne fut pas encore content. Le corps de saint Mitre était resté à Notre-Dame de la Seds; on voulut l'avoir. Le prêtre préposé à la vieille cathédrale s'y opposa, et protesta, par acte public, contre cet enlèvement, à moins que le chapitre ne reconnût qu'il gardait ces saintes reliques à titre de dépôt, et avec intention de les rendre, quand on aurait une église convenable pour les recevoir: car il reconnaissait qu'on ne pouvait les garder décemment dans la vieille église réduite à ses quatre murailles, qui en effet tombèrent au commencement du seizième siècle, de telle sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre.

La sainte Vierge sembla punir les habitants d'avoir laissé s'écrouler ainsi son antique sanctuaire. Car dans l'espace de cent soixante à cent soixante-dix ans, la peste, inconnue jusqu'alors à Aix, sévit sept fois d'une manière terrible dans la ville. La première fois, en 1348, elle emporta la très-grande majorité des habitants. En 1415, elle ne fut guère moins désastreuse; en 1450 et en 1466, en 1502 et 1506 elle dura deux ans; enfin, en 1521, on pensa, quoiqu'un peu tard, à Notre-Dame de la Seds; on fit vœu de lui rebâtir son église, et aussitôt le fléau cessa. Le chapitre, frappé du fait, fit relever l'antique cathédrale et lui rendit sa statue vénérée, à la grande joie des habitants, heureux de voir la Vierge, après cent cinquante ans d'exil, reprendre possession de son ancien sanctuaire. L'année suivante, le 28 octobre 1522, le sieur Joannis, pour mieux assurer le service de l'église, fit don aux Reli-

gieux Minimes de tout le terrain sur lequel s'élevait autrefois la vieille cathédrale, et des maisons qui en dépendaient. Le chapitre, fidèle à ses vieux préjugés, fit opposition à l'établissement des Minimes près de Notre-Dame de la Seds; et se réservant la possession de l'église, il y nomma un curé amovible ou délégué, au terme défini de trois ans. Les Minimes firent appel au Saint-Siége; un long procès s'engagea; et ce ne fut qu'au bout de trente-quatre ans qu'ils purent canoniquement et définitivement, le 25 mai 1556, s'installer dans le local attenant à la chapelle, là où était autrefois l'ancienne maison capitulaire.

Ces Religieux, une fois en possession, n'eurent rien de plus pressé que d'agrandir et d'embellir le sanctuaire qui leur était confié. Les aumônes des fidèles leur vinrent en aide, et ils purent élever une belle église gothique, richement ornementée, avec de splendides verrières, et trois chapelles latérales de chaque côté. Ils enrichirent le maître-autel d'une magnifique copie de la Vierge miraculeuse, attribuée à saint Luc, et si vénérée dans Rome à Sainte-Marie-Majeure; ils encadrèrent ce tableau dans deux colonnes à feuillages percés à jour; et, au milieu de l'entablement, deux anges tenaient un cartouche sur lequel était écrite en lettres d'or l'inscription : *Virgini purissimæ*. La voûte, disposée en croisillon, représentait un ciel serein dans la profondeur de la nuit, tout parsemé d'étoiles; et, dans les arceaux, étaient des anges portés sur des nuages, tenant en main cette autre inscription : *Tot tibi sunt, Virgo, dotes, quot sidera cœli*. Sur la porte d'entrée se lisait ce distique :

Ni caveas crimen, caveas contingere limen;
Nam Regina poli vult sine sorde coli.

Enfin, on ouvrit dans le mur du côté de l'évangile une niche où l'on plaça l'antique statue de Notre-Dame de la

Seds. Le peuple aussitôt reprit le chemin de l'antique pèlerinage, et y porta toute sa dévotion, au grand préjudice de la cathédrale, qui se vit ainsi abandonnée. Le chapitre, mécontent de cette désertion, avisa aux moyens d'y apporter remède. Vers l'an 1624, il fit faire une copie exacte de la statue de Notre-Dame de la Seds, l'installa à Saint-Sauveur sous le titre de Notre-Dame d'Espérance, et chercha à détourner le peuple de Notre-Dame de la Seds, pour l'attirer à la nouvelle statue. Dans un document public, encore existant et portant la date de 1629, il attribua à Notre-Dame d'Espérance la grâce qu'avait eue le clergé, employé au service des pestiférés, d'être préservé de la contagion ; il fit ressortir la guérison miraculeuse de l'évêque administrateur du diocèse, qui, frappé d'apoplexie le 15 août 1312, à l'autel même de Notre-Dame d'Espérance, qu'on appelait alors l'autel de l'Annonciation, fut rendu subitement à la santé par l'invocation de la sainte Vierge. Fort de ces deux faits remarquables, il obtint du Saint-Siége d'abondantes indulgences pour ceux qui visiteraient Notre-Dame d'Espérance, et éleva une confrérie sous son vocable. Pour conjurer la peste, il n'eut point recours, comme autrefois, à Notre-Dame de la Seds; mais il convoqua tous les fidèles devant Notre-Dame d'Espérance. Pendant neuf jours, on chanta à ses pieds les litanies et diverses oraisons ; on fit en son honneur deux processions générales, où assistèrent tous les Religieux de la ville; et à la fin de la seconde procession, on fit vœu de chanter les litanies à son autel tous les samedis à perpétuité. Encouragées par cet exemple, les confréries des pénitents firent un vœu semblable, et le Parlement s'engagea à donner une statue de Notre-Dame d'Espérance en argent, du poids de vingt-cinq marcs, à faire trois processions en son honneur et à communier en corps à son autel. Le chapitre ne s'en tint pas là : pour

empêcher le peuple de se porter en foule aux Minimes le 2 juillet, jour de la fête patronale, il obligea les Religieux à transporter processionnellement chaque année ce jour-là, dès le grand matin, leur statue à la nouvelle cathédrale, où les fidèles pourraient venir l'honorer. Les Minimes obéirent pendant quelques années; mais en 1628, voyant l'affluence qui se portait à Saint-Sauveur, le peu de cas qu'on semblait faire de Notre-Dame de la Seds, l'enthousiasme avec lequel on exaltait la confrérie de Notre-Dame d'Espérance, son érection canonique et ses indulgences par le Saint-Siége, ils jugèrent peu utile et même peu convenable de porter la statue de Notre-Dame de la Seds, parmi ceux-là mêmes qui cherchaient à la déconsidérer pour faire prévaloir à sa place Notre-Dame d'Espérance; et en conséquence, ils s'abstinrent de la porter à la métropole. Le chapitre, sans tenir aucun compte de leur refus, délégua les pénitents pour aller l'enlever de vive force; et, après la fête, il ne voulut plus la rendre. Les Religieux désolés, parce que de là dépendait la gloire et l'existence même de leur église, vinrent faire leurs excuses au chapitre; et après avoir signé l'engagement d'être fidèles, chaque année, à la mesure prescrite, ils furent autorisés à la remporter; ce qui se fit avec grande solennité et à l'immense satisfaction des fidèles.

Deux ans après, en 1630, Notre-Dame de la Seds eut un autre triomphe. A la vue des ravages toujours croissants de la peste, les corps et les communautés d'Aix se réunirent, le 11 janvier, sur la place des Prêcheurs; et là, firent vœu d'aller en procession à Notre-Dame de la Seds, tous les ans, au jour anniversaire de la complète cessation du fléau. Le 20 du même mois, toute la ville, rassemblée à Saint-Sauveur pour une messe solennelle, renouvela ce même vœu par l'organe de l'assesseur de la cité, qui, à l'offertoire, s'étant avancé vers l'autel, prononça, au nom

de tous, d'une voix haute et pleine de larmes, l'engagement exprimé dans la délibération du 11 janvier.

Mais comme si le chapitre eût voulu contre-balancer l'honneur que venait de recevoir Notre-Dame de la Seds, il prescrivit, en l'honneur de Notre-Dame d'Espérance, immédiatement après la messe, une procession solennelle, où les consuls porteraient le dais, suivis de tout le peuple. On fit le tour de la ville, récitant, à chaque porte, l'antienne et l'oraison de Notre-Dame d'Espérance, accompagnées de coups de mousquets et autres machines à grand bruit. Le lendemain de cette cérémonie, commencèrent, à Notre-Dame d'Espérance, des neuvaines que venaient faire en procession, un cierge à la main, les membres des diverses députations de la ville, chacune sous la conduite des Religieux de son quartier. Toutes ces prières fléchirent la sainte Vierge, et le fléau cessa ses ravages. Mais aussi alors la ville n'oublia point le vœu émis le 11 janvier, d'aller en procession à Notre-Dame de la Seds. On en demanda la permission au chapitre; et le chapitre y consentit, en désignant le 14 septembre pour le jour de la cérémonie, mais à deux conditions : la première, c'est que Notre-Dame d'Espérance paraîtrait seule à la procession; la seconde, c'est qu'au départ et au retour de la procession, les notables de la ville iraient saluer et prier Notre-Dame d'Espérance. La cérémonie se fit ainsi, et fut magnifique. On y voyait rassemblés tout le clergé de la ville, tous les Religieux et tous les fidèles. Arrivés à Notre-Dame de la Seds, tous les magistrats y entendirent la messe, y communièrent et firent d'abondantes aumônes. Notre-Dame d'Espérance ne perdit rien à ce témoignage d'honneur rendu à sa rivale : car les présents continuèrent à pleuvoir sur son autel; sa statue d'argent, votée par le Parlement, lui fut donnée; une indulgence plénière fut annoncée du haut de la chaire pour le jour de l'Assomption, avec une procession solen-

nelle pour le même jour. Un jeune étudiant, Barthélemy Chieusse, dédia ses thèses de philosophie à Notre-Dame d'Espérance ; on agrandit la porte de la chapelle pour laisser entrer la foule ; enfin, en 1659, le chapitre se trouva assez riche pour agrandir la chapelle elle-même de Notre-Dame d'Espérance, en faisant abattre le mur qui la séparait de celle du Saint-Sépulcre ; et en 1695, on put bâtir la chapelle telle qu'elle existe aujourd'hui. Grâce à toutes ces industries, le culte de Notre-Dame d'Espérance fleurit glorieux dans Saint-Sauveur, pendant que le culte de Notre-Dame de la Seds tombait dans l'abandon. Le choléra eut beau envahir de nouveau la ville ; ce ne fut plus à Notre-Dame de la Seds qu'on eut recours, mais à saint Roch ; et l'on fit de même en 1835 et 1837, au milieu des ravages du choléra d'alors. Enfin l'insouciance pour Notre-Dame de la Seds devint telle, que, le 2 juillet 1704, on se décida à n'y plus chanter la grand'messe ; on s'en tint seulement à la procession du vœu, le 1er septembre.

Mais aussi, ce jour-là, dès avant quatre heures du matin, toutes les cloches faisaient entendre leurs joyeux carillons. Après la messe et aux petites heures, on partait, dans le principe à huit heures et plus tard à sept heures, en bel ordre de procession, avec toutes les bannières des confréries, tous les Religieux de la ville, tout le clergé, les magistrats, les gardes, les archers, les trompettes, en chantant les litanies de la Vierge. Quatre Minimes portaient la statue de Notre-Dame de la Seds ; le célébrant tenait en main une petite statue en argent de la sainte Vierge, et tous les autres avaient un cierge allumé. La procession se terminait à Saint-Sauveur, où le chapitre s'adjugeait tous les flambeaux, ainsi que l'offrande de la grand'messe. Les choses se continuèrent ainsi jusqu'à la révolution de 93. Alors les Minimes furent chassés, le couvent et l'église renversés, sauf quelques pans de murs qu'on dé-

daigna d'abattre, et le sanctuaire, dont on fit un grenier à foin. L'antique statue, échappée, comme par miracle, à la rage révolutionnaire, fut cachée en ville jusqu'en 1801, où on la remit au chapitre, qui la plaça à l'autel de la Croix. Le peuple aussitôt vint la saluer avec amour, et le concours à ses pieds fut des plus empressés. Le curé de Saint-Sauveur, mécontent, comme l'ancien chapitre, de ce qu'on délaissait Notre-Dame d'Espérance pour Notre-Dame de la Seds, les réunit toutes les deux dans une même chapelle, et mit fin par là à toute concurrence. La Vierge vénérée demeura ainsi à la métropole jusqu'en 1816; mais alors la supérieure des Religieuses du Saint-Sacrement, ayant acheté le terrain sur lequel étaient autrefois le couvent et l'église des Minimes, reconstruisit ce couvent et cette église, et obtint du chapitre le retour de Notre-Dame de la Seds dans son ancien sanctuaire. Ce retour excita dans toute la ville des transports d'allégresse; tout le peuple s'inclinait ou s'agenouillait sur le passage de la statue, en criant, les larmes aux yeux, dans son naïf langage : « Ah! quel bonheur, la bonne Mère va » rentrer dans sa maison! »

Malgré des sentiments si pieux, ce même peuple ne songea point à réclamer l'intercession de Notre-Dame de la Seds à l'époque du choléra de 1835 et de 1837; mais quand, en 1849, ce terrible fléau apparut pour la troisième fois, alors un cri de détresse s'échappa de tous les cœurs, demandant une manifestation solennelle de foi envers Notre-Dame de la Seds. L'autorité ecclésiastique accéda à ce désir. La sainte image fut transportée en grande solennité à la métropole, et exposée sur un trône resplendissant de décorations, de fleurs et de lumières. Pendant les trois jours qu'elle y demeura, l'église fut littéralement inondée par des flots de fidèles; le chapitre y chantait son office, l'archevêque y célébrait les

saints mystères; et, le soir, des milliers de voix chantaient les litanies de la Vierge. Le dimanche, après vêpres, on porta la sainte statue dans une procession des plus splendides et des plus nombreuses qu'on eût jamais vues. Après la rentrée de cette belle procession dans la cathédrale, on déposa sur son trône l'image vénérée; et le maire de la ville, s'avançant respectueusement vers elle, lui offrit, au nom de la cité, un magnifique flambeau de cire, portant l'écusson aux armes de la ville avec cette inscription : *Offert par la ville d'Aix, le* 9 *septembre* 1849, *en commémoration de la procession générale faite dans la ville et les faubourgs, pour demander l'éloignement et la cessation du choléra qui ravage les contrées voisines.* Puis, d'une voix émue, il dit : « Très-sainte Vierge, » Mère de Dieu, la piété de nos pères a placé la ville d'Aix » sous votre protection. Plusieurs fois déjà, dans des » moments d'angoisse, elle a recouru à votre puissante in- » tercession, et toujours elle en a ressenti les salutaires » effets. A travers les vicissitudes des temps, votre image » vénérée a toujours été consacrée parmi nous; et c'est » aux pieds de cette même image que, fidèles aux tradi- » tions, nous venons, en présence d'un péril imminent, » vous conjurer encore de désarmer la colère de Dieu, » et nous placer respectueusement sous votre sauvegarde.

» Au zèle empressé qui nous rassemble à vos genoux, » à la confiance avec laquelle on s'abandonne à vous, vous » avez pu juger que la vieille foi des Provençaux ne s'est » pas affaiblie dans nos cœurs, et peut-être nous trouve- » rez-vous toujours dignes de vos grâces. Laissez-vous » donc toucher par cette fidélité à votre culte, et détour- » nez de nous le souffle dévorant que Dieu fait passer en » ce moment sur nos têtes. Montrez-nous encore une fois » que vous êtes notre Mère, et souvenez-vous que ce n'est » jamais en vain qu'on a eu recours à vous. Vierge sainte,

» au nom de la vieille foi de nos pères, qui est restée et qui
» restera toujours la nôtre, au nom de nos familles éplorées,
» je renouvelle les consécrations qui vous ont déjà été faites,
» et je remets entre vos mains le salut de tous les habitants
» d'Aix, qui jurent par ma voix de vous rester fidèles. »

Le peuple, qui remplissait la nef jusqu'à se presser aux portes, répondit à ces paroles par des larmes et par un saint frémissement, qui révélait son adhésion. Le lendemain, la sainte statue fut rapportée processionnellement à son sanctuaire de la Seds, où la grand'messe fut chantée par un délégué du chapitre; et dès ce moment le choléra fut vaincu; il ne fit pas une seule victime, tandis que par toute la Provence il sévissait d'une manière épouvantable. Reconnaissantes de ce bienfait, des âmes pieuses ornèrent le sanctuaire de la Seds de deux lampes d'or, destinées à brûler jour et nuit à l'aide de cotisations annuelles; et lorsqu'en 1854 le choléra reparut, on transporta de nouveau la statue de Notre-Dame de la Seds à la cathédrale, pour faire en son honneur un *triduum* de prières, qui se termina par une procession solennelle. Enfin le 8 décembre 1857, en présence des cinq paroisses de la ville, Notre-Dame de la Seds reçut une nouvelle gloire : ce fut son couronnement suivi d'une magnifique procession, où on la porta en triomphe à la métropole; et de là on la rapporta à son ancienne demeure.

Telles furent les vicissitudes de cet illustre sanctuaire, la première église du diocèse après l'oratoire de Saint-Maximin, sa première cathédrale, le siége du premier de ses conciles. C'était là que les archevêques d'Aix venaient prendre possession de leur siége, et étaient reçus à leur arrivée par les consuls, les magistrats et les principaux habitants. Ce fut là que Charles IX et Marie de Médicis vinrent s'agenouiller et prier; là que l'illustre président Jacques de Gaudefry fut inhumé, le 10 juillet

1684, avec cette épitaphe composée par lui-même : *Jacobus Gaufredi præses infulatus, B. Virginis, dum vixit, humilis servus, moriens sub ejus pedibus quiescere desideravit ;* c'est là enfin que la Vierge a opéré tant de miracles de bonté et de puissance. Dans l'impossibilité de redire toutes les merveilles dont ses murailles ont été les témoins, nous nous bornerons à citer quelques faits récents.

Le 9 septembre 1849, une veuve, qui s'était fait porter à la procession qu'on faisait pour obtenir l'éloignement du choléra, y retrouva l'usage de ses jambes, dont elle était privée depuis longtemps. Le 16 octobre suivant, une autre femme, atteinte d'une affection mentale depuis huit ans, rentra dans son état normal pendant la messe qu'on disait pour elle devant la sainte image. En décembre de la même année, deux enfants furent guéris par le simple contact du voile de Notre-Dame de la Seds. En 1850, trois malades désespérées revinrent à la santé, l'une le 16 février, l'autre le 8 avril, la troisième le 13 décembre. En 1852, un médecin fut délivré tout à coup, en priant Notre-Dame de la Seds, d'une maladie rebelle à tous les remèdes ; et un ouvrier, tombant de la toiture du vénérable sanctuaire, fut préservé, même de toute contusion, par l'invocation de la sainte Vierge. En 1853, le 11 janvier, une fièvre cérébrale accompagnée de convulsions disparut, par la simple application du voile de Notre-Dame sur la tête. Le 23 juillet, une personne agonisante fut subitement guérie, et le 6 août, une autre, alitée depuis 15 mois, reprit, ce jour-là même, son occupation et ses travaux comme avant la maladie. 1854 également nous offre trois guérisons remarquables : l'une, d'un homme atteint de paralysie ; l'autre, d'une dame condamnée à subir l'amputation d'une jambe ; la troisième, du prêtre fondateur de l'ordre de la Sainte-Trinité à Marseille. 1856 nous en offre deux : l'une, d'un mal à la main extrême-

ment douloureux; l'autre, d'un mal de gorge qui avait résisté à tous les remèdes. Enfin en 1858, le voile de Notre-Dame de la Seds sauve de la mort deux personnes. Nous arrêtons ici cette nomenclature qui n'en finirait pas, si nous voulions dire toutes les maladies qu'a guéries Notre-Dame de la Seds, tous les dangers qu'elle a fait éviter, tous les revers qu'elle a conjurés, et surtout toutes les conversions qu'elle a opérées.

La piété des habitants d'Aix envers la Mère de Dieu ne se concentrait pas dans l'unique sanctuaire de Notre-Dame de la Seds; ils aimaient encore à prier la sainte Vierge à l'autel de Notre-Dame d'Espérance, comme nous l'avons raconté, sans que les discussions du chapitre, concernant ces deux sanctuaires, altérassent en rien leurs religieux sentiments; et leur dévotion n'était pas moindre à Notre-Dame de Miséricorde et à Notre-Dame de Grâce, deux autres sanctuaires qu'ils avaient le bonheur de posséder.

Notre-Dame de Miséricorde était la chapelle d'une communauté de Religieuses, appelées dames de la Miséricorde, fondée à Aix, en 1637, par le Père Yvan, prêtre de l'Oratoire, de concert avec Marie-Madeleine de la Trinité. Là, la sainte Vierge était honorée sous le titre de Mère de Miséricorde; et beaucoup de personnes allaient l'invoquer sous ce titre si doux à la misère humaine, devant un tableau où elle était représentée entourée de médaillons des mystères de la passion. M. Olier, passant à Aix, alla prier lui-même dans ce pieux sanctuaire, et implorer sur sa personne et sur sa compagnie les miséricordes de Marie. Lorsque la fervente communauté du Père Yvan disparut sous le souffle de la Révolution, le précieux tableau fut enlevé par les Religieuses, qui se le passèrent les unes aux autres; et, au retour de l'ordre, elles le déposèrent à la chapelle de l'hôpital de la Miséricorde, fondé aussi par le même Père Yvan, de concert avec un chanoine de la mé-

tropole. C'est là qu'on honore encore aujourd'hui la sainte Vierge, sous le titre de Mère de Miséricorde.

Notre-Dame de Grâce se vénérait chez les Cordeliers. La statue qui représentait Marie sous ce titre fut, dit la tradition, envoyée à ces Religieux par saint Bonaventure, et exposée à la vénération publique dans leur église. Là, elle attira promptement à elle un immense concours de fidèles. Dans toutes les calamités publiques, dans toutes les nécessités privées, on accourait à ses pieds, et les nombreux *ex-voto* suspendus à ses côtés attestaient qu'on avait été exaucé. On l'invoquait surtout dans les grandes sécheresses, qui menaçaient les moissons et les fruits de la terre. On y allait en procession des diverses paroisses, et si la sécheresse continuait, on allait en foule solliciter les consuls de demander à l'autorité ecclésiastique la permission de porter en procession la statue elle-même de Notre-Dame de Grâce. Alors une foule immense de cultivateurs, de tout âge et de tout sexe, se rassemblait pour suivre la sainte image; les rues et les places publiques retentissaient des accents de leurs prières, et ces supplications souvent accompagnées de larmes étaient toujours exaucées. Les historiens du temps affirment que, de mémoire d'homme, on ne se souvient pas que ce dernier effort de la piété d'un peuple consterné soit demeuré sans effet (1). A l'époque de la Révolution, la sainte image fut soustraite à la profanation, et soigneusement cachée; mais à la réouverture des églises, on la déposa à l'église paroissiale de Sainte-Marie-Madeleine, et aussitôt les offrandes, les neuvaines, les *ex-voto* vinrent prouver que la dévotion à Notre-Dame de Grâce vivait encore dans les cœurs comme aux temps anciens. Au mois de juin 1818, une longue sécheresse, à la suite d'un rigoureux hiver, menaçait les

(1) *Notice sur Notre-Dame de Grâce,* Aix, 1818.

campagnes d'une stérilité désastreuse. On porta en procession la statue de Notre-Dame de Grâce, on fit une neuvaine de prières dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine; et avant l'expiration de la neuvaine, une pluie abondante rafraîchissait la terre, développait la végétation, assurait la moisson. Un trait de protection aussi remarquable inspira aux fidèles le désir de consacrer un autel spécial à la statue de Notre-Dame de Grâce. Le clergé répondit à un vœu si louable; un autel fut dressé, et, le 8 décembre, on y transféra la statue avec la plus grande solennité. Depuis cette époque, on y fait brûler un nombre prodigieux de cierges, et on s'y presse en foule pour réclamer la protection de Marie; une confrérie ou association s'est établie en son honneur, et Pie VII, par un bref du 1er février 1819, y a attaché de nombreuses indulgences.

Tout le canton d'Aix se ressent de l'esprit du chef-lieu, et compte Puyricard sous le vocable de l'Assomption, et Couteron sous celui de l'Immaculée Conception. Cette dernière paroisse a même placé au-dessus de la façade de son église, une statue de la Vierge immaculée, qui domine toute la plaine. A son exemple, la paroisse des Pinchinats a érigé, sur la place, devant l'église, une belle statue de la Vierge sous la dénomination de Notre-Dame des Campagnes. Le canton de Trets a Beaurecueil, sous le titre de l'Annonciation, et Trets même sous celui de la Purification. Dans le canton de Lambesc, nous trouvons Rognes, Laroque-d'Antheron et Lambesc, sous le patronage de la sainte Vierge; à Saint-Cannat, une chapelle de Notre-Dame de Vie qui était autrefois l'église paroissiale, et où l'on va en procession le 8 septembre; à Charleval, une statue de la Vierge immaculée, érigée, en 1858, à la suite d'une mission bénie, avec l'inscription : *Je suis la gardienne du pays;* et depuis cette époque, de pieux sup-

pliants entourent la sainte image, tous les soirs des fêtes de la sainte Vierge et du mois de Marie. On y récite le chapelet avec diverses prières; et l'on ne passe point devant la statue sans la saluer par ces mots : sainte Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

Dans le canton d'Istres, Port-de-Bouc a Notre-Dame de Bon-Voyage, et Istres même, Notre-Dame de l'Assomption. Le canton de Peyrolles compte quatre sanctuaires de Marie : Notre-Dame de l'Assomption au Puy-Sainte-Réparade, Notre-Dame de Consolation et Notre-Dame de la Roque dans la paroisse de Jouques, et Notre-Dame des Tours dans la paroisse de Peyrolles. Nous n'avons rien à dire sur le premier de ces sanctuaires; il en est différemment des trois autres.

Notre-Dame de Consolation est une chapelle qui paraît avoir au moins deux siècles d'existence; elle est située au sommet d'une colline escarpée, où l'on n'arrive que par de petits sentiers tortueux à travers les rochers et les bois; mais la difficulté des chemins n'empêche pas les pèlerins d'y venir souvent dans le cours de l'année. Le 8 septembre et le dimanche suivant, on en compte environ huit cents. Tous les jeudis du mois de mai, où, d'après une fondation, on y célèbre les saints mystères, il en vient également un grand nombre; et tous vont baiser respectueusement le pied de la statue, puis boire et emporter de l'eau de la source, qui est au bas de la colline. Notre-Dame de la Roque, située sur un immense rocher d'où elle domine au loin tout le pays, est l'espoir et le refuge des habitants. En 1847, ils lui donnèrent un bel autel en marbre, pour la remercier de les avoir préservés du choléra. Tous les dimanches après vêpres, vieillards et enfants, hommes et femmes, vont au pieux sanctuaire mettre sous la protection de la Mère de Dieu la semaine qui commence. Le 15 août surtout, on s'y rassemble dès

une ou deux heures du matin, pour fêter l'Assomption de Marie; on attend, en chantant des hymnes et des cantiques, les premiers feux de l'aurore; et dès que la cloche les annonce, la pieuse troupe, entonnant les litanies, part un cierge allumé à la main, et fait processionnellement le tour de la chapelle en dedans et en dehors. Le soir du même jour, on revient en procession à la chapelle, apportant la statue de l'église paroissiale; et quand celle-ci est en face de la statue de la chapelle, comme une sœur en face de sa sœur, on chante le *Sub tuum*. Chaque premier dimanche du mois, on porte encore en procession la statue de l'église paroissiale au chant des litanies.

Notre-Dame des Tours tire son nom d'Astours, lieu par où passait la voie romaine, et où se trouvait une magnifique source. Tout autour de la chapelle, on a découvert, en fouillant le terrain, des débris de construction romaine et même des traces du culte druidique; ce qui porterait à croire qu'il y avait là un temple païen qui fut converti en chapelle de la Vierge dès le commencement de l'ère chrétienne. Les habitants d'Astours, chassés par les invasions sarrasines, allèrent s'établir au lieu appelé depuis Peyrolles, et y élevèrent contre les Sarrasins des fortifications dont il reste encore des traces nombreuses; mais ils n'oublièrent pas la chapelle d'Astours, et le sanctuaire devint l'objet d'un pèlerinage qui s'est perpétué jusqu'à nous, sous le titre de Notre-Dame des Tours, évidemment dérivé d'Astours. La vénération singulière qu'on portait à cette chapelle engagea les habitants à la réparer vers le seizième siècle; et ils la restaurèrent en effet dans un style simple, mais gracieux. Ils ont pour ce sanctuaire un culte presque passionné. Dans la joie comme dans la tristesse, leur cœur se tourne vers Notre-Dame des Tours; quand ils ont échappé à un danger, ou qu'ils veulent obtenir une faveur extraordinaire, ils courent à la chapelle

bien-aimée. Quand la cloche annonce un pèlerinage au béni sanctuaire, tous ceux qui le peuvent s'y rassemblent, et ceux qui ne le peuvent accompagnent les pèlerins d'esprit et de cœur. Le lendemain de la première communion, on y va remercier Marie et demander la persévérance; mais le 8 septembre surtout et le dimanche suivant, la chapelle est encombrée; des cierges innombrables brûlent autour de l'image de la Vierge, et les mères montrent avec enthousiasme à leurs enfants celle qu'elles appellent la bonne mère, ou Notre-Dame des Tours, en les invitant à l'aimer toute leur vie, et à la prier de tout leur cœur.

Le canton de Berre, moins riche que le précédent, a cependant deux sanctuaires de Marie : Notre-Dame de Vie, bâtie à Vitrolles sur le haut d'une colline, en place d'un château fort qui avait servi de refuge aux habitants de la contrée contre les Sarrasins, et Notre-Dame de Cadérot, ainsi appelée du genévrier sous lequel fut trouvé un reliquaire de la sainte Vierge, et qui, en provençal, s'appelle Cadérot. Ce reliquaire est un vase de cristal contenant quelques cheveux et un peu de terre, blanchie par le lait de la sainte Vierge, avec l'inscription en lettres gothiques : *Hic est de lacte et crine beatæ Virginis.* Enfoui en terre par la crainte des Sarrasins, qui renversèrent la chapelle où on le vénérait, ce reliquaire ne fut pas plutôt découvert qu'on se hâta de relever la chapelle; et dès qu'elle fut achevée et enrichie de la précieuse relique, les fidèles y vinrent avec empressement; ce fut dès ce moment un lieu chéri de pèlerinage. Berre possède un trésor, meilleur encore que ce reliquaire; c'est la tunique de la sainte Vierge, apportée par un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. On l'exposait autrefois à la vénération publique, parce qu'on en possédait l'authentique; on a cessé depuis que l'authentique s'est perdue. Le reliquaire seul dénote par sa forme la plus haute antiquité.

Le canton de Gardanne possède à Bouc un ermitage de Notre-Dame d'Espérance, sur une hauteur, à quatre cents mètres au-dessus du village; mais surtout il a, dans la paroisse de Mimet, Notre-Dame des Anges, établie dans une belle et vaste grotte, longue de soixante mètres, au sommet de collines plantées de pins et d'arbustes sauvages, du haut desquelles l'œil plonge sur un paysage admirable de richesse et de variété, que termine la vue de la grande ville de Marseille et de l'immensité des mers. Cette chapelle remonte à l'an 1220. Alors deux ermites, Jean et Antoine, natifs d'Aix, vinrent se fixer dans la grotte dont nous venons de parler, pour y mener la vie solitaire, pénitente et contemplative des anachorètes de la Thébaïde; ils en bannirent, par le signe de la croix, les serpents dont elle était le repaire, et y fondèrent un autel de l'Annonciation en l'honneur de Notre-Dame des Anges. Pendant quatre siècles, les ermites s'y succédèrent, et les pèlerins y accoururent en foule, tant pour prier dans le nouveau sanctuaire, que pour s'édifier des vertus héroïques et des sages conseils des pieux ermites, et gagner l'indulgence attachée par Clément VI à la visite de la sainte chapelle. Benoît XIII, que son obstination rendit antipape, y vint lui-même célébrer le saint sacrifice, et donna à la chapelle un calice en vermeil, représentant la sainte Vierge entourée d'un collége d'anges. Le chapitre métropolitain y venait également en procession le 25 mars; et dans les temps de sécheresse, les paroisses d'Aix allaient y demander la pluie, ainsi qu'il arriva le 5 septembre 1682. En 1604, les ermites de Notre-Dame des Anges cédèrent la place aux Camaldules. Mais ceux-ci ayant interdit aux femmes, conformément à leurs règles, l'entrée du couvent et par conséquent de la grotte, il en résulta un conflit qui détermina les Religieux à retourner en Italie, d'où ils étaient venus. Des ermites

de l'ordre de Saint-François les remplacèrent, à la grande satisfaction des habitants; mais en 1640, ils cédèrent de nouveau la place aux Oratoriens. Sous l'administration de ces Religieux, l'ermitage fut plus florissant que jamais. On y accourait de toutes parts pour faire des retraites sous leur conduite; on y apportait de riches présents, à l'aide desquels les Religieux purent faire bâtir un monastère pour eux, avec une hôtellerie pour les étrangers. Longtemps il s'y fit des conversions admirables, l'on y pratiqua les plus hautes vertus. Mais malheureusement le jansénisme y pénétra et y forma comme un second Port-Royal. La Révolution arriva sur ces entrefaites, expulsa les Oratoriens et pilla leur couvent, avec sa riche bibliothèque, ses beaux ornements, ses vases sacrés, ses tableaux et ses reliquaires de grand prix. Depuis cette époque, Notre-Dame des Anges ne s'est plus relevée du coup qui l'avait frappée. C'est à peine si, en avril et en mai, quelques bonnes âmes des environs vont, sous la conduite de leur curé, y assister au saint sacrifice, ou quelques curieux y admirer la beauté du site.

Plus remarquable encore que le précédent, le canton de Martigues nous offre quatre monuments en l'honneur de Marie. Le premier est Notre-Dame du Rouet, tombée en ruines au seizième siècle, et relevée en 1584 par la piété des habitants. Le second est Notre-Dame de la Couronne, élevée, en 1858, en l'honneur de l'Immaculée Conception, par les Congréganistes de la sainte Vierge, sur les bords de la Méditerranée, d'où les matelots, au moment de la tempête, peuvent jeter sur elle un regard d'espérance. Le troisième est Notre-Dame de Miséricorde ou la Bonne-Mère, nom qui a tellement prévalu, qu'on dit communément : je vais à la Bonne-Mère. Toute la ville de Martigues vénère la Vierge de ce sanctuaire comme sa gardienne et sa patronne. Quand on veut

obtenir des grâces, c'est à elle qu'on les demande ; quand on a reçu quelques faveurs, c'est elle qu'on en remercie, et on suspend, près de sa statue, des *ex-voto* pour en perpétuer le souvenir, ou on lui fait de riches présents pour la décorer. Le lendemain de la première communion, les enfants vont à la Bonne-Mère se placer sous sa garde ; les autres jours, c'est tantôt une confrérie ou association pieuse, tantôt une famille ou un individu; et ceux-là mêmes qui ne savent plus prier Dieu savent encore prier la Bonne-Mère. Les marins se distinguent entre tous par leur dévotion à la Bonne-Mère. Avant de lever l'ancre et d'aller courir les mers, ils viennent s'agenouiller à ses pieds et réclamer son assistance. En mer, ils l'invoquent au fort de la tempête ; et au retour, ils viennent la remercier et suspendre à ses murs ou la miniature de leur navire, ou le tableau de leur naufrage. Comme le marin, le pêcheur attribue à Marie le succès de sa pêche, et quelquefois dépose en *ex-voto* un poisson en or ou en vermeil aux pieds de sa statue.

Le quatrième et dernier sanctuaire est Notre-Dame de Pitié à Marignane, qui remonte à l'an 1620. Alors le torrent de la Cadière débordé menaçait les édifices et les moissons. Les habitants effrayés s'écrient et ne se lassent pas de redire : Notre-Dame de Pitié, ayez pitié de nous. Deux jours après, les eaux s'abaissent, se retirent, et tout le pays est sauvé. Dans leur reconnaissance, les habitants élèvent un sanctuaire à Marie, et promettent d'y venir tous les ans, la veille de la Nativité chercher sa statue, de la garder pendant quinze jours à l'église paroissiale, exposée à la dévotion des fidèles, et de la ramener ensuite processionnellement à son sanctuaire, où le maire, à genoux, prononcera à haute voix les vœux formulés à l'occasion de cette délivrance miraculeuse ; et, depuis lors jusqu'à ce jour, ce vœu a été fidèlement exécuté.

Nous terminerons l'arrondissement d'Aix par le canton de Salon. Là, nous trouvons, au centre de la ville de Salon, un groupe de la sainte Famille, qui est en grande vénération. Une lampe y est continuellement allumée, et dans les circonstances critiques, on fait brûler un nombre infini de cierges sur le piédestal qui soutient le groupe. Nous trouvons, sur la grande tour de l'Horloge, qui fut bâtie en 1630, Notre-Dame de Grâce, placée en cet endroit pour être la sauvegarde de la ville. La Révolution dépouilla l'édifice de cette statue qui en faisait le principal ornement. On la rétablit en 1838; et avant de l'élever sur la tour, on la porta processionnellement dans toutes les rues de la cité, pavoisées et jonchées de fleurs, au milieu de la foule du peuple dans l'enthousiasme de la joie. A l'entrée de la nuit, il y eut grande illumination; et, pendant huit jours consécutifs on se rassembla le soir autour de Notre-Dame de Grâce, pour réciter le chapelet et chanter des cantiques à sa louange. Enfin nous trouvons, dans la même ville, Notre-Dame de l'Annonciade, occupée par les Pénitents blancs.

Au sortir de Salon, apparait une chapelle sur le sommet de la plus haute colline de la contrée; et, sur la route, à dix minutes de chemin, on rencontre Notre-Dame de Bon-Voyage, jolie chapelle élevée, en 1847, sur les ruines de l'ancienne qui tombait de vétusté. Les voyageurs la saluent en passant, pour lui demander un bon voyage. On s'y rend en procession le jour de saint Marc. Tous les dimanches après vêpres, les congréganistes, filles et femmes, vont y chanter les litanies de la sainte Vierge, le *Magnificat* et quelques cantiques. On y offre le saint sacrifice à certaines fêtes de la Vierge, et toutes les fois que les fidèles le demandent; et de nombreux *ex-voto* attestent qu'on ne prie point en vain Notre-Dame de Bon-Voyage.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'ARLES (1).

De toutes les Églises qui font remonter leur origine aux temps apostoliques, nulle ne revendique une telle gloire à meilleur titre que l'Église d'Arles. « Toute la » Gaule sait, disaient les évêques de la Provence à saint » Léon, qu'Arles a mérité de recevoir de saint Pierre » saint Trophime pour évêque, et que de cette ville le » don de la foi s'est communiqué aux autres provinces » des Gaules (2). » Le pape saint Zozime, en 417, écrivait dans le même sens aux évêques des Gaules : « On ne doit pas déroger aux priviléges de la métropole » d'Arles, à laquelle saint Trophime a été envoyé par le » Saint-Siége, et qui est comme la source d'où ont coulé » dans toutes les Gaules les ruisseaux de la foi (3). » Or le culte de Marie commença dans cette ville avec le christianisme : car saint Trophime y éleva lui-même une chapelle à la Mère de Dieu, avec cette inscription, que le cardinal Barberini recueillit à Rome dans son riche cabinet d'antiquités :

Hoc sacellum dedicatum fuit Deiparæ adhuc viventi ;

et il fit choix pour cela d'une vaste nécropole, qu'on appe-

(1) M. l'abbé Trichaud nous a fourni les principaux renseignements sur ce chapitre, dans une brochure imprimée à Avignon, 1864.

(2) *Hist. de l'Église gallic.*, t. I.— *Gallia christ.*, t. I, Eccl. Arel. — Baronius, *Notæ in martyr. Rom.*, 20 dec.

(3) *Conc. ant. Gall.*, t. I, p. 42.

lait les Champs-Élysées, et que le peuple nomme encore *Élischamps*. C'était là qu'on enterrait les morts illustres; et saint Trophime sanctifia ce lieu, en le destinant à la sépulture des chrétiens, et en y élevant un sanctuaire de Marie.

Au sixième siècle, saint Virgile, archevêque d'Arles, voyant cette chapelle menacer ruine, conçut la pensée de la remplacer par une vaste basilique, tout en respectant, autant que possible, l'œuvre de saint Trophime. Dès que ce projet fut connu, tous s'empressèrent d'y contribuer de leurs deniers ou de leurs bras. Un seul homme, non content d'y refuser son concours, essaya, par le ridicule et la satire, d'en détourner les travailleurs volontaires. L'édifice achevé, cet homme d'opposition osa se présenter à la cérémonie de la consécration, et y ricaner avec le sourire de la haine et du mépris. Tout à coup il s'écrie : « Sainte Vierge, ayez pitié de moi. » Dieu, pour punir ses sarcasmes, l'avait frappé de cécité. Les assistants, saisis, tombent à genoux, et demandent grâce pour le coupable. L'archevêque, plus compatissant au châtiment qu'irrité de la faute, lui oint les yeux avec l'huile de la lampe de l'autel, et il recouvre la vue. Converti par ce phénomène, le coupable repentant vend ses biens, et s'agrége aux cénobites préposés à la garde de la nouvelle église. Quelques années après, le sanctuaire de Marie fut horriblement pillé et à moitié renversé par les Sarrasins; mais Charlemagne le releva glorieusement, et le dota d'une manière digne de sa piété et de sa magnificence. En 1203, l'œuvre du grand Empereur s'ébranla sous l'action destructive des siècles. Afin de le réparer, l'archevêque de Morières écrivit à tous ses frères les évêques et archevêques de l'Église universelle, aux princes et peuples catholiques, pour réclamer leur coopération au rétablissement d'une église si vénérable. Sur l'accueil favorable fait à son appel,

il éleva une belle église à trois nefs, en forme de croix latine, et y installa une Vierge noire, à laquelle le peuple, par reconnaissance des bienfaits qu'il en reçut, donna plus tard le titre de Notre-Dame de Grâce. Au seizième siècle, les huguenots firent subir à ce nouveau temple de nouveaux désastres, qu'on se hâta de réparer dès qu'on le put, en réduisant le vaisseau à de moindres dimensions, et en plaçant à droite, dans un reflet mystérieux de lumière, à demi voilée, au lieu de la statue noire brisée par les hérétiques, une statue en beau marbre blanc, dont la figure, pleine d'expression, respire la bonté et la douceur. Dans cette restauration, on décora, avec un intérêt particulier, la chapelle de Notre-Dame de Grâce, et on lui donna pour autel le tombeau de saint Trophime. Les fidèles, heureux de ces embellissements, y vinrent prier en foule, et l'historien de l'Église d'Arles put écrire de cette chapelle en 1691 : « Elle est en grande vénération et fort » visitée par les habitants de la ville, qui y reçoivent tous » les jours de grandes grâces. » On a la preuve de cette assertion dans les innombrables *ex-voto* qui en couvraient les murailles. Mais, hélas ! en 93, cette église si pleine de souvenirs fut dévastée. On voulut en briser la statue; l'exécuteur de cet ordre impie, au moment où il levait la main pour commencer son forfait, fut renversé, se rompit dans sa chute et la jambe et le bras droit; et demeura boiteux jusqu'à sa mort, qui survint, quarante ans après, dans une maison de charité. Après la Révolution, les capitaines marins ne purent souffrir de voir, dans une église si délabrée, une image qu'ils vénéraient tant; et une nuit, à la lueur des flambeaux, ils la transportèrent à la chapelle de la Vierge dans l'église Saint-Trophime. C'est là que, depuis lors jusqu'à maintenant, la Vierge noire reçoit les hommages des fidèles, au préjudice de l'église Notre-Dame de Grâce, de cette église cepen-

dant si chère à la foi, et berceau du christianisme dans les Gaules.

Après Notre-Dame de Grâce, apparaît au point culminant de la cité, telle qu'un arc-en-ciel d'heureux augure, Notre-Dame la Major ou Sainte-Marie Majeure. C'était un ancien temple de Cybèle, comme on en peut juger, soit par son autel, qui se conserve au musée d'Arles, soit par son caractère architectonique; et là se tinrent, en 314, le concile contre les Donatistes, que saint Augustin appelle *plenarium Ecclesiæ universæ concilium;* en 439, le concile convoqué par saint Hilaire; et, en 458, le concile présidé par Ravennius, comme le prouve l'inscription qui se lit au-dessus de la porte principale. Là aussi, on admire, comme un chef-d'œuvre de peinture, la Vierge dite de saint Luc, copiée par Mignard, lequel a su donner à la figure de Marie un mélange de sagesse, et de discrétion, de modestie grave, de douceur noble, dont le modèle semble avoir été pris dans les cieux, et à la figure de l'Enfant Jésus toutes les grâces de son âge jointes à la maturité de l'homme et à la plénitude de la sagesse. La confrérie du Rosaire et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires sont florissantes dans cette église.

Chez les Religieuses du tiers ordre cloîtré de Saint-Dominique, est Sainte-Marie des Anges, bâtie par saint Césaire au sixième siècle, agrandie successivement aux quatorzième et seizième siècles, fermée par 93, rendue au culte le 28 janvier 1858, et dotée d'une belle statue de la Vierge en marbre blanc, qui en décore le sanctuaire.

Sur la place du Forum, était autrefois Notre-Dame de la Minerve, un des premiers édifices chrétiens de la ville, avec une crypte qui abritait, comme autrefois les catacombes, les premières assemblées des chrétiens, et qui aujourd'hui est convertie en café.

Arles avait encore Sainte-Marie des Fleurs, Sainte-

Marie de la Victoire, Sainte-Marie de Beaulieu, de la Miséricorde, du Bon-Remède et autres, qui révélaient son ardent amour pour la Mère du Sauveur. Nous ne parlerons pas de l'église du Sambuc, qui est sous le vocable de la Nativité; mais nous ne pouvons taire Notre-Dame de Mont-Majour, célèbre abbaye bénédictine, située près d'Arles, sur une colline qui, le plus souvent, est entourée d'eaux marécageuses, lesquelles faisaient qu'on ne pouvait y aborder qu'en bateau. Cette abbaye était fort ancienne; et son église, minée par le temps, menaçait ruine, lorsqu'en 1016, Rambert, qui en était abbé, entreprit de la reconstruire. C'est ce que nous apprend le *Thesaurus* de Mont-Majour : *Anno ab incarnatione Christi* 1016, *fuit inchoata basilica B. Mariæ sub regno Roberti Francorum regis*. Cette basilique est ornementée en style byzantin; le prolongement de sa nef transversale est en gothique fleuri, et trois travées restent encore à construire. Elle est superposée sur une crypte ou longue avenue voûtée, singulièrement propre au recueillement de la prière. Son sanctuaire est entouré d'une galerie circulaire, coupée par cinq arcades à plein cintre, correspondant à un nombre égal de petites absides. Du maître-autel, qui seul a conservé sa table primitive, on en aperçoit cinq autres qui figurent les cinq plaies du Sauveur; et si l'on y ajoute les deux chapelles latérales, on a le symbolisme des sept sacrements. Mais ce monument, unique peut-être par ses dispositions architecturales, est bien plus remarquable encore par les grâces que la sainte Vierge y a dispensées à ceux qui sont venus l'y invoquer. L'incendie des annales de Mont-Majour en 93 nous dérobe le détail de tant de faits miraculeux conservés dans la mémoire des peuples. Un plateau d'une seule pierre d'agate, qui se conserve au trésor de la métropole d'Arles, est un mémorial frappant d'un de ces prodiges. En 1689, le jeune de Montfort,

unique rejeton de sa noble famille, était mourant. Sa mère désolée court à Notre-Dame de Mont-Majour. Là, elle fait vœu de léguer à l'église Saint-Trophime, si son fils recouvre la santé, son précieux plateau d'agate, le plus riche héritage de sa famille, et de le remplir de pièces d'or pour les pauvres. « Puissante Mère de mon » Dieu, s'écrie-t-elle, vous qui avez connu les douleurs » maternelles, aux pieds de votre Fils mourant sur la » croix, ayez pitié de moi, venez à mon secours, sauvez » mon fils ! » A peine a-t-elle parlé, l'espoir inonde son âme, elle se hâte de revenir auprès de son cher enfant. Une nuit froide d'hiver lui cachait les sentiers tortueux qui conduisaient à la ville; elle tombe dans des mares d'eau, elle ne sait comment en sortir. Elle appelle Marie à son secours; aussitôt une lueur céleste perce l'obscurité, l'aide à sortir de ce mauvais pas, et la conduit jusqu'aux portes de la ville, où elle trouve son fils qui se jette dans ses bras, et lui raconte que, pendant qu'elle priait à Mont-Majour, la Vierge lui a apparu et l'a guéri.

Les autres cantons de l'arrondissement d'Arles ont aussi chacun son monument de la Mère de Dieu. Au canton d'Orgon, l'église du chef-lieu est sous le vocable de l'Assomption; au canton d'Eyguières, Aureille et Eyguières ont chacune leur église Notre-Dame; au canton de Châteaurenard, la paroisse de Noves nous offre deux chapelles de la Vierge : l'une, de Notre-Dame de Pitié, bâtie, en 1632, sur une colline des bords de la Durance, avec son cloître à l'usage des Franciscains; c'est là que la paroisse va en procession le lendemain de sa fête patronale; l'autre, de Notre-Dame de Vaquières, Vierge noire, devant laquelle on va prier pour obtenir la pluie.

Le canton de Saint-Remy nous offre de son côté deux remarquables monuments à la gloire de Marie : l'un est Notre-Dame de Grâce, à Maillanne, petite statue de bois

très-ancienne et très-vénérée de tout le pays. Retirée de l'église il y a quelques années, à raison de sa vétusté, elle se conservait chez les Sœurs institutrices de la paroisse, lorsqu'en 1854 éclata le choléra, qui fit d'affreux ravages. Pour arrêter le fléau, on alla processionnellement prendre chez les Sœurs la sainte image; on la porta à un reposoir, élevé pour lui servir de trône, sur une des principales places du pays. Tous ceux que l'épidémie n'avait pas atteints vinrent prier à ses pieds; après quoi, le 28 août, à cinq heures du soir, on la porta à l'église de la paroisse, et dès ce moment l'épidémie disparut. Dans leur reconnaissance, les habitants firent revêtir d'or la petite statue, lui érigèrent contre un pilier un monument en marbre, avec une inscription indiquant l'événement et sa date précise. L'année suivante, le même jour et à la même heure, on refit, en actions de grâces, la même procession; et le lendemain, la paroisse presque entière célébra cet anniversaire par une messe solennelle, où presque tous communièrent. Le second monument est, dans l'église du Paradou, une belle statue de Marie, érigée, au mois de janvier 1856, à la suite d'une mission. Là aussi, à l'approche du choléra, la paroisse vint prier avec ferveur; et tandis que les paroisses voisines étaient envahies, pas un seul paroissien du Paradou ne fut atteint. Aussi, à toutes les fêtes de la Vierge, on orne le piédestal de la statue, on y vient chanter des cantiques, offrir des prières; et souvent même le soir, après les travaux du jour, beaucoup viennent s'agenouiller et prier aux pieds de la sainte image.

Cependant le canton de Tarascon l'emporte encore sur tous les autres. On y compte quatre insignes monuments de son amour pour la sainte Vierge. Le premier est une statue colossale de la Vierge immaculée, en fonte, du poids de quarante quintaux, placée sur une des portes de la ville de Tarascon à la clôture du jubilé de 1865. On ne

saurait dire l'enthousiasme de bonheur et d'amour de tous les habitants en cette occasion. Près de deux mille hommes avaient communié le matin; et tous rassemblés accompagnèrent, aux chants des cantiques, la sainte image conduite sur un char richement orné, dans toutes les rues de la ville qu'on avait décorées d'arcs-de-triomphe, de guirlandes de fleurs et de verdure; et arrivée à la porte Saint-Jean, la Vierge fut élevée en son trône, aux cris mille fois répétés de *Vive Marie!*

Le second monument est Notre-Dame du Château, autrement appelée la belle Briançonne, petite statue en bois de vigne, haute d'environ dix-huit pouces (1). Elle avait été d'abord honorée dans la paroisse du Bouchier, arrondissement de Briançon; mais, vers le milieu du quatorzième siècle, pour la soustraire aux Vaudois qui brisaient toutes les statues et toutes les images, l'ermite Imbert, qui en avait la garde, l'emporta à Tarascon. Les habitants offrirent avec bonheur un asile à la Vierge bannie, dont ils connaissaient la célébrité, et la déposèrent dans une petite chapelle en face du château. Là, chaque jour, dès les premiers rayons du soleil, l'ermite, parcourant les rues, convoquait tous les fidèles à venir saluer celle que l'Église appelle l'*Étoile du matin;* une foule immense se rendait à son invitation, et faisait retentir l'air de pieux cantiques en l'honneur de Marie. Un accueil si bienveillant ne demeura point sans récompense : plusieurs malades furent guéris, plusieurs pécheurs se convertirent; enfin, les grâces les plus signalées et les plus nombreuses furent obtenues. Une confrérie dite de Notre-Dame du Château s'établit, et eut le premier rang parmi les vingt-huit autres

(1) M. l'abbé Gaillaud, curé de Serres, au diocèse de Gap, a fait imprimer, en 1861, des *Recherches historiques* sur la belle Briançonne d'un grand intérêt. Nous y avons beaucoup puisé.

confréries existantes à Tarascon ; c'était elle qui occupait la place d'honneur dans la procession solennelle qui, le jour de l'Assomption, se rendait de l'église Sainte-Marthe à la chapelle du château pour vénérer la statue (1).

Cependant les juifs établis dans ce quartier, se trouvant incommodés surtout le samedi, jour de leur sabbat, par l'affluence des pèlerins à la chapelle du château, demandèrent de faire placer ailleurs la belle Briançonne, en offrant de lui bâtir une élégante chapelle là où l'on voudrait. On accepta leur offre, à la condition qu'ils construiraient en même temps un ermitage pour l'ermite chargé de garder la chapelle, et creuseraient un puits à son usage. Les juifs se soumirent à cet engagement, et taillèrent dans le roc de la montagne Saint-Gabriel, à cinq kilomètres de la ville, un ermitage qui servit tout à la fois de chapelle à la statue, et d'habitation à l'ermite. On se contenta de ce local assez peu convenable ; et, en 1419, on y transporta solennellement la statue vénérée, qui donna son nom à la montagne elle-même, appelée, depuis lors, Notre-Dame du Château. Les pèlerins y allèrent bientôt en si grand nombre, que l'ermitage devint trop étroit pour les recevoir. En 1431, l'ermite Pierre *de Prato Romano*, successeur d'Imbert, comprenant l'inconvenance d'un oratoire qui est en même temps une maison d'habitation, entreprit, à l'aide des offrandes des fidèles, d'élever à côté une église plus vaste et plus décente, et bâtit la chapelle actuelle, longue de quinze mètres et large de douze, à laquelle on arrive par un grand escalier de cinquante marches.

Les fidèles de Tarascon ne tardèrent pas à s'affliger de n'avoir plus au milieu d'eux la sainte statue ; et comme c'était la coutume alors de porter à la procession des Ro-

(1) Faillon, *Monuments de l'église Sainte-Marthe*, p. 114.

gations toutes les statues des saints, celles surtout qui appartenaient à des confréries, ils demandèrent qu'on allât la prendre tous les ans, le dimanche avant les Rogations, pour la porter en procession, et qu'on la gardât, au moins quelque temps après, pour en jouir. Ce fut d'abord pendant une semaine, et successivement on prolongea le temps jusqu'à quarante jours. Cette translation fut une grande fête pour tout le pays; et cette fête s'est perpétuée jusqu'à nos jours, où elle attire chaque année un concours de peuple extraordinaire. Elle a en effet une physionomie spéciale, qui contraste avec nos mœurs modernes, et l'on se croirait en plein moyen âge. Pour faire tous les préparatifs de la fête, réparer et orner la chapelle, aplanir les chemins, transporter les objets nécessaires au culte, et offrir sur la montagne, au clergé, aux anciens prieurs et aux pèlerins de distinction, un champêtre déjeuner, on choisit chaque année, au scrutin, deux prieurs, sur six candidats présentés par le curé de Sainte-Marthe; et l'élection consommée, le cortége des anciens prieurs, tambours en tête, se transporte gravement en silence au domicile des prieurs élus, leur présente un énorme bouquet, signe de leur élection; et la multitude aussitôt les salue de joyeuses acclamations. C'est un grand honneur d'être nommé prieur de Notre-Dame du Château; tous s'en tiennent très-honorés, et disposent toutes choses avec soin, avant les Rogations, pour la célébration de la fête. Ce jour-là, dès trois heures du matin, précédés de leur antique oriflammme, qu'ornent des pampres de vigne mêlés à des feuilles d'orties, les prieurs de la confrérie de Saint-Roch vont, au son du tambourin et de la cornemuse, annoncer la fête dans les campagnes voisines. Pendant ce temps, la grosse cloche donne le signal du départ, les rues se remplissent de pèlerins; tous se rassemblent à l'église pour entendre la messe qui se dit à quatre heures.

Le saint sacrifice terminé, la procession s'organise, se met en marche, à la suite d'un grand crucifix que porte quelquefois un frère pieds nus, et fait retentir les rues du chant des litanies. Tarascon devient presque complétement désert; hommes, femmes, enfants, tous se rendent à Notre-Dame du Château. Chemin faisant, cette foule immense se grossit encore de la population des villages circonvoisins, qui accourent également à la montagne. Beaucaire surtout s'y rend en masse, et ceux qui ne peuvent venir à pieds y montent en voiture.

A la chapelle, les messes se succèdent depuis six heures, et les tribunaux sacrés sont encombrés de pénitents qui veulent se réconcilier et communier. Après la dernière messe, tous s'approchent de l'autel et viennent respectueusement baiser les pieds de la statue, puis se retirent pour prendre sur la mousse et le gazon leur modeste repas. A dix heures, la cloche de la chapelle annonce le départ; et aussitôt, au son de la flûte et du tambourin, tous se rangent en file en chantant l'*Ave, maris stella*. La statue, en toilette champêtre, est placée sur un brancard, orné de fleurs fraîchement cueillies à la montagne, et les dames des prieurs ambitionnent l'honneur de la porter. Au bas de la colline, l'officiant bénit avec la croix tout le pays, pour y appeler la fécondité; et l'on continue la marche jusqu'à l'église rurale de Saint-Étienne des Grés, où la Vierge demeure jusqu'à quatre heures du soir exposée à la vénération publique. Après quelque temps de repos, on chante les vêpres solennelles, et, à quatre heures, on reprend la marche. La foule grossit alors; l'enthousiasme se propage, et chacun dispute pour soi la faveur de porter la précieuse statue, ou du moins de toucher le baldaquin sur lequel elle est élevée. On se heurte, on se presse, on se pousse, et l'on arrive ainsi à la ville. « Là s'offre, dit M. Faillon, un spectacle frappant,

qui fait toujours éprouver, à ceux-là mêmes qui y sont accoutumés, des émotions dont on ne peut se défendre. L'empressement tumultueux de la multitude, le bruit des boîtes et des décharges continuelles de mousqueterie, les acclamations d'un peuple immense, la rencontre de la monstrueuse tarasque qui bondit trois fois, comme épouvantée par la présence de Marie, donnent à cette fête un cachet de piété joyeuse, unique en son genre. Le clergé et les autorités de la ville reçoivent la statue à la porte Saint-Jean. Là, on la dépouille de sa toilette du matin, dont les pieuses femmes se disputent les épingles, pour en attacher les premiers langes d'un enfant nouveau-né, et on la revêt de ses plus belles robes. Pendant ce temps, les marins viennent jouer devant elle de la pique et du drapeau, deux jeux qui consistent à tourner et retourner en sens divers, lancer dans les airs et ressaisir avec dextérité une pique de trois ou quatre mètres, ou un drapeau avec sa hampe, d'après des règles établies et la cadence indiquée par le fifre et le tambour. A sept heures et demie, la procession entre dans l'église Sainte-Marthe, au son des cloches et des orgues, au roulement des tambours, au bruit de la trompette, aux cris perçants de la cornemuse, à la détonation des boîtes, et aux accents saintement passionnés de toutes les voix qui chantent à cris redoublés : *sancta Maria, ora pro nobis.* On dépose ensuite la statue sur le trône qui lui a été préparé ; pendant les quarante jours qu'elle y demeure, elle y reçoit les hommages constants des fidèles, et chaque jour un héritier de la famille Dusseau la revêt d'une robe nouvelle. Cet honneur a été dévolu à perpétuité à cette estimable famille, en reconnaissance de ce que, pendant la grande Révolution, le sieur Dusseau déroba la statue à la fureur des révolutionnaires, et la tint cachée jusqu'à la réouverture des églises. Au bout de quarante jours, on reporte à sa montagne la sainte image,

mais sans éclat, tant on est affligé de s'en séparer ; souvent la douleur va jusqu'à faire couler les larmes.

Le troisième monument du canton de Tarascon est Notre-Dame du Remède, à Saint-Michel de Frigolet. Cette chapelle, aussi ancienne que vénérée, est placée dans une gorge des montagnes de Frigolet, entre Tarascon et Avignon. Pour la desservir, Guillaume Ier, comte de Provence, fonda, au dixième siècle, un monastère dédié à saint Michel, et le légua aux Bénédictins de Mont-Majour. Les Religieux y relevèrent le sanctuaire de Marie dans des proportions restreintes, mais d'une ordonnance architecturale exquise, en même temps qu'ils fertilisèrent ces terres jadis incultes. L'empereur Conrad, venant se faire couronner roi d'Arles en 963, visita Frigolet et confirma les donations territoriales faites au monastère. D'autres y furent ajoutées par Sanctius, vice-roi de Provence en 1183; par Raymond IV, comte de Toulouse, en 1184; par le vicomte de Marseille en 1190 ; par Pierre II, abbé d'Ulmet de Camargues, en 1210; par son successeur Raymond, en 1211 ; enfin par Raymond de Mont-Majour, en 1250. Les pauvres profitèrent de toutes ces richesses : car les Religieux déversaient sur les malheureux tout ce qu'ils recevaient des biens de ce monde. En 1316, les Bénédictins cédèrent la place aux envoyés du chapitre d'Avignon, auquel Jean XXII avait donné ce bénéfice. En 1495, le chapitre fit desservir l'église du monastère par des chanoines réguliers de Saint-Augustin; mais ceux-ci laissèrent les terres en friche et abandonnèrent le cloître à quelques serviteurs.

Malgré cet abandon, la dévotion du peuple ne se ralentit point, et ne fit que croître de jour en jour. Des miracles nombreux s'y opérèrent, des pèlerins de toutes les classes et de toutes les conditions s'y rassemblèrent : on y vit Tanneguy du Châtel avec la reine Jeanne, femme de René

d'Anjou; Anne d'Autriche venant demander la naissance d'un fils, et, cette grâce obtenue, faisant décorer le sanctuaire d'une boiserie richement sculptée, dorée et rehaussée de peintures qui représentent les principaux mystères de la vie de la sainte Vierge. On vit surtout en 1720, en cette année à jamais mémorable par les ravages de la peste, les habitants du monastère et des bourgs voisins tellement protégés par Notre-Dame du Remède, que pas un ne succomba au terrible fléau, et que le comte de Caylus, gouverneur de Provence, y vint établir le siége de son administration. Le bruit de cette miraculeuse préservation attira au sanctuaire jusqu'à sept à huit mille personnes en un jour; et 93 lui-même fut impuissant à arrêter cet élan. Cependant, depuis le retour de l'ordre, le monastère était désert, lorsque l'archevêque d'Aix, monseigneur Chalandon, jaloux de le relever, l'offrit aux Prémontrés de la primitive observance, voués dès leur origine au culte de l'Immaculée Conception. Ceux-ci l'acceptèrent, et vinrent s'y établir. L'archevêque ordonna une quête dans tout son diocèse, pour leur obtenir les secours qui sont toujours si nécessaires au commencement d'une œuvre; et depuis cette époque, Notre-Dame du Remède n'a cessé de prospérer.

Enfin il est, au canton de Tarascon, un dernier monument en l'honneur de la sainte Vierge; c'est Notre-Dame de la Mer, à l'extrémité de l'île de la Camargue. C'était, dans le principe, un petit édifice que s'étaient bâti, à leur usage, Marie Salomé, Marie mère de l'apôtre saint Jacques et Marie-Madeleine; et où avaient prié saint Lazare, saint Maximin et quelques autres disciples du Sauveur, abordés, sous la conduite de Dieu, à l'embouchure du Rhône. Comme il ne se trouvait là que de l'eau salée, Dieu fit jaillir à côté une source abondante d'eau douce; et en reconnaissance, les saints exilés érigèrent un oratoire plus

convenable en l'honneur de la sainte Vierge, avec une cellule pour Marie Salomé et Marie mère de Jacques. Ces saintes femmes, à leur mort, furent inhumées dans l'oratoire même; ce qui augmenta la vénération publique pour un sanctuaire déjà si vénéré, et y attira un nombre prodigieux de pieux pèlerins. Un ermite le gardait, lorsqu'un roi d'Arles, partageant les religieux sentiments de la foule pour les corps des saintes Marie qui y reposaient, ordonna de renfermer l'oratoire dans une grande église, bâtie en forme de citadelle, pour la mettre à couvert des corsaires qui infestaient la cité. Cet ordre fut ponctuellement exécuté; et c'est ce qui nous explique la structure de ce temple, ses meurtrières, ses hautes et épaisses murailles, avec leurs créneaux et les tourelles des angles, son toit en pierres plates, dont la pente aboutit à une galerie qui fait le tour du rempart, pour donner aux assiégés la facilité de se défendre, enfin la tour supérieure, pour servir de retranchement en cas que l'ennemi s'emparât de la nef, et renfermer, en temps de siége, les provisions de bouche et les armes de défense. Il serait difficile de dire à quelle époque précise fut construite cette église, encore aujourd'hui debout. Ce qui est certain, c'est qu'elle existait au sixième siècle, puisqu'en 542 saint Césaire la légua à une congrégation de vierges qu'il avait fondée; c'est que Gervais de Tilbury, Maréchal du royaume d'Arles au douzième siècle, en parle comme de la plus ancienne église qui ait été bâtie sur le continent, ajoutant qu'elle a été consacrée par saint Trophime et par les autres apôtres de la Provence, assertion qui prouve au moins qu'au douzième siècle on l'estimait la plus ancienne de la contrée; c'est qu'au quinzième siècle, on était dans la même persuasion, comme il paraît par les témoignages du roi René, du cardinal de Foix, de Nicolas de Brancas, et par les pièces diverses qu'on peut lire dans les *Monuments inédits*,

page 1280; ce qui est certain enfin, c'est que le pèlerinage de Notre-Dame de la Mer ou des saintes Marie a toujours été et est encore aujourd'hui très-fréquenté. Chaque année, le 25 mai, plus de dix mille pèlerins y accourent de diverses parties de la France.

DIOCÈSE DE MARSEILLE [1].

Une tradition incontestable, comme l'a si bien démontré M. l'abbé Faillon et comme nous avons eu plusieurs occasions de l'observer, rapporte que saint Lazare, à peine abordé aux côtes de la Provence avec ses sœurs Marthe et Marie-Madeleine, éleva sur le rivage de la mer, dans un lieu éloigné des regards du vulgaire, un autel en terre détrempée à la Vierge Mère encore vivante, et qu'une source d'eau vive jaillit au pied de cet autel, symbole des grâces qu'elle allait faire couler sur les Gaules. De là, saint Lazare vint dans Marseille avec Madeleine prêcher la foi chrétienne : sa parole fut acceptée ; un certain nombre d'habitants reçurent le baptême, et alors il les réunit dans un souterrain pratiqué au-dessous de la forêt qui séparait Marseille de la campagne. On ne peut douter que, fidèle à la même inspiration qui lui avait déjà fait élever un autel à la Vierge, il n'ait aussi consacré cette crypte à la Mère de Dieu. Il est au moins certain que là existèrent, dès les premiers siècles, une chapelle et une statue qu'on appela l'une et l'autre Notre-Dame de Confession, parce qu'en ce lieu reposaient les corps des saints apôtres, martyrs et

(1) Une partie des renseignements sur ce diocèse est due à l'érudition de M. l'abbé Magnan, supérieur du collége ecclésiastique de Saint-Louis.

confesseurs de la Provence, de même qu'à Rome on appelle confession de saint Pierre ou de saint Paul le lieu où reposent les corps de ces glorieux apôtres. C'est ce que nous apprend l'inscription placée, en 1774, par les chefs de la confrérie : *Celeberrimam hanc cryptam a primis æræ christianæ sæculis erectam, protomartyrum, confessorum et Virginum Massiliensium exuviis illustratam, restaurarunt almæ sodalitatis ædiles, an° MDCCLXXIV*. Rien de plus vénérable que cette crypte, connue aujourd'hui sous le nom de catacombes de Saint-Victor, parce qu'à côté s'éleva l'abbaye de Saint-Victor, une des plus belles et des plus anciennes du monde chrétien. Dans ces catacombes, il y a trois lieux distincts qu'il est essentiel de ne pas confondre : le premier est un magnifique souterrain aux épaisses murailles, aux vastes galeries, entouré d'autels, orné de marbres précieux, de sculptures et de colonnes, que fit construire Cassien, abbé de Saint-Victor, tant pour loger plus convenablement les corps des saints martyrs qu'il retira des galeries primitives où on les avait déposés d'abord, que pour y donner place à ses cinq mille moines et à la foule des fidèles empressés de venir prier dans un lieu si vénérable. Le second monument est la crypte proprement dite, qui remonte au temps de saint Lazare. Ce fut là que Marie-Madeleine, avant de se retirer à la Sainte-Baume, mena sa vie pénitente et contemplative ; ce fut là que saint Lazare établit son premier siége, appelé par le peuple *Confessional de saint Lazare*, par altération du mot confession, qui signifie témoignage rendu à la foi ; et une colonne conserve encore l'empreinte de son visage et de sa houlette pastorale. Ce fut là qu'il éleva son premier autel, après l'autel de terre élevé sur le rivage ; tout autour sont des bancs en pierre à l'usage des prêtres ; en face du siége épiscopal s'ouvre une galerie où, aux jours de persécution, on conservait les corps des mar-

tyrs; et là reposèrent pendant des siècles, dans la paix du Seigneur, et les martyrs saint Lazare, saint Victor et ses compagnons, saint Adrien, saint Hermès avec plusieurs nobles débris de la légion thébaine, et les vierges sainte Eusébie avec ses compagnes et une foule d'autres. L'histoire rapporte qu'au temps de Cassien les moines de Saint-Victor et les pèlerins étrangers allaient souvent prier dans ce saint lieu, appelé la crypte de sainte Madeleine; ils s'y rappelaient sa vie céleste, et les prières ferventes qu'y avaient faites les premiers chrétiens, et les martyrs dont les ossements reposèrent là si longtemps. Chaque année encore, le jour de Sainte-Madeleine, les fidèles se pressent à la crypte pour y entendre la messe, y communier et prier.

A côté de la crypte de sainte Madeleine se trouve la chapelle de Notre-Dame de Confession ou des Martyrs, bâtie, vers l'an 140, sous le règne d'Antonin le Pieux, en l'honneur de la sainte Vierge, selon une tradition constante dont nous avons la preuve dans l'acte de consécration de cette chapelle souscrit par le pape Benoît IX, et par les évêques, abbés et barons présents à la cérémonie, acte dont un exemplaire se conserve encore aux archives de la mairie de Marseille. Détruite à plusieurs reprises par les barbares, cette chapelle se releva chaque fois de ses ruines. Au milieu du onzième siècle, elle fut même reconstruite en entier dans la forme d'un parallélogramme plus large que long; et plusieurs actes anciens constatent, en même temps que la piété des fidèles pour cette chapelle, le zèle avec lequel ils concoururent à sa reconstruction. On cite entre autres, en 1330, le testament d'Alayette Audoin léguant vingt florins pour cette réparation.

Les différentes reconstructions que subit cette chapelle exigèrent trois consécrations; et telle était la vénération

qu'on lui portait, que, chaque fois, ce fut un Pape qui la consacra : la première fois ce fut saint Léon le Grand, à la prière de Cassien, son ami ; la seconde, l'an 1040, ce fut Benoît IX, en présence de presque tous les évêques de la province, d'une foule d'abbés, du vicomte de Marseille et d'un grand nombre de barons ; la troisième, en 1251, ce fut Innocent IV. Urbain V, qui avait été abbé de Saint-Victor, se souvenant, comme il le disait lui-même, de l'humble nid d'où il s'était envolé au sommet de la puissance suprême, fit à cette chapelle un autre honneur ; il l'orna magnifiquement. Son autel, que quelques-uns croient avoir été cette table de marbre qui se conserve au musée de Marseille, couvrait les corps de plusieurs martyrs, et entre autres des quarante compagnes de sainte Eusébie. Aussi les fidèles y accouraient en foule ; et comme elle était trop petite pour les contenir tous, on n'en permit l'entrée qu'à l'évêque et aux prêtres, tandis que les laïques assistaient au saint sacrifice répandus tout autour dans les galeries et les portiques. Deux femmes ayant voulu violer cette défense, en furent punies par la perte de la vue, qu'elles ne recouvrèrent qu'après avoir fait vœu, l'une d'entourer la chapelle d'une grille, l'autre de faire pénitence dans un monastère.

Cette chapelle, autrefois si magnifique, est bien déchue aujourd'hui de son antique splendeur. De ses trois nefs, il n'y a plus que la voûte de la grande nef et quelques débris du centre des arceaux qui la séparaient des nefs latérales. Des murs lézardés et décrépits, de larges ouvertures au nord et à l'ouest, quelques grilles en bois, un autel en marbre d'une simplicité plus qu'ordinaire, point de sculptures, point d'inscriptions ; c'est là tout ce qui reste de ce temple illustre, honoré de la visite de tant de souverains Pontifes et vénéré par tant de siècles.

La statue qu'on vénère en cette église est une Vierge

noire assise sur un trône comme les vierges byzantines, tenant sur ses genoux son divin Fils et l'offrant à l'adoration des fidèles. Elle est revêtue d'une robe bleue, semée de fleurs d'or; et, les jours de fête, on la recouvre d'un riche manteau qui ne laisse voir que la tête et les mains. On ne saurait dire la vénération qu'on a toujours portée à cette sainte image, non plus que les hommages, les prières et les dons qu'on a déposés à ses pieds. Dans les temps de grande sécheresse, on allait la chercher au souterrain; on la portait processionnellement dans les rues, et la pluie venait rafraîchir la terre altérée.

Malgré tant de titres au respect, 93 dévasta Notre-Dame de Confession : heureusement, un officier municipal enleva la statue et la cacha dans sa maison. Après le 9 thermidor, il la remit à l'église de la Major, où elle resta huit jours exposée à la vénération des fidèles. Mise ensuite sous le séquestre et vendue aux enchères, elle fut acquise par un autre officier municipal, qui la rendit au culte quand les temples se rouvrirent. Placée alors successivement en diverses églises, elle fut enfin, le 20 mai 1804, rendue à Saint-Victor; le 2 février 1822, elle fut rétablie sur l'autel, et c'est là qu'elle continue de recevoir les hommages des fidèles.

Comme dans les catacombes de Rome il existait des associations particulières de fidèles, distinctes de la grande assemblée de l'Église, ayant un but déterminé, des chefs et des dignitaires; de même, dans les catacombes de Saint-Victor, il y eut, dès l'époque la plus reculée, une confrérie particulière consacrée à la sainte Vierge, ayant pour but la charité envers le prochain et surtout le soulagement des pauvres. Cette confrérie, dont les fidèles de l'un et de l'autre sexe pouvaient faire partie, était gouvernée par vingt-quatre prieurs. Le premier dignitaire portait le titre de maître d'hôtel, en raison de sa fonction, qui était le soin

des pauvres ; le second s'appelait trésorier, le troisième bourgeois, le quatrième sacristain ; les quatre suivants portaient le titre de syndics et étaient chargés de l'inspection de la confrérie. Une fois l'an, les vingt-quatre prieurs faisaient une quête générale dans la ville ; et le produit en était employé à acheter du pain pour les indigents, surtout pour les pauvres honteux.

La confrérie, pour venir au secours des pauvres, avait des maisons et des terres, un riche trésor de joyaux, de pierreries, d'or et d'argent ; elle possédait même plusieurs couronnes que des Souverains lui avaient données. Les souverains Pontifes enrichirent d'indulgences et de priviléges une œuvre si bonne. Célestin III, par une bulle du 3 juillet 1191, autorise pour les confrères la messe dans leur chapelle, même au temps d'un interdit général ; Innocent III prend les confrères sous sa protection spéciale ; Paul V et Urbain VIII leur accordent d'abondantes indulgences.

Plus favorisées que les catacombes de Rome, qui depuis Constantin n'ont plus servi au culte et ont ainsi laissé périr beaucoup d'usages de l'Église primitive, les catacombes de Saint-Victor n'ont pas vu s'interrompre le service divin, et par là nous ont conservé le souvenir de plusieurs anciens usages. Ainsi, dans les cryptes de Saint-Victor on donnait la communion le vendredi saint à l'autel de Notre-Dame de Confession, indistinctement aux prêtres et aux fidèles, soit comme continuation de l'usage primitif de communier tous les jours, soit comme consolation et hommage offerts à la sainte Vierge l'anniversaire du jour où elle fut en proie à de si grandes douleurs ; et cet usage a duré jusqu'à l'expulsion des chanoines de Saint-Victor par la révolution de 93. Ainsi encore, le 2 février, on distribuait et on brûlait de la cire peinte en vert, pour rappeler que c'était le jour où Marie dispensait les faveurs les plus

signalées, la coutume des rois de France étant de sceller avec de la cire verte les chartes où ils accordaient des grâces et des faveurs à leurs sujets. Pendant l'octave de Notre-Dame de Confession, on distribuait aux fidèles de petits deniers portant le monogramme de la sainte Vierge, en souvenir des aumônes que les prieurs de la confrérie distribuaient à certains jours déterminés. Pour la bénédiction des cierges, on allait en procession chercher la statue de Marie au souterrain, on l'apportait dans une grande salle attenant au cloître, dont on voit encore des restes; on l'y plaçait sur un trône, et la bénédiction avait lieu en sa présence.

Dans toutes les grandes circonstances, le peuple et le clergé venaient à Saint-Victor vénérer l'antique statue. Le 17 février, anniversaire de la délivrance de Marseille et de sa soumission à Henri IV, une longue procession du clergé et du peuple se rendait à l'abbaye pour rendre grâces à la sainte Vierge et y chanter l'hymne : *Jesu, nostra redemptio*. Le jour de l'Assomption, la procession venait également à l'abbaye, faisait le tour des cloîtres, descendait dans le souterrain, et chantait le *Sub tuum* devant Notre-Dame de Confession. Enfin, chaque dimanche, après l'office, le clergé de Saint-Victor descendait processionnellement au souterrain, et chantait l'*Inviolata* devant l'antique image. Si quelques-uns de ces usages ont cessé, la dévotion à Notre-Dame de Confession n'a point varié. Tous les ans, la bénédiction des cierges en cire verte a lieu avec grande solennité devant la sainte image qu'on a apportée le matin à l'église supérieure, et qu'on reporte le soir au souterrain à la clarté des flambeaux, dans une immense procession qui se déroule à travers les galeries inférieures. La clarté de ces cierges, la pauvreté de ces murs, la piété des fidèles, tout rappelle les anciennes catacombes. Aussi, pendant les huit jours qui suivent, les fidèles y reviennent chaque matin dès

avant l'aurore, les portes sont assiégées par la foule et jusqu'à midi le souterrain ne désemplit pas ; les prêtres y sont constamment occupés à donner la communion à la grille de la chapelle Notre-Dame ; et tout bon chrétien de Marseille tient à faire, au moins une fois dans cette semaine, le pèlerinage de Notre-Dame de Confession.

Mais si au souterrain de Saint-Victor la dévotion des Marseillais à Marie ressort si merveilleusement dans tout le cours des siècles, elle n'est pas moins remarquable, sans être aussi ancienne, sur les hauteurs de Notre-Dame de la Garde. Au temps du paganisme, cette colline était couronnée par un temple de Vénus et couverte d'arbres pressés et touffus, auxquels la hache n'avait jamais touché, et qui dérobaient aux regards la vue du ciel, selon la description que Lucain nous en a laissée :

> Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
> Obscurum cingens connexis aera ramis,
> Et gelidas alte summotis solibus umbras.

Là, quand on voulait apaiser la colère des dieux, on conduisait un étranger ou un pauvre couronné de roses, et on l'immolait comme une victime d'expiation. Telle était la colline souillée de crimes et d'abominations que Marie était appelée à sanctifier. Cette purification tarda plusieurs siècles. Ce ne fut qu'en l'an 1214 qu'un homme pieux, nommé Pierre, conçut la pensée de bâtir une église sur cette colline, avec une habitation modeste, entourée d'un terrain qu'il cultiverait, pour pouvoir prier le Seigneur en liberté, en vivant du fruit de ses sueurs. Il en traita avec Guillaume, abbé de Saint-Victor ; car la montagne appartenait à cette abbaye. L'abbé y consentit, à condition que Pierre demeurerait sous la dépendance du monastère, auquel il payerait chaque année, le jour de saint Victor, douze deniers royaux, et qu'après sa mort le terrain, avec

toutes les constructions et améliorations, reviendrait à l'abbaye. Pierre non-seulement accéda à ces conditions, mais se donna lui-même à l'abbaye pour être un Frère de l'ordre, et aussitôt il se mit à l'œuvre. Il éleva un oratoire modeste, où il plaça une statue de la Vierge. La vie sainte qu'il mena dans cette solitude édifiant tout le pays, on vint en pèlerinage à la nouvelle chapelle, et on y obtint des grâces particulières, jusque-là que, regardant cette Vierge comme la protectrice et la garde de Marseille, on la nomma dès lors Notre-Dame de la Garde. A la mort de Pierre, l'ermitage rentrant dans les possessions de l'abbaye, ainsi qu'il avait été convenu, le prieur claustral, qui faisait alors les fonctions d'abbé, nomma gardien administrateur de la chapelle un Religieux de l'abbaye, et érigea cette fondation en prieuré. En 1243, Gilbert de Baux la dota de revenus considérables; en 1385, la commune de Marseille fit élever à côté une tour pour le service d'une sentinelle chargée de veiller, de cette hauteur, sur le golfe, et de donner avis à la ville des navires qui s'avançaient vers le port; et on appela cette tour, en raison de son voisinage, la tour de la bienheureuse Marie de la Garde, *turris beatæ Mariæ de Gardia*. C'est le nom qui se lit dans l'acte de son érection. Deux siècles et demi s'étaient écoulés depuis la fondation de la chapelle; c'en était assez pour la durée de l'œuvre du pauvre ermite : elle menaça ruine. En 1477, à l'aide des fonds laissés par Gilbert de Baux, on la releva dans de plus grandes dimensions. Cinquante ans plus tard, François I[er] fit construire, sur le haut de la montagne, un fort renfermant la chapelle dans son enceinte; mais ce fort n'offrit que peu de garantie à Marseille, qui continua à mettre sa confiance dans sa garde céleste bien plus que dans la citadelle terrestre. Pour fortifier de plus en plus cette confiance, le même roi créa, dans la sainte chapelle, une confrérie de Notre-Dame de la Garde, qui

fit consacrer, en 1544, l'église construite en 1477, et sculpter sur la porte d'entrée du fort la cérémonie de cette dédicace. En 1732, les Marseillais, qui déjà, à diverses époques, avaient fait à leur chapelle chérie des restaurations et de grands embellissements, y dépensèrent encore douze mille francs, somme considérable à cette époque, et ils y ajoutèrent une statue en argent, qui, par un privilége unique dans le monde chrétien, tenait dans ses mains le saint Sacrement lorsqu'on l'exposait.

Notre-Dame de la Garde possédait un riche trésor composé des offrandes accumulées pendant des siècles : de nombreux *ex-voto* étaient appendus à son autel pour attester les grâces qu'on y obtenait, et des prêtres étaient attachés à son service. Ils étaient bien nécessaires pour accueillir les pèlerins qui y affluaient sans cesse. Car tous les samedis, quelque temps qu'il fît, on les voyait monter en foule à la sainte montagne, plusieurs pieds nus, et tous disant le chapelet ou récitant quelque autre prière. Les marins surtout ne quittaient jamais le port de Marseille sans venir se recommander à la bonne Mère; comme jamais ils ne passaient devant ses rivages sans la saluer d'un regard de confiance filiale. Encore aujourd'hui, lorsque, dans leurs courses lointaines, mugit la tempête, c'est Marie qui est leur espoir; et lorsque au retour ils aperçoivent de loin la chapelle de la Garde, toute manœuvre cesse, le silence se fait; et, tombant à deux genoux, tête nue, ils chantent en chœur le *Salve, regina*. Le lendemain du débarquement, ils gravissent la montagne et vont porter à la chapelle leurs remercîments et leurs vœux. Ce ne sont pas seulement les marins qui ont toujours eu cette confiance en Notre-Dame de la Garde : les rois de France, qui ont visité Marseille, n'ont jamais manqué d'aller prier à la sainte montagne, et le chemin qu'ils suivaient porte encore le nom de route des Princes. Souvent de

grandes dames, même des princesses, ont été vues gravissant la sainte colline dans des jours de tempête, à pied, la torche allumée d'une main, le rosaire de l'autre, pour recommander à la Vierge protectrice un parent ou une personne chère en péril.

Aux jours orageux de 93, la chapelle fut fermée, le trésor pillé et la statue d'argent consacrée par tant de vœux et d'hommages vendue aux Génois, selon les uns, fondue pour faire des pièces d'argent, selon les autres; mais dès 1802, Notre-Dame de la Garde fut rouverte; les fidèles y retournèrent avec empressement et prièrent devant la statue de bois, qui remplaçait celle d'argent, avec la même ferveur qu'autrefois. On orna son sanctuaire, on le tapissa d'*ex-voto* et on aspira à rivaliser de zèle, pour sa gloire, avec les anciens âges. En 1820, pendant une mission qui se donnait à Marseille, tout le peuple de la cité s'y rendit en procession, couvrit toute la colline, et fit retentir tous les échos de cantiques de triomphe. En 1823, on résolut de substituer à la statue de bois une statue d'argent, haute de six pieds; on mit plusieurs années à l'exécution de ce dessein, mais enfin, le 2 juillet 1837, on en fit la bénédiction avec toute la magnificence possible devant plus de cinquante mille âmes, heureuses de la gloire de Marie. Depuis cette époque, la dévotion des Marseillais sembla prendre un nouvel essor; Notre-Dame de la Garde leur devint plus chère; ils lui offrirent de nouveaux présents. En 1845, ils lui firent hommage d'une belle cloche du poids de dix mille kilogrammes et d'un son magnifique, qui se fait entendre jusqu'à la distance de vingt-quatre kilomètres. Ils allèrent plus souvent la visiter, et le chemin de la montagne fut sillonné chaque jour par un plus grand nombre de pèlerins. Lors de la guerre de Crimée, on allait avant le départ se recommander à elle, et au retour la remercier. Des officiers blessés ont été vus se

faisant conduire en voiture jusqu'où les voitures peuvent monter, et porter ensuite dans une chaise à bras jusqu'à l'autel de Marie, pour y assister au saint sacrifice et rendre grâces à celle à laquelle ils se reconnaissaient redevables d'avoir échappé à tant de dangers.

Une particularité remarquable de cette antique et simple dévotion des Marseillais, est d'avoir assigné à Notre-Dame de la Garde une maison qui lui appartenait au milieu de la ville, pour la rendre en quelque sorte leur concitoyenne; et tous les ans, à l'époque de la Fête-Dieu, on la descendait de la montagne, et elle venait habiter sa maison. Cette maison de la Vierge ayant été vendue pendant la Révolution, on l'a remplacée par un autel dressé avec grande magnificence près de l'hôtel de ville; et, pendant l'octave du saint Sacrement, la confrérie des Pénitents va, comme autrefois, chercher l'image vénérée à la sainte montagne et la porte sur cet autel. Les rues par où passe la céleste citoyenne de Marseille sont toujours ornées le plus richement possible; et de toutes parts une multitude immense se précipite sur son passage pour la révérer, la saluer avec une foi pleine de grâce et de simplicité. Le long des rues, on place de loin en loin des tables recouvertes de blanches garnitures, sur lesquelles un jeune enfant, en vêtements blancs, adresse à la Vierge le petit compliment que lui a appris sa pieuse mère. Pendant son passage, on offre à Marie des cœurs d'or et d'argent, des cierges, des torches, des bouquets de fleurs, et autres objets. Lorsqu'elle est arrivée à son autel, un prêtre y célèbre la messe, et le peuple y continue ses prières jusqu'à ce qu'on la transporte à son sanctuaire. On la portait autrefois dans une des salles de l'hôpital, pour la consolation des malades; et elle y restait exposée toute la nuit au milieu d'une brillante illumination.

Enfin, le 5 juin 1864, Marseille mit le comble à tout

ce qu'elle avait fait pour Notre-Dame de la Garde, par l'inauguration de son nouveau et splendide sanctuaire. Déjà elle avait dépensé plusieurs centaines de mille francs pour la construction de cette église; Mgr Cruice, à son arrivée à Marseille, n'avait eu qu'à proposer à son peuple un dernier effort pour achever l'édifice commencé, et tous les cœurs marseillais avaient répondu avec enthousiasme à son appel. Trois cent mille francs avaient été versés en peu de jours, le magnifique édifice achevé en peu de mois; et le 5 juin 1864 vit des cardinaux de France et de l'étranger, cinquante évêques, tout le clergé de Marseille et des pays voisins, une multitude immense couvrir la sainte montagne; et les bénédictions de l'Église consacrer à Marie un des plus beaux édifices de la contrée.

Pour que les Marseillais aient eu pendant tant de siècles une dévotion si vive pour Notre-Dame de la Garde, il faut qu'ils en aient obtenu bien des grâces. Une dévotion inféconde n'aurait pu être ni si ardente ni si durable. Nous n'entrerons point dans le détail de ces merveilles qui allongeraient trop notre histoire; nous dirons seulement qu'en 1843, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, fit constater par les médecins la guérison miraculeuse de la sœur Marie-Julie Dugas, religieuse de la Visitation, réduite à un état de consomption extrême, accompagnée de fièvre lente, qui depuis trois ans la retenait au lit sans qu'elle pût seulement se soulever. Désespérée des médecins qui annonçaient sa mort prochaine, on la porte dans son lit près d'une fenêtre, par où elle puisse voir passer l'image de Notre-Dame de la Garde en procession. Elle la voit, elle la prie, et elle est guérie. Elle se lève, va et vient dans la communauté parfaitement portante, et quand les médecins viennent faire leur visite, elle les reçoit elle-même à la porte, et les conduit voir les autres malades.

Mais ce n'était pas seulement à Notre-Dame de la

Garde, non plus qu'à la crypte de Saint-Victor qu'éclatait la dévotion des Marseillais pour la sainte Vierge. A l'angle de chaque rue et dans les carrefours, l'image de la Vierge était exposée dans une niche, aux regards et à la vénération. A chaque maison même, il y avait, ou sur la porte principale, ou dans les cours, ou dans les escaliers, dans les corridors, dans les chambres, une niche avec une statue de la Mère de Dieu; et la plupart, surtout les marchands dans leurs boutiques, y faisaient brûler une lampe tous les samedis. A la chambre de commerce, ou centre de réunion des négociants, était un autel de la Vierge; et ceux-ci pourvoyaient à l'entretien d'un prêtre qui y offrait le saint sacrifice pour la ville. A l'hôtel de ville même, par délibératiou du 9 novembre 1561, on bâtit une chapelle en l'honneur de Marie, comme patronne de la cité; et l'on pourvut, par une fondation, à ce que le saint sacrifice y fût offert tous les jours.

Impossible de dire la foule pieuse qui se pressait dans les églises le jour de ses fêtes; la plupart même jeûnaient la veille. On ornait ses sanctuaires avec goût et magnificence, on déposait sur ses autels les plus riches présents, on la faisait représenter dans des médailles d'or, d'argent, d'émail, ou dans d'élégantes miniatures, qu'on portait sur la poitrine du côté du cœur, pour protester que le cœur était tout à Marie, et, dans les églises, on baisait les pieds de ses statues. Tous les jours à la cathédrale et dans les paroisses, il y avait un salut en l'honneur de la sainte Vierge; et dans les trois derniers jours de carnaval, on ne faisait point d'autre office que le sien, pour la conjurer d'appeler les miséricordes de Dieu sur la terre coupable. Enfin, on ne saurait dire le grand nombre d'églises et d'autels qui lui étaient consacrés : c'était, à la cathédrale, Notre-Dame de Grâce et Notre-Dame de Paix; dans l'église des Accoules, Notre-

Dame de Miséricorde, patronne de la célèbre confrérie des pauvres honteux, Notre-Dame de Bon-Secours, de Bonne-Rencontre, de Purification, de Paix; dans l'église de Saint-Martin, Notre-Dame d'Espérance, de Bon-Voyage; dans l'église des Dominicains, Notre-Dame du Rosaire; dans l'église des Augustins, Notre-Dame des Sept-Douleurs; dans l'église de Saint-Antoine, Notre-Dame de Nazareth; dans l'église de la Trinité, Notre-Dame de Santé; dans l'église des Carmes, Notre-Dame de Liesse; dans l'église des Carmélites, Notre-Dame de Patience; dans l'église des Feuillants, Notre-Dame de Concorde; dans l'église des Capucins, Notre-Dame des Dons; dans l'église des Augustins déchaussés, Notre-Dame de l'Esclavage; nous en omettons une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici. Pour terminer cette nomenclature, nous parlerons seulement de Notre-Dame du Remède, qui se vénérait à l'église des Grands-Trinitaires et des Trinitaires déchaussés de la Palud. Chez les premiers, on l'honorait à l'église souterraine, où elle était élevée au-dessus du maître-autel, ornée du scapulaire des Religieux de la Trinité. Là était le siége d'une confrérie fondée par Saint-Jean de Matha, sous le titre de Notre-Dame du Remède, dans le but d'aider par la prière les Religieux employés au rachat des captifs. Cette confrérie comptait à Marseille douze fondateurs et un grand nombre de fidèles de l'un et de l'autre sexe. Tous les samedis, vers le soir, le saint Sacrement était exposé, et après complies, les Religieux en chape descendaient à l'église souterraine, y récitaient les litanies de la sainte Vierge, puis remontaient à l'église, où l'on donnait la bénédiction. Le concours des fidèles à ces réunions du samedi était si grand que l'église ne pouvait les contenir. Le premier dimanche de chaque mois, la confrérie faisait dans la ville une procession où l'on portait en grande pompe la statue de la Vierge. Cet

ordre de choses dura jusqu'en 1777 : alors les grands Trinitaires s'étant réunis aux Trinitaires déchaussés, on porta solennellement la statue de Notre-Dame du Remède à l'église de la Palud, où cette dévotion se soutint jusqu'en 93. Depuis la Révolution, elle semblait morte à jamais; en 1839, elle se rétablit dans la paroisse rurale de Sainte-Marthe, et, en 1847, elle reprit vie dans la chapelle de la confrérie des Pénitents de la très-sainte Trinité.

En dehors de Marseille, les quatre-vingts paroisses qui composent ce diocèse nous offriraient des monuments semblables de leur amour pour la sainte Vierge. Pour ne pas trop redire des choses qui se ressemblent, nous ne parlerons que de Château-Gombert. Là s'offre à nous la confrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, établie dans cette paroisse depuis le 5 juin 1865. C'est une association qui a pour but d'honorer l'empire souverain qu'exerce sur le cœur de Jésus la Vierge Marie, par l'ascendant de ses prières auxquelles rien ne peut résister, et en conséquence, de lui recommander les causes difficiles et désespérées, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel. Cette association commença, en 1854, à Issoudun, au diocèse de Bourges, par de saints prêtres qui, animés du désir de se réunir en société religieuse dévouée au cœur de Jésus, demandèrent à Marie avec instance la réalisation de leur projet, en lui promettant, s'ils étaient exaucés, de prendre le titre de missionnaires du Sacré-Cœur, et de saisir toutes les occasions de la faire connaître et aimer. Pour symboliser leur dessein, ils décernèrent à la Mère de Dieu un nouveau titre, celui de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*, et firent graver une image qui rendait leur pensée.

L'archevêque de Bourges approuva cette œuvre, et Pie IX l'encouragea en 1861. Trois ans plus tard, les pieux fondateurs formèrent une confrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le Saint-Siége, pour l'encourager, l'enrichit

d'indulgences ; la plupart des évêques de France y donnèrent leur adhésion, et la confrérie ainsi autorisée se répandit si rapidement, que bientôt elle compta des associés en France, en Angleterre, en Afrique, aux États-Unis, dans l'Océanie, jusqu'aux Indes et au Thibet ;



NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR.

aujourd'hui elle en compte plus de cinq cent mille. En 1865, on proposa cette confrérie naissante et déjà si florissante à la paroisse de Château-Gombert. Cette pieuse paroisse accueillit la proposition, et éleva à Notre-Dame du Sacré-Cœur une statue que bénit un vicaire général de Marseille, à la grande joie de toute la population. Marie

ne tarda pas à faire sentir combien ce nouveau titre était cher à son cœur. Le jour même, une honorable famille des environs de Marseille, accourue en pèlerinage à Château-Gombert, pour mettre son enfant sous la protection de Notre-Dame du Sacré-Cœur, apprend que le même enfant s'est noyé et a été providentiellement sauvé par un vicaire de Marseille, au moment même où l'on priait pour lui devant la statue nouvellement bénite. La même semaine, une neuvaine obtient, à Château-Gombert, une guérison extraordinaire; et un particulier vient offrir une propriété de plusieurs hectares, pour y fonder un pèlerinage. Le 23 août suivant, l'image de Notre-Dame du Sacré-Cœur est retirée intacte du milieu des flammes, sans même que son voile de gaze en soit endommagé. Le choléra envahit tous les environs, et Château-Gombert est seul préservé du fléau. Le contact d'une médaille de Notre-Dame du Sacré-Cœur obtient à Marseille une conversion et une guérison réputées impossibles. Nous ne pousserons pas plus loin ce détail; nous rappellerons seulement qu'en dix-huit mois, plus de quatre mille faits merveilleux ont été le fruit de la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur, en France, en Belgique, en Irlande, en Italie, en Allemagne, en Afrique, dans le Canada. Les relations écrites de ces faits forment déjà quatre registres in-octavo; et on en peut lire plusieurs dans la revue intitulée *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* (1).

(1) Le siége de la confrérie est à Issoudun, chez les missionnaires du Sacré-Cœur; c'est là que doivent être adressées les demandes pour faire partie de la confrérie ou solliciter des grâces.

DIOCÈSE DE DIGNE [1].

Nous diviserons ce que nous avons à dire sur ce diocèse en trois chapitres : le premier comprendra les arrondissements de Digne et de Sisteron; le second, les arrondissements de Barcelonnette et de Castellane; le troisième, l'arrondissement de Forcalquier.

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse à l'obligeance de monseigneur l'évêque, qui a bien voulu faire appel à son clergé, et au zèle du clergé, qui a répondu, avec autant d'intelligence que de bon vouloir, à l'appel de son évêque.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE DIGNE ET DE SISTERON.

Si, comme nous l'avons raconté dans les pages précédentes, saint Lazare évangélisa Marseille, saint Maximin Aix, saint Trophime Arles, il est contre toute vraisemblance que ces premiers disciples de Notre-Seigneur et des apôtres, qui envoyèrent leurs compagnons et leurs prêtres fonder des églises dans les pays lointains, aient négligé l'évangélisation de la vallée de la Durance et des montagnes des Alpes, si rapprochées des villes où ils exerçaient leur apostolat. L'orage des persécutions, il est vrai, a caché à nos regards l'histoire des premiers chrétiens de ces contrées; mais cependant nous savons que, vers l'an 310, saint Domnin et saint Vincent, venus d'Afrique à Rome sous la conduite de saint Marcellin, y reçurent du pape saint Jules la mission d'évangéliser les Gaules, spécialement les Alpes maritimes et la Provence; que, débarqués à Nice, ils rallumèrent parmi les populations le flambeau de la foi, qui n'y brillait plus que d'un éclat pâle et affaibli; que saint Marcellin devint évêque d'Embrun; que saint Domnin, aidé de saint Vincent, forma à Digne une chrétienté nombreuse, et en fut, vers l'an 310, établi évêque par saint Marcellin, qui y consacra en même temps la première église bâtie en cette ville à l'honneur de la Vierge; qu'enfin à sa mort, arrivée en 340, saint Vincent lui succéda dans ce siége, où il demeura jusqu'en 375, et qu'il y développa de plus en plus le culte de la Mère de Dieu. Au neuvième siècle, selon une tradition immémoriale,

Charlemagne éleva à Digne un second sanctuaire de Marie, la belle église romane dite Notre-Dame du Bourg, église à une seule nef, et toute en pierres de taille, dont les proportions sont harmonieuses, les fenêtres cintrées et les colonnes latérales d'un style parfaitement pur. Son clocher est une tour quadrangulaire, que 93 a découronnée de la jolie pyramide qui la surmontait. Le portail de la façade, légèrement ogival et orné d'élégantes colonnettes, est surmonté d'une très-grande et très-belle rosace, encore toute garnie de ses vitraux. Les murs de la nef sont couverts de peintures murales du quinzième siècle, où sont représentées : d'un côté, l'enfer, le purgatoire et le ciel; de l'autre, l'Annonciation, le Calvaire et autres scènes de la vie de Jésus-Christ. Telle est la curieuse église où, depuis plus de neuf siècles, les habitants de Digne viennent épancher leur cœur avec leurs prières, aux pieds de la Mère de Dieu.

Le canton de Digne offre encore un autre sanctuaire de Marie, Notre-Dame de Salonye, à Aynac. Au témoignage des anciens, c'était autrefois un lieu de pèlerinage, où venaient en procession les paroisses limitrophes, et où se conservaient beaucoup de béquilles et d'*ex-voto*. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un pauvre réduit, plus semblable à une grange qu'à un lieu saint.

Près de là, est le canton de la Javie, qui compte cinq églises paroissiales sous le patronage de la Mère de Dieu (1), et neuf chapelles (2) où on l'honore d'un culte spécial. La chapelle de Blégiers est sur une hauteur, environ à un kilomètre du bourg. Celle de Draix, très-ancienne, apporte autant de pompe que de piété à la célé-

(1) Ce sont : Beaujeu, Archail, Mousteiret, Blégiers, le Brusquet.

(2) Ces chapelles sont dans les paroisses de Draix, Chavailles, Prads, Mariaud, Chanolles, le Brusquet, Blégières, et de la Javie qui en compte deux.

bration de sa fête patronale, qui est la Visitation de la sainte Vierge. Celle de Chavailles, moins antique, voit, plusieurs fois l'année, la population entière de la paroisse se presser dans son enceinte, pour y assister au saint sacrifice. La paroisse de Chanolles porte une grande dévotion à sa chapelle de Notre-Dame, et elle l'orne le plus richement qu'il lui est possible. La paroisse de la Javie compte deux chapelles de la Vierge : l'une, très-ancienne, bâtie sur un mamelon, où l'on se rassemble pour une messe solennelle, le 25 mars, les lundis de Pâques et de la Pentecôte, et où l'on va en procession le mardi des Rogations; l'autre, moins ancienne, où, le 2 juillet, la messe se célèbre avec solennité. La paroisse du Brusquet a sa chapelle de la Vierge, connue sous le nom de Notre-Dame de Lauzière, avec un ermitage, au sommet d'un coteau, parmi des ruines d'anciennes fortifications. On y a une confiance sans bornes. C'est là qu'on recourt dans les grandes calamités publiques comme dans les besoins privés; et les *ex-voto* appendus aux murs prouvent que ce n'est pas en vain. Le lendemain de la Pentecôte et le 8 septembre, la population entière du Brusquet et beaucoup d'habitants des paroisses voisines viennent y entendre la messe solennelle; et souvent dans le cours de l'année des messes s'y célèbrent sur la demande des fidèles.

Enfin, de temps immémorial, dans toutes les églises du canton, le chapelet se récite non-seulement les dimanches et fêtes, à l'issue des vêpres, mais encore tous les jours, avant la prière du soir, depuis le 1er novembre jusqu'au 1er juin. Partout les exercices du mois de Marie ont lieu, tous les jours, avec une grande édification. L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires y est en honneur; toutes les paroisses possèdent les confréries du Rosaire et du Scapulaire; et la paroisse du Brusquet en particulier a la gloire d'avoir été, en 1633, la première de la contrée à

s'associer au Rosaire, puisque ses catalogues de réception contiennent des noms de prêtres, d'hommes et de femmes de toutes les paroisses des environs, et même de Digne.

Au nord de la Javie, est le canton de Seyne, lequel compte trois églises paroissiales sous le vocable de Marie, savoir : Seyne, qui avait autrefois le titre de Sainte-Marie de Seyne, *Beatæ Mariæ de Sedena,* lit-on dans un acte de fondation de 1320, et qui depuis longtemps a celui de Notre-Dame de Nazareth; Sallonet, qui porte le titre de Notre-Dame d'Entraigues (*inter aquas*), et Barles, qui s'appelle simplement Notre-Dame, sans aucune addition. Il y a de plus, dans le canton, trois chapelles rurales : deux à Seyne, et une troisième construite à Montclar, en 1863, en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, par la piété des habitants. L'église paroissiale de Seyne attirait autrefois la dévotion de toute la contrée; son maître-autel et un autel latéral sont encore dédiés à Marie, et la paroisse se distingue par son zèle pour célébrer pieusement les fêtes de la Mère de Dieu. Elle a une congrégation de la sainte Vierge pour les jeunes personnes; et toute l'année on récite à l'église le chapelet en commun.

Le canton des Mées compte trois églises paroissiales et trois chapelles sous le vocable de Marie : les trois églises sont : à Puimichel, Notre-Dame de Serre; à Entrevennes, Notre-Dame de l'Assomption; à Oraison, Notre-Dame du Thor, église à trois nefs, vaste, fort propre. Les trois chapelles sont : à Oraison, une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs; aux Mées, la chapelle de la Congrégation, où se célèbre avec une grande solennité, après une retraite de huit jours, la Présentation de la sainte Vierge, sa fête titulaire, et où se font régulièrement les exercices du mois de Marie, au milieu d'une grande affluence de fidèles; enfin la chapelle de Notre-Dame de la

Salette, bâtie en 1862, à la suite d'une mission, par le concours spontané des habitants, qui seuls ont fait tous les frais de la construction et du mobilier. Cette dernière chapelle est très-fréquentée; on y fait très-souvent des neuvaines de prières, et de temps en temps des neuvaines de messes. A peu près tous les jours, on y récite le chapelet, sans préjudice de celui qui se récite publiquement et très-exactement dans l'église paroissiale. Le 19 septembre, l'anniversaire de l'apparition de la sainte Vierge à la Salette y est célébré avec toute la pompe possible; et beaucoup de fidèles y communient.

Le canton de Mezel n'est pas moins remarquable par son dévouement à la sainte Vierge. A Mezel, sont en honneur : les confréries du Rosaire et du Scapulaire, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, la récitation publique du chapelet chaque jour; et toutes les fêtes de la Mère de Dieu y sont solennisées avec grand zèle. Cette ville possède une chapelle du Rosaire, élevée sur les ruines de l'ancienne paroisse, et une chapelle de Notre-Dame de Liesse, fondée, en 1638, par un muletier du département du Var, lequel s'était avisé de traverser la rivière voisine, dans un moment où la crue des eaux l'avait transformée en torrent; et se voyant près de périr avec ses mulets et ses marchandises emportées par les flots, fit vœu d'élever une chapelle à Marie s'il échappait à la mort. Ce vœu à peine formé, une vague le pousse sur le rocher avec ses mulets et ses marchandises, et il est sauvé. Fidèle à son vœu, il vendit le jour même ses montures avec ses marchandises; et, du produit de la vente, il éleva, sur le rocher qui avait été son refuge, la chapelle de Notre-Dame de Liesse. En 1857, cette chapelle avait besoin d'être restaurée. Un homme de Mezel, emporté par les flots sur la même rivière et presque au même endroit, s'engagea par vœu à cette restauration, s'il parve-

nait à échapper au péril. Il échappa, en effet; restaura la chapelle, et y plaça, au-dessus de l'autel, un tableau en *ex-voto*, qui rappelle sa miraculeuse délivrance.

Dans le même canton, Trévans, Estoublon, la Bégude sont sous le vocable de Marie, et l'église Saint-Jeannet sous celui de Notre-Dame d'Espérance. Cette dernière église est un beau vaisseau du douzième siècle, avec voûte en pierres de taille, des colonnes à chapiteaux chargées de figures d'animaux, de mains d'homme et de feuilles d'acanthe, de quatre consoles rondes au-dessus des chapiteaux, dans le corps principal de l'église, et de six dans le sanctuaire. La confrérie du Rosaire y est en honneur; le chapelet s'y récite en public tous les dimanches et fêtes, tous les jours même pendant les mois d'hiver; et ceux qui ne le récitent pas en public le récitent en particulier, au moins la plupart.

Dans le canton de Riez, si remarquable par ses antiquités romaines et par son siége épiscopal, qui date des premiers siècles, nous trouvons à Riez la cathédrale, sous le vocable de Notre-Dame du Siége : *Nostra Domina de Sede*, avec une belle statue de marbre de la sainte Vierge; à Saint-Laurent, la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, avec une descente de croix qu'admirent les connaisseurs, et un autel du Rosaire, avec un tableau qui en représente les quinze mystères; à Puymoisson, une chapelle de Notre-Dame de Beauvoir, ancienne et récemment restaurée; à Quinson, l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame du Plan, écroulée pendant la Révolution, reconstruite en 1807.

Le canton de Barrême nous offre, à Barrême même, la chapelle de Notre-Dame du Pont, renfermant un autel de Notre-Dame de Consolation, un autre de Notre-Dame d'Espérance, et un troisième de Notre-Dame de Pitié, sans compter la chapelle du château, dont l'autel est

dédié à Notre-Dame de Miséricorde, et l'église paroissiale, qui a le Rosaire vivant. Ce canton nous offre encore, à Chaudon, l'église paroissiale, sous le vocable de Notre-Dame du Plan. A Clumane, à Bédéjun, à Tartonne, les églises paroissiales sont de même sous le patronage de Marie; à Tartonne, elle porte le nom de Notre-Dame d'Entraigues, *inter aquas,* parce qu'elle est située entre deux torrents.

Enfin le canton de Moustiers-Sainte-Marie, le plus célèbre de tous, possède l'illustre chapelle de Beauvoir, en latin *de bello visu,* sur la porte de laquelle se lit l'inscription :

Belvisura vocor : diffundit lumina nomen :
Nostra lumina petens, nostra lumina petat.

qu'on a ainsi traduite :

Je m'appelle en ce lieu la Vierge de Beauvoir.
Pour répondre à mon nom, je répands des lumières.
Ceux qui pour leur salut veulent en recevoir,
Qu'ils viennent en ce lieu m'adresser leurs prières.

L'origine de cette chapelle paraît remonter jusqu'à l'an 433. Alors saint Maxime, évêque de Riez, ayant amené avec lui de Lérins plusieurs saints Religieux, qu'il désirait fixer dans son diocèse, les établit dans le lieu qui prit d'eux le nom de Moustier, ou monastère. Là étaient des grottes taillées dans le roc, dont ces hommes, qui paraissaient ne plus tenir à la terre, firent leur habitation. Au milieu de ces grottes, ils élevèrent à la Mère de Dieu une église où tout respirait tellement la piété, qu'on ne pouvait y entrer sans être saisi; témoin le grand évêque et grand écrivain, saint Sidoine Apollinaire, auquel il fut donné de visiter cette chapelle. Saint Fauste, évêque de Riez, l'avait invité à venir le voir et l'avait accueilli avec la plus cordiale hospitalité : néanmoins le bonheur d'avoir visité l'autel de

sainte Marie fut le plus doux souvenir qu'il remporta de ces lieux; et il l'écrit lui-même à son vénérable hôte :

Omnibus attamen his sat præstat quod voluisti,
Ut sanctæ Matris sanctum quoque limen adirem.
Dirigui fateor, mihi conscius; atque repente
Tinxit adorantem pavido reverentia vultum.

ce que l'inscription qu'on lit sous le vestibule de la chapelle a traduit ainsi :

Celle de vos bontés qui me touche le plus
C'est de m'avoir conduit au temple solitaire
De la Vierge que Dieu rendit sa digne mère.
Fauste, je vous l'avoue, en moi-même confus,
Mon cœur en adorant, comme glacé de crainte,
Sur ma face aussitôt la fit voir tout empreinte.

Rien de plus pittoresque que la position de cette chapelle : elle est comme suspendue entre deux montagnes; le chemin par où l'on y monte forme comme un large couloir contenant les quatorze stations du chemin de la Croix en autant d'oratoires; et les deux pointes des rochers qui s'élèvent majestueusement à droite et à gauche étaient jointes autrefois par une chaîne en fer de deux cent cinquante mètres, au milieu de laquelle était suspendue une étoile à cinq rayons de neuf palmes de diamètre. Cette chaîne, tombée en 1848, n'a pas été remplacée. Les Religieux qui occupaient ce saint asile en furent chassés par les Sarrasins; mais aussitôt après l'expulsion de ces barbares, ils se hâtèrent d'y revenir; et malgré les prétentions du chapitre de Riez, ils en furent déclarés propriétaires par le Saint-Siége. Jaloux de la gloire de leur église, ils l'enrichirent de plusieurs reliques d'un grand prix, telles que le sang de Notre-Seigneur, un morceau des saints clous, de la vraie croix, de l'éponge de la Passion, de la colonne de la flagellation, du manteau de Notre-Seigneur, de sa ceinture, du pain de la Cène et des

cinq pains dont cinq mille hommes furent rassasiés, du lait et des cheveux de la sainte Vierge, de son vêtement et de sa ceinture; et l'évêque de Riez accorda quarante jours d'indulgences à qui les visiterait. L'empressement à visiter un lieu si saint était grand, et l'on y venait même des pays les plus éloignés. Dès l'an 1300, nous voyons dix archevêques ou évêques d'Italie encourager, par quarante jours d'indulgences, leurs diocésains à visiter Notre-Dame de Beauvoir ou à lui faire des présents. C'était un concours général à l'honorer. Favorisée des droits paroissiaux, quoique simple chapelle, elle conservait le saint Sacrement; on y donnait le salut, on y confirmait, on y chantait la messe tous les dimanches et on y célébrait tous les jours les divins mystères. Clément VI, en 1345, y accorda des indulgences par une bulle où il la comble d'éloges : « Ayant appris, » dit-il, qu'une très-grande multitude de peuple vient par » dévotion de toutes parts en la chapelle de la bienheu- » reuse Vierge Marie de Beauvoir, désirant que cette cha- » pelle soit fréquentée avec les honneurs qui lui sont dus, » avons concédé et concédons un an et quarante jours » d'indulgences à ceux qui la visiteront. » Urbain V, en 1364, accorda de son côté des indulgences nouvelles, dans des termes non moins glorieux : « Ayant été assuré, dit-il, » qu'en la chapelle de la bienheureuse Marie de Beauvoir, » Notre-Seigneur Jésus-Christ fait plusieurs miracles fort » fréquents, nous accordons les indulgences suivantes. »

Urbain, en parlant ainsi, s'appuyait sur l'enquête qu'avait fait faire l'évêque de Riez en 1363, enquête qui avait démontré que ces miracles étaient nombreux et plus clairs que le jour : *quam plura et luce clarius evidentissima.* Entre ces faits, on voit Alasie Granier, qui avait prié Notre-Dame de Beauvoir de la sauver du feu, auquel elle avait été condamnée par erreur, sortir des flammes, sans même que ses cheveux en eussent reçu la moindre atteinte; *nec capilli*

ejus concremari potuerunt. Une fille de Digne, atteinte, au pied, d'un mal incurable, est guérie subitement, après le vœu fait par ses parents d'offrir à la chapelle une effigie en cire de leur enfant. Une sourde et muette, une aveugle, une possédée du démon sont guéries; plusieurs fois les cloches sonnent d'elles-mêmes sans intervention humaine. En 1340, la communauté de Moustiers est préservée d'une peste générale par le vœu d'aller en procession chaque année à perpétuité célébrer à la sainte chapelle la fête de Notre-Dame de la Miséricorde; tous furent fidèles à l'accomplissement de ce vœu; et quand l'évêque voulut supprimer cette fête comme irrégulièrement établie sans l'autorité légitime, Moustiers fit tant d'instances pour la conserver qu'elle l'obtint. Aussi jamais aucune épidémie n'est venue affliger cette paroisse; et un cœur d'or que les habitants ont offert naguère à leur bien-aimée patronne atteste que même le choléra n'y put pénétrer en 1854.

En 1632, témoin de l'affluence qu'attirait, par ses nombreux et éclatants miracles, Notre-Dame de Beauvoir, l'évêque de Riez établit à cette chapelle deux pénitenciers, munis du pouvoir d'absoudre des cas réservés, afin qu'aucun ne se retirât d'auprès de la Mère de Dieu sans s'être réconcilié avec son Fils. De plus, en 1642, il y érigea une confrérie dont les statuts portent que les confrères se confesseront et communieront aux fêtes de la Vierge, de saint Joseph et aux principales solennités de Notre-Seigneur; il lui obtint des souverains Pontifes plusieurs indulgences dont la liste se lit encore dans un tableau près du maître-autel, et chargea le recteur de la confrérie d'enregistrer tous les miracles passés, présents et futurs opérés devant la sainte image de Marie. En lisant ce registre, on y trouve surtout beaucoup de résurrections d'enfants morts sans baptême, et qui mourant une seconde fois après avoir reçu le sacrement, étaient inhumés au cimetière

de la paroisse. La liste de ces faits miraculeux pendant une partie de 1640 et pendant l'année 1641 tout entière se conserve encore aux archives de la paroisse ; et depuis 1659 jusqu'en 1670 les registres paroissiaux contiennent l'état d'autres résurrections dressé selon l'ordre des temps avec les actes de baptême et de décès des autres paroissiens. Depuis 1670, ces actes furent consignés dans un registre à part, qui avait pour titre : « Livre des mort-nés » qu'on porte à la chapelle de Notre-Dame de Beauvoir de » cette ville de Moustiers, lesquels y ayant reçu le baptême » par un miracle particulier de la sainte Vierge, sont inhu- » més après dans le cimetière de la paroisse. » Malheureusement ce dernier livre s'est perdu, et il ne reste que quelques feuillets de l'an 1770. D'après ces documents irrécusables, il y eut, en 1640, deux mort-nés baptisés ; en 1641 six ; en 1659 cinq ; en 1660 six ; en 1661 sept ; en 1662 treize ; en 1663 trente-trois ; en 1664 quarante-deux ; en 1665 dix-neuf ; en 1666 quarante-huit ; en 1667 vingt-sept, en 1669 cent douze ; en 1670 douze ; ce qui donne un total de trois cent trente-deux pour treize ans, sans y comprendre le registre de 1667 entièrement perdu. Ce qui donne plus de valeur à ces actes, c'est : 1° qu'ils sont signés par des témoins dont les uns sont prêtres, magistrats, grands seigneurs, les autres militaires, chirurgiens, quelquefois même hérétiques, enfin par des hommes de tous les rangs de la société ; c'est 2° qu'on y constate d'abord la mort de l'enfant, puis pendant qu'on prie, les signes de vie qu'on a remarqués : « Tel jour du mois de telle » année, y est-il dit, tel enfant a été apporté sans vie dans » l'église de Notre-Dame de Beauvoir ; et pendant qu'on » priait pour lui la sainte Vierge, il a remué un pied, il a » ouvert la bouche, remué les tempes ; son cœur a battu, » il a rendu du sang par le nombril ; il a donné des signes » de vie ; il a remué la main, avancé la langue couverte

» de salive, il a changé sa noire couleur en une couleur vermeille très-vive, il a ouvert les yeux, il a tourné la tête; » une chaleur sensible s'est manifestée dans tout le corps, » le pouls a battu. » Après la mort ainsi constatée, l'acte mentionne le baptême conféré, le nom imposé à l'enfant avec la paroisse et le diocèse d'où il vient, les noms des parrains, marraines et autres témoins, le nom du prêtre qui a baptisé, puis la mort de l'enfant et son inhumation. Et il est digne de remarque qu'il s'y trouve des enfants de onze diocèses, d'Aix, d'Apt, de Digne, d'Embrun, de Fréjus, de Gap, de Glandèves, de Marseille, de Nice, de Riez et de Senez. Entre tous ces actes, deux nous ont surtout frappé : ici c'est un enfant qui était en terre depuis huit jours, là c'est un enfant inhumé depuis vingt-quatre heures. La mère aux abois va, pleine de foi et de confiance, déterrer son enfant, le porte devant Notre-Dame de Beauvoir, prie de toute son âme; l'enfant lui est rendu et reçoit le baptême.

Avec les registres de ces résurrections merveilleuses, se conservent à Moustiers les listes des pèlerins venus de toutes les parties de la Provence; et parmi eux brillent les noms les plus illustres, les de Sabran, les d'Albertas, les de la Faye, les de Piscatori, les de Pontevès, les de Beauregard, les de La Tour, les de Forbin et une foule d'autres, mêlés à des noms de conseillers au parlement, de procureurs et avocats du roi, de commandeurs, d'écuyers, de docteurs en médecine, de notaires royaux, d'évêques, de prêtres, de Capucins, d'Augustins, de Minimes. Ces nombreux visiteurs déposaient souvent à la chapelle des *ex-voto* de reconnaissance pour les grâces obtenues. De là ces onze lampes d'argent qui ornaient le sanctuaire; de là ces flambeaux d'argent que donna M. de la Palud, et autres insignes présents.

Tous les dimanches et jours de fête, même le jour de

Noël, où, comme nous l'avons déjà observé, on célébrait les saints offices à la chapelle, les quatre recteurs chargés de la confrérie étaient tenus d'y assister au banc d'œuvre, pour inscrire les noms des pèlerins qui voulaient s'y agréger. Tous les ans, le 2 février, après la distribution des cierges, on distribuait du pain à tous les pauvres qui se présentaient; et les recteurs faisaient cuire pour cela huit charges de blé. La communauté payait, chaque année, à la chapelle une pension de deux cent sept francs quinze sous; les pèlerins y ajoutaient les uns leurs aumônes, les autres des dons en nature, tels qu'ornements, argenterie, croix, pierreries, bijoux, joyaux divers; enfin de pieuses loteries organisées à l'honneur et au profit de Notre-Dame de Beauvoir, formaient, chaque année, un produit régulier.

Malheureusement 93 arriva : on commença par dégrader la façade, ses bas-reliefs et ses sculptures. De là pénétrant dans le lieu saint, on prit tout l'or et l'argent, tous les ornements et les *ex-voto;* on brisa les autels, on jeta au feu les saintes reliques, et l'on mit la chapelle même en vente comme bien national. Les catholiques de Moustiers l'achetèrent pour la conserver à jamais à la ville dont elle était la consolation et la gloire; et au retour de l'ordre on établit, au fond de l'abside, un nouvel autel avec son retable qui s'élève jusqu'à la voûte, entourant de colonnes torses et ornements dorés une statue en marbre de la Vierge Mère. Depuis lors, on vient comme autrefois prier Notre-Dame de Beauvoir; les mères y apportent leurs enfants en bas âge, surtout le 8 septembre; il s'en trouve alors plusieurs centaines. Un prêtre va les recevoir à l'entrée du temple; et, après les avoir revêtus d'un manteau blanc et leur avoir remis un cierge allumé, il les conduit, ainsi que tous ceux qui veulent s'y adjoindre, portant eux aussi le cierge et le manteau, à l'autel de la Vierge, en chantant cette gracieuse antienne :

Ave, regina cœlorum,	Salut, Reine des cieux,
Mater regis angelorum,	Mère du Roi de anges,
O Maria, flos virginum,	O Marie, fleur des vierges,
Velut rosa vel lilium,	Pareille à la rose et au lis,
Funde preces ad Filium	Priez votre Fils
Pro salute fidelium.	Pour le salut des fidèles.

Là, il récite sur eux l'invocation *Ora pro nobis*, l'oraison *Concede*, l'évangile selon saint Jean, leur fait baiser le crucifix, et les bénit.

Notre-Dame de Beauvoir est la ressource universelle. Si l'on est malade, on lui fait faire des prières et des vœux. Si l'on part pour un voyage lointain, on lui fait ses adieux avant le départ, et on la remercie au retour. Si on a des peines ou des joies, on vient les verser dans son cœur; et quand on veut relever les courages abattus, souhaiter un avenir heureux aux jeunes époux, on leur dit : Que la bonne Mère de Beauvoir vous soit en aide. Chaque matin, en passant sur le pont voisin du rocher où est la sainte chapelle, on fait le signe de la croix et on se recommande à la Vierge protectrice. Chaque semaine, la cloche de Beauvoir rappelle, le jeudi, à l'entrée de la nuit, l'agonie du jardin des Olives, et les vendredis de carême, elle remet en mémoire la Passion du Sauveur. Cet appel est entendu; et, quelquefois au plus fort même de l'hiver, des hommes montent pieds nus, pendant la nuit, à la sainte montagne en faisant le chemin de la croix. Chaque année, huit jours avant la Nativité, la cloche de Beauvoir annonce l'approche de la grande fête, par ses sons joyeux auxquels se mêle le son des fifres et des tambours. La veille de la fête, tout le chemin qui mène à la chapelle est illuminé; et dès que le jour paraît, la foule se presse aux pieds de la Vierge, dont l'autel éblouissant de lumière paraît tout en flammes. On chante les litanies avec de saints transports; puis les messes commencent pour se succéder jusqu'à midi. Les

pèlerins affluent par toutes les routes; et leurs files serrées se dessinent à tous les points de l'horizon. Arrivés à la chapelle, tous prient; beaucoup communient, et l'on ne saurait dire combien de pécheurs y sont devenus saints, combien d'âmes défaillantes y ont retrouvé le courage, combien de faveurs tantôt temporelles, tantôt spirituelles, en ont remportées les pieux pèlerins. Cependant il est encore à cette chapelle un jour plus émouvant, c'est le jour de la première communion des enfants de Monstiers. Après les vêpres, les enfants gravissent la montagne en bel ordre de procession. Lorsqu'ils sont arrivés devant Notre-Dame de Beauvoir, une des nouvelles communiantes prononce, au nom de tous, l'acte de consécration à la sainte Vierge : tous les cœurs s'associent aux sentiments qu'elle exprime, tous se vouent à Marie pour toujours et remportent au fond du cœur une impression de piété qui ne s'efface jamais.

L'arrondissement de Sisteron n'est pas moins remarquable par sa dévotion à Marie. Sisteron, ville épiscopale depuis le quatrième siècle, avait sa cathédrale sous le vocable de Notre-Dame; et autour de cette cathédrale le feu sacré de l'amour de Marie était entretenu par neuf communautés religieuses à la fois, les Cordeliers, les Dominicains, les Chanoines réguliers de Notre-Dame de Charvadon, les Capucins, les prêtres de Notre-Dame de Sainte-Garde, les Visitandines, les Ursulines, la congrégation de la Providence et l'abbaye de Sainte-Claire. Hors de la ville, c'était dans tout le diocèse le même esprit de dévouement. Voici ce qu'en disait, au siècle dernier, un des plus illustres évêques de Sisteron, Mgr Lafiteau : « On » n'y connoit pas, observait-il, d'église paroissiale, tant » dans la ville qu'à la campagne, où il n'y ait, dans l'année, » un même jour marqué pour tous, auquel un prêtre, assez » communément accompagné des consuls tenant chacun

» un cierge allumé à la main, ne monte en chaire, et n'y » lise, à voix haute et d'une manière lente pour pouvoir être » suivi de tous, un acte de consécration à la sainte Vierge. » Il n'y est point non plus d'église de paroisse, à laquelle » on ne se rende, tous les samedis au soir, pour chanter les » litanies et assister à la bénédiction du saint Sacrement. » Non-seulement, aux deux fêtes du Scapulaire et du Ro- » saire, on y porte partout sa statue en triomphe dans des » processions générales; mais encore il en est peu, très-peu » même, où, deux dimanches de chaque mois, les commu- » nions ne soient très-nombreuses pour gagner les indul- » gences plénières que divers Papes ont attachées à ces » confréries. Il suffit que dans le cours de l'année l'Église » propose quelqu'un des saints mystères de la très-sainte » Vierge à honorer, pour que les curés les annoncent plu- » sieurs jours à l'avance, afin d'exciter dans le cœur de » leurs paroissiens un saint désir de les célébrer dévote- » tement. C'est pour tous les gens de bien un vrai plaisir » de voir avec quel empressement on y accourt partout » dans ses temples, au moindre besoin public, et avec quelle » affectueuse attention ses autels sont soignés. » Encore aujourd'hui quatorze églises paroissiales ou chapelles particulières, dans cet arrondissement, portent le titre de Notre-Dame (1).

Presque partout on récite le chapelet, en public, le dimanche après vêpres, et tous les jours dans l'intérieur des familles; la confrérie du scapulaire est très-répandue, et les fêtes de la Vierge très-solennisées. La paroisse Saint-Vincent a un autel du Rosaire avec une confrérie; la

(1) Ce sont : Mison, Notre-Dame de Droman sur la paroisse de Saint-Geniez, Feissal, Melve, Sigoyer, Nibles, Clamansane, Turriers, Faucon, Bayons, Noyers, l'Escale, le Forest, la chapelle de Notre-Dame des Roches sur la paroisse de Claret.

paroisse de Claret possède, au hameau des Roches, une chapelle de la Vierge, où l'on célèbre, avec beaucoup de pompe, la Visitation, qui en est la fête patronale; enfin l'église du Haut-Noyer a une chapelle de Notre-Dame de Bethléhem, qui est en grande vénération.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE BARCELONNETTE ET DE CASTELLANE.

L'arrondissement de Barcelonnette compte douze églises sous le patronage de Marie (1) : à Allos, en particulier il y a deux chapelles rurales sous le vocable de la Mère de Dieu ; et à l'église principale, il y a une congrégation de la sainte Vierge, composée de femmes et de jeunes personnes ; il y a le Rosaire de saint Dominique, le Rosaire perpétuel, chaque soir la récitation publique du chapelet, et une église du dixième ou onzième siècle consacrée à Notre-Dame de l'Assomption, toute en pierres de taille, même la voûte, avec des fenêtres cintrées, ainsi que la porte principale. A la Beaumelle, la fête patronale du 2 juillet réunit grand nombre de pèlerins venus des paroisses voisines. Le canton de Barcelonnette possède deux grands souvenirs de la sainte Vierge : Uvernet et Fours. A Uvernet, c'est une chapelle de Notre-Dame de Lumière, où l'on fait souvent des neuvaines, par groupes de neuf personnes, pour les enfants et les adultes atteints de maux d'yeux, pour les malades en danger de mort, pour la cessation des calamités publiques, comme intempéries des saisons ou autres fléaux. Pendant la guerre du premier empire, on y affluait jour et nuit pour demander la paix ; et cette

(1) Ce sont : Saint-Pons, Châtelard, Lans, Faucon, la Conche, Moulanès, Notre-Dame de Valvert à Allos, la Beaumelle, le Lautharet, la Bréolle, Revel et Villars-d'Abas.

affluence se soutint jusqu'en 1830. Depuis cette époque, le peuple y vient encore, quoique en plus petit nombre, convaincu que de nombreuses grâces s'obtiennent par l'intercession de Notre-Dame de Lumière. De là la procession générale qui s'y rend le 2 juillet. Fours a aussi sa chapelle de Notre-Dame de Lumière, dont la fête se célèbre également le 2 juillet, avec beaucoup de pompe et de recueillement. C'est là qu'on vient demander les lumières et les grâces dont on a besoin.

Plus riche en piété que tous les autres cantons de l'arrondissement, le canton du Lauzet, s'il a peu de sanctuaires en l'honneur de la sainte Vierge, voit fleurir presque partout les confréries du Rosaire et du Scapulaire, les congrégations de la sainte Vierge, la pratique du chapelet en public tous les dimanches, et en particulier tous les jours; enfin l'usage de communier aux fêtes de la sainte Vierge, et le pèlerinage à Notre-Dame du Laus. Méolans a, au hameau de Gaudeissard, la chapelle de la Visitation, où l'on se rend en procession dans les temps de calamité. Charamel a, dans son église, depuis 1860, non-seulement un autel de la Vierge avec un tableau de la sainte famille, d'après Rubens, mais encore une statue de cette Vierge Mère tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, et trois autres tableaux représentant divers mystères de sa vie. Cette pieuse paroisse, après avoir été, pendant trois ans consécutifs, ravagée par les orages, éleva, en 1853, à frais communs avec une paroisse voisine, une grande chapelle de Notre-Dame du Carmel, avec une niche contenant un beau tableau de la Vierge qui donne le scapulaire à saint Simon Stock, et fit vœu d'y venir en procession chaque année à perpétuité, le dimanche d'après le 16 juillet; et depuis lors, jamais ni orage ni grêle n'a endommagé ses moissons. Presque tous les paroissiens, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes per-

sonnes, portent le scapulaire et la médaille miraculeuse, et font partie de la confrérie du Confalon, qui y fut érigée en 1807. Souvent, et surtout quand ils ont quelque enfant dangereusement malade, ils font un pèlerinage au Laus, quoique éloigné de trente kilomètres. Tous les dimanches et jours de fête, après l'office du soir, on récite le chapelet en public ; les autres jours on le récite en particulier. On fait exactement le mois de Marie ; et aux fêtes de la Vierge, on tient à s'approcher de la sainte table. Enfin dans la paroisse du Lauzet, chef-lieu d'un canton si édifiant, il y a une chapelle de Notre-Dame de Pitié, à une certaine distance de l'église, une confrérie du Scapulaire, une congrégation de la sainte Vierge, la récitation publique du chapelet pendant l'Avent, le Carême, le mois de mai, les octaves de la Fête-Dieu et des morts, ainsi que le premier vendredi de chaque mois ; et les processions de l'Assomption, du Rosaire et de la Compassion, réunissent toujours une foule aussi nombreuse que recueillie.

L'arrondissement de Castellane rivalise avec le précédent ; il compte quinze églises honorant Marie comme patronne titulaire (1). Senez, ancien évêché, avait, depuis 820, sa cathédrale sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption. En 1638, tout le pays étant ravagé par les inondations, la peste, la famine et la guerre, les magistrats, les fonctionnaires et l'évêque en tête, accompagnés de la population entière, se rendirent processionnellement à la cathédrale ; et là, tous prosternés devant l'autel de Marie, après avoir fait amende honorable pour les péchés qui avaient attiré tant de calamités sur la terre, s'engagèrent par vœu à prendre la sainte Vierge pour leur patronne spéciale, et à

(1) Ce sont : Senez, Saint-Julien, Lagarde, Majastres, la Mure, Angles, Argens, Beauvezer, Thorame-Haute, Thorame-Basse, Argenton, Miaille, Vergons, la Rochette et Montblanc.

renouveler ce vœu, tous les ans, le 15 août, en procession solennelle. On dressa ensuite, de cette touchante cérémonie, un procès-verbal qui se conserve encore dans les archives de l'Église de Senez; et, depuis cette époque, le pays cessa d'être affligé par les fléaux qui jusqu'alors l'avaient rendu si malheureux. La révolution de 93 interrompit l'accomplissement de ce vœu; mais le 30 mai 1865, après lecture publique de l'acte authentique dont nous venons de parler, toute la population de Senez et des environs, prosternée devant un trône élevé à la Vierge dans l'antique cathédrale, renouvela le vœu de ses ancêtres, et jura de l'accomplir désormais chaque année.

Le canton de Colmars nous offre à son tour plusieurs faits pleins d'intérêt. A Beauvezer, outre l'église paroissiale qui est sous le vocable de l'Assomption, il y a une chapelle rurale de Notre-Dame Auxiliatrice, où l'on dit la messe plusieurs fois l'an; il y a cinq confréries ou congrégations de la Vierge, savoir : le Rosaire de saint Dominique, le Rosaire vivant, la confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice, l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et la garde d'honneur de la sainte Vierge. Tous les jours on y dit le chapelet en public; beaucoup le récitent en particulier; et les fêtes de la Mère de Dieu y sont des jours de bonheur. A Thorame-Basse, au-dessus du maître-autel, brille une statue dorée représentant Marie portée au ciel par les anges, et à un autel latéral Notre-Dame du Rosaire. A un demi-kilomètre de là, est la chapelle de Notre-Dame de Piégut, à la visite de laquelle Innocent X attacha une indulgence plénière pour le dimanche d'avant le 26 juillet; de toutes parts on y accourait, le jour de la fête nommée le *Pardon de sainte Anne*. Depuis 93, les paroisses voisines y viennent moins; mais les fidèles de la paroisse y viennent toujours; et le Pardon de sainte Anne continue d'être pour eux une fête de grande dévotion.

Vieillards, pères de famille, jeunes gens, se pressent, ce jour-là, autour de la table sainte. A cette dévotion s'ajoutent la confrérie du Rosaire, qui récite le chapelet tous les jours devant l'autel de la Vierge, et les confréries du Scapulaire du Carmel et de l'Immaculée Conception, dont la plupart des membres portent le saint habit. Le mois de Marie se fait exactement; et ses principales fêtes sont célébrées par de nombreuses communions. Thorame-Haute ne le cède point à Thorame-Basse. Elle aime singulièrement toutes les fêtes de la Vierge, possède à la fois une confrérie d'hommes sous le titre de Notre-Dame du Confalon, dont la chapelle a pour fête principale l'Annonciation, et une congrégation de filles et de femmes qui a une chapelle avec un riche autel de Notre-Dame du Rosaire. Chaque dimanche, on désigne deux congréganistes pour réciter chaque jour le chapelet devant la statue de Marie; et les personnes qui ne peuvent se rendre à cet exercice y suppléent en particulier. Cette dévotion à Marie puise sa source et son aliment à l'antique chapelle de Notre-Dame de la Fleur, dont on raconte ainsi l'origine. Au commencement du siècle dernier, dit-on, la Vierge apparut plusieurs fois à un berger, lui commandant de faire construire une chapelle en ce lieu. Sur le refus des habitants d'obtempérer aux paroles du berger, la Vierge donna de son apparition des preuves si irrécusables, que tout le monde se mit à l'œuvre avec enthousiasme; et pendant la construction, un des ouvriers ayant émis le désir que la rivière près de laquelle on élevait la chapelle se portât à la rive opposée, pour laisser à sec la rive près de laquelle on travaillait, et mettre ainsi le sable sous la main, la rivière obéit aussitôt au vœu qu'on venait d'émettre; et tous, témoins du prodige, criant au miracle, se remirent aussitôt au travail avec une nouvelle ardeur. Cette chapelle une fois bâtie, fut bientôt visitée par de nombreux pèlerins, venus souvent même de

fort loin. Les prodiges s'y multiplièrent; des enfants morts sans baptême y furent rappelés à la vie, des malades y furent guéris, et les *ex-voto*, attestant les faits, couvrirent bientôt les murs de la chapelle. Aujourd'hui encore, on va en pèlerinage à Notre-Dame de la Fleur, surtout le lundi de la Pentecôte, où l'on célèbre la fête patronale. On l'honore comme la patronne des voyageurs; et il est rare qu'un voiturier passe devant ce sanctuaire sans déposer dans le tronc son obole. Les plus éloignés même des pratiques religieuses conservent encore cette dévotion. Dans une médaille de Notre-Dame de la Fleur, frappée naguère, on a représenté l'apparition de la Vierge au berger. D'une main, elle lui montre l'endroit où devait s'élever le sanctuaire, de l'autre elle tient un lis appuyé sur son cœur; c'est sans doute en raison de son titre de Notre-Dame de la Fleur.

Le canton d'Annot est plus remarquable encore que les précédents. Sur la paroisse de Saint-Benoît, il y a la chapelle de Notre-Dame de l'Assomption, où l'on va en procession non-seulement aux principales fêtes de la Vierge, mais encore pendant neuf jours du mois de mai, pour l'acquit d'un vœu fait depuis longtemps par la paroisse. Le chapelet se récite en public à l'église tous les dimanches et fêtes après la messe, et tous les jours, depuis le 1er novembre jusqu'à la fin de juin. Toutes les femmes et filles, et la grande majorité des hommes et des jeunes gens, sont associés aux confréries du Rosaire vivant et du Scapulaire. — Braux possède de même, à un kilomètre de son église, une chapelle de la Vierge, où les fidèles vont demander les grâces particulières qu'ils désirent. Toute l'année, excepté les trois mois d'été, le chapelet se récite chaque jour en public; les confréries du Rosaire et du Scapulaire y sont florissantes, et toutes les fêtes de la Vierge y sont pieusement célébrées. Miaille a, comme les deux paroisses pré-

cédentes, une chapelle rurale de la sainte Vierge; elle récite chaque jour le chapelet en public avant la prière du soir; et tous les dimanches et fêtes de précepte, la confrérie des Pénitents chante le petit office, sauf les petites heures. Argenton a deux autels dédiés à Marie, avec une confrérie de Notre-Dame du Confalon. Ubraye possède, comme tant d'autres, à une petite distance de l'église, une chapelle de la Vierge, appelée Notre-Dame d'Ubrayette, qui est en grande vénération dans le pays. On y va en procession, et on y dit la messe le jour de Notre-Dame des Neiges, qui est sa fête patronale. L'église paroissiale a une confrérie du Rosaire, qui, d'après le titre qu'on conserve, paraît remonter à l'an 1420. On y récite le chapelet tous les jours; on le récite même deux fois les dimanches et fêtes : l'une, après la grand'messe; l'autre, le soir, ce qui n'empêche pas qu'on ne chante encore ce jour-là les vêpres de la Vierge, avec ses litanies; et grand nombre de fidèles y assistent avec piété et amour. La paroisse de Vergons possède aussi, à environ deux cents mètres de son église, une chapelle de la Vierge, appelée Notre-Dame du Valvert. C'est une église en croix latine, style moitié roman, moitié gothique, d'une forme élégante et régulière, mais ébranlée par des éboulements de terrain et des tremblements de terre, qui font craindre sa ruine prochaine. Le jour de la fête patronale, on y va en procession entendre la messe; et tous les dimanches, de midi à deux heures, les personnes pieuses, à moins d'être arrêtées par le mauvais temps, y vont prier, avant de venir aux vêpres de la paroisse.

Le canton d'Entrevaux possède à son chef-lieu, pour église paroissiale, une cathédrale qu'on y bâtit sous le vocable de l'Assomption, vers la fin du quinzième siècle, pour remplacer la cathédrale de Glandevès, détruite ainsi que la ville par les incursions des barbares. C'est

un des plus beaux édifices de la contrée; sa nef unique est remarquable par l'harmonie de ses proportions et la hardiesse de sa voûte; son sanctuaire ne l'est pas moins par ses dix colonnes de l'ordre composite, par son autel en stuc italien, récemment redoré, par son pavé en marbre blanc et noir. Toutes les fêtes de la Vierge s'y célèbrent avec autant de solennité et de pompe que de piété et d'amour. Les confréries du Rosaire et du Scapulaire, des Carmes et de l'Immaculée Conception y fleurissent; des congrégations de dames et de jeunes personnes y sont établies. Tous les soirs, on y récite le chapelet en public; tous les samedis, on y chante les litanies; tout le mois de Marie, on y assiste exactement aux exercices. Enfin on reconnaît à Entrevaux les dignes héritiers de la foi du siècle, qui, en 1032, éleva la cathédrale de Glandèves, sous le titre de Notre-Dame la Dorée.

Le canton de Castellane, le dernier de l'arrondissement qui nous reste à parcourir, nous offre en première ligne, à Castellane même, l'abbaye de Notre-Dame du Roc, ainsi nommée du rocher pittoresque et majestueux, haut de deux cents mètres, au sommet duquel elle est placée. Elle date de la fin du huitième siècle. Alors quelques habitants du pays, s'étant retirés et fortifiés sur cette hauteur pour se mettre à l'abri des incursions des Sarrasins, s'y construisirent une chapelle de la Vierge, secours des chrétiens et consolatrice des affligés. Bientôt les peuples du voisinage accoururent se grouper tout autour, et il se forma une ville qui reçut le titre de *Petra castellana*, rocher avec château. Après l'expulsion des barbares, les habitants transportèrent peu à peu leurs habitations dans la plaine, et y construisirent au pied du roc une nouvelle ville, qui est la ville actuelle; mais ils ne perdirent rien de leur affection pour la chapelle de Notre-Dame du Roc, qui avait été, pendant deux siècles, leur boulevard inexpu-

gnable; et depuis cette époque jusqu'à nos jours, ils n'ont jamais cessé de l'avoir en grande vénération. Cette église, longue de trente mètres sur huit de largeur, formée de murailles d'une épaisseur prodigieuse, qui soutenaient une voûte à berceau de la même structure, semblait devoir être à jamais durable; mais en 1559, les huguenots vinrent à bout de la renverser. En 1590, dès que la paix fut rétablie, les habitants se hâtèrent de la relever dans la même forme, mais non avec la même solidité; de sorte qu'environ un siècle après elle s'écroula. En 1703, ils la relevèrent encore; mais cette fois avec plus de solidité. Non contents de reconstruire leur église, chaque fois qu'elle éprouvait quelque désastre dans son mobilier, ils s'empressaient de le réparer. Pillée par les huguenots en 1559, par les voleurs en 1773, par les révolutionnaires en 93, par d'autres voleurs en 1856, elle n'en est pas moins demeurée, grâce à leur inépuisable générosité, une des plus riches de la contrée en argenterie, en ornements et objets précieux. Elle possède encore aujourd'hui trois autels de la Vierge, et à chacun une belle statue; la première, envoyée en 1640, par un habitant de l'île de Malte, objet de la vénération et de la confiance générale, surtout depuis que, en 1836, il suffit de la promener processionnellement dans les rues de la ville pour en faire disparaître le choléra, qui, le matin même, y avait fait sept victimes; la seconde, offerte en 1851 par la ville, en reconnaissance de ce qu'on avait été, cette année-là même, préservé de l'invasion des insurgés, qui déjà étaient aux portes; la troisième, donnée en 1836 par un Castellanais établi à Nice, pour remercier la sainte Vierge de ce que lui et sa famille avaient été épargnés par le choléra, qui y faisait d'affreux ravages. D'autres riches présents se faisaient à ce béni sanctuaire, tantôt pour l'orner, tantôt pour aplanir et embellir le chemin qui y conduit;

et le catalogue des bienfaiteurs ne cesse encore aujourd'hui d'enregistrer de nouveaux noms.

Le service de la chapelle se fit d'abord par les prêtres de la paroisse; puis par des Religieux que les barons de Castellane y établirent, en fondant les revenus nécessaires à leur entretien. C'était là proprement l'église des barons; ils y assistaient à l'office divin, et ils tenaient leur conseil ordinaire devant sa porte. En 1262, la baronnie de Castellane ayant été réunie au comté de Provence, le service de la chapelle passa à des aumôniers royaux. Louis XI en établit un, les rois ses successeurs firent de même; et Mgr de Vintimille, qui devint plus tard archevêque de Paris, fut l'avant-dernier aumônier de Notre-Dame du Roc.

Vers le milieu du seizième siècle, on y créa une confrérie de la Vierge, qu'Urbain VIII enrichit d'indulgences, et qui compta dans son sein d'éminents personnages de presque toute la Provence. Mais qu'on fût de la confrérie ou qu'on n'en fût pas, le zèle pour la visite de la sainte chapelle était partout le même. Pendant que Mgr de la Motte, avant d'être évêque d'Amiens, gouverna le diocèse de Senez, il fut fidèle à y aller chaque semaine en pèlerinage. Toutes les classes de la société s'y rendaient de même; et, de nos jours encore, la chapelle ne peut suffire à la foule des pèlerins, surtout le premier dimanche de mai, où se célèbre sa fête patronale de l'Annonciation. Ce jour-là, et l'on fait de même à quelques autres solennités principales, des jeunes gens, pour faire la garde d'honneur de la sainte Vierge, s'habillent en militaires, maintiennent l'ordre dans la procession, où est portée la statue; mêlent les fanfares de la musique et les décharges de la mousqueterie aux chants du peuple et des jeunes filles vêtues de blanc; et leur service fini, ils se rassemblent sur la place. Là, le genou en terre, ils saluent Notre-Dame du Roc par une dernière décharge de leurs armes. Il est à

remarquer que ces fêtes sont essentiellement religieuses, et que tout divertissement profane ou coupable en est banni.

Aussi Notre-Dame du Roc récompensait-elle par des miracles insignes ceux qui venaient prier dans ce sanctuaire. Le Père Laurency, dans son *Histoire de Castellane*, regrette la perte des archives, qui nous auraient édifiés sur toutes ces merveilles. Mais à défaut du passé, le présent seul parle assez clairement. Il n'y a peut-être pas à Castellane une famille qui ne se reconnaisse redevable à Notre-Dame du Roc, tantôt de la guérison de plusieurs malades, tantôt de conversions extraordinaires ou de vocations religieuses obtenues; et chaque année, la reconnaissance y amène de nombreux visiteurs. Dans les grandes peines comme dans les grandes joies, avant comme après les longs voyages, on gravit la sainte montagne, et on va prier la Vierge secourable. Il est d'ailleurs un fait général, qui seul en dit plus que quelques traits particuliers; c'est que, de mémoire d'homme, aucun accident n'est arrivé, ni sur les bords escarpés du roc, malgré l'imprudence des curieux et des enfants, ni dans les eaux souvent rapides et profondes de la rivière qui coule au bas. Aussi Pie IX, pour honorer un sanctuaire si mémorable et encourager à le visiter, a confirmé toutes les indulgences accordées par Urbain VIII, et y a ajouté deux indulgences plénières : l'une, à gagner le 25 mars; l'autre, le premier dimanche de mai.

Outre Notre-Dame du Roc, le canton de Castellane avait autrefois Notre-Dame du Plan, un couvent de la Visitation, et une maison de Religieux de Notre-Dame de la Merci, tous établissements qui étaient autant de foyers de dévotion à la sainte Vierge. On y trouve encore aujourd'hui, sur la paroisse de la Garde, la confrérie du Confalon, récitant tous les dimanches l'office de la Vierge; le com-

mun des fidèles récitant le chapelet tous les jours à la prière du soir, et solennisant avec amour toutes les fêtes de la Mère de Dieu. On y trouve, dans la paroisse d'Eoulx, une chapelle de Notre-Dame de Pitié, sur le bord d'un rocher taillé à pic, élevé de plus de 1250 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bien vieille, puisqu'en l'an 1600, d'après les archives paroissiales, elle avait une statue de la Vierge en bois doré, aux pieds d'étain, et, dans un de ses pieds, un morceau du voile ou vêtement de la sainte Vierge, elle a été fraîchement restaurée, et apparaît aujourd'hui, tout éclatante de blancheur, aux regards de l'homme des champs, comme un astre bienfaisant dont la vue le console et l'encourage ; et le dimanche, il vient avec bonheur vénérer l'antique statue, toute petite et informe qu'elle puisse être, mais consacrée par les siècles; caractère que n'avait pas une statue moderne qu'on a voulu pendant quelque temps substituer à l'ancienne.

On porte cette statue vénérable en procession, le 13 juin et le 8 septembre; et ces deux processions, surtout celle du 8 septembre, attirent les hameaux et les campagnes même éloignés, qui viennent acquitter un vœu fait, en 1760, pour conjurer un orage terrible dont tout le pays était menacé. L'église paroissiale possède, outre le maître-autel, un autel latéral de la sainte Vierge en bois peint et d'un style ionique, avec des pilastres montant d'aplomb et reposant sur un dé carré, qui est porté lui-même sur un socle de soubassement. On y voit un tableau de l'Adoration des mages, qui est d'un vrai artiste. On y dit en public trois chapelets chaque dimanche; et, le premier dimanche de chaque mois, avant vêpres, il y a une instruction sur la vie de la sainte Vierge, considérée comme modèle des mères chrétiennes. Le mois de Marie est très-suivi; et pendant ce mois, la statue de la Vierge est élevée jusque près de la voûte, sur un reposoir richement orné et splen-

didement illuminé, qui y attire des fidèles de plus de quatre kilomètres à la ronde. Les fêtes de la Vierge, surtout celles de la Purification et du Rosaire, y sont célébrées par un grand nombre de communions, par l'assistance aux offices qui se font toujours parfaitement; et il est inouï qu'un seul homme ait travaillé ces jours-là. La plupart portent le scapulaire depuis la première communion, et rien au monde ne pourrait le leur faire quitter. Les femmes et les filles portent presque toutes la médaille miraculeuse et la médaille de la Salette; et les mères les attachent au cou ou au bras de leurs enfants. On chante toutes les messes de la Vierge, quand elles tombent le dimanche, et celle de la fête de la Purification, lors même qu'elle tombe un jour sur semaine. Le 13 juin et le 8 septembre, toute la population vient entendre la messe à Notre-Dame de Pitié; et toutes les fois qu'on craint quelque danger ou qu'on a reçu quelque bienfait, c'est là encore qu'on a recours pour adresser ses demandes ou ses actions de grâces. Chacun ambitionne le bonheur de faire dire une messe à l'autel de Marie. Quand on veut obtenir la délivrance d'un mal ou la guérison d'une maladie, on y fait brûler un cierge, ou l'on y entretient une lampe allumée; enfin, plusieurs aiment à s'associer à quelque tiers ordre de la Mère de Dieu.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE FORCALQUIER.

Quelque intérêt qu'aient pu nous offrir les arrondissements que nous venons de parcourir, l'arrondissement de Forcalquier l'emporte de beaucoup, surtout par l'importance de ses sanctuaires. L'église paroissiale de Forcalquier même, placée sous le vocable de l'Assomption, est un des plus beaux monuments religieux du diocèse; longue de quarante-cinq mètres sur vingt-cinq de large et vingt-trois de hauteur, construite en forme de croix latine, elle forme un mélange d'ogive et de plein cintre; les quatre piliers du chœur offrent des faisceaux de colonnettes sveltes et gracieuses, avec chapiteaux ornés de feuilles de chêne et d'acanthe. La porte principale, de forme ogivale, est surmontée d'une belle rosace, et les statues des douze apôtres ornent la façade. Non loin de là, est la chapelle de la Visitation, remarquable par sa forme élégante et ses charmantes peintures. Enfin, hors de la ville, on compte trois chapelles rurales : 1° Notre-Dame de Bon-Secours qui avait autrefois trois prêtres pour la desservir, et qui encore aujourd'hui est en grande vénération parmi les fidèles, quoique la chapelle portant le nom d'un saint étranger, ne conserve plus qu'un autel de Notre-Dame ; 2° Notre-Dame de Vie, où les peuples viennent souvent réclamer la protection de Marie, et faire offrir le saint sacrifice, où même autrefois on recourait dans les temps de peste et d'épidé-

mie avec tant d'empressement qu'à l'époque de la peste de 1721, la tête de la procession arrivait à la chapelle, que le chapitre qui marchait à la suite était encore aux portes de Forcalquier. En 1631 et en 1665, la ville avait également obtenu à Notre-Dame de Vie d'être préservée de la peste; et en actions de grâces avait agrandi la chapelle. Aussi en 1855, à l'époque de l'invasion du choléra, toute la population recourut à ce béni sanctuaire, et y obtint encore d'être préservée du fléau; 3° à ces deux sanctuaires, 1856 ajouta, sur le site remarquable de la citadelle, une statue et une chapelle de l'Immaculée Conception, dont l'inauguration eut lieu dans une procession solennelle aux flambeaux, laquelle, commencée à huit heures du soir, ne se termina qu'à deux heures après minuit. On promena la statue de Marie dans toutes les rues et sur tous les boulevards de la cité, qu'illuminaient des flots continus de lumière, avec des stations à trente-six reposoirs, tous plus riches et plus brillants les uns que les autres, à chacun desquels une jeune fille vêtue de blanc prononçait l'acte de consécration de la ville ou du quartier à la Vierge immaculée. Depuis cette époque, ce fut une dévotion générale à Notre-Dame de la Citadelle; à côté de la statue, on bâtit une chapelle que depuis lors on n'a cessé de visiter et d'embellir; on y va en pèlerinage, on y fait dire des messes, et on y a élevé quinze gracieux oratoires pour les quinze mystères du rosaire. Enfin, la paroisse de Forcalquier a deux congrégations de la sainte Vierge, l'une pour les jeunes personnes, sous le vocable de la Présentation, l'autre pour les femmes mariées ou veuves, sous le vocable du Rosaire.

Le canton de Forcalquier partage la dévotion du chef-lieu. On y trouve, sur la paroisse de Saint-Michel, Notre-Dame d'Ardène et Notre-Dame de Porchères. La première, fondée le 9 mai 1207, selon les termes d'une ancienne

charte, appartenait à un hôpital qui, situé sur le chemin d'Italie, était destiné à recevoir les pauvres et les voyageurs, desservi par une congrégation d'hommes et de femmes, et pourvu par le fondateur de biens suffisants à l'entretien du personnel de la maison. Plus tard, l'hospice et la chapelle furent convertis en prieuré, saisis et vendus, en 93, comme biens d'Église, rachetés par les légitimes propriétaires, abandonnés ensuite à des usages profanes. Enfin, en 1863, la chapelle restaurée a été rendue au culte; le 2 juillet le saint sacrifice y a été offert, et la fête patronale en a été fixée au 8 septembre, comme elle l'était autrefois. Notre-Dame de Porchères est une chapelle élevée en l'honneur de l'Immaculée Conception par la famille de Berluc, en exécution du vœu d'un de ses ancêtres. Pie IX a accordé à ce sanctuaire une indulgence plénière pour le 12 avril, jour anniversaire de sa rentrée dans ses États, au retour de Gaëte. L'antique donjon de Porchères était, à l'époque de nos guerres religieuses, un lieu d'asile pour les catholiques; et sa chapelle, dans les temps de peste, était un sanctuaire où l'on venait prier saint Sébastien. Vers 1850, le chevalier de Berluc voulut doter ce quartier d'une nouvelle chapelle de la Vierge; et ses nobles enfants ont exécuté ses intentions. La chapelle qu'ils ont élevée possède, avec un fragment de la vraie croix, une Vierge du moyen âge, peinte sur bois, très-admirée des connaisseurs.

Quant à l'église paroissiale de Saint-Michel, elle a une congrégation de femmes, avec la Purification pour fête patronale, une congrégation de jeunes personnes sous le patronage de l'Immaculée Conception; des confréries du Sacré-Cœur, du Scapulaire du Carmel et du Scapulaire de l'Immaculée Conception, du Rosaire vivant, et une affiliation à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Tous les soirs, on y récite le chapelet; tous les dimanches et

jours de fête, il y a la prière du soir, précédée du chant des litanies, suivie d'une instruction et d'un cantique à la sainte Vierge. Toutes les fêtes de la Mère de Dieu et tout le mois de Marie y sont célébrés avec amour.

Le canton de Banon avait autrefois, à Banon même, deux chapelles de la Vierge, l'une au château, l'autre dans la campagne. Aujourd'hui il ne reste plus à Banon que Notre-Dame des Anges, à laquelle le peuple porte, de temps immémorial, une grande dévotion. On y va prier, ou l'on y fait dire des messes dans toutes les circonstances critiques, et l'on s'y rend en pèlerinage le dimanche de la Trinité. Vendue pendant la Révolution, rachetée depuis et restaurée, cette chapelle est aujourd'hui un des plus beaux sanctuaires de la sainte Vierge qu'il y ait dans le pays. L'église paroissiale solennise par de ferventes communions les fêtes de l'Assomption, du Nom de Marie, de l'Immaculée Conception; et elle a une confrérie du Rosaire, avec une congrégation de la sainte Vierge. La paroisse de Saumane, dans le même canton, possède aussi une confrérie du Rosaire, avec une congrégation de filles et de femmes. Le premier dimanche d'octobre, le curé récite en chaire après vêpres, alternativement avec les fidèles, les quinze dizaines en l'honneur des quinze mystères du Rosaire; et trois ou quatre fois l'an, cette paroisse se réunit avec les paroisses voisines de l'Hospitalet et de la Roche-Giron, pour s'édifier mutuellement par une procession commune, où chaque paroisse porte solennellement sa statue de Marie, entourée des filles et des femmes de la congrégation, vêtues de blanc, et chantant toutes ensemble des cantiques à la Vierge.

Le canton de Reillane possède trois sanctuaires, remarquables ou par eux-mêmes ou par la piété des habitants. A Reillane même, il y a une confrérie de Pénitents blancs avec une chapelle de Notre-Dame de Pitié. Toute leur

confiance est en la sainte Vierge : si la sécheresse ou quelque autre calamité afflige le pays, ils lui font une neuvaine de prières; et si le mal persiste, ils acclament un pèlerinage à Notre-Dame de Lure, et convoquent les confrères des paroisses qu'ils doivent traverser. Ils partent de l'église en bel ordre, sous la conduite d'un prêtre, chantant ou récitant des prières. Ils sont reçus, tout le long de la route, en chaque paroisse, avec un cérémonial touchant; leurs croix de procession s'embrassent, puis ils s'embrassent eux-mêmes. Arrivés à Notre-Dame, ils prient, se confessent, communient, et reviennent ensuite dans le même ordre qu'ils sont venus. A Sainte-Croix-Alauze, il y a les confréries du Scapulaire et du Rosaire vivant, la récitation publique du chapelet tous les soirs, du 1er novembre au 1er juin; et le reste de l'année, tous les dimanches après la grand'messe. On célèbre solennellement les exercices du mois de Marie, les fêtes de la Purification, de l'Assomption et du Rosaire. A Vachères, vous trouvez Notre-Dame de Bellevue, dont le pèlerinage est renommé dans tous les environs. C'est une chapelle à trois nefs, capable de contenir mille pèlerins; les archives de la paroisse, la tradition et les chroniques locales attestent qu'il s'y opéra autrefois beaucoup de miracles. En 1699, les Récollets fondèrent à Vachères un couvent de leur ordre, qui desservit cette chapelle jusqu'en 93. Vendue alors, puis rachetée, donnée aux habitants et rendue au culte, elle a repris son ancienne splendeur; les souverains Pontifes y ont accordé des indulgences, les fidèles y viennent de la paroisse et des environs, et les murs dépouillés de leurs anciens *ex-voto*, en reçoivent de nouveaux. L'église paroissiale a le Rosaire avec la récitation du chapelet tous les soirs, sauf les mois d'été, le double Scapulaire du Carmel et de l'Immaculée Conception, avec les exercices du mois de Marie.

A Céreste, il y avait, dès le huitième siècle, Notre-Dame de Vaux ou de Vaucelles, *de valle cellarum;* abbaye qui, après avoir été ruinée par les Sarrasins, conservait encore sur une porte du cloître cette inscription : *Mariæ D. V. C.*, c'est-à-dire *de valle cellarum.* En 1618, on érigea cette chapelle en prieuré sous les titres de Notre-Dame de Beauvoir et de Saint-Michel archange. Déjà, en 1556, l'évêque du lieu y avait établi une confrérie de Pénitents blancs sous le titre de Notre-Dame de Pitié ou de Compassion. Les membres, au nombre d'environ deux cents, s'y réunissaient au moins en partie chaque dimanche, pour chanter l'office de la sainte Vierge ; et aux trois fêtes du 25 mars, du 8 septembre et de la Compassion, ils faisaient une procession solennelle, sans préjudice des processions générales auxquelles ils prenaient part. En 1842, on y établit l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, divisée en deux sections, l'une d'hommes, l'autre de femmes, qui compte en tout deux cent cinquante membres. A l'église paroissiale, le chapelet se récite tous les jours, les litanies de Lorette se chantent à toutes les fêtes de la Vierge, et le mois de Marie se fait très-solennellement. Grand nombre sont du Rosaire vivant, du double Scapulaire, et même du Rosaire perpétuel, par lequel chacun prenant son heure pour la récitation du chapelet, forme comme une garde d'honneur incessante aux pieds de la sainte Vierge.

Les trois cantons de Saint-Étienne, de Peyruis et de Manosque, sont encore plus édifiants. Le canton de Saint-Étienne possède Notre-Dame de Lure (1), chapelle située à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, cinq cents au-dessus de Saint-Étienne, dans une gorge spa-

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire sont extraits de l'*Histoire de la chapelle de Lure,* par M. Isoard. Forcalquier, 1858.

cieuse, formée par la réunion de deux vallons et entourée de hautes montagnes que couvrent des hêtres séculaires; ce qui donne à ce désert un aspect aussi religieux que pittoresque, propre au recueillement et à la contemplation. Au sixième siècle, un prêtre du diocèse d'Orléans, saint Donat, étant venu dans les Alpes pour y chercher une solitude, où il pût, loin du bruit du monde, se vouer à la vie anachorétique, trouva ce lieu incomparablement propre à son dessein. Il y érigea donc un oratoire, où il plaça une image de la Vierge, façonnée de ses propres mains d'une grosse pierre de la montagne; et heureux de ce pieux sanctuaire, où il aimait à épancher son cœur, il vécut trente-deux ans dans ce désert, partageant sa vie entre la prière, la lecture, la contemplation et les travaux apostoliques, auxquels il se livrait par intervalles: car, malgré les charmes qu'il trouvait dans sa solitude, il n'hésitait pas à descendre de sa montagne pour prêcher l'Évangile et convertir les pécheurs à l'aide des miracles dont il avait le don. Après sa mort, son ami saint Mary, abbé de Val-Benoît, envoya une colonie de Bénédictins pour établir un couvent près du tombeau vénéré de saint Donat. Ces Religieux transformèrent l'oratoire en chapelle, et y placèrent, au-dessus de l'autel, la statue de la Vierge, œuvre du saint Solitaire. Les peuples des environs s'empressèrent de venir l'y vénérer, attirés aux pieds de Marie par la parole et l'exemple de ces saints Religieux, qui y menaient une vie vraiment angélique; et telle fut l'origine du pèlerinage à Notre-Dame de Lure. Cet heureux état de choses se maintint jusqu'aux premières invasions des Sarrasins dans les montagnes. A l'approche de ces barbares, les Religieux enfouirent dans la terre la sainte image et se cherchèrent ailleurs un asile. Dès qu'ils virent les Sarrasins expulsés du pays, ils revinrent aussitôt à leur chère solitude; et ils continuèrent ainsi plusieurs siècles, s'en

allant ou revenant, selon que le danger était plus ou moins menaçant. Mais enfin, au onzième siècle, le couvent fut découvert par les barbares, dévasté et détruit.

Dans la seconde moitié du siècle suivant, les seigneurs du voisinage relevèrent ces ruines, cédèrent par actes publics les terres, droits et priviléges qu'ils avaient sur la montagne de Lure, à Guignes de Revel, abbé de Boscodon, et se chargèrent, du moins en grande partie, des frais de construction de l'église et du monastère. Les travaux furent poussés avec activité; et bientôt on eut achevé un cloître et un monastère, capables de contenir au moins vingt Religieux, avec une église à trois nefs, dont celle du couchant, construite sur l'emplacement de la chapelle détruite par les Sarrasins, reçut la statue en pierre de la Vierge, qu'on plaça au-dessus du tombeau de saint Donat, en même temps qu'on installa, au-dessus de l'autel principal, une autre statue en bois doré. Ces travaux ne furent pas plutôt terminés, que Guignes de Revel vint, avec une colonie de ses Religieux, se dévouer de toute son âme à la prospérité du nouveau monastère. En 1176, le couvent fut érigé en abbaye par Alexandre III; plus tard il eut le titre d'abbaye royale; et l'on vit des hommes des premiers rangs de la société venir se cacher au monde dans ce tombeau anticipé, bravant l'intempérie des saisons, l'âpreté du climat, pour s'y préparer à l'éternité. En 1207, Guillaume VI, comte de Forcalquier, renouvela la donation de ces lieux, faite pendant sa minorité, par un acte où il déclare les donner à Dieu et à sainte Marie de Lure, *Deo et sanctæ Mariæ de Lura;* et plus tard à son exemple, les fidèles, excités par les grandes vertus des Religieux, autant que par l'amour qu'ils portaient à la sainte Vierge, se plurent à enrichir de nouveaux dons l'abbaye de Lure. Cette maison devint si célèbre, qu'en 1318 les chanoines d'Avignon entreprirent de se l'associer, afin de faire

rejaillir un nouveau lustre sur leur église, devenue la capitale du monde chrétien. Jean XXII accéda à leurs désirs. Il sépara l'abbaye de Lure de celle de Boscodon, l'unit au chapitre d'Avignon, et détacha huit chanoines de Lure pour les annexer au corps capitulaire de sa métropole, dont il voulait relever ainsi l'éclat, afin de la rendre plus digne du siége apostolique qui y avait été transféré. Cette union qui honorait l'abbaye de Lure lui fut fatale, en amoindrissant son personnel et déplaçant ses revenus. Elle se maintint cependant dans son ancienne ferveur pendant un siècle et demi. Mais en 1481, après plus de trois cents ans d'existence, sa gloire la perdit. Sixte IV voulut avoir, au chapitre d'Avignon, tous les membres de cette célèbre maison, sécularisa l'abbaye et l'annexa tout entière au chapitre; d'où il arriva qu'elle ne fut plus qu'un bénéfice simple, possédé en commende sans résidence personnelle du titulaire, qu'en conséquence le monastère ne tarda pas à dépérir; les bâtiments, n'étant plus entretenus ni réparés, s'écroulèrent, et la chapelle tomba même en ruine.

Ce triste état de choses dura quatre-vingts ans, de 1557 à 1637. Vers cette dernière année, un berger qui avait coutume de faire paître son troupeau dans les environs, fatigué par la chaleur, se coucha à l'ombre de ces ruines, et s'endormit. Dans son sommeil, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : Oh ! que de grâces seraient données aux hommes en ce lieu, si l'on y reconstruisait mon temple ! Il se réveille, et ne découvre personne. Réfléchissant alors sur les paroles qu'il vient d'entendre, il croit y voir un avertissement de la sainte Vierge, et va les redire aux ecclésiastiques des environs. La piété s'en émeut; des collectes s'organisent, et le conseil de la communauté de Saint-Étienne réuni en assemblée générale, cédant au vœu unanime de la population, s'engage à combler, pour

la reconstruction de l'église, l'insuffisance des offrandes recueillies ou à recueillir (1).

D'après cette délibération, on se hâta de mettre la main à l'œuvre; on restaura la nef du milieu, en fermant les arceaux qui communiquaient aux nefs latérales, et l'on fit ainsi la chapelle actuelle. La nef de l'est fut laissée dans ses décombres; et celle de l'ouest fut réparée, de manière à former un corps indépendant de l'église. La statue en pierre fut retirée intacte des ruines où elle avait été ensevelie, et placée sur l'autel de la petite nef; on fit faire en même temps une grande statue en bois doré, qu'on installa au centre de la grande nef, sur un autel dressé pour la recevoir, et l'on répara l'ermitage sur la partie du monastère qui avait le moins souffert. La dédicace du nouvel édifice eut lieu avec toute la pompe possible au milieu d'un concours prodigieux de fidèles des environs accourus à la fête; les pèlerinages à la sainte chapelle recommencèrent; un prêtre y fut placé pour la desservir, par l'abbé commendataire de Lure; une confrérie fut établie, un ermite préposé à la garde de la chapelle, et un conseil nommé pour en administrer les fonds et tenir le livre des comptes.

Bientôt le nombre des pèlerins devint si considérable, qu'il fallut augmenter le personnel du clergé de Saint-Étienne pour entendre leurs confessions. Les miracles se multiplièrent dans la même proportion. L'évêque de Sisteron prescrivit des enquêtes pour en constater canoniquement l'authenticité; et ces enquêtes, exécutées en 1655, confirmèrent la vérité des faits. Le prélat les porta à la connaissance du Saint-Siége; et Alexandre VII, touché de ce rapport, accorda, par une bulle en date du 26 avril 1656, de notables indulgences : 1° à tous ceux qui visiteraient dévotement la chapelle; 2° à ceux qui s'agrégeraient à la

(1) Archives de la mairie de Saint-Étienne.

confrérie de Notre-Dame de Lure, dont il approuvait l'érection. Cette bulle, après avoir été enregistrée par le parlement d'Aix, fut publiée en cinq diocèses, et accrut encore la dévotion des peuples pour la sainte chapelle. En 1737, à la requête des marguilliers de Lure, l'évêque publia une seconde fois cette bulle, ainsi que l'autorisation de la confrérie ; et l'œuvre se soutint jusqu'à la révolution de 93.

A cette triste époque, les pèlerinages à la chapelle de Lure furent d'abord brutalement interdits sous les peines les plus sévères, et l'on en fit garder les avenues, surtout aux époques où l'on venait en plus grande affluence ; puis le sanctuaire fut profané, les autels renversés, les ornements, les tableaux, les *ex-voto* brûlés sur la place publique, la statue taillée par saint Donat mutilée, et la statue en bois doré n'échappa à la profanation que par l'adresse de l'ermite gardien de la chapelle, qui sut la dérober à l'impiété révolutionnaire. La forêt et tout le terrain dépendant de l'ancienne abbaye furent vendus comme bien national ; mais heureusement M. Tardieu de Berles, s'en étant fait acquéreur, conserva pour le culte la chapelle avec la forêt qui en dépendait, fit replacer dans sa niche la grande statue tirée de la cachette où on l'avait mise en sûreté, donna une place d'honneur à la statue en pierre qui n'était pas moins vénérable pour avoir été mutilée, et pendant les jours mauvais, favorisa de tout son pouvoir, tant les visites pieuses des âmes chrétiennes que la célébration des saints mystères dans la sainte chapelle.

A la réouverture des églises, la chapelle fut rendue au culte ; et les fidèles, dont la dévotion n'avait été que comprimée, y revinrent comme autrefois. Le frère ermite fit des quêtes, tant à la chapelle qu'à domicile, pour la réparer, et à l'aide de ces quêtes jointes aux dons spontanés, il restaura les autels, se procura des vases sacrés, ainsi que toutes les choses nécessaires au service divin ou à la

décoration du lieu saint, et acheta même une cloche pour annoncer les offices à tous les alentours. L'évêque, informé du bon état de cette chapelle, y prescrivit la célébration des saints mystères. Cette célébration attira beaucoup de monde à Lure, et l'on y vit presque refleurir la beauté des anciens jours; la réimpression et la vente de la bulle d'Alexandre VII, la requête des marguilliers, qui en avaient sollicité, en 1731, une publication nouvelle, ajoutèrent encore à l'élan des populations. En 1858, Pie IX donna une bulle confirmative de celle de son prédécesseur, approuvant comme lui la confrérie de Notre-Dame de Lure, et lui accordant les mêmes indulgences. Aussi les personnes de tout âge et de tout sexe tiennent-elles à s'agréger à cette confrérie; les mères surtout tiennent à y faire recevoir leurs enfants, et à faire réciter sur eux des prières à l'autel de Marie. Les récipiendaires tiennent à la main un cierge allumé qu'ils offrent ensuite à la sainte Vierge, et baisent avec grande dévotion une statuette en marbre, précieuse relique de l'ancien monastère, en signe de consécration à Marie. Témoin du zèle des peuples pour Notre-Dame de Lure, le préfet du Var, estimant un devoir de favoriser cet élan, donna à la chapelle un secours pécuniaire, et autorisa à prendre dans la forêt, non-seulement le bois nécessaire pour la consommation journalière du frère ermite, mais encore quatre stères de bois et soixante fagots pour chaque pèlerinage, où il serait utile de chauffer les pèlerins. En 1859, le gouvernement érigea la chapelle en chapelle de secours, capable à ce titre de recevoir des donations et d'obtenir, en cas de réparations majeures et de revenus insuffisants, une allocation de la commune et de l'État.

Cette chapelle, longue de vingt-deux mètres, sur six de largeur et huit de hauteur, a une large porte cintrée, surmontée d'une rosace et de deux petites fenêtres paral-

lèles, une voûte à plein cintre, deux petites chapelles latérales, un chœur entouré d'une balustrade en fer, un maître-autel gothique en bois doré, surmonté d'une statue de la Vierge avec l'Enfant Jésus endormi dans ses bras, sous un baldaquin sculpté, à draperies et franges d'or. Des colonnes torses entourent l'autel et encadrent un tableau de l'Assomption, au bas duquel est Louis XIII, en manteau fleurdelisé, consacrant la France à Marie. Au centre de l'église, entre les deux fenêtres orientales, s'élève un autre autel, qu'on appelle l'autel de Marie, parce que là est placée la grande statue de Marie, en bois doré, qui a traversé la Révolution. C'est là que viennent, de préférence, se grouper les pèlerins, et qu'on fait brûler continuellement des cierges aux jours de grande réunion. A droite et à gauche de cet autel, le mur est tapissé d'*ex-voto* qui ne datent que de ce siècle, un seul excepté. Ce sont des chars brisés, des malades dans leur lit de douleur ou des enfants dans leur berceau; des béquilles et autres appareils de souffrance, une ancre en vermeil, un navire de guerre, tous signes de grâces obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Lure.

La nef du couchant, que les Sarrasins ne détruisirent pas entièrement, forme aujourd'hui une pièce indépendante de l'église, avec laquelle elle ne communique que par la porte du bas et la petite chapelle latérale du couchant, dont l'enfoncement lui sert de sanctuaire. On l'appelle la vieille chapelle, parce que, selon la tradition, là était l'oratoire de saint Donat; et là fut plus tard la chapelle du couvent des Bénédictins, avant qu'elle formât une des nefs de l'église abbatiale. Au mur, est adossé un autel en pierre, portant la statue, aussi en pierre, faite par saint Donat; et c'est là qu'aux jours de grande réunion, les pèlerins, après avoir prié dans l'édifice principal, viennent s'agenouiller encore et prier avec confiance.

Dans le principe, les pèlerinages n'avaient pas lieu à des époques déterminées : on y venait un jour quelconque, à son gré, toujours sûr de trouver dans les Religieux les secours que la piété y pouvait désirer; mais quand, par le transport des Religieux à Avignon, il ne resta plus à Lure qu'un chapelain incapable de suffire à la tâche, on choisit des jours fixes pour les grandes réunions; et dans ces jours, le chapelain appelait à son aide les prêtres des environs. Ce furent d'abord : la Toussaint, le 2 février, le 3 mai, le lundi de la Pentecôte, le 15 août et le 8 septembre. Peu à peu la rigueur du climat et l'abondance des neiges firent supprimer les trois premiers des jours que nous venons d'indiquer; et on ne conserva que les trois derniers. Mais aussi ces jours-là, on y vient en procession de vingt à trente kilomètres. On arrive dès la veille; et, pour se chauffer, les pèlerins allument sur l'esplanade de grands feux qui brûlent toute la nuit, tandis que d'autres feux petillent à l'âtre de toutes les cheminées de l'ermitage. La plupart des pèlerins passent la nuit à prier ou à assiéger les confessionnaux, qu'occupent les prêtres venus des environs. Le matin, les messes se succèdent sans interruption, depuis l'aurore jusqu'à une heure avancée, et la table sainte est toujours garnie de communiants. Toute la matinée, après les groupes détachés qui arrivent de tous les points de la montagne, viennent les processions avec leurs bannières, leurs croix, leurs statues étincelantes d'or, portées sur des brancards dorés; leurs longues files de jeunes vierges en habits blancs, d'hommes et de femmes. Les fidèles arrivés plus tôt vont à leur rencontre, ou se rangent respectueusement pour les laisser passer.

Après la messe et la communion, on se rassemble sur le gazon; on se partage ses petites provisions de voyage, et on trouve du bonheur à se secourir mutuellement.

Auparavant on ne se connaissait pas; là on s'aime comme une famille de frères et de sœurs, en se voyant réunis autour de la Mère commune. A la suite de ce frugal repas, toutes les corporations de Pénitents se rassemblent et chantent l'office de la Vierge avec un entrain qui porte à la piété.

Cependant le canton de Peyruis ne le cède guère au canton si plein d'intérêt que nous venons de parcourir. Qu'on en juge par la paroisse de Lurs. Cette heureuse paroisse (1) possède une confrérie de Pénitents blancs et une congrégation, l'une et l'autre sous le titre de *l'auguste parenté de la sainte Vierge;* elle a de plus les confréries du Rosaire, du Scapulaire du Carmel, du Scapulaire de l'Immaculée Conception et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Elle récite, tous les soirs, sans exception, le chapelet en public, solennise l'Immaculée Conception par une procession et une illumination splendides; elle suit avec piété, et tout le mois de Marie, et un exercice très-édifiant, qui se fait du 25 décembre au 2 février, devant une crèche où est représentée la naissance du Sauveur, et les exercices de l'octave de la Purification, et une neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph. Enfin elle est riche de quatre sanctuaires de la sainte Vierge. Le premier est l'église paroissiale, dédiée dès le principe à Marie, *beatæ Mariæ de Lurio*, lit-on dans les anciens registres. Guillaume de Leydet, comte de Gap, la bâtit, en 975, par reconnaissance pour une grâce insigne, dont il avait été favorisé. Ce seigneur, après avoir battu les Sarrasins dans les plaines de Gap, les poursuivait avec une valeur trop peu mesurée; il devance le gros de sa

(1) Nous avons puisé nos renseignements sur cette paroisse dans une notice très-intéressante de M. l'abbé Millou, curé de Lurs. Si, comme nous l'espérons, il la fait imprimer, le public la lira avec bonheur. On y trouve le double mérite de l'érudit et du littérateur.

troupe, qui, au gré de sa bouillante ardeur, n'allait pas assez vite; et il tombe dans une embuscade avec quelques-uns des siens. Pour échapper au danger, il se jette dans un bois, atteint précipitamment une tour située au haut d'une montagne, et s'y renferme avec ceux de sa suite. Les Sarrasins viennent l'y assiéger; il allait être pris; mais il fait vœu de bâtir une église, s'il peut tenir jusqu'à l'arrivée de sa troupe. Bientôt sa troupe arrive; les Sarrasins fuient; il sort de sa tour, les poursuit de nouveau, mais cette fois uni aux siens; et il les taille en pièces. Il ne tarda pas à élever l'église qu'il avait vouée, et c'est aujourd'hui l'église paroissiale. Si, au douzième siècle, elle prit le nom de Sainte-Croix, par honneur pour une relique de la vraie croix, apportée de la terre sainte. la sainte Vierge y a toujours conservé, dans la nef latérale, une chapelle qui sert tout à la fois à la congrégation et à la confrérie de l'auguste parenté de la sainte Vierge.

Le second sanctuaire de Marie est, au nord de Lurs, Notre-Dame de Vie, où les habitants font souvent dire des messes, et vont, plusieurs fois l'année, en procession. On y voit fréquemment des infirmes et des vieillards en prière.

Le troisième est, à l'ouest, Notre-Dame de Plans, *beata Maria de Planis*, où les fidèles se rassemblent, le dimanche du saint Nom de Marie. On a une grande confiance en cette chapelle; et l'on cite en particulier deux bergères qui, poursuivies par un chien enragé, échappèrent à sa fureur, en invoquant Notre-Dame de Plans. On cite également ce qui arriva en 1831 : la sécheresse désolait la contrée; on fit une neuvaine de prières, et le neuvième jour on se rendit en procession à Notre-Dame de Plans, pieds nus, en chantant les litanies de la sainte Vierge; et pendant qu'on y entendait la messe, commença une pluie douce et abondante qui dura trois jours.

Enfin le quatrième et le plus célèbre sanctuaire de Marie

est, au sud-ouest, Notre-Dame des Anges, située au milieu d'une belle plaine, dans un endroit paisible et solitaire, où, quoiqu'on ne compte plus comme autrefois dix mille pèlerins, les populations viennent cependant encore, tantôt en procession, tantôt en bandes séparées. C'est une grande église, longue de vingt-six mètres, avec une crypte, qu'on appelle la Sainte-Chapelle, et deux ailes qui ont chacune trois chapelles. A droite et à gauche du chœur, est un escalier de vingt marches avec balustrade, lequel va aboutir à une tribune où est placé le maître-autel, et qui forme comme la chaire d'où le prédicateur parle à l'auditoire. La sainte chapelle, qui s'ouvre de toute son ampleur dans l'église, est ornée avec tant de richesse et de goût, qu'elle inspire la piété et le recueillement. Les principaux mystères de la Vierge y sont représentés sur des toiles; les parois latérales et le mur du fond sont couverts de boiseries peintes; l'autel est orné de gracieuses sculptures, et porte un tabernacle semblable à une corbeille d'or, surmonté d'une jolie statuette de Marie, sous un riche pavillon, au-dessus duquel est un tableau de la sainte Vierge, debout avec l'Enfant Jésus entre ses bras, la lune sous ses pieds et des nuages tout autour. On appelle ce tableau *le Tableau des miracles;* et c'est là le grand objet de la dévotion des fidèles, qui y entretiennent sans cesse, sur un luminaire artistement travaillé, un faisceau de cierges allumés, sans préjudice de deux lampes suspendues à l'entrée, qu'on allume tous les jours de fête. Sur l'emplacement même où est cette crypte, fut établie, vers l'an 150 avant l'ère chrétienne, une colonie romaine, avec la station que les anciens itinéraires appellent *Alaunio;* ce qui a fait donner à la chapelle le nom de Notre-Dame d'Alaunio. Cette station était, entre les deux stations d'Apt et de Gap, sur la même voie et à l'embranchement de Gap à Aix et à Mar-

18.

seille; d'où il suit que ces quatre dernières Églises ayant été évangélisées au premier siècle de l'ère chrétienne, Alaunio, qui se trouvait sur la route de l'une à l'autre, a dû être évangelisé en même temps; la chapelle a dû y être construite et desservie par quelque disciple de saint Lazare, et devenir ainsi le berceau de la première communauté chrétienne de la contrée.

Œuvre des premières invasions romaines, Alaunio fut détruit par les premières invasions des barbares au cinquième siècle; il n'en resta pas trace. On en releva plus tard la chapelle, et nous la voyons, en 1150, dotée d'un domaine, à l'aide duquel elle fut desservie par un personnel de chanoines assez nombreux pour suffire aux besoins des fidèles qui y venaient en pèlerinage. Après vingt-quatre ans de service, le comte de Forcalquier les congédia sans alléguer d'autre motif que son bon plaisir; et une charte du treizième siècle nous y montre, à leur place, un prêtre sous le titre de diacre de la chapelle. Ce fut alors qu'y vinrent saint Elzéar et sainte Delphine, ces deux époux vierges. Vers le milieu du quatorzième siècle, le pèlerinage prit une grande extension, à l'occasion de la peste qui désolait la Provence. « Alors, disent les histo- » riens, on vit arriver de nombreuses processions dans » lesquelles marchaient alternativement deux hommes et » deux femmes, les hommes couverts d'un sac de péni- » tent, les femmes portant sur la tête une croix d'étoffe » rouge, menant avec elles, à chaque sixième rang, deux » petits enfants, et chantant tous ensemble d'une voix » lamentable le *Stabat Mater*. Souvent ils se prosternaient » le front contre terre et criaient par trois fois : Miséri- » corde et paix. La nuit, bien avant l'aurore, à la lueur » des torches, avait lieu cet émouvant spectacle. » De là s'établit l'usage de venir en procession à la chapelle, le vœu portant qu'on y viendrait à perpétuité, chaque année,

si l'on était exaucé. Pierrerue, Niozelles, la Brillane, Volx s'y rendaient le lundi de la Pentecôte; Lurs le dimanche de la Trinité; Forcalquier le 2 août, jour qui clôturait toutes les neuvaines de la sainte chapelle. Les choses duraient ainsi depuis deux siècles, lorsque les huguenots vinrent assiéger Lurs et firent de la chapelle un amas de ruines. Sans porte, sans fenêtres, sans toit, ce religieux sanctuaire devint le repaire des animaux, des serpents et des hiboux; et cependant, chose providentielle, au milieu de ces décombres et de ces horreurs, le tableau des miracles se conserva, dégradé sans doute, mais susceptible encore d'être restauré, comme il le fut plus tard. Les pèlerinages et les processions s'y continuèrent de même, sans qu'on eût le courage de relever un édifice aussi délabré. Dieu enfin y pourvut et réveilla l'incurie des hommes par l'éclat des miracles. En 1665, le deuxième jour du mois d'août, ce même quantième du même mois où, en 1223, Dieu avait accordé à saint François, dans l'église de Notre-Dame des Anges, à Assise, l'indulgence de la portioncule, Jeanne Valensau, de Forcalquier, percluse de tous ses membres, atteinte de douleurs affreuses, de convulsions, d'évanouissements et de défaillances, était, depuis huit jours, logée près de l'église en ruine, dans une grange, d'où un berger la portait chaque jour à la chapelle pour y réciter les litanies de la sainte Vierge avec autres dévotes prières, lorsque le neuvième jour, se rendant comme d'ordinaire à la chapelle, elle se plaignit en route que le pâtre qui la portait marchait trop lentement. Tout à coup le pâtre est soulevé de terre et emporté instantanément par une main invisible devant le tableau des miracles. A ce premier prodige s'en joint un second : Jeanne est tout à coup guérie; puis un troisième : les anges font entendre, à la gloire de Marie, des concerts ravissants; et ces trois faits, affirmés par les témoins sous la foi du serment,

confirmés par les anges, qui, chaque année suivante, le 2 août, renouvelèrent leurs concerts, furent réputés incontestables par tout le peuple, qui substitua au nom de Notre-Dame d'Alaunio, que la chapelle avait porté jusqu'alors, le nom de Notre-Dame des Anges.

La nouvelle de ces prodiges s'étant vite répandue dans toute la contrée, les malades de toute espèce, les boiteux, les aveugles, les paralytiques, affluèrent de toutes parts à la sainte chapelle, s'en retournèrent guéris, et les vieux murs se couvrirent d'*ex-voto*. Chose plus merveilleuse encore, Notre-Dame des Anges exerçait son influence au loin comme auprès. On l'invoquait dans les incendies, dans les périls de submersion, dans les chutes mortelles, au milieu des batailles, dans les langueurs de la maladie, et l'on ressentait aussitôt sa bénigne assistance. Ces miracles et l'affluence qu'ils provoquaient firent comprendre que quelques prêtres séculiers étaient insuffisants à desservir un lieu aussi fréquenté, qu'une communauté seule pouvait suffire à une telle œuvre; et en conséquence, l'évêque songea à y établir des Religieux Récollets, dignes enfants de saint François d'Assise. Il en demanda l'autorisation au Saint-Siége; et celui-ci, avant de rien statuer, exigea une enquête juridique sur l'utilité de cet établissement pour le public. Cette enquête se fit; et on en conserve encore les actes. On y voit les dépositions de dix-sept témoins sous la foi du serment; et tous déclarent l'établissement de ces Religieux nécessaire : « Vu, dit le premier témoin, le » grand concours de pèlerins attirés, tant de cette province » que des autres, par les miracles que Dieu y opère conti- » nuellement; vu, dit le second témoin, que les quelques » prêtres qu'on y avait mis avaient peine à subvenir à la » dévotion du peuple, en raison de la grande affluence du » monde; vu, dit le troisième, qu'étant arrivés divers » miracles par l'intercession de la sainte Vierge, il y a un

» concours si extraordinaire de peuple qu'on confesse aux
» champs; vu, dit le quatrième, qu'il arrive des peu-
» ples de toutes parts sur le bruit de tant de guérisons;
» vu, dit le cinquième, que les prêtres des paroisses voi-
» sines devraient quitter leurs églises s'ils voulaient sub-
» venir à la dévotion de tant de pèlerins; vu, dit un autre,
» que le grand nombre de miracles qui s'y sont opérés y
» ont attiré tant de monde que l'évêque s'est vu obligé
» d'appeler des Religieux; vu enfin, disent tous les autres,
» chacun à sa manière, l'affluence des pèlerins à une cha-
» pelle si illustre en miracles. »

Après cette enquête, les Pères Récollets furent autorisés à s'y établir; et, dès leur arrivée, ils s'occupèrent à dresser un livre d'archives où serait consigné tout ce qui se passerait dans ce saint lieu. Dès la première page, nous y lisons ce qui suit : « La dévotion commença à renaître en
» vue des miracles continuels qui s'y opéraient, et qui, à la
» vérité, sont si extraordinaires, si prodigieux, si nom-
» breux, qu'à peine les pourrait-on raconter. On y a vu
» des estropiés, des boiteux redressés, des aveugles éclai-
» rés, des fièvres violentes apaisées, des agonisants, des
» enfants expirant rendus à la plénitude de la vie. » Les Religieux Récollets exposent ensuite les faits en détail, et une série de miracles se continue pendant cinq ans. Les peuples s'y pressent de plus en plus, surtout le 2 août, où pouvait se gagner l'indulgence de la Portioncule, que la bulle de 1622 attachait à toutes les églises desservies par les enfants de saint François d'Assise, et où l'on célébrait le souvenir des trois éclatants miracles par lesquels, comme à Assise, Dieu manifesta sa prédilection pour cette chapelle.

Les Religieux comprenant la grande portée de ces faits et les desseins du ciel sur ce saint lieu, entreprirent d'y élever un couvent et une église dans de plus grandes proportions. Dès l'année 1663, le gardien du couvent, archi-

tecte distingué, après avoir tracé le plan de la grande nef, trouva sur place, dans les décombres, puis dans les fouilles où gisaient enfouis des restes d'édifices romains, les matériaux et les pierres de taille nécessaires, sauf le bois de construction, que les Pères tirèrent de l'abbaye de Boscodon et de la Grande-Chartreuse. Les offrandes des grands et des petits, jaloux de contribuer à la construction de l'édifice, vinrent ensuite fournir largement à toute la dépense. La famille de Forbin-Janson se chargea d'une chapelle latérale, en reconnaissance de la guérison miraculeuse d'un de ses membres, capitaine du régiment d'Auvergne, tombé grièvement malade dans la guerre d'Italie. La famille de Glandèves se chargea d'une autre pour remercier la Vierge d'avoir obtenu à un de ses membres une victoire navale contre les Turcs, et d'en avoir sauvé un autre d'une horrible tempête, et chacune d'elles y ajouta une lampe d'argent. D'autres procurèrent des vases sacrés, des ornements, des tableaux, et, entre autres, un du célèbre peintre Mignard, des reliquaires, des statues, des couronnes d'argent pour la Vierge et l'Enfant Jésus, des *ex-voto* représentant les maux dont on avait obtenu la guérison; et enfin le zèle des fidèles ajouta tout ce qui était nécessaire à la subsistance et à l'entretien des Religieux.

Après cette belle restauration, Mgr Lafiteau, évêque de Sisteron, dont Lurs dépendait alors, conçut le dessein de relever la gloire de Marie en établissant une fête collective de son époux saint Joseph, de sa cousine sainte Élisabeth, de saint Jean-Baptiste, de ses ancêtres jusqu'à David, de tous les saints patriarches jusqu'à Abraham. Pour donner le plus d'éclat possible à cette fête de l'auguste parenté de Marie, il fit choix de l'église Notre-Dame des Anges, où le flot des populations avait son courant depuis des siècles; et il fixa l'inauguration de la solennité nouvelle au dimanche 6 d'août 1752. A la nouvelle de cette fête, la

foule s'empresse d'accourir; plus de huit mille pèlerins entourent la sainte chapelle, et l'on est obligé d'improviser un autel en plein air. L'ardente et universelle sympathie que rencontra dans tous les cœurs la dévotion nouvelle engagea l'évêque à l'établir par un mandement pour l'année suivante 1753; et afin d'en rehausser l'éclat, il fit exécuter, dans l'église, de grands travaux de réparation et d'embellissement. Au-dessus de la porte d'entrée, fut écrite, en grandes lettres d'or cette inscription : *A l'auguste parenté de la très-sainte Vierge.* Trois chapelles furent dédiées, la première à sainte Anne, la seconde à saint Joachim, la troisième à saint Joseph. On acheta les bustes des six principaux parents de la Mère de Dieu, avec de riches pavillons pour les couvrir; et le port en fut confié à une confrérie de Pénitents blancs, chargés de former comme la garde d'honneur de l'auguste parenté. A la nouvelle de ces préparatifs, et au souvenir de ce qui s'était passé l'année précédente, les populations accoururent de cent kilomètres à la ronde; et il se trouva à la fête plus de dix mille pèlerins, tous gardant un ordre parfait et chantant avec piété les louanges de la sainte Vierge. C'était, sur tous les visages, une joie sainte comme celle du ciel et dans tous les cœurs une piété profonde. Les années suivantes, la fête se renouvela avec le même empressement des fidèles. De Lurs elle passa dans le diocèse; Sisteron eut sa congrégation, sa chapelle, son tableau et ses bustes de l'auguste parenté; Manosque, outre sa congrégation paroissiale, eut un couvent de Religieuses sous ce vocable; et pour encourager encore cette dévotion, le ciel opéra trois miracles à l'invocation de l'auguste parenté, l'un en 1753, à Notre-Dame des Anges, le jour même de la fête de la décollation de saint Jean-Baptiste; les deux autres aux deux extrémités opposées du diocèse.

Aussi la fête de l'auguste parenté de Marie se maintint

jusqu'à la Révolution, si fréquentée par le concours des peuples qu'il fallut, chaque année, faire l'office en plein air. En 1791, les Religieux furent chassés; et si la chapelle, convertie en grange, conserva, grâce au foin dont on la remplit, son autel, sa grille, ses boiseries, plusieurs de ses tableaux, en particulier celui des miracles, on dépouilla entièrement sa grande nef et ses six chapelles; on arracha ses marbres, ses jaspes, la plupart de ses *ex-voto;* le beau tableau de Mignard devint le tapis de pied du président du club de Forcalquier; et ses ornements sacerdotaux furent découpés en casaques à l'usage de femmes déhontées. On ordonna ensuite la vente de la chapelle; mais le conseil municipal de Lurs s'entendit avec un négociant, qui s'en fit acquéreur; et ainsi elle fut conservée au culte de la sainte Vierge.

A la réouverture des églises, les pèlerinages à Notre-Dame des Anges recommencèrent d'autant plus nombreux et plus empressés qu'ils avaient été plus longtemps suspendus, mais sans Religieux pour les desservir, sans autre office qu'une messe basse célébrée les dimanches ordinaires par un curé des paroisses voisines. Depuis lors, la chapelle demeura déserte et pauvre; sa voûte s'écroula et ne fut réparée que péniblement par les offrandes des fidèles. Les témoins des anciennes gloires de la chapelle disparaissant de jour en jour, les pèlerinages baissèrent, sauf ceux du lundi de la Pentecôte et du premier dimanche d'août. Enfin, le 2 août 1851 fit pressentir, par le nombre des pèlerins, le réveil de l'antique dévotion. En 1853, le nombre doubla, et ce fut comme l'aurore du retour des anciens jours. Le troisième dimanche de septembre fut plus magnifique encore : les processions de diverses paroisses se mirent en marche dès le grand matin. Pierrerue, partie la première, se réunit à celle de Forcalquier qu'elle rencontra sur sa route; Sigonce et Lurs se joignirent à ces

deux paroisses à l'embranchement du chemin de Notre-Dame: et après la cérémonie de réception mutuelle, qui fit couler bien des larmes, les quatre processions n'en firent plus qu'une, d'environ quatre mille personnes, sans compter les spectateurs et ceux qui étaient venus en voiture. — On arrive ainsi à la sainte chapelle, où l'on est accueilli par un corps de musique; les flots du peuple inondent l'enceinte sacrée, et toute la journée se passe en prières, prédications, assistance au saint sacrifice et chants divers. L'année suivante se ressentit de ce grand mouvement. Le lundi de la Pentecôte et le 2 août 1854 virent se renouveler les processions, et le pèlerinage grandir tant pour le nombre des prêtres que pour celui des fidèles. 1855 fut plus consolant encore; c'était le second centenaire du renouvellement de la première dévotion : Mgr Lafiteau avait célébré le premier en 1755, le jour de la Pentecôte : on invita les peuples des paroisses voisines à célébrer le second, le 2 août suivant, en leur disant les anciennes gloires de la chapelle, son antiquité, ses miracles. Au jour annoncé, le concours fut plus grand que jamais. Vingt-deux prêtres y offrirent le divin sacrifice et entendirent les confessions des pèlerins, à tous les angles des chapelles; des prédications nombreuses eurent lieu tout le jour; et la fête remplit tous les cœurs d'une sainte allégresse. Par là, la dévotion du 2 août fut de nouveau consacrée aux yeux des populations. On y vit une année jusqu'à quinze cents pèlerins de la seule ville de Manosque; et les *ex-voto* appendus aux murailles de la sainte chapelle ne tardèrent pas à annoncer à tous les regards des délivrances de dangers, de l'eau, du feu, de la foudre, des réussites improbables, des guérisons désespérées d'abcès, d'angines, de fièvres cérébrales, de gangrène, de fistules, d'infirmités ou maladies diverses, et plusieurs conversions remarquables.

Mais si Notre-Dame de Lurs nous offre tant d'intérêt, que dirons-nous donc de Notre-Dame de Romigier, à Manosque (1)? Dès le cinquième siècle, dit le Père Colombi, prêtre de la Société de Jésus (2), il y avait à Manosque une église dédiée à la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Il est en effet hors de toute vraisemblance, que les évêques voisins d'Aix, de Riez, de Sisteron, de Digne, qui bien avant cette époque évangélisaient toutes les contrées de la Provence et y bâtissaient des églises en l'honneur de Jésus et de Marie, aient oublié dans leur zèle la belle vallée de la Durance et Manosque, qui en était une des principales cités. Un fait remarquable vient à l'appui de cette présomption : c'est la découverte de la statue de Notre-Dame de Romigier et du sarcophage où elle a été trouvée. Cette statue, haute de soixante-dix centimètres, sculptée en bois, d'une couleur noire qui est un reste de la dorure primitive altérée, représente la Vierge assise avec l'Enfant Jésus sur son genou gauche, revêtue d'une robe serrée par une ceinture, et, en dessus de la robe, d'un manteau agrafé sur la poitrine. Une large bordure orne le vêtement de la Mère et de l'Enfant, une couronne royale repose sur la tête de l'une et de l'autre, et Marie porte en outre un voile qui descend en arrière, de la tête aux épaules. Or ce travail qui rappelle la Vierge du Puy et saint Victor de Marseille, ainsi que la couronne qui est celle des rois Mérovingiens, accuse évidemment le cinquième siècle. Le sarcophage en marbre blanc, dans lequel la statue fut trouvée au neuvième siècle, paraît même plus ancien, et est presque entièrement semblable à celui qu'on montre à Arles sous le nom du tombeau du fils de Con-

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire nous ont été fournis par M. l'abbé Andrau qui a fait des recherches très-intéressantes et pleines d'érudition sur les antiquités de Manosque et de sa chapelle.

(2) *Histoire de Manosque.*

stantin. Les figures des douze apôtres, grossièrement sculptées, dont il est chargé, indiquent l'époque de la décadence des beaux-arts au moment de l'invasion des barbares, c'est-à-dire le quatrième ou cinquième siècle. Or, ces faits nous démontrent que dès lors le culte de Marie était très-cher aux habitants de la vallée de la Durance.

D'où venaient cette statue et ce sarcophage? La croyance de tout le pays nous l'enseigne, croyance ferme, générale, continue depuis le huitième siècle jusqu'à nos jours, et constatée en 1608 par enquête de Mgr de Glandèves, évêque de Sisteron. D'après cette croyance, les pieux fidèles de la vallée de Manosque vivaient tranquilles dans l'amour de la sainte Vierge, lorsque, vers l'an 737, les Sarrasins se précipitèrent sur la contrée, mettant tout à feu et à sang. A leur approche, les prêtres de Notre-Dame de Manosque, jaloux de soustraire à la profanation des barbares la statue de Marie, depuis si longtemps vénérée, la cachèrent dans le sarcophage et l'enfouirent en terre, sans dire leur secret à personne. Peu après, les Sarrasins arrivèrent, firent de l'ancienne ville de Manosque un monceau de ruines; les rares habitants qui survécurent cherchèrent sur les hauteurs voisines un abri contre de nouvelles attaques; ils y fondèrent des villages et des églises, et y portèrent surtout le culte de Marie. Car, outre ces églises, ils élevèrent Notre-Dame de Toutes-Aures, dont nous parlerons plus bas. Pendant ce temps-là, Manosque perdit presque son nom, et ne conserva plus que trois ou quatre églises, dont une était l'ancienne église Sainte-Marie, avec un antique baptistère, qui semblait avoir survécu seul à tant de ruines pour rappeler aux âges futurs qu'autour de ces églises une ville existait autrefois. Manosque, en effet, était alors tellement inhabitée, que Jean II, évêque de Sisteron, par sa charte de l'an 812, la désigne sous le nom

de pays d'entremont, *inter montes,* la rattache avec les autres églises de la contrée, au territoire de Volx, distant de huit kilomètres, et, par les conseils de Charlemagne, la donne aux Bénédictins de ce monastère. Ces Religieux s'y bâtirent un cloître; des populations s'agglomérèrent autour d'eux, et ainsi se forma le bourg, qui, cent soixante-douze ans plus tard, s'appela *villa de Manoasca.*

Les habitants ainsi rassemblés après une longue dispersion, gémissaient sur la perte de leur ancienne statue enfouie on ne savait où; car ceux qui l'avaient cachée étaient morts; lorsqu'un jour, vers l'an 850, des bœufs traînant la charrue, s'arrêtent tout à coup près d'un buisson, sans que ni la voix ni l'aiguillon puisse les faire avancer d'un pas. Le laboureur coupe le buisson; et aussitôt ces animaux, au lieu d'aller en avant, tombent à genoux et se mettent à pousser des mugissements étranges. Le laboureur, hors de lui-même, appelle les voisins. On cherche la raison d'un fait si singulier. Enfin l'on présume qu'il doit y avoir en ce lieu quelque monument extraordinaire, que le ciel veut par là révéler à la contrée. En conséquence, on creuse la terre; et que trouve-t-on? un sarcophage; on l'ouvre respectueusement, et aux regards étonnés apparaît, revêtue de magnifiques vêtements, la sainte statue, après laquelle on soupirait depuis des siècles. Tous tombent à genoux, tous bénissent le ciel; la vénération, la reconnaissance, l'amour débordent de tous les cœurs; et d'une voix unanime on décide que l'antique église de Notre-Dame, tant à raison de sa vétusté que de son état de dégradation, n'étant plus assez convenable pour recevoir le précieux trésor, on élèvera un temple nouveau à la Vierge recouvrée. Ce sera Notre-Dame de Romigier, en souvenir du buisson sous lequel elle a été cachée, et que la langue provençale appelle *roumi,* par altération du mot latin *rubus.*

Telle est l'origine de ce sanctuaire, origine assez semblable à celle de beaucoup d'autres, dont la statue enfouie a été miraculeusement découverte; origine d'ailleurs que ne contestèrent jamais ni l'autorité ecclésiastique ni les paroisses rivales qui avaient intérêt à l'attaquer, parce qu'elles en souffraient, tantôt dans leurs intérêts temporels, tantôt par les froissements de préséance, toujours par la préférence que la foule donnait à la sainte chapelle sur l'église paroissiale; preuve manifeste que cette origine fut, de tout temps, réputée incontestable.

On reconstruisit donc l'église Sainte-Marie; les populations revinrent s'établir tout autour, et Manosque reprit le titre de ville, que lui donnent en effet les chartes postérieures. Il fallait même que cette ville fût dès lors assez importante, puisque l'histoire nous y montre, en 984, Guillaume Ier, comte de Provence, y venant souvent rendre ses hommages à Marie, et y tenant une assemblée générale, où Adalard, abbé des Bénédictins de Saint-Victor de Marseille, auxquels les comtes de Provence avaient cédé la vallée de Manosque dont ils étaient devenus seigneurs souverains, prêta serment devant l'autel de Marie, en présence de l'évêque de Sisteron et de plusieurs seigneurs, que les droits réclamés par lui sur une partie de la Camargue étaient bien fondés.

Aussi Gérard Caprérin, évêque de Sisteron, estimant qu'une église si fréquentée ne pouvait être convenablement desservie par l'abbaye de Volx, située à une distance de huit kilomètres, la donna à une autre famille religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, déjà célèbre dans tout le midi de la France, les Bénédictins de Saint-Victor de Marseille, qui y envoyèrent une colonie de leurs Religieux; et ces dignes Bénédictins mirent Notre-Dame de Manosque en si grand honneur, que les comtes de Provence et toute leur famille, jusqu'aux arrière-petits-fils, y venaient souvent

offrir leurs hommages à Marie, et lui firent de nombreuses donations. En 1006, la comtesse, veuve de Guillaume Ier, cède à l'abbaye une terre qu'elle possédait à Manosque (1). En 1012 et 1025, ses enfants lui font une donation semblable (2). En 1013, Guillaume II et ses enfants lui donnent l'église Saint-Martin de Montlorgues, avec toutes les terres adjacentes sur les bords de la Durance (3). En 1026, 1029 et 1049, d'autres possessions viennent s'ajouter à celles-là, avec les droits seigneuriaux sur les hommes qui cultivaient les terres (4). Enfin, en 1050, Bertrand, comte de Provence, mû par le désir de faire prier Dieu pour lui et ses parents, accorde à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, la moitié des églises bâties ou à bâtir dans la ville de Manosque. Dans son acte, il les énumère, en commençant par l'église Sainte-Marie; puis, afin que les Religieux ne pussent être inquiétés dans leur possession, il confirme la donation de l'autre moitié de ces mêmes églises, déjà faite par ses neveux ou parents (5). Nonobstant ces précautions, les Religieux furent dépouillés et chassés, l'an 1060, par la cupidité d'un évêque intrus; en 1061, l'évêque légitime qu'envoya le Saint-Siége les réintégra dans leurs droits sur Notre-Dame, mais non sur les autres églises de la ville qu'il laissa au chapitre établi par lui à Forcalquier. De là résulta une rivalité fâcheuse entre le chapitre et les Religieux de Notre-Dame. Les fidèles portaient leurs offrandes de préférence à l'église Notre-Dame; tous les jours ils venaient y vénérer la statue antique, devant laquelle avaient prié leurs pères depuis

(1) Grand cartul. de l'abbaye de Saint-Victor, f. 146.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem*, f. 145.
(4) *Ibidem*, f. 147.
(5) Archives des Bouches-du-Rhône, fonds de Saint-Victor, évêché de Sisteron, nº 12.

le cinquième siècle, devant laquelle s'opéraient de fréquents miracles; et le clergé séculier ne pouvait voir sans aigreur ses églises désertes. De plus, le prieur de Notre-Dame était seigneur temporel de la paroisse; et ce titre lui donnait sur les habitants une influence prépondérante. Enfin, les limites des paroisses étaient incertaines, les possessions de l'une étaient enclavées dans les possessions de l'autre; et une telle situation amenait nécessairement des conflits.

Cependant les Religieux de Saint-Victor, heureux de voir l'affluence des peuples aux pieds de Notre-Dame de Manosque, songèrent à lui bâtir un temple plus convenable. Ils élevèrent ce bel édifice vers la fin du onzième siècle et le commencement du douzième, comme l'indiquent suffisamment son système de moyen appareil, sa porte en plein cintre, ainsi que toutes les arcades, la plupart des arceaux, et les fenêtres des deux petites nefs, les colonnes des piliers et du chœur, couronnées de chapiteaux à feuilles fantastiques, les arceaux supérieurs brisés en tiers-point, ses voussures concentriques et rentrantes, presque toutes sculptées, l'arc surbaissé de l'entrée du chœur, de la grande nef et de la nef à gauche; enfin, la voûte avec son commencement d'ogive, qui contraste avec le plein cintre dominant dans le reste de l'édifice, toutes choses qui accusent l'architecture romano-byzantine de transition. Cette reconstruction accrut merveilleusement la dévotion, déjà ancienne, envers Notre-Dame de Manosque. On y venait en foule, dit le Père Colombi, attiré par la statue miraculeuse et les prodiges nombreux qui s'y opéraient, *cum Marianum signum frequentissimis prodigiis cives ferme omnes ad se vocaret detineretque*. Toute la vallée s'y pressait les jours de dimanche et de fêtes chômées; les femmes venaient réclamer la bénédiction du prêtre à l'autel de Marie, pour elles et pour leurs enfants; les pieux voyageurs, avant le départ,

y faisaient bénir leur bâton et leur besace, et y récitaient la prière pour le voyage, afin d'échapper aux dangers si fréquents à cette époque, où le fort opprimait le faible et où les routes étaient peu sûres. Souvent même les mourants de la paroisse Notre-Dame et des autres paroisses réclamaient la faveur d'être inhumés ou dans l'église ou dans le cimetière, laissant ainsi en quelque sorte leur corps à la garde de Marie. Tel est le spectacle que nous offrent le douzième et le treizième siècle. L'église Notre-Dame primait tellement toutes les autres églises de Manosque, qu'en 1211, le légat du Pape étant venu dans cette ville avec l'archevêque d'Aix, les évêques de Riez, de Fréjus, de Cavaillon et de Sisteron, pour juger un différend entre les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et la commune de Manosque, l'église Notre-Dame fut choisie pour le lieu de réunion de ces augustes étrangers, et des cérémonies religieuses qui accompagnèrent sans doute le prononcé de la sentence. En 1216, les Religieux de Notre-Dame, inquiétés à leur tour par les hospitaliers, furent confirmés par sentence de l'archevêque d'Aix, des évêques de Cavaillon et de Sisteron délégués *ad hoc* par le Saint-Siége, dans leur juridiction civile pleine et entière sur les vassaux et les terres de l'abbaye, sur leur église, leur cloître, l'aumônerie et le territoire appartenant à l'abbé de Saint-Victor. En même temps, il fut déclaré que les vassaux même des hospitaliers pourraient librement se donner, eux et leurs biens, à l'église Notre-Dame. *Quicumque se et sua dare voluerint ecclesiæ jam dictæ, sit eis licitum*, et qu'en cas d'opposition des hospitaliers à cette donation, les biens seraient vendus, et le prix en serait remis à Notre-Dame. Sentence remarquable qui prouve l'affection des habitants de la vallée de Manosque à l'église Notre-Dame. En 1269, le concours des fidèles à Notre-Dame devint si considérable, que les autres paroisses s'en plaignirent amèrement; on nomma

des arbitres pour mettre fin à la querelle ; et ceux-ci statuèrent : 1° que les dimanches et les fêtes, on intimerait aux fidèles l'obligation d'entendre la messe dans leur paroisse, que l'on sommerait de sortir de l'église tous ceux qui n'auraient pas satisfait à ce devoir, et qu'en tout cas le prêtre ne pourrait recevoir l'offrande de ces étrangers, sauf aux fêtes de la Nativité, de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption et de saint Étienne, patron d'une des chapelles, où l'on craignait d'irriter le peuple si on eût gêné sa liberté en des jours où il aimait spécialement à assister aux offices de Notre-Dame ; 2° que les offrandes qu'apportaient à Notre-Dame les nouvelles mariées et les nouvelles accouchées, en venant y entendre une messe d'actions de grâces avec leurs parents et leurs amis, seraient partagées par moitié avec le curé des parties ; 3° que les voyageurs feraient bénir leur bâton et leur besace à l'église paroissiale, avant de les faire bénir ailleurs, s'ils en avaient la dévotion ; 4° que les clercs de Notre-Dame, qui étaient dans l'usage de porter le jeudi saint de l'eau bénite dans toutes les maisons de la ville, et recevaient des œufs en retour, n'iraient point hors de leur paroisse faire cette sorte de quête ; 5° que tous les fidèles seraient fortement engagés à ne pas choisir leur sépulture hors de leur paroisse, et que dans le cas où ils ne se rendraient pas à cet avis, le quart de toutes leurs offrandes reviendrait au curé de leur paroisse.

Il fallait que la sainte Vierge fît sentir sa puissance et sa bonté par d'insignes miracles, pour attirer à ses pieds une foule si nombreuse, que les églises voisines en étaient désertes et les curés réduits à s'en plaindre. Le Père Colombi, historien de Manosque, mentionne ces prodiges, aux douzième et treizième siècles, par les paroles déjà citées : *quod Marianum signum frequentissimis prodigiis cives ferme omnes ad se vocaret detineretque.* Aux siècles suivants, Marie continua

de manifester sa puissance. « J'ai vu moi-même pendant mon » enfance, écrivait le Père Colombi vers la fin du seizième » siècle, des yeux, des pieds en cire, des béquilles et bien » d'autres *ex-voto* suspendus aux murs de son église, en » témoignage des bienfaits obtenus en ce lieu par le secours » tout-puissant de Marie. Plusieurs fois, ajoute ce Père, » des enfants mort-nés ont recouvré la vie aux pieds de » son image, assez longtemps pour recevoir le baptême, et » les cloches sonnant d'elles-mêmes, sans secours humain, » ont annoncé le miracle. D'autres fois des personnes, dans » de cruelles angoisses, dans des peines d'esprit et de » cœur, ont retrouvé à son autel la résignation, le calme » et la joie de l'âme ; » de sorte que les peuples, dans l'enthousiasme de leur reconnaissance, l'appelaient tantôt Notre-Dame de Consolation, tantôt Notre-Dame de Vie. Cependant les miracles s'interrompirent au commencement du dix-septième siècle, parce qu'alors un amateur de l'art avait jugé à propos de reléguer l'antique statue à la sacristie, et de lui substituer une statue moderne plus artistement travaillée. Les peuples se plaignirent, l'ancienne statue fut replacée sur son autel, et les prodiges recommencèrent. On vit entre autres, en 1634, Madeleine Morel affligée d'un panaris qui avait tellement envahi tout le doigt et toute la main, que les médecins ne voyaient d'autres moyens d'arrêter la gangrène que de couper la main. A l'annonce de cette opération, la malade se retire désolée, fondant en larmes ; et tombant à genoux : « O Marie, ô ma » Mère, s'écrie-t-elle, montrez que ce n'est pas en vain » qu'on vous implore, et que les siècles passés ont eu rai- » son de vous nommer Notre-Dame de Consolation, Notre- » Dame de Vie. » A l'instant, le mal disparaît, la malade est entièrement guérie, les chirurgiens et médecins le constatent et affirment par serment la vérité du prodige. Deux ans plus tard, une petite enfant de deux ans tomba du

haut d'une maison sur le pavé; la mère, saisie d'épouvante, la voue à l'instant même à Marie, et les nombreux spectateurs accourus, croyant la trouver morte, la trouvent sans aucune blessure, comme si sa mère l'eût posée mollement sur le sol.

Nous passons sous silence une foule d'autres faits que raconte le Père Colombi. Après sa mort, qui arriva vers la fin du dix-septième siècle, les miracles ne discontinuèrent pas. Une demoiselle de vingt-trois ans, nommée Marie Astoin, souffrait, depuis quatre ans et demi, des douleurs atroces dans tout son corps, énormément enflée et paralysée, incapable de rien avaler, souvent sans force, sans mouvement, et semblable à une personne en agonie. Le 15 août 1758, elle se fait porter à l'église Notre-Dame; elle y entend la messe, elle y communie, et se relève parfaitement guérie. Elle s'en retourne chez elle sans appui, marchant du pas le plus ferme, et le soir elle suit la procession du 15 août avec autant d'aisance que la personne la plus robuste. L'évêque de Sisteron fait constater le fait par enquête juridique, et ordonne un *Te Deum* en actions de grâces. L'an 1786, la Vierge de Manosque ne fit pas moins éclater sa puissante bonté: un orage affreux menaçait toute la vallée de Manosque, des nuages noirs et amoncelés semblaient recéler une tempête capable de tout ravager. Vers minuit, commence une pluie torrentielle entremêlée de grêle; on se rassemble à l'église, et on prend la statue de Notre-Dame de Romigier, pour la porter processionnellement sur la hauteur voisine. A peine la statue franchissait-elle les portes du lieu saint, que l'orage se dissipe, le tonnerre cesse de gronder, la pluie s'arrête, et le ciel reprend sa sérénité. Les prières de supplication et de pénitence font place aux cantiques d'actions de grâces, et la sainte statue est reportée en triomphe sur son autel.

Cependant un orage bien plus désastreux s'approchait,

la tourmente révolutionnaire s'avançait à grands pas; la Vierge de Manosque, dit-on, sembla l'annoncer, et des larmes furent vues découlant de ses yeux. 93 arriva, la sainte chapelle fut dépouillée de son mobilier et de ses richesses; et la statue miraculeuse fut portée à l'hôtel de ville. Heureusement un des officiers municipaux, François Fugon, informé qu'on se proposait de la livrer aux flammes, l'enleva secrètement au péril de sa vie, et la tint cachée dans un lieu secret de sa maison, qu'encore aujourd'hui on conserve religieusement comme un sanctuaire. De là la sainte statue, pour échapper aux recherches des révolutionnaires, passa entre les mains de deux femmes pieuses, Véronique Martin d'abord, puis Catherine Audibert, qui lui éleva dans sa maison un petit oratoire, où elle faisait prier les petits enfants, comme le racontent plusieurs vieillards d'aujourd'hui, qui étaient alors du nombre de ces enfants choisis. A la réouverture des églises, Notre-Dame de Romigier fut aussitôt rapportée solennellement dans son sanctuaire dépouillé, et exposée à la vénération des fidèles sur une simple table; car l'impiété n'avait pas laissé debout un seul autel. On releva promptement l'autel principal, on fit les réparations les plus urgentes, on pourvut avec empressement aux premières nécessités du culte; et les prêtres, revenus de l'exil, purent y célébrer les saints mystères, à l'immense joie des fidèles. Bientôt on vit les peuples manifester, aux pieds de la statue miraculeuse, la foi ardente, la confiance sans bornes des siècles passés; et de nombreux *ex-voto* appendus aux murs vinrent apprendre à tous les regards que Notre-Dame de Romigier était toujours la même, toujours la Vierge secourable à tous ceux qui l'invoquent. Entre tous ces suppliants, fut surtout remarquable jusqu'en 1830, où il mourut, un vénérable vieillard courbé sous le poids des ans, aimé et respecté de tous, François Fugon, cet homme courageux qui, aux jours de

la Révolution, avait sauvé la statue miraculeuse, en l'enlevant de l'hôtel de ville et la cachant dans sa maison : toujours dévoué à Marie, il occupait ses loisirs à cultiver des fleurs pour en orner son autel; et le 15 août de chaque année, en particulier, il ne manquait jamais de lui offrir neuf magnifiques tubéreuses.

Alors aussi fut rétablie, dans l'église de Notre-Dame, la congrégation du Saint-Nom-de-Marie, qui avait été, pendant près de deux siècles, une des plus belles fleurs de la couronne de Notre-Dame. Elle avait commencé le 24 mars 1685 : depuis lors tous les dimanches on se réunissait, après les offices de la paroisse, pour chanter les vêpres de la sainte Vierge et entendre une instruction; et, chaque année, on faisait une retraite spirituelle de huit jours. Une chose gênait toutefois les réunions, c'était la concurrence du service paroissial. Pour parer à cet inconvénient, la congrégation n'hésita pas à faire un sacrifice : elle s'engagea à une rétribution annuelle pour obtenir l'usage de la chapelle des Pénitents blancs, adossée à l'église Notre-Dame. Moyennant cette condition, elle s'y établit en 1764, et continua à y faire ses pieux exercices en toute liberté. 93 les interrompit forcément; mais dès que la liberté religieuse eut été rendue à la France, la congrégation reprit aussitôt ses réunions et ses pratiques. Son premier établissement avait été précédé par celui de la congrégation des femmes mariées et veuves des deux paroisses. Celle-ci fut fondée, le 24 mars 1686, sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs, par des Missionnaires, à la suite d'une mission donnée à toute la ville. Les associées se réunissaient, les jours de dimanche et de fête, dans la chapelle de l'hôpital vieux. Le curé de Notre-Dame en avait la direction, parce que cet hôpital était situé sur sa paroisse. Un nouvel hôpital ayant été construit hors la ville, elles obtinrent, en 1745, des Pénitents bleus,

moyennant une redevance annuelle, que les réunions eussent lieu dans leur chapelle, et la congrégation fut mise, dès cette époque, sous la direction du curé de Saint-Sauveur.

Depuis longtemps des rivalités regrettables avaient divisé les deux paroisses et fait naître des tiraillements fâcheux. Mgr l'évêque s'était préoccupé de cet état de choses,[1] et cherchait les moyens de rétablir la bonne harmonie. En 1855, se trouvant sur les lieux, il eut la pensée de consulter le clergé des deux paroisses pour savoir les mesures qu'il conviendrait de prendre afin de maintenir la paix si essentielle à l'édification publique. Tous les prêtres de Manosque, réunis chez M. le curé de Saint-Sauveur, furent d'avis qu'il serait utile de faire cesser le mélange des paroisses, existant depuis longues années, et de les rendre indépendantes l'une de l'autre; car il faut savoir que la congrégation des filles établie à Notre-Dame était composée de toutes les filles de la ville, et celle des femmes, à Saint-Sauveur, de toutes les femmes des deux paroisses. Monseigneur accueillit favorablement cette pensée, et rendit une ordonnance qui prononçait la séparation des paroisses, et laissait à chaque curé la faculté d'ériger une congrégation de filles et une congrégation de femmes, composées seulement de leurs paroissiennes. La paroisse de Saint-Sauveur se fit un devoir de se conformer aux dispositions de l'ordonnance épiscopale. Une congrégation de filles y fut établie, sous le vocable de l'Immaculée Conception; une autre de femmes, sous celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs; et cette dernière qui a continué d'exister, mais composée seulement des femmes de la paroisse, célèbre sa fête le vendredi d'avant les Rameaux. Malheureusement la paroisse de Notre-Dame, au lieu de suivre cet exemple, demeure, depuis longtemps, privée de congrégations.

Malgré ces regrettables conflits, la dévotion à la Mère de Dieu est toujours chère aux habitants de Manosque. La paroisse Saint-Sauveur, qui, depuis le 30 juin 1672, possédait la confrérie du Rosaire, en célèbre la fête avec grande solennité et procession au dehors; et elle a de plus le Rosaire vivant, ainsi que l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. De son côté, la paroisse Notre-Dame possède, depuis 1801, la confrérie du Scapulaire, et en célèbre la fête le dimanche d'après le 16 juillet. Chaque mois, le troisième dimanche, elle chante en procession, dans l'intérieur de l'église, les litanies de Lorette; et à toutes les fêtes de la Vierge, surtout le 15 août, elle ranime la ferveur de ses paroissiens par un sermon suivi d'une procession solennelle. Enfin les deux églises célèbrent avec pompe le mois de Marie; chaque jour voit plusieurs personnes pieuses récitant le chapelet, les unes à l'autel du Rosaire, les autres à l'autel de Notre-Dame. Souvent aussi on fait dire des messes, ou l'on vient demander des grâces à ce dernier autel; et les nombreux *ex-voto* de son sanctuaire attestent qu'aujourd'hui, comme autrefois, Marie fait éclater sa puissance par des miracles. Sans entrer dans le détail de ces prodiges, nous nous bornerons à citer un seul fait, que chacun appréciera à sa manière. L'aumônier supérieur de la marine qui, au bombardement de Sébastopol, se trouvait sur le vaisseau *le Jupiter*, affirme qu'avant le combat il consacra solennellement le vaisseau à Notre-Dame de Romigier, et que, de toute l'escadre française, ce vaisseau fut le seul que n'atteignit aucune bombe ennemie.

Une Vierge si célèbre méritait bien d'être couronnée. On fit faire à Paris deux magnifiques couronnes ornées de pierreries, l'une pour Notre-Dame de Romigier, l'autre pour l'Enfant Jésus; et le 14 septembre 1856, on bénit ces deux riches couronnes; on les posa sur la tête de la

Mère et de l'Enfant, mais en secret, sans éclat, sans cérémonie extérieure, pour ménager la susceptibilité huit fois séculaire de l'église rivale.

Ce n'était pas seulement aux pieds de Notre-Dame de Romigier que la ville de Manosque faisait éclater son dévouement à la sainte Vierge : elle le manifestait encore à la chapelle de Toutes-Aures, *B. Mariæ de totis Auris*, située sur un coteau, vers le couchant, à la distance d'un kilomètre. Cette chapelle fut longtemps église paroissiale. En 1261, elle devint une simple annexe de Saint-Sauveur ; mais la piété des fidèles n'en fut point altérée. Rarement, dit un savant archéologue (1), rencontre-t-on, durant le quatorzième siècle, un testament qui ne renferme quelque legs pour la chapelle de Toutes-Aures. En 1422, le chapitre de Forcalquier, auquel l'évêque de Sisteron l'avait donnée avec ses revenus, l'ayant laissée se détériorer, les consuls de Manosque la réparèrent avec le concours forcé du chapitre, que l'official obligea à payer quarante florins d'or. Près de deux siècles plus tard, en 1631, la chapelle eut besoin de nouvelles réparations : les consuls y pourvurent encore ; car la peste ayant alors envahi la ville et moissonné plusieurs centaines d'habitants, les consuls firent vœu non-seulement de restaurer Toutes-Aures, mais encore de la pourvoir des ornements nécessaires à l'exercice du culte, et d'y faire, chaque année, le jour de Notre-Dame du Rosaire, une procession générale où assisteraient tous les Religieux tant du dedans de la ville que du dehors, avec les consuls en chaperons, ainsi que les principaux habitants, et d'y entendre une messe solennelle où lesdits consuls communieraient et offriraient chacun un cierge de cire blanche. Ils promirent en outre de confier

(1) M. Damase Arbaud, *Rapport sur les archives municipales de Manosque,* p. 65.

le service de la chapelle aux Pères Carmes, et d'y construire un logement pour les Frères qui y feraient leur résidence. Plusieurs obstacles n'ayant pas permis de faire la procession vouée le jour de Notre-Dame du Rosaire, l'évêque la remit au 21 novembre, et la veille le crieur public annonçait dans toute la ville que chaque chef de maison eût à se trouver au rendez-vous. On s'y trouva en effet; la procession se fit de la manière la plus édifiante, chacun portant à la main un cierge allumé; les consuls communièrent à la messe haute qui s'y célébra, offrirent chacun un flambeau de cire blanche, reçurent le scapulaire, revinrent dans le même ordre où ils étaient allés, firent le tour de la ville en chantant des hymnes à la louange de Dieu et de la sainte Vierge; et la peste disparut. Depuis lors, la procession n'a cessé de se faire, sauf les années de la révolution, le dimanche d'après le 21 novembre. En 1708, des tremblements de terre ayant, pendant vingt-six jours, ébranlé tous les édifices, fait tomber plusieurs maisons et lézardé les autres, à ce point que tous les habitants épouvantés se réfugièrent à la campagne, les consuls, à l'imitation de ce qu'avaient fait leurs prédécesseurs en 1631, s'engagèrent à aller en procession à Toutes-Aures, le dimanche d'après le 15 août, et les tremblements cessèrent. En 1720, la peste étant venue désoler la Provence, on renouvela le vœu de 1631, et la peste disparut aussitôt.

DIOCÈSE DE GAP [1].

Le diocèse de Gap, formé du département des Hautes-Alpes, fut évangélisé, dès l'an 86 de Jésus-Christ, par saint Démétrius, qui scella de son sang la parole qu'il prêchait. Dans cette évangélisation primitive, l'apôtre martyr, qui avait été l'ami et le disciple de saint Jean, n'eut garde d'oublier le culte de Marie, qu'il avait vue souvent chez son maître ; et depuis lors ce culte ne défaillit jamais dans les Hautes-Alpes ; il traversa les siècles toujours avec la même plénitude de vie, toujours cher aux populations, consolant leurs douleurs, leur ouvrant la porte des grâces temporelles et spirituelles. Nous nous convaincrons de la vérité de ce fait, en parcourant, en trois chapitres, les arrondissements de Gap, d'Embrun et de Briançon, dont ce diocèse se compose.

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse : 1° au zèle de monseigneur Depéry, ancien évêque de Gap ; 2° aux recherches savantes et aux travaux considérables de M. l'abbé Gaillaud, curé archiprêtre de Serres, un de nos plus dévoués correspondants.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE GAP.

C'est une chose bien digne de remarque que, si les persécutions du paganisme, et plus tard les invasions des barbares, ont pu faire disparaître du milieu des Alpes les monuments de la foi primitive en la Mère de Dieu, elles n'ont pu ni arracher des cœurs cette même foi, ni même l'amoindrir. Au temps de Charlemagne, nous voyons les habitants de Gap se bâtir, sous le vocable de l'Assomption, une cathédrale dont la forme, le clocher, l'élévation prodigieuse, la matière et l'ordre d'architecture firent un des plus magnifiques édifices de la contrée. Malheureusement, le 3 janvier 1577, les huguenots, sous la conduite de Lesdiguières, prirent la ville, en chassèrent tous les catholiques, et livrèrent aux flammes cette splendide église avec le palais épiscopal et une grande partie des habitations. Gap demeura dans cet état de veuvage et de désolation jusqu'en 1581. Alors, disent les annales des Capucins de Gap, le duc de Mayenne « remit » les catholiques en leurs maisons et conduisit l'évêque à » son église cathédrale, dont la voûte, la grande nef et le » clocher avaient été démolis ». On se servit, comme l'on put, de ces ruines, sans pouvoir les réparer, vu les difficultés du temps et le manque d'argent. Enfin, dans les dernières années du seizième siècle, on commença les travaux de restauration; on les termina vers le milieu du dix-septième, et l'on consacra de nouveau l'église sous le

vocable de l'Assomption, en y associant saint Arnoux, évêque et patron de la ville (1).

La vieille cathédrale était à peine sortie de ses ruines, qu'au mois de septembre 1692 le duc de Savoie Victor-Amédée tomba sur la ville et s'en empara. Ses soldats, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de huguenots des montagnes, pillèrent les vases sacrés, les ornements sacerdotaux, toute l'argenterie, mirent le feu à ce qu'ils ne purent emporter, et ne laissèrent de l'édifice que les quatre murailles avec le clocher. Il fallut donc restaurer, une seconde fois, cet antique monument, et il ne put être rendu au culte que vingt-huit ans après. Dans ces travaux de réparation, on n'oublia pas la sainte Vierge : on lui dédia neuf chapelles où l'on venait l'invoquer sous des noms divers, savoir, d'une part, cinq chapelles à revenus considérables, qui étaient Notre-Dame du Clocher, Notre-Dame de Saint-Antoine, Notre-Dame des Eyrauds, Notre-Dame de Lioncelle et Done-Bertrande, vocables pour la plupart tirés des noms mêmes des fondateurs, qui avaient doté ces chapelles et leur avaient assigné des revenus (2); d'autre part quatre chapelles à revenus moindres, qui étaient Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Sauveterre, Notre-Dame de Bon-Secours et Notre-Dame d'Albéruffe. La cathédrale, ainsi restaurée, demeura debout, glorieuse et honorée des sympathies des peuples, jusqu'au règne de la Terreur. Alors on la profana indignement, comme tant d'autres églises, on en fit un lieu de réunion populaire, puis un grenier à blé; mais, par respect pour le sentiment général, on la laissa intacte, sans y endommager autre chose que les douze apôtres sculptés sur la chaire. Au rétablissement du culte, on la mit en l'état où elle est

(1) *Histoire du Dauphiné,* par Juvénis, p. 93 et suiv.
(2) *Annales des Capucins de Gap.*

encore aujourd'hui; on y supprima les anciennes chapelles de la Vierge et on les remplaça par la chapelle du Rosaire, la chapelle de Notre-Dame de Pitié et une magnifique descente de croix en bas-relief représentant la sainte Vierge avec son Fils mort entre ses bras.

Autant la sainte Vierge fut toujours honorée à la cathédrale, autant elle le fut à l'église paroissiale de Saint-André, autrefois l'église des Cordeliers. Dans le principe, il n'y avait là qu'un prieuré avec une petite chapelle dédiée à l'Assomption; en 1220, ce prieuré fut cédé aux Cordeliers qu'avait laissés dans la ville, quatorze ans auparavant, saint François d'Assise, lorsqu'il passait par Gap pour aller combattre l'erreur des Albigeois. Les Religieux ayant fait construire, sur les terres adjacentes au prieuré, un couvent de cent cellules, y ajoutèrent, en 1250, une vaste église où l'antique chapelle de l'Assomption eut sa place d'honneur. Ruinée par les huguenots en 1577, elle fut relevée par les Religieux après la fin de la guerre, et la Mère de Dieu y reçut comme autrefois les fervents hommages des habitants. Assez heureuse pour échapper, en 1692, aux fureurs incendiaires des troupes du duc de Savoie, cette antique église succomba à l'action du temps. Vers le commencement du dix-huitième siècle, les Cordeliers la rebâtirent, en la réduisant à des proportions beaucoup moindres, telle qu'on la voit aujourd'hui, mais toujours en conservant à la chapelle de Notre-Dame de l'Assomption le rang d'honneur que lui méritait la confiance des peuples. C'était à cette chapelle, en effet, que les fidèles aimaient à venir prier; c'était là, en particulier, que l'évêque de Gap, Mgr Berger de Malessole, que la cour appelait le Saint des Alpes, se plaisait à venir épancher son cœur. Il donna deux mille livres pour le rétablissement de ce sanctuaire béni, et il mit à sa donation cette condition touchante, apposée de sa propre main :

« C'est à condition, est-il écrit dans l'acte, que les Reli-
» gieux diront pour moi, chaque année à perpétuité, quatre
» messes pendant ma vie pour demander à Dieu, par l'in-
» tercession de la très-sainte Vierge, ma conversion, et
» après mon décès, pour m'obtenir miséricorde entière. »
L'église des Cordeliers, fermée pendant la Révolution, devint, au retour de l'ordre, l'église paroissiale de Saint-André, en remplacement de celle qu'avaient détruite, en 1692, les troupes du duc de Savoie, et de la chapelle Sainte-Claire, qui, depuis cette grande ruine, avait seule servi d'église paroissiale, tout en demeurant ce qu'elle était auparavant, le siége d'une confrérie de l'Immaculée Conception. Mais l'église des Cordeliers, en devenant l'église paroissiale de Saint-André, n'en conserva pas moins son ancienne patronne titulaire, Notre-Dame de l'Assomption; et elle n'a cessé d'en célébrer la fête avec la plus grande solennité. Elle y entretient le culte traditionnel de la sainte Vierge, dont elle possède une statue ancienne et vénérée. On y vient prier pour la guérison des malades, et pour tous les besoins de la vie. Aux fêtes de la Vierge, la foule s'y presse; nuit et jour une lampe ardente y est entretenue par la piété des fidèles; et souvent des cierges y brûlent à l'honneur de la Mère de Dieu. Cinq tableaux de la Vierge, dont deux accusent une haute antiquité, en ornent les murailles; mais sa plus belle gloire est dans les missionnaires du diocèse qui la desservent. Ces hommes de Dieu y donnent, chaque année, pour les femmes de la campagne, des retraites fort utiles, et y entretiennent les confréries du Rosaire, de l'Immaculée Conception, du Scapulaire et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

A ce foyer si fécond du culte de Marie, viennent encore s'ajouter la chapelle du grand séminaire, qui porte le vocable de la Présentation, la chapelle du Saint-Cœur de

Marie, bâtie dans ces derniers temps à l'usage des Religieuses de ce nom, où l'on admire une belle statue de la Vierge en bas-relief; enfin la chapelle de Notre-Dame de Compassion dans l'ancienne église des Capucins, qui sert aujourd'hui de chapelle à l'hospice civil et militaire.

Il est donc vrai de dire que la ville de Gap paye dignement son tribut d'honneur à Marie. Si de là nous portons nos regards au dehors, le culte de la sainte Vierge nous apparaît encore glorieux et magnifique presque à tous les horizons. A la paroisse Sainte-Marguerite, l'église paroissiale est sous son vocable; et la campagne lui a élevé deux oratoires qu'elle a ornés de ses statuettes. A la paroisse de Chauvel, l'église porte le vocable de l'Immaculée-Conception. A Romette s'élève, d'un côté, une chapelle de la Vierge construite dans la montagne pour les habitants trop éloignés de l'église paroissiale; et, d'un autre côté, s'élevait autrefois une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on venait en pèlerinage des lieux circonvoisins. Au pied de la montagne d'Aurouze, on voyait, aux douzième et treizième siècles, un monastère dédié à Marie sous le nom de Notre-Dame d'Aurouze; détruit en 1448, il ne fut point rebâti. Manteyer, non content d'avoir dédié son église paroissiale à l'Assomption, a élevé, dans un délicieux bosquet, un oratoire à la Vierge, avec sa statue, qui tient l'Enfant Jésus entre ses bras. Chaudun possède une confrérie du Rosaire dans son église, vouée à la Nativité de la sainte Vierge. La Roche a deux chapelles de la Vierge, Notre-Dame de Salveterre et Notre-Dame de Bon-Secours; Lafreyssinouse et Pellautier en possèdent chacune une; autrefois même, les habitants de Pellautier allaient, le 15 août, en procession à leur chapelle.

Si maintenant nous entrons dans le canton d'Aspres, que n'y verrons-nous pas encore? Sur la paroisse de Saint-Julien-en-Beauchêne, s'élevait autrefois Notre-Dame de

Durbon, qui fut consacrée, le 1er octobre 1121, à l'usage des Chartreux, et où la sainte Vierge fut magnifiquement honorée jusqu'en 93, qui supprima le couvent. Si la paroisse de la Faurie ne possède plus aujourd'hui sa chère église de Notre-Dame de Villar, qui faisait sa gloire au treizième siècle, c'est qu'elle fut rasée par les huguenots. Plus heureuse, la paroisse de Tuoux possède encore son église de Notre-Dame de la Visitation, autrement appelée Notre-Dame de Suanne, sanctuaire vénérable par son antiquité, qu'on fait remonter au delà du dixième siècle, non moins vénérable par la dévotion qui y attire encore aujourd'hui les peuples, et par les nombreux pèlerinages qui s'y font de temps immémorial. Le dimanche d'après le 2 juillet, les paroisses d'Aspremont et de Saint-Pierre-Sigottier y vont en procession, avec autant de piété et de recueillement que de joie sainte. Chaque année, Notre-Dame de Suanne est l'objet de pieuses manifestations, toujours plus fréquentes et plus nombreuses. On a recours à elle dans les calamités publiques et dans les malheurs privés; dans les jours prospères on vient la remercier; et, dans les uns comme dans les autres, on y fait offrir le saint sacrifice. Les malades y font solliciter leur guérison, les femmes chrétiennes lui consacrent leurs enfants; les époux, après la cérémonie du mariage, viennent mettre leur union sous sa sauvegarde; et les jeunes conscrits, avant leur départ, viennent réclamer sa bénédiction : même pendant les jours mauvais de la Révolution, on venait la prier secrètement; et si on ne pouvait prudemment arriver jusqu'à son sanctuaire, on se rendait sur un petit monticule appelé *la Croix des reclus*, d'où s'aperçoit Notre-Dame; et de là on lui adressait ses prières, la conjurant de rendre à l'église et ses prêtres et ses autels. Des béquilles et de nombreux *ex-voto*, autrefois appendus à ses murs, attestaient les prodiges qu'on y avait obtenus.

Toutefois il est, au canton de la Bâtie-Neuve, dans un vallon pittoresque et solitaire, dont l'aspect religieux inspire le recueillement et la piété, un pèlerinage bien autrement célèbre : c'est Notre-Dame du Laus, fondée il y a deux siècles par une simple bergère, nommée Benoîte Reneurel. Cette âme d'élite, qui naquit le 29 septembre 1647, ayant entendu un prédicateur dire en chaire que la sainte Vierge est toute bonne et toute miséricordieuse, conçut un violent désir de la voir, et demanda à Marie, avec les plus ardentes prières, de se montrer à elle. Marie le lui accorda, et lui apparut, non pas une fois, mais fréquemment, et cela pendant cinquante-six ans entiers.

Ici nous avons à raconter une série de faits, où l'incroyant ne verra que le produit bizarre d'une imagination en délire, mais où l'âme droite, qui voudra réfléchir sans préjugé, ne pourra s'empêcher de reconnaître la vérité. Car d'abord, qui peut nier que ces apparitions ne soient possibles ? Il n'est permis à personne de limiter à ce point la puissance de Dieu. Que de l'ordre des choses possibles elles soient passées à l'ordre des choses réelles et véritables, un principe incontestable de critique nous le garantit. Ce principe, c'est qu'il faut croire à la parole de témoins qui n'ont pas pu se tromper, qui n'ont pas voulu tromper, et qui ne l'auraient pas pu, quand ils l'auraient voulu. Or, tels sont les témoins des merveilles du Laus : 1° ils n'ont pas pu se tromper ; car les apparitions de la sainte Vierge ont eu lieu en plein jour, et se sont très-souvent renouvelées pendant plus de cinquante ans. Or, peut-on raisonnablement penser que, pendant tout ce long temps, la Sœur Benoîte ait cru voir ce qu'elle ne voyait pas, entendre ce qu'elle n'entendait pas, et être ainsi constamment le jouet d'une illusion ? qui croira que les quatre historiens du Laus qui se disent les témoins oculaires des

faits qu'ils racontent (1), que les hommes de toutes les classes de la société venus au Laus, et au sortir de là, racontant les prodiges qu'ils ont vus, aient tous été abusés par leurs sens? 2° les témoins du Laus n'ont pas voulu nous tromper : car, comment imputer à une jeune et timide villageoise sans ressource, sans crédit, l'ambitieuse pensée de fonder un pèlerinage dans un coin des Alpes désert et complétement ignoré? et quand même elle eût pu avoir cette pensée, n'eût-elle pas reculé devant les difficultés sans nombre, que lui offrait l'exécution d'un tel projet? Toute sa vie d'ailleurs, miroir de la perfection chrétienne, dans laquelle ses ennemis mêmes n'ont pu trouver matière à un blâme, ne proteste-t-elle pas contre l'idée de lui attribuer l'imposture et le mensonge? Enfin, les historiens de ces faits, tous d'une piété solide et éminente, qui se sont dévoués âme, corps et biens à l'œuvre du Laus, n'ont pu en venir là, qu'après s'être bien assurés que ce n'était pas une œuvre fondée sur l'illusion. 3° quand même les témoins auraient voulu tromper, ils ne l'auraient pas pu; car les miracles qui appuient les apparitions de la sainte Vierge sont des faits publics, éclatants, sur lesquels il est impossible de tromper constamment pendant un siècle, et évêques, et prêtres, et magistrats, et hommes du monde, et commissions d'enquête, et partis d'opposition. Nous commençons donc avec confiance notre récit, en déclarant toutefois qu'à l'Église seule appartient le jugement définitif sur ces sortes de faits.

Au mois de mai 1664, Benoîte faisait paître ses mou-

---

(1) Manuscrits du Laus, cinq volumes in-4°, par M. Gaillard, grand vicaire de Gap; M. Peythieu, desservant l'église du Laus; le Frère Aubin, ermite; M. Grimaud, juge de la contrée.— *Recueil historique,* par les Pères Gardistes. — *Histoire du Laus,* par l'abbé Martel. — *La même,* par l'abbé Pron. — *La même,* par le P. Maurel, Jésuite.

tons sur la montagne de Saint-Maurice, lorsque lui apparut saint Maurice sous la forme d'un vieillard vénérable, vêtu d'écarlate, qui lui annonça que, le lendemain, dans le vallon de Saint-Étienne, elle verrait une grande dame qui plus tard lui dirait son nom. Le lendemain, en effet, Benoîte devance l'aurore pour se rendre dans ce vallon; et à ses regards s'offre, sur le rocher appelé *les Fours*, une dame ravissante de beauté, avec un petit enfant qu'elle tenait par la main. Le cœur de Benoîte surabonde de joie; et revenue au village, elle en parle à tous avec des larmes d'attendrissement. Pendant deux mois, les apparitions se renouvelèrent; et, sans que la dame y proférât une seule parole, elles répandirent dans l'esprit inculte de Benoîte les plus vives lumières sur les choses de Dieu et de la Religion. Cependant la Dame n'avait pas encore dit qui elle était. Benoîte, après avoir purifié son âme par les sacrements, osa enfin le lui demander. « Je suis Marie, Mère de Jésus, répondit la Dame; dites à M. le prieur de venir ici en procession avec sa paroisse. » Benoîte se hâte d'obéir, et le prieur, qui s'était convaincu, par de nombreuses interrogations, que l'humble bergère n'était pas le jouet d'une illusion, convoque ses paroissiens pour le 29 août, les prépare à ce voyage par la réception des sacrements, et, le jour convenu, il les conduit au vallon indiqué. Ils y prient de tout leur cœur; mais cependant il ne leur est donné de rien voir et de rien entendre : ils s'en prennent à leur indignité, et s'en retournent humbles et pleins de confiance qu'une autre fois ils seront plus heureux. Benoîte resta seule en prière; et ce fut alors que Marie lui apparut pour lui dire que d'ici à quelque temps elle ne se montrerait plus à elle. Ceci se passait vers la fin d'août 1664, et tel fut le premier théâtre des apparitions de la sainte Vierge. On y éleva dans la suite une chapelle qu'on appela Notre-Dame des Fours.

Un mois s'écoule; et vers le soir, sur le penchant de la colline Pindreau, où l'on a élevé, depuis, un petit monument commémoratif, la Vierge se montre de nouveau au sein d'une lumière plus éblouissante que le soleil : « O » ma mère, s'écrie Benoîte ravie, pourquoi m'avez-vous si » longtemps privée de vous voir ? » Sans répondre à la plainte, Marie lui indique un petit sentier à travers le bois voisin, lui enjoint de le suivre jusqu'à ce qu'elle trouve la chapelle du Laus, où elle la reverra de nouveau, puis disparaît. Le lendemain, Benoîte suit ce sentier, marche longtemps à travers les pins de la forêt; et enfin elle découvre une pauvre chapelle presque en ruine, recouverte d'une toiture en chaume. C'était une chapelle bâtie en 1640 par les habitants du Laus, sous le vocable de Notre-Dame de *Bon-Rencontre,* pour suppléer à l'église de la paroisse, beaucoup trop éloignée, lorsqu'ils ne pouvaient s'y rendre. Benoîte y entre, et y aperçoit Marie radieuse et triomphante. « O ma Mère, s'écrie-t-elle, quelle pauvre chapelle! » — Dans peu, lui répond Marie, j'y bâtirai une grande » église, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses se » convertiront; les deniers des pauvres fourniront tout l'ar- » gent nécessaire, et rien ne manquera; c'est là que vous » me verrez souvent. » Depuis cette époque, Benoîte vint fréquemment prier dans cette chapelle; elle y passait de longues heures, pendant lesquelles la Providence prenait soin de garder son troupeau. A son exemple, les fidèles s'y rendaient en foule, et y étaient tellement touchés de la grâce, que tous demandaient à se confesser et à communier. Le nombre des visiteurs en devint si grand, qu'il fallut, pour entendre leurs aveux et leur donner la communion, dresser des confessionnaux et des autels dans la campagne. Le 25 mars 1665, en particulier, moins d'un an après la première apparition, des flots de peuples envahirent la chapelle, autrefois déserte; et le 3 mai suivant, il s'y rencontra

trente-cinq paroisses à la fois, marchant chacune sous sa bannière. Marie récompensa tant de zèle pour sa chapelle par des guérisons miraculeuses, des conversions inattendues, des prodiges divers dont le récit est consigné dans les volumineux manuscrits qu'on conserve au Laus. Un des plus remarquables fut obtenu par le juge même du lieu : il avait une fille muette de naissance; il en demanda la guérison dans la sainte chapelle, et elle lui fut aussitôt accordée.

Le 14 septembre de la même année, arriva au Laus le vicaire général du diocèse, accompagné de plusieurs hommes de grand mérite; il venait faire une enquête juridique sur les faits dont tout le monde parlait. A l'annonce de cette enquête, l'humble bergère s'enfuit effrayée dans le bois, pour prier et consulter la sainte Vierge, et revint bientôt rassurée par elle. Benoîte répondit à tout avec beaucoup de calme et d'à-propos; et sur l'observation qu'on lui fit que, s'il ne se faisait plus de miracles, on l'éloignerait du Laus, et qu'on démolirait la chapelle : « Après tout » ce que j'ai vu et entendu, dit-elle, je ne doute pas qu'il » ne s'en fasse encore plus à l'avenir que par le passé. » L'enquête terminée, le vicaire général tenta deux fois de partir; et deux fois il en fut empêché par une pluie violente, qui commençait au moment où il montait à cheval. Ce ne fut pas sans un dessein de Dieu. Car le lendemain même, il fut témoin d'un miracle éclatant qui s'opéra dans la chapelle du Laus. Catherine Vial, privée de l'usage de ses jambes desséchées, et tellement repliées en arrière qu'elles paraissaient collées sur son corps, fut subitement guérie, le dernier jour de sa neuvaine. Le grand vicaire dressa procès-verbal du fait; les témoins le signèrent, et la guérison fut si complète, qu'un mois après, sa paroisse étant venue en procession remercier la sainte Vierge, c'était Catherine Vial elle-même qui portait la bannière.

Nonobstant ces faits, il y eut des hommes qui accusèrent Benoîte de tromper le peuple par ses rêveries ; on voulut l'arrêter et la mettre en prison ; et trois fois la sainte Vierge la déroba aux poursuites de ses persécuteurs. Des personnes pieuses même se liguèrent contre elle, soutenant qu'elle n'avait aucune vertu, et essayèrent de la faire chasser du Laus par les supérieurs ecclésiastiques. En réponse à ces accusations, Dieu, vers ce même temps, opéra au Laus un nouveau miracle. Un des premiers officiers de la cour de Savoie, orgueilleux et impudique, violent et emporté, entre dans la chapelle la tête haute, les yeux égarés, sans donner aucune marque de respect. Tout à coup, il se sent saisi d'horreur de lui-même ; et immobile pendant plus d'une heure, il repasse dans sa conscience les crimes de sa vie, en conçoit une douleur profonde, va se confesser et sort converti, pleinement réconcilié avec Dieu.

Cette chapelle où s'opéraient tant de prodiges pouvait à peine contenir dix à douze personnes ; et la foule, qui se pressait tout autour, avait à subir les intempéries des saisons. Il était donc indispensable de la remplacer par une église plus vaste. En 1665, Benoîte, sans ressource aucune que sa confiance en Marie, entreprend l'œuvre. Elle en trace les fondations, de manière à établir le chœur et le maître-autel de la nouvelle église dans l'emplacement même de la chapelle de Bon-Rencontre ; puis elle appelle à son aide toutes les âmes qui aiment la sainte Vierge, et leur communique sa sainte ardeur. Une pauvre femme, qui vivait d'aumônes, se présente la première, et offre une pièce d'or ; les habitants des environs apportent chacun son offrande, les uns en nature, les autres en argent ; tous ceux qui montent au Laus prennent une ou plusieurs pierres dans le torrent qui coule au bas du vallon, et les apportent sur la hauteur. Un an fut ainsi em-

ployé à préparer les matériaux; et quand tout fut prêt, on se mit à l'œuvre. Benoîte, de son côté, présidait elle-même aux travaux, les activait et les dirigeait. Elle préparait les repas des ouvriers, faisait la prière avec eux, et leur disait de temps en temps des paroles de salut; d'autrefois elle y entremêlait des avis utiles pour prévenir les accidents, de sorte que, pendant toute la durée des constructions, pas un seul blasphème ne fut entendu, pas un seul accident n'arriva. En quatre ans, cette église fut achevée, et prit le nom de Notre-Dame du Laus. Ce grand édifice avait commencé avec rien; les mains des pauvres en avaient assemblé les matériaux, les aumônes des fidèles en avaient creusé les fondements, la Providence en éleva les murs, et la confiance en Dieu l'acheva. Le portail seul restait à faire, mais l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France en Espagne, étant tombé à Madrid gravement malade, se souvint des prodiges qu'opérait Notre-Dame du Laus. Il l'invoqua, et fit vœu de bâtir le portail s'il revenait à la santé. Promptement guéri, il exécuta promptement son vœu; et ainsi il ne manqua plus rien au saint édifice.

Au moment où Benoîte jouissait du succès de son œuvre, il s'éleva contre elle des contradictions inouïes, même dans les rangs du clergé. La haine alla jusqu'à fabriquer et afficher, aux portes de la cathédrale d'Embrun, un interdit contre cette sainte fille, avec menace d'excommunication contre tout prêtre qui célébrerait dans la chapelle du Laus. On mit en jeu la jalousie et l'intérêt, en représentant que la dévotion nouvelle à Notre-Dame du Laus détruirait l'antique dévotion à Notre-Dame d'Embrun, qui était en possession de recevoir de nombreux pèlerins apportant de riches offrandes. L'ancien grand vicaire, protecteur du Laus, était mort; celui qui le remplaçait ne connaissait point l'état des choses. Mais dans cet abandon général, Benoîte ne désespéra point. « La

» dévotion du Laus, lui dit son bon ange, le 18 mars 1700, » est l'œuvre de Dieu, que ni l'homme ni le démon ne sau» raient détruire, et qui subsistera jusqu'à la fin du monde, » fleurissant toujours plus, et faisant de grands fruits par» tout. » En effet, le nouveau grand vicaire mande Benoîte à Embrun, la soumet à un sérieux examen, en conclut que la dévotion à la chapelle du Laus vient de Dieu, et que la vertu de l'humble bergère est non-seulement incontestable, mais éminente. Chose remarquable, pendant quatorze jours que Benoîte resta à Embrun pour cette affaire, elle ne prit aucune nourriture; et ni sa santé ni ses forces n'en furent altérées. La veille de son départ, passant la journée en prières à la métropole, elle reçut pendant la grand'messe une visite de la sainte Vierge, laquelle l'exhorta à la patience contre les persécutions qui pourraient lui survenir encore. Le lendemain, au moment d'arriver au Laus, elle vit en vision Jésus crucifié, tout couvert de sang; et cette vue lui déchira le cœur, au point qu'elle en perdit la parole pendant deux jours. Marie vint la consoler, en lui recommandant de prier pour les pécheurs, pour qui Jésus-Christ a tant souffert. Le nouvel archevêque d'Embrun, Mgr de Genlis, fut pour elle un second consolateur. Ce prélat, venu au Laus, fut tellement ému en entrant dans l'église, qu'il s'écria : *vere Dominus est in loco isto*; vraiment Dieu est ici. Il interrogea ensuite Benoîte; et ses réponses, qu'il écrivit de sa propre main, lui inspirèrent tant de vénération pour sa personne, qu'il déclara n'avoir jamais rencontré ni vertu plus solide ni fille plus simple.

Au milieu de ces alternatives de consolations et d'angoisses, Benoîte mettait tout son espoir dans l'intercession de la sainte Vierge. « Recommandez à la bonne Mère, » disait-elle à son ange, de prier Dieu pour nous; une seule » de ses prières, un seul de ses désirs vaudra mieux auprès

» de Dieu que cent mille de nos prières. » En attendant, la sainte fille travaillait sans relâche à sa sanctification et à la conversion des pécheurs. Presque continuellement elle jeûnait, souvent même elle passait plusieurs jours sans rien goûter. Elle employait ses nuits en prière, ne prenant de sommeil que dans l'extrême nécessité, et encore le prenant sur la terre nue. Elle portait habituellement le cilice, et traitait si rudement son corps, que plusieurs fois la sainte Vierge et son bon ange l'en reprirent. Elle ne travaillait pas avec moins de zèle à ramener les âmes insouciantes de leur salut; et, dans cette vue, elle accueillait les pèlerins avec une bonté, une douceur, un dévouement incomparables. Elle se faisait comme la servante de tout le monde, et priait de toute son âme pour la conversion des pécheurs. Elle les exhortait à revenir à Dieu, lisant dans leur conscience comme dans un livre ouvert, jusque-là qu'un dimanche du mois de juin 1669, raconte un témoin oculaire (1), se répandant parmi la foule des étrangers venus en pèlerinage, elle avertit trente-cinq d'entre eux qu'ils avaient caché quelques péchés en confession. Aussi habile à lire dans l'avenir que dans le présent, elle avertit une fois deux femmes pieuses, dit toujours le même témoin, qu'avant quinze jours elles mourraient; et l'événement confirma la prophétie.

Obligée, en 1692, de s'enfuir à Marseille, pour se soustraire à l'invasion du duc de Savoie, qui, uni aux puissances coalisées contre Louis XIV, mettait dans les Alpes tout à feu et à sang, elle porta en cette ville la bonne odeur de ses vertus, et y laissa les plus saints exemples. A son retour au Laus, elle fut brisée de douleur, à la vue des ravages et des dégâts faits par l'ennemi; et prosternée devant le tabernacle, elle pria longtemps, arrosant le pavé

(1) M. Peythieu.

de ses larmes. Immédiatement elle s'occupa à réparer tant de ruines; et, peu de mois après, la restauration était terminée. Un habitant de Briançon, atteint d'une surdité complète, vint prier alors dans le sanctuaire restauré; il oignit ses oreilles de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge, et à l'instant même il recouvra l'ouïe.

Tout au Laus paraissait donc promettre un heureux avenir, lorsque les aumôniers qui desservaient la chapelle vinrent à mourir. Pour les remplacer, se présentèrent trois prêtres prévenus contre Benoîte et contre son œuvre, qui croyaient faire chose agréable à Dieu en travaillant à détruire le pèlerinage. Benoîte se mit en prières, et Marie l'exauça. L'archevêque d'Embrun, qui avait par lui-même apprécié l'établissement du Laus, éloigna ces hommes hostiles, et leur substitua les prêtres de Sainte-Garde, vrais hommes de Dieu, qui firent refleurir la solitude du Laus (1). Benoîte, voyant ainsi toutes choses en bon état, comprit que sa mission était finie, et qu'elle n'avait plus qu'à se préparer à la mort. Un ange vint le lui annoncer; et ce fut pour elle le sujet d'une grande joie. Elle mourut en odeur de sainteté, le jour des saints Innocents 1718, âgée de soixante et onze ans et trois mois; et, depuis ce moment, sa mémoire est de plus en plus vénérée; la voix publique demande sa canonisation, et cédant à tant de vœux autant qu'à ses convictions personnelles, Mgr Bernadou, évêque de Gap, instruit en ce moment le procès, recueille les informations pour les transmettre au Saint-Siége, auquel seul il appartient de prononcer.

Quoi qu'il en arrive, la mort de cet ange terrestre ne

(1) La congrégation des prêtres de Sainte-Garde fut fondée en 1699 par M. Berthet, prêtre d'Avignon, pour l'œuvre des missions et des retraites et pour l'éducation de la jeunesse ecclésiastique.

porta point atteinte au pèlerinage du Laus. Dirigé par les prêtres de Sainte-Garde, ce pèlerinage continua de prospérer; et les miracles ne cessèrent de s'y produire. Une Religieuse ursuline d'Aix, depuis longtemps muette et paralytique, qui, pour fuir la peste de 1720, s'était retirée aux hautes Alpes, et fait transporter au Laus dans une chaise à porteurs, semblait toucher déjà aux portes de la mort. Ses parents, qui l'accompagnaient, viennent en toute hâte à la chapelle communier à son intention, et de là, emportant un peu de l'huile de la lampe qui brûlait devant la sainte image, ils font avec cette huile plusieurs signes de croix sur les membres malades de la pauvre infirme. La nuit se passe tranquille; le lendemain on offre pour elle le saint sacrifice; et voilà que tout à coup elle se sent complétement guérie. Elle parle librement, elle se lève, elle marche sans aucun appui, et l'évêque de Gap, dans le diocèse duquel elle résidait, en fait dresser procès-verbal, après enquête juridique.

Les prêtres de Sainte-Garde continuèrent avec grandes bénédictions leur ministère à Notre-Dame du Laus jusqu'en 1791. Alors ils furent brutalement chassés : leur maison, leur mobilier, l'église, et ce qu'elle contenait, les tableaux, les *ex-voto*, les riches ornements de la statue, tout fut vendu à vil prix ou livré aux flammes; ce qui n'empêcha pas les habitants de Réalon, paroisse à quelque distance d'Embrun, de venir processionnellement au Laus prier pour la cessation de la sécheresse qui désolait le pays. Sous le règne même de la Terreur, les pèlerins venaient prier à genoux devant la porte de la chapelle fermée. Au retour de l'ordre, Mgr Miollis, qui, comme évêque de Digne, avait le Laus sous sa juridiction, en vertu du concordat, racheta la sainte chapelle avec le presbytère, obtint, quelques années après, le couvent avec les biens qui en dépendaient, et y établit les Oblats de

Marie, fondés à Marseille par Mgr de Mazenod. Ceux-ci y demeurèrent jusqu'en 1841, où ils cédèrent la place à la société des missionnaires du diocèse, qui y exercent encore et y exerceront longtemps leur saint ministère.

Le pèlerinage, ainsi pourvu de bons ouvriers, reçut de Pie IX, quelques années après, le plus grand honneur que puisse accorder le Saint-Siége. Le souverain Pontife envoya, par deux protonotaires apostoliques, deux magnifiques couronnes, l'une destinée à la Vierge, l'autre à l'Enfant Jésus; et le 23 mai 1855, eut lieu, pour la cérémonie du couronnement, une des plus magnifiques fêtes qui se puissent voir sur la terre. Le Cardinal de Bordeaux la présidait, entouré des archevêques d'Aix, d'Avignon, de Turin, des évêques de Digne, de Grenoble, de Gap, de six cents prêtres et de quarante mille fidèles. C'était plus qu'il n'en fallait pour réveiller la dévotion au pèlerinage et rehausser sa célébrité. Aussi, depuis cette époque, la foule y est prodigieuse; on y compte, chaque année, jusqu'à quatre-vingt mille pèlerins. Les uns choisissent, pour ce pieux voyage, le jour de la Nativité, qui en est la fête patronale; les autres, la Fête-Dieu, la Saint-Jean, la Saint-Pierre ou le Rosaire; d'autres le 23 mai, anniversaire du couronnement; mais le plus grand nombre viennent aux fêtes de la Pentecôte. « Le jour de la Pentecôte, dit l'au» teur de la notice historique sur la sainte chapelle, se » célèbre avec la plus pompeuse solennité au milieu d'un » immense concours. Le lendemain, l'affluence est plus » grande encore. Outre le nombre très-grand de pèlerins » venus isolément, il arrive au Laus jusqu'à quinze ou dix» huit processions. L'église, quoique vaste, ne peut conte» nir cette multitude. Dedans, dehors se presse un peuple » immense, qui appelle par l'intercession de Marie les » bénédictions du ciel. Le chant des processions, le tinte» ment pieux de nombreuses clochettes, le bruit des voix

» qui prient, leur accent pénétré, les croix rayonnantes, » les bannières qui flottent, la vue de cette foule innom- » brable qu'un même sentiment religieux amène de mille » endroits divers, l'expression de confiance et de bonheur » avec laquelle on invoque Marie, l'empressement des pèle- » rins à se présenter aux tribunaux de la pénitence, où » siégent jusqu'à trente-six prêtres à la fois, la piété, le » recueillement profond de ceux qui approchent de la table » sainte, tout remplit l'âme de délicieuses émotions; et » lorsqu'on entend tant de voix répéter avec un enthou- » siasme céleste : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour » nous, le sentiment religieux déborde, le cœur s'en- » flamme de confiance en Marie, et l'on sent le besoin de » crier aussi : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour » nous. » Ces belles fêtes commencent dès la veille. La foule est si grande, qu'on est obligé de coucher dans l'église, soit parce que les hôtelleries regorgent de voyageurs, soit parce que le jour ne suffirait pas aux confessions. La nuit tout entière y suffit à peine. Vers minuit, s'organise une procession aux flambeaux, à travers le vallon; ceux qui dorment se réveillent pour venir prendre place dans les rangs; et au milieu du silence de la nuit, les échos retentissent des louanges de Marie mille fois répétées.

Il est deux époques de l'année où l'édification est plus remarquable encore. Au commencement de mai et d'octobre s'ouvre une retraite publique fondée par la Sœur Benoîte. Toujours prêchée par les missionnaires, cette double retraite est très-fréquentée: et on ne peut dire combien d'âmes s'y convertissent. Le ciel a visiblement attaché des grâces à ce sanctuaire, pour aider les pécheurs à surmonter la mauvaise honte, à vaincre les mauvaises habitudes, et à changer leurs inclinations. Aux grâces spirituelles Marie ajoute les grâces temporelles; et les *ex-voto*,

les béquilles appendues aux murs disent assez combien cette Mère de miséricorde a guéri au Laus d'infirmités corporelles.

Outre la sainte chapelle dont nous venons de raconter les gloires, l'heureuse paroisse du Laus possède huit autres sanctuaires de Marie. Le premier est Notre-Dame d'Érable, ainsi appelée de quelques érables qui l'entourent. Dédiée à la sainte Vierge comme libératrice des âmes du purgatoire, elle est encore célèbre par les apparitions dont Benoîte y a été favorisée. De 1684 à 1692, le démon la transporta plusieurs fois sur le toit de cette chapelle; chaque fois son ange l'en descendait, lui ouvrait les portes de la chapelle, priait avec elle et la reconduisait à sa demeure. La Révolution s'empara de ce sanctuaire et le vendit; l'évêque de Gap le racheta, le releva et l'agrandit. Depuis lors, c'est un lieu de station pour les pèlerins; ils s'y arrêtent quelques instants à prier devant la porte, et y déposent l'offrande de quelques pièces de petite monnaie.

Le second sanctuaire de la Mère de Dieu au Laus est Notre-Dame des Sept-Douleurs, où la paroisse va en procession le vendredi d'avant et d'après le dimanche des Rameaux. Elle fut élevée, en 1848, sur le monticule appelé le grand Calvaire, et ornée à sa façade d'une statue de la Vierge immaculée. Six autres oratoires s'élèvent dans le même vallon, contenant chacun une statue de la Vierge immaculée, et rappelant, au moins la plupart, quelque trait mémorable de la Sœur Benoîte. Ici l'oratoire de l'ange, élevé au sommet du coteau du Laus, rappelle l'ange de Benoîte la conduisant sous la forme d'un corps lumineux par les sentiers tortueux du vallon, lorsque, victorieuse du démon, elle revenait de la chapelle de l'Érable; là l'oratoire du Pindreau rappelle l'apparition de la Vierge disant à Benoîte : *Allez au Laus*. Ailleurs l'oratoire de la croix

signale le lieu où Jésus crucifié apparut à Benoîte. Enfin un monument en marbre, haut de quatre mètres, surmonté d'une croix dorée, et d'une statue de Marie en fonte dorée, placée dans une niche ouverte de quatre côtés, est destiné à perpétuer le souvenir du couronnement de Notre-Dame du Laus.

Non loin de là, la paroisse de la Bâtie-Neuve avait une chapelle de Notre-Dame des Victoires, et une autre de Notre-Dame de Pitié. Saint-Étienne-d'Avançon, où naquit Benoîte, possède trois oratoires de la sainte Vierge. Le premier est Notre-Dame des Fours, ainsi appelée de plusieurs fours à chaux, qui sont dans le voisinage. Là est une petite grotte où la sainte bergère venait réciter son chapelet, et où la sainte Vierge lui dit qu'elle la reverrait au Laus. Près de là aussi, est une chapelle où l'on va en procession, aux deux fêtes de l'Ascension et de l'Assomption, et où beaucoup vont en particulier faire célébrer la sainte messe, réciter le rosaire et chanter les litanies de la Vierge, sans préjudice des cantiques qu'ils chantent en allant et en revenant. Le second sanctuaire est Notre-Dame de Pitié, objet de grande dévotion pour les paroissiens. On l'invoque dans les nécessités publiques ou particulières; on y vient entendre la messe toutes les fois qu'elle s'y célèbre, et l'on s'y rend en procession le vendredi de la Passion et le 15 août. Enfin sur la route de Valserres, est un oratoire contenant dans une niche grillée une statue de la Vierge, à laquelle les habitants du voisinage offrent les premières fleurs de la prairie.

La paroisse de Rambaud a aussi trois sanctuaires de la sainte Vierge; Notre-Dame de la Purification, dans l'ancien château des évêques de Gap; Notre-Dame de l'Immaculée Conception, où la paroisse va en procession le 15 août, et une chapelle de Notre-Dame, sans autre dénomination.

Enfin la Rochette, autre paroisse du même canton, avait aussi une chapelle de Notre-Dame.

Au sortir d'un canton où la sainte Vierge est tant glorifiée, nous entrons dans celui de Saint-Bonnet; et là aussi la Mère de Dieu n'est pas sans gloire. Toutes ses fêtes sont célébrées à l'égal du dimanche, et là on ne comprend pas qu'on puisse laisser passer comme un jour ordinaire un jour où l'on honore soit un de ses mystères, soit un de ses priviléges. Là les chapelles sous son vocable sont multipliées, et jouissent d'une double célébrité, la célébrité des concours qui s'y rassemblent et la célébrité des miracles qui s'y opèrent. Telle est entre autres Notre-Dame de Beauvaire, *Belli visus*, ainsi appelée du monticule où elle est située, et d'où l'œil embrasse un horizon aussi grandiose que varié. Chaque année, de nombreux pèlerins visitent cette sainte chapelle; et si les huguenots, sous la conduite de Lesdiguières, la dévastèrent au seizième siècle, on se hâta, dès qu'on le put, de faire les réparations commandées par la décence due au lieu saint. Malheureusement le manque de ressources fit qu'on s'en tint au strict nécessaire, et la chapelle demeura toujours dans un désolant état de nudité. Enfin, en 1840, un saint prêtre, M. Pellegrin, la répara plus convenablement, l'embellit, la meubla; on peut même dire, la rajeunit au dedans et au dehors. La paroisse Saint-Bonnet s'y rend en procession le 15 août; les autres paroisses y vont également à diverses époques, à ce point qu'on y a vu jusqu'à dix processions à la fois, sans compter la foule de ceux qui y viennent en particulier, non-seulement du diocèse de Gap, mais des diocèses voisins et de toute la Provence. Aussi est-on obligé quelquefois de chanter les offices et de prêcher en plein air, même sous les ardeurs brûlantes du soleil de juillet et d'août. Après le sermon, on va à la chapelle chanter, par forme d'adieu, une antienne à la Vierge; puis on

descend en bel ordre en chantant les louanges de Marie. Notre-Dame de Beauvaire est regardée comme la ressource de toute la contrée. On l'invoque dans la détresse, on la remercie dans la prospérité, on y fait souvent offrir le saint sacrifice; et les faits prouvent que Marie se plaît à exaucer les prières qu'on lui adresse en ce sanctuaire. Tantôt on va lui demander la pluie pour la terre altérée, et la pluie tombe abondamment; tantôt on va solliciter la guérison d'une maladie, et le mal disparaît. Bien des personnes qui l'ont éprouvé l'attestent; et le saint prêtre, restaurateur de la chapelle, affirme avoir été témoin de trois guérisons subites, vraiment extraordinaires. Si l'on en croit la tradition, plusieurs enfants mort-nés y ont recouvré assez de vie pour recevoir le baptême. Et c'est en souvenir de ces prodiges que les mères y apportent leurs enfants, demandent aux prêtres de les bénir et de réciter sur eux l'évangile de saint Jean. Près du sanctuaire, est la fontaine de Saint-Clair, dont les eaux ont la vertu de prévenir ou de guérir les maux d'yeux. Cette fontaine est surmontée d'un petit oratoire, élevé par les jeunes filles de la congrégation. Toutefois, nous devons le dire, ces faveurs qui regardent les corps ne sont pas à comparer avec les grâces de conversion et de sainteté, que Marie répand sur les âmes dans cette bénie chapelle. Là on reçoit de saintes pensées et de bons désirs; là on puise un noble courage, de généreux dévouements, et une merveilleuse résignation à travers toutes les peines de la vie.

Six autres sanctuaires, dans ce même canton, redisent les gloires de Marie. Au hameau de Villars, c'est la chapelle de la Nativité, bâtie il y a peu d'années, sur les ruines d'une ancienne chapelle du même nom. A la paroisse du Laye, c'est encore une chapelle de la Nativité, avec une autre sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours. A la paroisse du Noyer, ce sont également deux chapelles de la

Vierge, dont une porte le vocable de la Nativité. Le hameau, qui y fait tous les jours la prière du soir, et pendant le mois de mai, les exercices du mois de Marie, tient tant à cette chapelle, qu'il força la révolution même de 93 à la respecter. Les femmes entourèrent ce saint lieu, décidées à se faire toutes mettre en pièces, plutôt que de le laisser violer; et devant une opposition si énergique, les émissaires du gouvernement s'arrêtèrent déconcertés et vaincus. A Chabottes, l'église paroissiale s'honore aussi du vocable de la Nativité, et fut pendant longtemps un pèlerinage célèbre. Aux Infournas, l'église paroissiale a une chapelle de Notre-Dame de Piété, dont le pèlerinage, plus ancien que celui de Notre-Dame du Laus, ne fut, à une certaine époque, guère moins célèbre. Des processions nombreuses s'y rendaient chaque année, et les vieillards du lieu se rappellent avoir été témoins de ce grand concours de peuple pressé et comme entassé dans leur église. Aujourd'hui encore, on ne part point pour un voyage lointain ou pour le service militaire sans venir auparavant faire sa prière à la sainte chapelle, et se recommander à la protection de Marie. Les béquilles appendues aux murs attestent les miracles qui se sont opérés autrefois dans ce sanctuaire.

Le canton de Saint-Étienne en Dévoluy, moins riche en sanctuaires, mais peut-être égal en piété, nous offre l'église paroissiale du chef-lieu sous le vocable de l'Assomption, et la plupart des paroissiens célébrant cette fête patronale, comme le jour de Pâques, par l'approche de la sainte table. Le canton de Saint-Firmin, mieux pourvu de pieuses chapelles, nous offre, en première ligne, Notre-Dame de Grâce, autrement dite Notre-Dame *Depâris*, du mot latin *Deipara*. C'est une chapelle située à l'entrée d'un vallon dont le nom seul respire l'amour de la sainte Vierge, le vallon de Gaudemar, ainsi appelé des deux

mots latins *gaude, Maria*. Le tableau de dessus l'autel nous en dit à lui seul l'antiquité; car il porte la date de 1757, et cependant il ne fait que remplacer un autre tableau qui tombait de vétusté. Les protestants, dans leur fanatisme destructeur, n'eurent garde d'épargner un sanctuaire de Marie aussi vénérable; mais, ruinée par eux, cette chapelle fut réparée par l'évêque de Gap, Mgr d'Hervi, comme en fait foi le procès-verbal de sa visite en date du 14 septembre 1686. Elle était digne de cette attention du prélat; car on y venait en pèlerinage des diocèses de Valence, de Grenoble et même de la Suisse. De nos jours encore, à partir du 3 mai jusqu'à la mi-septembre, il y vient au moins cinq mille pèlerins, dont deux mille de diocèses étrangers; et parmi eux plusieurs venus de fort loin y arrivent à jeun, afin de pouvoir communier. Douze paroisses s'y rendent, chaque année, en procession et neuf autres y viennent plus ou moins souvent sans époques réglées. C'est un spectacle touchant de voir ces paroisses traversant, recueillies et en bel ordre, quelquefois jusqu'à quinze kilomètres de distance, portant nu-pieds leurs croix et leurs bannières par des chemins étroits et rocailleux, et venant avec bonheur s'agenouiller aux pieds de la Vierge, pour lui dire leurs besoins et leurs douleurs. Après les processions paroissiales, conduites par leurs pasteurs, viennent les grands concours amenés par la piété individuelle. Ils ont lieu le lundi de la Pentecôte, le jeudi de la Fête-Dieu et à la Saint-Jean, mais surtout le 8 septembre, fête patronale de la chapelle. Ce jour-là, il s'y rassemble plus de deux mille pèlerins; et vous les voyez, les uns se presser en foule autour du sanctuaire, chacun voulant s'approcher le plus près possible de l'autel pour y réciter sa prière; les autres assiéger la sacristie pour réclamer des neuvaines de messes à l'intention des fruits de la terre. Les enfants qui ont fait la première communion viennent

le lendemain se consacrer à la sainte Famille; les autres, moins âgés, viennent demander la bénédiction du prêtre. Les infirmes et les malades se font apporter aux pieds de Notre-Dame, de laquelle ils espèrent secours. Depuis 1645, beaucoup même venaient pour se faire recevoir dans les confréries du Scapulaire et du Saint-Sacrement, profitant de l'autorisation qu'avait reçue à cet effet le prieur chargé du service de la chapelle. Nous ignorons quels miracles se sont opérés dans ce sanctuaire. Il faut bien que les peuples en aient vu plusieurs, pour y accourir en telle foule et avec tant de confiance. Les béquilles suspendues aux murs ont d'ailleurs un langage pour nous le dire. Les bracelets, les ceintures en argent, les croix, les cœurs, les bagues d'or et autres *ex-voto* le racontent aussi à leur manière. La tradition nous parle d'enfants mort-nés rendus à la vie assez longtemps pour recevoir le baptême; et toute la contrée a conservé le souvenir d'un soldat de Grenoble en congé, qui, après s'être cassé la jambe en traversant le pays pendant l'hiver, fut miraculeusement guéri aux pieds de Notre-Dame de Grâce. Avant la Révolution, cette chapelle possédait un chapelain; et les revenus des immeubles qu'elle avait reçus en don suffisaient à son entretien. A la Révolution, tout fut vendu et le sanctuaire dépouillé. Au rétablissement du culte, les peuples reprirent aussitôt le pèlerinage, et contribuèrent largement par leurs offrandes à remettre et à entretenir la chapelle dans une décence convenable.

Le canton de Saint-Firmin possède un second sanctuaire de Marie, savoir, Notre-Dame de Lumière, sur la paroisse Saint-Maurice. Les habitants de Saint-Maurice l'entourent de leur confiance; ils y vont en procession deux fois l'an, y font célébrer des neuvaines de messes; et le curé actuel atteste, comme témoin, deux faits qui justifient bien cette confiance. Un des propriétaires voisins

de la chapelle voyant la rivière débordée se précipiter vers sa maison, qu'elle allait renverser, s'engagea par vœu à faire dire neuf messes à Notre-Dame de Lumière, si elle conjurait ce malheur; et aussitôt la rivière prit une autrè direction. Une jeune femme voyant avec douleur tous ses enfants mourir deux ou trois mois après leur naissance, vint prier avec larmes Notre-Dame de Lumière, promit de faire dire neuf messes à la chapelle; et depuis lors elle n'en a perdu aucun.

Notre-Dame de la Capelle, dans le même canton, a encore une plus grande célébrité. Là où elle s'élève aujourd'hui, il n'y avait, vers le dixième ou onzième siècle, que des bois, des broussailles et un repaire de bêtes féroces. A cette époque, des familles chrétiennes, chassées par la persécution, vinrent s'y réfugier, défrichèrent le sol, convertirent en champs fertiles ces forêts et ces broussailles, mais surtout érigèrent un petit oratoire avec une statuette de la Vierge, à laquelle ils donnèrent le titre de Notre-Dame de la Capelle. Ils vivaient heureux dans cette solitude, et goûtaient, aux pieds de la Vierge, une consolation délicieuse, lorsque du haut de la montagne voisine se détache une avalanche formidable qui emporte la chapelle tout entière. Heureusement la sainte statuette échappa comme par miracle à la destruction, et on la découvrit intacte, sans aucune lésion, au milieu de ce bouleversement général. Heureux de cette découverte, les habitants de la vallée lui élevèrent une église solide et spacieuse, en rapport avec la population qui s'était notablement accrue. Ce nouveau sanctuaire imprima un nouvel élan à la dévotion envers la sainte Vierge; et, depuis lors, cette dévotion n'a fait que s'accroître et se développer. Dans cette religieuse paroisse, on récite le chapelet non-seulement chaque soir, mais pendant le jour au milieu des travaux de la campagne. On voyait même autrefois les hommes et les femmes,

lorsqu'ils allaient aux champs ou qu'ils en revenaient, souvent accablés sous le poids de fardeaux qui leur rendaient la marche difficile, tromper la fatigue par le bonheur qu'ils éprouvaient en récitant cette prière. Aussi la sainte Vierge a-t-elle répandu sur ce pays ses plus riches bénédictions. Nulle part ailleurs peut-être la religion n'est plus cordialement pratiquée; le respect humain n'y est point connu, l'indifférence en est bannie; ce sont les mœurs des anciens temps, et les traditions religieuses s'y transmettent de génération en génération. Là, profaner par le travail le jour du Seigneur, manquer la messe le dimanche, quelque obstacle qu'y opposent la difficulté des chemins, les neiges et les frimas, sont des prévarications inconnues; et non-seulement on vient exactement à l'église, mais on s'approche souvent de la table sainte, à ce point que, dans une population de huit cents âmes, on compte jusqu'à sept à huit mille communions par an.

Cependant, toutes ces chapelles si pieuses sont à peine un tiers des sanctuaires de Marie dans le canton de Saint-Firmin. Vous y trouvez deux chapelles de Notre-Dame des Neiges, l'une sur la paroisse de Villar-Loubière, où l'on va entendre la messe le 5 août, jour de la fête patronale; l'autre, au pied même des glaciers, dans le hameau du Clot; vous y trouvez à Aspres-les-Corps l'église paroissiale sous le vocable de l'Assomption, et les ruines d'une chapelle de Notre-Dame, dédiée à l'Immaculée Conception en 1846 par l'évêque du diocèse, et écroulée en 1853 à la grande douleur des habitants, qui se persuadent être sous la menace de quelque grande calamité, tant qu'elle ne sera pas rebâtie. Hélas! malheureusement ils sont trop pauvres pour faire cette dépense; ils allaient avec tant de bonheur en procession à cette chapelle trois fois par an, et y faisaient si exactement le mois de Marie! Vous trouvez enfin, à Saint-Firmin même, une chapelle de Notre-Dame

de la Nativité, autrefois séparée de l'église, mais réunie depuis longtemps par le renversement du mur qui l'en séparait; et au hameau du Villar, dans la même paroisse, Notre-Dame de l'Assomption, construite depuis cent quatre-vingts ans, par la pieuse générosité des habitants.

Le canton d'Orpierre ne nous offre que des souvenirs, souvenir de Notre-Dame des Aubres à Nossages; qui n'existe plus, et souvenir de Notre-Dame-la-Grand, pèlerinage desservi pendant de longues années, successivement par les moines de Cluny et par ceux de Lérins, et dont la fête patronale du 8 septembre a fait place à une foire. Le canton de Ribiers joint à son église paroissiale, dotée du vocable de l'Assomption, 1° dans la paroisse de Châteauneuf, la chapelle de l'Annonciation, où l'on va prier le 25 mars et le 8 septembre, et où l'on chante les vêpres le jour de l'Ascension; 2° à peu de distance de Ribiers, le pèlerinage de Notre-Dame des Langes, qu'on appelle dans le pays Notre-Dame des Faisses, du latin *fasciæ;* pèlerinage antique et renommé, auquel les paroisses voisines se rendaient le 8 septembre, et où les pèlerins offraient de jeunes agneaux. On en offrait quelquefois jusqu'à quatre-vingts; et le produit de la vente de ces agneaux était employé, partie à entretenir la chapelle, partie à grossir les revenus de la cure. Un hangar devant la porte servait d'abri aux pèlerins; et un édifice, dont les restes se remarquent encore, était le logement des prêtres. Au témoignage de la tradition, Notre-Dame des Langes opérait de fréquents miracles, soit pour la guérison de diverses maladies, soit pour la résurrection d'enfants mort-nés. L'eau d'une fontaine qui coulait près de là était estimée avoir une vertu curative très-remarquable.

Et maintenant, comment dirons-nous les gloires du canton de Rozans, où l'on professe un dévouement si pro-

fond à la sainte Vierge, où l'on se rend avec tant d'empressement à toutes ses fêtes, à tous les exercices en son honneur? Au chef-lieu, c'est une chapelle de la Vierge avec autel en marbre et statue en bois doré; le soir de chaque dimanche, on y fait tous les exercices de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à laquelle on est affilié. La confrérie des Pénitents, la congrégation de l'Immaculée Conception, et bon nombre d'autres fidèles y assistent avec bonheur. On y recommande les malades, les affligés, et plusieurs fois ces recommandations ont obtenu de merveilleux effets. Là aussi on fait les exercices du mois de Marie, et les hommes et les jeunes gens, aussi bien que les femmes, s'y rendent exactement. Pour le culte de Marie, les sacrifices même les plus pénibles se font volontiers; témoin le jour de la fête patronale 1863, qui vit les habitants préférer aux divertissements profanes, ordinaires dans un tel jour, l'assistance recueillie à une procession, où l'on portait dans les rues la statue de la Vierge, qu'un vicaire général était venu inaugurer et bénir; témoin encore cette pieuse congréganiste à laquelle Rozans doit l'érection d'une chapelle de l'Immaculée Conception sur un rocher voisin.

Les autres paroisses du canton ne sont pas moins édifiantes que celle du chef-lieu. Voyez Moydans : outre l'église paroissiale, sous le vocable de Marie, vous y trouvez, au milieu des champs, une petite chapelle de Notre-Dame; la paroisse s'y rend en procession le 15 août; dans les calamités publiques, les paroisses voisines vont également y adresser leurs prières. Rozans alla naguère dans un temps de sécheresse y demander la pluie, et la pluie lui fut accordée; elle alla, en 1854, implorer Marie contre le choléra, et le choléra cessa aussitôt ses ravages. Voyez la paroisse Saint-André; elle vous montrera Notre-Dame de Font-Sainte, avec sa grotte au-dessous de l'oratoire;

et, au fond de la grotte, une source bienfaisante; elle vous montrera les peuples y venant en procession, tant aux Rogations que dans les temps de sécheresse, et, la veille de la procession, de jeunes filles, désignées par le pasteur en raison de leur innocence, nettoyant et décorant de leurs mains pures soit la chapelle, soit la grotte. Pourquoi faut-il que la Révolution ait porté sa main sacrilége sur un oratoire si pieux, et qu'aucune main ne l'ait encore restauré? Voyez Vaucluse : cette paroisse vous fera voir à son tour Notre-Dame de Rourebel, ainsi appelée des beaux chênes qui l'ombrageaient; car *roure*, dans le patois des Alpes, signifie *chêne*. Qui pourrait dire combien elle est chère aux habitants de Vaucluse, Notre-Dame de Rourebel? Des manuscrits de 1664 nous la présentent comme déjà vieille de plus de deux siècles; d'où il suit qu'elle compte plus de quatre siècles d'existence. Elle est le refuge et la sauvegarde de la contrée. En 1854, on la pria, elle aussi, contre le choléra, et le choléra disparut. Dans toutes les angoisses de la vie, on a recours à elle, et l'on n'est pas trompé dans sa confiance. Voyez encore, au fond de la vallée de Montmorin, la paroisse Sainte-Marie; son nom seul dit ce qu'elle est. Près de là était, sur la paroisse de Bruis, Notre-Dame des Anges; pèlerinage qui est aussi fréquenté que célèbre par les grâces qu'on y obtenait, et dont l'église peut contenir trois cents personnes. Au dix-huitième siècle, on y autorisait les cérémonies funèbres de la sépulture; on y offrait le saint sacrifice aux fêtes de la Vierge; les fidèles s'y rendaient avec empressement, même de très-loin, tantôt en procession, tantôt isolés; et des béquilles, des armes ou autres *ex-voto* appendus aux murs, attestaient les faveurs qu'on y avait obtenues. Aujourd'hui, cette église est tombée de vétusté, et une foire a succédé au concours religieux du 15 août; la statue qu'on y vénérait est passée à l'église paroissiale

de Bruis, en attendant la reconstruction vivement désirée de Notre-Dame des Anges.

Le canton de Serres compte, de son côté, plusieurs chapelles de la Mère de Dieu. La paroisse de Serres en a deux à elle seule, Notre-Dame de Bon-Secours et Notre-Dame des Anges. Notre-Dame de Bon-Secours, bâtie, en 1730, sur les ruines d'une chapelle rasée par les huguenots, au point culminant de la colline qui domine la cité, est singulièrement vénérée des fidèles. Avant le Concordat, ils y allaient en procession le 8 septembre; depuis lors, ils y vont le dimanche suivant. Tous les jours, pendant le carême, et presque à toutes les heures, on y voit des personnes en prière; on y récite le chapelet; on y fait la neuvaine de saint François-Xavier ou autres pieux exercices. Le dimanche surtout, on s'y porte avec empressement, et la foule se succède sans interruption dans l'enceinte trop petite pour contenir tout le monde à la fois. C'est là qu'on a recours dans les tribulations; on prie avec amour, on demande avec confiance, et toujours Marie se montre Notre-Dame de Bon-Secours. Notre-Dame des Anges, autrement dite Notre-Dame de Saumane, élevée comme la précédente sur les ruines d'une chapelle démolie par les huguenots, n'était guère moins visitée. La population de la ville tout entière s'y rendait le jour de Pâques. Plusieurs heures avant l'aurore, on partait divisé par groupes, en chantant des cantiques, des hymnes et des psaumes, en union de cœur avec les saintes femmes et les disciples qui, le matin du même jour, coururent au tombeau du Sauveur. Si sa population entière n'y va plus aujourd'hui, si on n'y voit que quelques personnes, fidèles aux anciennes traditions, au moins on a conservé le pieux usage de la procession du jour de l'Ascension. On part de Serres, avant le lever du soleil, en bel ordre de procession; on gravit le coteau en chantant les louanges de la Mère de

Dieu; on entend une messe basse à la chapelle; puis l'on retourne à la ville dans le même ordre qu'on est allé; et, après quelques instants de repos, on vient assister à la messe solennelle dans l'église paroissiale.

Six paroisses dans le canton de Serres donnent chacune leur témoignage d'amour à la Mère de Dieu. A Montclus, c'est une chapelle de Notre-Dame de Pitié, construite en 1710, où le curé dit la messe tous les jours de la semaine, comme étant plus à la portée des fidèles que l'église paroissiale, éloignée du centre de la population. A Montrond, à la Bastie-Mont-Saléon, c'est l'Assomption, célébrée comme fête patronale avec un entrain de piété remarquable. A Bersac, c'est une jolie chapelle qui ne date que de 1827, et qui prouve par là même la dévotion actuelle des habitants à la Mère de Dieu. A la paroisse de Pierre, qui porte d'ailleurs le vocable de la Nativité, c'est un oratoire de la Vierge placé sur un point culminant appelé Serre-Georget, où l'on se rend en procession le 2 juillet pour prier Marie de bénir les récoltes. Enfin, à la paroisse de l'Épine, qui s'est placée sous le vocable de l'Assomption, c'est Notre-Dame de Fontaine-Sainte, un des lieux de dévotion les plus respectés du pays. L'oratoire, construit vers la fin du quinzième siècle sur un puits de quatre mètres de profondeur, est le but d'une station à toutes les processions du premier dimanche du mois et des fêtes de la sainte Vierge. Dans les temps de sécheresse, on y va demander la pluie, et alors on nettoie avec soin le bassin de la source. Dans les maladies et surtout dans les maux d'yeux, on boit de l'eau de la fontaine sainte, ou l'on s'en lave. Dans l'état de grossesse, les femmes, avant leurs couches, y font une neuvaine de visites; et après l'accouchement, elles viennent y laver leurs enfants malades. On conserve dans la contrée le souvenir de plusieurs guérisons obtenues à la fontaine sainte; et l'on cite entre

autres la guérison d'une fille muette et d'une femme paralytique.

Si de là nous entrons dans les cantons voisins, nous trouvons, au canton de Tallard, l'église du chef-lieu, sous le vocable de Marie, avec un reste de voûte de Notre-Dame des Rives, un souvenir de Notre-Dame de Pitié, de Notre-Dame de Miséricorde, de Notre-Dame de Consolation et de Notre-Dame Donagelle. Au canton de Ventavon, nous trouvons deux chapelles de Notre-Dame de Pitié, l'une dans une propriété particulière, l'autre au château de Ventavon, ouverte au public le samedi et le dimanche, et de plus, neuf dimanches de l'année, où la paroisse y va en procession remercier Dieu d'avoir été préservée de la peste de 1720, et le prier pour les fruits de la terre. On y chante le *Sub tuum*, l'*Ave, Maris stella*, la prose des morts, *Languentibus in purgatorio;* après quoi le curé bénit les fruits de la terre. Un *ex-voto* appendu au mur représente un homme qui, tombé dans la Durance, implore le secours de la sainte Vierge, en lui disant : *Monstra te esse matrem.* Marie lui répond : *Non mergeris, confide;* et elle le sauve.

Le même canton possède, à Mounetier-Allemond, une église qu'un tableau de descente de croix fait supposer avoir porté le titre de Notre-Dame de Pitié; à Upaix, une église romane sous le vocable de la Nativité, et une chapelle de Notre-Dame de la Gardette ; à Lazer, une chapelle de Notre-Dame de Consolation, dont la construction avait été ordonnée en 1585 par testament du propriétaire voisin, le seigneur Charles Fauchet.

Le canton de Vitrolles, le plus petit de l'arrondissement, puisqu'il ne se compose que de quatre paroisses, qui donnent en tout une population de mille âmes, a une de ses églises sous le vocable de l'Assomption, et l'autre sous le vocable de la Nativité. Mais le canton de Veynes est un

peu mieux pourvu ; il possédait autrefois, à Veynes même, Notre-Dame d'Espinasse ; à Chabestan Notre-Dame de Champerose ; et près de Veynes Notre-Dame de Pitié. Maintenant il possède Notre-Dame de la Nativité, où l'on va en procession à la Saint-Marc et au jour des Rogations. L'Assomption est le titulaire de l'église de Châteauneuf et d'une chapelle rurale, sur la paroisse de Montmaur. Les habitants ont grande confiance dans cette dernière chapelle ; ils y allaient autrefois en procession le 15 août, et ils y affirment qu'un paralytique y fut guéri à la suite d'une neuvaine de prières. Châtillon-le-Désert possède, au hameau du désert, une chapelle qui, quoique dédiée à l'Assomption, a porté pendant des siècles le titre de Notre-Dame de Miséricorde, ou, si l'on en croit d'anciens cadastres, Notre-Dame de Misère. Enfin, la paroisse de Claussonne avait autrefois l'ancienne et célèbre abbaye bénédictine de Notre-Dame de Claussonne ; aujourd'hui, par les injures du temps et des hommes, à l'époque des guerres de religion, il n'en reste d'autres ruines qu'une maison dont l'architecture porte les caractères du treizième siècle.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'EMBRUN.

En entrant dans cette religieuse contrée, le premier monument qui appelle l'attention, c'est assurément Notre-Dame d'Embrun, un des plus célèbres pèlerinages de la catholicité au moyen âge (1). Tout porte à croire que saint Marcellin, l'apôtre de la contrée, faisant à Embrun ce qu'il avait déjà fait à Digne, y prêcha le culte de Marie, conjointement avec le culte de Jésus-Christ, et lui consacra la première église chrétienne ; ou si l'on conteste ce fait, au moins faut-il admettre avec les Bollandistes et le Père Fornier, dans son *Histoire des Alpes maritimes*, qu'Artemius, son successeur immédiat, fit cet honneur à la Mère de Dieu. L'église d'Embrun, à raison de sa situation sur la route des Gaules en Italie, et au sein d'une des principales métropoles de l'Empire romain, était éminemment propre à attirer les pèlerins. Ce fut d'abord une église souterraine pour ne pas provoquer la persécution des païens ; et, quand la disposition des esprits le permit, Artémius superposa une église supérieure sous le nom de Notre-Dame (2). Là se voyaient et ce merveilleux baptistère dont parle Grégoire de Tours, qui, chaque année, aux fêtes de Noël et de Pâques, s'emplissait d'une eau

(1) Voyez l'*Histoire de Notre-Dame d'Embrun*, par M. Gaillaud, curé de Serres.— *Histoire des Alpes maritimes*, par le P. Fornier.— *Histoire du diocèse d'Embrun*, par le docteur Albert. — *Essai historique sur la ville d'Embrun*, par M. Sauret.

(2) Le Père Fornier, p. 157.

limpide, et cette lampe miraculeuse qui se rallumait divinement, chaque fois qu'elle venait à s'éteindre, et l'huile de cette lampe qui avait la vertu d'opérer des prodiges. Là aussi, Artémius fit déposer le corps de son prédécesseur saint Marcellin; et des miracles sans nombre s'opérèrent devant ces reliques vénérables. On y venait de toutes parts, et le tombeau de saint Marcellin servait comme d'entrée à l'autel de Notre-Dame. Cette gloire dura peu; bientôt vinrent les invasions des barbares du Nord, qui portaient partout la désolation et la ruine; et Embrun vit saccager tous ses édifices, soit religieux, soit civils. Heureusement, à la fin du huitième siècle, apparut Charlemagne; et ce pieux monarque, affligé de l'état où il vit réduite l'église Notre-Dame, ordonna de la remplacer par une basilique digne de lui, digne d'une cité si importante, digne surtout de la Mère de Dieu. Ses ordres furent promptement exécutés; bientôt on vit s'élever, grandiose et magnifique, cette église que tant de pèlerins devaient visiter, que la sainte Vierge devait illustrer par tant de miracles; et l'archevêque saint Bernard Ier eut la joie de la consacrer sous le vocable de Notre-Dame, laissant à la vieille église le titre de saint Marcellin, dont les ossements y reposaient glorieux. Mais à peine était-elle terminée, que survinrent les barbares du Midi, les Sarrasins, qui s'emparèrent d'Embrun, changèrent la basilique en mosquée, en pillèrent les trésors et jetèrent aux flammes toutes ses archives. Puis à ces ennemis du dehors, repoussés plus de vingt ans après par Berald de Saxe, neveu de l'empereur Othon III, succédèrent les ennemis du dedans; des pontifes simoniaques, uniquement occupés à s'enrichir et à jouir, profondément insouciants du culte de Dieu et de Marie. Le Saint-Siége, par sa suprême autorité, y mit enfin bon ordre, et envoya, pour réparer tant de maux, un vertueux prélat, Viminien. Ce pontife se montra digne de

sa mission; bientôt l'église d'Embrun se releva pour resplendir d'une gloire plus belle que jamais. Les pèlerinages s'y multiplièrent, et de nombreuses confréries s'y organisèrent. Notre-Dame d'Embrun répondit à ces hommages par d'éclatants miracles; et la dévotion à son sanctuaire prit pendant les dixième et onzième siècles, une merveilleuse extension. Les grands et les puissants de la terre venaient s'agenouiller à ses pieds, et reconnaissaient ses bienfaits par de larges offrandes. Deux fois Guillaume de Forcalquier, comte de Provence, lui assure de vastes domaines ; l'empereur Conrad II lui donne des revenus considérables, et lui accorde sur les autres églises des priviléges particuliers. En 1127, trois jeunes hommes d'Embrun lui *donnent leurs biens, leurs services et leur personne;* ce sont leurs expressions, et de toutes parts les dons affluèrent au sanctuaire vénéré. Avec ces ressources, l'archevêque put, non-seulement racheter les biens de son église aliénés, mais encore établir trois prêtres pour le service de la cathédrale. Jaloux d'accroître la gloire de Notre-Dame d'Embrun, les empereurs donnèrent le titre de prince aux archevêques, et Eugène III déclara qu'ils ne relèveraient que du Saint-Siége. En 1318, Édouard, roi d'Angleterre, lui donna une chape riche de pierreries, et d'un merveilleux travail. Déjà en 1291, l'archevêque Raymond de Mévolhon lui avait fait hommage d'une chape à fond d'or, sur un tissu de soie; et en 1311, Guillaume de Mandagot y avait établi deux chapellenies et légué cinq chasubles, cinq tuniques, cinq dalmatiques avec plusieurs chapes, une croix processionnelle avec deux burettes d'argent, deux chandeliers avec un encensoir aussi d'argent; et lorsqu'il partit pour l'archevêché d'Aix, où il avait été transféré, il était allé offrir à Notre-Dame d'Embrun son dernier hommage et lui demander sa dernière bénédiction. En 1342, l'archevêque Pastor d'Aubenas lui fit

des présents dont la valeur dépassait deux années de son revenu, donnant une statue de la Vierge accompagnée de deux anges, le tout en argent ; une croix, un encensoir avec sa navette, un bénitier avec son aspersoir, le tout en argent, une crosse, une mitre, un anneau pastoral, deux chapes et toute une chapelle pontificale d'une extrême richesse. Pendant plusieurs siècles, les offrandes se multiplièrent ; et lorsqu'en 1585 les calvinistes s'emparèrent de la métropole, ils en remportèrent des richesses inouïes. Les miracles, interrompus par la guerre, recommencèrent plus fréquents que jamais à Embrun ; Marie régnait en souveraine dans la basilique qui lui était consacrée, et y recevait les hommages des pays les plus lointains. Durant trois siècles, les prodiges succédèrent aux prodiges ; des notaires publics furent établis pour en dresser, année par année, jour par jour, des actes authentiques, contenant le nom et le domicile des personnes guéries et des témoins de la guérison ; et nous apprenons de ces actes, qu'en ces jours, comme jadis du temps du Sauveur et des apôtres, les morts ressuscitaient, les muets parlaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, toute infirmité était guérie, toute grâce obtenue.

L'image miraculeuse devant laquelle s'obtenaient tant de prodiges, s'offraient tant de vœux et de prières, et qui était particulièrement l'objet des pèlerinages, n'était ni la statue en marbre blanc qui orne l'autel du Rosaire, ni la statue en bois qui domine l'autel, mais un tableau placé au portique ou vestibule de l'église dans le tympan même du portail dont il avait la forme demi-circulaire. Ce tableau, qui s'appelait le tableau royal, à raison des rois Mages qu'il représentait, s'appela plus tard par corruption le tableau Réal, ou simplement le Réal, d'autrefois le grand Réal ; et la Vierge qui y était peinte se nomma la Vierge du Réal. Les calvinistes, quand ils portèrent la désolation dans la

cathédrale, anéantirent cette peinture miraculeuse devant laquelle tant de princes avaient prié, tant de prodiges s'étaient opérés. Mais heureusement elle a été fidèlement reproduite dans la médaille de Notre-Dame d'Embrun, dont nous donnons ici une copie. Vous y voyez,



NOTRE-DAME D'EMBRUN
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

au milieu, la Vierge couronnée avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, à droite les trois rois Mages dont un est à genoux, à gauche saint Joseph avec un lis, et un ange aux ailes déployées. Au-dessus, est l'étoile qui guida les Mages; autour, est l'inscription : *Gaspar, Melchior, Baltassar, Regina cœli, Joseph, angelus Dei ;* au bas est écrit : Notre-Dame d'Abrun, pour Ambrun.

Témoins des prodiges qui s'opéraient devant la Vierge du Réal, les archevêques y élevèrent un autel, y firent

célébrer le saint sacrifice; et les clous, les crochets, les boucles en fer qu'on voit encore dans la voussure et contre les nervures du portail, attestent que les pèlerins y suspendaient des statues votives, des bustes et des figures. Aux premières vêpres et à laudes de la fête des Rois, l'officiant venait encenser le Réal; et à la fin des secondes vêpres, le chapitre y venait chanter cette antienne à la Vierge, en l'honneur de ses miracles : *sub tuam protectionem confugimus, flos mundi, lux et honor. A te infirmi acceperunt virtutem, et propter hoc tibi psallimus, Dei genitrix Virgo.*

Pendant le quatorzième siècle et les deux suivants, la Vierge du Réal reçut de nombreux pèlerins des points les plus éloignés de la France et de l'étranger. Tantôt c'étaient des gens de guerre et des gens de commerce, des pèlerins de la ville sainte, qui venaient la saluer en se rendant en Italie; tantôt c'étaient de grands personnages, comme saint Véran, le pape Léon III, saint Odon, premier abbé de Cluny, saint Mayeul et ses compagnons, Foulque d'Anjou avec Renaud, évêque d'Angers, qui y mourut. D'autrefois c'étaient des pèlerins de Notre-Dame d'Embrun, venus en demandant l'aumône le bourdon à la main, couverts d'un sac de toile, marchant péniblement par de longs chemins à travers les défilés des montagnes, entrant dans la cité nu-pieds, et se présentant à l'autel de Marie avec une torche de cire à la main, et les louanges de Dieu à la bouche. Les prières de ces pieux voyageurs obtenaient les prodiges les plus étonnants; et ces faits, produits en plein jour, étaient juridiquement constatés, après de sévères informations, par les notaires préposés à cet effet, dont nous avons parlé. La Vierge du Réal était surtout célèbre pour la guérison de l'épilepsie ou du mal caduc; et il ne se passait pas de fête de l'Assomption ni de la Nativité, où plusieurs épileptiques ne fussent délivrés de cette ter-

rible maladie. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tant de faits miraculeux racontés par les annalistes : nous citerons seulement la résurrection de trois morts, l'un né à Embrun, nommé Caire, rendu à la vie le 26 septembre 1339; l'autre de Bénévent, canton de Saint-Bonnet, nommé Pierre Bonnet, ressuscité le 30 juin 1363; le troisième, Antoine Bouges, revenu à la vie le 27 octobre 1482; la guérison de quatre paralytiques, l'un de la paroisse de Vars, en 1340; l'autre d'Embrun même; le troisième, Maria Jacomine, en 1484; le quatrième, Antoine Mirandol, le 8 septembre 1490. Le concours prodigieux de pèlerins que ces faits et une foule d'autres attiraient à Notre-Dame d'Embrun, obligea à multiplier les prêtres chargés de la desservir; cinquante chapelains y célébraient tous les jours l'office divin; et de 1320 à 1585, cent prêtres suffisaient à peine à l'empressement des pèlerins et aux besoins du culte.

Les rois de France partageaient la vénération de leurs sujets pour Notre-Dame d'Embrun. Charles VII lui fit de grandes largesses, et demanda que deux services solennels y fussent célébrés après sa mort pour le repos de son âme, ce qui fut très-fidèlement exécuté. Louis XI portait toujours à son chapeau une médaille de Notre-Dame d'Embrun; il l'invoquait fréquemment pendant le jour, et lui attribuait le bonheur qu'il avait eu, ou de réussir dans plusieurs entreprises, ou d'échapper à de nombreux périls. Il avait ordonné de faire, tous les mercredis, une offrande en son nom à cette puissante protectrice; et, de Paris, il veillait à l'exécution de cet ordre. Il fonda une rente de treize mille livres, pour y chanter tous les jours *une messe solennelle à diacre et à sous-diacre,* avec une oraison à la fin *pour la prospérité et santé de sa personne,* de celle de son *fils et de ses successeurs rois et dauphins;* et le chapitre, acquittant noblement la royale fondation, prescrivit en détail

tout le cérémonial de la messe et l'assistance des ecclésiastiques au nombre de cent. Le roi ne se contenta pas d'approuver ces règlements du chapitre. Pour en assurer l'exécution à perpétuité, parce qu'*il avait*, dit un historien (1), *une passion extraordinaire pour Notre-Dame d'Embrun sa bienfaitrice*, il les consigna dans des lettres patentes qu'il fit enregistrer, tant au parlement qu'à la chambre des comptes; et obtint en outre qu'ils fussent confirmés par Sixte IV, lequel, dans sa bulle du 23 janvier 1482, rappelle que le sanctuaire d'Embrun devenait de jour en jour plus célèbre par les étonnants miracles dont il était le théâtre (2). Deux miracles, dont Louis XI acquit lui-même la certitude, augmentèrent encore sa dévotion envers Notre-Dame d'Embrun. Martin Rame, dans une crise d'épilepsie, paraissait au moment de rendre l'âme, lorsque son frère vient se jeter aux pieds de la Vierge du Réal, fait vœu de lui offrir cent livres de cire et promet que le malade, s'il revient à la santé, entrera dans l'état ecclésiastique. Au même moment, Martin Rame est guéri pour toujours. Chabassol, gentilhomme d'Embrun, blessé à la bataille de Montlhéry, livrée par Louis XI, fut deux fois dans un péril imminent de mort; deux fois il invoqua la Vierge du Réal, et il échappa contre toute probabilité humaine. Encouragé par ces prodiges, Louis XI continua ses largesses au sanctuaire de Marie; et, pour l'en récompenser, Sixte IV, sur la présentation du chapitre, le nomma, ainsi que tous ses successeurs, premier chanoine de Notre-Dame d'Embrun, avec le droit de siéger au chœur en costume canonial. Par reconnaissance de cette faveur, à laquelle il attachait un haut prix, Louis XI enrichit la cathédrale d'orgues magnifiques, dont la plupart des tuyaux étaient en argent.

(1) Fornier, *Histoire des Alpes maritimes.*
(2) *Ibidem*, p. 414.

Cet exemple eut de nombreux imitateurs. De hauts et puissants seigneurs, des personnes de tous les points de la France et de l'étranger déposèrent, aux pieds de la Vierge du Réal, de riches offrandes.

Charles VIII, héritier de la dévotion du roi son père, pour Notre-Dame d'Embrun, prit le chapitre sous sa protection par lettres patentes. Touché de la continuité des miracles qui ne cessaient pas, et du nombre des pèlerins qui allait toujours croissant, il vint lui-même, en novembre 1489, acquitter le vœu que, dans une grave maladie, il avait fait à Notre-Dame d'Embrun. Il y fut reçu chanoine et prit place au chœur. Il y revint encore le 31 août 1494, avec les princes de sa maison et une cour brillante, pour recommander à Marie l'expédition qu'il entreprenait pour conquérir le royaume de Naples; et Marie, en effet, le protégea visiblement à la bataille de Fornoue. Séparé des siens et enveloppé de tous côtés par les Italiens, il allait être fait prisonnier, lorsqu'il invoqua la Vierge du Réal; et à l'instant son cheval, prenant l'élan, l'emporta du milieu de la mêlée et l'arracha à ses ennemis. Ce fut sous le règne de ce prince que l'église d'Embrun parvint à l'apogée de sa grandeur et de sa gloire; chaque jour elle recevait les plus illustres pèlerins de la catholicité; et les petits comme les grands venaient répandre à ses pieds leurs offrandes, leurs prières et leur amour.

Louis XII, monté sur le trône de Charles VIII, vint comme son père, en se rendant en Italie pour reprendre le Milanais, rendre ses hommages à la Vierge du Réal; et il obtint du pape Léon X une indulgence plénière pour tous les chrétiens qui, visitant ce sanctuaire, s'ils le pouvaient, feraient une aumône, dont une partie serait affectée à reconstruire le Réal, l'autre à bâtir l'église de Saint-Pierre de Rome. François Ier, amené aussi à Embrun, en 1515, par la guerre d'Italie, y fut reçu chanoine de la cathédrale.

Le maréchal de Trivulce, son plus habile capitaine, y était déjà depuis plusieurs mois, se préparant par la prière devant la Vierge du Réal aux hasards de la guerre et à la vie agitée des camps. Il y avait obtenu la guérison miraculeuse de son fils, et avait donné, par reconnaissance, à Notre-Dame, deux statues, dont une en vermeil, avec une croix du même métal, une chasuble avec deux dalmatiques. Le roi partit de là pour se rendre à Pavie, où, comme on sait, il fut battu et fait prisonnier. Dans cette bataille, un jeune militaire, nommé Thomas de Pucrin, ayant reçu au bas-ventre un coup de feu, avait perdu la parole depuis quatre jours, et le médecin n'avait plus aucun espoir de le sauver. Dans cette extrémité, il fait vœu, s'il recouvre la santé, d'aller en pèlerinage à la Vierge du Réal. Il est subitement guéri, et le 15 janvier 1526 la vérité du prodige est authentiquement reconnue dans une procédure juridique.

Un des beaux jours de l'église Notre-Dame d'Embrun fut le 8 septembre 1548, où elle reçut le roi Henri II revenant de visiter les frontières de ses États. Le concours des étrangers était immense et les flots de peuple se pressaient de toutes parts. La réception du roi à l'entrée de la ville et au chapitre, dont il revêtit le costume *en souriant gracieusement*, dit la chronique, se fit avec tout le déploiement de magnificence possible; et les maisons pavoisées, les rues couvertes de tapisseries, les feux d'artifice, les coups de canon, les illuminations attestèrent la joie de toute la cité. Mais, hélas! ce bonheur dura trop peu. Le 13 novembre 1585, les huguenots, sous la conduite de Lesdiguières, envahirent la ville et la livrèrent au pillage. L'antique métropole fut profanée, devint la proie des flammes; et ce qui en restait fut converti en temple protestant. Le célèbre portique, témoin de tant de miracles, ne fut pas plus respecté; et la Vierge du Réal, cette

peinture miraculeuse devant laquelle, dans l'espace de moins d'un siècle, cinq rois de France ou dauphins étaient venus s'agenouiller, fut sacrilégement détruite; le trésor, si riche des dons des princes et des peuples, passa aux mains d'une soldatesque ignorante et cupide. Le chapelain de la cathédrale fut blessé à mort dans la sacristie; et les autres ecclésiastiques, comme l'archevêque lui-même, ne trouvèrent de salut que dans la fuite. Notre-Dame demeura quatorze ans au pouvoir des huguenots. Henri IV la rendit à son ancienne destination; et l'archevêque d'Embrun, non content de rentrer dans sa chère métropole, s'occupa à en recueillir toutes les richesses éparses, surtout les ornements sacerdotaux, qu'il vint à bout de racheter en grande partie. Il répara les ruines entassées par les calvinistes, restaura l'église le mieux qu'il put; et Marie alors commença à y faire de nouveaux miracles. Un soldat nommé Dauphin voyant, sur le champ de bataille, ses camarades tomber sous les balles à ses côtés, invoqua à haute voix Notre-Dame d'Embrun, en promettant, s'il échappait, de suspendre comme un trophée son casque au grand Réal; et peu après deux balles le frappant en pleine poitrine s'amortirent sur lui sans lui faire aucun mal. Le 27 septembre 1639, un enfant de deux à trois ans s'étant perdu dans un bois voisin, les parents désolés, après l'avoir cherché inutilement, vinrent nu-pieds conjurer la Vierge du Réal de leur rendre leur enfant. Pendant qu'ils priaient avec ferveur, un berger remarquant qu'une de ses brebis se séparait toujours des autres, quelque effort qu'il fît pour la retenir, prit le parti de la suivre, et de tâcher de reconnaître ce qui l'attirait ainsi. Chose merveilleuse, elle le conduisit à l'enfant perdu, qu'il trouva reposant tranquillement couché sur une pierre. Le berger ravi le prend dans ses bras, le rapporte à la maison; et le rend à ses parents, qui, dans les transports

de leur joie, bénissent Marie de l'avoir ainsi conservé trois jours et trois nuits sans aucun aliment, sans autre couche que la pierre, sans abri contre le froid de la nuit et les ardeurs du jour; et ce fait fut aussitôt constaté par une procédure juridique. Le Père Fornier, dans son livre des *Miracles*(1), raconte une foule de prodiges semblables, dont il dit avoir été témoin oculaire; et il cite entre autres le trait de deux condamnés à mort, qui, en passant devant le portique de Notre-Dame pour aller au supplice, se recommandèrent à la Vierge du Réal; et non-seulement, quand ils furent pendus, la corde se rompit, mais ils purent s'enfuir et échapper aux poursuites. Ces deux faits arrivèrent l'un en 1628, l'autre en 1641, mais tous les deux, le 5 août, jour de la fête de Notre-Dame des Neiges. Le Père Fornier cite encore, sous cette même année 1641, la guérison aussi complète que subite d'une femme atteinte d'une maladie déclarée incurable par les hommes de l'art, et l'obtention *de pluies fécondes et salutaires* dans un temps d'extrême sécheresse.

Malgré ces faits et plusieurs autres, on ne peut nier qu'à cette époque les miracles devinrent plus rares, les processions moins nombreuses; l'ardeur des pèlerins se ralentit et la source des aumônes tarit. Toute la dévotion se porta à Notre-Dame du Laus, dont nous avons raconté les gloires. Louis XIII y vint bien en 1639, en se rendant à la guerre d'Italie; il y fut reçu en roi et installé chanoine. L'évêque de Gap y vint aussi avec deux cents Pénitents blancs pour acquitter un vœu; mais ce ne fut là qu'un éclat passager; et Embrun ne vit plus aucune de ces grandes manifestations de foi qui avaient été si admirables pendant trois siècles. La révolution de 93 porta le dernier coup à sa gloire, en arrêtant le petit nombre de paroisses qui y

(1) Page 9.

venaient encore en procession. Au rétablissement du culte, quinze à vingt paroisses reprirent l'ancien usage; mais, vers 1825, elles y renoncèrent, et tout concours disparut. Marie cependant ne cesse pas de protéger la contrée; elle a tenu le choléra éloigné d'Embrun et de tout le rayon de la ville, et elle fait tomber la pluie sur les champs desséchés du laboureur qui l'invoque.

Du reste le Réal n'était pas le seul sanctuaire de Marie que possédât Embrun. Dans l'intérieur de la cathédrale, se trouvait Notre-Dame de Consolation; et là, la Vierge se montrait digne d'un si beau nom. Le 14 avril 1483 en vit un exemple frappant. Le seigneur d'Albert avait perdu son fils, âgé seulement de seize jours; dans sa douleur, il court se prosterner devant Notre-Dame de Consolation, formule trois fois le vœu d'offrir à l'église le poids de l'enfant en froment, et la promesse de le consacrer au service de la Vierge dans l'église d'Embrun. En même temps, une femme pieuse, touchée de la désolation du père, fait vœu d'apporter l'enfant à l'église et d'en faire trois fois le tour à genoux, en le tenant dans ses bras. Marie entend ce double vœu; l'enfant revient à la vie, et procès-verbal de cette résurrection est dressé après une enquête juridique. Hors de la cathédrale, il y avait encore Notre-Dame des Horts ou des Jardins, dans laquelle on chantait la messe tous les samedis; Notre-Dame du Temple, bâtie par les Templiers avec une richesse d'architecture digne des grands biens que possédait l'ordre, et l'église de la Visitation, qui est aujourd'hui l'église du petit séminaire, où la sainte Vierge est aimée par les jeunes lévites, comme elle l'était autrefois par les dignes filles de saint François de Sales.

Les environs d'Embrun étaient également couverts de chapelles de la Vierge. A peu de distance, était Notre-Dame des Beaumes, ainsi appelée de la grande quantité de grottes creusées dans les roches voisines, et située au milieu d'une

charmante campagne fort étendue et bordée par la Durance ; c'était un ancien prieuré à neuf chanoines, avec une église toute en pierres de taille, aussi propre que solide, et un autel de jaspe massif, tout d'une pièce. Aujourd'hui, le prieuré est propriété particulière ; et Notre-Dame des Beaumes ne vit plus que dans le souvenir. La paroisse de Baratier avait une chapelle de Notre-Dame ; la paroisse des Crottes en comptait jusqu'à six, savoir : au village de Sanières, Notre-Dame de Bon-Repos, où l'on célébrait la messe deux fois la semaine ; à l'église paroissiale, une chapelle de Notre-Dame, en grande vénération ; au hameau de Montmiral, une chapelle dite aussi de Notre-Dame, où l'on va en procession demander la pluie et le beau temps, et où la cloche porte l'inscription : *Maria, salva terram*, 1633 ; au hameau de Beauvillars, une chapelle neuve de Notre-Dame, devenue, depuis quelques années, un lieu de pèlerinage et de dévotion, à raison de certains faits extraordinaires qui s'y sont produits, et des faveurs signalées que plusieurs personnes affirment y avoir obtenues ; au hameau de Vosselin, la chapelle de Sainte-Marie des Anges, aujourd'hui en ruine ; enfin, au sud d'Embrun, dans une gorge étroite, fréquemment ravagée par les torrents, et au milieu d'une forêt de mélèzes et de sapins, la célèbre abbaye bénédictine de Notre-Dame de Boscodon, fondée, en 1132, avec quelques pauvres cellules et une petite chapelle. Grâce aux dons des fidèles, cette communauté s'accrut aussi rapidement que solidement, et traversa plus de six siècles, en dépit de toutes les épreuves. La proie d'un incendie en 1370 et 1473, la proie des huguenots en 1585, et des troupes du duc de Savoie en 1692, elle sut toujours se relever de ses ruines, jusqu'à l'édit royal de 1768 prononçant la suppression de tous les monastères qui ne comptaient pas au moins seize Religieux ; et elle n'en avait que douze.

La paroisse de Châteauroux-Saint-Marcellin approche de la précédente; elle possède quatre chapelles de la Vierge, savoir : à l'église paroissiale, une chapelle de l'Assomption, où les habitants viennent souvent prier Marie, réciter le rosaire et chanter les litanies; à la chapelle de la confrérie des Pénitents, Notre-Dame du Confalon, où les Pénitents se rassemblent pour le chant de leurs offices, pour la nomination des dignitaires et la réception des novices; enfin, sur d'autres points de la paroisse, Notre-Dame des Anges et Notre-Dame de Janselme, dont il ne reste plus rien.

Le canton de Chorges, quoique bien inférieur à celui d'Embrun, a aussi son côté intéressant. Espinasse possédait autrefois une chapelle de Notre-Dame, et Prunières une chapelle de Sainte-Marie; Rousset a son église sous le vocable de l'Assomption; Remollon a élevé, en 1845, son église paroissiale sous le titre de Notre-Dame des Victoires, avec deux chapelles latérales, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Joseph; et, de plus, cette paroisse se distingue par son ardente dévotion à la Mère de Dieu. Tous les soirs, de temps immémorial, le chapelet se récite publiquement dans l'église; beaucoup appartiennent à la confrérie du Rosaire, et un plus grand nombre encore à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, dont les exercices sont très-suivis tous les dimanches à la chute du jour. Chaque année, Remollon va en pèlerinage à Notre-Dame du Laus : hommes, femmes, enfants, tous tiennent à faire partie de cette procession, l'impossibilité absolue peut seule en retenir quelques-uns; et c'est la consolation des vieillards de pouvoir se dire qu'ils n'y ont pas manqué une fois pendant quarante ou cinquante ans. Lorsqu'en 1854 le choléra ravageait les Alpes, Remollon fit mieux encore qu'un pèlerinage. Cette pieuse paroisse éleva sur un tertre une chapelle à Notre-Dame de Clémence. L'initiative de la

souscription fut due à une femme pauvre qui offrit une pièce de cinq francs; d'autres suivirent son exemple, de sorte qu'on put bientôt déblayer le terrain, poser les fondations, et en onze mois l'église fut achevée et bénite. La sainte Vierge récompensa tant de zèle. Car malgré l'insalubrité du climat, ni les habitants ne furent atteints du choléra, ni leurs vignes ne souffrirent de la maladie qui désolait les contrées voisines; et lorsqu'en 1856 les débordements de la Durance causèrent tant de ravages dans tout son parcours, Remollon fut épargné. Aussi fait-on souvent des neuvaines à Notre-Dame de Clémence; on y demande des messes pour obtenir des grâces particulières, surtout la conversion des pécheurs endurcis.

Le canton de Guillestre ne le cède point au précédent. L'église paroissiale du chef-lieu est dédiée à Notre-Dame d'Aquilon, ainsi appelée probablement de la rivière du Guil, en latin *Guilo*, sur laquelle elle est située. Devenue trop petite par l'accroissement de la population, elle fut rebâtie dans de plus larges proportions au commencement du quinzième siècle; et on y a ajouté récemment une chapelle intérieure en l'honneur de l'Immaculée Conception. Au témoignage des anciens, l'affluence des pèlerins à Notre-Dame d'Aquilon, le 15 août, égalait, avant l'établissement du Laus, l'affluence que le 8 septembre attirait à Notre-Dame d'Embrun.

Non loin de Guillestre, se trouvait Notre-Dame de Calme, primitivement temple de Jupiter, et, depuis le christianisme, convertie en monastère sous la protection de Marie. Au douzième siècle, cette maison appartenait aux chanoines réguliers d'Oulx, qui élevaient de nombreux troupeaux sous la garde d'un berger simple et pieux nommé Guillaume. Un jour que ce berger faisait paître ses troupeaux, il reçut d'un ange qui lui apparut la mission de dire à l'abbé de quitter son couvent, et d'aller s'établir

au pied de la hauteur nommée aujourd'hui Mont-Dauphin, parce que le débordement des deux rivières, la Durance et le Guil, allait renverser le couvent et submerger toute la plaine. L'abbé, peu crédule, ne tint pas compte de cet avis; une seconde apparition, attestée par le berger, l'inclina à obéir; enfin, une troisième le détermina à obéir sans retard. En effet, ce berger, qui jusque-là n'avait eu que la main gauche, lui montra son bras droit avec une main au bout, aussi parfaitement adaptée que s'il l'avait eue en naissant. A cette vue, l'abbé, transporté d'admiration, bénit Dieu, et quittant promptement sa demeure, va s'établir au lieu indiqué. Quelques années plus tard, Guillaume fut reçu dans le nouveau monastère, et en devint un des plus saints Religieux. Ses vertus l'en firent nommer prieur, et après avoir fait bâtir l'église Sainte-Marie de Calme, il mourut regretté et pleuré de tous. Le lendemain de sa sépulture, les Religieux, passant près du lieu où on l'avait inhumé, voient la main miraculeuse sortir de la tombe. Ils la recouvrent de terre une première, une seconde fois; toujours elle se reproduit au dehors. Alors, sur l'ordre de l'archevêque d'Embrun, ils la coupèrent et la conservèrent comme une précieuse relique. On lui fait toucher les membres malades, estropiés, gangrénés, dévorés par la fièvre, et ils sont guéris. On l'approche d'un incendie, et l'incendie s'éteint. On la transporte à l'église d'Eygliers, où on la voit encore aujourd'hui; et là, conservée incorruptible, elle continue d'y faire des prodiges.

La paroisse Saint-Clément possède une chapelle de Notre-Dame de Pitié; la paroisse de Vars avait, dans son église paroissiale, une chapelle de Notre-Dame de Consolation, que détruisirent les troupes du duc de Savoie, et qui n'a point été relevée; le village Sainte-Marie possédait une vaste et belle église, qui est remplacée aujourd'hui par une autre beaucoup moins grande, où les prêtres de Vars

vont administrer les sacrements et faire les offices. A Saint-Crépin et au Villard-Saint-Crépin, à Risoul, à Réotier et à Ceillac, les habitants ont aussi élevé des chapelles à la sainte Vierge. En 1853, ceux de Ceillac en ajoutèrent même une seconde, sous le titre de l'Immaculée Conception, pour remercier Marie de les avoir préservés de la ruine dans un éboulement de terrain, qui eût dû, ce semble, les faire périr.

Le canton d'Orcières possède, au village des Estaris, où il neige tous les mois de l'année, une chapelle de Notre-Dame des Neiges, avec une cloche portant cette inscription : *Sancta Maria, conserva nos et quæ possidemus.* A Prapic, est une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours; au hameau des Martins, sur la paroisse de Champoléon, une chapelle de la Présentation; au hameau de Méollon, une chapelle de l'Annonciation.

Dans le canton de Savines, l'église paroissiale de Réalon, dédiée à la Mère de Dieu, a pour entrée principale une porte du nom de Notre-Dame, que surmontait autrefois une statue de la Vierge, avec l'inscription : *Tota pulcra es, amica mea, et macula non est in te;* une chapelle de la Nativité existe encore au hameau de Gournier; les autres chapelles du canton ont disparu.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BRIANÇON.

De toutes les parties des Alpes, il n'en est peut-être aucune où la Mère de Dieu reçoive des hommages plus fervents et plus assidus que dans l'arrondissement de Briançon. Là, il est fort peu de paroisses où elle n'ait un sanctuaire et quelquefois plusieurs; et comme, dans ces contrées, la neige couvre le pays presque toute l'année, on a placé la plupart de ces chapelles sous le vocable de Notre-Dame des Neiges. La ville de Briançon donne ici l'exemple à tout l'arrondissement. Elle a choisi l'Assomption pour fête patronale de son église paroissiale; et voulant la rendre digne d'un pareil titre, elle en a fait une des plus belles églises de France, aidée en cela par toutes les communautés du Dauphiné que le roi de France obligea à y contribuer. Si, à l'autel principal, elle a ajouté deux autels latéraux, l'un est sous le titre de Notre-Dame du Carmel, l'autre sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Si elle a voulu se bâtir deux chapelles rurales, elle a donné à l'une le titre de Notre-Dame des Neiges, auquel le Saint-Siége a ajouté une indulgence plénière à perpétuité; à l'autre, le titre de Notre-Dame des Anges.

Dans la dépendance cantonale de Briançon, la paroisse de la Vachette, qui a aussi une chapelle de Notre-Dame des Neiges, où l'on va en procession le second dimanche de juillet et le 5 août, est surtout remarquable par son autel de l'Annonciation. A l'église paroissiale, la statue qui le domine est un *ex-voto* d'un paroissien qui, dans un danger

imminent de mort, s'était engagé par vœu à faire ce don à l'église; et les trois croix d'or qu'on y remarque proviennent, la première, d'une digne chrétienne, qui avait promis par vœu de la mettre au cou de la sainte Vierge, si elle obtenait à son frère le recouvrement de la raison égarée; la seconde, d'une pieuse mère, qui avait fait une promesse semblable, si son fils ne se perdait pas dans le monde où il venait d'entrer; la troisième, d'une femme âgée et paralytique, qui avait pris aussi pareil engagement, si la sainte Vierge arrêtait les débordements de la Durance, qui, dans son cours impétueux, menaçait d'emporter les habitations. Ces trois vœux furent exaucés; le premier jeune homme recouvra l'usage parfait de la raison, le second quitta le monde et entra dans l'état ecclésiastique, et la Durance n'endommagea aucune habitation.

La paroisse du Puy-Saint-Pierre, dans le même canton, a une chapelle de Notre-Dame des Neiges, beaucoup plus célèbre que toutes les autres de même nom. Bâtie en 1733, en exécution d'un vœu et en actions de grâces d'une faveur insigne obtenue, elle s'élève sur une plate-forme qui domine les Alpes, et forme un site des plus gracieux et des plus pittoresques. Pendant toute la belle saison, on y va fréquemment en pèlerinage. C'est même un lieu de religieuse promenade pour les officiers et les soldats de la garnison de Briançon. Les habitants du Puy-Saint-Pierre se distinguent, entre tous les autres, par leur dévotion à cette sainte chapelle. Depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de septembre, chaque samedi, après les travaux du jour, beaucoup de femmes et de filles s'y rendent en récitant le chapelet et autres prières; et après avoir parcouru les sept kilomètres qui les en séparent, elles y demeurent souvent en prières la nuit tout entière. Fréquemment on va y dire la messe sur semaine, et beaucoup de personnes y assistent. Les seconds dimanches de juillet et

de septembre, la paroisse du Puy-Saint-Pierre y va en procession; et, ces jours-là, on y a compté quelquefois jusqu'à trois mille âmes. Dans les temps de calamités publiques, plusieurs paroisses du voisinage y viennent également en procession. En 1847, il en vint jusqu'à neuf, pour demander la pluie dans un temps de sécheresse, et elles l'obtinrent. Une personne encore vivante assure y avoir été guérie d'une surdité invétérée. Enfin, au témoignage des anciens, la paroisse qui, avant l'érection du sanctuaire, était souvent ravagée par la grêle et les tempêtes, n'a plus éprouvé depuis aucun de ces fléaux.

Et combien d'autres paroisses de ce canton béni nous offrent des témoignages aussi insignes du culte de Marie! Au Pont-de-Cervières, la paroisse placée sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs, célèbre, le vendredi de la Passion, sa fête patronale, avec exposition du saint Sacrement, bénédiction à la fin, et un concours tel que vous diriez que tout l'arrondissement de Briançon s'y est donné rendez-vous. La paroisse de Névache vous offre, au milieu d'un grand nombre de chalets, une église en tuf dédiée à Notre-Dame. A Lacou, c'est une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. A Plampinet, c'est l'église paroissiale sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où, chaque dimanche après vêpres, on chante, en vertu d'un vœu, les litanies de la Vierge, pour la remercier d'avoir, en 1815, préservé les habitants du pillage et de l'invasion étrangère, qu'ils étaient exposés à subir avant toute autre paroisse, comme se trouvant aux frontières de la France; c'est une chapelle de Notre-Dame de Grâce parfaitement entretenue, où l'on va en procession faire les offices le 8 septembre; c'est enfin, sur la montagne des Acles, une chapelle de Notre-Dame des Neiges, au milieu des chalets comme au Pont-de-Cervières, où l'on se rend en procession à la fête de saint Pierre. Sur la paroisse du Puy-Saint-André,

c'est une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs où l'on va en procession le 15 août et le jeudi saint avant la messe; c'est au Puy-Saint-Pierre une chapelle de l'Annonciation qu'on visite en procession le 25 mars. La paroisse du Mont-Genèvre joint à son église, sous le vocable de l'Assomption, un autel du Rosaire, une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où l'on va en procession le vendredi d'avant les Rameaux; les murailles de cette dernière chapelle sont couvertes d'*Agnus Dei* et d'images de toutes sortes offertes par les pèlerins. Dans la paroisse de Cervières vous trouvez deux chapelles rurales, l'une de la Visitation, l'autre de Notre-Dame de Gravières, placée le long d'un torrent, comme un préservatif contre les débordements : c'est là que se font les offices pendant l'hiver, dont les rigueurs empêchent de se rendre à l'église paroissiale; mais vous y trouvez surtout une chapelle de Notre-Dame des Neiges, où toute la paroisse va en procession chaque fois qu'on a besoin de demander un temps favorable. Le curé l'annonce à l'avance, et le conseil municipal, héritier des traditions d'une époque de foi, condamne à une aumône de trois francs tout paroissien absent de la procession, qui ne peut pas justifier son absence. Telles sont les gloires du canton de Briançon, sans parler de deux autres chapelles, l'une de Notre-Dame des Neiges, l'autre de Notre-Dame du Carmel.

Le canton d'Abriés a aussi ses gloires propres. Il a, au chalet du Pennin, dans la paroisse d'Aiguilles, une chapelle de la Nativité; au chalet du Tirail, paroisse d'Abriés, une chapelle de la Visitation; à Abriés même, une chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à laquelle on va en procession le lundi de Pâques, ou au moins le jour libre le plus rapproché : car cette procession, disent les habitants, hâte le retour du printemps, bonheur insigne dans un pays si froid. A la paroisse du Veyer, la piété des

habitants a élevé, sur le chemin qui conduit au chalet, un oratoire de Notre-Dame du Rosaire, un autre de Notre-Dame de Bon-Secours, qu'on appelle l'oratoire de Mi-Courbe, enfin Notre-Dame du Pontet, bâtie dans une solitude comparable aux déserts de la Thébaïde, pour y être comme une sauvegarde contre les avalanches si communes en cet endroit. La Présentation en est la fête patronale, et toute la paroisse, après avoir assisté à la messe solennelle qui s'y célèbre, fait aux étrangers, parents et amis qui s'y trouvent, les honneurs d'un repas, auquel président l'ordre, la décence et la frugalité. La confrérie des Pénitents y chante ses offices aux fêtes de la Vierge, et en outre, tous les dimanches, de deux années l'une. On y vénère une relique du voile de la sainte Vierge, dont l'a enrichie un Religieux Capucin. La tradition raconte que les huguenots tentèrent autrefois d'en enlever la cloche, mais qu'ils en furent empêchés par une grêle violente, qui les obligea de s'enfuir, et de renoncer à leur coupable projet.

En parcourant le canton d'Abriés, on trouve à Arvieux une chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice, pourvue de tout ce qui est nécessaire au culte ; à la paroisse de Villevieille une chapelle de la Visitation, qui date de Louis XIV ; à Saint-Veran, non-seulement une chapelle du même vocable, qui date de 1851, mais encore une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, construite en 1841, où Italiens et Français viennent souvent prier, et où la paroisse va en procession le 16 juillet et le 8 septembre, en chantant, le long de la route, l'office avec les litanies de la sainte Vierge, et pendant le retour, des cantiques avec vêpres et complies, suivies du salut solennel du saint Sacrement ; à Échalp, l'église paroissiale sous le titre de l'Assomption ; au Roux, une chapelle de Notre-Dame des Neiges ; à Ristolas, une chapelle de la Vierge

dans l'église paroissiale; et, non loin de l'église, un oratoire de sainte Marie, auquel les habitants attribuent le bonheur d'avoir été préservés de tout malheur dans les diverses inondations qui ont ravagé la contrée ; à Molines, une chapelle et une confrérie du Rosaire. Le rosaire est la grande dévotion de la paroisse; chaque dimanche, avant la messe, on le récite publiquement : tous les associés sont exacts à y assister, et de plus on répartit entre eux tous les jours de l'année, en chargeant chacun d'eux de réciter le rosaire en son particulier, au jour qui lui est assigné, afin qu'il n'y ait pas, dans l'année, un seul jour où Marie ne reçoive de quelqu'un des associés ce tribut d'hommage. Notre-Dame de l'Assomption, à Château-Queyrat, est encore plus honorée; toutes les paroisses du canton y venaient autrefois en procession. Si aujourd'hui il n'y a plus que des visites individuelles, la vénération n'y est pas moindre, et la confiance n'y obtient pas moins de miracles, témoin les béquilles et les *ex-voto* qui couvrent les murs. De temps immémorial, on y va en procession le 15 août; et après les offices on y bénit les enfants qu'on apporte en grand nombre.

Ici s'ouvre maintenant à nos investigations le canton de l'Argentière, ainsi appelé de ses mines d'argent. Tout aussi, dans ce canton, nous parle de Marie : c'est, sur la paroisse même de l'Argentière, Notre-Dame de la Présentation, où la messe se célèbre de temps en temps dans le cours de l'année, mais surtout le 19 novembre, fête patronale, et où les fidèles viennent souvent prier; c'est, à la Pisse, Notre-Dame de Pitié ou des Sept-Douleurs, où la confrérie des Pénitents chante ses offices, et où, le vendredi d'avant les Rameaux, se célèbrent les saints mystères; c'est, au Puy-Saint-Vinçent, une chapelle de la Visitation, où l'on va en procession le 2 juillet; c'est à Sainte-Marie-Vigneau un zèle pour le culte de Marie, qui

fait regretter amèrement à cette religieuse population sa chapelle de Notre-Dame de Consolation, tombée en ruine; c'est à la Roche une chapelle de Notre-Dame de Pitié, à laquelle les habitants ont une confiance sans bornes; ils la regardent comme la protection et la défense du pays, et y vont en procession, non-seulement le vendredi d'avant les Rameaux, mais encore le 8 septembre et toutes les fois qu'il y a sécheresse excessive, épidémie dangereuse ou crise quelconque. C'est, sur la paroisse de Vallouise, l'agglomération de trois chapelles : celle du Petit-Parcher, que l'humidité détériore chaque jour, celle de Béassa, où la messe se dit trois fois l'an, et où la confrérie des Pénitents va demander la pluie dans les temps de trop grande sécheresse, et celle de Vallouise même, où les pénitents célèbrent, tous les lundis de Carême, un service funèbre pour leurs associés défunts, et chantent leurs offices les jours de dimanches et de fêtes. C'est enfin, à Bouchier, l'église paroissiale sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs; et non loin de cette église, l'ermitage Saint-Hippolyte, où fut vénérée, aux onzième, douzième et treizième siècles, une statue de Marie, taillée dans un cep de vigne, et haute d'environ dix-huit pouces; des pèlerins de tous rangs et de toutes conditions se pressaient autour de son autel. C'était la joie, l'espoir, le salut de la contrée; là, les populations émues et recueillies venaient, aux jours solennels, chanter les louanges de la Mère de Dieu, célébrer joyeusement ses fêtes et recevoir des grâces, lorsqu'au commencement du quatorzième siècle les Vaudois firent irruption dans les vallées des Alpes, et précisément dans celle où se trouvait l'ermitage de Saint-Hippolyte, brisant les images et les statues, pillant et massacrant sans pitié. L'ermite Imbert, chargé de la garde de la statue vénérée, s'effraya justement, et dut se soustraire, lui et la sainte image, à tant d'atrocités. Déjà il connaissait Tarascon,

et y avait été bien reçu, lorsqu'il était allé, deux ans auparavant, y accomplir un vœu, portant avec lui sa sainte statue, dont il ne pouvait se séparer. Il pensa que, cette fois, il y serait encore mieux accueilli, puisqu'il allait honorer cette ville du dépôt de sa Vierge proscrite et fugitive, qu'on avait déjà appréciée dans le premier voyage. Il ne fut pas trompé dans son attente : il se rendit à Tarascon, et nous avons vu ailleurs, en traitant du culte de Marie en cette ville, comment la sainte statue y fut accueillie et honorée, tantôt sous le nom de la belle Briançonne, comme si on eût voulu, par ce nom, indiquer son origine aux âges futurs, tantôt sous le nom de Notre-Dame de Château, pour faire souvenir qu'à son arrivée elle avait été reçue dans une petite chapelle de la rue du Château, d'où, en 1419, elle fut transférée à six kilomètres sur la montagne, où l'on avait bâti une chapelle pour la recevoir, et un ermitage pour loger l'ermite Imbert, son cher gardien. Depuis cette triste époque, l'ermitage de Saint-Hippolyte est demeuré veuf et désolé. Plus de peuple, plus de chants, plus de fêtes : quelques vieilles peintures qui ont résisté aux injures des temps, et peut-être des hommes, les débris d'un ermitage en ruine, voilà tout ce qui reste des richesses d'autrefois ; et bientôt peut-être, les décombres s'amoncelant, les derniers vestiges du pieux pèlerinage auront disparu, et nul ne saura qu'en ces lieux s'élevait à la gloire de la Vierge un oratoire vénéré (1).

Si la sainte Vierge a été tant honorée dans le canton de l'Argentière, elle ne l'a peut-être pas été moins dans le canton de la Grave. A la Grave même, elle est honorée dans l'église paroissiale, sous le titre de son Assomption. A Villard-d'Arènes, elle a une chapelle de Notre-Dame de

---

(1) Voyez les *Recherches historiques* de M. l'abbé Gaillaud sur la *belle Briançonne*. Gap, chez Delaplace, libraire, 1861.

Pitié, où l'on va en procession le vendredi d'avant les Rameaux, et le mercredi des Rogations; sur la route de Villard au Pied-du-Col, elle a un oratoire de Notre-Dame des Neiges, et un autre de Notre-Dame de Grâce; au Charelet, elle a une chapelle de Notre-Dame du Bon-Repos, station de la procession du jour de saint Marc et du lundi des Rogations, et objet de la grande vénération de tous les environs, qui y viennent prier pour les malades et les défunts. Aux Hières, elle a une chapelle de Notre-Dame de Tout-Secours, beaucoup plus vénérée encore. Avant 1707, ce n'était qu'un oratoire tombant de vétusté; Cécile Pic, jeune aveugle, y vint faire une neuvaine pour demander le recouvrement de la vue, et promit, si elle était exaucée, de substituer à l'oratoire en ruine une chapelle plus vaste et plus convenable. Le dernier jour de la neuvaine, elle recouvra la vue; et aussitôt fit élever la chapelle promise, en la dotant d'un encensoir d'argent qu'on conserve encore. Depuis lors, l'affluence des pèlerins s'accrut considérablement; en 1780, la chapelle se trouva d'une insuffisance regrettable, on l'agrandit; en 1856 et 1857, on y ajouta encore plusieurs modifications peu essentielles. On y dit souvent la messe dans la belle saison, on y prie pour les malades, pour les agonisants, pour les femmes dont l'accouchement est laborieux, et l'on y va en procession six ou sept fois l'année, savoir : le dimanche des Rameaux, le jeudi saint après ténèbres, le 15 août, le dimanche du Rosaire, à la première et à la dernière des processions dominicales, quelquefois même le premier dimanche du mois.

Enfin le Monnetier, dernier canton qui nous reste à parcourir, est un des premiers dans l'ordre du zèle pour le culte de la sainte Vierge. A Monnetier même, la sainte Vierge, dans son Assomption, est la patronne titulaire; et là, elle a une église qui date du onzième ou douzième

siècle, sauf son sanctuaire et son magnifique clocher, tous les deux de 1607. Devant cette église et au milieu du cimetière, elle a, depuis 1856, un monument élevé à la gloire de son immaculée Conception, pour obtenir par elle d'être préservé du ravage des inondations si fréquentes en cette contrée. Là, elle reçoit les hommages fréquents des fidèles qui, prosternés à ses pieds, lui disent des *Ave, Maria*. Dans un vallon voisin des glaciers, elle a une chapelle de Notre-Dame des Neiges.

A la paroisse de la Salle, la sainte Vierge a trois chapelles, savoir : Notre-Dame des Neiges, au milieu des chalets, sur le mont Gaudissard; Notre-Dame du Carmel ou de Tout-Secours, au Puy-de-la-Salle; mais par-dessus tout, Notre-Dame d'Espérance sur le bord d'un petit torrent. Cette dernière chapelle a un renom exceptionnel dans toute la vallée. De toutes les paroisses voisines, on vient implorer son secours dans les peines de la vie, faire brûler des cierges en son honneur, et déposer à ses pieds de pieuses offrandes. Les confréries de pénitents de diverses paroisses y viennent chanter leur office et entendre la messe à certaines fêtes. Les tableaux appendus aux murs semblent dire les merveilles obtenues par l'intercession de Marie : l'un représente, à genoux devant un lit, un homme priant les bras étendus pour son épouse mourante; l'autre représente un prêtre en surplis, à genoux devant un autel, et, au-dessus, la Vierge lui apparaissant dans un nuage. Ailleurs c'est un officier au siége d'une ville, miraculeusement protégé sous une grêle de balles. D'autres *ex-voto* vous montrent des cœurs en argent ou des images qui témoignent des faveurs singulières que la Vierge a accordées en ce lieu. Mieux enfin que tous les tableaux et les *ex-voto*, la voix publique constate deux faits qui semblent bien porter le caractère du miracle. C'était en 1856 : le torrent qui coule près de la chapelle, grossi

tout à coup par les eaux qui se précipitent de la montagne, avait saisi et emporté dans son cours impétueux une pauvre femme. Celle-ci crie, appelle au secours; aucune voix ne répond. Du milieu des flots qui l'entraînent, elle aperçoit la sainte chapelle : *Notre-Dame d'Espérance*, s'écrie-t-elle, *sauvez-moi!* et à l'instant un secours inattendu lui arrive, un bras vigoureux vient la saisir et la dépose sur la rive. Dans la même circonstance, un homme qui n'avait d'autre bien en ce monde que sa modeste habitation, voisine de la chapelle, voit le torrent se creuser un lit profond le long des murailles de sa maison; les fondements sont à nu, la maison semble suspendue en l'air. Dans son désespoir, cet homme entre à la chapelle, et tombant à genoux : *Notre-Dame d'Espérance*, s'écrie-t-il, *faites ce que vous voudrez, je remets tout entre vos mains.* Quelques instants après, il sort; il trouve sa maison debout, le lit creusé tout autour, rempli, et tous les dégâts réparés. Aussi la révolution de 93 eut beau vendre cette chapelle; la confrérie des Pénitents la racheta, et la rendit à la confiance des fidèles qui ne cessent d'y venir prier.

Animée du même esprit de confiance envers la sainte Vierge, la paroisse du Bez, exposée aux avalanches qui descendent avec fracas du sommet de la montagne, a élevé, pour s'en prémunir, une chapelle de la Visitation, où elle vient entendre la messe, le 2 juillet de chaque année.

Le même sentiment pieux à l'endroit de la Mère de Dieu inspira, dans le siècle dernier, à un commerçant de Frayssinet, enrichi par son industrie, la sainte pensée de doter sa paroisse d'une vaste et belle église dédiée d'abord à l'Immaculée Conception, puis à la Nativité de la sainte Vierge, et qui enfin a fini par s'appeler simplement Notre-Dame de Frayssinet. Son généreux fondateur l'avait convenablement dotée; la révolution de 93 la dépouilla, et elle n'a plus aujourd'hui aucun revenu. Mais la paroisse a une

autre gloire : c'est Notre-Dame de Monthabor, bâtie sur la plus haute des montagnes qui avoisinent le Piémont et la Savoie, dans un lieu où la rigueur du climat ne laisse paraître aucune trace de végétation, et où l'on n'arrive que par des chemins presque impraticables. A en croire la tradition locale, la sainte Vierge apparut autrefois à des bergers sous la forme d'une colombe, et leur dit qu'elle voulait qu'on lui élevât une chapelle en cet endroit-là même. Après bien des hésitations sur la croyance due à la parole des bergers, on se décida à bâtir une chapelle sur un plateau moins élevé et d'un plus facile accès. Le premier jour, on creuse les fondations, et le soir on se retire, laissant là les outils pour revenir le lendemain continuer les travaux. On revient en effet, mais on ne trouve aucun outil; et les fondations de la veille étaient comblées. On monte à la cime indiquée par les bergers. On y trouve et les outils, et les fondations à la même profondeur, aux mêmes dimensions que celles du plateau, et une fontaine offrant l'eau nécessaire pour les constructions. On se met aussitôt à l'œuvre, la chapelle s'élève et s'achève promptement. De nombreux pèlerins accourent, et conçoivent pour le nouveau sanctuaire une dévotion toute spéciale. Telle fut l'origine de Notre-Dame du Monthabor. Dans le cours des siècles, elle a eu plusieurs fois besoin de restauration et d'agrandissement; et chaque fois hommes, femmes et enfants, tous ont voulu y contribuer; les uns apportant des matériaux entre leurs mains, les autres les y faisant transporter par des bêtes de somme, à travers les rochers, les précipices, les glaciers, les aspérités incroyables de la route, sans qu'on ait jamais eu aucun accident à déplorer. Toute la contrée, et la Savoie même, professent une vénération profonde et une confiance sans bornes pour cette sainte chapelle. Dans les temps d'épreuves et de calamités, on n'hésite pas à franchir en procession

seize ou vingt kilomètres pour aller prier Notre-Dame du Monthabor. Chaque année, le 24 août, jour de l'apparition de la Vierge, et le dimanche suivant, la paroisse de Frayssinet s'y rend en procession; et, le long de la route, il se joint à elle un nombre considérable de pèlerins. Tous ceux-ci, après avoir salué la Vierge à la chapelle, vont ensuite s'agenouiller et prier devant l'arbre où, dit-on, elle apparut et parla aux bergers. Après les offices, le clergé y vient lui-même en procession; et là il appelle sur tous les fruits de la terre la bénédiction de Notre-Dame du Monthabor. On ne doute pas que plusieurs miracles ne se soient opérés dans une chapelle si vénérée; toutefois le seul monument qui s'en soit conservé, c'est l'offrande du pain bénit qu'une famille de Briançon y fait chaque année, en exécution d'un vœu pour une guérison insigne obtenue dans ce sanctuaire.

Tels sont les monuments de l'amour des peuples pour la sainte Vierge, que nous avons pu découvrir dans ce diocèse. Assurément il y en avait bien davantage autrefois; mais, au seizième siècle, les huguenots firent main basse sur toutes les chapelles qu'ils y rencontrèrent. On eut beau en relever un grand nombre; 93, plus hostile encore que le fanatisme protestant, pilla et livra aux flammes la plupart des chapelles qu'il trouva debout; et malgré tant de ruines, l'évêque de Gap, Mgr Depéry, écrivait le 16 février 1858 : « Dans mes tournées pastorales, j'ai vu plus de » cent chapelles rurales dédiées à la sainte Vierge sur les » montagnes et dans les vallées; une paroisse seule en » compte une douzaine. »

DIOCÈSE DE FRÉJUS.

Le territoire qui forme aujourd'hui ce diocèse comprenait autrefois quatre évêchés, Fréjus, Toulon, Grasse et Vence; et ces quatre diocèses honoraient la sainte Vierge comme patronne titulaire. Depuis le Concordat qui réorganisa, au commencement du siècle, l'Église de France, cet ordre de choses est changé; mais la dévotion à la Mère de Dieu n'y a rien perdu. Les églises, autrefois cathédrales, se sont conservées sous son patronage; et toutes les contrées ont continué de lui être dévouées. C'est ce que nous verrons en parcourant dans un premier chapitre l'arrondissement de Brignoles, et dans un second, les trois arrondissements réunis de Draguignan, de Grasse et de Toulon.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE BRIGNOLES.

Telle est, dans cet arrondissement, la dévotion des peuples pour la sainte Vierge, qu'on y trouve jusqu'à dix-neuf églises paroissiales sous son vocable (1), sans compter les chapelles de Notre-Dame de Consolation, à Flassans, de Notre-Dame du Figuier, à Gonfaron, de Notre-Dame du Glaive, à Cabasse, dans le canton de Besse; de Notre-Dame de Rians, à Rians même, de Notre-Dame de Visson et de Notre-Dame de la Verdière, dans le canton de Rians; de Notre-Dame de Brac et de Notre-Dame d'Éparron, au canton de Barjols; de Notre-Dame de Pitié, au Val, canton de Brignoles; de Notre-Dame de Bon-Secours, à Fox-Amphoux, canton de Tavernes; de Notre-Dame d'Inspiration, à Roquebressane, toutes chapelles que visitent souvent les pieux fidèles.

Mais surtout on y voit quatre grands monuments de la dévotion du pays pour la sainte Vierge. Le premier est l'église de Barjols, ancienne collégiale qui était sous le patronage de la Mère de Dieu. Le second est, à Tavernes, Notre-Dame de Belle-Vue et de Consolation, chapelle champêtre qui date de 1642. A cette époque, le Père

(1) Ce sont : dans le canton de Brignoles, Camps, le Val, Tourves; dans le canton de Barjols, Bras, Brue, Esparron, Varages, Barjols; dans le canton de Cotignac, Correns, Montfort, Cotignac; dans le canton de Rians, la Verdière et Rians; dans le canton de Besse, Pignans, Gonfaron; dans le canton de Saint-Maximin, Pourcieux, Pourrières; dans le canton de Tavernes, Montmeyan; et dans le canton de Roquebrussane, Néoules.

Baille, Religieux de saint Dominique, ayant fait, pendant un carême qu'il prêchait à Tavernes, une excursion au haut d'un grand rocher qui lui offrait l'aspect d'une chapelle, se sentit inspiré d'y bâtir un sanctuaire à la Mère de Dieu. C'était un lieu élevé, paisible, solitaire, où tout portait l'âme au recueillement de la prière; et le bon Religieux se dit en lui-même : Si le peuple était rassemblé ici, comme il prierait bien! Comme il attirerait la grâce du Ciel sur la terre! Plein de ces pensées, il descend de la colline, il communique son projet à l'évêque, aux magistrats, aux notables, et convoque tout le peuple sur le lieu même où il avait reçu son inspiration. Là, il exhorte tout son auditoire à élever en ce lieu une chapelle à la sainte Vierge. Sa parole est entendue; la chapelle s'élève, et la contrée a un sanctuaire de Marie, qui doit un jour en faire la gloire : c'est Notre-Dame de Tavernes. On y accourt en effet de toutes parts; plusieurs paralytiques y recouvrent l'usage de leurs membres; plusieurs aveugles y recouvrent la vue; la santé est rendue à des malades déclarés incurables. Des pécheurs endurcis s'y convertissent; des passagers sur la mer l'invoquent dans un péril imminent du naufrage, et ils sont sauvés. D'autres, dans un danger semblable, font vœu de venir la visiter, et ils échappent à la mort. Tous ces faits sont consignés dans des procès-verbaux, qui se trouvent encore, les uns aux archives de la mairie de Tavernes, les autres au couvent des Dominicains de Saint-Maximin. On y voit les dépositions des témoins confirmées par la foi du serment, signées de leur propre main; et ces témoins sont des prêtres, des notaires et autres personnages marquants de la localité. On peut lire tous ces témoignages dans la *Notice historique*, imprimée à Brignoles, en 1864, par les soins de M. Trippe, curé-doyen de Tavernes.

Le troisième sanctuaire de Marie est Notre-Dame de

Grâce, à Cotignac (1), et en voici l'origine, si l'on en croit la tradition populaire. Le 10 août 1519, Jean de la Baume, autrement dit de la Sacco, allant dès le matin vaquer à ses travaux champêtres sur la colline de Verdale, aperçut une grande clarté, et, au milieu de cette clarté, la Mère de Dieu qui lui ordonna de faire savoir à une communauté d'ecclésiastiques, établie à Cotignac, et aux notables de la ville, qu'elle voulait être spécialement honorée sur cette colline, y avoir une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Grâce; et qu'elle justifierait ce titre par de nombreux bienfaits. Jean de la Baume remplit sa mission; mais il ne fut pas cru sur parole. La Vierge lui apparut donc une seconde fois, et le somma de réitérer au clergé et au peuple l'ordre de lui bâtir une chapelle sur la colline. On obéit à cette nouvelle instance; et on alla en procession au mont Verdale bénir la première pierre du futur édifice. En peu de temps, la chapelle fut achevée, et bientôt de nombreux pèlerins y affluèrent. Léon X, frappé de ce concours, y accorda d'abondantes indulgences, en les motivant sur l'apparition de la Vierge Sainte à Jean de la Baume. Pour qu'un si grand Pape tînt ce langage, il fallait que l'apparition fût dès lors regardée par tous comme indubitable. En effet, tous les historiens de Provence la racontent, et un célèbre jurisconsulte de cette époque, professeur à l'université d'Aix, Michel Pastour, la rapporte lui-même en ces termes dans son *Traité des bénéfices ecclésiastiques*, imprimé à Aix en 1637. « *Meminisse juvat*, dit-il, *quod, dum puer essem, a parentibus meis, qui viderant et audierant, accepi: anno* 1519, *Virgo Deipara bis apparuit viro pio, cujus nomen erat Joannes de la Sacco, in eodem monte ubi ea ædes constructa est; jussit significare*

(1) Les renseignements sur ce sanctuaire sont extraits d'une notice du docteur Armand Décormis, rédigée et envoyée par M. l'abbé Scala, pro-secrétaire de l'évêché de Fréjus.

consulibus loci, ut sibi in eodem loco ædem sacram construerent : quod tanto ardore pietatis factum fuit ut, ab eo tempore, divino cultu, gratiis et miraculorum frequentia illa ædes clarésceret. Nam pia loci constitutio, pietas ministrantium, et peregrinorum undique affluentium concursus, divinæ benignitatis auram provocat. »

Le curé de Cotignac, chargé du service de ce pèlerinage, se trouva bientôt incapable de suffire à la foule des pèlerins qui réclamaient son ministère ; et il proposa le service de la chapelle à une communauté de prêtres éminents, les uns chanoines, les autres docteurs en théologie ou théologiens de Grasse et de Marseille, à condition qu'ils observeraient la règle de saint Philippe de Néry. Clément VIII approuva ce projet, et aussitôt commença la communauté. Le 14 janvier 1615, ces dignes ecclésiastiques émirent le vœu de se réunir à l'Oratoire de France qu'avait fondé M. de Bérulle. Ils en référèrent à Urbain VIII, qui, par son bref du 3 août 1626, approuva le nouvel ordre de choses ; et, dès lors, la maison de Notre-Dame de Grâce prit rang dans les congrégations de l'Oratoire immédiatement après celle de Saint-Honoré de Paris, qui était la maison-mère. Ainsi canoniquement établis, ces fervents ecclésiastiques vivaient dans leur chère solitude, partageant tout leur temps entre l'étude de la religion, les exercices de la vie spirituelle, et les actes du zèle et de la charité.

Vers ce même temps, une maison si sainte reçut de la sainte Vierge un grand honneur. Alors le Frère Fiacre, Augustin déchaussé, Religieux fort obscur selon le monde, mais grand devant Dieu par ses vertus, priait avec instance la sainte Vierge d'obtenir à Anne d'Autriche un héritier du trône de France, lorsque, le 3 novembre 1637, Marie lui apparut, et lui donna l'assurance qu'Anne d'Autriche aurait un fils, mais à condition que la reine ferait faire trois neuvaines, dont la première serait à Notre-Dame de

Grâce, à Cotignac; et elle lui donna pour signe de la vérité de son apparition, que la forme dans laquelle elle apparaissait était exactement la même dans laquelle la représentait le tableau qui était au-dessus de l'autel de Notre-Dame de Grâce. Le Frère Fiacre ne connaissait nullement Cotignac et n'y avait jamais été. On écrivit donc en cette ville pour savoir s'il s'y trouvait un tableau de la Vierge dans la forme où le Frère disait l'avoir vue; et sur la réponse affirmative, le roi et la reine l'envoyèrent avec son sous-prieur faire ladite neuvaine à Cotignac. En arrivant, le Frère n'aperçoit point de tableau au-dessus de l'autel; il en témoigne sa surprise aux gardiens de la chapelle, qui lui apprennent qu'on l'avait, depuis quelques jours, déposé à la sacristie. Il s'y rend, reconnaît la Vierge qui lui a apparu, et commence sa neuvaine. Après l'avoir terminée, il revient à Paris. La grossesse d'Anne d'Autriche était dès lors assurée, et, le 5 septembre 1638, elle mit au monde un enfant qui fut plus tard Louis XIV.

A dater de ce moment, la chapelle de Notre-Dame de Grâce devint chère et vénérable à la cour de France. Après la mort de Louis XIII, la reine fit représenter son fils à genoux, offrant à la Vierge sa couronne avec son sceptre, et chargea le Frère Fiacre de le porter à Cotignac, accompagné d'un de ses Religieux. Le tableau fut placé sur le mur du côté de l'évangile, presque au milieu de la nef, et y demeura exposé jusqu'en 93. Louis XIV, devenu grand, saisit toutes les occasions de témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame de Cotignac; et lorsque, dans le voyage qu'il fit aux frontières de Catalogne pour épouser l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, il visita, accompagné d'Anne d'Autriche, du duc d'Anjou et d'une suite nombreuse, plusieurs villes de Provence, il n'eut garde d'oublier Notre-Dame de Grâce; il y arriva, le 21 février 1660, par un chemin fait à neuf exprès pour lui, et qui s'appelle

encore aujourd'hui le chemin de Louis XIV. Il y fit ses prières, et à son départ il attacha son cordon bleu au buste de la Vierge, en même temps qu'Anne d'Autriche fonda six messes pour être dites à perpétuité dans la sainte chapelle.

De retour à Paris, le monarque fit exécuter une statue de l'Enfant Jésus en vermeil, de grandeur ordinaire, pour Notre-Dame de Cotignac; et si, sur certains conseils qui lui furent donnés, il la détourna de sa destination pour l'envoyer à Notre-Dame de Lorette, en Italie, il en dédommagea Notre-Dame de Grâce, en lui envoyant, par le Frère Fiacre, un volume magnifiquement relié, contenant l'acte de son mariage et le traité des Pyrénées, pour mettre l'un et l'autre sous la protection de la sainte Vierge. Le Frère exécuta les volontés du roi à Cotignac le 20 avril 1661. En 1672, le monarque, ne perdant point de vue la sainte chapelle, y fonda des messes pour la reine sa mère, et y fit placer sur un marbre noir, surmonté des armes de France, l'inscription suivante qui s'y lit encore aujourd'hui :

Louis XIV, roi de France et de Navarre,
Donné à son peuple par les vœux
Qu'Anne d'Autriche, reine de France, sa mère,
A faits dans cette église,
A voulu que cette pierre fût ici posée
Pour servir à la postérité de monument
De sa reconnaissance,
Et des messes que sa libéralité y a fondées
Pour l'âme de sa dite mère
Le XXIII avril MDCLXXII.

Cependant le Frère Fiacre, retiré dans son couvent pour se préparer au grand passage du temps à l'éternité, n'oubliait pas plus que Louis XIV, Notre-Dame de Grâce; et sentant sa fin approcher, il écrivit au monarque la lettre suivante : « Sire, le pauvre Frère Fiacre supplie très-hum-

» blement votre sacrée Majesté de permettre à ses supé-
» rieurs de faire porter son cœur, après son décès, en
» l'église des révérends Pères de l'Oratoire de Notre-Dame
» de Grâce, près Cotignac en Provence, pour être posé
» dessous le marchepied de l'autel de la très-sainte Vierge,
» en actions de grâces de l'heureuse naissance de Votre
» Majesté; et je prie Notre-Seigneur pour elle en recon-
» naissance de cette faveur, s'il lui plaît de l'accorder à mes
» supérieurs. Fait à Paris, le 1er janvier 1684. »

Après la mort du Frère, son prieur alla lui-même à Versailles remettre cette supplique à Louis XIV. Le monarque, non content de donner des ordres pour qu'il fût fait droit au désir du Frère Fiacre, se chargea des frais du voyage des deux Religieux qui devaient accompagner les restes du vénérable défunt, et manda aux Pères de l'Oratoire de Cotignac, par une lettre signée de lui et de son ministre Colbert, qu'ils eussent à recevoir le cœur de ce saint homme et à le placer au lieu qu'il avait désigné. Les deux Religieux, munis de cette lettre, arrivèrent à Cotignac le 7 mai 1684, et placèrent, avec le cérémonial d'usage, le cœur du pauvre Frère sous le marchepied de l'autel de la Vierge.

Ce dépôt sembla porter bonheur à la communauté; elle prit des accroissements considérables; elle devint une maison de retraite pour les Religieux infirmes ou avancés en âge; et le pèlerinage fut plus fréquenté que jamais. Malheureusement 93 arriva; les Religieux furent chassés, et la chapelle, ainsi que les bâtiments qui s'y rattachaient, furent démolis; mais le souvenir de tant de grâces obtenues dans ce lieu était trop profond pour que ces ruines restassent à jamais dans la poussière. Le 8 septembre 1810, on inaugura une nouvelle chapelle, relevée par la piété des fidèles, sur les dimensions et le plan de l'ancienne; et, depuis lors, le pèlerinage reprit son cours. Telle est la glo-

rieuse histoire de Notre-Dame de Grâce, à Cotignac; elle n'a au-dessus d'elle, dans la contrée, que Notre-Dame des Anges, à Pignans.

Cette dernière chapelle, dont la célébrité est si grande, est un carré long, à peine modifié par une faible abside, que sa voûte écrase; elle est décorée intérieurement dans un goût rustique; ses murs sont décrépits, ou assez mal restaurés, et portent la date de 1606, à côté d'un sanctuaire bien plus ancien. Malgré tant de simplicité, Notre-Dame de Pignans est singulièrement remarquable à plusieurs points de vue : d'abord par son site; elle occupe le sommet d'une montagne couverte de bois, appelée dans le pays la montagne sainte, d'où l'œil, semblant dominer les nues, embrasse d'un regard la Méditerranée, les îles d'Hyères, les hauteurs de la Corse, le port de Toulon, la Sainte-Baume et la cime neigeuse des Alpes : ce qui a sans doute donné lieu à l'inscription qu'on lit au-dessus d'une fontaine voisine, dont l'eau toujours jaillissante guérit ou soulage les infirmités : *La beauté de ce lieu fait oublier les peines de la route.* A la beauté du site, Notre-Dame de Pignans joint le prestige de l'antiquité. Des monuments incontestables nous montrent sainte Nymphe, nièce de saint Maximin, premier évêque d'Aix, abordant à Marseille avec saint Lazare, sainte Madeleine, sainte Marthe et plusieurs disciples du Sauveur, et de là venant évangéliser le bourg des Pins, qui n'était autre que la forteresse romaine établie au milieu de ces pins, *castra pinorum,* avec les habitations qui étaient venues se grouper tout autour, et que plus tard on appela Pignans. Sainte Nymphe éleva, sur le point culminant dont nous parlons, une chapelle à la Vierge (1). Thierri, fils de Clovis, par sa charte de l'an 508, atteste ce fait et le consacre en élevant, sur les ruines de

(1) Raban-Maur. — Voyez les *Monuments inédits,* par M. Faillon.

l'antique chapelle de sainte Nymphe, une chapelle nouvelle, dont il confie le service aux Religieux Augustins. Voici les propres paroles de cette charte : *Theodoricus, ... filius Clodovei regis, ... capellam ædificavit intra sylvam pinorum, ubi est vestigium antiquæ capellæ ... quæ ex tempore beatæ Magdalenæ et aliorum sanctorum venientium ad prædicandum condita fuit a beata Nimpha, nepte sancti Maximi, episcopi Aquensis* (1). Les archives séculaires de Saint-Victor de Marseille possédaient, dès l'an 410, d'anciens manuscrits, d'où le Père Guesnay, qui les avait étudiés, tire cette conclusion : « Il résulte, dit-il, des recherches que nous » avons faites dans les annales des Phocéens, que la mai- » son sacrée de la Vierge Marie de Pignans, diocèse de » Fréjus, a toujours joui d'une grande vénération et renom- » mée parmi les anciens chrétiens, et que les auteurs de » cette antique piété furent Marie-Madeleine, Lazare et » les autres disciples du Sauveur qui vinrent miraculeuse- » ment aborder à Marseille (2). » Aussi le cardinal de Bouillon, dans une requête à Louis XIV, disait que l'église de Pignans existait depuis près de douze siècles; ce qui la fait remonter précisément au règne de Thierri, ou à l'an 508 (3). Les docteurs de Sorbonne, consultés sur un différend entre les Jésuites et le chapitre de Pignans, tiennent le même langage dans le mémoire qu'ils firent paraître à cette occasion, n'hésitant pas à dire que cette église subsiste depuis douze siècles.

La statue qu'on vénérait en ce lieu ne paraissait pas moins ancienne que la chapelle elle-même. Elle avait tous

(1) Bouche, *Vindiciæ fidei et pietatis provinciæ*. — L'inventaire des titres et chartes de l'hôtel de ville de Pignans contient une expédition officielle de la charte de Thierri; elle diffère peu du texte cité, qui en présente comme l'analyse ou le résumé.

(2) *Magdalena, Massiliensis advena.*

(3) Archives du département du Var.

les caractères du type oriental, le regard au ciel, les mains jointes, la tête haute, le teint bruni, la robe descendant jusqu'à terre, avec un pourtour garni d'une bordure à franges dorées, un voile sur la tête, se confondant avec les vêtements parsemés d'étoiles, autrefois dorées, en un mot tout le costume hébraïque. C'étaient les premiers essais d'artistes chrétiens, envoyés par les villes d'Asie à leurs sœurs les Églises d'Occident. Aussi la charte de Thierri dit-elle expressément, en parlant de la chapelle de Pignans : « *C'est dans ce lieu qu'avait été honorée une image* » *de Marie sculptée sur bois dès le temps des disciples du Sau-* » *veur;* » et on lit aux archives de Pignans, dans un procès-verbal constatant un prodige obtenu aux pieds de la sainte image, que la tradition populaire *l'a toujours crue un ouvrage des premiers chrétiens.* Cette statue, et la chapelle où on l'honorait, faisaient l'objet de la vénération générale, lorsque, dans une des terribles réactions du paganisme contre le nom chrétien, sainte Nymphe subit le martyre en même temps que saint Lazare, à Marseille; l'oratoire de Pignans fut renversé et la statue ensevelie sous ses débris.

Ce pèlerinage semblait donc à jamais perdu pour la religion, lorsque, après la paix rendue à l'Église par la conversion de Constantin, un berger découvrit au sommet de la montagne, parmi de vigoureuses broussailles et d'épaisses bruyères, la sainte image de Marie. Tout le pays n'hésita pas à penser que c'était la même Vierge qu'avaient honorée leurs ancêtres dans l'antique sanctuaire de sainte Nymphe; et on lui rebâtit aussitôt, dans le même lieu, une chapelle qui subsista jusqu'au temps du roi Thierri, lequel, comme nous l'avons vu, en fit élever une autre plus convenable et y établit les Religieux Augustins. Cette maison reçut bientôt des dons considérables; et, pour la préserver de toute usurpation, le Saint-Siége prit sous sa sauvegarde immédiate le monastère et les Religieux. Gélase II en 1118,

Innocent II en 1143, déclarent par des bulles spéciales les prendre sous leur protection. Eugène III, en 1152, énumère jusqu'à trente-deux prieurés formant le patrimoine de cette église, et menace de l'indignation du Ciel quiconque oserait la molester ou lui ravir ses biens. En 1188, Clément III promet de nouveau l'appui du Saint-Siége à Notre-Dame de Pignans, et l'appelle *la fille privilégiée de l'Église romaine.* Malgré cette haute protection, les guerres civiles dépouillèrent l'église et le couvent, qui, cessant d'être entretenus, se trouvèrent à la fin dans un état de ruine prochaine. Alors le légat du souverain Pontife, Julien de la Rovère, qui fut plus tard Jules II, vint au secours d'une église si chère au Saint-Siége, et lui unit les prieurés de Sainte-Anastasie et de la Lanzade (1). En 1543, des difficultés s'étant élevées dans le monastère, au sujet des distributions et de la mense capitulaire, les Religieux eurent le bon esprit d'en référer au Saint-Siége, qui termina l'affaire à la satisfaction de tous.

Jaloux d'encourager la dévotion des fidèles à ce sanctuaire si vénéré, Clément VIII, en l'an 1600, accorda plusieurs indulgences plénières à ceux qui le visiteraient pieusement. Les Religieux se montrèrent dignes de cette faveur : car, en 1629, le cardinal de Bérulle, qui venait d'établir en France l'ordre de l'Oratoire, ayant sollicité des secours auprès du Pape et du prévôt de Pignans, pour l'établissement d'une de ses maisons à Notre-Dame de Grâce de Cotignac, le prévôt et le chapitre de Pignans se démirent en sa faveur, entre les mains d'Urbain VIII, de leurs droits sur le prieuré de Montfort, que le Pape alors par une bulle solennelle unit à l'Oratoire.

Il est facile de concevoir combien les habitants de Pignans tenaient à un sanctuaire qui, en même temps

(1) Archives du Var.

qu'il attirait les regards protecteurs des souverains Pontifes, leur amenait une suite nombreuse et continue de pèlerins. Aussi il se forma à Pignans une confrérie d'hommes, pour veiller aux intérêts de l'ermitage et à tout ce qui se rapportait au culte de la statue miraculeuse. Ils inspectaient et faisaient réparer, sous la responsabilité du conseil municipal, qu'on appelait alors les consuls, les édifices de l'antique statue. Ils entretenaient, dans la forêt, les routes si souvent dégradées qui y conduisent. Lorsque des calamités affligeaient le pays, ils avaient seuls le privilége de descendre sur leurs épaules l'image vénérée de Marie, qui venait consoler ses enfants; ils la plaçaient dans leur église, dite Notre-Dame de l'Annonciade, jusqu'au moment de la procession; et après l'avoir promenée solennellement dans les principales rues de la ville, au milieu des chants et des prières de tous, ils la reportaient à son sanctuaire. On les appelait les Pénitents blancs; c'étaient comme les gardes du corps de celle qu'ils nommaient leur reine et leur souveraine; et c'était en même temps comme un parfum de la vie religieuse au sein du foyer domestique. Si, en 1591, ces généreux chrétiens ne purent sauver, contre les hordes hérétiques, ni leur église de l'Annonciade, ni le monastère de la montagne, ni la plus grande partie des habitations, ni tout ce que renfermait de précieux la sainte chapelle, où l'impiété ne laissa, entre les quatre murs dépouillés, que la sainte statue providentiellement épargnée; ils s'empressèrent, dès que Henri IV eut, par son abjuration, rendu la paix à la France, de relever de ses ruines leur chapelle de l'Annonciade, et de la pourvoir de tout ce qui était nécessaire à la décence du culte. Aucuns sacrifices ne les arrêtèrent; de telle sorte que, le lundi de Pâques, ils purent y faire célébrer l'office solennel, et y recevoir de nouveaux membres dans leur confrérie. L'allocution que prononça en cette occasion le recteur,

Frère Antoine Rostagnen, simple bourgeois du pays, est remarquable dans la bouche d'un laïque : « Très-honorables » confrères, leur dit-il, c'est une affaire de la dernière im» portance, de nous ménager un secours favorable pour les » derniers moments de notre vie; et puisque notre faiblesse » est si grande, qu'une bonne vie ne peut pas seule nous » assurer une bonne mort, pourrions-nous mieux faire que » de nous adresser à la sacrée Vierge, qui s'est montrée » toujours notre refuge et notre avocate dans toutes nos » afflictions? Je conjure chacun de vous, qui comme moi » avez l'honneur d'être inscrits dans cette sainte et célèbre » compagnie, de faire tous vos efforts pour vous acquitter » dignement des promesses que vous venez de faire à la » glorieuse Vierge. Chantons dévotement à sa louange » ces beaux cantiques que la sainte Église vient de réfor» mer et qu'elle a enrichis de tant d'indulgences. Ouvrons » par ce moyen les trésors célestes, pour en doter nos » âmes, celles de nos parents vivants ou défunts. Plusieurs » rois et grands personnages ont tenu à honneur d'être » enrôlés sous le même étendard; et ils donnaient assez à » connaître, par leur assiduité et leur ferveur, combien ils » estimaient cette société. Soyons donc fiers de nous dire, » et d'être en réalité, Frères pénitents de Notre-Dame de » l'Annonciade. Et vous, illustre princesse du Ciel, qui » seule, en votre Conception, avez dompté les puissances » infernales, vous en qui la mort naturelle n'a pour ainsi » dire point eu de prise, puisque vous êtes morte d'amour, » vous qui dans nos périls avez toujours été notre refuge, et » qui, nous en sommes assurés, nous rendrez encore victo» rieux dans notre dernier combat, recevez les hommages » que nous vous offrons, nous créatures viles et abjectes » à la vérité, mais qui n'en sommes pas moins vos enfants. »

A de si fervents chrétiens, Innocent X accorda, en 1654, plusieurs indulgences, les unes plénières, les autres

partielles (1). Mais si Notre-Dame de l'Annonciade était si magnifiquement favorisée, il n'en était pas de même de Notre-Dame des Anges sur la montagne de Pignans. Elle demeurait solitaire au milieu des ruines. Les chanoines manquaient des moyens de relever le monastère, et désespéraient d'y reprendre jamais la vie commune. Dans cet état de choses, ils sollicitèrent auprès de Clément IX leur sécularisation, et elle leur fut accordée par la bulle de 1668.

Toutefois le pèlerinage n'était point abandonné. Alexandre VII, en 1661, avait, sur la présentation de Louis XIV, nommé à la prévôté de Notre-Dame de Pignans Jérôme Le Pelletier, frère du successeur du grand Colbert, Claude Le Pelletier; et les fidèles continuaient de venir prier dans l'église pauvre et délabrée de la sainte montagne. Les Pontifes romains la suivaient de l'œil, et, jusqu'en 1832, Grégoire XVI lui accordait sept indulgences plénières chaque année.

Autant Notre-Dame de Pignans avait en tout temps fixé la sollicitude du Saint-Siége, autant elle s'était attiré la bienveillance des rois et des princes. Alphonse d'Aragon, Charles II, roi de Sicile, le roi René, les deux reines Jeanne de Sicile, Louis II, René le Bon, les rois de France et autres souverains couvrirent de leur protection ce béni sanctuaire, et saisirent avec amour les occasions de le favoriser. En 1127, le comte de Provence, Raymond Bérenger, offre en don à sainte Marie de la Lanzade, prieuré dépendant de Notre-Dame de Pignans, un château qu'il avait fait construire en cette localité; en 1150, son frère, marquis de Provence, se rend à Pignans, visite le sanctuaire de Notre-Dame, qu'il appelle lieu sacré et vénérable, et approuve la donation du château, ainsi que l'acquisition de Gontaron

---

(1) Archives de Pignans.

par le prévôt de Pignans. En 1185, Alphonse II, roi d'Aragon, offre en don à l'église Notre-Dame le village de Cagnosc avec les maisons et les terres qui le composent, et le mont *Ginestoso ;* en 1193, le même prince confirme la transmission d'un nouveau domaine par son père, en faveur de Notre-Dame. En 1234, le comte de Provence, qui maria ses deux filles, l'une à saint Louis, l'autre à Charles d'Anjou, frère du saint roi, reconnaît les droits de propriété et de juridiction de l'église Notre-Dame de Pignans sur un certain nombre de villes et de villages de la contrée. En 1293, Charles II, roi de Sicile, père de saint Louis, évêque de Toulouse, désirant, comme ses prédécesseurs, témoigner son dévouement à cette sainte chapelle, lui confirme les priviléges accordés par les anciens comtes de Provence, et lui en confère de nouveaux. En 1508, Louis XII maintient par lettres patentes les chanoines de Notre-Dame dans leurs priviléges, contre l'entreprise de l'évêque de Fréjus, qui voulait les en dépouiller, et ordonne à son procureur général siégeant à Aix de veiller à ce que les revenus du monastère ne soient pas détournés de leur triple destination, savoir : l'entretien des Religieux, la réparation des édifices et le soulagement des pauvres. Enfin, Charles IX, en 1573, prend la défense de l'église de Pignans contre le prévôt de Notre-Dame, qui manquait à ses obligations envers le couvent.

A l'exemple des Papes et des rois, les grands du monde favorisaient l'église de Notre-Dame de Pignans. En 1222, l'abbesse de Saint-Pierre d'Almannara, aux îles d'Hyères, cède sept prieurés à la sainte chapelle. En 1251, l'abbé de Saint-Afrodise maintient le privilége de l'exemption au monastère de Notre-Dame, et laisse à l'évêque de Fréjus le soin des âmes auxquelles il pourvoira, en chargeant un chanoine d'y remplir les fonctions de pasteur. En 1494,

le prieur de Casol fait au monastère de Pignans une rente annuelle de cinquante-deux charges de froment ; en 1572, nous voyons le chapitre, en vertu de son titre seigneurial sur la Lanzade, promulguer des lois contre le blasphème, le vol et autres crimes et délits, et le Parlement punir sévèrement quiconque osait troubler le chapitre dans cet exercice de sa juridiction ou de ses autres droits seigneuriaux.

Le peuple, témoin de tant d'hommages rendus à Notre-Dame des Anges de Pignans, mettait en elle toute sa confiance, et Marie la justifiait par des prodiges. La peste qui, en 1720, ravagea Marseille et toute la Provence, n'osa pénétrer dans la ville de Pignans, et respecta même, dans toute l'étendue de son territoire, ceux des habitants qui s'y trouvaient disséminés. Un seul homme fut atteint, mais il n'eut pas plutôt été transporté dans une maison de campagne près de Notre-Dame des Anges, que tous les symptômes du mal disparurent, et bientôt il revint sain et sauf au milieu de ses concitoyens. La ville de Pignans, reconnaissante, s'engagea par vœu à venir tous les ans le lundi de la Pentecôte à la sainte montagne, remercier *la bonne Mère* qui l'avait préservée de la contagion.

Cependant, en 1725, reparut dans toute la contrée un autre mal dont aucun homme de l'art ne pouvait ni rendre raison ni trouver le remède, et après cinq ans de ravage et de morts multipliées, on comprit qu'il n'y avait d'espoir de guérison qu'en Notre-Dame des Anges. En conséquence, toute la paroisse, avec ses magistrats et ses consuls en tête, partit pour la sainte montagne, en chantant des psaumes et des hymnes à la Vierge. Arrivé à la bénie chapelle, on y entendit trois messes ; et après un modeste repas pris sous les châtaigniers, après le chant des vêpres et des litanies de la Vierge, on descendit la sainte image de l'autel où elle reposait depuis des siècles, et les pénitents de

l'Annonciade la portèrent sur leurs épaules jusqu'à la ville de Pignans. A peu de distance des murs, le chapitre, les bourgeois et ceux des habitants qui n'avaient pu gravir la montagne, l'attendaient un flambeau à la main ; ils se joignirent à eux, et tous ensemble continuèrent la marche au chant du *Miserere* et des litanies de la Vierge, au son des cloches lancées à toute volée, jusqu'à la chapelle de l'Annonciade. Ce fut, au dedans et au dehors de cette chapelle, un concours tel qu'on n'en avait jamais vu. A la vue de l'image de la *bonne Mère* descendue de la montagne pour délivrer la ville, tous versaient des larmes ou paraissaient visiblement émus; tous cherchaient à s'en approcher le plus près possible; tous enfin lui donnaient, chacun à sa manière, des marques d'affection, et la conjuraient d'avoir pitié de ses enfants. Après une station de quelques instants, on se remit en marche pour porter la sainte image à l'église collégiale. Là elle fut reçue au son joyeux de l'orgue et aux décharges bruyantes de la mousqueterie; on l'exposa sur un autel richement orné, couvert ou environné de lampes d'argent, de lustres et de flambeaux qui multipliaient les lumières comme à l'infini; et elle y demeura jusqu'au dimanche, entourée de fidèles en prière. Le dimanche arrivé, on la promena en triomphe à travers toutes les rues de la ville, au milieu d'un peuple immense qui portait, dans les traits de son visage comme dans tout son maintien, l'expression de la pénitence qu'inspire le souvenir de fautes passées, jointe à la sainte joie que donne une confiance sans bornes. C'était un élan, un transport général; et à peine en aurait-on trouvé un seul qui contînt son émotion. Au retour de la procession, on remit la sainte image sur l'autel, on se retira quelques instants pour prendre un peu de nourriture; après quoi, on revint en foule, et l'on entoura la sainte image de ferventes prières jusqu'à une heure avancée de la nuit. La Vierge demeura exposée huit jours, et pen-

dant tout ce temps, on se relevait successivement devant son autel, qu'environnaient sans relâche grand nombre de suppliants. Ces huit jours écoulés, les demoiselles de la congrégation demandèrent avec instance à garder, huit jours encore, leur bonne Mère ; on le leur accorda ; et pendant cette nouvelle semaine comme pendant la précédente, on vit constamment la foule en prière devant la sainte image ; le soir surtout, l'église était toujours comble. Pignans fut bien récompensé de tant de ferveur, le mal disparut complétement. Aussi quand il fallut reporter la sainte image à la montagne, tous les habitants furent sur pied dès l'aube du jour pour l'y accompagner ; et pendant tout le trajet, les monts et les vallées retentirent de chants à sa louange. Arrivés à la chapelle, presque tous les pèlerins communièrent ; et après avoir chanté le *Te Deum* d'actions de grâces, chacun s'en revint pénétré de reconnaissance et d'amour.

En 1753, une sécheresse prolongée ayant mis toutes les récoltes en péril, on se souvint de 1730 ; on alla en procession chercher Notre-Dame des Anges, on la descendit en chantant des prières et des cantiques. Marie ne mit pas longtemps à l'épreuve la confiance de ses enfants : car, le long même de la route, la pluie tomba par torrents ; ce qui frappa tellement tout le monde, que quelques esprits forts qui avaient souri le matin en voyant partir la procession, vinrent en pleurant se ranger à la suite des fidèles ; personne n'osa se tenir en dehors des rangs, ou ne paraître qu'en simple spectateur. Toutes les classes, toutes les conditions confondues marchaient, entraînées par un élan général d'admiration et d'amour ; et plusieurs de ceux-là mêmes qu'on ne voyait jamais ou que très-rarement à l'église, se convertirent à une vie chrétienne.

Malgré tous les prodiges qu'opérait continuellement Notre-Dame des Anges, elle n'avait que sa pauvre et ché-

tive chapelle; c'était un monument bien respectable sans doute par son antiquité, par les grâces qui y avaient été obtenues, par les pieuses larmes qui en avaient arrosé les dalles sacrées, dont chacune retrace encore un indicible souvenir : il ne fallait pas le détruire; mais cependant il était bien désirable qu'à côté de l'ancien édifice qui pouvait, chaque jour, crouler de vétusté, on élevât à Notre-Dame des Anges un sanctuaire nouveau, plus digne d'elle. En 1858, le peuple de Pignans le comprit; et aussitôt on se jeta à l'ouvrage avec l'enthousiasme des meilleures époques du moyen âge. Les uns allèrent dans la forêt abattre de gigantesques pins maritimes, pour former les échafaudages; les autres régularisèrent la crête inégale de la montagne, prolongeant par des travaux de terrassement la plate-forme sur laquelle devait s'asseoir le nouvel édifice; les hommes les plus honorables se firent manœuvres, les personnes les plus délicates prirent en main la bêche et la pioche, s'attelèrent à des chars, voiturèrent les pierres, la chaux, le bois; une société de jeunes personnes s'organisa pour servir les ouvriers, leur préparer la nourriture, leur distribuer des portions de vin, de soupe et d'autres aliments, et présider le matin et le soir à la prière qui se faisait en public à la chapelle. Enfin, un même élan d'amour pour Marie confondit tous les rangs, les âges et les sexes. Grâce à tant de zèle, la montagne de Pignans posséda bientôt un magnifique sanctuaire, couronné d'une spacieuse voûte à berceau, aussi solide que grande, soutenue par des arceaux et des contre-forts gracieusement élancés; et une porte majestueuse vit s'arrondir au-dessus d'elle un tympan, où une Vierge, sculptée avec goût, tient sur ses genoux l'Enfant Jésus recevant les adorations d'une foule d'anges qui lui offrent des parfums.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES TROIS ARRONDISSEMENTS DE DRAGUIGNAN, DE GRASSE ET DE TOULON.

Le culte de la sainte Vierge est tellement répandu dans l'arrondissement de Draguignan qu'on y compte dix-huit églises paroissiales sous le patronage de Marie (1) et quinze chapelles particulières où elle est honorée et souvent visitée par la piété des fidèles (2). Entre les églises paroissiales, deux surtout sont remarquables, Notre-Dame de Fréjus, qui est la cathédrale du diocèse, et Notre-Dame de Beauvoir, à Lorgues, qui est une ancienne collégiale. Entre les chapelles qui ne sont pas églises paroissiales, se distingue Notre-Dame de Bargemon. C'est un sanctuaire où se vénère une statue, haute d'un décimètre, faite du bois de ce chêne miraculeux de Montaigu en Brabant, dont nous

(1) Ce sont : Fréjus et le Muy, dans le canton de Fréjus; Beaudinard, la Barre, dans le canton d'Aups; Callas, Châteaudouble, Montferrat, dans le canton de Callas; Brenon, le Bourguet, dans le canton de Comps; Lorgues, Taradeau, le Thoronet, dans le canton de Lorgues; le Luc, dans le canton du Luc; Calliau et Mons, dans le canton de Fayence; Villecroze, dans le canton de Salernes; Gassin, au canton de Saint-Tropez; la Moure, au canton de Grimaud.

(2) Ce sont : Notre-Dame du Rocher au Muy, Notre-Dame de Salva à Draguignan, Notre-Dame de Florières et Notre-Dame des Œufs à Lorgues, Notre-Dame de la Garde à Beaudinard, Notre-Dame de Liesse à Vérignon, Notre-Dame de Fenouillet à la Crau, l'Assomption à Trignane, Notre-Dame de l'Ormeau à Seillans, Notre-Dame de Calliau, Notre-Dame de Fayence, Notre-Dame de Figanières, Notre-Dame de Beauveret, Notre-Dame d'Ampus, Notre-Dame de Miremer au canton de Grimaud et, par-dessus tout, Notre-Dame de Bargemon au canton de Callas.

avons eu si souvent occasion de parler dans le cours de cette histoire. A peine la petite ville de Bargemon eut-elle été dotée de cette statuette par un Religieux du tiers ordre de Saint-François, qu'elle vit se reproduire les mêmes merveilles qui s'étaient opérées à Montaigu, et qu'a si bien décrites le savant Juste Lipse. Le premier miracle eut lieu, en 1635, sur la personne de madame Caille, qui y fut guérie subitement d'une maladie incurable. Cette guérison excita dans toutes les âmes un tel enthousiasme d'admiration et de reconnaissance, que, sept jours après, on promena en triomphe la sainte image par toute la ville, et que la chapelle de l'Annonciade où on l'avait placée prit le nom de la chapelle de Montaigu. Bientôt la nouvelle de ce fait se répandit dans tous les environs. On accourut en foule à Notre-Dame de Montaigu, et les miracles se multiplièrent si nombreux qu'on eût dit, remarque l'historien qui les raconte (1), que la sainte Vierge avait choisi ce lieu pour y établir le siége de sa bonté, le trône de sa puissance, et y reproduire les divers miracles qu'elle opérait partout ailleurs. C'était, ajoute le même historien, comme au temps de Jésus-Christ : les aveugles y recouvraient la vue, les muets la parole, les sourds l'ouïe, les boiteux l'usage libre de leurs jambes, les morts la vie, et les pécheurs s'y convertissaient. Aussi l'affluence y était-elle prodigieuse : aux seules fêtes de la Pentecôte, on y comptait de mille à quinze cents pèlerins ; et, dans le cours de l'année, des milliers de chrétiens y venaient tantôt en particulier, tantôt en processions générales, de pays éloignés de soixante à soixante-quatre kilomètres. Pour recevoir tant de personnes et donner satisfaction à leur piété, on comprit qu'une communauté religieuse pouvait seule suffire au

---

(1) Le Père Raphaël, Augustin déchaussé, dans son livre intitulé *Le trésor inconnu découvert*.

travail. Avec l'autorisation de Louis XIII, qui délivra à ce sujet des lettres patentes, on confia le service de la chapelle aux Augustins déchaussés et on leur bâtit un couvent. L'établissement de ces Religieux donna un nouveau lustre au pèlerinage, et leur dévouement au service des pèlerins en attira un nombre toujours plus grand. Les miracles se multiplièrent dans la même proportion; les Religieux en enregistrèrent plusieurs; et, en 1642, un d'entre eux, le Père Raphaël, en consigna un certain nombre dans un livre qu'il intitula *le Trésor inconnu découvert*. L'évêque de Fréjus fit constater, par enquête juridique, tous les faits relatés dans ce livre, et qu'il pouvait d'ailleurs attester lui-même comme en ayant été témoin oculaire; par un mandement spécial, il revêtit de son approbation l'ouvrage du Père Raphaël; enfin l'historien en appelle à ses contemporains, à ceux-là mêmes dont il raconte la guérison et dont la plupart vivent encore, dit-il. Parmi ces merveilles, on trouve plusieurs guérisons subites d'épileptiques, entre autres d'un enfant de douze ans, Hugues Reybaud, qui tombait de ce mal presque chaque jour, avec des contorsions et des violences extrêmes, suivies d'une prostration si complète qu'on l'eût cru mort. On trouve, trois ans plus tard, en 1639, un enfant de quinze ans, Claude Arluc, frappé d'une apoplexie si foudroyante qu'on ne voyait en lui ni sentiment ni vie, rendu tout à coup à une parfaite santé par le vœu que fit son père de le conduire à Notre-Dame de Bargemon. En 1640, une paralytique n'eut pas plutôt promis un pèlerinage à la sainte chapelle, qu'elle fut guérie à l'instant. Une jeune fille estropiée et muette recouvra tout à coup, en baisant la sainte image, la liberté de marcher et de parler; une hydropique de soixante-quatre ans, immobile depuis quatre mois dans sa couche, où elle n'attendait plus que la mort, fit vœu, un certain soir, d'aller entendre la messe à Notre-Dame de

Bargemon, et d'y laisser un tableau votif de sa guérison, si sa prière était exaucée ; et le jour suivant, au lever du soleil, elle était à la chapelle en parfaite santé. Un bourgeois des environs de Nice, après avoir essayé tous les remèdes pour se guérir d'une sciatique aiguë, se fit porter à l'autel de la Vierge ; il y communia et en sortit complétement guéri. Le fils d'un receveur général du prince de Savoie se mourait d'une petite vérole rentrée ; le père fait vœu de le mener a Bargemon, et il est aussitôt guéri. Un homme souffrant de la goutte depuis vingt ans, jusqu'à ne pouvoir se tenir que sur des béquilles, se fait porter à la sainte chapelle ; il y communie et est délivré de ses douleurs. J'ai vu, dit l'historien, cet homme malade et sur ses béquilles avant la messe, et je l'ai embrassé sain et gaillard après la messe.

Mais voici un autre genre de miracles : trois muets de naissance, Jean Latil, Pierre Rebuffet et l'enfant Galloi, sont amenés devant l'autel de Marie ; on prie pour eux, et ils commencent aussitôt à parler. « Le lundi de la Pente-» côte, dit l'historien, je vis entrer à la chapelle une » femme estropiée du bras, avec la main retournée par la » contraction des nerfs ; elle alla baiser la sainte image, et » je la vis aussitôt après avec son bras et sa main parfaite-» ment remis. Tant d'autres miracles s'opérèrent ce » jour-là, que des cris presque continuels d'admiration et » de joie retentissaient dans la chapelle. » L'historien cite, entre autres, trois femmes et un homme ne pouvant le matin faire aucun usage de leurs jambes, et le soir marchant avec facilité et vitesse. Il ajoute ensuite l'histoire de quatre aveugles, qui recouvrent la vue, celle d'une jeune fille de Fréjus si bien estimée morte par les médecins, qu'on se préparait à la conduire au tombeau, et le lendemain, sur la prière adressée par sa mère à l'image de la Vierge de Bargemon, rendue à la vie

et à la santé. J'en prends à témoin, dit l'auteur, toute la ville de Fréjus, et les parties mêmes qui sont encore vivantes. D'autres fois, c'était le retour à la vie de divers enfants, les uns noyés depuis longtemps, les autres morts avant le baptême, d'autres qui avaient succombé à une violente maladie, ou avaient été écrasés sous les roues d'un char; c'étaient des tempêtes apaisées, des naufrages évités, des balles et des grenades dans les batailles, s'amortissant contre le vêtement des soldats qui s'étaient mis sous la sauvegarde de Notre-Dame de Bargemon; c'étaient des chaînes brisées et des captifs arrachés aux mains des pirates et des Turcs.

Et que n'aurions-nous pas à dire encore de tant de malheureux tombés en démence, auxquels la Vierge secourable rendit la raison; de tant de cœurs affligés jusqu'au désespoir, auxquels elle obtint la sérénité de l'âme et le calme de la résignation? Que n'aurions-nous pas à dire de tant de pécheurs qu'elle a convertis? on en comptait souvent en un même jour jusqu'à huit cents ou mille pressés autour des tribunaux de la pénitence. Souvent même des calvinistes, attirés à la chapelle par le désir de voir si tout ce qu'on disait de tant de miracles était vrai, y ont été touchés de la grâce, ont abjuré leurs erreurs, et sont revenus à la foi catholique.

L'arrondissement de Grasse n'a rien d'aussi célèbre que Notre-Dame de Bargemon. Cependant on y distingue deux anciennes cathédrales sous le vocable de Notre-Dame: ce sont Grasse et Vence; six églises paroissiales qui l'ont adoptée pour patronne : ce sont Rochefort, Briancourt, Collongue, Bezaudun, Lesfeures et Saint-Vallier; neuf chapelles particulières où elle reçoit des hommages, qui, pour être moins solennels, n'en sont pas moins dévoués : ce sont, dans le canton d'Antibes, Notre-Dame des Grâces, à Vallauris et à Antibes même; dans le canton de Vence,

Notre-Dame de Saint-Jeannet, Notre-Dame de Saint-Laurent-du-Var, Notre-Dame de Gattières et Notre-Dame de Bon-Secours, au Broc ; dans le canton de Coursegoulles, Notre-Dame du Peuple à Bezaudun ; dans le canton de Cannes, Notre-Dame de Vie à Mougères ; enfin dans le canton de Grasse, Notre-Dame de Valcluse à Auribeau. L'arrondissement de Toulon est encore mieux partagé ; il a d'abord, à Toulon, une ancienne cathédrale sous le vocable de Notre-Dame, édifice gothique, avec une nef longue de cinquante mètres sur dix de large, un maître-autel en marbre de diverses couleurs, et un bas-relief représentant la sépulture de la sainte Vierge. Puis il compte jusqu'à quinze églises paroissiales sous le patronage de Marie (1), et il nous est doux de signaler l'une d'elles, Carqueranne, près d'Hyères, paroisse pauvre et peu nombreuse, qui a trouvé, dans son ardent amour pour la sainte Vierge, un riche supplément à toutes les ressources qui lui manquaient. A la voix de son pasteur, cette population de quatre cents âmes s'est rassemblée ; hommes, femmes, enfants, tous se sont mis à l'ouvrage ; et par leurs travaux s'est élevée une église de Marie immaculée (2), où, jouissant aujourd'hui du fruit de leurs sueurs, ils viennent prier avec amour. Nous aimons à signaler encore la paroisse de la Cadière, dont les archives nous montrent la confrérie du Rosaire, établie dans son église le 28 mars 1536, par une ordonnance municipale en langue romane (3), dont voici

(1) Ce sont : la Garde, le Pradet, le Revest dans le canton de Toulon ; Carnoules, Cuers et la Verme au canton de Cuers ; Solliès-Farlède et Belgentier au canton de Solliès-Pont ; Lacrau, Lalonde et Carqueranne au canton d'Hyères ; le Plan-du-Castellet au canton du Beausset ; le Broussan, la Seyne et la Plaine-Reynier au canton d'Ollioules.

(2) *Rosier de Marie*, t. I, p. 554.

(3) Archives communales de la Cadière, série C. — Livre des or-

la traduction littérale, beau monument de l'esprit religieux de l'époque : « L'an 1536, le vingt-huitième jour du » mois de mars, assemblés dans la maison du Saint-Esprit, » les sieurs Jean-Étienne et Pierre Macel, syndics, avec » le conseil, et présent maître Renaud, Chaix, baile dudit » lieu, tous d'un bon accord et d'une bonne opinion, ont » ordonné et ordonnent que la glorieuse Vierge Marie étant, » suivant notre foi chrétienne, avocate des pécheurs; et » aussi considérant que bien de très-saints Papes ont accordé » plusieurs indulgences à tous ceux qui seront inscrits, » enrôlés et frères de la dite confrérie, à cet effet les dits » messieurs syndics et leur conseil ont ordonné d'ériger » une confrérie au présent lieu de la Cadière, afin que » d'une part la vénérable Dame soit membre de l'état du » présent lieu, et que de l'autre Notre-Dame soit louée et » glorifiée par le reste des fidèles tous les jours, et soit » l'avocate des pauvres pécheurs, et ils ont élu pour recteurs de la dite confrérie M. Albert Chaix, curé, Saint-» Honoré Gamel et Sant-Antoine Prébost pour une année » seulement. »

Outre ces églises paroissiales, l'arrondissement de Toulon compte dix chapelles particulières, où le culte de la sainte Vierge est en grand honneur; ce sont : Notre-Dame de Consolation à Hyères, Notre-Dame de Fenouillet à Lacrau, Notre-Dame de Compassion à Collobrières, Notre-Dame des Vents à Solliès-Ville, Notre-Dame des Sept-Douleurs à Saint-Nazaire, Notre-Dame à Beausset et à Signes, Notre-Dame de Bormes, Notre-Dame de Bénat et Notre-Dame de Bonne-Garde à Sixfours. Ces trois derniers sanctuaires méritent une mention spéciale.

Notre-Dame de Bormes est une chapelle de la Vierge

---

donnances du lieu de la Cadière; de l'évêché de Marseille, regist. 1, fol. 118.

placée au bord de la Méditerranée, sur un pic élevé, où les marins peuvent la voir de loin, et invoquer dans la détresse celle qui est leur patronne et l'espérance des naufragés. On y offre le saint sacrifice plusieurs fois l'an, et les gens du pays s'y rendent en procession aux principales fêtes de la Vierge, ou lorsqu'ils veulent conjurer quelque fléau, tel que la sécheresse ou une maladie contagieuse. La tradition rapporte que, vers le milieu du dix-huitième siècle, une procession de la ville d'Hyères, quoique éloignée de vingt et un kilomètres, y monta unie à celle de Bormes, pour y solliciter la cessation d'une sécheresse prolongée qui allait faire périr toutes les récoltes, et qu'une pluie abondante vint aussitôt rafraîchir toutes les campagnes.

Notre-Dame de Bénat, située, comme la précédente, au bord de la Méditerranée, sur une colline, mais beaucoup moins élevée, est mentionnée en divers titres, qui remontent à plus de trois cents ans. De temps immémorial, les habitants de Bormes y vont en pèlerinage le 25 mars, et lors même que 93 y eut interdit tout culte religieux, ils ne cessèrent pas d'y aller visiter et prier la sainte image, qu'on exposait ce jour-là à leur vénération, ornée d'une chaîne, d'une croix et d'une couronne en argent, le tout fort ancien. Autrefois, dans les calamités publiques, on allait en procession chercher la Vierge de Bénat, et on l'apportait à Bormes. Il reste encore sur le chemin, disent les habitants, deux souvenirs de ce passage de la Vierge. Le premier est une colonne, sur laquelle on plaçait la statue pour se reposer de la fatigue; car Bormes est à dix kilomètres de Bénat. Le second est l'olivier sous lequel se fit la seconde station. Par un phénomène remarquable, la branche sous laquelle reposa la sainte image produit chaque année des feuilles couleur d'or, tandis que les feuilles des autres branches ont la couleur vert grisâtre ordinaire. On voit dans la chapelle de Bénat deux ossements d'un monstre

marin, placés là vraisemblablement par quelque pêcheur, comme témoignage de sa reconnaissance pour avoir échappé au péril qu'il avait encouru en prenant ce cétacé. Tout le pays conserve également le souvenir d'un phénomène qui arriva en 1849. Un immense incendie parti de la paroisse de Pierrefeu, distante de vingt kilomètres, ravageait les forêts de la contrée, et était déjà aux portes de Bénat, lorsqu'une femme pieuse va se prosterner aux pieds de la sainte image. Aussitôt le vent qui portait l'incendie change de direction; le feu se replie sur lui-même, et ne trouvant plus d'aliments que les cendres qu'il avait entassées, il s'arrête et s'éteint. Aussi les fidèles ont-ils grande dévotion à ce sanctuaire; ils y viennent, surtout le 25 mars, assister au saint sacrifice qui s'y célèbre.

Notre-Dame de Bonne-Garde, au cap Sicié, est ainsi appelée du service qui se faisait en ce lieu avant sa fondation. C'était au neuvième siècle; et les habitants, à la suite des nombreuses incursions des Sarrasins, avaient établi des vedettes ou guetteurs sur plusieurs points de la côte, pour être avertis de l'approche de l'ennemi, et se mettre en garde contre toute invasion. Un de ces postes avait été placé au cap Sicié, dont la position, comme point d'observation, était des plus favorables. Ces postes continuèrent à subsister pendant plusieurs siècles, pour signaler aux habitants du littoral l'apparition des voiles barbaresques. En 1625, la foudre étant tombée sur la hutte qui abritait les sentinelles du cap Sicié, sans leur faire aucun mal, la confrérie des Pénitents gris de Sainte-Croix, à laquelle ils appartenaient, plaça une croix au sommet du cap, pour y être à jamais un témoignage de sa reconnaissance. Puis, craignant que cette croix ne pût résister aux ouragans fréquents sur ces hauteurs, ils résolurent de la remplacer par un petit oratoire. En conséquence on achète de la chaux, on la porte au sommet; mais où trouver de l'eau pour

l'éteindre? On creuse, et enfin on découvre une source. On creuse de nouveau pour faire la fosse destinée à recevoir la chaux, et voilà que se montre aux regards d'énormes fragments de chaux éteinte; on poursuit les fouilles, et des gisements de plus en plus considérables se présentent. La population s'en émeut, et en conclut qu'il faut bâtir, non un petit oratoire, mais une chapelle qui sera le sanctuaire de Notre-Dame de Bonne-Garde; et, avant la fin de l'année 1635, la chapelle était bâtie, et les saints mystères s'y célébraient.

Bientôt le nouveau sanctuaire eut acquis une grande célébrité. Les populations des alentours s'y portèrent en foule, et les murs se couvrirent d'*ex-voto*, rappelant les faveurs qu'on y avait reçues. Enfin le concours devint tel, qu'il fallut, en 1633, agrandir la chapelle et lui donner les proportions qu'elle a aujourd'hui. La dévotion à ce sanctuaire se conserva toujours vive, même pendant les jours orageux de 93, qui n'osa toucher à un lieu si vénéré. Lorsqu'en 1835 le choléra envahit Toulon, les habitants des alentours de Notre-Dame de Bonne-Garde accueillirent les Toulonnais fuyant le fléau; et jamais le choléra ne pénétra dans cette terre protégée de la reine du ciel; Marie justifia toujours son nom de Notre-Dame de Bonne-Garde.

Aussi la confiance en ce sanctuaire a-t-elle redoublé; les pèlerins y abondent. On eut beau, en 1854, ajouter à l'édifice, pour y réunir plus de pèlerins, le porche qui en formait l'avant-corps; la chapelle est toujours trop petite, les autels surtout y sont complétement insuffisants pour le nombre des prêtres qui s'y rencontrent chaque jour, surtout au mois de mai.

DIOCÈSE DE NICE.

Le diocèse de Nice offre de tous côtés des souvenirs de la sainte Vierge. On les trouve, ces souvenirs si doux, et dans les trente-deux églises paroissiales qui portent son nom, et dans cette ceinture de petites chapelles ou statues qui protégent tout le littoral de la mer, et dans ces centaines d'autres petites chapelles ou statues qui bordent les chemins, sous les titres de Notre-Dame de Bon-Voyage, de Notre-Dame de Bon-Secours ou autres vocables consolants, qui soulagent la fatigue du voyageur, raniment ses défaillances et lui inspirent de salutaires réflexions.

A commencer par la ville épiscopale, Nice a eu de toute antiquité la Mère de Dieu pour patronne titulaire. L'ancienne cathédrale du château s'appelait Notre-Dame de la Place, *Sancta Maria de Platea;* et l'on comptait dans la ville seule dix autres églises ou chapelles de la Vierge, savoir : Notre-Dame du Port, Notre-Dame du Temple, Notre-Dame des Grâces à Saint-Jean-Baptiste, Notre-Dame de Bon-Voyage, Notre-Dame des Suffrages ou des Sept-Douleurs, Notre-Dame de Cinq-Caires, Notre-Dame de Cimiès, où toutes les confréries de la ville vont en procession le 25 mars, Notre-Dame de Falicon, Notre-Dame de l'Annonciation, que desservent les Pères Oblats, et Notre-Dame de la Miséricorde. Lorsqu'en 1834 le cho-

léra vint menacer la ville, le conseil municipal fit vœu d'ériger à Marie une onzième église si l'on échappait au fléau; on échappa en effet, et en 1835, le quartier Saint-Jean eut une nouvelle église qu'on appela Notre-Dame du Vœu. Vint plus tard l'annexion de Nice à la France, et les Français donnèrent une douzième église qu'on appela Notre-Dame de Nice. Or, ce grand nombre d'églises dans un même lieu prouve assez combien de tout temps Nice a été dévouée à Marie. Nous en avons une nouvelle preuve dans les nombreuses associations qui s'abritent sous le nom de la Mère de Dieu. A la cathédrale, il y a la société de Notre-Dame des Sept-Douleurs; à Notre-Dame de l'Annonciation, les confréries du Mont-Carmel et du Sacré-Cœur de Marie; à Saint-Jacques, la confrérie du Rosaire; à Saint-Martin, c'est Notre-Dame de la Ceinture; à Saint-Dominique, ce sont les Filles de Marie; à Notre-Dame de la Miséricorde, les Pénitents noirs. Nous taisons les autres associations dont le détail serait trop long; nous dirons seulement que le premier dimanche d'août, tout le quartier de la ville appelé *Molénat* se réunit dans une sorte d'association pour honorer Notre-Dame de Bon-Secours, dont la statue est en vénération extraordinaire, depuis qu'en 1854 on obtint à ses pieds la délivrance du choléra qui affligeait ce quartier. Cette statue vénérée est placée en plein air au bout d'une rue. Pendant les neuf jours qui précèdent le premier dimanche d'août, toute cette rue est pavoisée de drapeaux; des guirlandes de fleurs y forment comme un arc de triomphe, et l'autel où repose la statue est magnifiquement paré. Là, pendant ces neuf jours, on vient la prier à ciel ouvert; et la veille de la fête, la nuit se passe presque tout entière en prières; on peut induire de là avec quelle ferveur on la prie le jour même de la fête.

En dehors de Nice, c'est comme à Nice même. Sur les hauteurs qui dominent la ville, s'aperçoivent Notre-Dame

de Villevieille et Notre-Dame de Bendejeun, deux sanctuaires de la plus haute antiquité, dont d'anciens documents nous révèlent l'existence bien avant l'invasion des Maures. A Breil, dans l'arrondissement de Nice, nous apparaît Notre-Dame des Monts, autrement dite Sainte-Marie *in Albis;* à Saorge, dans le canton de Breil, ce sont la Visitation de Sainte-Marie à Fontan, Notre-Dame de la Merci à Berghe, Notre-Dame de Poggio et Notre-Dame de Mourion. Notre-Dame de Saorge, élevée sur les ruines d'un ancien temple de Junon, et dotée par les moines de Lérins de la statue qu'on y vénère, est surtout remarquable. En 1511, l'intercession de Marie ayant fait cesser la peste qui désolait la contrée, le comte de Saorge, inspiré par la reconnaissance, éleva cette église, en style ogival, avec un clocher qui se détache de la façade, forme trois étages percés de fenêtres oblongues à colonnettes, et se termine en flèche. On lit sur les murs une inscription qui donne à cette église l'origine que nous venons d'indiquer.

Au canton de Menton, on trouve, sur la paroisse Sainte-Agnès, Notre-Dame des Neiges; sur la paroisse de Roquebrune, l'église paroissiale dédiée à la sainte Vierge; à Menton, l'église paroissiale, placée sous ce même vocable, au sommet de la colline, comme pour protéger la ville et rappèler aux marins qui l'aperçoivent du milieu des flots que Marie est l'étoile de la mer. Sur le littoral, près de Menton, est Notre-Dame de Cornolès, qui depuis le quinzième siècle jouit d'une vénération d'autant plus grande, que les habitants de Menton ne peuvent oublier qu'au commencement du dix-septième siècle la Vierge éloigna de leurs rivages des corsaires sarrasins.

Le canton d'Aspremont compte Colomars et Tourette sous le patronage de la Vierge; le canton de Levens, Ciaudan et Duranus, sous le même vocable; le canton d'Escarène, Peille, sous le titre de l'Assomption; le can-

ton de Sospel nous offre, à Sospel même, Notre-Dame des Verges, avec la *Madona grande*, autrefois prieuré de Lérins; à Moulinet, Notre-Dame de Codolès qui attire, chaque année, des pèlerins de tous les alentours; enfin, près de là, Notre-Dame de Lamiron et Notre-Dame de Moutiers.

Au canton d'Utelle, nous trouvons Notre-Dame de Pélasque, Notre-Dame de Réverton, mais principalement, à quelques kilomètres au-dessus de la paroisse d'Utelle, Notre-Dame des Miracles, un des principaux sanctuaires du diocèse. Cette chapelle a beau être située sur la crête d'une haute montagne, à 1,016 mètres au-dessus du niveau de la mer, où l'on ne peut arriver que par un chemin aussi long que difficile; on n'y vient pas moins de toutes parts, surtout des contrées de Levens, de Lantosque, de Clans, de Valdobrore, à plus forte raison des paroisses voisines; et ces courageux pèlerins trouvent, à leur arrivée, deux vastes portiques, en forme de galeries, pour s'y abriter dans les mauvais temps. La fête de la chapelle se célèbre le 15 août; et ce jour-là, tous les habitants d'Utelle y viennent en procession. Une série de tableaux, appendue aux murs, représentant la famille de Jacob, rappelle à tous la guérison miraculeuse de Georges Lascaris, comte de Tende, qui, ayant obtenu dans ce saint lieu d'être délivré d'une maladie grave et désespérée, offrit ces *ex-voto* pour y être, aux âges présents et futurs, un témoignage de sa reconnaissance. Après les cérémonies religieuses par lesquelles on solennise toutes les fêtes de la Vierge, les pèlerins vont, près de la chapelle, creuser le sol; et, chose digne de remarque, ils trouvent toujours des grains de sable ayant la forme d'une petite étoile parfaitement formée. Ils en ramassent une certaine provision, et les remportent dans leur famille, comme des reliques qu'ils estiment miraculeuses : car quelque quantité qu'on en prenne, ces grains, à la forme étoilée, ne s'épuisent jamais.

Cependant plus célèbre encore est le canton de Villefranche : on y trouve Notre-Dame de Beaulieu, Notre-Dame d'Eze, la Madone noire de Villefranche, et surtout Notre-Dame de Laghet, le premier pèlerinage du diocèse. On compte par milliers le nombre des pèlerins qui accourent à ce vénéré sanctuaire, surtout le dimanche de la sainte Trinité, le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, de saint Pierre et de sainte Thérèse. En 1654, les consuls de Nice lui consacrèrent leur ville; dans tous les siècles, la maison de Savoie y eut une dévotion spéciale, et se plut à enrichir la chapelle de magnifiques présents. Longtemps les Religieux Trinitaires la desservirent, elle fut ensuite confiée aux Carmes qui y excitèrent de plus en plus le culte de la sainte Vierge. Les murs en sont couverts d'*ex-voto* qui attestent les faveurs signalées et fréquentes qu'on obtient de Notre-Dame de Laghet.

L'arrondissement de Puget-Théniers est digne de celui de Nice. On y trouve, à Puget-Théniers même, Notre-Dame de Rodoline ou de Ben-Hyvan et Notre-Dame de Puget-Théniers, patronne chérie du pays et des environs. On trouve, dans le canton de Guillaume, Notre-Dame des Neiges à Amé, Notre-Dame de la Visitation à Barels, Notre-Dame des Anges à Guillaume, Notre-Dame d'Entraunes et Notre-Dame des Grâces à Esteng; dans le canton de Saint-Sauveur, Notre-Dame de Clans et un pays tout entier qui porte le nom de Marie; dans le canton de Gilette, Notre-Dame de Gilette; dans le canton de Roquesteron, Notre-Dame du Bon-Conseil à Cuébris; dans le canton de Saint-Étienne-aux-Monts, Notre-Dame de Roga; dans le canton de Valdeblore, Notre-Dame des Anges à Valabre; enfin, dans le canton de Villars, Notre-Dame de Lieuche et Notre-Dame de Malaussena.

Pour couronnement de tant de sanctuaires de Marie, se présente à nous Notre-Dame des Fenêtres, placée au mi-

lieu de montagnes escarpées où la neige est presque perpétuelle. C'est là le pèlerinage chéri de toute la contrée pendant les mois de la belle saison : car à toute autre époque il est impossible d'y arriver. Les archives de Notre-Dame des Fenêtres mentionnent plusieurs processions qui s'y firent en 1511, en 1668, en 1752, 1753 et 1762. La statue en bois de cèdre qu'on y vénère est fort ancienne. On croit qu'elle y fut apportée, vers l'an 380, par saint Eusèbe de Verceil, lorsqu'il fuyait la persécution des Ariens; et un écrit de saint Jérôme qui se trouve, dit-on, au Vatican, affirme qu'elle est l'ouvrage de saint Luc. Malheureusement, dans les délimitations qui suivirent l'annexion de Nice à la France, ce sanctuaire est resté sur le territoire italien; mais comme il continue d'être desservi par des prêtres du diocèse de Nice, on le regarde généralement comme appartenant à ce diocèse.

DIOCÈSE D'AJACCIO [1].

Le diocèse d'Ajaccio comprend aujourd'hui l'île de Corse tout entière; mais, avant la Révolution, cette île était partagée en cinq diocèses. Quand y commença la prédication de l'Évangile et avec elle le culte de Marie? c'est une question d'histoire des plus difficiles à résoudre. Ce qui est certain, c'est qu'au sixième siècle il y avait déjà en Corse plusieurs évêchés, et que la cathédrale d'Ajaccio elle-même ne fut bâtie en 1116, sous le titre de *Santa Maria*, que pour en remplacer une autre fort ancienne qui portait le même vocable.

L'universalité de la dévotion à Marie chez les habitants de la Corse est bien plus facile à constater que sa première origine. Là tous les cœurs sont comme imprégnés de cette dévotion, à ce point que les bandits, même au milieu de leurs désordres, ne l'abandonnent pas. Ce sen-

(1) Nous devons les renseignements sur ce diocèse au zèle de M. l'abbé Pajanacci, vicaire général, auquel nous sommes heureux de rendre ce témoignage, qu'aucun autre diocèse de France ne nous a fourni des documents aussi précis, aussi détaillés, aussi clairs et si soignés sous tous les rapports. Nous offrons en particulier l'expression de notre reconnaissance à M. l'abbé Simoni (Ange-Félix), chanoine honoraire, qui a si admirablement rédigé les notices sur les arrondissements d'Ajaccio et de Sartène, et à M. l'abbé Foata (Paul-Matthieu), curé de Corte, qui a rédigé avec non moins de talent les notices sur les arrondissements de Bastia, Calvi et Corte.

timent survit à tout le reste, et cette étincelle religieuse est la dernière à s'éteindre. On compte dans la Corse plus de douze cents autels à la sainte Vierge, et l'on célèbre toutes ses fêtes avec amour; on se prépare à plusieurs d'entre elles par une neuvaine, et beaucoup y communient. Si c'est la fête patronale, grand nombre d'étrangers y viennent unir leurs prières à celles des paroissiens; ils sont cordialement accueillis et hébergés dans toutes les maisons; et plus les familles en reçoivent, plus elles sont flattées et s'estiment honorées, quelle que soit la dépense.

Le chapelet se récite en public dans toutes les églises, en plusieurs tous les jours, en la plupart trois fois la semaine, ou au moins le samedi et le dimanche; et quand on ne le dit pas à l'église, on le dit dans les familles ou dans son particulier. Il est même beaucoup de bandits qui n'y manquent jamais. Lorsqu'il arrive un décès, toute la population du lieu se réunit le soir pour réciter, devant le corps mort, le chapelet suivi des litanies de la Vierge et du *Salve, Regina;* et souvent cette pieuse pratique se continue pendant trente jours. Le premier dimanche d'octobre, la plupart des paroisses font une procession extérieure à travers le village, en récitant le rosaire entier ou trois chapelets, auxquels on ajoute le chant des litanies. Le premier dimanche de chaque mois, on fait une procession semblable, mais seulement dans l'intérieur de l'église, et en récitant un seul chapelet. Enfin le chapelet est si cher à tous, que jamais on n'ensevelit une femme sans lui mettre son chapelet enroulé autour de ses mains jointes sur la poitrine.

Presque toutes les paroisses ont des confréries de la Vierge, telles que le Rosaire, le Scapulaire, le Cœur immaculé de Marie, Notre-Dame des Sept-Douleurs, les Filles de Marie; et ces confréries chantent le petit office de la Vierge chaque dimanche et chaque jour de fête prin-

cipale. Le bandit San-Pietro Pianelli d'Ormeto le récitait même tous les jours. Partout, au son de l'*Angelus*, on s'arrête, on se découvre et l'on récite les prières accoutumées, même dans la place publique et les campagnes. Une partie très-grande de la population, hommes et femmes, reçoivent au baptême le nom de Marie, portent le scapulaire, la médaille miraculeuse et le chapelet.

Le mercredi et le samedi, l'abstinence du laitage pour honorer la sainte Vierge est commune, surtout parmi les personnes du sexe; le bandit Gallochio y était fidèle, malgré les désordres de sa vie. Tous les samedis et tous les jours de fête de la Vierge, ou du mois de Marie, une lampe veille en son honneur dans un grand nombre de familles. Le nom de Marie est partout béni, partout invoqué; chaque maison a son image, comme chaque église a ou son autel, ou sa statue, ou son tableau, et chaque paroisse sa bannière qui figure avec honneur dans toutes les processions. Les parents chérissent dans Marie la mère et la protectrice de leurs petits enfants; et quand ils voient leurs enfants faire des chutes ou des imprudences dont il ne leur arrive aucun mal : Ah! s'écrient-ils, ce n'est pas étonnant : la Madone veille sur eux et les reçoit dans ses bras. Tous ceux qui éprouvent des peines, et qui n'en éprouve pas dans la vie? les déposent aux pieds de Marie, consolatrice des affligés, et lui offrent leur résignation comme une fleur qui lui plaît. Perd-on ses enfants ou ses biens, c'est, dit-on, une fleur à offrir à la Madone; subit-on quelque chagrin, quelque contradiction, quelque injure, on raisonne de même et on redit avec calme : C'est une fleur à offrir à la Madone. Si on craint quelque malheur, on recourt à Marie pour le conjurer : *O Maria santissima!* s'écrie-t-on, *ô Jesu! ô Maria, ô Virgine Maria!* Si on voit quelqu'un en danger, le cri du cœur est toujours le même : Que la Madone le protége et le préserve!

Depuis bien des siècles, la Corse chante aux litanies l'invocation *Regina sine labe concepta;* depuis longtemps elle a élevé des statues à Marie avec l'inscription *Et macula non est in te;* et ces sentiments n'ont fait que se développer et grandir sous le souffle de la parole et de l'exemple du digne évêque qui gouverne aujourd'hui ce diocèse. Car Mgr Casanelli d'Istria, plus dévoué que personne au culte de la Vierge immaculée, choisit le 8 décembre pour le jour de sa consécration épiscopale. Il s'empressa de demander à Rome l'autorisation d'ajouter aux litanies l'invocation *Regina sine labe concepta*, afin de régulariser un usage respectable sans doute, mais incorrect. Il consacra la chapelle de son grand séminaire sous le titre de l'Immaculée-Conception; il en fit placer la statue dans les cours, non-seulement au grand séminaire, mais encore au petit; et quand il voulut donner des maîtres aux lévites qui se préparent au sacerdoce, il fit choix des Religieux Oblats de Marie immaculée, afin que ses prêtres, élevés et nourris dans l'amour du mystère de la pureté de Marie, fussent plus aptes à maintenir et perfectionner ces sentiments dans le cœur des populations qu'ils auraient à évangéliser.

Que dirons-nous enfin? Trois assemblées générales de la Corse, deux en 1735 et la troisième en 1761, ont proclamé la Vierge immaculée reine et souveraine de la Corse, et la fête du 8 décembre fête nationale. Aussi Marie a-t-elle fréquemment préservé la Corse de grandes calamités. Elle l'a notamment préservée de la plus grande de toutes, qui est l'hérésie. Jamais le protestantisme, qui a ravagé l'Europe, ne put y pénétrer; jamais, aux jours néfastes de 93, la constitution civile du clergé ne put s'y établir; jamais le Saint-Siége ne cessa d'y entretenir, en chacun des cinq diocèses, cinq vicaires apostoliques avec des vicaires généraux qui pourvoyaient aux besoins des âmes; et la persécution n'y vit pas un seul martyr.

Si de ces considérations générales nous descendons à une étude détaillée de chaque partie du diocèse, partout s'offriront à nous les mêmes témoignages de dévotion à Marie. C'est ce qu'il nous sera facile de constater en parcourant, dans un premier chapitre, l'arrondissement d'Ajaccio, dans un second l'arrondissement de Sartène, dans un troisième les arrondissements réunis de Bastia, de Calvi et de Corte.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT D'AJACCIO.

Quoique le culte de la sainte Vierge, dans la ville d'Ajaccio, remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ce n'est qu'en 1645 que l'histoire nous offre un monument insigne de ce culte. Alors, le capitaine Jean-Pierre Orto, habitant d'Ajaccio, ayant fait un voyage à Gênes, y trouva tous les cœurs épris d'une dévotion extraordinaire envers Marie, honorée sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde, en vertu, disait-on, d'une double apparition de la Vierge confirmée par d'incontestables miracles. Jaloux de répandre la même dévotion à Ajaccio, il fit venir de Gênes une statue en marbre de Notre-Dame de Miséricorde, avec l'intention de la placer dans l'église des Jésuites récemment terminée; et ayant acheté en cette vue la première chapelle de cette église, du côté de l'évangile, il la fit disposer en conséquence, fonda une rente pour son entretien, et choisit le 3 avril pour l'inauguration solennelle de la statue. Toute la population vint en masse à la cérémonie; et, depuis cette époque, la fête de Notre-Dame de Miséricorde n'a cessé d'exciter les sympathies universelles. Chaque année, toutes les autorités civiles et militaires y prennent part, et tout le peuple y accourt comme à une fête de famille. Tous les mardis, il y a bénédiction du saint Sacrement à l'autel de Notre-Dame de Miséricorde, et tous les jours les âmes pieuses l'invoquent avec confiance dans leurs besoins ou leurs peines. En 1656, la peste sévissait à Gênes et mena-

çait d'envahir la Corse; on vint à l'autel de Notre-Dame de Miséricorde; on la proclama dès lors et à perpétuité protectrice, patronne et avocate d'Ajaccio; on lui consacra la ville par un vœu solennel, et la ville fut préservée. Trois ans après, l'évêque fit renouveler ce vœu à la cathédrale pour lui donner la sanction épiscopale. « Prosternés » les genoux à terre, est-il dit dans cet acte, cinq des » anciens autorisés par le conseil de la ville acceptent la » très-sainte Vierge Marie, mère de Miséricorde, comme » protectrice et principale patronne et avocate de cette » ville, pour toutes les occurrences, besoins et nécessités » spirituelles et temporelles de la présente cité, déjà pré- » servée par son intercession du mal contagieux; et en » témoignage des bienfaits reçus, promettent avec vœu » solennel, confirmé par serment au nom de la magnifique » communauté et université d'Ajaccio, de fêter joyeuse- » ment et d'observer, chaque année, à perpétuité, comme » fête solennelle et de précepte, le 18 mars, jour de l'ap- » parition de la Vierge; et, le même jour, de ne faire » aucun ouvrage ou travail manuel, mais de l'observer » comme on observe les fêtes de précepte de la sainte » Église; de faire ce jour-là une procession générale avec » l'intervention du clergé séculier et régulier, des confré- » ries et oratoires, sous peine de dix livres applicables aux » âmes des défunts; et, avant la procession, de faire » chanter, au maître-autel de la cathédrale, une messe » solennelle par le chapitre; enfin de faire dire ce même » jour, ou le premier jour non empêché, trente-quatre » messes par le chapitre, trente-trois par les Frères men- » diants, et autant par les prêtres de la ville, le tout pour » les âmes du purgatoire. » En même temps, on établit, au-dessus de la porte principale de la ville, une statue de Notre-Dame de Miséricorde, qu'en 1802, à raison de la démolition des remparts, on transporta à la façade d'une

maison voisine, où les fidèles la vénèrent, et où un fanal est toujours allumé durant la nuit.

Depuis l'émission de ce vœu jusqu'à nos jours, il se fait à la cathédrale, du 9 au 18 mars, une neuvaine tellement suivie, que l'église est toujours trop petite pour la multitude qui s'y presse. Le 17 mars, veille de la fête, le peuple s'assemble en foule sur la place devant l'image dont nous parlions tout à l'heure, et chante avec l'élan de la foi les litanies de Lorette; l'hôtel de ville s'illumine aux frais de la commune, et quoique l'autorité municipale n'ordonne plus aujourd'hui l'illumination générale, on n'illumine pas moins dans les divers quartiers de la ville. Le jour de la fête, le préfet, le maire, le conseil municipal et toutes les autorités de la ville ne manquent pas d'assister à la messe solennelle. Ils n'y communient plus comme autrefois et n'accompagnent plus avec des torches allumées la statue de Notre-Dame de Miséricorde; mais les longues files que forment les élèves du séminaire, les Frères, les Sœurs de Saint-Joseph et les filles de Marie, avec leurs bannières et leurs chants, rehaussent l'éclat de la fête, de manière à n'avoir point à regretter le passé. Enfin, comme couronnement et consécration de tous les hommages rendus à Notre-Dame de Miséricorde, le chapitre de la cathédrale, en vertu d'un engagement contracté *ab antiquo*, chante tous les jours, à la fin des offices du soir, le *Salve*, *Regina*, avec les versets *ora pro nobis* et l'oraison *Defende*, en faveur de la ville.

Mais si la ville entière d'Ajaccio se montre si dévouée à Notre-Dame de Miséricorde, la sainte Vierge sait bien l'en récompenser. Plusieurs fois la peste a exercé ses ravages à Gênes, ville continuellement en rapport avec Ajaccio; à peine s'est-elle montrée une seule fois à Ajaccio, et le recours à Marie l'a chassée sans retour. Le choléra a fait le tour du monde; jamais Ajaccio n'en a souffert. Une

seule fois la famine a affligé Ajaccio; on pria Notre-Dame de Miséricorde, et la tempête jeta dans le port un bâtiment chargé de céréales destinées à d'autres rivages. Le maître du navire veut reprendre sa route; la mer devient si houleuse qu'il lui est impossible de sortir du port, et il est obligé de vendre sa cargaison à la ville affamée. Pendant quarante ans, la Corse a été en guerre pour se soustraire à la domination génoise, dont elle ne voulait à aucun prix; et pendant tout ce temps, Ajaccio, possédé par le gouvernement de Gênes, s'est trouvé exposé, par terre et par mer, aux bombes et aux canons. L'an 1741, en particulier, le commissaire du gouvernement, enfermé dans la citadelle, était résolu à mourir à son poste, et à laisser pleuvoir sur lui et sur toute la ville le feu ennemi, plutôt que de jamais se rendre. Dans cette extrémité, on invoque, comme toujours, Notre-Dame de Miséricorde; et au moment où le commandant de la flotte ennemie se préparait à livrer un assaut plus terrible, voilà qu'apparaît à l'entrée du golfe un vaisseau qui donnait à la flotte le signal du départ. L'ordre fut exécuté, le danger conjuré, et la ville reconnaissante grava sur le socle de la statue de Notre-Dame ces mots : *Sub tuum præsidium*, 1741. Deux ans plus tard, en 1743, pendant la guerre de la succession d'Autriche, un vaisseau espagnol est jeté au port d'Ajaccio par la tempête; la flotte anglaise qui le poursuivait vient l'y attaquer; une lutte terrible s'engage; le capitaine espagnol, après un combat désespéré qui dure cinq heures, met le feu à la poudrière et fait sauter son navire. La secousse de l'explosion ébranla tellement toute la ville qu'on crut quelques instants qu'elle n'allait plus être qu'un monceau de cendres; mais grâce à la protection de Marie, qu'on invoqua avec confiance, on en fut quitte pour quelques avaries de peu d'importance causées par les boulets anglais.

Au mois d'octobre 1763, un jeune homme, nommé

Masséria, décidé à délivrer enfin la Corse du despotisme génois, s'était entendu avec le général Paoli, qui était à la tête d'un détachement considérable de Corses; et il allait s'emparer de la poudrière laissée sans défense dans la citadelle, y mettre le feu, et par là réduire en cendres la ville entière avec cette citadelle, lorsqu'un coup, parti on ne sait d'où, le renversa baigné dans son sang; et la ville encore une fois fut sauvée. Non découragé par cette tentative sans succès, le général Paoli s'avance, se bat avec acharnement, et se retire avec perte trois jours après; et cependant dans cette lutte acharnée, Ajaccio ne perdit qu'un seul homme et deux femmes. Les habitants, en reconnaissance d'une protection si miraculeuse, élevèrent à Marie, au-dessus de la porte principale, une statue en marbre, avec l'inscription : *posuerunt me custodem*. En 1767, Ajaccio se trouvait entre deux feux; entre les troupes génoises d'une part, et de l'autre les Corses, qui s'étaient emparés de toute la ville sauf la citadelle, d'où le canon la menaçait continuellement. Dans cette crise terrible, la population, pleine de sécurité, répète dans les rues et sur les places : Notre Madone, qui nous a toujours défendus, nous défendra encore. En effet, par un mystère inexplicable, l'artillerie de la citadelle demeura muette en face des Corses maîtres de la ville; un envoyé du roi de France ordonna la retraite des Corses assaillants, et Ajaccio fut délivré une troisième fois. En 1792, une émeute terrible éclata, amena une vive fusillade de part et d'autre, et le canon fut promené dans les rues, lançant ses projectiles meurtriers. Pendant ce temps, les âmes fidèles imploraient Notre-Dame de Miséricorde; et il n'y eut que deux hommes morts et une fille blessée. A la même époque, une phalange marseillaise, voulant donner à la Corse le spectacle hideux des aristocrates à la lanterne, avait saisi, pour cette affreuse exhibition, deux hommes irréprochables;

une lutte entre la flotte et la ville indignée était imminente; on pria Notre-Dame de Miséricorde, et la flotte reprit le chemin de Marseille. A cette époque désastreuse, des factions intestines désolaient tout le pays; en 1796, plusieurs habitants d'Ajaccio, irrités des excès de la Révolution française, s'étaient prononcés contre elle : on croyait que le Directoire allait sévir; on tremblait de toutes parts, mais sans cesser de prier; et voilà que Bonaparte, par un retour inespéré, arrive d'Égypte, met fin aux factions et aux vengeances, rétablit l'ordre et la paix, et par la protection de Notre-Dame de Miséricorde, Ajaccio échappe encore une fois aux maux et aux calamités dont elle fut menacée durant la Révolution.

A ces grâces générales, dues à Notre-Dame de Miséricorde, que de grâces particulières et personnelles ne pourrait-on pas ajouter! En 1793, Simon Nicolo, enfant de sept ans, avait été délaissé comme mort par le médecin; sa mère implore Marie, en lui promettant un tableau commémoratif, et il est subitement et complétement guéri. Le père Rossi, historien de ce fait, en rapporte deux autres semblables, sous la date de 1796 et de 1807. En 1597, un gentilhomme d'Ajaccio voyait sa jeune femme désespérée des médecins; il implore Marie en lui promettant un collier d'or d'un grand prix, avec une médaille aussi d'or, qui porterait l'inscription *sub tuum præsidium;* et la malade est sauvée. Et combien d'autres merveilles ne conserve pas la mémoire des marins, tantôt délivrés de la tempête ou de la piraterie des Turcs, tantôt favorisés d'une pêche heureuse et inattendue (1)! Mais il est temps

(1) Tout ce que nous avons dit de Notre-Dame de Miséricorde est extrait de *Memorie storiche soprà il voto della città d'Ajaccio, et sacro culto prestato alla Madre di Misericordia, sua special patrona, dal Battista Rossi, professore di sacra teologia.*

d'en venir au détail des monuments élevés à la gloire de Marie par les habitants d'Ajaccio.

Entrons d'abord dans la cathédrale. Terminée en 1593, elle fut consacrée sous le vocable de l'Assomption; l'inscription en lettres d'or, au-dessus du maître-autel, le dit à tous les yeux. Elle compte cinq chapelles de la sainte Vierge. La première est Notre-Dame *del Pianto*, c'est-à-dire des Pleurs, bâtie par le colonel Ornano après la mort de son fils unique. Elle coûta, dit-on, dix mille gros écus; mais malheureusement la phalange qui vint en 93 scandaliser la Corse par ses déportements et ses profanations gratta l'or qui en couvrait les stucs, et on le remplaça par des couches de chaux. Les peintures de Dominique Tintoret furent gâtées par des mains malhabiles qui prétendaient les raviver. Le tableau de la *Madona del Pianto* fit place à un tableau de la Religion, donné par Charles X; et comme sa grandeur dépassait la dimension des colonnes, le marteau du maçon, qui voulut élargir l'espace, acheva de gâter cette belle chapelle.

Notre-Dame de la Miséricorde, autre chapelle de la cathédrale, n'est point l'œuvre d'un grand seigneur, mais le produit des aumônes du peuple. Elle fut achevée en 1750, et on y plaça la statue qu'on y voit encore. A sa voûte, sont divers médaillons représentant: l'un, l'apparition de la Vierge; l'autre, l'apaisement de la peste; un troisième, le vœu de la ville. On y voyait autrefois, en *ex-voto*, les plus beaux coraux recueillis à la pêche, des représentations de tempêtes évitées, des souvenirs de la réunion de la Corse à la France et la figure de Bonaparte, qui commençait dès lors à remplir le monde de son nom. Les premières dames d'Ajaccio se faisaient honneur d'être les dames d'atour de la sainte Vierge; elles l'habillaient aux jours de fête; et dans les processions elles paraient son front d'une couronne d'or, où brillait un beau diamant.

Au frontispice de cette chapelle, se lit l'inscription : *Adjacentium in Deiparam obsequium et pietas*, c'est-à-dire : à la Mère de Dieu,. le peuple d'Ajaccio plein d'amour et de dévotion.

Notre-Dame du Rosaire, troisième chapelle, a un autel en marbre, en forme de sarcophage; une Madone qui appartient au type des premières images de la Vierge; une série de médaillons des quinze mystères du rosaire; quatre grandes lampes avec une niche d'argent; enfin une splendide balustrade de marbre rosé d'Italie, dont une partie fut fournie par une maîtresse de maison, et l'autre par sa pauvre servante, suivant l'inscription qui se lit sur le marbre : *Magdalena Moschetta Domina, pars superior; Paola Maria Mezzana, pars inferior.*

Notre-Dame de la Conception, chapelle nouvelle, remarquable au point de vue de l'art, possède une Vierge immaculée, qui, en 1795, fut jetée dans la poussière, et y demeura gisante au milieu de la soldatesque anglo-corse, laquelle n'en faisait pas plus de cas que d'une pierre insignifiante. Plus tard on la porta à la cathédrale, comme dans un lieu plus convenable, sans lui assigner aucune place d'honneur; mais en 1821, on l'installa à demeure en face de Notre-Dame de la Miséricorde, dont elle fit le pendant.

Enfin Notre-Dame des *Naviganti* fut bâtie par Joseph-Marie Hatem, Africain pris par les Génois sur un navire barbaresque. L'évêque d'Ajaccio avait accueilli avec bienveillance cet étranger; il l'avait instruit de la religion chrétienne; et Hatem, en ayant reconnu et admiré les beautés, avait demandé le baptême. Une fois chrétien et catholique, il éleva cette chapelle, qui fut consacrée le 9 mars 1716. Son autel est celui de Notre-Dame de la Miséricorde de l'église des Jésuites; son tableau est l'ancien tableau de la Vierge des *Naviganti,* et elle porte l'inscription suivante : *In mare irato, in horrida procella, invoco te, nostra benigna*

stella; c'est-à-dire : au milieu d'une mer courroucée, d'une tempête furieuse, je vous invoque, ô ma bonne étoile (1).

Le faubourg d'Ajaccio n'est pas moins pieux que la ville même. L'église paroissiale de Saint-Roch y fut érigée en 1600, sous l'invocation de Notre-Dame de Miséricorde, avec une statue de ce nom, fort ancienne, qui prouve que le faubourg devança autrefois les sentiments de la ville envers la sainte Vierge. A cette statue se rattache, depuis la même époque, une confrérie de Notre-Dame de Miséricorde, qui existe encore de nos jours, qui est très-nombreuse, et compte dans son sein les noms les plus honorables.

Comme l'église Saint-Roch, le grand séminaire fut consacré, dès son origine, à la très-sainte Vierge. On lit au-dessus de la porte d'entrée : *Opus Dei. Deiparæ auspiciis seminarium Adjacense;* et la pierre qui porte cette inscription a traversé les injures du temps et des hommes ennemis, sans être jamais endommagée; une révolution impie a lu ces paroles, et les a respectées. Aussi, lorsqu'il a fallu consacrer de nouveau la chapelle restaurée et agrandie, on l'a dédiée à l'Immaculée Conception. La chapelle du petit séminaire est sous le vocable de la Présentation de Marie, et possède une congrégation des élèves les plus pieux, qui honorent la sainte Vierge sous le titre de *Secours des chrétiens*. La chapelle des Filles de Marie, dédiée à l'Immaculée Conception, est le siége de deux congrégations, composées l'une des élèves-maîtresses formant l'école normale, et des pensionnaires les plus pieuses, l'autre des dames et demoiselles de la ville, et les deux congrégations sont l'édification de tous les fidèles.

---

(1) Tout ce que nous avons dit de la cathédrale et de ses chapelles est extrait du livre *Cathédrale d'Ajaccio*, par Armand, ancien sous-préfet.

Les dames de la Miséricorde forment deux autres congrégations consacrées à la visite et au soulagement des pauvres et des malades, et ont pour fête patronale la Conception de la sainte Vierge. La chapelle de l'hospice est aussi consacrée à Notre-Dame de Miséricorde, et possède la belle statue de marbre, que fit venir de Gênes, en 1645, le capitaine Orto, ce grand promoteur de la dévotion à Notre-Dame.

Les environs d'Ajaccio sont, comme la ville même, pleins de souvenirs de la sainte Vierge. A deux kilomètres sur le côté occidental du golfe, et dans un site des plus pittoresques, est Notre-Dame du Carmel, bâtie en 1632, par la famille Pozzo di Borgo, et dotée d'une rente perpétuelle destinée à son entretien et au traitement d'un aumônier. En 1767, lorsque les Grecs, chassés de Paomia, vinrent se réfugier à Ajaccio, on leur assigna cette église pour leurs offices; d'où lui est venue la dénomination qu'on lui donne quelquefois de chapelle des Grecs. Successivement agrandie, elle est aujourd'hui une jolie église, très-fréquentée par les âmes pieuses, qui viennent y faire dire des messes, soit pour demander des grâces, soit pour remercier des grâces obtenues. Une foule immense d'hommes et de femmes accourt, chaque année, à la neuvaine préparatoire à la fête du Mont-Carmel ; et le jour de la fête, 16 juillet, toute la ville se rend à cette église comme à un pèlerinage obligé.

En face du port, à un lieu appelé *Sciarabola*, était la chapelle de Notre-Dame des Grâces, élevée par trois frères de Gênes, qui ayant fait naufrage dans le port s'estimèrent redevables de leur sauvetage à la sainte Vierge. Cette chapelle fut brûlée par des malfaiteurs pendant la Révolution; et la belle statue en marbre, qui échappa à l'incendie, fut déposée à l'oratoire voisin dédié à sainte Lucie. C'est là que, tous les ans, on célèbre la neuvaine de Notre-

Dame des Grâces; et le jour de la fête, on y fait dire en son honneur le plus grand nombre de messes qu'il est possible.

Ailleurs, sur le versant d'un mamelon planté de vignes et dans un site très-pittoresque peu éloigné de la ville, sont deux jolies chapelles de Notre-Dame de Lorette, l'une, plus ancienne, où se fait la neuvaine préparatoire à la fête du 8 septembre, et où se rendent grand nombre de pèlerins; l'autre élevée tout à côté, en 1661, par l'abbé Bacciochi, entièrement semblable à la *Santa Casa* de Lorette, en Italie.

A une plus grande distance d'Ajaccio, mais toujours dans le même canton, les paroissiens d'Afà, presque tous bergers, font vœu, quand un enfant leur naît ou tombe malade, de le conduire, un jour marqué, à une église de la sainte Vierge. Le jour venu, la mère, quelque temps qu'il fasse, accomplit son vœu nu-pieds; elle porte l'enfant vêtu de blanc, avec un cierge destiné au curé, qu'on prie d'offrir le saint sacrifice à l'intention de l'enfant, pour lui obtenir le don de l'adoration intérieure. La population entière récite le chapelet en commun aux principales fêtes de la Mère de Dieu. Elle cuit son pain le samedi; et le premier pain tiré du four s'appelle le pain de la Vierge. On le partage en autant de morceaux qu'il y a de femmes présentes; et l'accepter est signe d'union; le refuser par haine ou mésintelligence, serait s'attirer, dit-on, la malédiction de la Vierge. La paroisse d'Alata possède une chapelle du Rosaire et une confrérie du même nom, dont font partie tous les habitants, les hommes comme les femmes. La paroisse d'Appietto, qui célèbre sa fête patronale du 15 août avec grande solennité, a une chapelle du Rosaire, où l'on fait dire beaucoup de messes, et où l'on entretient des lampes allumées tantôt pendant huit jours, tantôt pendant quinze, pour obtenir des grâces ou remer-

cier des grâces déjà reçues. Mezzavia tourne sa dévotion vers Notre-Dame du Rosaire, et San Benedetto vers Notre-Dame de la Miséricorde, dont elle a une confrérie.

Si maintenant, quittant le canton d'Ajaccio, nous entrons dans celui de Bastelica, nous trouvons, à Bastelica même, une église de l'Annonciation, une autre de Notre-Dame du Carmel et une chapelle du Rosaire dans l'église paroissiale; nous y trouvons l'usage du mois de Marie, la pratique du chapelet en commun tous les jours de carême, et, hors de là, deux fois la semaine; une confrérie du tiers ordre de saint François, dont les membres viennent, tous les jours, prier devant l'image de la bonne Mère; une neuvaine préparatoire aux fêtes de l'Annonciation et du Carmel; et ces deux fêtes, ainsi que celles de l'Assomption, du Rosaire, de l'Immaculée Conception et du Saint-Cœur de Marie, y sont de vraies solennités. Cauro a dans la campagne une petite chapelle de Notre-Dame des Anges, affectionne spécialement les fêtes de l'Immaculée Conception et de la Compassion, fait une neuvaine préparatoire à l'Assomption; et le jour de la fête, on porte la statue de la Vierge en procession. Ocana et Tolla ont chacun une chapelle du Rosaire, et chantent le petit office de la Vierge avec le *Salve, Regina* après la messe paroissiale, tous les dimanches et fêtes. Dans la plupart des familles, le chapelet se récite en commun, comme prière du soir. Le jour de la Conception, Ocana allait autrefois processionnellement prier à une chapelle située sur une haute montagne, qui possédait un tableau antique de l'Immaculée Conception. Ce tableau se vénère maintenant à l'église paroissiale, qui a en outre un autel et un tableau de l'Immaculée Conception. Enfin, Eccica et Suarella, deux hameaux formant une paroisse, possèdent l'un une chapelle de la Nativité, l'autre une chapelle de l'Assomption; et l'église paroissiale a une chapelle intérieure du Rosaire. On y fait le

mois de Marie comme dans les premières villes du diocèse; et les communions, très-nombreuses aux fêtes de la Vierge, le sont encore plus au mois de Marie.

Dans le canton de Bocognano, l'église paroissiale du chef-lieu est dédiée au Rosaire, dont les quinze mystères, représentés sur quinze médaillons, entourent un tableau non moins remarquable par son antiquité que par la beauté du dessin. Le 15 août, on porte en procession la statue de la Vierge; et de jeunes filles vêtues de blanc lui jettent des fleurs sur tout le parcours. A Carbuccia, l'église possède une chapelle du Rosaire, et la fête s'en célèbre avec grande solennité. Ce jour-là, chaque famille sans exception fait son offrande, ordinairement en lin, pour l'entretien de la chapelle. On y fait aussi le mois de Marie, et une communion générale en clôt les exercices. Tavera n'a pas moins de zèle pour le Rosaire. Ucciani a une chapelle de l'Annonciation, une autre du Rosaire, une troisième de Notre-Dame de la Miséricorde, avec une fort belle statue et une confrérie sous ce vocable. Tous aiment à invoquer la sainte Vierge sous ce titre si doux. Naguère une mère de famille était à l'extrémité; elle fait dans son cœur un vœu à Notre-Dame de Miséricorde, et le jour même elle était hors de danger. Vero a une chapelle et une confrérie du Rosaire, qui remontent l'une et l'autre à un temps immémorial. Le premier dimanche d'octobre, on porte en procession la Vierge du Rosaire, et toute la population se presse autour d'elle comme autour d'une mère.

Dans le canton de Sainte-Marie-Siché, la paroisse du chef-lieu est digne du nom qu'elle porte. Marie est tout aux regards de sa foi, et elle lui prodigue son argent, ses prières et ses vœux. On l'appelle comme garant de la sainteté des serments, de la fidélité dans les promesses, de la bonne foi dans les contrats; enfin, écrit le curé, on pousse la dévotion à Marie jusqu'à l'enthousiasme et quel-

quefois à l'excès. Le 15 août, on porte sa statue dans les rues; tous les environs y accourent, et selon l'usage que nous avons signalé ailleurs pour le jour de la fête patronale, les habitants hébergent les pèlerins, chaque famille offre de modestes agapes. Le chapelet se récite tous les jours en famille. Le mois de Marie se fait avec grand fruit, ainsi que la neuvaine préparatoire à l'Assomption.

A Ampaza, est la plus ancienne église du canton, consacrée à Notre-Dame du Rosaire, dont elle a un remarquable tableau. A Azilone, l'église, sous le vocable de la Nativité, a encore une chapelle intérieure du Rosaire : le 8 septembre, on s'y rend de tous les points du canton et des cantons limitrophes. Le premier dimanche du mois, on chante, après le chapelet, les litanies de la Vierge, en faisant extérieurement le tour de l'église, ou en se rendant processionnellement à la croix de la Mission; et tous les mercredis et samedis on récite le chapelet en public. Albitreccia a, dans l'église paroissiale, une chapelle du Carmel, avec une autre du Rosaire; et à peu de distance de là, sur la voie publique, un autre oratoire du Carmel, où, tous les samedis d'été, la population en masse vient réciter le chapelet. Dans les cinq paroisses de Campo, Forciolo, Quasquara, Zigliara et Frasseto, il y a une chapelle du Rosaire, avec une dévotion remarquable pour la sainte Vierge. A Frasseto en particulier, lorsqu'on a quelque grâce à obtenir, on prie, on fait dire des messes, et on tient des lampes allumées pendant des mois entiers. Il y a grand concours à la neuvaine et à la fête du Rosaire, grande démonstration de dévotion à toutes les fêtes de la Vierge; et le chapelet se récite dans toutes les familles, ainsi qu'à Grosseto et Zigliara. Le Saint-Nom de Marie est la fête patronale de Zigliara; beaucoup de pèlerins y viennent; et il y existe une congrégation du Sacré-Cœur de Marie.

Au canton de Pila et Canale, il y a cinq chapelles du

Rosaire, et à peu près autant de confréries de ce nom. La chapelle de Pila et Canale avait autrefois un aumônier chargé d'y réciter le chapelet, tous les mercredis et samedis. Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'aumônier, on ne le récite que le samedi. Les paroisses de Cognocoli, de Coti-Chiavari, ont une chapelle et une confrérie du Rosaire. Guargualé possède une confrérie de l'Immaculée Conception avec une autre des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, chante l'office de la Vierge tous les dimanches et fêtes, fait en son honneur une procession le premier dimanche de chaque mois, et récite le chapelet à l'église, dans les maisons et même en été sur les places publiques. Pietrosella possède une confrérie de Notre-Dame de la Miséricorde; Urbacalone en a une belle statue, fait précéder d'une neuvaine la fête de l'Immaculée Conception, et la célèbre par de nombreuses communions, ainsi que la fête de Notre-Dame de la Miséricorde et la clôture du mois de Marie. Quand quelqu'un meurt, on se réunit dans la maison du défunt tous les soirs, pendant un mois, au son de l'*Angelus*, et on y récite pour lui le chapelet avec les litanies de la Vierge. Le plus grand nombre dit le chapelet tous les jours, et beaucoup font abstinence complète le samedi en l'honneur de la Mère de Dieu.

Dans le canton de Sari-d'Orcino, l'église du chef-lieu a une chapelle de l'Immaculée Conception, une autre de Notre-Dame des Sept-Douleurs, une troisième de Notre-Dame de la Miséricorde, où se porte plus particulièrement la piété des fidèles. Le 18 mars, fête patronale de cette dernière chapelle, se solennise comme les plus grandes fêtes de l'année, par la magnificence du chant et des cérémonies, et par une procession générale où l'on porte la statue de Notre-Dame de Miséricorde. Non-seulement personne ne manque aux offices ce jour-là; mais de nombreux pèlerins y accourent des paroisses voisines, sachant par la

notoriété publique que la plupart des vœux qu'on y fait sont exaucés. On s'y prépare par une neuvaine; et pour y assister, le laboureur quitte son champ, l'ouvrier son atelier, la femme son ménage; l'église est toujours remplie; ce qui n'empêche pas deux hameaux un peu éloignés d'avoir chacun son sanctuaire, l'un, de la Nativité; l'autre, de l'Annonciation; et toute la paroisse chôme ces deux fêtes. Le curé du lieu raconte qu'un jour, pendant qu'il faisait le prône, survint un orage épouvantable qui vomissait la pluie par torrents, éclatait en coups de tonnerre à faire frémir et en éclairs presque continus. Tout le monde tremblait; le curé s'écrie : Mes frères, recourons à la Mère de miséricorde. *Salve, Regina, mater misericordiæ.* La prière finie, le calme renaît, le ciel recouvre sa clarté et sa sérénité. Aussi tous les soirs de carême, le chapelet se dit à cet autel, et le peuple, en passant devant la chapelle, salue et prie Notre-Dame de Miséricorde. A Ambiegna et Casaglione, il y a une chapelle du Rosaire, qui célèbre avec grande solennité le 1er dimanche d'octobre; à Arro, à Cannelle, une chapelle de Notre-Dame de Miséricorde; à Calcatoggio, une chapelle de l'Annonciation, et à Lopigna, une de la Nativité. A Saint-André, l'église paroissiale est sous le vocable de l'Assomption. De nombreux pèlerins viennent à la fête de la Miséricorde d'Arro, à la fête de l'Annonciation de Calcatoggio, et à la fête du 8 septembre de Lopigna, où même plusieurs viennent nu-pieds, apportant des offrandes à la sainte Vierge, et suivent dévotement la procession, dans laquelle on promène en triomphe la statue de Marie. A Saint-André d'Orcino, on ne manque pas la messe aux fêtes non chômées de la sainte Vierge, et on s'abstient de laitage les samedis en son honneur.

Le canton de Sarrola et Carcopino n'est pas moins édifiant. On y trouve le Rosaire à Sarrola, à Péri, à Cuttoli, à Valle-de-Mezzana. Près de Sarrola est une chapelle

de l'Immaculée Conception, où l'on va depuis longtemps en pèlerinage. A Cuttoli, une neuvaine prépare les fidèles aux fêtes de l'Assomption et du Rosaire, que l'on célèbre par de nombreuses communions et une procession solennelle. A Péri, une neuvaine prépare également la paroisse aux fêtes de l'Annonciation et du Rosaire. A Valle-de-Mezzana, on chante les litanies avec le *Sub tuum* tous les dimanches et fêtes, souvent même l'office de la Vierge; et l'on récite le chapelet à l'église tous les jours de carême.

Dans le canton de Zicavo, il y a, à Zicavo, une confrérie de l'Assomption, qui chante l'office de la Vierge tous les dimanches et fêtes; une confrérie du Saint-Cœur de Marie, qui, à la mort d'un de ses membres, fait chanter à son intention une messe votive de la sainte Vierge. A Cozzano, à Guitera et à Zevaco, il y a une chapelle et une confrérie du Rosaire. A Zevaco, la confrérie chante l'office de la Vierge tous les dimanches et fêtes; et une neuvaine prépare à la fête du Rosaire. Il y a de plus une congrégation de la Vierge, dont les membres récitent, chaque jour, le chapelet en famille, et une congrégation des filles de Marie, qui a pour but de porter les personnes du sexe à l'imitation des vertus de la sainte Vierge. A Guitera, les femmes, dans l'ardeur de leur zèle pour la sainte Vierge, lui ont offert une belle statue. A Corrano, le chapelet se récite à l'église tous les dimanches et fêtes. Les habitants de Cozzano ne sont pas moins dévoués à la sainte Vierge, qui est patronne de la paroisse, et ils lui offrent des robes, des voiles, des colliers, des couronnes, des nappes, des ornements d'autel, des chapelets et autres dons en nature.

Et que dirons-nous du canton de Ciamanacce? L'église de Ciamanacce, sous le vocable de l'Annonciation, a un autel du Rosaire, où en sont représentés les quinze mystères, et un autre autel de la Vierge, dont l'image,

peinte sur le mur et réputée miraculeuse, attire à ses pieds une foule immense, non-seulement de la paroisse, mais des environs. Habituellement voilée d'un rideau, elle ne peut être découverte que par un prêtre en habit de chœur, et avec douze cierges allumés à l'autel. On ne la découvre ordinairement qu'après la messe qu'on y a fait dire; et pendant qu'elle est découverte, on chante les litanies, le *Salve, Regina,* avec les oraisons correspondantes; et l'on récite l'*Ave, Maria,* l'*Angelus* et le *Sub tuum.* On croit généralement, sur le témoignage d'une femme pieuse qui se trouvait le soir fort tard à l'église, que, pendant qu'elle priait, des rayons de lumière apparurent au sommet de la voûte, qui, venant ensuite s'arrêter sur le mur, y formèrent cette image par leur empreinte, sans qu'aucune main d'homme y intervînt. A l'appui de ce récit, on raconte que des pieds de l'image jaillissait une eau qui guérissait les blessures; qu'une femme aveugle y recouvra la vue, en y déposant une couronne, et que les murs, à droite et à gauche de l'image, s'étant écroulés, la partie du mur qui la portait demeura intacte. A Palneca et à Giovicacce, on voit, chaque année, les pèlerins accourir en foule à la fête patronale du 15 août. La plupart des habitants de Palneca sont enrôlés dans une confrérie de l'Immaculée Conception, qui est tenue de chanter le petit office tous les dimanches et fêtes; tout le monde récite le chapelet tous les jours de carême, du mois de Marie et de l'avent. Tasso a sa chapelle du Rosaire, où l'on vient souvent prier; et un dimanche par mois on chante en procession les litanies de la Vierge, avec le *Salve, Regina,* et le *Sub tuum.*

Nous arrivons au canton de Vico. Là nous trouvons, à Vico même, une belle église de l'Assomption, qui remplace l'ancienne cathédrale de Sagone. Elle a une chapelle du Rosaire, à laquelle est attachée une confrérie, riche

d'indulgences plénières et partielles, qui a plus de cent cinquante ans d'existence, et compte plus de cent quarante associés. Une autre confrérie du Mont-Carmel y compte aussi un grand nombre d'associés. Enfin tous célèbrent les fêtes de la Vierge avec grande édification. Près de Vico, est le couvent des Oblats, sous le vocable de l'Immaculée Conception. Leur église remonte, d'après l'inscription gravée sur le clocher, à l'an 1545, et possède actuellement une congrégation de femmes, au nombre de deux cents. Tous les dimanches, elles se réunissent à l'église du couvent, y entendent une instruction, qui est suivie des litanies de la Vierge et du salut. Cette église, où il se fait plus de deux mille communions par an, possède une chapelle de la Mère de Dieu, où, à toute heure du jour, on voit des personnes des deux sexes, agenouillées, priant devant l'image de Marie. A la seule fête de Notre-Dame des Anges, il y vient environ deux mille pèlerins, jaloux de gagner l'indulgence de la Portioncule, attachée, depuis plus de trois cents ans, à ce pieux sanctuaire. Arbori, Coggia, Muzzo, Parapoggio, ont des confréries ou chapelles du Rosaire, et professent une grande dévotion pour le chapelet. Appricciani a une chapelle de la Vierge très-fréquentée; Chigliani récite le chapelet en public tous les samedis; et le premier samedi de chaque mois on y ajoute les litanies. Enfin Nesa a une confrérie de l'Immaculée Conception.

Au canton de Renno, l'église du chef-lieu n'a pas seulement une chapelle du Carmel et une de l'Annonciation; elle en a encore une du Rosaire, qui jouit de la faveur d'un autel privilégié et de plusieurs indulgences. C'est là le centre d'une confrérie qui date de plus d'un siècle; c'est là que la congrégation de l'Immaculée Conception récite le chapelet tous les dimanches, et que le curé ou le vicaire le récite tous les jours de carême, sauf le vendredi

et le dimanche; près de là enfin s'élève une chapelle de la Présentation de la sainte Vierge. Balogna, Létia et Saint-Martin de Létia n'ont pas seulement une chapelle du Rosaire; Balogna chante encore l'office de la Vierge tous les dimanches et fêtes; et la récitation du chapelet y est générale. Létia fait précéder d'une neuvaine les fêtes de l'Assomption et du Rosaire, célèbre avec une solennité spéciale ces deux fêtes, et les termine par une procession générale. Saint-Martin de Létia a une confrérie, une statue et un tableau du Rosaire; vénère d'un culte particulier Notre-Dame du Carmel, et aime à venir prier sur les ruines d'une ancienne chapelle de la Vierge, minée par le temps, au milieu desquelles on a planté une croix haute de huit mètres. On y vient surtout dans les temps de sécheresse et d'épidémie; et on s'y rend en procession deux fois l'an.

Au canton d'Evisa, les églises d'Evisa, de Cristinacce et de Marignana, ont des chapelles ou confréries du Rosaire. A Cristinacce, beaucoup portent sur eux le scapulaire ainsi que la médaille de l'Immaculée Conception, récitent le chapelet tous les jours en famille, et deux fois par semaine à l'église. A Revinda, les paroissiens, après les labeurs du jour, se réunissent, à une heure de nuit, dans leur pauvre église, pour réciter le chapelet tous ensemble. A Sia-Serriera, on aime tant la sainte Vierge, que, tous les soirs du mois de Marie, l'église est comble comme aux offices des grandes fêtes.

Le canton de Piana compte trois églises paroissiales sous le vocable de Marie. Piana, l'une d'elles, chante l'office de la Vierge tous les dimanches et aux principales fêtes; elle a une confrérie du Rosaire, et fait en conséquence une procession le premier dimanche de chaque mois. Le premier dimanche d'octobre, on y porte la statue de Notre-Dame du Rosaire. Outre cette statue, Piana est

fière de sa statue de l'Assomption, qu'on dit très-remarquable. Otta possède, comme la paroisse précédente, une confrérie du Rosaire, et chante l'office de la Vierge tous les dimanches et aux principales fêtes. Les membres de la confrérie du Rosaire, hommes et femmes, communient la plupart une fois le mois, mais au moins tous, le jour de l'Assomption. Le premier dimanche de chaque mois, ils assistent exactement à un exercice d'une heure et demie, où le curé de la paroisse leur adresse les avis et exhortations qu'il juge utiles. Enfin la paroisse de Targese a sa confrérie de l'Immaculée Conception, qui, tous les samedis, récite le chapelet à l'église.

Le canton de Salice a trois chapelles ou confréries du Rosaire. A Salice, la fête patronale du 15 août attire beaucoup de pèlerins à l'église et beaucoup de fidèles à la sainte table. A Pastricciola, la confrérie chante l'office de la Vierge, les dimanches et fêtes, avant la messe paroissiale; et le chapelet se récite tous les soirs en famille. Rosazia a une dévotion spéciale pour sa chapelle du Rosaire, et fête le premier dimanche d'octobre à l'égal des plus grandes solennités. Plusieurs pèlerins des environs viennent prendre part à cette fête et à la belle procession qui la termine. Il ne vient pas moins de pèlerins à Scanafaghiaccia pour le 15 août. On y communie et on y fait beaucoup d'offrandes à la sainte Vierge. Le 16 juillet, fête du Carmel, l'affluence est la même. A Vigna-Majò, toutes les paroisses du canton y sont représentées par quelques pèlerins.

Enfin le dernier canton, celui de Soccia, possède quatre chapelles ou confréries du Rosaire. L'église paroissiale de Soccia, qui est sous le vocable de Notre-Dame des Grâces, et a une confrérie du Rosaire, célèbre avec une dévotion remarquable les trois fêtes du Rosaire, du Saint-Nom de Marie et de l'Assomption. Les communions y sont nombreuses, le concours d'étrangers considérable; et la pro-

cession du Rosaire, en particulier, va jusqu'à la distance de plusieurs kilomètres. Les paroisses de Guagno, de Poggiolo et d'Orto ont aussi chacune sa chapelle du Rosaire, et se préparent par une neuvaine à la grande solennité du premier dimanche d'octobre. Guagno et Orto ont en outre une chapelle et une fête de Notre-Dame de Miséricorde, à laquelle prennent part plusieurs pèlerins étrangers. La statue en marbre de Notre-Dame de Miséricorde, à Orto, fut, dit-on, découverte par un berger; et depuis que l'église paroissiale la possède, une dévotion spéciale à Marie est passée dans les mœurs du pays. Une neuvaine précède la fête patronale; et, pendant cette neuvaine, la statue demeure exposée sur un autel que les fidèles ornent de cierges et de rubans. Le jour de la fête est solennisé par beaucoup de communions et une belle procession; le chapelet se dit tous les samedis à l'église et tous les soirs en famille. Les exercices du mois de Marie sont très-suivis et se terminent par une communion générale le matin, et une procession solennelle le soir.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS L'ARRONDISSEMENT DE SARTÈNE.

Cet arrondissement, beaucoup moins considérable que le précédent, ne compte que sept cantons. Dans tous, la récitation du chapelet est à peu près générale. Sartène, dédiée à l'Assomption, possède en ville un autel du Rosaire, un autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et à la campagne, Notre-Dame du Carmel, Notre-Dame de l'Assomption et Notre-Dame d'Aracciani. A cette dernière chapelle, il se fait une neuvaine préparatoire au 15 août, qui attire beaucoup de monde. On s'y rend dès le matin avant l'aurore, en récitant le chapelet; on y entend pieusement la messe, et l'on revient de même en priant. Notre-Dame des Sept-Douleurs a double neuvaine : l'une avant le vendredi de la Passion, l'autre avant le troisième dimanche de septembre. La première est la plus fréquentée et sert de préparation aux Pâques, que plusieurs font le vendredi, jour de la fête. A Bilia, est une congrégation du Sacré-Cœur de Marie; à Foce, une image de Notre-Dame du Rosaire, devant laquelle, au mois de septembre 1865, une femme malade désespérée fut subitement guérie. A Giuncheto, on ne croirait pas avoir sanctifié le dimanche si l'on manquait à réciter le chapelet. Les bergères le récitent en gardant leurs troupeaux, et le redisent encore quand, arrivées à la maison, elles se reposent autour du foyer.

A la Mola, trois tableaux de la Vierge, aussi anciens

qu'estimés, décorent l'église paroissiale, et beaucoup d'habitants font vœu, les uns de jeûner au pain et l'eau tous les samedis, les autres de s'abstenir même de laitage dans ce même jour en l'honneur de la Vierge. Presque tous portent au cou sa médaille et lui adressent chaque soir des prières ferventes. A Tivolaggio, les fêtes de l'Assomption et de l'Immaculée Conception comptent parmi les premières solennités de l'année.

Le canton de Lévie nous offre au chef-lieu, dans l'église paroissiale, trois chapelles de la Vierge, une du Rosaire, une de Notre-Dame des Neiges, et une troisième où se fait le mois de Marie, aux pieds d'une très-belle statue. Dans cette paroisse, l'usage du scapulaire est général, et beaucoup de femmes s'abstiennent de laitage le samedi. A la naissance d'un enfant, tous s'écrient : *Santa Maria,* en sous-entendant : protégez-le. A Carbini et Figari, vous trouvez les témoignages ordinaires d'amour pour la sainte Vierge. Zonza a deux fêtes patronales : l'Assomption à l'église paroissiale, la Nativité à un hameau voisin; et beaucoup de pèlerins se rendent à ces deux fêtes. On voit dans l'église un tableau que ne purent autrefois endommager les flammes d'un incendie.

Le canton d'Olmeto montre avec un légitime orgueil, comme le canton précédent, dans la grande et belle église d'Olmeto, trois chapelles de la Vierge, savoir l'Immaculée-Conception, le Saint-Cœur de Marie et Notre-Dame des Grâces. Il y a en outre, dans cette église, une congrégation de la sainte Vierge, une archiconfrérie du Cœur de Marie, un mois de Marie solennel pendant lequel on fait tous les dimanches la procession avec la statue et la bannière de Marie. De longues files de vierges en vêtements blancs, et des personnes de tout âge chantent d'une même voix et d'un même cœur les louanges de la Mère de Dieu. Une neuvaine précède les fêtes du Rosaire, de l'Imma-

culée Conception et de l'Assomption; toutes les femmes et presque tous les hommes portent le scapulaire avec la médaille miraculeuse; et il n'est guère de maisons où ne se voie l'image de Marie à côté de celle du Sauveur.

La paroisse d'Arbellara a dans son église paroissiale une chapelle de Notre-Dame de la Miséricorde, une autre du Rosaire et une troisième du Sacré-Cœur de Marie. Fozzano, placé sous le vocable de l'Annonciation, a, dans son église, une chapelle et une confrérie du Rosaire, avec une statue de la Vierge, qui fut trouvée, dit-on, sur le bord de la mer, vers le seizième siècle. Plusieurs étrangers tentèrent en vain de la soulever; elle ne se laissa mouvoir que par les habitants de Fozzano, qui la transportèrent avec une joie sainte dans leur église; et là Dieu accorda de nombreux prodiges à ceux qui vinrent prier à ses pieds. Nous ne pouvons dire toutes les guérisons, toutes les grâces signalées qu'on y obtint; nous dirons seulement que, vers le milieu du seizième siècle, la peste sévissant avec violence sur le territoire de Tallano, on porta processionnellement la statue sur un monticule, d'où pouvait s'apercevoir le pays infecté par l'épidémie, comme pour le montrer à la sainte Vierge; et la peste cessa aussitôt. En souvenir de ce miracle, Tallano paya, pendant un siècle, à l'église de Fozzano une redevance en denrées; et Fozzano prit la coutume, toutes les fois que la sécheresse ou quelque calamité menaçait la contrée, de porter sa statue en procession. On offre des dons, on célèbre des neuvaines, on fait dire des messes à son autel, pour lui demander des grâces ou pour la remercier de celles qu'on a reçues. La plupart des habitants sont agrégés au Rosaire; cent quatre-vingt-quatre associés portent le scapulaire; cinquante jeunes personnes forment la congrégation des Filles de Marie. Il y a en outre la congrégation du Sacré-Cœur de Marie, le Rosaire vivant, des neuvaines prépara-

toires à l'Annonciation, à l'Assomption, au Rosaire, le chapelet à l'église tous les samedis de l'année et tous les jours de carême, sauf le vendredi et le dimanche, sans compter que, dans la plupart des familles, on le récite tous les soirs; enfin des communions générales aux principales fêtes de la sainte Vierge.

La paroisse de Propriano célèbre, le 18 mars, la fête patronale de Notre-Dame de Miséricorde. Beaucoup de pèlerins y viennent entendre des messes, en faire célébrer, se confesser et communier. Les principales fêtes de la Vierge sont sanctifiées par des neuvaines et des communions. A Figaniella, presque tous les paroissiens des deux sexes portent le scapulaire; et, à Viggianello, on ne néglige aucune des pratiques pieuses en l'honneur de Marie.

Le canton de Petreto possède, à Petreto même, une chapelle du Rosaire en grande vénération, où se fait pieusement le mois de Marie. La plupart des paroissiens communient, les uns très-souvent, les autres au moins plusieurs fois l'an. A Argiusta, qui possède une chapelle du Rosaire, les habitants assistent tous les dimanches à la récitation du chapelet, avec autant de zèle qu'à la messe paroissiale. A Becchisano, qui a pour titulaire l'Annonciation et possède dans l'église paroissiale une chapelle de Notre-Dame des Anges, on ne manque pas d'entendre la messe, de communier et d'assister au salut les cinq fêtes principales de la Vierge. Calvese, qui a dans l'église paroissiale une chapelle du Rosaire, possède sur son territoire une chapelle du Mont-Carmel du quatorzième siècle, où les fidèles des environs viennent en pèlerinage le 16 juillet; plusieurs même y passent la nuit en prières. Casalabriva possède une chapelle et une confrérie du Rosaire, avec une congrégation de femmes, qui s'engagent à réciter en commun le chapelet tous les dimanches et fêtes, à dire en

particulier douze *Ave, Maria,* chaque jour, et à se confesser plusieurs fois l'an. La paroisse de Moka, dont l'église est dédiée à l'Assomption, possède, depuis le commencement du treizième siècle, à deux kilomètres de l'église paroissiale, une chapelle de la Nativité connue sous le nom de l'Abbaye, parce que autrefois elle était le titre d'un abbé mitré. La statuette de la Vierge de cette chapelle passe pour avoir la vertu d'éteindre les incendies, de sorte qu'à l'arrivée du prêtre qui la porte au lieu de l'incendie, chacun tombe à genoux, cesse de combattre le feu; et il s'éteint. Le curé de Moka atteste que le fait s'est reproduit plusieurs fois depuis quelques années. Le 8 septembre, on célèbre la fête de cette chapelle; et il y a toujours grand concours. Une neuvaine prépare les paroissiens à l'Assomption et à la Nativité; et, la veille de la fête, on va en procession chanter les premières vêpres à la chapelle de l'Abbaye.

La paroisse d'Olivese est remarquable par sa dévotion au Rosaire, auquel elle a consacré une chapelle, et dont elle célèbre la fête avec la plus grande solennité. On y porte en procession une statue de la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras. Presque tous les paroissiens ont le scapulaire, récitent le chapelet en public tout le carême, et, hors de ce temps, tous les mercredis, samedis et dimanches; ceux qui ne peuvent venir à l'église le récitent en particulier. Les fêtes de l'Immaculée-Conception de Marie, de sa Pureté et de son Saint-Cœur sont spécialement chères à la population.

Enfin, à Sollacarò, l'église est sous le vocable de l'Annonciation; et une congrégation du Sacré-Cœur de Marie entretient la piété parmi les jeunes personnes.

Le canton de Porto-Vecchio nous offre, au chef-lieu, une église et une confrérie de Notre-Dame de Miséricorde, dont on fait la fête avec procession et grand con-

cours, une chapelle de l'Immaculée-Conception, où l'on célèbre ce mystère avec octave, et où l'on vient de tous les points du canton, un autel du Rosaire qui popularise la récitation du chapelet trois fois la semaine à l'église et plus souvent en particulier; enfin les ruines d'une magnifique église qui portait le vocable de *Santa Maria di Massa*, et que les Maures renversèrent dans une de leurs invasions.

Conca possède une confrérie du Rosaire, dont les membres communient le premier dimanche du mois, et récitent le chapelet à l'église après l'office du matin. Sari a, dans son église, une chapelle et une confrérie de l'Immaculée-Conception, avec une statue ornée d'un collier d'or; et, sur la montagne voisine, une chapelle de Notre-Dame des Neiges, où les pèlerins accourent le 5 août, et font brûler des cierges en l'honneur de la Vierge. Le 8 décembre s'y célèbre très-solennellement avec une belle procession et beaucoup de communions. Tous les dimanches, on chante le petit office de la Vierge, et chaque mois il y a en son honneur procession autour de l'église. Le samedi, plusieurs fidèles allument une lampe devant son image et s'abstiennent de laitage.

Le canton de Sainte-Lucie de Tallano nous offre, à Sainte-Lucie même, une chapelle et une confrérie du Rosaire fort ancienne; au couvent de Tallano, deux chapelles, l'une de Notre-Dame des Anges, fraîchement restaurée, visitée autrefois par de nombreux pèlerins et favorisée de l'indulgence de la Portioncule; l'autre de l'Immaculée-Conception, qui semble appartenir à la fin du seizième siècle, et qui est toujours en grande vénération. Le peuple de Sainte-Lucie, très-dévoué à la Mère de Dieu, vient d'offrir à l'église paroissiale une belle statue de l'Assomption. Attagène solennise d'une manière spéciale les trois fêtes de Notre-Dame de Miséricorde, de la Maternité divine et de l'Immaculée-Conception, auxquelles elle se

prépare par une neuvaine. La première surtout, qui se célèbre le 18 mars, attire grand nombre de pèlerins. Les trois paroisses de Cargiaca, de Saint-André de Tallano et de Poggio ont une chapelle du Rosaire : la première se prépare par une neuvaine à la solennité du Rosaire, et la seconde dit tous les jours le chapelet en public.

Dans le canton de Serra, San-Martino, Caldarello et Serra ont une congrégation du Sacré-Cœur de Marie. Aullène, Caldarello, Quenza, Sorbollano et Zerubbia ont une chapelle du Rosaire. A Aullène, les confrères du Rosaire s'engagent à réciter tous les jours le chapelet en famille. A Quenza, il y a, le premier dimanche du mois, procession du Rosaire, et, le 5 août, grande solennité de Notre-Dame des Neiges, avec une procession où l'on porte la statue de la Vierge, et bénédiction du saint Sacrement. Non loin de l'église paroissiale, est une chapelle de l'Assomption, qui date de l'an 1000, et qui possède une statuette de la Vierge, que tout le pays vénère, à ce point qu'il n'est pas de jour où l'on ne voie des fidèles à genoux à ses pieds. Lorsqu'en 1865 une affreuse sécheresse mettait toutes les récoltes en péril, on porta processionnellement cette statue à l'église paroissiale; on lui adressa des prières publiques et privées. Les trois jours suivants, une pluie bienfaisante vint rafraîchir la terre, assurer les moissons; et le peuple reconnaissant reporta la statue à son oratoire en grande pompe et au son des cloches. A Sorbollano, on se prépare aux fêtes de l'Assomption et du Rosaire par une neuvaine; et tous tiennent à la suivre; ceux qui ne peuvent se rendre à l'exercice public viennent à l'église la faire en particulier. Les confrères du Rosaire s'engagent à réciter le chapelet tous les jours, à orner l'autel de la Vierge et à communier au moins quatre fois l'an.

Mais le plus intéressant de tous les cantons de l'arron-

dissement de Sartène, c'est le canton de Bonifacio. Il est remarquable entre tous, non-seulement par la pureté de sa foi, la douceur de ses mœurs, la beauté de ses églises, mais surtout par son attachement au culte de Marie. L'église paroissiale de la haute ville, qu'on appelle, depuis le onzième siècle, Sainte-Marie Majeure, s'appelait, dans les siècles antérieurs, *Santa Maria del Bosco,* à raison d'un petit bois de myrtes, de lentisques et d'oliviers sauvages qui l'entourait. Cette magnifique église, dédiée à l'Assomption de la Vierge, qui est la patronne de la ville, a un maître-autel en marbre blanc, sculpté avec beaucoup d'art, et surmonté d'une belle statue de Marie. Au côté droit du sanctuaire, se trouve, dans la chapelle du Saint-Sacrement, une statue très-ancienne de la Vierge, sous le vocable *Expectatio partus B. M. Virginis;* et, au côté gauche, est la belle chapelle en marbre de Notre-Dame du Mont-Carmel, où l'on vénère une statue de la Vierge en bois, très-ancienne, réputée miraculeuse. Au milieu de la nef, est un autel surmonté d'un grand tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'*Altare dell' addolorata.*

L'église Saint-Dominique ne respire pas moins le dévouement à la sainte Vierge. A l'extrémité de la nef, du côté gauche, vous trouvez la chapelle du Rosaire, si révérée des fidèles; à l'autre côté, la chapelle de Notre-Dame des Grâces; et, au milieu de la nef, une magnifique statue de Notre-Dame de Bon-Secours en marbre blanc le plus pur. Enfin, chez les Franciscains, vous trouvez la chapelle de l'Immaculée-Conception, non moins chère à la piété des habitants.

Aussi la sainte Vierge a-t-elle toujours protégé Bonifacio. En 1420, Alphonse V, roi d'Aragon, vint assiéger la ville; il fut repoussé. Vers le milieu du seizième siècle, les Turcs vinrent livrer un assaut tout autrement formidable. Campés à *Campo Romanello,* ils avaient déjà lancé

sept mille bombes sur la cité, et étaient à la veille de la prendre, lorsque les habitants appelèrent à leur aide Notre-Dame du Carmel. C'en fut assez : l'effroi se mit parmi les Turcs, et ils décampèrent en désordre pour ne plus revenir. Vers la fin du même siècle, la famine qui désolait la Corse avait réduit Bonifacio à la dernière extrémité. Les habitants courent à l'église, exposent l'image miraculeuse de Notre-Dame du Carmel, l'ornent de ses plus beaux joyaux, l'entourent de flambeaux et l'invoquent avec une foi vive. A l'instant, le ciel se couvre de nuages, un vent impétueux s'élève, soulève les flots de la mer et jette au port de Bonifacio un navire chargé de blé, de vin, de viande et autres comestibles. Le capitaine cède sa cargaison à des conditions équitables. Des cris de joie se font entendre, les cloches publient la bonne nouvelle, la population en masse se groupe autour de la statue vénérée pour chanter un *Te Deum* d'actions de grâces; et la ville fait le vœu qu'à perpétuité, tous les mercredis, on chantera, devant le saint Sacrement exposé à l'autel du Carmel, les litanies de la Vierge avec le verset : *A peste, fame et bello libera nos, Domine,* suivi de la récitation de sept *Pater* et sept *Ave* et du *gloria Patri;* et ce vœu a toujours été observé et s'observe encore aujourd'hui, avec d'autant plus de zèle que le peuple a toujours supposé que les deux hommes qui conduisaient le navire étaient Jésus-Christ et saint Jean; ce qui donna lieu à ces vers italiens :

È venuta una nave dal cielo,
Carca a vino, carne et pan;
San Giovanni è il marinero,
Gesù Christo è il capitan.
O mio Dio, ô Dio mio,
Quanto è buona la Madre di Dio!

c'est-à-dire :

Un navire nous est venu du ciel,
Chargé de vin, de viande et de pain;

Saint Jean en est le matelot,.
Jésus-Christ en est le capitaine.
Mon Dieu, mon Dieu,
Qu'elle est bonne la Mère de Dieu !

En 1811, se reproduisit un ensemble de faits analogues : disette extrême, exposition de la statue de Notre-Dame du Carmel, prières publiques, tempête, entrée dans le port d'un trois-mâts chargé de vivres, et la ville ainsi secourue par l'intervention de Marie.

En 1821, des myriades de fourmis envahirent les moissons, les oliviers, les jardins, les rues, les places, les maisons : on expose, comme par le passé, la statue de Notre-Dame du Carmel ; on la porte en procession jusqu'à *Campo Romanello;* et au retour de la procession, toutes les fourmis avaient disparu et s'étaient jetées à la mer, de telle sorte que les poissons qu'on prit le lendemain avaient l'estomac plein de ces insectes.

En 1853, des nuées de sauterelles vinrent s'abattre sur la campagne de Bonifacio, ravageant les vignes, les moissons, les fruits ; on recommença la procession avec la statue vénérée, jusqu'à *Campo Romanello*, et au retour, il n'y avait plus de sauterelles. A tous ces faits, le curé de Bonifacio ajoute : « J'aurais de quoi remplir un volume, » si je voulais narrer toutes les guérisons, toutes les faveurs » signalées obtenues par l'intercession *della Madona de* » *Carmine*. »

Notre-Dame du Rosaire, dans l'église Saint-Dominique, n'est pas moins invoquée, et n'opère pas moins de prodiges. En 1761, le capitaine Monti, voguant sur un navire de commerce avec sept marins et trois voyageurs, est assailli, près de la Gorgone, par des pirates de Tunis. L'équipage, estimant que toute résistance à un ennemi dix fois plus fort et plus aguerri serait inutile, est d'avis de se rendre : Monti, plein de foi, s'indigne à cette proposition.

« Ne sommes-nous pas, s'écrie-t-il, les enfants de la foi » et de Marie? Au nom de la Madone du Rosaire, je vous » commande d'ouvrir le feu : faites votre devoir avec con- » fiance dans la Mère du Sauveur, et la victoire est à nous. » Les marins obéissent, ouvrent le feu, se battent comme des lions, forcent les pirates à se rendre; et le brave capitaine, emmène les prisonniers à Bonifacio, avec les captifs chrétiens délivrés. C'est le tableau de ce glorieux fait d'armes qu'on vit longtemps suspendu aux murs de la chapelle du Rosaire.

Six ans plus tard, Monti est encore attaqué près de l'îlot de *Coda di Cavallo*, par une felouque de pirates algériens. Il fait un vœu à la Madone du Rosaire; aussitôt une voie d'eau se déclare dans le vaisseau ennemi, coule à fond corps et biens, tout ce qui s'y trouve; et l'intrépide capitaine suspend un second tableau à Notre-Dame du Rosaire.

En 1768, Lorenzo Curta, atteint, en pleine mer, avec ses dix hommes d'équipage, par la foudre qui met le feu au navire, implore la Madone du Rosaire, et s'élance avec ses hommes sur un frêle esquif qui peut à peine les contenir. Malgré la distance et le mauvais état de la mer, il regagne miraculeusement le rivage, et offre à Notre-Dame du Rosaire son *ex-voto*.

Vers la même époque, la foudre tombe sur la poudrière de la citadelle, qui contenait alors plusieurs milliers de quintaux de poudre. Naturellement la tour devait sauter avec les maisons qui l'entouraient, et même avec la ville entière; mais, par la protection de Marie, la foudre ne fait que tracer un profond sillon dans la tour depuis le sommet jusqu'à la base; et les habitants, dans un sentiment de profonde gratitude, établissent à perpétuité un *triduum* avant la fête de la Nativité, et un *Te Deum* le jour de la fête.

En 1863, un fait semblable se reproduit. Le 15 août, pendant le chant des vêpres, la foudre tombe à côté de

l'église, où les lois physiques devaient l'attirer. Nulle part elle ne porte dommage ; et il est arrêté qu'un *Te Deum* sera chanté à perpétuité le 15 août.

De tels prodiges nous expliquent le zèle des habitants pour l'honneur de la sainte Vierge. Aux fêtes de l'Assomption, de la Nativité, de l'Immaculée-Conception, du Mont-Carmel et du Rosaire, il y a toujours de nombreuses communions et des processions très-solennelles. Avant l'Assomption et le Rosaire, il y a une neuvaine préparatoire, et après les fêtes du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception et des Sept-Douleurs une octave très-suivie. Notre-Dame des Sept-Douleurs, appelée, dans le langage du pays, l'*Addolorata*, a une confrérie très-considérable, à laquelle le Saint-Siége a attaché d'abondantes indulgences. Tous les mercredis et pendant la neuvaine préparatoire au Rosaire, le chapelet se récite publiquement à l'église. Outre ces pratiques, chaque maison a une image de la Vierge, qu'on orne de fleurs selon la saison ; on se prive de ses joyaux les plus précieux, comme bagues enrichies de pierreries, bracelets, croix, colliers, couronnes, pour en décorer les statues du Carmel, du Rosaire, de l'Assomption, de l'Immaculée-Conception, de la Nativité ou de l'*Expectatio partus*.

Le faubourg de Bonifacio ou la ville basse, paroisse toute maritime, professe la même dévotion envers la sainte Vierge que la ville haute. Là on l'honore spécialement sous le titre de Notre-Dame de la Providence, dans une chapelle de ce nom. Lorsque, en 1864, le choléra envahit la contrée, on fit une procession solennelle en l'honneur de la Vierge de la Providence, et le fléau cessa le jour même.

A six kilomètres de Bonifacio est le sanctuaire de la Trinité, où l'on vénère une statue de la Vierge, à laquelle on a donné le nom de la *Madona delle Merezzane* ou Madone

des aubergines, parce qu'à la fête du 8 septembre on y fait manger des gâteaux ou mets préparés avec des aubergines. Ce sanctuaire est un des plus célèbres de la Corse. Situé sur un plateau élevé, qu'ombragent des oliviers et des chênes, borné d'un côté par des rochers coupés à pic, et de l'autre par la mer, adossé à un couvent de Capucins qui veillent à sa garde, il est visité par de nombreux pèlerins à toutes les époques, mais surtout le 8 septembre. Ce jour-là, on y vient des pays de la Corse, même éloignés; et l'on est assuré d'y trouver toujours dans les Pères Capucins les secours de la religion les plus empressés.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LES ARRONDISSEMENTS DE BASTIA, DE CALVI ET DE CORTE.

Dans la citadelle même de Bastia, s'élève la magnifique église de Sainte-Marie, dont le clocher domine toute la ville, et dont le maître-autel est entouré d'*ex-voto* de diverses époques. Cette église, qui remonte au commencement du quinzième siècle, compte six autels décorés de l'image de Marie. Parmi ces autels, quatre lui sont dédiés sous les titres de l'Assomption, du Rosaire, du Carmel, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et possèdent chacun une congrégation du même nom. Les fidèles ont spécialement à cœur la splendeur de cette église, qui, depuis 1575, remplaça l'ancienne cathédrale de *Mariana;* et naguère encore ils lui ont donné une statue, en argent, d'une valeur de dix-sept mille francs. Il ne se passe pas un seul jour qu'on n'y voie grand nombre de fidèles en prières devant l'autel de Marie. Le 15 août surtout, la foule recueillie se presse dans le saint temple, et des milliers de personnes communient pour honorer le triomphe de la Mère de Dieu, à la célébration duquel on s'est préparé par une neuvaine.

Outre cette église, la sainte Vierge a, dans la paroisse, cinq oratoires et seize autels. Les cinq oratoires sont, 1° tout près de l'église Sainte-Marie, la chapelle de Sainte-Croix, dont la voûte et les murs sont presque entièrement couverts d'or. On y célèbre, avec une pompe extraordinaire et une procession solennelle à travers toute la ville, la

fête de l'Annonciation qu'on fait toujours précéder d'une neuvaine. 2° L'oratoire du nom de Marie, qui a trois autels en son honneur, l'un sous le titre de ce saint nom, l'autre sous le titre de la Conception, et le troisième sous celui de la Visitation ; 3° la chapelle rurale de Notre-Dame des Grâces, dont la statue en marbre porte l'inscription connue : *Sum quod eram, nec eram quod sum; modo dicor utrumque;* c'est un pèlerinage situé à deux kilomètres de Bastia, spécialement cher aux habitants, et connu sous le nom de *Monserrato.* Des *ex-voto* tapissent les murs de la chapelle; et des indulgences y sont attachées. 4° L'oratoire de l'Orphelinat du Bon-Pasteur, dédié au Saint-Cœur de Marie; 5° l'oratoire des prisons, dédié à la Nativité. Les seize autels sont : 1° dans l'ancien couvent des Servites de Marie, deux autels de la Vierge, avec un tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs et un autre de la Fuite en Égypte ; 2° dans l'église des Capucins, un autel de Notre-Dame de Bon-Conseil, un autre de Notre-Dame des Anges, un troisième de Notre-Dame de Bonne-Espérance ; 3° les onze autres élevés dans les églises ou chapelles dont nous avons parlé.

La seconde paroisse de Bastia, dédiée à saint Jean, compte 1° l'église paroissiale, avec une chapelle de Notre-Dame du Rosaire, et l'effigie de la sainte Vierge dans la plupart des tableaux de l'église. Là est le siége d'une congrégation du Saint-Cœur de Marie, et le rendez-vous de nombreux fidèles soit aux fêtes de la Vierge, soit au mois de mai. 2° L'oratoire de la Conception, vrai bijou d'architecture et d'ornementation, où tout le peuple se presse pour célébrer le mystère de la pureté de Marie. On s'y prépare par une neuvaine, et le jour de la fête on porte sa statue en procession dans les rues. Un manuscrit de la bibliothèque de Bastia nous apprend que, dès l'an 1580, cette fête avait été déclarée obligatoire. 3° L'église Saint-

Ignace, aujourd'hui chapelle du lycée, où la Nativité de la Vierge, comme fête principale, après avoir été précédée d'une neuvaine, est chômée par toute la paroisse, et se termine par une procession, dans laquelle on porte la statue de Marie. 4° L'oratoire de Notre-Dame de Miséricorde, dont, le deuxième dimanche après Pâques, on célèbre la fête après une neuvaine préparatoire. 5° La chapelle rurale de l'Annonciation, dont la fête est toujours aussi précédée d'une neuvaine et célébrée par un grand concours de personnes, qui, après avoir satisfait leur piété devant l'autel de Marie, vont prendre sur le gazon un modeste repas, en se divisant par groupes ou par familles. 6° La chapelle des Religieuses de Sainte-Claire, qui a pour fête titulaire l'Immaculée-Conception. 7° Sur le môle, une petite Vierge en marbre, avec l'inscription sur le piédestal : *Mater misericordiæ*, et une lampe que les marins allument tous les soirs. 8° Sur le devant de beaucoup de maisons et à l'angle des rues, des statuettes qu'on salue en passant, et devant lesquelles on fait brûler une lampe, surtout le samedi. 9° Dans la campagne comme dans la ville, beaucoup de statuettes de la Vierge, avec diverses inscriptions, telles que celle-ci : *Salus infirmorum, tota pulcra, fausta dies,* etc. En somme, la ville de Bastia compte dans ses deux paroisses une église, huit oratoires et vingt-deux autels en l'honneur de la sainte Vierge.

Dans le canton de Borgo di Marana, les cinq paroisses qui le composent portent toutes l'expression de leur dévouement à Marie. Toutes ont un autel du Rosaire, Borgo, Furiani et Vignale ont de plus un autel de l'Immaculée-Conception. Lucciana a, dans sa circonscription, l'ancienne cathédrale de *Mariana,* vulgairement appelée la *Canonica,* dédiée à l'Assomption, et dont les murs, en magnifiques pierres de taille, demeurent toujours debout, quoique délaissés, sans toit, sans portes, aux animaux des champs et aux bêtes sauvages, qui en font leur repaire

depuis 1575, où Grégoire XIII autorisa la translation du chapitre à Bastia.

Le canton de Brando compte, de son côté, quatre autels du Rosaire, quatre du Carmel, six de l'Immaculée-Conception, deux de Notre-Dame des Sept-Douleurs, deux de Notre-Dame des Neiges, deux de l'Assomption, un de la Nativité, et un de Notre-Dame du Suffrage; mais surtout il est justement fier de la célèbre chapelle de la *Vasina*, où, de toutes les parties de la Corse, viennent, pleins de recueillement, des milliers de fidèles, souvent nu-pieds, principalement le 8 septembre, le dimanche suivant et aux fêtes de la Pentecôte. Ils offrent des cierges, ils suspendent des *ex-voto* autour du tableau miraculeux; ils prient pour l'avenir, ils remercient pour le passé; et plus de mille d'entre eux communient. Les confréries des paroisses voisines et même des populations lointaines s'y rendent processionnellement à certains jours fixes, passent toute la journée dans des exercices pieux, et chantent les offices du matin et du soir avec une dévotion tout à fait édifiante. Telle est la vénération pour ce sanctuaire, qu'en plusieurs paroisses on désigne sous le nom de la *Vasina* la fête du 8 septembre, ainsi que les autels dédiés à la Nativité; et cette vénération date de l'an 1680. Avant cette époque, ce sanctuaire si vénéré n'était qu'une pauvre chapelle située sur la plage, peu fréquentée, où s'abritaient les patrons de quelques barques, avec leurs filets et leurs agrès. Mais alors la sainte Vierge y fit éclater sa puissance et sa bonté, par divers prodiges qui eurent un immense retentissement, non-seulement dans toute la Corse, mais encore dans la partie de l'Italie située en face de la *Vasina*. Une Religieuse de Bonifacio, dite sœur Marie, paralysée depuis longues années et tourmentée de douleurs atroces qui lui arrachaient des cris déchirants, apprenant ces merveilles, se fait porter à la *Vasina*. On

l'étend sur le pavé; et, après quelques moments de prière, elle oint ses membres paralysés avec l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel de Marie. A l'instant, parfaitement guérie, elle se lève, vole aux pieds de sa libératrice, et la remercie de toute l'effusion de son cœur. De là elle part pour Gênes, et publie dans la grande cité ce que vient de faire en sa faveur la Madone de la *Vasina* (1). D'autres miracles succèdent à celui-là; les pèlerins affluent en plus grand nombre, et déposent aux pieds de la sainte image d'abondantes aumônes. L'évêque ne crut pouvoir faire un meilleur usage de ces largesses, que de les employer à construire, en place de l'antique et pauvre chapelle, une riche et belle église, avec des habitations pour trois prêtres, destinés à la desservir. Les vues du prélat sont aujourd'hui pleinement remplies. Les Frères Mineurs Observantins desservent cette sainte chapelle, et le nombre toujours croissant des confessions et des communions qui s'y font démontre la grande utilité de leur ministère.

Le canton de Campile compte cinq autels ou chapelles du Rosaire, trois du Carmel, deux de l'Annonciation, un de l'Immaculée-Conception, de la Nativité, des Sept-Douleurs et de l'Assomption.

Le canton de Campitello en a cinq du Rosaire, deux du l'Annonciation, trois de l'Immaculée-Conception, un du Carmel, deux de Notre-Dame des Sept-Douleurs et deux de la Nativité. Le canton de Cervione, qui ne comprend que quatre paroisses, n'a que deux autels du Rosaire, deux de l'Immaculée-Conception, deux de l'Annonciation et deux de l'Assomption; mais aussi il a : 1° sur la montagne qui domine Cervione, une belle statue de l'Assomption en

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé *Description du royaume de Corse*, par Semidée, auteur contemporain, imprimée à Naples en 1737.

marbre blanc, qu'on dit avoir été trouvée dans la mer, reposant sur un autel également en marbre; 2° à Saint-André de Cottane, deux belles statues de la Vierge, dont une est en marbre blanc et l'autre en bois; 3° à *Valle-di-Campoloro,* une statue de l'Immaculée-Conception. Le canton de Lama, qui forme trois paroisses, a deux autels du Rosaire, deux de l'Annonciation et, à Pietralba, un de l'Assomption, qui attire grand nombre de pèlerins et beaucoup d'offrandes. On raconte que, dans une bataille sanglante contre les Génois, à qui l'on prit douze drapeaux, pas un habitant de Pietralba ne fut tué ni blessé; ce que l'on attribua à la protection de la sainte Vierge.

Si le canton de Luri a sept paroisses, il est aussi plus fécond que les précédents; il compte six autels du Rosaire, quatre de l'Annonciation, autant de l'Assomption, trois du Carmel, deux de la Nativité et de Notre-Dame des Grâces, un de l'Immaculée-Conception, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de Notre-Dame de Bon-Secours, de Notre-Dame du Suffrage, du Saint-Cœur de Marie et de Notre-Dame des Victoires. Dans la paroisse de Luri, chacun des quinze hameaux qui la composent a son sanctuaire particulier, avec une image de la Vierge. A Cagnano, se trouvent un tableau réputé miraculeux, et un *ex-voto* qui représente un homme tombant du haut d'un échafaudage sans se faire aucun mal, parce qu'ayant vu de loin, au moment de faire sa chute, le sanctuaire de l'Assomption de Cagnano, il se recommanda à la Mère de Miséricorde.

Ici nous nous apercevons qu'en parcourant les paroisses de ce diocèse, nous aurions souvent à redire les mêmes pratiques de dévotion à l'égard de la sainte Vierge. Nous tairons désormais ces redites, en priant le lecteur de supposer partout en vigueur les pratiques communes; et, sauf les faits qui sortent de l'ordre général, nous nous bornerons à peu près à la nomenclature des divers titres sous lesquels

on honore la sainte Vierge. Cette nomenclature, quelque sèche qu'elle paraisse, a son éloquence; car elle nous dit l'attention des peuples à ne laisser sans hommage aucun des titres qu'a la sainte Vierge à la vénération du ciel et de la terre.

Conformément à cette observation, nous disons que le canton de Murato compte huit autels du Rosaire, sept de l'Assomption, six de l'Annonciation, trois de la Nativité, deux de Notre-Dame des Sept-Douleurs, un du Carmel et de Notre-Dame de Santé; et nous faisons observer que, si l'Immaculée-Conception n'a pas d'autels, on ne l'honore pas moins. En 1855, une neuvaine en l'honneur de ce mystère fit cesser le choléra, au premier son des cloches qui convoquait le peuple à cet exercice.

Le canton de Nonza a quatre autels du Rosaire et de l'Assomption, trois de l'Annonciation et de l'Immaculée-Conception, un de la Nativité et du Carmel. Le canton d'Oletta possède quatre autels du Rosaire, deux de la Nativité, un de l'Annonciation, de l'Assomption, du Carmel, du Cœur de Marie, des Sept-Douleurs; mais par-dessus tout, il a un tableau de Notre-Dame de Piété, dont on célèbre la fête le deuxième dimanche après Pâques. Ce tableau, très-ancien, est en grande vénération dans tout le pays, et y attire beaucoup de pèlerins de contrées même assez éloignées. On le porte solennellement en procession tous les trois ans, et dans les circonstances où l'on a soit quelque grâce insigne à demander, soit quelque grand malheur à détourner. En 1734, quelques gouttes de sueur s'échappèrent de son visage; ce prodige, qui se renouvela plusieurs jours, y fit venir en procession toutes les paroisses du voisinage, et provoqua des dons, à l'aide desquels on fit bâtir une magnifique chapelle.

Le canton de Piro a quatre autels du Rosaire, deux de l'Assomption, deux de Notre-Dame des Sept-Douleurs,

un de l'Immaculée-Conception, de l'Annonciation, du Carmel et du Saint-Cœur de Marie.

Le canton de Porta compte jusqu'à onze autels du Rosaire, cinq de l'Annonciation, trois de l'Assomption, trois de l'Immaculée-Conception, de la Nativité et du Carmel, un du Saint-Cœur de Marie, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de Notre-Dame de la Santé, de la Visitation et de Notre-Dame des Neiges.

Le canton de Rogliano a cinq autels du Rosaire et autant de l'Assomption, quatre de l'Immaculée-Conception et autant de la Nativité, trois du Carmel, deux de Notre-Dame des Sept-Douleurs et de Notre-Dame de Bon-Voyage, un de l'Annonciation et du Saint-Nom de Marie.

Le canton de Saint-Florent a deux autels du Rosaire, de l'Annonciation et de l'Assomption. Il a surtout l'ancienne cathédrale de Nebbio, dédiée à l'Assomption, et connue sous le nom de *Santa Fiora*. Œuvre du treizième siècle selon quelques-uns, du neuvième selon d'autres, et même du huitième, si l'on s'en rapporte au millésime de 700, qui se lisait sur une cloche trouvée dans les fouilles faites à l'endroit du clocher, elle a été récemment restaurée; et n'offre rien de remarquable, sinon dans une niche de l'abside, une statue en marbre de la Vierge avec l'Enfant Jésus entre ses bras; dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, un autel de l'Immaculée-Conception; et du côté de l'épître, un autel du Rosaire.

Le canton de Saint-Martin de Lota compte trois autels de la Nativité et du Mont-Carmel, deux de l'Immaculée-Conception, de l'Annonciation, de l'Assomption, du Rosaire, de Notre-Dame des Grâces, un de Notre-Dame des Sept-Douleurs et de Notre-Dame du Bon-Conseil.

Le canton de Saint-Nicolas de Moriani possède cinq autels du Rosaire, trois de l'Annonciation, de l'Assomp-

tion et des Sept-Douleurs, deux de l'Immaculée-Conception et du Mont-Carmel.

Le canton de Santo-Pietro de Nebbio, formé de trois paroisses, compte deux autels de l'Immaculée-Conception et du Rosaire, un autre de l'Annonciation et un de l'Assomption.

Enfin le canton de Vescovato, qui a huit paroisses, compte sept autels du Rosaire, quatre de l'Annonciation, deux de l'Immaculée-Conception et du Carmel, un de la Nativité, un de Notre-Dame des Sept-Douleurs; mais ce qui fait sa principale gloire, c'est une chapelle de Notre-Dame de Lorette, où l'on vient, surtout le 8 septembre, gagner l'indulgence plénière que le Saint-Siége y a accordée, et vénérer une statue célèbre dans tout le pays par les miracles obtenus à ses pieds. Entre ces miracles, on cite principalement celui du 26 août 1762. Alors des orages menaçant les campagnes, on promena la sainte statue dans tout le village; et au retour, non-seulement toutes les menaces d'orages et grêle avaient disparu, mais une liqueur huileuse sortit abondamment du côté gauche de la statue. Ce fait fut attesté sous la foi du serment par une foule de prêtres, de Religieux, de personnes de toute condition, qui en avaient été témoins; et depuis lors jusqu'à nos jours, les populations n'ont cessé de venir prier Notre-Dame de Lorette.

L'arrondissement de Calvi n'a pas moins de zèle pour honorer Marie que celui de Bastia. A Calvi même, il y a l'église de la ville haute, ancienne cathédrale, avec une statue de la Vierge en marbre, enlevée, dit-on, par les Aragonais lors de leur domination en Corse, et rapportée miraculeusement sur le rocher, qui s'appelle encore le Rocher de la Madone. C'est là que les habitants, avertis par de nombreux flambeaux qui brillaient au milieu de la nuit, allèrent la chercher processionnellement pour la

rapporter à l'église. Elle est entourée de nombreux *ex-voto* qui attestent les miracles obtenus dans cette ancienne cathédrale. L'église de la basse ville, dédiée à l'Assomption, a un autel de l'Immaculée-Conception, un autre du Mont-Carmel et une statue de Notre-Dame du Rosaire dans un pilier près du maître-autel. Les habitants de Calvi honorent en première ligne une image miraculeuse de l'Immaculée-Conception. Autrefois, chaque année, les autorités de la ville et tout le peuple ensemble venaient processionnellement la vénérer, le 8 décembre, dès le matin, à l'ancien couvent des Capucins. Ils déposaient à ses pieds les clefs de la ville et les y laissaient jusqu'au soir. Ils jeûnaient même la veille pour remercier Marie d'avoir préservé leurs ancêtres, il y a deux siècles, de la peste dont était infecté un bâtiment étranger jeté dans le port par les vagues. Après ce tableau, ils n'honorent rien plus que la Madone de la Serra, dont la chapelle, bâtie sur une hauteur, domine toute la ville. Détruite en 1794 par les Anglais lors du siége de Calvi, cette chapelle fut rebâtie en 1854. Les deux paroisses de Calvi y viennent fêter ensemble le 8 septembre; elles ne peuvent oublier que le jour où l'on officia pour la première fois dans ce sanctuaire reconstruit, une épidémie qui depuis trois mois désolait la basse ville cessa entièrement ses ravages.

Le canton de Belgadore, quoique n'ayant que cinq paroisses, compte cinq autels du Rosaire, quatre du Carmel, trois de l'Assomption, deux de l'Annonciation, un de l'Immaculée-Conception, de la Nativité et de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Cette dernière chapelle célèbre sa fête le troisième dimanche de septembre; ce jour-là il s'y fait un grand concours; et toute la quinzaine qui suit, ce concours se soutient, sans préjudice des pèlerinages qui s'y font à diverses époques de l'année. A Novella, est un autel du Rosaire qui attire de même beaucoup de pèlerins le

premier dimanche d'octobre, à raison d'un tableau de la Vierge, devant lequel il s'opérait tant de prodiges que le curé et le notaire du lieu crurent devoir en tenir un registre en règle dont on a encore la copie. On y trouve les faits arrivés depuis le mois de février 1747 jusqu'au 29 septembre 1748. Depuis cette époque, le chapelet se récite tous les jours devant la sainte image, et la fête du Rosaire est précédée d'une neuvaine.

Le canton de Calenzana possède huit autels du Rosaire, cinq de l'Assomption, cinq du Mont-Carmel, quatre de l'Annonciation, trois de l'Immaculée-Conception, deux de Notre-Dame des Grâces, un de Notre-Dame des Sept-Douleurs, un de la Visitation et un de la Salette. La paroisse de Calenzana a une confrérie du Rosaire composée de quatre mille associés, avec beaucoup d'autres congrégations très-anciennes; elle a surtout, dans la grande chapelle de Sainte-Restitute, une statue de Notre-Dame de Toutes-Grâces, qu'on porte au dehors en procession dans les cas extrêmes, mais devant laquelle on vient prier de toutes les paroisses de l'arrondissement, surtout le 5 août, où l'on célèbre sa fête.

Le canton de l'Ile-Rousse, qui se compose de huit paroisses, a sept autels du Rosaire, quatre de Notre-Dame des Sept-Douleurs et autant du Carmel, trois de l'Annonciation et de l'Assomption, deux de la Conception, un de la Mère de Miséricorde, un du Saint-Cœur de Marie, un de son Saint-Nom et un de Notre-Dame du *Latium*; *Madona del Lazio*. La paroisse de Corbara possède à elle seule plusieurs de ces autels. Son église de l'Annonciation est une des plus belles et des plus riches de la Corse; le marbre y est prodigué. Sa chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, située sur un rocher qui domine Corbara, occupe une position charmante, que relève un magnifique horizon. Son église de Notre-Dame du *Latium* est vaste et bien

entretenue. C'est, dit-on, l'œuvre d'un noble Romain, qui fuyant la persécution sous l'empereur Adrien, s'était réfugié près de Corbara, et avait donné à tout le pays des noms romains, appelant *Latium*, en italien *Lazio*, la vallée où est cette chapelle, *Tevere* ou *Tibre* le ruisseau qui la traverse, *Sant' Angelo* le monticule qui la domine d'un côté, *Monte Cœlio* celui qui la domine de l'autre, et *via Appia* le chemin qui mène au village. Notre-Dame de *Lazio* a une statue en marbre de la Vierge avec l'Enfant Jésus à la mamelle; et, au bas, se lit le millésime de 1480. La paroisse de *Santa Reparata* a un autel de l'Annonciation, où l'on va en pèlerinage, et où se voit un tableau portant la date du 20 octobre 1809. Ce tableau rappelle la guérison miraculeuse d'une femme mourante obtenue par les prières de son mari Daverio et de ses deux enfants, lesquels sont représentés à genoux, les mains jointes, devant la Vierge. Cette paroisse a aussi un autel de Notre-Dame des Douleurs, devant lequel se font des processions, des *triduum*, des neuvaines et des septaines. Enfin elle honore, le 8 septembre, Notre-Dame de Piété, et le 8 décembre, l'Immaculée-Conception, dont elle expose et illumine la statue.

Le canton de Muro, formé de dix paroisses, a neuf autels du Rosaire, six du Carmel, quatre de l'Assomption et de Notre-Dame des Douleurs, trois de la Nativité et de l'Annonciation, un de Lorette, de l'Immaculée-Conception, du Saint-Cœur de Marie, de la Maternité divine et de Notre-Dame du Suffrage. L'église de l'Annonciation, à Muro, est ornée de marbres, de dorures, de stucs et de peintures murales qui en font une des plus belles de la Corse. L'autel de l'Immaculée-Conception, à Speluncato, est très-fréquenté, depuis qu'en 1667 la statue en marbre de la Vierge immaculée laissa échapper une sueur abondante, qui fut suivie de plusieurs guérisons miraculeuses, comme l'attestent les inscriptions qu'on lit sur les murs. Il

y a, de temps immémorial, en cette église, une congrégation de femmes en l'honneur de l'Immaculée-Conception, et trois belles statues de la Vierge.

Enfin, le canton d'Olmi, formé de quatre paroisses, a trois autels du Rosaire, deux de l'Immaculée-Conception, un de la Nativité, de l'Annonciation, de l'Assomption et du Carmel.

L'arrondissement de Corte, par lequel nous terminons l'histoire de ce diocèse, possède comme chef-lieu, au centre même de l'île, à distance presque égale de Bastia et d'Ajaccio, la ville de Corte, qui forme à elle seule le canton de ce nom, et est la troisième du diocèse par son importance. Ce fut là que, le 30 janvier 1735, l'assemblée nationale élut la Vierge immaculée pour protectrice et souveraine du royaume de Corse, ordonna que son image fût gravée sur les armes, peinte sur les drapeaux, avec l'inscription: *Monstra te esse Matrem;* et, par voie de conséquence, statua que la fête du 8 décembre serait désormais annoncée, comme fête nationale, dans toutes les paroisses par des salves d'artillerie ou de mousqueterie, enfin célébrée dans les églises avec toute la pompe possible; et ces décisions furent accueillies dans toute la Corse avec acclamation. Tous les autels de l'église paroissiale de Corte, si on en excepte l'autel de Saint-Joseph, sont dédiés à Marie, savoir: à son Annonciation, à sa Conception, à sa Nativité, à Notre-Dame du Rosaire, à Notre-Dame des Grâces, à Notre-Dame du Carmel et du Suffrage, à Notre-Dame de la Santé et Notre-Dame des Sept-Douleurs. En dehors de l'église, il est peu de familles où la sainte Vierge n'ait un autel couvert d'images, orné de fleurs et de guirlandes, au pied duquel on se groupe pour réciter le chapelet en commun ou faire ensemble quelque pieuse lecture, sans pour cela manquer aux exercices de la paroisse. Il est même beaucoup de maisons où une lampe brûle conti-

nuellement une partie de l'année, surtout le samedi, devant une image de la Vierge. Au moins, il n'est pas une place, un carrefour, une rue, un chemin, où ne se voie une statuette de la Vierge, qu'on salue avec respect. A toutes les avenues de la ville, se rencontrent des Madones en marbre, en bois, en plâtre ou quelque autre matière; ce qui a donné lieu à l'adage populaire, que le démon ne peut pas entrer à Corte, parce que la bonne Mère en garde tous les passages. Tous les samedis soir, on allume la lampe qui doit veiller toute la nuit devant les statuettes, placées aux niches des maisons ou sur des piliers construits exprès, non-seulement dans le voisinage de la ville, mais dans les campagnes et sur les rochers, mais au milieu des vignobles, parmi lesquels Marie peut dire, comme l'épouse des cantiques : *Posuerunt me custodem in vineis.* Il n'est pas jusqu'à l'étroite gorge de l'entrée des Lines, où les bergers n'aient placé une statuette de la Vierge, qu'ils viennent saluer avant de prendre, avec leurs troupeaux, le chemin de la montagne. Enfin, à deux kilomètres de Corte, sont les ruines d'une église fort ancienne, appelée *Santa Mariona*, c'est-à-dire Sainte-Marie Majeure.

Après de telles démonstrations, inutile de parler des neuvaines, des triduum et des processions qui se font en l'honneur de la sainte Vierge, du chapelet qui se récite tous les soirs à l'église, du petit office que l'on chante tous les dimanches et jours de fête dans l'oratoire de Sainte-Croix, des charmants sanctuaires des Frères et des Sœurs de l'Immaculée-Conception, des congrégations du Saint-Cœur de Marie, des nombreux affiliés au Scapulaire, des communions fréquentes en l'honneur de la Vierge, des dons et des offrandes, des cierges et des lampes allumés tous les jours devant ses autels, de la pompe et de l'éclat qu'on donne au mois de Marie, et du couronnement de la Vierge, qui se fait le jour de la clôture.

Le canton de Calacuccia, formé de huit paroisses enfermées dans une vallée qu'entourent tellement les plus hautes montagnes de la Corse, qu'on ne peut y entrer que par quatre ouvertures assez étroites, compte quatre autels du Rosaire, trois de l'Assomption, un de la Nativité et de l'Annonciation. Près du bassin de Niolo, est la célèbre Madone dite *Santa de Niolo*, dont on fait la fête le 8 septembre; et malgré la difficulté du sentier qui y conduit, difficulté telle qu'on lui donne le nom d'échelle, le concours des pèlerins est prodigieux.

Le canton de Castifao, formé de quatre paroisses, possède deux autels du Rosaire, de la Nativité, de l'Annonciation, un de l'Assomption et de l'Immaculée-Conception. Castifao avait autrefois un oratoire de Notre-Dame des Grâces, doté d'un patrimoine de vingt-cinq francs, qui est passé aux héritiers du fondateur. Moltifao a une statue en marbre de l'Immaculée-Conception, *ex-voto* d'un fidèle chrétien qui, ayant perdu son frère de la peste, fit vœu de donner cette statue, s'il en était préservé.

Le canton de Ghisoni n'a qu'un autel du Rosaire, de l'Immaculée-Conception, de l'Assomption et de la Nativité. Mais à la fête du 8 septembre, plus de trois mille âmes des environs viennent prendre part à la procession, où l'on porte la Madone.

Le canton de Moita compte cinq autels du Rosaire, trois de la Nativité et de l'Assomption, deux de l'Immaculée-Conception et de l'Annonciation, un du Saint-Cœur de Marie et de Notre-Dame des Grâces. Il est dans ce canton deux choses remarquables, la statue en marbre de la Vierge, à Zuani, et l'oratoire de l'Assomption, à Zalana.

Le canton de Morosaglia a six autels de l'Annonciation, cinq du Rosaire, quatre de l'Immaculée-Conception, deux du Carmel, un de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de Notre-Dame du Suffrage et de Notre-Dame du Secours.

Le canton d'Omessa a quatre autels du Rosaire et de l'Annonciation, trois de l'Assomption, un de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de la Nativité et de l'Immaculée-Conception.

Le canton de Piedicorte a cinq autels du Rosaire, trois de l'Immaculée-Conception et de l'Annonciation, deux du Carmel et de Notre-Dame des Grâces, un de la Nativité, de l'Assomption et de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Dans ce canton, la Madone de Pancheraccia jouit d'une grande célébrité; et cette célébrité est fondée sur l'apparition de la sainte Vierge à une jeune fille du nom d'*Innocentia*, près d'une source où elle se désaltérait; apparition dans laquelle Marie déclara qu'elle voulait être honorée en ce lieu; et pour preuve, ajouta-t-elle, que c'est la Mère de Dieu qui vous parle, je vous annonce que vous mourrez dans l'année. La prédiction s'étant réalisée, les habitants bâtirent aussitôt l'oratoire, et placèrent, dans une niche au-dessus de l'autel, une statue de la Vierge en marbre. C'en fut assez pour y attirer les pèlerins en grand nombre; et, depuis cette époque, ils n'ont pas cessé d'y venir, surtout le 8 septembre. Dès la veille, on les voit arriver par longues files, pieds nus, des divers points de l'île; ils y apportent les malades qui ne peuvent s'y rendre eux-mêmes. Ils boivent avec confiance de l'eau de la fontaine où la Vierge apparut, et qui jaillit toujours fraîche et limpide, et ils en portent aux absents. Au rapport du curé du lieu, une jeune fille, aveugle depuis longtemps, y a recouvré la vue, en se lavant les yeux avec l'eau de cette fontaine.

Le canton de Piedicroce a onze autels du Rosaire, cinq de l'Immaculée-Conception et du Carmel, quatre de l'Annonciation, deux de Notre-Dame des Grâces, un de l'Assomption et de Notre-Dame des Neiges.

Le canton de Pietra de Verde a cinq autels du Rosaire

et de l'Assomption, trois de l'Annonciation, deux de l'Immaculée-Conception et de la Nativité, un de Notre-Dame des Grâces et de Notre-Dame des Anges.

Le canton de Prunelli a quatre autels du Rosaire, deux de l'Immaculée-Conception et de l'Assomption et un de Notre-Dame de Piété.

Le canton de Saint-Laurent a six autels du Rosaire, trois de Notre-Dame des Sept-Douleurs, deux de l'Immaculée-Conception, de la Nativité, de l'Annonciation et de l'Assomption, et un de Notre-Dame des Neiges et de Notre-Dame de Piété.

Le canton de Sermano a trois autels de l'Immaculée-Conception et du Rosaire, deux du Saint-Nom de Marie, de l'Annonciation, de la Nativité, de l'Assomption, du Carmel, et un de Notre-Dame de la Merci.

Le canton de Serragio a six autels du Rosaire, trois du Carmel et de l'Assomption, deux de Notre-Dame des Grâces, un de Notre-Dame des Neiges, de la Nativité, de l'Annonciation et de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le canton de Valle-d'Alesani a six autels du Rosaire, quatre de Notre-Dame des Sept-Douleurs, trois de la Nativité et de l'Assomption, deux du Carmel, de l'Immaculée-Conception et de l'Annonciation. Ce qu'il y a de remarquable dans ce canton, c'est le concours des pèlerins au couvent des Franciscains d'Alesani le jeudi saint, le 2 août et le 8 septembre, en vue de vénérer un tableau de la Vierge, qui passe pour très-ancien, pour l'œuvre d'un habile pinceau, et surtout pour miraculeux, ayant disparu à plusieurs reprises au milieu des ruines de l'ancien couvent, et s'étant toujours retrouvé dans le tronc d'un arbre.

Enfin le canton de Vezzani a trois autels du Rosaire, deux de la Nativité, un de l'Annonciation, de Notre-Dame des Grâces et du Saint-Cœur de Marie. Un fait remar-

quable s'est passé il y a peu d'années à Rospigliani, paroisse de ce canton : une jeune fille, nommée Angèle Cristofori, depuis longtemps percluse de tous ses membres et souffrant d'atroces douleurs, fut instantanément guérie, à la suite d'une prière à la sainte Vierge, accompagnée du vœu d'aller quêter, pendant un an, au profit de son autel.

DIOCÈSE D'ALGER[1].

L'histoire du culte de la sainte Vierge dans ce diocèse peut se diviser en trois époques, dont la première comprendra les six premiers siècles de l'ère chrétienne, la seconde la durée de la domination musulmane en Afrique, la troisième les années écoulées depuis la conquête de l'Algérie par la France jusqu'à nos jours.

---

(1) Ce que nous disons de ce diocèse n'est qu'une pâle analyse du beau travail de Mgr Pavy, évêque d'Alger, sur *le culte de la sainte Vierge en Afrique.*

PREMIÈRE ÉPOQUE.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE DIOCÈSE D'ALGER PENDANT LES SIX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Les origines du christianisme en Afrique nous montrent le culte de Marie associé par la vénération des premiers chrétiens à l'adoration de Jésus. Nous ne pouvons, il est vrai, en donner pour preuve aucun édifice élevé alors en l'honneur de la Mère de Dieu, puisque les Vandales, tombant sur ces contrées en l'an 429, n'y laissèrent debout aucune des innombrables églises dont le sol africain était couvert; mais, au défaut des monuments de pierre, nous avons d'autres témoignages. Premièrement, la liturgie d'Afrique, qui n'était autre que la liturgie romaine, faisait mention, au canon de la messe, de la « glorieuse et tou» jours vierge Marie, mère de notre Dieu et Seigneur » Jésus-Christ »; secondement, après la défaite des Vandales par Bélisaire, Salomon, lieutenant de Justinien, érigea à la sainte Vierge un splendide oratoire dans son propre palais de Carthage et deux magnifiques églises aux deux extrémités de l'Afrique. L'une était à Leptis; l'autre fut bâtie à Ceuta pour être, selon le témoignage de l'historien Procope (1), comme une tour forte à l'entrée de l'empire, afin de le rendre imprenable à toutes les nations. Or, si ces trois monuments n'eussent été en harmonie avec

(1) Spectandum ibidem templum Deiparæ posuit, et primam ipsi dicans consecransque aram, imperii castellum hoc, universo hominum generi inexpugnabile reddidit. Procope, *De ædificiis Justin.*, N. L. V, c. v. — Baron., ad ann. 541.

l'esprit des traditions apostoliques et la croyance des âges précédents, les évêques, sentinelles vigilantes de la foi, auraient flétri et signalé à l'animadversion publique une telle innovation. Si au contraire ils saluèrent avec bonheur ces sanctuaires de Marie, c'est qu'ils n'y virent rien qui n'eût été précédemment en usage. Troisièmement, dans les mines de cuivre de Gard-Rouban, on a trouvé, en 1857, à cinquante mètres de profondeur et sous des déblais, une statue de la Vierge en bronze d'un galbe très-pur, que tout porte à croire d'une époque antérieure aux invasions des barbares. On a trouvé également une médaille de forme ovale portant l'effigie de la Mère de Dieu, avec l'Enfant Jésus entre ses bras, et entourée de rayons découpés à jour. Or ces deux découvertes ne sont-elles pas une preuve du culte qu'on rendait, dès les premiers siècles, à la Mère de Dieu? Quatrièmement, c'est un fait reconnu que les Africains, relevant leurs églises après l'expulsion des Vandales, les décoraient de peintures murales de la Mère de Dieu; chose que, selon toute vraisemblance, ils n'auraient pas faite, si ce n'eût été un vieil usage antérieur à l'invasion. Or la représentation de la Vierge dans une église suppose évidemment qu'elle y était l'objet d'un culte.

Mais nous avons de ce culte des preuves plus démonstratives encore : ce sont les écrits des Pères d'Afrique. Ces illustres docteurs, loin d'improuver le culte de la Mère de Dieu, l'exaltent dans tous leurs écrits et célèbrent ses grandeurs de manière à faire tomber tous les fidèles à ses pieds. « La Vierge, dit Tertullien, a conçu de l'Esprit-» Saint; et ce qu'elle a conçu, elle l'a enfanté. Dieu est né » dans la chair, le même Verbe qui est né du Père (1). Dieu, » en créant la femme, savait que le sexe de Marie devait lui

(1) *Adversus Praxeam*, c. XXVIII.

» servir un jour ainsi qu'à son Église (1). La chair du Christ » est un fruit qui a fleuri du sein de Marie (2). Comme avant » d'être né de la Vierge, le Verbe a pu sans mère avoir » Dieu pour père, de même, quand il est né de la Vierge, » il a pu avoir une mère sans un homme qui fût son père.... » La Vierge a été sanctifiée et exempte de toute souillure » par Jésus-Christ, afin de pouvoir être la régénération » du monde (3). »

Saint Cyprien parle comme Tertullien. « Marie, dit-il, » eut le privilége d'être vierge et mère. A la mère était » due la plénitude de la grâce; à la vierge la surabondance » de la grâce. Également pure de l'esprit et de la chair, » elle jouit, au dedans et au dehors, de la présence spiri- » tuelle de son Fils, descendu à la parole de Gabriel dans » la vénérable poitrine de cette mère. L'Esprit-Saint ornait » le temple qu'il s'était consacré, gardait son sanctuaire et » couvrait d'honneur cette couche nuptiale de la sainteté. » La loi de la chair ne s'élevait pas contre la loi de l'esprit; » aucune révolte ne troublait le repos de l'intelligence. Le » petit enfant suspendu à ses mamelles y puisait une chaste » nourriture, et en même temps le cœur de Marie s'eni- » vrait de délices qui surpassent toute idée humaine (4). »

Et que dirons-nous de l'incomparable docteur saint Augustin? Sainte Brigitte dit avoir appris de la bouche même de la sainte Vierge qu'il était un de ses plus dévoués serviteurs. En effet, dans ses écrits, il prodigue à Marie les titres les plus propres à lui concilier le culte des fidèles; il l'appelle la Porte du ciel, la Reine des Anges, dont elle a enfanté le Roi, la véritable Sion dans laquelle Dieu s'est incarné, le Temple de Dieu, le Lit du céleste

(1) *Adversus Marcion.*, lib. II, c. IV.
(2) *Ibidem*, lib. III, c. XX.
(3) *De carne Christi*, c. XVIII et XX.
(4) *Ad Cornel. Papam*, LXX.

Époux, la Verge de Jessé, d'où le Messie est sorti comme une fleur, l'Étoile qui répand la lumière, la Vierge que l'Esprit-Saint a rendue féconde; Vierge bienheureuse et vénérable, Vierge choisie dans l'univers entier; Vierge que le Seigneur s'est préparée pour lui-même, et par qui le salut a été donné au monde, Vierge perpétuelle, Vierge très-sainte, Vierge si belle que Dieu l'a choisie pour son épouse, Vierge enfin la plus haute dignité de la terre. Lorsque le saint docteur parle du péché originel : « Exceptons, dit-il, la sainte » Vierge, de laquelle, à cause de l'honneur de Dieu, je ne » veux pas qu'il soit jamais question quand il s'agit de pé» ché (1). » Lorsqu'il écrit sur la virginité : « Marie, dit-il, » dédia sa virginité à Dieu quand elle ignorait encore si elle » concevrait, afin d'imiter, par un libre choix et non par la » nécessité de l'obéissance, une vie céleste dans un corps » terrestre et mortel (2). » Lorsqu'il célèbre le mystère de notre rédemption : « Par la femme, dit-il, nous avions été » précipités dans la mort, par la femme le salut nous est » rendu (3); par la femme la mort, par la femme la vie; » par Ève la ruine, par Marie la régénération (4). Vous » êtes vierge, ô Marie! vous êtes sainte; vous avez mérité » beaucoup, vous avez reçu plus encore. Celui-là est fait » en vous et par vous, qui vous a faite vous-même, qui a » fait le ciel et la terre. Dans sa conception, il vous trouve » vierge, il vous laisse vierge dans sa naissance; il vous » donne la fécondité, il ne vous enlève pas l'intégrité. » Vous êtes vierge en concevant, vierge en enfantant, » vierge en mourant (5)! »

Le saint docteur n'est pas moins admirable quand il

---

(1) *De nat. et grat.*, c. XXXVI, t. X, p. 145.
(2) *De sancta virginit.*, c. IV, t. VI, p. 343.
(3) Serm. 89, c. I et II.
(4) Serm. 3, *Ad cathec.*, c. IV.
(5) Serm. 291 et 184, c. I.

annonce à son peuple la fête de l'Annonciation : « Voici, » mes frères, dit-il, la fête désirée de la bienheureuse, » vénérable et toujours vierge Marie. Elle est la fleur des » champs, d'où est sorti le Lis précieux des vallées, par qui » la nature a été changée et la faute de nos premiers » parents effacée. Réjouissez-vous, bienheureuse Vierge, » le Christ notre roi est descendu du ciel dans vos en- » trailles, et du sein de son Père dans le sein de sa Mère. » Soyez bénie entre toutes les femmes, vous qui avez enfanté » la vie pour les hommes et pour les femmes. La mère du » genre humain introduisit le châtiment dans le monde; la » Mère de Notre-Seigneur est venue apporter le salut au » monde. Ève est l'auteur du péché, Marie est l'auteur du » mérite. Vous demandez à l'ange, ô Marie, comment se » fera ce qu'il vous annonce? O bienheureuse Marie! le » monde captif est à vos pieds, qui vous conjure de lui » donner votre assentiment; car c'est sur vous que repose » toute son espérance. Ne tardez pas, ô Vierge! répondez » promptement à l'envoyé du ciel, et recevez un fils; ayez » confiance; et sentez à l'instant la vertu du Très-Haut (1). » Tous ces passages, et une foule d'autres que nous supprimons pour ne pas trop nous étendre, nous révèlent assez combien l'Église d'Afrique, dont saint Augustin est l'organe le plus autorisé, honorait la sainte Vierge dès cette époque. On ne se bornait pas à l'honorer; on la priait avec amour, on l'invoquait avec confiance. « Frères bien-aimés, » s'écrie saint Augustin dans son beau sermon sur l'As- » somption (2), confions-nous de toute l'ardeur de notre

---

(1) Serm. 194, t. V.

(2) Serm. 203. Les Bénédictins de Saint-Maur ont refusé au saint docteur l'honneur de ce discours, le rangeant parmi ses œuvres apocryphes, ainsi que le sermon sur l'*Annonciation et le symbole aux catéchumènes*. Mgr Pavy a réfuté cette prétention au t. IV de ses œuvres, p. 365.

» âme à l'intercession de la très-heureuse Vierge, et implo-
» rons de tout notre cœur sa protection, afin que, attentive
» aux supplications que nous lui adresserons de la terre,
» elle daigne nous recommander par sa prière dans les
» cieux. Il n'est pas douteux que celle qui a mérité de
» fournir le prix de notre délivrance n'ait, en faveur de
» ceux qu'elle a délivrés, une prière plus puissante que
» celle de tous les autres saints. Mais surtout suivons les
» exemples d'humilité qu'elle nous a donnés; présentons-
» nous à sa fête vêtus du manteau de son humilité et de
» sa charité. Plus elle nous verra ornés de vertus, plus
» elle s'empressera de conjurer son Fils et son Seigneur
» de venir à notre aide. »

Telle était la pratique du culte de Marie en Afrique, lorsqu'en 429 y arrivèrent les Vandales. Ces peuples ravageurs firent couler le sang par torrents, amoncelèrent les ruines et effacèrent jusqu'aux derniers vestiges de la dévotion à la Mère de Dieu. Cependant, au milieu de telles calamités, l'Église d'Afrique put encore donner deux témoignages éclatants de son dévouement à la Vierge Mère. Convoquée à Éphèse pour prendre part à la condamnation de l'impie Nestorius, qui attaquait la maternité divine de Marie, mais incapable de répondre à cet appel sous le régime de persécution qui la menaçait d'une ruine entière, elle fit porter à Éphèse, par un diacre nommé Bésula, les traditions de l'Afrique sur l'antiquité du culte de vénération, d'amour et d'invocation si bien expliqué dans les discours du grand évêque d'Hippone, qui, hélas! venait de descendre dans la tombe. En même temps Hunéric, roi des Vandales, ayant fait couper la langue aux chrétiens détenus en prison, un miracle insigne qu'attestent l'empereur Justinien, les historiens Procope, Victor d'Utique, Enée de Gaze, tous témoins oculaires, nous apprend combien alors on savait recourir à la Mère de Dieu dans les angoisses de la vie. Ces

illustres martyrs conservant, quoique privés de leur langue, l'usage de la parole, s'en servirent au milieu de leurs supplices, racontent les historiens de l'époque, pour invoquer les noms de Jésus et de Marie.

Cet état d'oppression dura un siècle entier, jusqu'à l'an 530. Alors Bélisaire, par ses victoires, délivra l'Afrique des barbares, et rendit la liberté à ces régions désolées. Les exilés rentrèrent, retrempés dans le culte de Marie par le malheur, par l'exemple de l'Italie, de la France et de Constantinople, où ils avaient assisté à tant de belles fêtes en son honneur, contemplé ses statues et ses images, entendu tant de belles hymnes à sa louange. Alors non contents de lui adresser des vœux du fond de leur cœur, ils tirèrent du sein de leur pauvreté tout ce qui pouvait embellir ses autels; mais malheureusement leurs mœurs ne répondirent pas à leur foi. L'Afrique, pendant cent cinquante ans, offrit au monde un triste spectacle, dont le prêtre Salvien, dans ses pages éloquentes, nous a laissé un hideux portrait. La patience de Dieu se lassa; survint une seconde invasion, pire que la première, au moins dans ses conséquences et sa durée, l'invasion arabe, qui devait se prolonger jusqu'à nos jours. C'est pendant cette triste époque que nous avons maintenant à suivre l'histoire du culte de la sainte Vierge en Afrique.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN AFRIQUE, DEPUIS L'INVASION ARABE EN 647 JUSQU'A LA CONQUÊTE FRANÇAISE EN 1830.

Ce fut l'an 647 qu'apparurent sur la terre d'Afrique les apôtres de l'islamisme, qui, bien différents de ceux de l'Évangile, prêchaient leur doctrine le glaive à la main, en criant : Crois ou meurs! Plusieurs chrétiens eurent le malheur d'apostasier; la faiblesse humaine est de tous les temps; mais un plus grand nombre cueillit avec bonheur la palme du martyre. Plusieurs centaines de mille hommes, femmes et enfants, furent réduits en esclavage, chargés de chaînes et violemment arrachés du sol, où ils inquiétaient la joie du vainqueur. Néanmoins des chrétientés subsistèrent longtemps encore en Afrique, les unes, réfugiées dans les âpres montagnes de la Kabylie; les autres, au milieu des musulmans, en payant le tribut exigé par le Coran, qui, une fois vainqueur, ne dit plus : Crois ou meurs! mais : Crois ou paye! On en vit en Algérie jusqu'au douzième siècle, et beaucoup plus tard encore à Tunis et au Maroc. A ces débris qui finirent par disparaître, succédèrent, à divers titres, des Européens, qui professaient, avec la vraie foi, le culte catholique de Marie, en dépit des avanies incroyables, des exactions odieuses, des injures atroces et du prosélytisme immoral qui se recrutait par l'apostasie, en versant, sous le plus faible prétexte, le sang chrétien par torrents.

Pendant cet état de choses, le culte de Marie ne fut pas sans honneur; car le Coran, tout impur qu'il était, proclamait l'inviolable pureté de Marie, sa virginité, son

exemption de toute souillure, sa maternité opérée par l'Esprit de Dieu, son inimitié avec le démon, sa sainteté, les miracles d'une Providence attentive à ses besoins, et la grandeur de sa destinée devant les hommes, pour qui elle était un signe des bontés divines. Aussi encore aujourd'hui, un certain nombre de musulmans, chez les Kabyles et même à Alger, portent le nom de Marie. A quelques lieues d'Aumale, il y a la tribu des *Ouled-Meriem,* c'est-à-dire des enfants de Marie. Dans la subdivision de Milianah, une petite population porte le même nom d'*Ouled-Meriem.* En 1833, il y avait à Alger une mosquée du nom de *Mesdjid-Settine Meriem,* c'est-à-dire de Notre-Dame Marie; c'est aujourd'hui la maison n° 2 de la rue Sidi-Feruch. Dans la mosquée, sur les ruines de laquelle s'élève la cathédrale, existait une niche ornée des versets du Coran, qui exposent nettement l'immaculée conception de Marie. Chose remarquable, le langage des musulmans répond à leurs monuments. En 1690, un ambassadeur d'Alger disait à Louis XIV : « Vos ennemis » seront confondus par la vertu des miracles de Jésus et » de Marie, pour le droit desquels vous avez combattu (1); » et les corsaires d'Alger, dans leurs détresses, commandaient à leurs esclaves chrétiens de faire des vœux à la sainte Vierge, pour être préservés par elle des dangers qui les menaçaient (2).

Parmi les chrétiens débris de la nation vaincue, nous voyons, en 1114, à Guelma, une église de Sainte-Marie, avec une petite chrétienté réunie dans un faubourg, et dirigée par un prêtre ou un évêque. Des Religieux du Mont-Cassin, pris par des corsaires en revenant de Sardaigne, sont relégués dans cette ville; le doyen, nommé

(1) Nettement, *Histoire de la conquête d'Alger.*
(2) Dan, *Histoire de la Barbarie,* t. VI, p. 485.

Azon, meurt, est enterré dans l'église en face de l'autel, et nuit et jour l'on fait brûler une lampe sur son tombeau. Le chef arabe, informé du fait, fait éteindre cette lampe tous les soirs, et chaque nuit elle se rallume d'elle-même. Il la fait éteindre par un des siens, qui y met de l'eau à la place de l'huile; la lampe se rallume et brûle comme à l'ordinaire. Il fait cerner l'église par ses soldats pour qu'aucun chrétien n'y puisse pénétrer, et à minuit une étoile descend du ciel et allume la lampe. Il veille lui-même, et à minuit il voit le prodige se reproduire. Dès lors il est vaincu et permet aux chrétiens de rentrer librement dans leur église, et d'allumer la lampe la nuit comme le jour (1). Quelque jugement qu'on porte de ce fait en lui-même, lequel fait est raconté par le diacre Pierre, Religieux du Mont-Cassin, qui dit le tenir d'un de ses frères arrivé de Guelma, il demeure toujours constant que les chrétiens tributaires des musulmans avaient des églises sous le vocable de la sainte Vierge et lui rendaient un culte public. A plus forte raison lui rendaient-ils un culte privé et domestique.

A ces chrétiens indigènes, s'ajoutèrent les soldats engagés librement, ou fournis par des princes d'Europe à leurs alliés musulmans, puis les commerçants d'Amalfi, de Naples, de Venise, de Livourne, de Pise, de Gênes, de Marseille, de Barcelone, de Dieppe, qui avaient leurs comptoirs dans ces contrées; et qui tous y professaient hautement la religion catholique. Nous voyons, au treizième siècle, les Pisans, ayant leur chapelle de Sainte-Marie, qui payaient à l'archevêque de Pise un cens annuel de dix livres pisanes (2). A Tunis, en 1535, étaient plusieurs églises, dont l'une s'appelait Notre-Dame de

(1) *Chronique du Mont-Cassin*, liv. IV, c. L et LI.
(2) Archives de l'archevêché de Pise.

l'Étoilé. Bougie, le Bastion de France, la Calle, avaient leur chapelle catholique, avec plusieurs chapelains pour la desservir, et ils y entretenaient le culte de Marie, inséparable du culte de son Fils. La Mère de Dieu n'était pas moins honorée en Afrique par les armées que l'Europe y envoyait. Avant de marcher contre les musulmans, ils se recommandaient à elle; et après la bataille, ils lui rapportaient l'honneur de la victoire. Saint Louis, traversant le golfe de Lyon pour la deuxième croisade, y fit célébrer sur le vaisseau royal une messe en son honneur. Charles-Quint, avant de partir pour l'expédition de Tunis, fit un pèlerinage à Notre-Dame du Mont-Serrat. La chrétienté tout entière se jeta aux genoux de Marie, avant la bataille de Lépante. La flotte d'Aragon, en 1766, défit la flotte du Maroc; mais, dit le chroniqueur (1), ce furent Notre-Seigneur et sa bienheureuse Mère qui nous firent obtenir la victoire. A la prise d'Africa, dite aujourd'hui el-Médéah, les troupes invoquèrent hautement la protection de Marie (2).

Aussi les vainqueurs consacraient-ils leurs triomphes par des monuments en l'honneur de la protectrice des nations chrétiennes. En 1515, dom Juan 1er, roi de Portugal, ne se fut pas plutôt emparé de Ceuta, pendant les premières vêpres de l'Assomption, que dès le lendemain il dédia à la sainte Vierge la principale mosquée, et y arma ses fils chevaliers. Ravi de la découverte qu'il fit dans une fontaine voisine de plusieurs pierres où étaient gravés, sur les unes *Ave, Maria*, sur les autres *Gratia plena*, sur d'autres *Dominus tecum* (3), il installa une Vierge dans la mosquée, devenue église catholique; d'où vint à cette église le nom de Notre-Dame d'Afrique, nom qui devait devenir plus tard si cher à ces contrées, et qui dès

(1) *Chronique de Muntaner*, c. XXVIII.
(2) Sponde, ad ann. 1415.
(3) Voir Marmol.

lors consacra le premier établissement moderne des Européens en Barbarie. Cette Vierge a ceci de remarquable, qu'elle porte à la main un bâton d'olivier comme signe de commandement, et cela vient de ce que, dans la peste de 1744, le gouverneur de Ceuta déposa à ses pieds le bâton d'olivier, qu'il portait lui-même comme signe de son commandement, et lui confia le gouvernement et le salut de la ville. Marie répondit admirablement à cette confiance; et, sous sa garde, la forteresse demeura toujours imprenable. A ce premier monument d'amour pour la sainte Vierge, Ceuta en ajouta cinq autres, savoir : hors des murs, un couvent appelé de Sainte-Marie; un béguinage sous le titre de Notre-Dame du Secours, qui date de 1613, une église de Notre-Dame de la Vallée, une autre de Notre-Dame du Secours; et à un kilomètre de Gibraltar, Notre-Dame d'Europe, où venaient prier ceux qui avaient des parents ou des amis en esclavage. Non moins qu'à Ceuta, le culte de Notre-Dame d'Afrique était et est encore en grand honneur à Melilla, au Penon de Velez et au Penon d'Alhuzemas. Le Penon d'Alger avait aussi sa chapelle catholique, appartenant aux Espagnols, desservie par les Religieux de Notre-Dame de la Merci; c'est dire assez combien la dévotion à Marie y était florissante. A Oran, le cardinal Ximénés dédia une grande mosquée de la ville sous le titre de Notre-Dame de la Victoire et de l'Annonciation, et les Espagnols qui s'établirent dans cette ville y développèrent toutes les pompes du culte de Marie, jusqu'en 1764, où ils abandonnèrent la conquête.

Cette dévotion à la Vierge Mère parmi les Européens établis en Afrique, était due principalement aux Prêtres et aux Religieux qui venaient leur apporter les secours de la religion et de l'humanité, tels que les Franciscains du Maroc, attachés au service d'une église; les prêtres de la Mission, vicaires apostoliques d'Alger, consacrés au ser-

vice religieux des Européens; mais par-dessus tout les prêtres de la Merci et les Trinitaires, deux ordres que la sainte Vierge suscita, au douzième siècle, pour servir et racheter les esclaves chrétiens. Afin de comprendre combien grand fut ce bienfait de la Mère de Dieu, il est nécessaire de connaître quel était alors l'état des choses en Afrique. Depuis le septième siècle, les rivages d'Afrique envoyaient continuellement des vaisseaux armés en guerre, montés par des forbans d'un fanatisme égal à leur cupidité, d'une audace et d'une force qui faisaient tout trembler, et que l'habitude de vaincre semblait rendre invincibles. Ils infestaient la Méditerranée, l'Adriatique, les bords de l'Océan, poussant leur course quelquefois même jusqu'en Angleterre et en Irlande; tellement, disait un grand évêque (1), en 1670, qu'il n'arrivait point de vaisseau dans nos ports qui ne nous apprît la perte de vingt autres, et qu'on ne pouvait pas même faire une excursion en mer sans être exposé à voir quelques pirates sortir de derrière les rochers où ils se cachaient, et fondre sur les paisibles promeneurs comme le vautour sur sa proie. Ils capturaient tout ce qui leur tombait sous la main, soit en mer, soit à terre, l'emportaient en Afrique, et là se partageaient, hommes et dépouilles, comme leur propriété. Depuis le commencement de la piraterie jusqu'en 1645, le Père Dan, historien de Barbarie, évaluait à un million le nombre des captifs ainsi réduits en esclavage par les corsaires africains, et à vingt millions de livres les biens capturés dans l'espace de trente ans par les seuls pirates d'Alger; et si à ces évaluations on ajoute tout ce qu'il a été pris d'hommes et de biens pendant les années postérieures jusqu'en 1830, c'est-à-dire pendant cent quatre-vingt-un ans, on arrive à un nombre immense.

---

(1) Mascaron, *Oraison funèbre du duc de Beaufort.*

Mais ce qui est encore plus terrible à dire, c'est le sort épouvantable des chrétiens ainsi réduits en esclavage. Sans parler de leur exposition publique sur les marchés dans un état complet de nudité, et de leur vente à prix d'argent, on les soumettait à des travaux excessifs pour ramer sur les galères ou porter des fardeaux. Leur nourriture se réduisait à dix onces de pain, avec de l'eau et du vinaigre pour breuvage; pour logement, ils avaient un bouge bas et sombre, infecté de vermine, de scorpions et d'insectes; pour vêtement, d'ignobles haillons; à leurs pieds, ils traînaient de lourdes chaînes; défense à eux de se dire un seul mot. Leurs chefs les accablaient d'injures grossières et de mépris insolents. Les femmes, les enfants et les jeunes gens étaient le jouet de leurs abominables passions; et rien n'était épargné pour les amener à abjurer le christianisme. A de tels procédés venaient s'ajouter les châtiments les plus épouvantables, tantôt pour le moindre sujet de mécontentement, tantôt pour se procurer la jouissance barbare de faire souffrir; c'étaient des coups de bâton ou de pierre sur le dos, sur le ventre, sous les pieds, la bouche bâillonnée, les dents brisées, les oreilles et le nez coupés. D'autrefois, on attachait ces infortunés au cou ou à la queue d'un cheval qui les traînait par les rues, au grand galop; on les brûlait ou on les empalait; on les roulait dans des tonneaux remplis de clous; on entr'ouvrait leurs épaules avec des haches ou des rasoirs, et dans ces plaies béantes, on faisait brûler des matières inflammables, comme la cire ou la poix; enfin, c'était chaque jour un supplice nouveau, et si quelque esclave essayait de s'échapper, on lui faisait subir les supplices les plus inimaginables, puis on le brûlait vif.

En vain, pour faire cesser tant d'outrages faits à l'humanité, le duc de Bourbon, en 1390; Pierre de Navarre et le cardinal Ximénès, en 1505; Diego de Vera, en 1516;

Moncade, en 1518; Charles V, en 1541; François de Vendôme, en 1637; Duquesne, en 1683; d'Estrées, en 1687; lord Exmouth, en 1816, avaient tenté des expéditions sur la côte d'Afrique; les barbares avaient fait des traités, mais n'en avaient tenu aucun compte; et, chose honteuse à dire, l'Europe presque entière, tremblant devant ces écumeurs de mer, s'était résignée à payer tribut aux puissances barbaresques, en vue d'en obtenir un traitement plus favorable pour ses navires. Naples, le Portugal, la Hollande, la Suède et le Danemark payaient en moyenne au dey d'Alger chacun cent vingt-cinq mille francs chaque année; et ces trois dernières puissances y ajoutaient des bois de construction pour la marine du dey, de la poudre, du plomb, de la poix, des cordes, des voiles et autres agrès. En 1803, le Portugal n'obtint la paix avec le dey qu'au prix d'un million quatre cent soixante-dix mille francs, et d'un cadeau annuel de cinquante mille quatre cents francs. La France, l'Angleterre et l'Espagne payaient cent vingt-cinq mille francs tous les deux ans, avec un cadeau considérable, premièrement au commencement de chaque année, secondement à la fête du Bayram, troisièmement chaque fois qu'on voulait traiter une affaire importante, ou qu'il y avait changement de consul; changement que le dey exigeait tous les deux ans, en vue de la rétribution qui lui en revenait. L'Espagne était en outre obligée de donner des armes de luxe, des bijoux, des montres, des boîtes de musique, de beaux vases, des draps, des toiles fines, des marbres d'Italie, des munitions de guerre, selon les exigences du dey. La Sardaigne en donnait autant; et en outre, en 1764, elle fut réduite à acheter la paix deux cent seize mille francs, avec un tribut annuel de cinquante-quatre mille francs. En 1786, l'Espagne l'acheta deux millions sept cent mille francs, avec deux mille quintaux de poudre, sans compter

qu'en 1791 il lui fallut payer cent cinquante mille francs la faculté de négocier avec le dey pour l'abandon d'Oran, et s'engager à payer quatre-vingt-seize mille francs chaque année. En 1801, on exigea qu'elle ajoutât neuf pièces de canon de 24 et neuf de 18. En 1826, elle paya une seconde fois, pour avoir la paix, un million cinq cent mille francs, avec cent cinquante mille francs de présents. Les villes anséatiques elles-mêmes payaient leur part de cet impôt européen, et la seule ville de Hambourg fournit, en 1750, cinquante-deux affûts de canon, avec trois cents quintaux de poudre.

Malgré tant de sacrifices et un tribut aussi honteux qu'onéreux, toutes les puissances de la terre étaient impuissantes à soulager l'humanité si affreusement outragée : les pirates des côtes d'Afrique ne cessaient de faire des captifs, et de leur appliquer les horribles traitements que nous avons décrits. Plus savante dans l'art de soulager tout ce qui souffre, la sainte Vierge, au douzième siècle, apparut à un gentilhomme provençal, Jean de Matha, et à un prince de la famille royale, Félix de Valois, et leur inspira de se vouer au rachat des captifs. Ces hommes remarquables, qui ont prouvé par leurs grandes œuvres qu'ils n'étaient pas des esprits faibles et visionnaires, obéirent à l'inspiration céleste, se vouèrent à Marie sous le titre de Notre-Dame du Remède et prirent le nom de Trinitaires, pour indiquer qu'ils se proposaient, en faisant leur œuvre, de glorifier la très-sainte Trinité par Marie. Peu de temps après, la sainte Vierge, estimant que la seule congrégation des Trinitaires ne suffirait pas à une œuvre si vaste, apparut, en 1218, à Pierre de Nolasque en Languedoc, à Raymond de Pegnafort en Catalogne, et à Jacques, roi d'Aragon; et leur demanda d'établir un nouvel ordre pour le rachat des esclaves, dont elle serait la protectrice sous le nom de Notre-Dame de la Merci.

Pierre de Nolasque et Raymond de Pegnafort obéirent comme Jean de Matha et Félix de Valois; les deux ordres naquirent à la voix de Marie et sous son patronage. Et qui pourrait dire tout le bien qu'en recueillirent la religion et l'humanité? Pendant six cents ans, d'humbles moines parcoururent l'Europe à la sueur de leur front, mendiant l'or avec lequel ils venaient ensuite, franchissant la mer sur de frêles esquifs, dénouer, au péril de leur liberté et de leur vie, la chaîne des captifs. En vain on opposa à leur zèle mille difficultés; en vain on désola leur patience par d'interminables longueurs, dans l'espoir d'en tirer plus d'argent, comme par les plus indignes supercheries, malgré les conventions les mieux arrêtées; en vain on les jeta en prison, on les réduisit eux-mêmes en esclavage ou on les mit à mort, le zèle des survivants s'accrut avec les outrages et se féconda par les avanies. A partir de 1178, date de la fondation de leur institut, jusqu'en 1787, les Trinitaires seuls rachetèrent neuf cent mille esclaves européens; et de 1218 jusqu'en 1632, les Pères de la Merci en rachetèrent quatre cent quatre-vingt-dix mille sept cent trente-six; c'est donc au moins un nombre de quatorze cent mille esclaves chrétiens rachetés par ces deux ordres : et à quel prix? Merveille nouvelle! Pour les uns, on exige d'eux neuf cent cinquante francs, pour d'autres douze cent soixante, pour quelques-uns plus de cinq mille francs, pour d'autres jusqu'à dix mille; la rançon de Cervantes seul en coûta vingt-cinq mille. Ajoutez à cela le huitième de la rançon qu'il fallait payer au dey, les frais du voyage et du séjour dans la régence, la dépense du retour pour le missionnaire et les esclaves; et vous trouverez qu'en moyenne chaque esclave coûtait six mille francs; que par conséquent le rachat de quatorze cent mille revenait à huit milliards quatre cents millions d'aumônes recueillies et distribuées

par les ordres de la Trinité et de la Merci (1). Ainsi quatre moines, sous la protection de Marie, ont plus fait pour le bonheur de l'humanité, que tous les économistes, que tous les philosophes, que tous les libéraux ensemble. On lit dans une lettre de Voltaire au comte d'Argental que Louis XV, voulant racheter deux cents soldats français faits esclaves, ne put obtenir leur délivrance qu'au prix de quatre mille francs par tête, ou huit cent mille francs pour tous. « Que » cela est cher! » écrit Voltaire. Et pendant que son cœur sec et sans entrailles s'en tenait là, les moines de la Merci allaient racheter leurs frères et les ramenaient en France, ou desservaient à Alger un grand hôpital qu'ils avaient fondé pour les esclaves malades. Dans le récit de ces faits, le point de vue de notre histoire nous oblige à faire une remarque, c'est que la dévotion à Marie était l'âme de toutes ces saintes associations qui se vouaient à la rédemption des captifs, et toute la séve de leur zèle partait de cette forte et douce racine. C'est ce qu'il est facile de constater en les suivant dans le détail de leur vie. Le bienheureux Pierre Armangaud ayant converti un chef musulman, qui entra dans l'ordre de la Merci, lui donna le nom de Frère Pierre de Sainte-Marie (2). Le bienheureux Conrad d'Ascoli jeûnait tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge, même pendant ses longs voyages en Libye. Toujours il portait sur lui son image avec celle de saint François; quand il devait prêcher, il la plaçait à la portée de son regard pour puiser en elle ses inspirations, et il guérissait les malades en la leur donnant à baiser (3). Vers l'an 1300, le Père de Tounellas, qui, après onze ans

---

(1) Ces chiffres résultent des listes de la Rédemption, communiquées par le général des Trinitaires à l'auteur de la *Vie de saint Jean de Matha.*

(2) Bolland. 1er septembre.

(3) Wadding, ad ann. 1589.

passés en Afrique à la rédemption des esclaves, devint évêque de Barcelone, portait toujours l'image de Marie à son bourdon de voyageur, et fut surnommé *de Porta Cœli* à cause de sa dévotion à la Mère de Dieu. Au couvent des Trinitaires de Madrid, ont été vénérées pendant longtemps deux images de la Vierge, rachetées par les Pères des mains des brigands qui les profanaient et allaient les brûler. L'une, appelée *Nostra Senora del Rescate*, Notre-Dame du Rachat, était enrichie d'*ex-voto* des esclaves affranchis, et, tous les samedis, on chantait à ses pieds le *Salve, regina*; l'autre, qui venait d'Alger, était la Madone d'Antequerra. Les Dominicains, non moins zélés pour l'honneur de Marie, avaient établi des confréries du Rosaire en trois lieux différents des régences barbaresques. Les Franciscains du Maroc, dignes émules des autres ordres religieux, avaient, depuis le treizième siècle, leur premier couvent sous le vocable de sainte Marie; et quand, au seizième siècle, les Récollets du Bétique le rebâtirent, ils lui donnèrent le titre de l'Immaculée-Conception, pendant que les Franciscains déchaussés dédiaient leur hospice de Tétouan à Notre-Dame de l'Annonciation, leur chapelle à Notre-Dame des Affligés et leur hospice de Fez à Jésus-Marie. Non moins dévoué à Marie, Thomas de Jésus, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, emmené en 1578 par le roi de Portugal dom Sébastien dans sa malheureuse expédition du Maroc, ayant été pris par un Maure et réduit en esclavage, demeura esclave pour laisser à d'autres le bienfait du rachat; et du fond de son cachot, à la lueur du faible jour que laissaient passer les fentes de la porte, il écrivit son livre admirable *Des souffrances de Jésus*, où chaque entretien est suivi d'une prière ardente à la sainte Vierge, qui révèle toute la ferveur de son amour et de sa confiance envers cette Mère de miséricorde.

Les pauvres esclaves, instruits par de tels apôtres, ne

pouvaient manquer d'être tout dévoués à Marie. Les uns appartenaient à des maîtres particuliers, les autres étaient au service du dey. Les premiers étaient vendus successivement à divers maîtres plus ou moins cruels ; et dans ces positions diverses, la plupart, au moins, cherchaient dans Marie leur consolation. Marie est un souvenir si doux pour l'âme qui souffre ! C'est le secours des chrétiens ; c'est la consolation des affligés ; c'est la Mère de miséricorde. Aussi mettaient-ils en elle tout leur espoir, et ils la priaient en toute confiance. Tel fut saint Vincent de Paul qui, par Marie, obtint avec sa délivrance la conversion de son maître et son retour en France ; telles furent quantité de femmes ou de vierges captives, qui, par un vœu à Marie, recouvrèrent leur liberté. L'histoire de l'ordre de Notre-Dame de la Merci contient, entre autres, le récit touchant de la délivrance de deux femmes chrétiennes, qui, après des traitements affreux de la part de leurs impitoyables maitres pour les forcer à renier la foi de Jésus-Christ, avaient enfin fait semblant d'apostasier, jusqu'à se marier à des Maures mahométans ; cependant, au fond de l'âme, elles ne cessaient pas d'être chrétiennes, d'entendre la messe et de prier la sainte Vierge de les retirer de l'abîme où elles étaient plongées. Le Père Jean de Zamora, auquel elles confiaient leurs peines, leur ayant donné une image en relief de la Mère de Dieu, elles la priaient continuellement les larmes aux yeux, lorsqu'un jour elles virent couler sur les joues de cette image une sueur d'eau et de sang, et cela non pas une fois mais plusieurs. Excitées par ce miracle à pleurer leurs fautes et à prier, avec plus de ferveur encore, la sainte Vierge de les arracher à leur malheureuse condition, elles rencontrèrent un généreux chrétien qui convint avec elles de venir les prendre dans son navire, à un endroit du bord de la mer qu'il leur indiqua. La chose en effet se fit ainsi. Il les

mena d'abord, sur leurs instantes prières, à Cività-Vecchia, d'où elles allèrent à Rome solliciter du Pape l'absolution de leurs fautes avec leur réconciliation à l'Église, et les ramena en Espagne, leur patrie, pleines de reconnaissance pour la sainte Vierge, dont elles publièrent partout l'assistance merveilleuse qu'elles venaient d'en recevoir.

Les esclaves au service du dey, appliqués le jour à divers travaux, et la nuit enfermés dans le bagne, y possédaient une chapelle qu'ils avaient obtenue à prix d'argent. On comptait trois chapelles semblables à Alger, autant à Tunis, une à Tripoli, à Fez, en Maroc, et dans les consulats. En ces divers sanctuaires, ils donnaient libre cours à leur dévotion envers Marie, ornant ses autels et ses images, célébrant ses fêtes quelquefois avec diacre et sous-diacre, et chantant tous les soirs, surtout les samedis, ses litanies ou le *Salve, Regina*. « Nous faisons, racontait, » en 1612, un Religieux Trinitaire, captif à Alger, nous » faisons notre assemblée en une salle qui nous sert de » chapelle. Là, un de nous exhorte les chrétiens, dont les » uns mettent leurs chaînes par terre; les autres, pour » être enferrés pieds et mains, ont bien de la peine à flé- » chir les genoux; et tous ensemble, les larmes aux yeux » et les soupirs à la bouche, nous disons le psaume *Mise-* » *rere mei, Deus*... Les samedis, à soleil levant, nous » disons la messe de la sainte Vierge; puis, le soir, quand » notre prison est fermée, nous chantons le salut et les » litanies de la Mère de Dieu... Le premier dimanche du » mois, nous solennisons la fête du Saint-Rosaire, avec » une messe haute, un sermon et une procession. Presque » tous ont appris à réciter l'office de Notre-Dame, qu'ils » disent fort dévotement, et je les exhorte dans tous mes » sermons à continuer (1). » Tous les soirs, lorsque les

(1) *Histoire de Barbarie*, t. IV, p. 484.

esclaves, harassés des travaux du jour, saignant de leurs blessures, le cœur brisé des outrages reçus, sont rentrés dans leur prison humide, étroite et basse ; lorsque les gardiens, armés de bâtons et de fouets, ont cessé de faire entendre leur voix terrible qui comprime jusqu'au moindre murmure des lèvres; enfin lorsque le silence du cachot n'est plus interrompu que par le cliquetis des chaînes et le bruit des verrous qui se referment, on voit ces infortunés, au moment de la prière, se recueillir, à la lueur d'une pauvre lampe et de quelques cierges, devant l'image de Notre-Dame de Pitié. Les uns se courbent à peine, tant les anneaux de leurs fers sont tendus; les autres, plus heureux, s'agenouillent et reposent leurs chaînes à terre. Alors un prêtre, le plus souvent lui-même captif volontaire, récite la prière, après laquelle des vœux ardents, des sanglots déchirants, partant de tous ces cœurs oppressés par la douleur, éclatent en psaumes, en cantiques, en supplications à Marie. Le vendredi saint, on élevait dans le bagne une *Mater dolorosa;* aux jours de fête, on jouait de petits drames sur le mystère du jour, et on ne manquait jamais d'y faire figurer la sainte Vierge. Souvent la haine musulmane troublait ces innocents délassements et ces pieux exercices, tantôt en enlevant l'image de la Vierge ou les ornements des autels, les crucifix et les calices, pour les revendre ensuite aux Trinitaires, tantôt en poussant des cris féroces ou en frappant à coups redoublés sur ces innocentes victimes; mais la ferveur des esclaves ne s'en laissait pas déconcerter.

Aussi Marie récompensait-elle ce zèle par tant de miracles, que ce serait, dit l'historien déja cité, douter de la lumière du jour en plein midi que de nier ces faits. Au mois de mai 1616, un pauvre esclave de Tunis, qui, depuis longtemps, suppliait avec instance la sainte Vierge de le tirer de captivité, en reçut l'inspiration de s'embarquer à la vue

de tout le monde dans un petit esquif. Il y monte; chacun croit que c'est pour s'amuser sur la rive; mais, ô merveille! le voilà qui gagne la pleine mer; il s'avance; on le perd de vue, et il va aborder à Trapane, en Sicile. Une fois débarqué, il va remercier la Vierge, sa libératrice, à l'église de l'Annonciade; puis, revenant à son esquif, il en fait hommage à Marie; et pendant grand nombre d'années, cet esquif se conserva dans le cloître de cette église. Marie a délivré de même, en des manières diverses, grand nombre d'autres esclaves; et on en a la preuve 1° dans tant d'églises construites sous le titre de la Rédemptrice des esclaves, ou sous celui de *Madona della Catena*, à Naples, au royaume des Deux-Siciles et ailleurs; 2° dans les chaînes, les petits vaisseaux, les tableaux votifs et les *ex-voto*, qu'on suspendait aux murailles à titre de reconnaissance, et qu'on voyait encore, avant la Révolution, aux murs de Notre-Dame de Lorette, en Italie; de Mont-Serrat, en Espagne; de la Garde, à Marseille; de Liesse, au diocèse de Soissons, et en cent autres sanctuaires. Entre tous ces miracles, le plus insigne peut-être fut celui qui s'opéra à Bougie, sur la personne du bienheureux Pierre d'Armangaud. Ce saint Religieux, après s'être fait esclave volontaire pour racheter d'autres captifs, avait été pendu en punition de son zèle à prêcher l'Évangile aux musulmans; le bourreau, en présence de tout le peuple, l'avait secoué longtemps à la potence pour bien constater sa mort, et l'y avait laissé attaché pendant six jours, pour effrayer les chrétiens qui voudraient l'imiter. Au bout de ces six jours, le compagnon du bienheureux, qui était allé en Espagne chercher mille ducats, prix exigé pour sa rançon, arrive, paye la rançon aux Turcs, qui l'acceptent en lui laissant ignorer la mort de son ami; puis il court tout joyeux à la recherche de Pierre d'Armangaud qu'il croit encore vivant. Ses recherches lui révèlent la triste vérité.

Il se précipite vers la potence en s'abandonnant aux larmes. Mais, ô prodige! il trouve plein de vie cet ami qu'on lui a dit mort. Pierre d'Armangaud lui parle, et lui apprend que la sainte Vierge a empêché que la corde, dont on lui serrait la gorge, ne l'étranglât. « Non-seulement, dit-il, » depuis que je suis attaché à ce gibet, je n'ai souffert au- » cune douleur; mais Marie m'a fait goûter des joies inef- » fables, par les entretiens que j'ai eus avec elle. » Le saint martyr, détaché alors de la potence, se montre en pleine santé à toute la ville; personne ne peut révoquer en doute le miracle; plusieurs Turcs vont même jusqu'à en tirer la conséquence que la religion chrétienne est divine, et se convertissent. L'année 1612 vit un miracle d'un autre genre, mais qui ne produisit guère moins d'impression sur ceux qui en furent témoins. Une affreuse sécheresse désolait le pays d'Alger; les biens de la terre étaient perdus, le pain manquait, la famine faisait déjà sentir ses cruelles étreintes. Dans cette extrémité, Turcs, Maures, Juifs, tous font, chacun selon sa religion, des prières et processions publiques, pour obtenir la pluie; pas une goutte d'eau ne tombe du ciel. Les chrétiens, autorisés à faire, à leur tour, des processions à cet effet, commencent une neuvaine de prières à la sainte Vierge; le troisième jour, la pluie tombe en abondance; et le neuvième, les barbares commencent à se plaindre qu'ils en ont trop (1).

Outre ces grâces générales, la sainte Vierge faisait aux esclaves des grâces particulières; tantôt par les consolations qu'elle versait dans leur âme, et qui faisaient dire à l'un d'eux, nommé d'*Arranda* : « Toute ma vie je rendrai » d'infinies actions de grâces à Marie, qui, dans toutes mes » peines, a été mon soutien; » tantôt par les bénédictions qui adoucissaient pour eux les angoisses de la mort. Il en est

---

(1) Dan. *Histoire de Barbarie*, t. V, p. 424.

même un bon nombre qui lui durent la grâce du martyre. L'Afrique septentrionale avait été, dès les premiers siècles, comme la terre classique du martyre; témoin les Félicité, les Perpétue, les Cyprien, les Marius, les Arcade, les Honorat et tant d'autres. Pendant l'invasion arabe, elle continua sous la protection de Marie ces traditions glorieuses. En 1516, Martin de Vargos, étendu par terre et broyé à coups de pieds, eut constamment à la bouche les noms chéris de Jésus et de Marie. En 1535, Soto-Mayor, torturé dans tous ses membres et les pieds brûlés, souffrit ces affreux supplices en prononçant : Jésus, Marie. En 1561, on brise les membres à deux enfants espagnols, au-dessous de quinze ans, en les attachant au cou de deux chevaux qu'on lance au galop dans les rues d'Alger, et jusqu'au dernier soupir, ces enfants répètent : Jésus et Marie. En 1568, on fait souffrir les douleurs les plus atroces à un chrétien italien, et celui-ci étonne ses bourreaux par la force d'âme que lui donnent les noms de Jésus et de Marie qu'il a sans cesse à la bouche. En 1574, Nicolo, au milieu des plus horribles supplices, redit avec bonheur : Jésus, Marie. En 1577, on enfonce jusqu'à la ceinture et on tue à coups de flèches l'esclave Morato, qui ne cesse qu'en expirant d'implorer Jésus et Marie. En 1579, Jean Gascon et Jean Ginouès, la bouche contre terre, assommés à coups de pieds et de bâtons, prononcent plus de cent fois : Jésus! Jésus! Marie, Mère de Dieu! Vers le même temps, Martin Fornici, après avoir eu la jambe gauche et le bras coupés, est élevé en l'air de manière à retomber de tout son poids sur des crocs de fer qui lui transpercent les flancs; et pendant vingt-deux heures de supplices inexprimables, qui se succèdent sans interruption, il ne cesse de redire : Jésus, Marie, j'espère en vous; soutenez-moi dans cette extrémité. En 1580, Alonzo, transpercé de flèches aiguës,

meurt en criant : Notre-Dame du Rosaire, je vous recommande votre serviteur Alonzo (1).

Les annales de la Trinité et de la Merci racontent la mort de beaucoup d'autres martyrs, expirant avec le nom de Marie à la bouche. Nous n'en citerons qu'un petit nombre. En 1443, saint Ferdinand, à Fez, au fond de sa prison, puise dans une tendre dévotion à Marie l'héroïsme du courage; et cinq ans plus tard, un esclave est égorgé pour avoir invoqué à haute voix, en recevant la bastonnade, Notre-Dame de Guadalupe (2). En 1667, le bienheureux Pierre, de l'Immaculée-Conception, Religieux de la Merci, venu à Alger pour racheter des esclaves, se laisse entraîner par son zèle jusqu'à prêcher Jésus et Marie dans une mosquée, pendant la prière musulmane. La foule indignée le brûle vif; et du milieu des flammes comme du haut d'une chaire, il continue sa prédication : « Béni soit, s'écrie-t-il, Jésus au très-saint sacrement! » Bénie soit la très-pure Conception de la très-sainte Marie! » Ils ont comblé le vœu que j'avais formé depuis long- » temps, de mourir en prêchant la foi (3). Le bienheureux Mathias Marquez, Religieux du même ordre, est conduit au haut d'une tour; et là on lui propose le choix, ou d'être élevé aux plus grands honneurs accompagnés des plus grandes richesses, s'il veut apostasier, ou d'être précipité en bas : « Jésus-Christ, répond-il, m'a incorporé à » lui par le baptême; la Vierge m'a fait son enfant en me » faisant Religieux de la Merci; après cela il n'est point » de plus grande gloire, de plus grand trésor pour moi » que de mourir pour mon Dieu (4). » Et que dirons-nous des Pères Ferdinand Portalègre et Éleuthère de la Place?

(1) Haëdo, *Dialogos de los martyres*.

(2) Bolland., 5 juin.

(3) Gomez de Lozada, *Escuela de Trabachos*.

(4) *Histoire de Notre-Dame de la Merci*, p. 157.

Le corsaire qui les avait capturés va les jeter à la mer : « Très-bien, répondent-ils, nous sommes Religieux d'un » ordre consacré à la Mère de Dieu, sous le nom de Notre-» Dame de la Merci. Elle est notre sainte et puissante » patronne, et sous sa protection la mort n'a rien d'ef-» frayant pour nous (1) ».

Marie ne se contenta pas de susciter les deux ordres de la Merci et de la Trinité pour le rachat des esclaves ; en 1264, elle inspira dans Rome, à un de ses plus dévots serviteurs, saint Bonaventure, la confrérie de Notre-Dame du Confalon, dont le but était la rédemption des captifs; et une multitude d'esclaves durent leur délivrance à cette pieuse association. De Rome, la confrérie, enrichie d'indulgences par les souverains Pontifes, passa en divers lieux de la chrétienté. A Lyon elle s'établit dans une chapelle voisine de l'église Saint-Bonaventure ; et Henri III s'y affilia lors de son passage en cette ville. En 1646, saint Vincent de Paul établit à Alger des prêtres de la Mission, sous la protection de Marie, à l'intervention seule de laquelle il avait dû sa délivrance, disait-il souvent, lorsqu'il était esclave; et s'il versa un million d'aumônes en Afrique, s'il y racheta douze mille esclaves, il déclara en même temps qu'il n'avait rien fait que de l'avis de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de saint Joseph.

Tous ces faits, choisis entre mille, nous démontrent que, malgré la nuit de douze siècles, amenée et maintenue par l'islamisme sur la terre d'Afrique, le culte de Marie n'y a jamais cessé; il y a toujours paru comme la lumière au milieu des ténèbres, ou du moins comme l'éclair dans la nue. Toutefois la troisième époque ne nous offrira pas un spectacle moins consolant.

(1) *Histoire de Notre-Dame de la Merci*, p. 157.

TROISIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN AFRIQUE, DEPUIS LA CONQUÊTE DE 1830 JUSQU'EN 1866.

Pendant les longs siècles que nous venons de traverser, Marie en Afrique s'est montrée la douce consolatrice des affligés; nous allons l'y voir maintenant comme la puissante reine de la victoire. Pour opérer la grande œuvre de la conquête d'Afrique, qui allait délivrer toutes les nations d'un odieux tribut, rendre la liberté aux captifs, la sécurité aux mers et planter la croix sur cette terre ennemie de Jésus-Christ, la Providence fit choix de la France, qui avait fourni les premiers rédempteurs d'esclaves; et Marie, la patronne de ce beau royaume, prit l'entreprise sous sa protection. Tous les évêques, dans leurs mandements, invitèrent les peuples à la lui recommander; nos soldats, au moins un grand nombre, portèrent son image sur leur poitrine; et le 17 mai, en plein mois de Marie, la flotte française partit de Toulon. L'armée débarque sur la côte d'Afrique; rien ne lui résiste, et la prise d'Alger est pour elle l'œuvre de quelques jours. Aussi un immense cri de reconnaissance s'élève-t-il de toutes parts vers Marie. Son culte s'installe aussitôt dans une vieille mosquée, sous le titre de Notre-Dame des Victoires; et là se célèbrent toutes ses fêtes, se pratiquent avec amour tous les exercices de piété en son honneur. Cependant il y manquait encore une statue. Un jour, trois mois après la prise de la ville, se trouve sur le rivage du port une caisse sans adresse comme sans lettre d'envoi; on l'ouvre : c'était une grande et belle statue de la Vierge.

Au défaut d'un maître connu, on la livre au clergé. Celui-ci hésite quelque temps où il la placera; enfin, en 1832, il l'installe au fond d'une mosquée convertie en chapelle, où étaient inscrits les versets du Coran qui proclament l'immaculée conception. Dès lors elle devint et n'a pas cessé d'être pour toute la ville l'objet d'une dévotion particulière. Quoiqu'on l'ait transférée successivement en divers sanctuaires, jusqu'à son installation à la cathédrale, où elle est maintenant, la dévotion du peuple l'a suivie partout et l'a partout entourée de nombreux *ex-voto,* qui témoignent des grâces obtenues à ses pieds.

En 1837, arriva en Algérie son premier évêque, Mgr Dupuch, si connu par sa piété tendre et expansive envers Marie. « O douce, ô pieuse Vierge, disait-il dès sa » première lettre pastorale, conduisez-nous! » Et en effet, tout son ministère épiscopal ne fut que comme une préoccupation continuelle pour faire honorer la Mère de Dieu. Il commence par prescrire, avec l'autorisation du Saint-Siége, l'addition du titre d'*Immaculée dans sa Conception,* à la préface de ses fêtes et à ses litanies; il donne le vocable de Notre-Dame des Victoires à une mosquée d'Alger, convertie en église; celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à l'église de Constantine; du Saint-Cœur de Marie, à l'église de Philippeville; de Notre-Dame de Bon-Secours, à l'église de Mers-el-Kebir; du Mont-Carmel, à Elbiar; de l'Assomption, à Mustapha supérieur; du Refuge, à Arzew; de Notre-Dame de Délivrance, à Sidi-Farrudji; de Notre-Dame de Fonka, à un des premiers villages français; et celui de Notre-Dame de Staoueli, à l'église de la Trappe africaine. Il favorise de tout son pouvoir, dans les paroisses et les communautés, la dévotion à Marie; il essaye même de transporter auprès de l'ancien consulat de Danemark le pèlerinage de Notre-Dame de Verdelais, qu'il avait tant aimée au diocèse de Bordeaux; et par ses soins

est établie, à Notre-Dame des Victoires, une archiconfrérie affiliée à celle de Paris. Qui pourrait dire avec quelle pieuse prodigalité il distribua aux soldats, aux colons, aux malades, aux enfants, même aux indigènes, la médaille miraculeuse? Enfin, objet de son amour le plus tendre, Marie fut la consolatrice de ses longues douleurs et de sa courte agonie.

Successeur d'un prélat si dévoué à la Mère de Dieu, Mgr Pavy apporta au diocèse d'Alger le même esprit et le même dévouement. Il consacra son petit séminaire sous le titre de Notre-Dame de Saint-Louis, et la chapelle du grand séminaire sous le vocable de Notre-Dame de Kauba. On le voit autorisant le chant des litanies de la Vierge tous les samedis, organisant des congrégations en son honneur dans ses deux séminaires, dans les paroisses et dans toutes les écoles tenues par des Religieuses, et faisant frapper la médaille de la *Vierge fidèle* pour l'association de Philippeville. Il donne Marie pour patronne au Foudouck, à Sainte-Amélie, à Hussein-Dey, à Sidi-Kaled, à Arcole, à Miserghin et à Aïn-Nouisy, ces deux derniers sous le titre de l'Immaculée-Conception. Grâce à sa pieuse sollicitude, pas un sanctuaire en Afrique qui n'ait ou son autel ou sa statue ou son image, pas une paroisse qui n'ait sa confrérie ou son association. Un nombre immense de Français portent sur leur poitrine la médaille de Marie, et les Espagnols et les Maltais y joignent ouvertement le scapulaire. En 1849, pour conjurer le choléra, qui s'était abattu sur l'Algérie, Mgr Pavy fait appel au cœur de Marie; il fonde à Oran, sur les pentes ardues de Santa-Crux, la chapelle de Notre-Dame du Salut, et la bénit avec grande pompe en présence de plus de dix mille personnes qui étaient venues processionnellement en chantant les litanies de la Vierge. Lorsqu'en 1850 reparaît le choléra, Mgr Pavy consacre solennellement du haut de la

chaire de la cathédrale tout son diocèse à Marie. Grande fut alors la joie des fidèles, associant leurs cœurs à celui de leur premier pasteur; mais elle fut bien plus grande encore lorsque arriva de Rome la bulle de Pie IX qui plaçait au rang des articles de foi l'immaculée conception de Marie. Ce furent partout des fêtes splendides, des chants d'allégresse; ce fut pour la Vierge immaculée un éclatant triomphe.

Cependant Mgr l'évêque d'Alger lui réservait un triomphe plus éclatant encore et plus durable. Il avait appris de la sainte colline de Fourvières, aux pieds de laquelle il était né, combien les sanctuaires élevés à sa gloire sur les hauteurs, loin du bruit du monde, attirent instinctivement les peuples à y venir en pèlerinage et à y prier dans le silence du recueillement; il avait appris à Fourvières combien ces pèlerinages faits en esprit de foi sont propres à réveiller la piété, à briser la routine par une heureuse diversion, à retremper l'âme, à fixer les regards bienveillants de Dieu, qui se plaît à ouvrir, dans ces saints rendez-vous aux pieds de Marie, de vives sources de grâces, et à y opérer des guérisons, des conversions, des prodiges de tout genre. Jaloux d'ailleurs de donner satisfaction à l'instinct général qui fait chérir à la piété catholique les lieux de pèlerinage, Mgr Pavy conçut le projet d'élever près d'Alger une chapelle à Notre-Dame d'Afrique, sur un plateau, à la cime d'une colline grandiose qui domine la mer; de telle sorte que, ouverte à tous les points de l'horizon, cette chapelle dominant la terre et les flots fût comme un phare de bénédiction et de salut, le premier objet qui frapperait les regards en arrivant en face d'Alger, comme le dernier qu'on saluerait en s'en éloignant. Plein de cette grande pensée, le 14 octobre 1855, le prélat, entouré de la grande majorité de ses prêtres, en posa la première pierre. Deux ans plus tard, le 2 juillet 1857, il

ouvrit solennellement les fondations de la chapelle provisoire, et le 2 octobre suivant, il la bénit au milieu de tout son clergé et entama la fondation du sanctuaire définitif.

Dès le premier jour, le courant populaire se dirigea vers l'humble chapelle; et, depuis cette époque, chaque paroisse d'Alger y conduit processionnellement, pour les consacrer à Marie, les enfants après la première communion. Il n'est pas de jour où il n'y vienne quelques pèlerins, souvent les pieds nus; l'affluence y est considérable, surtout les samedis, les dimanches, aux fêtes de la Vierge; et des grâces insignes sont la récompense de ce zèle. Mgr d'Alger raconte lui-même, comme les ayant vus de ses yeux et constatés par enquête, les faits suivants. Le 14 octobre 1855, jour de la pose de la première pierre de la future chapelle, un père et une mère dont l'enfant malade était désespérée font vœu de monter nu-pieds à la chapelle, dès qu'elle serait construite; et peu de jours après ce vœu, l'enfant était complétement guérie. Au mois de juillet 1857, une Sœur de la doctrine chrétienne était en grand danger; ses compagnes prient Marie pour elle pendant plusieurs jours; et non-seulement le mal disparaît, mais un remarquable embonpoint succède à la plus affreuse maigreur. Au mois de mars 1858, une petite fille de quatre ans souffrait d'une péritonite aiguë; sa mère fait une neuvaine à Notre-Dame d'Afrique, et la guérison fut si prompte, si complète, qu'elle put bientôt après monter à pied à la chapelle avec toute sa famille et des témoins nombreux de sa maladie et de sa guérison. Les tableaux de la chapelle n[os] 1, 2 et 3 représentent les trois faits que nous venons d'énoncer. Deux Religieuses du Bon-Pasteur, atteintes, depuis plusieurs années, de maladies incurables qui les avaient conduites aux portes du tombeau, font faire une neuvaine à Notre-Dame d'Afrique, et elles recouvrent une santé parfaite. Une Sœur de charité, affligée d'une laryn-

gite qui lui avait ôté la parole, avait essayé en vain les Eaux-Bonnes et tous les remèdes de l'art. Sa supérieure monte à la sainte chapelle, fait toucher aux mains et au cœur de la statue un morceau de flanelle et le place au cou de la malade. A l'instant, celle-ci recouvre la parole et chante deux strophes du cantique : *D'une Mère chérie célébrons les grandeurs.* Trois jours après, la guérison était si complète, que la malade montait à pied la rude colline du petit séminaire pour y venir témoigner et signer le procès-verbal des faits que nous venons de raconter. Le tableau n° 4, exposé dans la chapelle, représente cette guérison. Un prêtre de la compagnie de Jésus attaqué, en janvier 1853, d'une gastralgie qui ne lui permettait ni de digérer l'eau ni de prendre aucun aliment sans des douleurs inouïes accompagnées de tremblements, comme ceux de la fièvre, d'une sueur abondante et froide, d'une prostration complète et de la perte même de la parole, avait éprouvé l'impuissance de la science pour le guérir. Pendant neuf jours, il va entendre la messe et communier à Notre-Dame d'Afrique; et le neuvième jour finissent ses longues et cruelles souffrances. « Depuis ce jour, dit-il » dans son rapport, je digère très-facilement même les » aliments les plus indigestes. Je ne ressens aucune trace » d'une si longue infirmité. Gloire à Marie! » A ces traits si frappants, Mgr l'évêque d'Alger ajoute : « Nous comp- » tons aujourd'hui plus de deux cents guérisons, dûment » constatées, à la suite de vœux ou de prières adressées de » toutes les parties de l'Algérie, et même de la France, à » Notre-Dame d'Afrique (1). » Aussi sa chapelle s'élève-t-elle dans le style byzantin traditionnel en Afrique, entremêlé de style mauresque christianisé, et sa grande cou-

---

(1) *Mandements et instructions pastorales* de Mgr Pavy, t. IV, p. 468.

pole apparait au loin symbolisant la virginité de Marie par une couronne de lis, sa maternité par une couronne de roses, et, au sommet, sa royauté par une couronne d'étoiles. Pour faire face à tant de dépenses, Mgr Pavy a fait à toute la chrétienté un éloquent appel au nom de la religion, de la France, de l'humanité tout entière, et sa voix a été entendue. D'abondantes aumônes sont venues apporter leur part à la bonne œuvre, et bientôt l'église de Notre-Dame d'Afrique sera achevée, si déjà aujourd'hui elle ne l'est complétement.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE

DE CHAMBÉRY[1].

Cette religieuse province, composée de la seule Savoie, et partagée en quatre diocèses, Chambéry, Annecy, Saint-Jean de Maurienne et Moutier-en-Tarentaise, nous offre ceci de remarquable, que ses premiers temples chrétiens ont tous été dédiés à Marie; témoin Notre-Dame de Liesse d'Annecy, Notre-Dame des Voirons, Notre-Dame de Moutier et bien d'autres. Ce fut de la part des premiers apôtres du christianisme une sage et innocente politique de substituer la Vierge aux déesses païennes, et de lui consacrer les fontaines déifiées par les druides ou les fées. Plus tard, lors de l'invasion des barbares, on né crut pouvoir invoquer contre ces terribles ennemis une sauvegarde plus puissante que le nom de Marie; témoin Notre-Dame des Châteaux et Notre-Dame du Charmaix. Plus tard encore, si les moines firent fleurir l'agriculture dans des terres désolées, incultes et marécageuses, ou s'ils opposèrent des digues aux torrents débordés, tous ces travaux si utiles se firent sous les auspices de Marie; témoin Notre-Dame de Talloires, de Bellevaux, d'Abon-

(1) Nos renseignements sur cette province ecclésiastique sont tirés de l'ouvrage intitulé *Notre-Dame de Savoie,* par l'abbé Grobel, Annecy, 1860.

dance; sans parler de cette congrégation d'agriculteurs, fondée par Thomas de Maurienne, sous le vocable de Notre-Dame, qui compta jusqu'à huit cents églises. S'il s'éleva des maisons hospitalières pour soigner les malades, ou des maisons apostoliques pour répandre avec l'Évangile cette charité bien entendue qui fait le bonheur des sociétés et des familles comme des individus, ce fut sous le patronage de Marie que ces maisons s'élevèrent et prospérèrent; témoin les maisons du Mont-Cenis, des Millières et de l'Aumône; les hôpitaux d'Annecy, d'Évian et cent autres; les couvents des fils spirituels de saint Dominique et de saint François d'Assise. Aussi voyait-on de toutes parts, sous le vocable de Marie, de belles églises, de charmants sanctuaires, où se réunissaient des vallées et des provinces entières pour chanter sa gloire, sans compter tant de pieuses chapelles élevées au sommet des Alpes, dans le creux des vallées, sur le bord des lacs, sur les passages difficiles des rivières, le long des routes et des sentiers, pour appeler sur ces lieux sa protection maternelle, enfin tant de pèlerinages qu'on faisait, en pieuses caravanes, à Notre-Dame des Ermites, en Suisse; à Notre-Dame du Puy, en France; ou à Notre-Dame de Lorette, en Italie. Aussi lorsqu'en 1235, l'église de Sainte-Marie de Lausanne fut détruite par un incendie, les envoyés du chapitre, parcourant la Savoie avec une relique du voile de la sainte Vierge pour recueillir les fonds nécessaires à sa reconstruction, furent reçus partout avec un saint enthousiasme; toute la Savoie se leva comme un seul homme pour saluer la sainte relique et apporter son offrande.

Peu après cette grande manifestation, la dévotion du Rosaire, apportée en Savoie par les disciples de saint Dominique, y fut accueillie comme une bonne fortune; bientôt elle se gagna tous les cœurs et devint populaire. La piété de plusieurs avait déjà devancé les enfants de

saint Dominique; car, même avant que Grégoire XIII eût étendu cette dévotion à toute l'Église, la Savoie avait des chapelles de Notre-Dame du Rosaire. En 1602, Claude de Granier, prédécesseur de saint François de Sales, établit parmi les catholiques la dévotion du chapelet; et saint François de Sales, qui s'était obligé par vœu à le dire tous les jours, la consolida. En 1640, le diocèse de Moutiers comptait vingt-six autels sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, et six sous celui de Notre-Dame du Chapelet. Au dix-septième siècle, tous les chrétiens, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartinssent, récitaient tous les jours le chapelet. Le Sénat de Savoie le récitait en allant en pèlerinage à Notre-Dame de Myans; les magistrats des villes faisaient de même. Presque toutes les paroisses avaient des confréries du Rosaire, et le récitaient en gravissant les collines et les montagnes où étaient bâties des chapelles de la Vierge. Ces usages sont encore en vigueur aujourd'hui dans un grand nombre de paroisses; et l'autel du Rosaire est toujours le plus aimé et le plus fréquenté; chaque dimanche, on s'y rassemble pour dire le chapelet, et chaque mois il y a une procession générale en l'honneur du Rosaire.

Le zèle pour le scapulaire n'est pas moindre; et la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet, est chère à tous. Dès le quinzième siècle, les procès-verbaux des visites pastorales des évêques de Savoie constataient que rien n'était plus populaire que cette dévotion; que les chapelles et les confréries du Carmel étaient nombreuses, et que la plupart des fidèles portaient l'habit de la Vierge. Encore aujourd'hui il n'est presque pas de personne pieuse, en Savoie, qui ne porte ces livrées de Marie; et les soldats savoisiens en particulier les regardent comme un bouclier sur le champ de bataille. Que ne pourrions-nous pas dire encore de la dévotion à Notre-Dame des

Sept-Douleurs et à l'Immaculée-Conception? Depuis des siècles, toute la Savoie en fait haute profession. De ces faits divers, il est, ce nous semble, permis de conclure que la Savoie tout entière a toujours eu pour la Mère de Dieu un cœur dévoué et filial; qu'ainsi, lorsque, au quinzième siècle, la pieuse duchesse Yolande de France, régente des États de Savoie, consacra à Marie cette province avec sa personne, par deux lettres touchantes qu'elle lui adressa, où elle la nommait Reine, souveraine, maîtresse de tout ce pays, et s'appelait elle-même sa *taillable* et son *esclave*, elle ne fit que rendre exactement la pensée de tous ses sujets. Voilà ce qui explique pourquoi, au jour à jamais mémorable du 17 octobre 1855, où fut inaugurée, sur le clocher de Myans, la statue colossale de Notre-Dame de Savoie, six cents prêtres et trente mille fidèles, c'est-à-dire les représentants de la Savoie tout entière, accoururent à cette cérémonie avec l'élan de l'allégresse, sans que ni la pluie, ni la boue, ni les chemins presque impraticables, pussent les arrêter. Tous eurent à cœur de s'unir aux évêques de la province ecclésiastique de Savoie, consacrant leur diocèse à la Mère de Dieu.

Après ces observations, communes à toute la province, nous allons parcourir successivement les quatre diocèses dont elle se compose : Chambéry, Annecy, Saint-Jean de Maurienne, Moutiers en Tarentaise; et chaque diocèse nous offrira ses manifestations spéciales de dévouement à Marie.

ARCHIDIOCÈSE DE CHAMBÉRY.

La dévotion de ce diocèse envers la sainte Vierge se révèle par le concours des fidèles aux divers sanctuaires de Marie. A Saint-Genis d'Aoste, est un charmant petit sanctuaire, qu'on visite souvent avec grande vénération. A Aix, en Savoie, s'élève, sur les ruines d'un temple de Diane, Notre-Dame d'Aix et des Eaux, desservie d'abord par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, vivant en communauté, puis, l'an 1515, érigée par Léon X en collégiale composée de neuf chanoines, un doyen, un archidiacre, un chantre et un trésorier. Longtemps cette église fut en possession d'une relique insigne de la vraie croix, qui lui venait des croisades, et qui lui attirait beaucoup de visiteurs. Dépouillée, par les révolutions, de ce trésor et de son ancien éclat, elle reprit vie dans ces dernières années, sous le vocable de Notre-Dame des Eaux ; on adopta une chapelle particulière pour honorer la Vierge sous ce titre ; et le 27 juillet 1856, après qu'on l'eut embellie le mieux possible, elle fut solennellement bénite et inaugurée par l'évêque de Lausanne et de Genève. Une association s'y établit, dans le double but d'assister les malades indigents qui y viennent prendre les eaux thermales, et d'entretenir la chapelle dans un état parfait de décence.

Cette association a cinq fêtes propres; savoir : le 2 juillet, fête patronale; le 16 juillet, Notre-Dame du Mont-Carmel; le 5 août, Notre-Dame des Neiges; le dimanche dans l'octave de l'Assomption, et le 8 septembre, fête de la Nativité. Pendant toute la saison thermale, chaque jour une messe s'y célèbre pour les malades; et tous les samedis soir on y chante les litanies de la Vierge avec quelques cantiques, qui sont suivis d'une instruction et de la bénédiction du saint Sacrement. Pie IX, pour encourager cette bonne œuvre, y a encore attaché plusieurs indulgences.

Sur un autre point du diocèse, dans une vallée solitaire qu'on appelle les Bauges, se trouve Notre-Dame de Bellevaux, fondée par le seigneur de Mantelme, vers la fin du onzième siècle. Ce fut d'abord un prieuré conventuel, sous le vocable de la Mère de Dieu : en 1090, le fondateur y ajouta une chapelle, qu'il fit consacrer par l'archevêque de Tarentaise, assisté des évêques d'Aoste et de Maurienne, en présence d'une foule considérable, heureuse de l'établissement de ce sanctuaire. Humbert II, comte de Savoie, présent à la cérémonie de la dédicace, confirma les donations précédentes faites au prieuré, et fit lui-même de nouvelles donations. Peu après cette époque, on commença à célébrer, à Notre-Dame de Bellevaux, la Nativité, la Purification, l'Annonciation et l'Assomption de la sainte Vierge, et à réciter son petit office, qu'Urbain II avait prescrit en 1096, au concile de Clermont, pour le succès de la croisade. On y solennisait le samedi, qu'on appelait le dimanche de la sainte Vierge; on y disait la messe *De beata,* et l'on faisait abstinence. Il y venait des pèlerins en grand nombre, et le 9 juillet 1606, saint François de Sales y vint lui-même en pèlerinage. 93 ruina si complétement cet antique prieuré, qu'il n'en reste plus qu'un modeste oratoire, à côté de la sainte fontaine qui a guéri tant de malades. Malgré cet état de ruine, les pèle-

rins continuent d'y venir avec confiance, et affirment y avoir reçu beaucoup de grâces.

Entre deux montagnes voisines, au centre de la Savoie, saint Pierre Ier, Religieux de l'abbaye cistercienne de Bonnevaux, diocèse de Vienne, fonda, en 1132, Notre-Dame de Tamié, appelée en latin *Stamedium*, de sa position entre deux montagnes. Il n'y avait là jusqu'alors qu'un affreux désert, doublement redoutable aux passants, et par les bêtes féroces qui l'habitaient, et par les brigands qui s'y cachaient en embuscade. Les princes et les seigneurs, appréciant l'opportunité d'une abbaye en un tel lieu, aidèrent saint Pierre Ier dans cette fondation. Les sires de Chevron-Villette donnèrent *à Dieu et à la bienheureuse Marie* la propriété même de Tamié et de ses dépendances (1). Les comtes de Savoie et de Genevois, et les dauphins de Viennois, y joignirent leurs offrandes. Mais, chose plus importante, cette maison offrit, dès le principe, le modèle le plus parfait d'une abbaye religieuse. Tous les frères étaient comme autant d'anges terrestres, continuellement unis à Dieu. La charité, sœur de la vraie piété, inspira à ces Religieux la pensée de fonder, dans le monastère, un hôpital pour les voyageurs et les pauvres malades; on les y reçut, et on les soigna avec tout le dévouement que donne une haute piété. Saint Pierre Ier lui-même mit, tant qu'il vécut, son bonheur à les servir de ses propres mains. Un de ses successeurs dans la direction de l'abbaye fit plusieurs legs en l'honneur de la sainte Vierge; il en fit un, entre autres, pour l'entretien d'une lampe destinée à brûler *devant l'image de la bienheureuse Marie*, à la porte de la cathédrale de Chambéry, *depuis le commencement de la nuit jusqu'à l'aurore* (2).

---

(1) Besson, *Mémoires*, p. 236. Preuves, p. 351.

(2) Besson, *Mémoires*, p. 207 et 237. Preuves, p. 405.

Lorsque l'abbé de Rancé eut introduit la réforme de la Trappe, selon la règle primitive qui s'observait du temps de saint Bernard, l'abbaye de Notre-Dame de Tamié fut une des premières à l'adopter. Le 21 novembre 1696, tous les Religieux entrèrent avec joie dans cette voie plus parfaite, et portèrent l'amour de la sainte Vierge à un degré que ceux-là seuls peuvent concevoir qui en furent les heureux témoins. Son image se voyait sur la porte d'entrée; elle se voyait dans l'intérieur des cloîtres; elle se retrouvait dans toutes les cellules. Sur tous les sentiers étaient échelonnés des oratoires en son honneur; enfin l'abbaye tout entière était regardée comme lui appartenant; toutes ses fêtes étaient solennisées; presque à chaque instant du jour les cœurs montaient vers elle, et l'on se souhaitait le bonsoir par le chant du *Salve, Regina*.

Les grands et les princes de la terre y venaient souvent s'édifier et apprendre le détachement du monde par le spectacle de vertus dont on ne croirait pas l'humanité capable, si on ne les avait eues sous les yeux. En 1715, le roi Victor-Amédée II vint y faire une retraite. En 1786, Charles-Emmanuel, prince de Piémont, et la vénérable Clotilde de France y firent aussi les exercices spirituels et y édifièrent les cénobites. En 1788, ils y firent une seconde retraite; et là, prosternés au pied des autels, ils semblaient dès lors pressentir tout le courage de la foi dont ils auraient besoin dans l'épouvantable catastrophe qui devait bientôt renverser leur trône. L'orage en effet ne tarda pas à éclater, et le monastère, qui avait été, pendant sept cents ans, une des plus célèbres abbayes de Notre-Dame, disparut sous le souffle de la tempête. Aujourd'hui les pèlerins ne vont plus vénérer que Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans la chapelle bâtie par les enfants de saint Bernard, sur le coteau de Plancherine, ou, sur

la rive du bassin opposé, Notre-Dame de l'Annonciation, dans un petit sanctuaire restauré naguère avec élégance. On est heureux de rencontrer cette charmante chapelle sur une terre foulée par tant d'éminents serviteurs de la Mère de Dieu, et où Pie IX a concédé, en 1856, l'indulgence de la Portioncule. Quant aux restes de l'ancienne abbaye, les Frères de la Sainte-Famille y ont fondé, en 1859, une résidence pour eux, et un pensionnat pour des jeunes gens, qui y redisent de pieux cantiques à la louange de Marie.

Ce n'était pas seulement sur les montagnes que la charité créait des maisons hospitalières; elle descendait encore dans la plaine pour offrir ses services, sur le bord des torrents ou des rivières sans pont, qu'il fallait franchir. Ce fut là le motif qui donna naissance à Notre-Dame de l'Aumône, près de Rumilly-Albanais. Dans le principe, on s'était contenté de placer sur le bord de la rivière du Chéran, qu'il fallait traverser à gué, une statue, en bois, de la sainte Vierge, pour engager les passants à l'appeler à leur secours. En 1240, le seigneur Amédée de Gonzié, poursuivant les bêtes fauves sur les rives du Chéran, s'oublia jusqu'à décocher une flèche contre la statue vénérée; et le trait, se retournant aussitôt contre lui, vint le frapper à l'œil et lui ôta la vue. Dans sa douleur il tombe à genoux et promet à Marie de lui bâtir une chapelle en ce lieu-là même, s'il recouvre l'usage des yeux. Sa prière fut aussitôt exaucée; et non content d'élever un sanctuaire, où il transporta la statue miraculeuse, il fit construire, près de la nouvelle chapelle, un monastère, qu'il confia aux Religieux réguliers de Saint-Augustin, en les chargeant d'offrir un asile aux voyageurs que la crue des eaux empêcherait de passer. On gardait ces étrangers pendant trois jours, et s'ils étaient pauvres, on leur fournissait l'argent et les provisions nécessaires pour continuer leur voyage. Lorsqu'un pont eut été

jeté en cet endroit, l'argent destiné aux passants fut distribué aux indigents du pays, qui en conséquence appelèrent le monastère Notre-Dame de l'Aumône. Ce sanctuaire devint un lieu célèbre de pèlerinage; on y accourait en foule, franchissant de grandes distances, quittant les uns des palais, les autres des chaumières, pour venir confier à Marie leurs peines, ou lui demander des miracles. En 1517, on y vit François Ier, qui avait fait, à pied et en aube de Pénitent blanc, le voyage de Chambéry, pour y vénérer le saint suaire. En 1532, on y vit son oncle, Charles III, duc de Savoie, qui venait se recommander à la sainte Vierge. En 1608, saint François de Sales s'y présenta lui-même, pour recommander à Marie les fruits du carême qu'il venait de prêcher à Rumilly. Notre-Dame de l'Aumône ne laissait pas sans récompense la dévotion qu'on lui portait. En 1514, la veille de la Fête-Dieu, la ville entière de Rumilly allait être la proie d'un incendie; déjà deux rues étaient en cendres, on court chercher la statue de Notre-Dame à la sainte chapelle; on la transporte sur le théâtre de l'incendie, en chantant neuf fois la strophe : *Monstra te esse Matrem;* les flammes s'éteignent comme par enchantement, et la ville s'engage à perpétuité par vœu à faire abstinence la veille de la Fête-Dieu, en souvenir de ce prodige. En 1630, Louis XIII, après avoir pris d'assaut Rumilly qui avait refusé de se rendre, se préparait à livrer la ville au pillage et à l'incendie, lorsque les Religieuses Bernardines députèrent une d'entre elles, la sœur de Peyssieux, parente du maréchal commandant l'armée ennemie, pour demander grâce; et pendant ce temps-là elles demeurèrent en prières, le regard tourné vers Notre-Dame de l'Aumône : la suppliante fléchit la colère du vainqueur et désarma sa vengeance. En 93, cette chapelle fut vendue avec ses dépendances, et on en confisqua les fondations et les rentes; mais elle ne fut ni

démolie ni profanée; et quelque temps après, le comte de Pengon, ayant été jeté dans les prisons de Paris, fit vœu, s'il échappait à la guillotine, de racheter la sainte chapelle et de la rendre au culte. Ce vœu lui valut sa délivrance. Il racheta la chapelle de l'Aumône, et en fit donation à la ville de Rumilly le 7 janvier 1806. La statue qu'on voit aujourd'hui sur le maître-autel est encore, dit-on, la même qui existait du temps d'Amédée de Gonzié, celle devant laquelle, depuis six cents ans, tant de têtes se sont inclinées, tant de larmes ont coulé, tant de prières se sont épanchées, tant de grâces ont été obtenues. Aussi les foules se pressent dans son enceinte et autour de ses murs; surtout le premier dimanche de mai, qui en est la fête patronale. Toute la paroisse de Rumilly y va en procession; on y porte la statue à travers les rues tapissées de verdure, ornées de guirlandes au chiffre de Marie; on chante ses louanges ou ses litanies; on lui offre de l'encens et des fleurs; et cette ravissante procession se termine par le salut du saint Sacrement. Pie IX a accordé à la chapelle de Notre-Dame de l'Aumône l'indulgence de la Portioncule; et des fidèles lui ont fait des donations importantes, à l'aide desquelles cette modeste chapelle doit se transformer bientôt dans un des plus gracieux monuments de l'architecture chrétienne.

Ce n'est pas qu'on ait la prétention d'atteindre jamais la magnificence de Notre-Dame d'Hautecombe, située sur la rive occidentale du lac du Bourget. Cette dernière abbaye est une maison exceptionnelle, et on en raconte ainsi l'histoire. Vers la fin du quatorzième siècle, dit la chronique, *apparut dans ce lieu dévotieux une lumière resplendissante, qui se montrait le jour et la nuit.* Ce phénomène engagea Amédée III, comte de Savoie, à y établir une abbaye de la Mère de Dieu. Cette abbaye devint une maison de saints. On y vit saint Amédée d'Hauterive, qui a

laissé huit homélies sur la sainte Vierge, insérées dans la bibliothèque des Pères; saint Vivian, son successeur; saint Bernard de Clairvaux, qui la visitait souvent pour l'affermir dans la régularité et y répandre l'esprit de Dieu avec l'amour de la sainte Vierge; enfin le bienheureux Humbert de Savoie, un des plus beaux modèles des vertus monastiques. Cette maison, école de toutes les vertus, fut encore celle du savoir, et du savoir éminent, jusque-là qu'elle donna à l'Église deux papes, Célestin IV et Nicolas III, et à plusieurs diocèses d'excellents évêques. Le nombre des moines y fut plus considérable qu'en aucune abbaye de la Savoie. Il y en eut jusqu'à deux cents, qui transformèrent les bois de la Combe en vignobles, en champs et prairies fertiles; ce qui mit le monastère en état de répandre à pleines mains ses bienfaits, partout où quelque misère lui était signalée. Entre autres bonnes œuvres, il s'attacha au soin des lépreux; et de 1319 jusqu'à Louis XIV, la maladrerie de Lyon, où les gens atteints de ce mal étaient très-nombreux, fut toute à sa charge. Les princes de Savoie, pénétrés de vénération pour un monastère si édifiant, y choisirent leur sépulture, et l'église de Notre-Dame d'Hautecombe reçut la dépouille mortelle de vingt-huit princes ou princesses de cette royale maison. 93 chassa de leurs cellules ces moines si bienfaisants et si vénérés, pilla la bibliothèque, renversa les autels, profana les tombes royales, enfin vendit l'abbaye à des acquéreurs, qui établirent une fabrique dans l'église abbatiale. En 1824, Charles-Félix de Savoie racheta ce qui restait de cette maison si aimée de ses ancêtres; il en fit réparer les bâtiments, reconstruire l'église; et le 5 août 1826, l'archevêque de Chambéry consacra ce sanctuaire renouvelé, sous son ancien vocable, en présence du roi, de la reine et d'une cour nombreuse. Après la cérémonie, le prince donna aux Bernardins l'abbaye entière,

et depuis lors ce sont eux qui en font le service. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette église est encore sans contredit le plus riche monument que la Savoie ait élevé à la sainte Vierge. Son architecture gothique, ses sculptures, ses peintures, ses vitraux, tout y est splendide.

Cependant, comme lieu de pèlerinage, Notre-Dame de Myans l'emporte encore, quoique ce ne soit qu'une modeste église sur une petite colline. C'est, depuis bien des siècles, un des sanctuaires les plus célèbres de la Mère de Dieu. Saint Hugues, qui mourut évêque de Grenoble en 1132, en parle dans son *Cartulaire*, ce qui prouve qu'elle existait dès le onzième siècle. En 1248, elle acquit une grande célébrité par le refuge qu'y trouvèrent alors les Bénédictins de la ville de Saint-André, distante d'un quart de lieue, lesquels, chassés brutalement de leur maison par un homme cupide et puissant, allèrent y demander un abri, ne sachant où diriger leurs pas. Reçus dans ce couvent, ces bons Religieux priaient à la chapelle. *Ils étaient là*, dit la légende, *arrosant le pavé de leurs larmes*, lorsque tout à coup le mont Grenier se détache, ensevelit dans ses ruines la ville de Saint-André avec plusieurs villages et cinq mille personnes; et, chose merveilleuse, les décombres s'arrêtèrent devant la chapelle Notre-Dame, qui fut seule épargnée. Depuis lors, on y vint de toutes parts en pèlerinage. En 1458, Notre-Dame de Myans conquit une autre gloire. Le comte de Montmayeur, revenu d'une expédition en terre sainte, résolut, pour remercier la sainte Vierge de l'avoir préservé des périls courus dans cette expédition et dans la guerre contre les Sarrasins, de construire à Myans une église basse à laquelle l'ancienne chapelle servirait de sanctuaire, et de superposer sur cette église une église haute qui servirait de chœur aux Religieux Capucins qu'il voulait y établir. Les choses se firent ainsi. En 1466, l'église basse fut consacrée sous le vocable de

Notre-Dame, l'église haute sous celui de Saint-François; et, en 1498, René, duc de Savoie, fit terminer la voûte de l'église supérieure restée inachevée. L'établissement des Capucins à Myans y accrut merveilleusement la dévotion des peuples. « Outre la prodigieuse affluence du » monde qui y vient le 8 septembre, dit l'historien des cou- » vents de Saint-François (1), il ne se passe fête et dimanche » de l'année qu'il n'y vienne bon nombre de personnes » en pèlerinage, plusieurs pieds nus,... surtout depuis » Pâques jusqu'à la Pentecôte. Les paroisses de cinq à six » lieues y viennent en procession pour demander la con- » servation des fruits de la terre, et, au temps des grandes » sécheresses, pour obtenir la pluie, si bien qu'on y a vu » quelquefois cinquante, et autres fois soixante paroisses » en procession en un seul jour. » La ville de Grenoble y allait elle-même souvent en procession, et les comptes des consuls de cette ville contiennent plusieurs mandats pour des dépenses relatives aux processions de Notre-Dame de Myans. La ville de Chambéry avait même fait vœu d'y aller tous les ans, et l'intendant du duc de Savoie ayant refusé une année d'allouer les cent livres de dépenses accoutumées pour la procession votive, le duc Amédée II, en 1727, lui ordonna de respecter un si pieux usage. En 1632, le sénat de Savoie y alla lui-même avec la congrégation de la sainte Vierge, érigée au collége des Jésuites, et offrit à Notre-Dame de Myans un cœur d'argent enrichi de pierres éclatantes, avec un livret d'argent où étaient écrits en lettres d'or les noms des sénateurs et des congréganistes. En 1603, saint François de Sales y vint offrir le saint sacrifice en compagnie de Louis de Sales son frère, qui, près de se noyer dans la rivière du

(1) Le père Fodéré.

Chéran, avait fait vœu de venir en pèlerinage s'il échappait au péril.

On ne saurait dire tous les miracles opérés par l'intercession de Notre-Dame de Myans. Il faudrait un livre entier, dit le Père Fodéré, si on voulait seulement en raconter la dixième partie. Nous en indiquerons seulement quelques-uns. En 1534, Jean Grandis du Chablais, en allant par mer de Gênes à Livourne, fut assailli d'une furieuse tempête; dans ce péril extrême, il invoque Notre-Dame de Myans, et seul de tout l'équipage il échappe à la fureur des flots sur le mât brisé du navire. En reconnaissance, il fit représenter dans un tableau son naufrage avec sa délivrance, et vint nu-pieds de Livourne à Myans déposer ce tableau dans la chapelle de la Vierge. En 1566, Pierre Dunaud, soldat du château de Montmélian, atteint de la peste qui ravageait la Savoie, fit vœu d'aller, s'il échappait à la mort, suspendre sa cuirasse dans le sanctuaire de Myans. Il fut aussitôt délivré, et, peu de jours après, il était à Myans accomplissant son vœu. Le Père Bernard, dans sa biographie de Mgr de Chevron, archevêque de Tarentaise, dit que Notre-Dame de Myans, *sollicitée par la piété des peuples*, faisait de continuels miracles; et il cite entre autres le fait de M. de Chevron lui-même, qui, dans son enfance, tomba par les créneaux du sommet de la plus haute tour du château de son père sur un monceau de pierres taillées qui étaient au pied de la tour, et ne se fit aucun mal, parce que la baronne sa mère, le voyant tomber, le voua aussitôt à Notre-Dame de Myans. En 1791, une jeune personne, atteinte d'une maladie nerveuse qui lui ôtait l'usage des bras et des jambes, et lui occasionnait des défaillances avec des spasmes fréquents, fut transportée à Notre-Dame de Myans au milieu des cris et des pleurs que lui arrachaient ses souffrances. Elle entendit la messe; et, au moment de l'élévation, elle fut si radicalement guérie,

qu'elle vécut bien portante jusqu'à soixante-quatre ans, et mourut le 13 février 1846. 93 chassa les Religieux de Myans, mais sans pouvoir empêcher les pèlerins d'y venir. Les fidèles de Chambéry et un grand nombre de paroisses y allèrent ensemble prier Notre-Dame de Myans de rendre la paix à l'Église. Cette levée en masse de quinze à vingt mille âmes prévalut sur les gendarmes de la république, ouvrit de force l'église et y chanta les louanges de Marie. Dès 1803, l'église de Myans fut érigée en église paroissiale; en 1824, l'archevêque de Chambéry l'acheta avec une partie du couvent, qu'il destinait à servir de presbytère; et en 1859, l'avenue principale de l'église s'enrichit des quinze stations du Rosaire, avec des oratoires construits en pierres de taille, suivant le beau style du moyen âge, tous semblables par leurs dimensions et leurs formes, sauf le premier et le dernier; car la chapelle de la première station est digne par sa structure de servir de portique à cette longue nef en plein air, et la dernière est un autel en marbre surmonté d'une statue de la Vierge portant la couronne.

Aussi le concours au sanctuaire de Myans est plus nombreux que jamais. Il n'est pas un seul jour de l'année, même dans la plus mauvaise saison, où la chaîne des pèlerins soit interrompue. Au mois de mai surtout, on n'y compte pas moins de deux cents étrangers chaque jour, et depuis quelques années, plusieurs paroisses ont repris l'antique usage d'y aller en procession. Au 8 septembre, beaucoup y viennent à pied du Dauphiné, des Hautes-Alpes et des diverses parties de la Savoie. Le chemin de fer verse à flots une foule d'autres pèlerins tout près du sanctuaire. Pour les loger tous, on dresse des tentes en plein air; on allume des feux dans les champs pour le temps de la nuit, et ils se groupent tout autour.

Aussi la sainte Vierge y reproduit-elle des miracles

comme autrefois; les *ex-voto* qui tapissent les murs le disent assez, et de temps en temps on en enregistre quelques-uns dans les archives du sanctuaire. Cette illustre chapelle a été confiée, depuis peu d'années, aux Pères de la Compagnie de Jésus; et entre leurs mains elle ne peut que grandir et prospérer.

DIOCÈSE D'ANNECY.

Le diocèse d'Annecy, mieux partagé que celui de Chambéry, compte plus de seize beaux sanctuaires en l'honneur de la sainte Vierge. Le premier est Notre-Dame de Liesse, à Annecy. Selon la tradition recueillie par Abelly, évêque de Rodez, cette église fut bâtie par saint Georges, qui fut d'abord premier apôtre d'Annecy et plus tard évêque du Puy-en-Velai; d'où vint probablement à cette dernière ville le nom latin d'*Anicium*, comme si elle était une autre Annecy. Ce sanctuaire de la Mère de Dieu apporta tant de bonheur aux habitants d'Annecy, leur valut tant de grâces, qu'ils en appelèrent la Vierge Notre-Dame de Liesse, en latin *causa nostræ lætitiæ*. Les étrangers, jaloux de partager ce bonheur, y vinrent en pèlerinage, et y versèrent de nombreuses offrandes. On en employa le produit à bâtir, à côté de la chapelle, un hôpital qu'on nomma l'Hôtel de la Mère de Dieu, qui s'appelle encore aujourd'hui l'hospice Notre-Dame, et qui, dès le treizième siècle, servait d'asile aux voyageurs indigents. Dans le cours des temps, cette maison prit de grandes proportions, et devint le refuge de toutes les infirmités. On y recueillait les enfants trouvés; on y entretenait pendant de longues années, pour tout le temps de leurs études, neuf jeunes étudiants choisis dans les familles pauvres. Vers le milieu du quatorzième siècle, Amédée III, comte de Genevois, restaura la chapelle en

lui donnant la forme d'une église à trois nefs, et y fut inhumé, en 1367, dans le tombeau qu'il s'y était préparé. En 1412, un affreux incendie qui consuma la ville d'Annecy, ayant réduit en cendres l'église et l'hôpital, les fidèles se portèrent, avec un véritable enthousiasme, à la reconstruction de ces deux édifices, encouragés par une bulle d'Eugène IV, lequel, sur la demande du duc de Savoie et en considération des nombreux miracles opérés en ce lieu, accordait une indulgence plénière pour l'heure de la mort à quiconque y travaillerait ou ferait travailler vingt jours si l'on était très-riche, dix jours si on l'était moins, six jours si on était d'une classe inférieure. La principale partie de Notre-Dame de Liesse a disparu; mais son antique clocher, le plus beau de la Savoie, semble être resté debout jusqu'à nos jours, comme un témoin de la foi de nos pères et de leur piété envers Marie.

Dès l'an 1395, Clément VII avait érigé l'église Notre-Dame en collégiale insigne, et y avait établi un chapitre composé de douze chanoines, de douze bénéficiers et de six enfants de chœur, avec un maître de musique, tant pour chanter sept fois le jour les louanges de Marie, que pour recevoir les pèlerins. En même temps, le Saint-Siége avait uni à ce chapitre le décanat d'Annecy, dignité qui conférait au chef du chapitre le titre de doyen avec juridiction sur quatre-vingt-seize paroisses, sans compter qu'il était le premier administrateur de l'hôpital et du collége et le premier chapelain des ducs de Genevois et de Nemours. A ces faveurs, le Saint-Siége ajouta la grâce d'un jubilé tous les sept ans, qu'on appelait *les grands pardons*. Ce jubilé s'ouvrait le 6 septembre au soleil couché, se fermait le 9 au soir; et, pendant ces trois jours, les solennités étaient magnifiques, le concours prodigieux. Le chapitre de la cathédrale, les Capucins, les Domini-

cains, les Barnabites, les prêtres du clergé séculier, tous se réunissaient à la collégiale de Notre-Dame pour embellir la fête, prêcher, confesser et donner la communion. Il s'y trouvait habituellement de vingt-cinq à trente mille pèlerins; à défaut d'églises, on les confessait le long des rues. et on y employait la nuit comme le jour. Pendant les grands pardons de 1535, un enfant mort-né de deux jours, apporté aux pieds de la sainte image, y recouvra la vie *devant un monde infini,* dit l'historien; il fut baptisé, et toutes les cloches de la ville, ajoute-t-il, sonnèrent pour annoncer ce miracle (1).

Notre-Dame de Liesse n'eut point de serviteurs plus assidus et plus dévoués que les princes et les seigneurs du pays. Plusieurs comtes de Genevois voulurent être enterrés près de l'autel, comme pour assister à ses fêtes du fond de leur tombeau et reposer sous sa protection. Anne d'Este y fonda une messe pour le premier lundi de chaque mois, avec le chant de l'absoute tous les dimanches sur la tombe des princes de sa maison; et Jeanne-Marie de Savoie-Nemours y fonda un service funèbre pour ces mêmes princes, le 15 mars de chaque année.

Pénétrée de la même vénération que ses princes, la ville d'Annecy, lorsqu'elle fut menacée de la peste en 1430, vint à Notre-Dame de Liesse faire un vœu à saint Sébastien pour obtenir l'éloignement du fléau; et la peste cessa aussitôt. En 1711, lorsqu'elle se vit sur le point d'être détruite par une inondation de son lac, elle vint prier devant l'autel Notre-Dame; l'évêque y offrit le saint sacrifice; et les eaux se retirèrent. Ce fut devant ce même autel que la comtesse de Sales pria avec tant de ferveur pour saint François de Sales qu'elle portait dans son sein; ce fut là que fut déposé le saint suaire, apporté de Cham-

(1) *Histoire de la Réforme,* par le chanoine Magnin, liv. I, c. VIII.

béry vers ce même temps; ce fut là que, le 8 septembre 1594, saint François de Sales vint recommander à Marie la mission du Chablais; là qu'il aima toujours dans la suite à venir prier et dire la sainte messe; là qu'une blanche colombe apparut sur sa tête pendant le saint sacrifice; ce fut là que sainte Chantal vint, en 1610, consacrer à Marie son ordre naissant, et que par ses instances fut célébrée solennellement, pour la première fois, la fête de l'Immaculée-Conception dans le diocèse d'Annecy.

93 fit d'une église consacrée par tant de souvenirs le temple de la déesse Raison, après avoir renversé un tiers de l'édifice avec sa flèche et ses tourelles. Mais, en 1824, Notre-Dame fut érigée en église paroissiale; en 1834, Mgr Rey, de si vénérable mémoire, y établit les exercices solennels du mois de Marie, et les continua pendant huit ans. En 1845, la ville, ne pouvant plus supporter l'état de dégradation où la Révolution avait réduit ce sanctuaire de Marie, le reconstruisit selon l'ordre corinthien, et en fit une grande et magnifique église, la plus spacieuse, comme une des plus belles dans cet ordre d'architecture que possède la Savoie. Enfin, en 1853, on y éleva un autel spécial de Notre-Dame de Liesse, œuvre achevée de piété et de goût. Au centre de cet autel, est la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, comme motif de notre joie et de notre espérance : *causa nostræ lætitiæ;* au-dessus, est un dôme magnifique, que supportent huit colonnes corinthiennes; à droite saint Joachim, à gauche sainte Anne; au-dessous, à droite, saint Joseph, à gauche saint Jean, frère aîné des chrétiens dans la famille spirituelle de Marie. Les bas-reliefs représentent les mystères joyeux, et l'autel tout entier est surmonté des statues de la sainte Trinité couronnant Marie dans le ciel. Au-dessous de ces groupes divers, on lit en grandes lettres d'or : *Notre-Dame de Liesse, priez pour nous;* et autour du trône de Notre-Dame : *Ils m'ont choisie pour*

gardienne de leur ville : POSUERUNT ME CUSTODEM CIVITATIS. Les murs du sanctuaire sont couverts de peintures à fresque, représentant les mystères glorieux ; et l'Assomption peinte à la voûte domine ce bel ensemble.

Ce fut le 8 décembre 1854, le jour même où se promulguait à Rome le dogme de l'Immaculée-Conception, que, devant les fidèles de toute la ville pressés dans l'église, furent solennellement inaugurés cet autel et ce sanctuaire, et qu'en même temps se renoua l'antique alliance des habitants d'Annecy avec la Mère de Dieu. « O Marie, reine » du ciel, s'écria, au milieu du silence et de l'émotion » générale, le prédicateur interprète des sentiments de » tous, vous que nos ancêtres appelèrent toujours leur » dame, leur souveraine et la cause de leur joie, nous voici » tous prosternés à vos pieds pour renouveler cette alliance » toute spéciale qu'ils contractèrent avec vous, et recon- » naître solennellement les titres de Notre-Dame d'Annecy » et de Notre-Dame de Liesse qu'ils vous donnèrent dès » les temps les plus reculés. Nous n'avons tous qu'un cœur » et qu'une âme, pour vous promettre que nous aurons » toujours pour vous les sentiments de respect, de con- » fiance et d'amour, qui battirent dans le cœur de nos » pères ; et nous vous consacrons cette ville qu'ils vous » avaient dédiée, toutes les familles qui la composent et » tous les membres de ces familles. Daignez avoir pour » agréable cet acte solennel, afin qu'en vous servant comme » nos ancêtres, nous recevions comme eux toutes vos » grâces. » Un chœur de plus de trois cents voix redit les mêmes sentiments dans un cantique, dont près de cinq mille âmes redisaient le refrain touchant :

Toujours, toujours tu seras notre mère,
Toujours, toujours tu seras nos amours.

En 1855, Pie IX accorda plusieurs indulgences à cette

célèbre église; l'évêque d'Annecy la consacra et y inaugura un magnifique chemin de croix. Peu après, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, orna les deux chapelles latérales de deux beaux tableaux de la Vierge; et la piété des fidèles couvrit le sanctuaire de cœurs d'or ou d'argent offerts en *ex-voto*. Toutes ces circonstances accrurent de plus en plus la dévotion des habitants d'Annecy, à ce point qu'il est peu d'églises où la sainte Vierge soit plus honorée, ses fêtes et le mois de Marie plus pieusement célébrés.

Avant 93, Annecy comptait encore dans ses environs trois chapelles de Notre-Dame de Pitié : la première dans le faubourg, illustre autrefois par beaucoup de prodiges, surtout des résurrections d'enfants mort-nés, eut l'honneur de recevoir saint François de Sales le jour qu'il fit à Annecy son entrée comme évêque; et le clergé vint l'y chercher en procession. La Révolution la renversa, et une croix de pierre reste seule pour en perpétuer le souvenir. La seconde chapelle de Notre-Dame de Pitié est à Annecy-le-Vieux. Avant 93, cette chapelle figurait parmi les principaux lieux de dévotion du décanat d'Annecy, et encore aujourd'hui elle est visitée par beaucoup de pèlerins, surtout le 15 août et le 8 septembre. Enfin la troisième chapelle est à quelques kilomètres d'Annecy : on l'appelle indifféremment Notre-Dame de Pitié ou Notre-Dame de Pont-Verre. En 1858, une personne malade y fut subitement guérie.

D'un autre côté, tout près d'Annecy, sur les rives de son beau lac, les Bénédictins élevèrent, vers la fin du huitième siècle, le prieuré de Notre-Dame de Talloires. Ils ne purent y adjoindre qu'une église en bois; mais la reine Hermengarde la fit rebâtir en de meilleures conditions; et assista à sa dédicace, vers l'an 1025, accompagnée des plus hauts personnages du royaume de Bourgogne, entre autres d'Humbert aux Blanches Mains. Ce fut là comme l'inauguration d'une

ère nouvelle pour la contrée. Les Bénédictins non-seulement défrichèrent tous les bords du lac, et les changèrent en prairies, en vignobles et gracieux villages; mais ils entourèrent le lac de sanctuaires de Marie, l'un en face de Talloires, à Saint-Jolioz, sur la rive opposée; l'autre à Sévrier, vers le nord; tandis que Notre-Dame d'Annecy occupait la rive méridionale. Ils firent en outre de leur prieuré l'asile des pauvres et des voyageurs; et, vers l'an 1329, ils y bâtirent un hôpital. Malgré les quelques abus que la faiblesse humaine introduisit plus tard dans cette maison, et qui obligèrent saint François de Sales à y mettre la réforme, elle fut un sanctuaire de saints Religieux, tellement que six d'entre eux sont canonisés, et que la tombe de l'un d'eux, l'ermite saint Germain, continue d'être illustrée par beaucoup de miracles, comme par la visite des peuples, qui viennent toujours en grand nombre se recommander au saint ermite, surtout le jour de la Toussaint, le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte.

Si de là nous entrons au Chablais, ce pays que saint François de Sales a rendu si célèbre, nous y trouvons six sanctuaires de la sainte Vierge. Le premier est Notre-Dame d'Evian, qu'on croit généralement remonter à la première moitié du quatorzième siècle; elle possède un tableau de Notre-Dame de Grâce que lui apportèrent, au seizième siècle, les Sœurs de Sainte-Claire d'Orbe, expulsées de leur couvent par l'hérésie. On attribue beaucoup de miracles à cette image; les peuples y viennent prier de divers pays et aiment à y faire offrir le saint sacrifice. A peu de distance d'Évian, est Notre-Dame de Filly, abbaye célèbre fondée dès avant l'an 1000, mais détruite par les protestants de Berne. C'est à cette abbaye qu'on doit la chapelle de Notre-Dame de Chavannex, centre d'un nombreux et constant pèlerinage, bâtie sur une gracieuse colline en face

de Thonon. On y vénère une statue antique, qu'on promena triomphalement en procession le 6 mai 1855, pour célébrer la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Non loin de là, près du lac Léman, s'élève, sur le versant de la montagne, Notre-Dame d'Aulps ou des Alpes, *sancta Maria Alpensis*, qui, au onzième siècle, eut pour premier abbé un saint Religieux nommé Guy, auquel succéda Guérin, modèle accompli de piété, d'humilité, d'obéissance, et d'une fermeté qui s'alliait toujours à la prudence. Saint Guérin, ami de saint Bernard, s'appliqua à reproduire à Aulps la perfection de Clairvaux, et à retracer en sa propre personne les vertus de son saint ami. Aussi ce fut de là que saint Bernard tira les moines qui allèrent fonder l'abbaye d'Hautecombe, au diocèse de Chambéry, dont nous avons parlé. Rien de plus édifiant que ces abbayes cisterciennes qui se créaient ainsi par des colonies envoyées de l'une à l'autre. Ces Religieux emportaient à la nouvelle abbaye l'esprit de celle qu'ils quittaient; ils regardaient toutes leurs maisons comme propriétés de la sainte Vierge, et lui rendaient un culte également affectueux et assidu. Après les exercices de la prière, ils allaient travailler aux bois et aux champs, semant les grains, sciant les blés, fauchant les prés, abattant les arbres; de retour au couvent, ils n'avaient pour nourriture qu'une livre de pain bis mêlé d'ivraie, avec un potage, pour lit qu'un peu de paille, pour traversin qu'un sac d'avoine; et encore se levaient-ils au milieu de la nuit pour chanter l'office.

Ces beaux exemples attirèrent à Aulps comme à Clairvaux des personnages de la plus haute naissance. Le bienheureux Humbert III, comte de Savoie, y venait souvent s'édifier en même temps qu'il édifiait les autres, prenant alors l'habit monastique, vivant comme les Frères et suivant leurs exercices. A cette vie d'intérieur si édifiante,

l'abbaye ajoutait de bonnes œuvres extérieures; et lorsqu'à la suite des croisades, la lèpre se répandit en Europe, les Religieux d'Aulps entretinrent par leurs aumônes, aussi régulières qu'abondantes, la léproserie de Douvaine. Dans le cours du douzième siècle, ils élevèrent à la gloire de Marie une vaste et belle église abbatiale où était réuni tout ce que le genre gothique a de plus grandiose et de plus saisissant. 93 n'osa toucher à un si bel édifice; mais 1825 eut l'affreux courage de le démolir pour en bâtir l'église paroissiale de Saint-Jean d'Aulps : ignorance déplorable, dont le ciel semble près de faire justice; car déjà cette église menace ruine.

Peu après Notre-Dame d'Aulps, neuf grandes abbayes cisterciennes s'élevèrent dans cette partie des Alpes, quatre d'hommes et cinq de femmes; et le principal moteur de ces belles institutions fut saint Guérin, dont la mémoire, unie à celle de Marie, est toujours demeurée précieuse dans la contrée.

En même temps que les moines de Cîteaux poursuivaient en Savoie tant de belles fondations, les chanoines réguliers de Saint-Augustin multipliaient aussi leurs établissements dans les vallées désertes, rivalisant avec les premiers pour dilater de plus en plus le culte de Marie. Notre-Dame d'Abondance fut le centre d'où partit cet heureux mouvement. Vers le commencement du septième siècle, saint Colomban, s'étant réfugié au milieu des forêts d'Abondance pour échapper aux poursuites de Théodoric, s'attira plusieurs disciples; et ceux-ci, formés par le pieux abbé à partager leur temps entre la prière et le travail, fécondèrent ces déserts jusqu'alors stériles, qui prirent probablement de là le nom d'Abondance. L'établissement fut détruit par Théodoric, qui dispersa les Religieux et bannit l'abbé; mais il reprit vie vers l'an 1108, où l'abbé Herluin y fonda un prieuré, sous le titre de Notre-Dame

d'Abondance. Le nombre des chanoines s'y accrut si rapidement, qu'il fallut convertir le prieuré en abbaye. Cette abbaye reçut alors parmi ses Religieux un jeune prince doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, le bienheureux Ponce de Faucigny; et celui-ci, devenu abbé, en fit, sous le patronage de la sainte Vierge, la maison mère d'une congrégation de Notre-Dame, qui eut sous sa dépendance les abbayes de Sixte, d'Entremont, de Filly, de Grandval et de Gollie, avec dix-sept prieurés répandus en diverses provinces. Cet institut de Notre-Dame se concilia à un si haut degré l'estime universelle dans le douzième siècle, que toutes les cathédrales de la Savoie adoptèrent sa règle, et que les princes ou seigneurs semblèrent rivaliser de zèle pour favoriser les chanoines de la Vierge, surtout l'abbaye d'Abondance. Chaque année, le chapitre général de la congrégation se réunissait dans la maison-mère, sous la présidence de son abbé; et cette maison, dédiée à Notre-Dame, rappelait sans cesse à l'institut qu'il avait pour mère la Mère de Dieu. Aussi plaçait-on toutes les fondations sous le patronage de Marie, et plusieurs églises de l'ordre sont encore aujourd'hui un but de pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame. Après avoir rempli de l'esprit de Dieu tous ses Religieux, le bienheureux Ponce se démit de ses fonctions d'abbé, pour ne plus vaquer qu'à la prière. L'abbé Jean, un de ses successeurs, fit de même en 1180; et, dégagé de tout autre soin, il passait les jours et les nuits à s'entretenir avec Dieu par la prière et la méditation; et dans ces saints exercices il éprouvait souvent des extases.

Vers le quatorzième siècle, les chanoines d'Abondance entreprirent d'élever en l'honneur de la sainte Vierge une église monumentale pour la richesse et la grâce; non qu'ils ne comprissent bien qu'ils s'engageaient dans une dépense au-dessus de leurs forces, mais ils pensèrent que

ce qu'ils n'achèveraient pas serait continué par les chanoines qui viendraient après eux; et forts de cette pensée, ils ne voulurent rien rabattre de leur premier plan. Malheureusement 93 arriva, chassa les ouvriers et laissa l'œuvre imparfaite. On ne peut s'empêcher d'admirer un si beau travail, inspiré par l'amour de la sainte Vierge; on n'y trouve à désirer que son complément.

Le concours des fidèles à Notre-Dame d'Abondance paraît aussi ancien que l'abbaye même; et malgré la réforme que saint François de Sales crut devoir y mettre, l'église Notre-Dame garda toujours son importance religieuse, puisqu'au moment même de la Révolution on faisait encore de grands frais pour l'achever, et déjà les murs étaient à la hauteur des toits. Au rétablissement du culte, on la rendit à la paroisse, mais sans l'agrandissement commencé par les Religieux; car les nouveaux murs étaient tombés en ruines. On y vénère un beau tableau de l'Assomption, et on se propose d'y rendre aussi au culte une antique statue de Notre-Dame.

Dans la vallée d'Abondance, se trouve encore Notre-Dame de la Paraz. Ce n'était d'abord que la statuette d'une niche creusée dans un roc, près d'un passage difficile, d'où elle prit le nom de *la Paraz*, lequel, dans le langage du pays, signifie aide et protection. Mais les grâces que Marie accorda aux passants déterminèrent à changer cet oratoire rustique en chapelle; et cette chapelle devint le but d'un pèlerinage fréquenté. Naguère un peintre y a déposé deux tableaux, comme *ex-voto* de sa reconnaissance. Il y avait mené son fils paralytique; et à l'élévation de la messe qu'il y fit célébrer à son intention, ce jeune homme recouvra l'usage parfait de ses jambes.

Dans la paroisse de Thorens, près de la chapelle dédiée à saint François de Sales, sur les ruines du château où ce grand saint vit le jour, se trouve une autre chapelle de

la Vierge, connue sous le nom de Notre-Dame de Pierre-Taillée. Dans l'origine, ce n'était, comme à la Paraz, qu'une statue de la Vierge dans une niche creusée dans le roc; mais depuis la Révolution, on y a élevé une chapelle où s'offre le saint sacrifice. Il y vient des pèlerins tous les dimanches d'été; pendant le mois de mai on y dit la messe tous les jours, et le concours y est considérable. Les mères y apportent leurs enfants, pour les consacrer à Marie, et solliciter leur guérison s'ils sont malades.

Il est, dans une vallée solitaire du haut Chablais, comme dans les Bauges, une chapelle de Notre-Dame de Bellevaux, ou belle vallée. Elle fût fondée en prieuré au onzième siècle, par les Bénédictins d'Ainay, à Lyon; et dès que ces Religieux y eurent planté leurs cellules, ils transformèrent en fertiles prairies les forêts de cette vallée, qui prit de là son nom.

A côté des Bénédictins, les Chartreux, qui n'aimaient que les déserts les plus reculés, bâtirent, en 1136, un monastère, avec une église dédiée à la Vierge, comme toutes les églises des Chartreux, et donnèrent à ce lieu le nom de Vallon, pour signifier que c'était le vallon incomparable, le vallon par excellence.

A peu de distance de là, s'élève, à la crête des montagnes de Vailly, Notre-Dame d'Hermone, chapelle d'un monastère de Cisterciennes, et but d'un pèlerinage considérable. Avant 93, il y venait, le 2 juillet, un grand nombre de fidèles du Chablais et du Faucigny; beaucoup de paroisses même s'y rendaient processionnellement, malgré l'élévation de la montagne. Pendant les jours de la terreur, elles continuèrent encore ces pieuses visites; et les habitants de Thonon firent trois à quatre lieues de chemin à travers les bois, pour aller demander à Notre-Dame d'Hermone la paix de l'Église et son triomphe sur l'impiété. Le 2 juillet 1840, il y eut un concours de pèlerins

plus grand encore qu'à l'ordinaire, pour assister à l'inauguration de la chapelle, presque entièrement reconstruite par les habitants, et à l'érection d'un Chemin de croix, établi sur la principale avenue qui y conduit. Grand nombre de prêtres vinrent prendre part à la fête; et la procession sur les sommités d'Hermone, d'où l'on voit les Alpes et le Jura, le Faucigny et le Chablais, les cantons de Genève et de Vaud, formait un spectacle si grandiose, si majestueux, qu'aucune expression ne le peut dépeindre. Après cette belle fête, le concours ne fit que s'accroître. En 1851, un bourgeois de Thonon y amena avec lui son enfant, qu'une déviation de l'épine vertébrale privait, depuis dix mois, de l'usage de ses jambes; le saint sacrifice fut offert, et une neuvaine de prières fut adressée à la sainte Vierge. On se souvenait que, quelques années avant la Révolution, un homme, privé de l'usage de ses jambes, y avait recouvré la faculté de marcher, jusqu'à y laisser ses béquilles et descendre d'un pas ferme la montagne. Ce souvenir accrut la confiance; et le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, l'enfant marcha, complétement guéri. Le lendemain de l'Assomption et de la Nativité, ou le lundi suivant, si ce jour-là est un dimanche, il y a le même concours que le 2 juillet.

Comme les hauteurs d'Hermone, la montagne de Nifflon possède une chapelle de Notre-Dame des Neiges; c'est un lieu de pèlerinage célèbre dans la contrée. Les bergers qui font paître leurs troupeaux sur ces hauteurs s'y assemblent pour la prière soir et matin; et la récitation du chapelet, le chant des hymnes et des litanies ont remplacé les chansons profanes qui retentissaient auparavant sur cette montagne.

Si maintenant de la province du Chablais nous passons à celle du Faucigny, nous trouvons, au bourg de Boëge, Notre-Dame des Voirons, un des plus célèbres pèlerinages de toute la Savoie. Ces hautes montagnes étaient encore

restées un foyer d'idolâtrie, lorsqu'un horrible sanglier y apparut, portant partout la dévastation et la mort. Le seigneur de Langin crut de son honneur et de son devoir d'aller faire la chasse à ce féroce animal, et engagea plusieurs de ses amis à l'accompagner dans cette expédition. A peine étaient-ils arrivés au sommet des Voirons, que le sanglier se précipite sur eux. Les compagnons du sire de Langin s'enfuient épouvantés, il reste seul sur le champ du combat; cruellement déchiré par le sanglier, il sent qu'il va périr. Dans sa détresse, il s'engage par vœu à bâtir une chapelle au même lieu, si la Vierge le délivre. Il est exaucé, le sanglier l'abandonne, disparaît de la contrée pour n'y plus revenir; et le seigneur de Langin recouvre assez de force pour se retirer à son château. Ses blessures se guérissent; et non-seulement il élève une chapelle avec une Vierge noire au-dessus de l'autel, mais il fait construire près de la chapelle un ermitage pour y finir ses jours. Puis ayant distribué aux pauvres tous ses grands biens, sauf le revenu strictement nécessaire pour la vie simple qu'il devait mener dans cet ermitage, il s'y retira avec un ami qui voulut l'y suivre. Là il s'astreignit à une règle de vie rigoureuse, qu'il fit approuver par son évêque, passa le reste de ses jours dans la prière et la pénitence, et embauma tout le voisinage de l'odeur de ses vertus. A sa mort, de nouveaux ermites vinrent rejoindre son ami qui lui avait survécu; d'autres succédèrent à ceux-là, et pendant plusieurs siècles on vit des chrétiens d'élite renoncer au monde pour venir en cet ermitage béni couler leurs jours dans les exercices de la plus touchante piété. Grand nombre de personnes vinrent même de loin visiter Notre-Dame des Voirons, tant pour la prier que pour s'édifier de la vie sainte de ses ermites. On y venait, surtout le 2 juillet, qui était la fête patronale de la chapelle. Parmi ces pèlerins, se trouva un jour une jeune personne qu'as-

saillit un homme perdu de mœurs. Celle-ci fuit épouvantée, et ne trouvant point d'autre moyen d'échapper à la brutalité de ce libertin, elle se précipite, en invoquant Marie, dans un abîme profond qui se rencontre sur sa route : Dieu la soutient dans sa chute et elle arrive au fond du précipice sans avoir aucun mal. Le roc perpendiculaire d'où elle se précipita s'appelle encore aujourd'hui le *Saut de la pucelle*.

En 1536, les protestants de Berne, acharnés contre tout établissement catholique, montèrent aux Voirons, maltraitèrent et chassèrent les ermites, pillèrent tout, mirent le feu aux bâtiments, les démolirent et en firent rouler les pierres au bas de la montagne. Un d'entre eux, ayant pris la statue de Notre-Dame sur l'autel, lui attacha une corde au cou, et, descendant de la montagne, la traîna derrière lui en insultant à son pouvoir qui lui semblait convaincu d'impuissance. Mais voilà que la statue s'arrête immobile; il tourne la tête pour voir la cause de cette immobilité; sa tête demeure de la sorte, toute contournée, et en même temps il se sent estropié d'un bras et d'une épaule. Pendant ce temps-là, les soldats ayant roulé la cloche de l'ermitage dans un vallon et l'y ayant laissée avec l'intention de venir la prendre le lendemain, il tomba dans cet endroit tant de neige pendant toute la nuit, quoiqu'on fût au mois d'août, que, le jour étant venu, on ne put jamais retrouver la cloche. La neige fondue, les catholiques se hâtèrent d'aller la prendre, et la transportèrent à l'église paroissiale de Boëge, où fut aussi apportée la statue de Notre-Dame des Voirons.

Peu de temps après, un saint Religieux, François Monod, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, ayant rétabli la chapelle avec l'ermitage, et y ayant replacé la statue miraculeuse, le pèlerinage de Notre-Dame des Voirons recommença aussi fervent que jamais. Les hérétiques

s'efforcèrent de l'empêcher, jusque-là que les catholiques étaient obligés de s'y trouver en armes pour qu'on ne troublât pas les saints offices. Le 1er juillet 1595, François de Sales étant venu y faire sa visite, les hérétiques vinrent l'attaquer, lui firent mille outrages, à ce point qu'il disait dans la suite qu'il ne s'était échappé de leurs mains que par une protection spéciale de la sainte Vierge; et il est à remarquer que le succès de ses travaux jusqu'alors infructueux date de cette visite à la sainte montagne.

Après le retour du Chablais à la foi catholique, l'ermitage des Voirons fut rétabli dans sa splendeur primitive; et l'an 1620, saint François de Sales donna des règles aux ermites dont il fit une congrégation particulière. Une de leurs règles était de professer une dévotion toute spéciale envers Notre-Dame, de commencer la prière du matin par ses Litanies, et, tous les samedis après souper, de chanter en chœur *l'hymne de ses joies devant l'image de la chapelle.* Charles-Auguste de Sales, quand il fut devenu évêque de Genève, unit les ermites des Voirons aux Frères Prêcheurs d'Annecy; et c'est à dater de cette époque que le pèlerinage devint un des plus célèbres et des plus fréquentés de la Savoie: il s'y rencontra quelquefois dans une matinée jusqu'à vingt-cinq processions; en 1717, Mgr de Bernex, un des plus dignes successeurs de saint François de Sales dans le siége de Genève, se détourna de ses visites pastorales pour venir recommander à Notre-Dame des Voirons le roi Victor-Amédée II, qui venait de perdre le royaume de Sicile. Enfin, telle était la dévotion des peuples pour ce sanctuaire, que, même après que l'incendie eut, en 1769, détruit la chapelle avec le couvent, on venait encore prier sur ses ruines: et les paroisses d'alentour continuaient de s'y rendre chaque année en procession, comme si les pierres, témoins muets de tant de merveilles passées, eussent conservé une vertu divine. Aussi les Dominicains crurent-ils devoir porter à

Annecy le culte de Notre-Dame des Voirons ; ils lui élevèrent un autel dans leur église, et chaque jour on célébrait une messe en son honneur. La Révolution arriva sur ces entrefaites ; et alors les prêtres, réduits à se cacher, disposèrent sur la sainte montagne un petit oratoire, où ils offraient le saint sacrifice. La Révolution passée, on chercha longtemps la statue de Notre-Dame ; on la retrouva enfin dans un village, le premier dimanche de mai 1852, et on l'inaugura solennellement dans l'église paroissiale le premier dimanche de juillet suivant. Cette église, si vieille qu'elle menaçait ruine, parut peu digne d'une Vierge si célèbre ; et le premier dimanche de 1855, on posa la première pierre d'une grande église, en remplacement de l'ancienne. Deux ans plus tard, elle fut bénite, et on y porta la statue de Notre-Dame au milieu d'un concours immense de fidèles accourus de toutes parts. Chaque année, la fête de Notre-Dame des Voirons est une grande solennité. On y place l'antique statue sur un trône brillant ; vingt à trente jeunes filles vêtues de blanc la portent en procession au milieu des lis et des fleurs, à travers les rues parées comme pour une réception royale. Un nombreux clergé et des milliers de fidèles accompagnent le pieux cortége, au chant des litanies et des saints cantiques.

Aussi la sainte Vierge récompense-t-elle tant de zèle ; témoin les nombreux *ex-voto* appendus aux murs. Parmi ces *ex-voto* se distinguent deux cœurs d'or, l'un envoyé le 15 août 1859 par une centaine de jeunes gens de Savoie, qui y ont renfermé leurs noms inscrits au bas d'un acte touchant de leur consécration à la Mère de Dieu ; l'autre d'une mère qui a obtenu aux pieds de Notre-Dame la guérison de son enfant incapable de marcher. Pie IX a daigné, en 1853, attacher deux indulgences plénières à la visite de cette église.

La Mère de Dieu a bien d'autres sanctuaires dans la pro-

vince du Faucigny. Qui ne connaît Notre-Dame de Peillonex, prieuré conventuel fondé dans les premières années du onzième siècle, avec une église sous le vocable de l'Assomption ? Doté, l'an 1020, de plusieurs terres par Robert, comte de Genève, ce prieuré fut donné aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, et incorporé plus tard à la congrégation de Notre-Dame d'Abondance. Cette maison eut pour prieur, en 1390, Louis Allaman, plus tard cardinal-archevêque, et béatifié, serviteur dévoué de la sainte Vierge, dont il fit déclarer, dans le concile de Bâle, l'Immaculée-Conception comme une vérité dont la croyance était conforme au culte catholique, à la foi, aux saintes Écritures, à la saine raison. Saccagé et brûlé par les Bernois en 1536 et 1589, ce prieuré ne cessa pas pour cela d'être fréquenté par les pieux pèlerins; et le 30 août 1606, il reçut la visite de saint François de Sales lui-même. 93 même n'a pu réussir à détruire complétement ce précieux gage de la piété des anciens âges, et l'église de Peillonex, érigée en église paroissiale, conserve son culte huit fois séculaire envers la Mère de Dieu. Chaque année, le 15 août, les pèlerins y sont nombreux; les mères surtout y apportent leurs enfants pour les consacrer à la sainte Vierge.

Qui ne connaît encore Notre-Dame d'Entremont, fondée par la congrégation de Notre-Dame d'Abondance, la même qui était en possession du prieuré de Peillonex ? La congrégation acheta à grands frais la vallée d'Entremont, comme un lieu propre à la vie religieuse; elle y bâtit une maison avec une église sous le vocable de Notre-Dame, et, en l'an 1154, y établit des Frères avec un abbé élu par eux. Cette nouvelle abbaye donna, comme toutes ses sœurs, un grand développement à l'agriculture, un asile aux voyageurs, une école aux sciences et aux lettres, mais, par-dessus tout, un autel à la Mère de Dieu. Ayant ob-

tenu des reliques des apôtres et d'un grand nombre de saints, elle les incrusta dans une statue de Marie, qui depuis lors fut l'objet d'une dévotion particulière, sous le nom de *Notre-Dame de tous les saints d'Entremont,* et les pèlerins y accoururent de toutes parts. Les preux chevaliers de cette époque invoquaient au milieu des combats Notre-Dame et tous les saints d'Entremont, et après la bataille ils allaient leur demander la guérison de leurs blessures. C'est de là que viennent ces grands bras armés et tous ces *ex-voto* guerriers qu'on voit dans l'église d'Entremont.

Heureusement cette statue et ses reliques ont échappé à la Révolution de 93 ; les pèlerins viennent encore, comme autrefois, vénérer Notre-Dame et tous les saints ; et le 15 août on porte en procession la sainte statue. Pie IX a attaché à la visite de Notre-Dame d'Entremont une indulgence plénière qu'on peut gagner du 15 août au 8 septembre, et l'autel est privilégié. Enfin, outre cette église, la vallée d'Entremont possède une petite chapelle sous le vocable de la Nativité, où l'on a toujours été et où l'on va encore en pèlerinage avec grande confiance.

Dix ans avant la fondation d'Entremont, la congrégation de Notre-Dame d'Abondance avait déjà bâti à grands frais le monastère de Sixte, en Faucigny, sous le vocable de l'Annonciation. Dirigée par le bienheureux Ponce, qui en fut le premier abbé, cette abbaye s'était acquis une considération si grande qu'en 1155 le Saint-Siége, par une bulle spéciale, la prit sous sa protection, et qu'il fut réglé qu'à la mort de l'abbé d'Abondance celui de Sixte irait gouverner la maison mère, jusqu'à ce qu'elle se fût donné un nouveau chef. En vertu de cette règle, le bienheureux Ponce ayant quitté Sixte à la mort de l'abbé d'Abondance, pour gouverner provisoirement cette maison, en fut nommé abbé à l'unanimité des suffrages. Il gouverna quelque temps

l'abbaye d'Abondance; puis, pressentant sa fin prochaine, il désira venir se préparer à la mort dans l'abbaye de Sixte qu'il avait fondée, et il y mourut en effet en 1178. Sa mort fit dans la communauté un vide irréparable. Les richesses y firent un mal plus grand encore. Sixte avait été fervent, tant que les Religieux y avaient mené une vie de peine et de privations pour mettre en culture ce désert affreux, jusqu'alors couvert de bois et inhabité, mais quand le travail manqua à leur activité et qu'ils purent se reposer dans la prospérité qu'ils s'étaient créée, le relâchement s'introduisit, et saint François de Sales fit jusqu'à quatre visites à l'abbaye pour la réformer. Ses efforts furent couronnés de succès : tous les jours les Religieux disaient dans leur église une messe en l'honneur de la Vierge, et le premier samedi de chaque mois, comme à ses principales fêtes, on chantait l'hymne de ses joies : *Gaude, Maria.*

A peu de distance de là, sur les bords de la rivière du Giffre, s'élève la chapelle de Notre-Dame de Grâce, où l'on accourt de toute la vallée du Giffre et autres pays, surtout le 2 juillet et l'octave qui suit, pour gagner l'indulgence plénière que Pie IX y a accordée. Sur les rives de la même rivière, se trouve Notre-Dame de Mélan, qui fut fondée en 1292, *à la gloire du Créateur et de la révérende Vierge, sa Mère,* pour quarante Chartreusines et sept prêtres Chartreux, et qui, depuis la Révolution, sert de petit séminaire. Sur la colline voisine est Notre-Dame de Provens, où, dit-on, se sont opérés plusieurs miracles; et près de Saint-Joire, le charmant petit sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, à laquelle les fidèles ont une confiance sans bornes.

Vers la fin du douzième siècle, le bois des Crétets acquit de son côté une grande illustration, à l'occasion d'un petit oratoire incrusté dans le roc, et de la fontaine sainte

qui jaillit à sa base, envoyant de là ses eaux par des conduits divers à six ou sept mètres de distance. Les pèlerins viennent en foule boire de cette eau bienfaisante et lui attribuent beaucoup de guérisons, surtout pour les maux d'yeux. Vers l'an 1740, un chirurgien, nommé Socquet, passant de nuit en face de cet oratoire, allait périr, assailli par un loup furieux, quand il tourna sa pensée vers Marie, et fit vœu de lui bâtir une chapelle près de cet oratoire, s'il échappait au péril. Il triompha heureusement de l'animal carnassier; et non-seulement il fit élever une gracieuse chapelle à l'honneur de Marie triomphant de la mort, mais il borda le chemin qui y conduisait de quinze oratoires consacrés aux quinze mystères du Rosaire. Ces pieux monuments augmentèrent la dévotion des fidèles, et l'on vint de huit à dix lieues à la ronde prier Notre-Dame des Crétets. Les paroisses voisines y vinrent même en procession, bannière en tête. Interrompue quelque temps à l'époque de la Révolution, la dévotion aux Crétets recommença aussitôt après, et a toujours continué depuis. La paroisse de Mégève y va en procession le lundi de la Pentecôte et le mardi des Rogations; et apporte à cette procession une solennité et une piété qui en font un des plus émouvants spectacles de la Religion. Chaque dimanche, dans la belle saison, de nombreux fidèles, le chapelet à la main, quelquefois même des familles entières, parcourent lentement la voie de Notre-Dame, récitant son rosaire et en méditant les mystères.

Il y a aux Crétets quelque chose de mieux encore que sa chapelle et ses oratoires; ce sont, sur la colline du nord-ouest, la statue de saint Jean prêchant dans le désert, le tombeau de Marie, des croix ou des chapelles retraçant les plus touchantes scènes de la Passion et de la mort du Sauveur, enfin toutes les stations du Calvaire avec

des statues de grandeur naturelle; de telle sorte que, quoiqu'on ne voie que l'image, on croit avoir la réalité sous les yeux. A l'entrée de ce beau calvaire est la chapelle de Notre-Dame des Vertus, avec un clocher, une tour, une coupole, une voûte peinte et des vitraux coloriés, qui donnent à l'édifice un aspect oriental. De chaque côté de l'autel, on descend par dix marches au tombeau de la Vierge, qui est en marbre blanc comme l'autel; la Mère de Dieu est représentée en état de mort, mais toute rayonnante de pureté, de majesté, d'amour; et au-dessus, la tour de l'Assomption représente son couronnement dans les cieux.

Cette chapelle fut inaugurée le second dimanche de septembre 1846, au milieu d'un nombreux concours de fidèles, avec une solennité digne des plus beaux siècles du christianisme; et en 1850, Pie IX y attacha l'indulgence de la Portioncule. A quinze ou seize mètres de là, est la maison de Nazareth, conforme à la *Santa Casa* de Lorette; on y voit l'atelier de saint Joseph, le cabinet de Marie, un autel pour la célébration des divins mystères; et Pie IX y a accordé les mêmes indulgences dont jouit le sanctuaire de Lorette, dont elle est la reproduction. De tous côtés on vient visiter ces beaux monuments du christianisme; tous les jours, à neuf heures et à trois heures, la cloche de la chapelle rappelle aux fidèles d'alentour l'incarnation du Verbe à Nazareth, et la mort du Sauveur sur le Calvaire; et, à ce signal, tous se recueillent et font une prière. C'est comme un pèlerinage des esprits et des cœurs deux fois le jour, de Nazareth au Calvaire et du Calvaire au tombeau de Marie.

Sur la rivière de l'Arve, dans la même province, se trouve Notre-Dame de Contamine, dont l'origine remonte jusque vers l'an 1000. En 1119, l'évêque de Genève, Guy de Faucigny, la donna aux Bénédictins de Cluny, avec

ses dépendances et les revenus de soixante églises, en les chargeant d'y établir un prieuré conventuel. Grâce à la bienveillance des seigneurs du Faucigny, ce prieuré devint une des maisons religieuses les plus importantes de la Savoie, et son église, reconstruite au treizième siècle, un des plus beaux monuments d'architecture. Dévasté deux fois par les Bernois, ce prieuré se releva toujours de ses ruines. Au dix-septième siècle, il passa aux Religieux Barnabites de Thônon, et ceux-ci y établirent les Sœurs de Notre-Dame de Compassion, société de pieuses femmes, toutes dévoués à Marie, qui vivaient du travail de leurs mains, donnaient le superflu aux pauvres, visitaient les malades, assistaient les agonisants, enseignaient le catéchisme aux enfants, et s'occupaient de la décoration et de la propreté du lieu saint. 93 a aboli jusqu'à la dénomination de Notre-Dame de Contamine et sa pieuse congrégation; depuis le retour de l'ordre, rien n'a été relevé.

Au quinzième siècle, Notre-Dame de Contamine avait dans sa dépendance, au fond d'une gorge solitaire de montagnes du haut Faucigny, Notre-Dame de la Gorge, que visita saint François de Sales le 28 juillet 1606. Les offrandes des fidèles mirent à même d'y construire une église magnifique, et la générosité des paroissiens y entretint trois prêtres pour le service des pèlerins. On y célébrait avec une pompe extraordinaire toutes les fêtes de l'année, surtout celles de la sainte Vierge. Tous les jours, à trois heures, on allumait six flambeaux au maître-autel et deux à chacun des autels latéraux, pour honorer l'heure où Marie nous fut donnée comme Mère sur le Calvaire; puis on chantait les litanies de la Vierge. La majesté des cérémonies et les grâces que Marie répandait sur cette solitude y attiraient une multitude immense de fidèles. Toutes les paroisses des environs y venaient en procession; les pèlerins mêmes y accouraient de si loin, qu'il fallut fonder un

hospice pour les recevoir, et souvent, l'église ne pouvant contenir la foule, on donnait la bénédiction du saint Sacrement en plein air. 93 chassa les prêtres qui desservaient Notre-Dame de la Gorge, dévasta l'église et pilla ses revenus. Mais à peine des jours meilleurs eurent-ils lui, qu'on redressa les autels de Marie, on rendit à la vénération son image chérie, les pèlerinages recommencèrent, et l'on unit l'église à celle de Contamine; mais en 1833, Mgr Rey, évêque d'Annecy, ayant racheté le presbytère, y plaça deux missionnaires de la congrégation de Saint-François de Sales, et le Saint-Siége attacha une indulgence plénière à la visite de ce saint lieu. Ces deux grands avantages stimulèrent le zèle des pèlerins, et depuis lors, dans la belle saison, il ne se passe pas de jour où il n'en vienne quelques-uns. On y accourt de toutes les provinces de la Savoie, d'Aoste, du Valais et d'ailleurs. Aux dimanches de mai, aux fêtes de la Vierge, le 15 août et le 8 septembre, on les compte par milliers, et l'on voit, cheminant par la même route, dans le même but, les mêmes pensées, les classes diverses de la société; les riches et les pauvres, les grands et les petits; les uns en équipage, les autres à pied, souvent même pieds nus, tous récitant des prières. Quelquefois, vers le soir, viennent à pas lents, en disant le rosaire, quinze personnes en l'honneur des quinze mystères de la sainte Vierge, pour obtenir la conversion d'un pécheur ou le soulagement d'un malade.

A cinq minutes de ce pieux sanctuaire, est la *Sainte-Chapelle* de la Gorge, qui se confond dans une même dévotion avec l'église principale. C'est un petit édifice au pied d'un roc où elle est enfoncée. Pour y arriver, il faut grimper par un sentier pittoresque, à travers les sapins, puis traverser sur une planche le torrent qui descend de la montagne et vient se briser à ses pieds. Vous entrez ensuite dans une grotte étroite, noire, sans aucun

jour que celui d'une très-petite fenêtre ; et vous apercevez un autel en pierre, surmonté de l'image de Marie, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Près de l'autel coule, goutte à goutte, une eau limpide, à laquelle les pèlerins attribuent une vertu curative. Cet oratoire, où l'évêque d'Annecy autorisa pour la première fois, en 1850, la célébration du saint sacrifice, fut bâti, dit la tradition, par un homme qui en avait fait le vœu, au moment où un faux pas le fit tomber dans un précipice. Tout le pays retentit du récit des grâces miraculeuses qu'accorde Notre-Dame de la Gorge. Au commencement de ce siècle, un enfant, qui bégayait au point de ne pouvoir prononcer un mot de plusieurs syllabes, fut guéri à l'instant en buvant de l'eau de la fontaine bénie. Le 13 septembre 1814, une femme de Cluses, atteinte depuis quatre ans d'un violent mal de tête, alla à la Gorge, se confessa, communia, et à peine se fut-elle lavé la tête avec de l'eau de la fontaine, qu'elle fut guérie. Parmi les *ex-voto* qui décorent le sanctuaire de Notre-Dame de la Gorge se trouve un tableau représentant une ville assiégée, un suppliant à genoux, et la Vierge dans les airs lui apportant du secours. C'est un souvenir de la victoire du grand Sobieski, en 1624, contre les Turcs qui menaçaient Vienne et toute la chrétienté. Après avoir entendu la messe, qu'il servit lui-même, et s'être mis sous la garde de Marie, ce grand capitaine partit pour le combat, se battit tout le jour, et à sept heures du soir il était maître du camp ennemi. Pendant cette lutte terrible, un riche commerçant de la Savoie qui était à Vienne priait de tout son cœur Notre-Dame de la Gorge : et après la victoire, reconnaissant comme Sobieski que tout l'honneur en revenait à Marie, il apporta à la Gorge l'*ex-voto* qu'on voit appendu à la muraille.

Outre les divers sanctuaires que nous venons de parcourir, il est dans le diocèse d'Annecy un nombre consi-

dérable d'oratoires ou chapelles de la Vierge, sur le bord des fontaines, pour remplacer le culte que les anciens druides rendaient aux eaux. Une des principales était Notre-Dame de *la Bonne-Fontaine,* sur le territoire de Flumet, à huit kilomètres de l'église paroissiale. L'antique oratoire étant tombé de vétusté, on le remplaça en 1850; et le 7 septembre 1851 on le bénit solennellement, avec la statue qui le décore. Il reçoit beaucoup de pèlerins dans la belle saison; souvent même on y vient dans les temps rigoureux et au milieu des neiges entassées. La paroisse de Flumet, au retour du printemps, s'y rend tout entière en procession. Notre-Dame du Bouchet, avec sa source bénie, dans les montagnes du Genevois, est plus célèbre encore. On y vient boire les eaux de la *Fontaine de la Vierge* en tout temps, mais surtout le 15 août et son octave, jours où Pie IX y a attaché une indulgence plénière.

La *Bonne-Fontaine* de la Roche, en Faucigny, ne le cède point aux précédentes. Depuis deux siècles, les peuples s'y rendent en foule, surtout au mois de mai; et l'on raconte des guérisons miraculeuses qui s'y sont opérées, même dans ces dernières années. L'historien Grillet, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, a composé un volume entier des prodiges que la Vierge accordait en ce lieu. Le neveu de saint François de Sales, Charles-Auguste, évêque de Genève, fit même paraître un poëme latin sur ce sujet. La chapelle attenante à la fontaine, bâtie par le docteur François de Saint-Sixt, dans un bas-fond, près la route de la Roche à Saint-Sixt, n'est sans doute qu'une chapelle rustique; mais les peuples n'y prient pas avec moins de confiance.

Ils vont aussi prier avec bonheur à la chapelle de Notre-Dame de Grâce, où pria saint François de Sales dans son enfance, lorsqu'il faisait ses études à la Roche, et dans le cours de son épiscopat, lorsqu'il y prêchait le carême,

Enfin Marie est encore honorée au petit séminaire, connu sous le nom de *petit séminaire de Sainte-Marie*, un des établissements d'éducation les plus prospères de la Savoie; son fondateur, Mgr Thiollaz, y prescrivit la récitation du petit office de la Vierge tous les dimanches et fêtes.

Avant de quitter le diocèse d'Annecy, nous ne pouvons taire les deux chapelles de la Vierge de Seyssel. L'une était Notre-Dame du Rhône, bâtie sur le pont de Seyssel. Elle était depuis son origine dans une vénération universelle; non-seulement tous les habitants du pays y venaient souvent prier, mais les marins, dès qu'ils l'apercevaient sur les eaux du Rhône, s'écriaient : *Salut à Notre-Dame!* et à l'instant tous s'inclinaient et disaient un *Ave, Maria*. Pendant des siècles, elle fut le but d'un pèlerinage, qu'accréditaient les grâces qu'on y recevait et les indulgences dont l'enrichit le Saint-Siége, en considération des miracles que la Vierge y prodiguait à ses suppliants.

Le second sanctuaire était Notre-Dame de la Rochette, grotte à un kilomètre de Seyssel, du côté de la Savoie, où probablement quelque pieux fidèle avait caché une image de Marie pour la soustraire à la profanation des barbares. Cette image, découverte plus tard, vraisemblablement par quelque pâtre du pays, devint bientôt un objet de culte et un but de pèlerinage. 93 suspendit le concours des fidèles en même temps qu'il détruisit la chapelle de Notre-Dame du Rhône. Mais au retour de l'ordre on répara ces deux grands scandales; Seyssel-Savoie rendit à son ancienne destination la grotte de Notre-Dame de la Rochette, en l'enrichissant d'un autel, et Seyssel-France, après avoir placé la statue de Notre-Dame du Rhône dans l'église paroissiale de l'Assomption, lui éleva sur le pont, le 29 juin 1856, une autre statue monumentale, à plus de cent pieds au-dessus du fleuve. Mgr Rendu, évêque d'Annecy, et Mgr Chalandon, alors évêque

de Belley, prirent part, chacun pour son diocèse, à l'inauguration de cette statue, une partie de Seyssel étant de Belley, et l'autre d'Annecy, et l'illumination magnifique qui termina cette belle journée révéla le dévouement de tous les cœurs à Notre-Dame du Rhône, comme à Notre-Dame de la Rochette.

DIOCÈSE DE SAINT-JEAN DE MAURIENNE[1].

Il n'est en Savoie aucun diocèse qui ait, toute proportion gardée, soit autant d'églises et de chapelles de la Mère de Dieu, soit autant de confréries en son honneur. Si pour honorer une relique insigne de saint Jean-Baptiste, savoir : le pouce, l'*index* et le *medius*, qu'on avait reçus d'Orient, la cathédrale de Maurienne lui fut dédiée; on fonda à côté une église et un chapitre de Sainte-Marie. Une charte du comte Humbert aux Blanches Mains, en 1001, contenant une donation aux deux chapitres, nomme même les chanoines de Sainte-Marie avant ceux de Saint-Jean. L'église de Sainte-Marie était pour le service paroissial, et celle de Saint-Jean pour les fonctions épiscopales, en sorte que la Mère de Dieu était regardée comme la principale patronne de la ville. Chose remarquable, Aimon Ier, évêque de Maurienne, fit, en 1292, une fondation pour y célébrer la fête de l'Immaculée-Conception, qui ne se faisait encore que dans un petit nombre d'églises (2). Aimon III portait l'amour de Marie jusqu'à jeûner au pain et à l'eau la veille de toutes ses fêtes; encore ne mangeait-il qu'une fois le jour. Il voulait aussi faire célébrer dans la cathédrale tous

---

(1) La plupart de nos renseignements sur ce diocèse sont tirés de l'*Histoire du diocèse de Maurienne,* par Angley.

(2) *Ibidem*, p. 158.

les jours de l'année, à l'heure de prime, une messe solennelle en l'honneur de la sainte Vierge; et son frère, doyen de Notre-Dame de Liesse d'Annecy, donna, en 1433, trois mille quatre cents florins d'or, pour remplir cette pieuse intention, et y ajouter un service funèbre solennel, à l'intention d'Aimon et de ses prédécesseurs, aux vigiles des principales fêtes de la Vierge, avec une procession à son tombeau, qui était dans la chapelle Sainte-Anne. Il ne reste de l'ancienne église de Sainte-Marie qu'une chapelle; c'est là qu'ont lieu les exercices soit de l'association de l'Immaculée-Conception, pour l'œuvre des bons livres, soit de la congrégation des servantes de Marie. Mais la piété s'en dédommage en portant la dévotion au charmant sanctuaire de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, placé sur un coteau, d'où il domine la ville comme un fort protecteur. C'est une petite église, remarquable par sa régularité, ses belles proportions, ses peintures murales, ses trois autels de l'Annonciation, de la Présentation et de la Visitation. Au-dessus du retable du maître-autel, est un tableau de l'Annonciation, et plus bas, dans une niche, une statue de la Vierge immaculée. On attribue la première fondation de cette église, dans le seizième siècle, à un prince de la maison de Savoie, qui, après avoir prié la sainte Vierge au moment de perdre la bataille, et reçu d'elle l'assurance de la victoire, ramena ses soldats au combat, en criant : *Bonne nouvelle, nous vaincrons*, et ils vainquirent. Dans la première moitié du dix-septième siècle, un incendie mit l'église en cendres. Un jeune novice du couvent des Capucins de Saint-Jean de Maurienne, Frère Jean, la rebâtit dans la forme où nous la voyons aujourd'hui, en cédant pour cela tous ses biens, sur la demande que lui en avait faite, dit-on, la sainte Vierge elle-même dans une apparition. De nombreux miracles eurent lieu dans ce sanctuaire, et nous en avons

pour garants des témoins non suspects. En 93, il s'établit à Saint-Jean de Maurienne une *Société des amis de la Liberté et de l'Égalité,* et le président de cette société impie disait dans son discours, rapporté par les procès-verbaux encore existants : « L'autel de la Vierge de Bonne-Nou» velle rendait à son recteur plus de huit cents livres » chaque année, parce que la nature faisait parler quel» ques personnes et en faisait marcher quelques au» tres (1). » Impossible d'affirmer plus clairement les miracles.

Aujourd'hui le concours des pèlerins tend à s'accroître de jour en jour. Soir et matin, de pieux fidèles y montent ou en descendent, surtout pendant le mois de mai. Les jeunes prêtres vont y mettre, après l'ordination, leur sacerdoce sous la protection de la Mère de Dieu. L'évêque lui-même y va souvent lui recommander son épiscopat. Le 25 mars, ainsi que le premier et le dernier dimanche de mai, le clergé et les fidèles de Saint-Jean y vont en procession, au son des cloches et bannières déployées; ils y exposent leurs prières à Marie et y assistent au saint sacrifice. Le dernier jour de mai, c'est le tour des élèves du collége; ils y portent en triomphe l'image de la Vierge, et gravissent la sainte colline au chant des cantiques. Enfin le 8 décembre, il y a également grande solennité à Bonne-Nouvelle. Aussi Pie IX, prenant en considération tant l'affluence des pèlerins, que les prodiges dont le souvenir est gravé en *ex-voto* sur les murs, a attaché plusieurs indulgences plénières à la visite de ce pieux sanctuaire.

A trois kilomètres de Modane, sur la route du mont Cenis, se trouve un autre sanctuaire célèbre de la sainte Vierge, Notre-Dame du Charmaix. On y monte par un chemin rapide et pierreux, sur lequel sont échelonnés

(1) Procès-verbaux de la *Société*, etc....., séante à la commune d'Arc (ci-devant Saint-Jean, etc.).

quinze oratoires, en l'honneur des quinze mystères du Rosaire; de là on traverse un pont jeté sur un abîme, où mugit un torrent en se brisant contre les rochers; et on arrive ainsi à la chapelle, qui est comme perdue dans l'ombre des sapins et écrasée par l'énormité de la montagne. Le vestibule de ce sanctuaire est capable seul de contenir plusieurs centaines de personnes; son entrée est fermée par une grille en fer qui laisse voir l'autel, orné de colonnes et de reliefs en bois doré, et la statue miraculeuse, haute de cinquante centimètres, posée sur un piédestal au centre de cet autel, portant une couronne sur la tête, avec une robe d'azur, recouverte d'un manteau enrichi de franges et de broderies. Les habitants de Maurienne ont la plus grande dévotion à cette chapelle; ils y vont en foule dans toute la belle saison. Le 8 septembre, l'affluence y est incomparable, et le chant des cantiques couvre le fracas du torrent. Lors de l'invasion des Sarrasins, qui mettaient tout à feu et à sang, les habitants des environs se réfugièrent près de Notre-Dame du Charmaix; et elle les protégea si bien que pas un ne fut atteint du glaive de ces cruels envahisseurs, qui déjà avaient fait tant de victimes. Au seizième siècle, cet oratoire si vénéré fut transformé en une chapelle plus convenable, que la piété devait plus tard agrandir et orner. En 1625, le recteur de ce sanctuaire y ajouta un prolongement considérable, avec une sacristie et un presbytère. En 1641, Christine de France, régente des États de Savoie, acheta une tour et un jardin à Modane pour loger le recteur pendant la saison rigoureuse, qui ne lui permettait pas de demeurer au Charmaix. Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne, répandit également ses royales faveurs sur ce sanctuaire; et en 1715, il alloua quatre mille quatre cent soixante-quinze florins pour le réparer et l'embellir. De son côté, en 1427, le cardinal Jean de Rochetaillée

accorda cent jours d'indulgences à tous ceux qui feraient le pèlerinage du Charmaix ; et *le nombre des pèlerins,* dit le Père d'Orly, *était presque sans nombre.* On y venait non-seulement de la Savoie, mais du Dauphiné et du Piémont. Le 26 août 1620, Charles-Emmanuel le Grand, duc de Savoie, y vint en pèlerinage avec une cour nombreuse, et y entendit dévotement la messe ; puis ayant constaté par lui-même les merveilles que publiait la renommée, il exprima le désir qu'on les livrât à la publicité ; et Bertrand, docteur de Saint-Jean de Maurienne, se mettant aussitôt à l'œuvre, fit paraître, peu de temps après, l'histoire du Charmaix, sous le titre de *Diva Virgo Charmensis.* Entre les faits rapportés par cet auteur, nous trouvons la guérison de son propre fils, qui, dans une chute, s'était démis la première vertèbre de l'épine dorsale ; d'où était résulté un squirrhe, avec un ulcère qui cariait les os de l'épaule et du bras. Le malade était désespéré ; un pèlerinage au Charmaix le guérit. Un autre jeune homme, fils d'un villageois de Termignon, fut pris d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Le 17 janvier 1609, son père va le recommander à Notre-Dame du Charmaix ; et au moment où il priait devant l'autel de Marie, son fils à la maison se levait en parfaite santé. En 1604, l'abbé d'Aiguebelle, à la descente de la chapelle du Charmaix, ayant glissé sur le bord d'un affreux précipice et roulé jusqu'au fond de l'abîme, cria : *Marie, à mon secours,* et aussitôt une force invisible le repousse et le reporte sain et sauf au milieu du chemin, sous les yeux de ses compagnons émerveillés. *Illico,* dit l'historien, *tanquam pila ictu resiliens, ut qui adhuc vita fruuntur comites affirmant, rectus in via constitit.*

A Hermillon, la Mère de Dieu comptait encore autrefois deux sanctuaires ; l'un, dont parle une charte de Boson, roi d'Arles en 887, était la chapelle du château d'Hermillon, sous le vocable de l'Annonciation ; l'autre

l'église paroissiale de Notre-Dame de Châtel. Deux saints reçurent le jour sous les murs du château de Notre-Dame : saint Marin, une des gloires de la Maurienne, et saint Bénezet, le célèbre constructeur du pont d'Avignon. Les pieux habitants d'Hermillon ont trois confréries et trois chapelles rurales en l'honneur de la Mère de Dieu. La plus aimée et la plus célèbre de ces chapelles est Notre-Dame du Mont-André, située dans un vallon solitaire et montagneux. On y arrive par un chemin bordé de quinze oratoires en l'honneur des quinze mystères du Rosaire ; et elle est assez grande pour contenir huit cents personnes. Dans les beaux jours, les pèlerins y viennent en foule, et la paroisse d'Hermillon y va en procession le 8 septembre, ou quand il se présente quelque raison grave de réclamer l'intervention de la Mère de Dieu.

Dans la paroisse de Mont-Aimon, se trouve Notre-Dame de Beau-Revers, magnifique chapelle bâtie au dix-septième siècle dans un site délicieux, aux frais des fidèles d'alentour, qui s'y prêtèrent avec l'enthousiasme des plus beaux âges de foi. La paroisse de Mont-Aimon y vient faire les offices aux principales fêtes de la Vierge, et les populations de quelques lieues à la ronde s'y rendent en pèlerinage.

Il est aussi, en Maurienne, une chapelle de Notre-Dame de la Vie, qui fut autrefois un simple oratoire au bord d'un chemin. On s'y rend en pèlerinage pour demander un bon voyage, et les jeunes soldats, avant de partir pour le service, y vont prier la Mère de Dieu de leur obtenir un heureux retour.

Enfin, sur les bords de l'Isère, s'élève Notre-Dame des Millières ou de *Elcemosyna*, bâtie en ce lieu pour faciliter aux voyageurs le passage de la rivière. Elle devint bientôt le but d'un célèbre pèlerinage, et est aujourd'hui église paroissiale.

DIOCÈSE
DE MOUTIERS EN TARENTAISE[1].

Ce diocèse, longtemps métropole avec les évêques de Sion, d'Aoste et de Maurienne pour suffragants, et de nos jours simple évêché, reçut l'Évangile vers l'an 420 d'un moine de Lérins envoyé par saint Honorat pour évangéliser cette province. Ce moine, premier évêque de Tarentaise et connu sous le nom de saint Jacques, eut pour successeur saint Marcel, qui, après la ruine de cette ville par les barbares, transféra le siége épiscopal à Moutiers. Là, son premier soin fut de se bâtir une cathédrale sous le vocable de la sainte Vierge; et, l'an 516, il la fit consacrer par saint Avit, archevêque de Vienne. Ce sanctuaire de Marie fut bientôt en si haute vénération, que, l'an 810, Charlemagne le comprit dans son testament parmi les vingt et une métropoles auxquelles il faisait des legs. Vers la fin du dixième siècle, cette insigne église, plusieurs fois ravagée par les incursions des barbares, et toujours relevée de ses ruines par la piété des fidèles, échangea son titre contre celui de Saint-Pierre; et l'église de Saint-Jean-Baptiste, que saint Marcel avait élevée autrefois sur la rive opposée de l'Isère, prit le nom de Sainte-Marie. Mais en

(1) Tout ce que nous disons sur ce diocèse est tiré des archives de l'évêché même.

changeant son vocable, la métropole de la Tarentaise resta fidèle au culte traditionnel de la Mère de Dieu; toujours elle la regarda comme sa patronne principale, ainsi que le prouvent d'une part l'inscription *Beatæ Virgini assumptæ*, qui, l'an 1661, fut gravée sur marbre à son frontispice en gros caractères, et d'autre part les nombreuses chapelles qu'on y voyait consacrées à la Vierge, savoir : les chapelles de l'Assomption, de la Conception, de l'Annonciation, de Notre-Dame de Pitié, de Notre-Dame des Corps saints, où se conservait le trésor des reliques, et Notre-Dame des Bertrand, ainsi appelée du nom de ses fondateurs.

De toutes les vallées de la Tarentaise et même des pays étrangers, on venait en pèlerinage à cette église, surtout le 15 août; et les cœurs se portaient avec un intérêt spécial à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, qu'on appelait aussi quelquefois Notre-Dame de Grâce. On se plaisait à la décorer avec luxe; et parmi ces richesses extraordinaires pour les vallées des Alpes, un inventaire de 1661 mentionne plusieurs croix d'or, des chaînes, des anneaux et des couronnes d'or ornées de diamants, des cœurs, des lampes et des chandeliers d'argent; un tabernacle en cristal orné de grains d'argent, d'étoiles d'or et de pierres précieuses. On tenait même à avoir sous les yeux, hors de l'église, l'image de ce bien-aimé sanctuaire; et de là ces vingt-cinq chapelles de Notre-Dame de Pitié, ces dix autres de Notre-Dame de Grâce, que mentionne, à tous les horizons de la Tarentaise, l'inventaire dont nous venons de parler.

Aussi la sainte Vierge récompensait-elle tant de foi par des prodiges, surtout par des résurrections d'enfants mort-nés, pour leur procurer la grâce du baptême. L'archevêque de Tarentaise dit, dans le procès-verbal de la visite de sa métropole, en 1773, que la chapelle de Notre-Dame de Pitié était *célèbre par les miracles qui s'y opéraient*.

Malgré tant de titres au respect, la révolution de 93 dévasta si affreusement ce temple auguste, qu'on crut longtemps qu'il ne se relèverait jamais. Enfin, en 1826, le siége épiscopal rétabli, la vieille métropole fut désignée pour servir de cathédrale; on la reconstruisit presque à neuf, et elle reprit le cours de ses anciennes gloires.

Dans la haute Savoie, se trouve un autre sanctuaire de la Vierge connu sous le nom de Notre-Dame de Beaufort ou des Châteaux. Vers l'an 900, le château de Beaufort avait été bâti pour servir de défense contre les Sarrasins qui faisaient de fréquentes invasions dans le pays. Quarante ans plus tard, le sire de Beaufort, voyant de loin s'avancer en grand nombre ces terribles ennemis qui venaient s'emparer de la forteresse, tomba à genoux tout effrayé, et promit que, *tant que le monde serait monde*, la Vierge serait honorée dans son château, si elle le délivrait d'un si grand danger. A peine eut-il fait son vœu, que les Sarrasins, frappés d'une terreur panique, s'enfuirent, dit la chronique, *comme des moutons qui auraient aperçu un loup ravisseur.* Aussitôt la chapelle fut bâtie dans l'intérieur du castel : elle ne tarda pas à être en grande vénération, et on la voit, au treizième siècle, lieu de pèlerinage. Au seizième, la dévotion envers Notre-Dame des Châteaux s'accrut en proportion de la haine que lui portait l'hérésie, et du zèle avec lequel les Dominicains d'Annecy desservirent cette chapelle depuis 1614, où elle fut unie à leur couvent. Toutes les paroisses de la vallée de Beaufort s'y rendaient en procession, tantôt toutes à la fois, tantôt séparément. On offrait à Notre-Dame les enfants premier-nés. L'aumônier les présentait à la Vierge, et les déposait sur les marches de l'autel; puis les parents les rachetaient par une offrande, fût-ce la plus modique. Les archives de l'évêché de Tarentaise mentionnent, sous la date de 1614, l'affluence des fidèles à Notre-Dame des Châteaux, et les

grâces nombreuses qu'ils y recevaient. *Capella Dominæ nostræ de Castris, ad quam maxima populi multitudo affluere solet, ibique gratiæ quamplurimæ, ejusdem Deiparæ Virginis intercessione, impetrantur*. Les traditions locales racontent de leur côté plusieurs faits merveilleux, entre autres qu'une femme de Beaufort ayant promis à Notre-Dame de donner pour le culte de sa chapelle autant de poignées d'argent que celle-ci daignerait accorder d'années de vie à son mari malade, puisa dans un sac d'écus; et que, quand elle en eut tiré dix poignées, le malade dit : « C'est assez : dans dix ans nos enfants seront grands; ils n'auront plus besoin de moi »; et il mourut en effet dix ans après, jour pour jour.

En 1730, la chapelle avec le château ayant été mis en cendres par la foudre, on la releva promptement de ses ruines. La révolution de 93, non moins terrible que le feu du ciel, la ravagea de nouveau; mais en 1841 M. l'abbé Martinet la releva à son tour et en fut le gardien pendant neuf ans.

Le même motif qui avait élevé Notre-Dame des Châteaux inspira, vers la même époque, l'érection d'une autre chapelle, Notre-Dame de Briançon. Au dixième siècle, en reconnaissance d'une victoire remportée sur les Sarrasins, on éleva cette chapelle de la sainte Vierge à l'extrémité du pont jeté sur l'Isère. Jusqu'à la fin du dernier siècle, ce fut le plus célèbre pèlerinage de la Tarentaise. La ville de Moutiers et plusieurs paroisses s'y rendaient chaque année en procession. François Ier en 1536 et Henri IV en 1600 la couvrirent de leur protection contre les soldats hérétiques, qui auraient voulu la renverser. Aujourd'hui on vient encore, même de loin, la visiter, surtout le 8 septembre; et ceux-là mêmes qui n'y entrent pas la saluent au moins en passant.

Au fond d'une des plus hautes vallées de la Tarentaise, au pied d'un glacier, et à plus de quinze cent soixante-treize mè-

tres au-dessus du niveau de la mer, sur le coteau des Vernettes, se trouve une fontaine que les druides avaient divinisée et que la religion, depuis des siècles, a dédiée à la sainte Vierge. En 1702, un homme guéri par les eaux de cette fontaine fit construire près de là une petite chapelle, où il plaça une image de Notre-Dame de Pitié. En 1720, l'archevêque de Tarentaise obligea le curé de la paroisse à y célébrer une messe, à chaque quatre temps, pour mettre le diocèse sous la protection de la sainte Vierge. Cette chapelle ayant été renversée par les eaux et les neiges, on en érigea une autre à quelques pas de la première. Cette nouvelle chapelle attira un concours plus nombreux, et des miracles insignes s'y opérèrent. Le vicaire général envoyé par l'évêque vint faire une enquête juridique de ces faits merveilleux; il entendit vingt-deux témoins et dressa un procès-verbal qu'il envoya à Rome. Une si petite chapelle ne suffisant plus au concours toujours croissant des fidèles, on bâtit, à peu de distance de là, sur un tertre charmant, une belle église qui fut consacrée, en 1745, sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Elle est surmontée d'un dôme, décorée de peintures d'un bon goût, et fut desservie par un prêtre auquel on bâtit une habitation. Depuis lors, le concours devint de plus en plus considérable, et les guérisons merveilleuses continuèrent à s'y multiplier. De nos jours encore, on vient à la sainte fontaine des Vernettes de toutes les vallées de la Tarentaise, de la haute Savoie, de la vallée d'Aoste et du Piémont. La paroisse de Pesey y monte en procession le lundi de la Pentecôte. Les enfants y viennent le lendemain de la première communion recommander leurs résolutions à la sainte Vierge, et les époux y viennent placer leur union sous sa garde.

A l'extrémité de la vallée de Belleville, sur la paroisse Saint-Martin, se trouve encore une chapelle, qu'on appelait autrefois Notre-Dame de la Route ou du Chemin, à

raison de sa position sur le bord d'un grand chemin, *a via*, et qu'on appelle maintenant Notre-Dame de la Vie (*a vita*). Cet oratoire, élevé au quatorzième ou quinzième siècle, ne tarda pas à devenir célèbre, à ce point qu'en 1537 on crut nécessaire de lui attacher un prêtre pour le desservir et un ermite pour être aux ordres du chapelain et chanter, selon le vœu des pèlerins, l'hymne des allégresses de la Vierge. Une fondation pourvut à l'entretien du chapelain, et les offrandes des fidèles aux besoins de l'ermite, qu'on appelait *le Pauvre de Notre-Dame*. Un siècle plus tard, la chapelle se changea en une église magnifique, surmontée d'un dôme majestueux, et richement décorée. Avant 93, on y venait en pèlerinage de toute la Tarentaise, de la Maurienne, de toute la Savoie haute et basse, et d'autres provinces très-éloignées. Marie récompensait ce concours par des miracles, que constata Mgr de Chevron, archevêque de Tarentaise, dans le procès-verbal de sa visite pastorale. Aujourd'hui de nombreux pèlerins y viennent encore; les fêtes de la Vierge s'y célèbrent avec solennité; le curé de Saint-Martin fait les fonctions de chapelain, et le Pauvre de Notre-Dame est rentré dans son ermitage. Tel est le respect des habitants de Saint-Martin pour Notre-Dame de Vie, que, quand ils font quelque voyage, ils s'arrêtent à l'endroit du chemin où ils vont la perdre de vue, se retournent pour lui dire : *Ave, Maria;* et quand ils reviennent, ils s'arrêtent de même au premier lieu d'où ils l'aperçoivent, et la saluent comme au départ.

Enfin la vallée de Bozel nous offre un autre sanctuaire de Marie, appelé Notre-Dame de Tout-Pouvoir, à raison des grâces nombreuses qu'on y obtient. En 1845, une pauvre bergère, sourde depuis quinze ans, y recouvra l'ouïe. Le 16 juillet et le 8 septembre en sont les deux principales fêtes, et la paroisse de Bozel y suit les exercices du mois de Marie avec grand empressement.

Outre les chapelles que nous venons de parcourir, le diocèse de Tarentaise avait, depuis la fin du quinzième siècle, un grand nombre de chapelles de Notre-Dame de Pitié, de Compassion ou des Sept-Douleurs; et plusieurs étaient des lieux célèbres de pèlerinage. On y comptait onze églises paroissiales sous le vocable de Marie, cent et un autels dédiés à la Mère de Dieu, soixante-dix-sept chapelles rurales élevées en son honneur; et les oratoires étaient en proportion des autels et des chapelles; il en est même plusieurs que le peuple entourait d'une vénération qu'eussent enviée les grandes basiliques, et qu'il décorait avec une magnificence royale.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON.

DIOCÈSE DE VIVIERS.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AIX.

DIOCÈSE D'AIX.

DIOCÈSE DE MARSEILLE.

DIOCÈSE DE DIGNE.

DIOCÈSE DE GAP.

DIOCÈSE DE FRÉJUS.

DIOCÈSE DE NICE.

DIOCÈSE D'AJACCIO.

DIOCÈSE D'ALGER.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE CHAMBÉRY.

ARCHIDIOCÈSE DE CHAMBÉRY.

DIOCÈSE D'ANNECY.

DIOCÈSE DE MAURIENNE.

DIOCÈSE DE MOUTIERS EN TARENTAISE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

